

Ghost story

Peter Straub

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Copyrighted Material

PETER STRAUB

Bestselling co-author of *The Talisman* and *Black House*

"The terror just
mounts and mounts."
—Stephen King

GHOST STORY

Copyrighted Material

ghost STORY

PETER STRAUB

ghost STORY

Traduit de l'américain

par Frank Straschitz

Introduction

par François Rivière

SEGHERS

La première édition en langue française

de cet ouvrage a paru chez Seghers en 1979

sous le titre:

Le fantôme de Milburn

Titre original :

Ghost Story

(Jonathan Cape, Londres)

ISBN 2-266-03481-2

Ghost Story

ou

le tréfonds de l'horreur

Il faudra écrire un jour un essai sur " L'influence de Crouch End dans la littérature d'horreur de la Fin du xx siècle ". Crouch End est un faubourg du nord de Londres, situé près de Highgate: l'Américain Peter Straub y séjourna tandis qu'il écrivait Julia et Ghost Story; venu de Liverpool, le jeune Clive Barker y enlumina ses fascinants Livres de sang; quant à Ruth Rendell, qui habita longtemps Shepherd's Close, à quelques pas de là, elle s'inspira de ce lieu pour y situer sa nouvelle fantastique, The Road to quephanga.

En attendant, il serait temps de rendre en France sa véritable place à l'un des auteurs américains de fantastique les plus talentueux du dernier demi-siècle--s'ement le plus doué depuis Ira Levin (Les femmes de Stepford). Peter Straub a peut-être eu, justement, le désavantage de n'être pas apparu plus tôt et d'avoir été

stupidement occulté par la production massive de celui qui considère

lui-même sa prose comme " l'équivalent d'un Big Mac accompagné d'une large portion defrites "

j'ai nommé Stephen King. King, le maître absolu et incontesté du genre, des deux côtés de l'Atlantique--en dépit des tentatives de romanciers comme Masterton ou Barker pour le détrôner--et qui n'a pas manqué de faire l'éloge de son confrère Straub en ces termes: " Son écriture est excellente, aussi précise qu'un chronomètre "

Il aurait pu, filant sa métaphore, ajouter: " C'est de la grande cuisine. "

En 1977, Straub publie à Londres *If you could see me now*--deux ans après *Julia*, une admirable romance sur le thème des revenants, portée à l'écran sous le titre *Full Circle*. C'est à ce moment qu'a lieu sa rencontre avec Stephen King, un de ses lecteurs assidus. Ils sympathisent et décident d'écrire ensemble un livre -- ce sera *The Talisman* (1984).

Les deux hommes s'entendent à merveille et l'idée d'une collaboration s'ébauche d'autant mieux que les qualités de l'un recouvrent avec précision les défauts de l'autre. L'intrigue du gigantesque *Talisman* des territoires ne sera finalement esquissée qu'à la fin de 1980

Entre-temps, à Crouch End--lieu immortalisé dans une short story du même titre par le prolifique Stephen King

--, Peter Straub élabore un roman américain, dans la tradition la plus classique *Ghost Story* (ou *Le fantôme de Milburn*), dès sa parution chez Jonathan Cape en 79, suscitera d'élogieux commentaires de la critique, celle-ci le comparant très souvent à *Dracula*. Non pour sa thématique, mais pour sa construction, d'une perfection absolue et rien, sans doute, n'apparaît moins hasardeux. Le roman de Bram Stoker demeure sans équivoque le livre le plus ingénieux de toute l'histoire de la littérature fantastique, il est même l'un des trois ou quatre plus beaux romans victoriens. Mais il est vrai que *Ghost Story* doit une large part de l'impression inouïe qu'il produit à la lecture au cheminement symphonique de ses récits, à la programmation rigoureuse des cercles concentriques de sa fiction impitoyable

Ghost Story ressemble d'abord à l'un de ces contes de revenants comme en inventaient les ancêtres puritains de l'Amérique. Plus proche du Nathaniel Hawthorne de *La maison aux sept pignons* que du James de *La Redevance du fantôme*, Straub nous met en contact avec la peur tapie au fond des êtres. Impitoyablement -- mais sans les atermoiements d'une écriture labyrinthique--, il touche la corde

sensible Cérébral, oui, mais pas intellectuel. Très rapidement, le livre bascule vers sa véritable finalité, qui est d'engendrer la peur absolue. Les habitants de Milburn, archétype de la ville possédée, exécutent un parfait hallet de terreur, .soumis sans rel,che à la pression d 'un sortilège de grande magnitude. La maîtrise consommée de son récit permet à Straub de régler cette danse macabre de façon à distiller l'horreur avec une économie de moyens qui ne peut que la rendre encore plus totale. Le procédé rappelle, bien s'ô'r, ceux de ses plus illustres confrères, mais là o' King, par exemple, ne peut s'empêcher de nous montrer le plaisir enfantin qui est le sien à

nous mystifier, Peter Straub, serrant les dents, ne nous accorde que la peur-- qui, par un artifice supérieur, paraît être sa propre peur !

En préface d'un tel livre, on se doit de mettre en garde les ,mes sensibles, les priant d 'abandonner tout espoir de se rassurer après avoir entamé le récit des terrifiants événements de Milburn. Et ce n 'est pas une figure de style.

Après l'énorme succès que remporta, dès sa sortie, Ghost Story, Peter Straub regagna l'Amérique pour s'in-taller dans le Connecticut. Shadowland, publié en 1980, ne suscitera qu'un intérêt assez mitigé. Les ondes maléfiques de Crouch End n'opéraient plus.

François Rivière,

avril 88.

PROLOGUE

VERS LE SUD

quelle est la pire chose que tu aies jamais faite?

Cela, je ne te le dirai pas, mais je te dirai la pire chose qui me soit jamais arrivée... La chose la plus épouvantable. . .

Craignant d'avoir des problèmes pour passer la frontière canadienne avec l'enfant, il prit vers le sud, évitant les grandes villes et empruntant de préférence les autoroutes anonymes qui forment comme un pays à part.

Leur monotonie le réconfortait et le stimulait à la fois, de sorte que le premier jour, il fut capable de conduire pendant vingt heures d'affilée. Ils mangeaient dans des Macdonald ou à des stands de limonade: quand il avait faim, il quittait l'autoroute et prenait une route parallèle, s'efforçant de trouver un drive-in dans une dizaine ou une vingtaine de miles. Il réveillait l'enfant, et ils grignotaient leurs hamburgers ou leurs hot-dogs pimentés; l'enfant ne parlait que pour lui dire ce qu'elle voulait.

Elle dormait la plupart du temps. Au cours de cette première nuit, l'homme se souvint de l'éclairage de la plaque d'immatriculation, et, bien que cela dût se révéler inutile par la suite, s'engagea dans une sombre route de campagne le temps de dévisser l'ampoule et de la jeter dans un champ. Il barbouilla ensuite la plaque arrière avec de la boue et fit de même avec la plaque avant. Après s'être essuyé les mains à son pantalon, il rouvrit la portière. L'enfant dormait, bouche close, très droite contre le siège. Elle semblait parfaitement calme.

Il ne savait toujours pas ce qu'il allait lui faire.

En Virginie de l'Ouest, il émergea brutalement du sommeil et se rendit compte que, depuis plusieurs secondes, il conduisait en dormant.

- On va s'arrêter pour dormir un peu.

L'enfant acquiesça de la tête. Il quitta l'autoroute peu avant Clarksburg et suivit une départementale jusqu'au moment où il vit un grand panneau publicitaire lumineux annoncer en lettres blanches sur fond

rouge: PIONEER

VILLAGE. Il ne gardait les yeux ouverts que par la force de la volonté. De toute façon, cela n'allait pas du tout: les larmes n'étaient pas loin et il avait l'impression qu'il allait fondre en sanglots d'un instant à l'autre.

Arrivé dans le parking du centre commercial, il roula jusqu'à la toute dernière rangée et se gara dos à la clôture métallique. Au-delà, se trouvait une usine fabriquant des animaux en plastique: devant un bâtiment carré en briques, une cour pleine de vaches et de poulets géants destinés à des fins publicitaires; au beau milieu, trônait un énorme boeuf en plastique bleu. Les poulets, pas encore peints, étaient uniformément blancs et plus grands que les vaches.

Devant lui, s'étendaient le parking presque vide, quelques rangées de voitures serrées les unes contre les autres, et enfin la bâtisse couleur pierre qui constituait le centre commercial.

- On va regarder les gros poulets? demanda la petite fille.

Il secoua la tête.

- Non, on ne sort pas de la voiture. On va seulement dormir.

Il remonta les vitres et ferma les portières, puis, sous le regard attentif de l'enfant, il se pencha pour fouiller sous son siège et sortit une corde.

- Tends tes mains, dit-il.

Elle eut presque un sourire en lui tendant ses petits poings serrés. Il les rapprocha, passa deux fois la corde autour des poignets, la noua et fit de même avec ses chevilles. Voyant qu'il restait encore beaucoup de corde, il attira rudement l'enfant contre lui et enroula le surplus autour de leurs deux corps; après s'être adossé au siège, il fit un dernier noeud.

Elle était allongée sur lui, les mains sur son ventre et la tête sur sa poitrine. Sa respiration était calme et régulière, comme si elle s'était attendue à ce qu'il agisse de la sorte. La pendule du tableau de bord indiquait cinq heures et demie, et l'air commençait tout juste à fraîchir.

Il étendit les jambes, cala sa tête contre l'accoudoir, et, malgré le bruit des voitures, s'endormit.

Il se réveilla, ayant l'impression de ne s'être assoupi que quelques instants, le visage couvert de sueur, les narines pleines de l'odeur grasseuse et légèrement cre des cheveux de l'enfant. La nuit était tombée; en fait, il avait dû dormir plusieurs heures. Personne ne l'avait vu

- imagine qu'on t'ait trouvé endormi dans le parking d'un centre commercial de Clarksburg, Virginie de l'Ouest, avec une petite fille ligotée contre toi ! Avec un gémissement, il se souleva pour la réveiller. Comme lui, elle émergea très vite du sommeil.

Rejetant la tête en arrière, elle le regarda. Son regard était intense, mais sans nulle trace de peur. Il défit h,tivement les noeuds et retira la corde qui les immobili-sait. Lorsqu'il se redressa entièrement, son cou lui fit mal.

- Tu veux aller aux toilettes? demanda-t-il.

Elle fit un signe d'assentiment.

- O~?

- A côté de la voiture.

- Ici? Dans le parking?

- Exactement.

De nouveau, il eut presque l'impression qu'elle souriait. Il regarda le petit visage intense, encadré de cheveux noirs.

- Tu me laisseras y aller? demanda-t-elle.

- Je te tiendrai par la main.

- Mais tu ne regarderas pas?

Pour la première fois, une nuance d'inquiétude était perceptible dans sa voix.

Il secoua la tête.

Elle leva la main pour déverrouiller la portière, mais il secoua de nouveau la tête et la saisit par le poignet.

- Non, de mon côté.

Il descendit, sans l,cher le poignet osseux de la petite fille, qui se glissa de côté sur la banquette. Elle pouvait avoir dans les huit ou neuf ans, ses cheveux noirs étaient coupés court et elle portait une petite robe légère de couleur rose. Aux pieds, elle avait des tennis élimés et usés aux talons. Elle passa une jambe nue et maigre par-dessus le rebord de la banquette, puis l'autre, et descendit à son tour.

Il la tira vers la clôture de l'usine. La petite fille se pencha en arrière et leva la tête vers lui.

- Tu ne regarderas pas? Tu as promis.

- Je ne regarderai pas.

Et au début, il ne regarda pas, tandis qu'elle s'accrou-pissait, le forçant à se pencher de côté. La tête rejetée en arrière, il laissa son regard courir sur les grotesques animaux en plastique entreposés dans la cour de l'usine.

Puis, il entendit un froissement de tissu-du coton-et baissa les yeux. Elle avait remonté sa pauvre petite robe jusqu'aux hanches et s'était mise le plus loin possible, tirant sur son bras. Lorsqu'elle eut terminé, il détourna les yeux, sachant qu'elle allait le regarder. Elle se releva et attendit qu'il lui dise ce qu'elle devait faire. Il la ramena à la voiture.

- qu'est-ce que tu fais comme métier? demanda-t-elle .

De surprise, il éclata de rire: quelle question mon-daine !

- Rien, répondit-il.

- O` est-ce qu'on va ? Tu m'emmènes quelque part ?

Il ouvrit la portière et s'écarta pour la laisser monter.

- quelque part... Bien s`r, je t'emmène quelque part.

Il monta à son tour et elle regagna sa place.

- O`?

- Tu le verras quand on y sera.

De nouveau, il conduisit toute la nuit, et de nouveau, la petite fille dormit presque tout le temps, s'éveillant parfois pour fixer la route (elle dormait toujours assise, pareille à une poupée dans sa robe rose et ses tennis bleus) ou pour lui poser des questions imprévues, comme:

" Tu es un policier? " ou bien, après avoir vu un panneau indicateur:

- qu'est-ce que c'est, Columbia?

- C'est une ville.

- Comme New York?

- Oui.

- Comme Clarksburg?

Il inclina la tête.

- On va toujours dormir dans la voiture?

- Non, pas toujours.

- Je peux mettre la radio?

Sur sa réponse affirmative, elle se pencha en avant et appuya sur un des boutons. Un crachotement envahit la voiture, ainsi que deux ou trois voix parlant en même temps. Elle essaya un autre bouton, et le haut-parleur vomit le même chuintement.

- Tourne le bouton de droite, lui dit-il.

Se concentrant, le front plissé, elle tourna lentement le bouton et trouva rapidement un émetteur qui n'était pas brouillé. Dolly Parton.

- «a me plaît, dit-elle.

Pendant des heures, ils roulèrent vers le sud au son de la country music; les émetteurs se succédaient, les disc-jockeys changeaient de nom et d'accent, la publicité

défilait en une interminable farandole de compagnies d'assurances, de p,tes dentifrices, de savonnettes, de Pepsi-Cola, de pommades contre l'acné, d'entreprises de pompes funèbres, de brillantines, de montres en solde, de shampoings antipelliculaires... mais la musique ne changeait pas, vaste épopée répétitive renfermée sur elle-même, o' les femmes épousaient des camionneurs ou des bons à rien qui perdaient tout leur argent au jeu mais leur restaient obstinément fidèles jusqu'à ce qu'ils divorcent, et o' les hommes traînaient dans les bars mijotant des conquêtes et se demandant comment rentrer chez eux, et ils se rencontraient, tout feu tout flamme, et puis se séparaient, dégo°tés et

se faisant du souci au sujet des bébés. Parfois, la voiture ne voulait pas démarrer, et parfois, la télé était en panne; ou bien les bars fermaient et vous étiez à la rue, les poches vides.

Rien qui ne fût banal, pas une expression qui ne fût un cliché, mais l'enfant écoutait, satisfaite et passive, s'as-soupissant avec Willie Nelson et se réveillant avec Loret-ta Lynn, tandis que l'homme se contentait de conduire, vaguement distrait par cet interminable mélo de l'Amérique pauvre.

Une fois, il lui demanda:

- Connais-tu un monsieur qui s'appelle Edward Wanderley ?

Elle le regarda sans broncher, sans répondre.

- Alors, tu le connais?

- qui c'est?

- C'était mon oncle, dit-il, et la petite fille lui sourit.

- Et Sears James?

Elle secoua la tête, sans cesser de sourire.

- Et un monsieur qui s'appelle Ricky Hawthorne?

De nouveau, elle secoua la tête. Inutile de continuer.

Pourquoi avait-il même pris la peine de le lui demander?

Il était d'ailleurs possible qu'elle n'eût jamais entendu ces noms. Bien sûr, elle ne les avait jamais entendus.

Une fois, toujours en Caroline du Sud, il crut que la police les suivait: la voiture de patrouille était à une vingtaine de mètres, et restait à la même distance quoi qu'il fût. Il crut voir un des policiers parler dans son micro; immédiatement, il ralentit et changea de file mais la voiture de police ne le doubla pas. Il sentit un tremblement incontrôlable gagner sa poitrine et son abdomen et s'imagina voir les policiers le rattraper, mettre leur sirène et le forcer à s'arrêter sur le côté.

Ensuite, les questions allaient commencer. Il était environ six heures du soir et l'autoroute était encombrée: il se sentait emporté dans le

courant de la circulation, à la merci de la police-sans défense, pris au piège. Il fallait réfléchir. Il était irrésistiblement entraîné vers Charleston, à travers des kilomètres de campagne plate couverte de maigres broussailles; au loin, on apercevait des banlieues misérables, amas de petites maisons avec leurs garages en panneaux. Il ne se souvenait pas du numéro de l'autoroute sur laquelle il se trouvait. Dans le rétro-viseur, derrière la longue file de voitures, derrière la voiture de police, un camion vomissait une haute colonne de fumée noire par un tuyau placé sur le côté du moteur. Il avait peur de voir les policiers arriver à sa hauteur et lui crier: " Serrez à droite! " Et il pouvait imaginer la petite fille crier de sa voix frêle et aiguë: " il m'a obligée à le suivre, il me ligote sur lui quand il dort! " Le soleil du Sud semblait attaquer son visage, pénétrer dans les pores de sa peau. La voiture de police changea de file et commença à remonter vers lui.

- Hé, connard, c'est pas ta fille ! qui est cette petite fille ?

Ensuite, ils allaient le mettre dans une cellule et le battre méthodiquement avec leurs bâtons jusqu'à ce que sa peau devienne écarlate...

Mais rien de tout cela ne se produisit.

Peu après huit heures, il s'arrêta au bord de la route-une départementale étroite, prise entre deux remblais de terre rouge et granuleuse, comme si on venait de la creuser. Il ne savait plus très bien s'il était en Caroline du Sud ou en Georgie: c'était comme si ces Etats et tous les autres, d'ailleurs, étaient fluides et pouvaient se fondre les uns dans les autres, allant toujours de l'avant, comme les autoroutes. Ce n'était pas du tout ce qu'il voulait. Il s'était trompé d'endroit: personne ne pouvait vivre, personne ne pouvait penser, ici, dans ce paysage brutal.

Des plantes grimpantes inconnues, pareilles à des cordes vertes, envahissaient lentement le talus juste contre la voiture. Depuis une demi-heure, le niveau d'essence était à zéro. Ce n'était pas normal, rien n'était normal. Il regarda la petite fille, cette enfant qu'il avait kidnappée.

Elle dormait à sa façon, appuyée comme une poupée contre le dossier, ses pieds chaussés de tennis élimés ne touchant pas le sol. Elle dormait trop. Elle devait être malade; et si elle mourait...

Elle se réveilla pendant qu'il la regardait.

- Il faut encore que j'aille aux toilettes, dit-elle.
- «a va? Tu n'es pas malade au moins?
- Il faut que j'aille aux toilettes.
- D'accord, grogna-t-il en commençant à ouvrir sa portiere .
- Laisse-moi y aller seule. Je ne vais pas me sauver.

Je ne ferai rien du tout. Je le promets.

Il regarda son visage sérieux, ses yeux noirs enfoncés dans une peau olivâtre.

- Où est-ce que je pourrais aller, de toute façon ? Je ne sais même pas où je suis.

- Moi non plus.

- Ah?

«a devait forcément arriver. Il ne pouvait pas tout le temps la tenir par la main.

- Tu promets? demanda-t-il, conscient de la stupidité de sa question.

Elle fit un signe d'assentiment et il dit:

- D'accord.
- Et tu promets que tu ne partiras pas avec la voiture ?
- Oui.

Elle ouvrit la portière et descendit. Il eut beaucoup de mal à s'empêcher de regarder mais c'était une épreuve: ne pas la regarder. Il avait une terrible envie de tenir son poignet serré dans sa main. Elle pouvait escalader le talus, détalier à toute vitesse, se mettre à hurler... mais non, elle ne criait pas. Il arrivait souvent que les catastrophes qu'il imaginait, les pires, ne se réalisent pas.

C'était comme un contretemps fâcheux, et puis les choses redevenaient comme avant. Lorsque la petite fille remonta à côté de lui, il fut submergé de soulagement: c'était de nouveau gagné, aucun gouffre noir ne s'était ouvert pour l'engloutir.

Il ferma les yeux, et vit aussitôt apparaître une autoroute déserte à la chaussée divisée par des lignes parallèles, qui se déroulaient devant lui à l'infini.

- Il faut que je trouve un motel, dit-il.

Elle se radossa, attendant qu'il fasse ce qu'il avait décidé. La radio, réglée très bas, diffusait une musique de guitare douce et soyeuse venant de l'émetteur d'Au-gusta, en Georgie. Un instant, une image s'imposa à son esprit: la petite fille morte, les yeux protubérants, la langue gonflée sortant de la bouche. Elle ne lui opposait aucune résistance! Ensuite, il se trouva transporté -

comme s'il y était-dans une rue de New York, vers la 50e Rue Est, une de ces rues où des femmes élégamment habillées emmènent promener leurs chiens. Justement une de ces femmes s'y promenait. Grande, portant un jean parfaitement délavé et une coûteuse chemise sur un magnifique bronzage, elle s'avancait vers lui, ses lunettes de soleil remontées sur le front. Un gros chien de berger marchait à côté d'elle en se dandinant. Elle était si proche qu'il devinait les taches de rousseur révélées par la chemise entrouverte.

Ah . . .

A ce moment, ses perceptions redevinrent normales et il entendit de nouveau la musique de guitare en sour-dine. Juste avant de mettre le contact, il tapota affectueusement la tête de la fillette et dit:

- Il faut que je nous trouve un motel.

Une heure durant, il continua machinalement à

conduire, protégé par un cocon d'hébétude, presque seul sur la route noire.

- Tu vas me faire mal? demanda la petite fille.

- Comment veux-tu que je le sache?

- Je crois pas que tu me feras mal. Tu es mon ami.

Cette fois, ce ne fut pas " comme si " il était dans une rue de New York, il se trouvait dans cette rue, regardant la femme au chien et au beau bronzage venir vers lui. De nouveau, il vit les taches de rousseur clairsemées sous la clavicule-il savait quel goût cela aurait s'il y mettait sa langue. Comme c'était souvent le cas à New York, il ne pouvait pas

voir le soleil, mais il le sentait, un soleil lourd et insistant. La femme était une inconnue, elle n'avait pas d'importance... Il n'était pas censé la connaître, elle était juste un cliché. Un taxi passa, il prit conscience d'une balustrade en fer sur sa droite, des inscriptions sur la vitrine d'un restaurant français de l'autre côté de la rue. Il sentait la chaleur du trottoir à travers les semelles de ses chaussures. quelque part au-dessus de lui, un homme criait, répétant inlassablement le même mot. Il était là, il était: son émoi devait se lire sur son visage, car la femme au chien le regarda attentivement, puis ses traits se durcirent et elle gagna le bord du trottoir.

Pouvait-elle parler? Pouvait-on, dans le cadre de ces... expériences, dire des choses, faire entendre de simples phrases humaines? Pouvait-on parler aux gens que l'on rencontrait au cours d'une hallucination et vous répondraient-ils? Il ouvrit la bouche: " Il faut que... " Il allait dire il faut que je sorte, mais déjà il se retrouva dans la voiture, qui avait calé. Sur sa langue se défaisait une masse détremmée qui avait été deux chips.

quelle est la pire chose que tu aies jamais faite?

A en croire la carte, ils ne devaient être qu'à quelques miles de Valdosta. Il continua à conduire, l'esprit vide, n'osant pas regarder l'enfant et ne sachant donc pas si elle dormait ou était éveillée, mais sentant son regard sur lui. Il finit par voir un panneau l'informant qu'il était à

dix miles de la ville la plus accueillante du Sud.

Elle ressemblait à n'importe quelle ville du Sud: un petit début d'industrialisation, des ateliers de mécanique et d'estampage, groupes surréalistes de cabanes en tôle ondulée éclairées par des lampes à arc, cours jonchées de camions en pièces détachées; plus loin, maisons de bois qui auraient eu besoin d'une couche de peinture, groupes d'hommes noirs aux coins des rues, se ressemblant tous dans l'obscurité; les cicatrices de nouvelles routes traversaient le paysage puis s'arrêtaient brusquement, déjà reconquises par la végétation; plus près du centre, des adolescents tournant sans fin et sans but dans leurs voitures d'occasion.

Il passa devant un bâtiment tellement neuf que c'en était incongru, un signe du Nouveau Sud avec une enseigne annonçant PALMETTO MOTOR-IN; il s'arrêta et gagna le motel en marche arrière.

Une jeune femme aux cheveux relevés et laqués, au rouge à lèvres rose

bonbon lui donna, avec un sourire automatique et sans vie, une chambre à deux lits " pour moi et ma fille ". Dans le registre, il inscrivit: Lamar Burgess, 155 Ridge Road, Stonington, Conn. Lorsqu'il eut payé une nuit d'avance, en liquide, elle lui donna la clef.

Il y avait deux lits jumeaux, un tapis marron et des murs couleur citron vert avec deux tableaux-un chaton penchant la tête de côté et un Indien regardant dans un précipice-un poste de télévision et une porte ouverte sur une salle de bains au carrelage bleu. Il s'assit sur le siège des W.-C., pendant que la fillette se déshabillait et se mettait au lit.

Lorsqu'il jeta un coup d'oeil pour voir ce qu'elle faisait elle était allongée sous le drap, tournée vers le mur. Ses vêtements étaient éparpillés sur le sol, et un paquet de chips presque vide traînait sur le lit. Il rentra dans la salle de bains, se déshabilla et se mit sous la douche. Ce fut comme une bénédiction. Un moment durant, il se crut retransporté dans son ancienne vie o' il n'était pas

" Lamar Burgess " mais Don Wanderley, habitant Boli-nas en Californie et auteur de deux romans (dont l'un avait connu un certain succès), amant, pendant un certain temps, d'Alma Mobley et frère de feu David Wanderley. Et voilà. «a ne servait à rien, il n'y échapperait pas. L'esprit était un piège-une cage qui se refermait sur vous. quelle que f't la façon dont il était parvenu là

o' il se trouvait, il s'y trouvait bel et bien. Coincé dans ce Palmetto Motor-In. Il arrêta la douche, toute bénédiction évanouie.

Dans la sinistre petite chambre, éclairée par une seule faible lampe de chevet, celle de son lit, il enfila son jean et ouvrit la valise. Le couteau de chasse était enveloppé

dans une chemise; il la déroula, et le couteau tomba sur le lit.

Le tenant par le solide manche en os, il s'avança vers le lit de la petite fille. Elle dormait la bouche ouverte; son front était ruisselant de sueur.

Il resta longtemps assis à côté d'elle, tenant le couteau de la main droite, prêt à s'en servir.

Mais cette nuit, il n'en était pas capable. Renonçant, se reconnaissant vaincu, il secoua la petite jusqu'à ce que ses paupières frémissent.

- qui es-tu? demanda-t-il.

- Je veux dormir.
- qui es-tu?
- Laisse-moi tranquille. S'il te plaît.
- qui es-tu? Je te demande qui tu es!
- Tu le sais.
- Je le sais?
- Tu le sais. Je te l'ai dit.
- Comment t'appelles-tu?
- Angie.
- Angie comment?
- Angie Maule. Je te l'ai déjà dit.

Il tenait le couteau derrière son dos pour qu'elle ne le voie pas.

- Je veux dormir, dit-elle. Tu m'as réveillée.

Elle lui tourna le dos. Fasciné, il regarda le sommeil prendre possession d'elle: ses doigts avaient de petits mouvements spasmodiques, ses paupières se serraient, sa respiration changeait. On aurait pu croire que, pour l'exclure, lui, elle avait appelé le sommeil par un effort de volonté. Angie-Angela? Angela Maule? Cela ne ressemblait pas au nom qu'elle lui avait donné lorsqu'il l'avait emmenée dans la voiture, au début. Minoso ?

Minnorsì ? Un nom dans ce genre, un nom italien-pas Maule.

Il tenait le couteau des deux mains, la poignée d'os noir enfoncée dans son ventre nu, les coudes écartés: il aurait suffi d'une brusque détente, puis de le remonter par saccades, en usant de toutes ses forces...

Finalement, vers les trois heures du matin, il gagna son lit.

Le lendemain matin, pendant qu'il consultait la carte elle lui parla:

- Tu ne devrais pas me poser ces questions.
- quelles questions?

Sur sa demande, il lui avait tourné le dos pendant qu'elle mettait sa robe rose, mais il eut soudain le sentiment qu'il devait se retourner pour la voir, immédiatement. Il voyait le couteau dans ses mains (bien qu'il fût de nouveau enroulé dans la chemise) et sentait la pointe qui commençait à percer sa peau.

- Je peux me retourner?

- Ouais, bien sûr.

Lentement - il sentait toujours le couteau, son propre couteau, pénétrer dans sa chair-il se tourna de côté sur sa chaise. La petite fille le regardait, assise sur le lit défait, son visage dénué de beauté était intense.

- quelles questions?

- Tu sais bien.

- Dis-moi.

Elle secoua la tête, s'obstinant dans son refus

- Tu veux voir ou nous allons?

Elle alla vers lui non pas lentement mais d'un pas mesuré, comme pour bien marquer qu'elle ne se méfiait pas.

- Ici, dit-il en désignant un point sur la carte. Panama City, en Floride.

- On pourra voir la mer?

- Peut-être.

- Et on ne dormira pas dans la voiture?

- Non.

- C'est loin?

- On y sera ce soir. Nous prendrons cette route-là, tu vois ?

- Oui, oui.

La tête légèrement penchée de côté, un peu méfiante; cela ne l'intéressait visiblement pas. Elle dit:

- Tu me trouves jolie?

quelle est la pire chose qui te soit jamais arrivée: D'avoir ôté tes vêtements, la nuit, à côté du lit d'une fillette de neuf ans ? En tenant un couteau à la main ? Un couteau qui voulait la tuer:

Non. Il y avait pire.

Peu après avoir passé la limite de l'Etat, et pas sur la grande route qu'il avait montrée à Angie sur la carte, mais sur une étroite départementale, ils s'arrêtèrent devant un chalet de planches peint en blanc. C'était un magasin, Buddy's Supplies.

- Tu veux venir avec moi, Angie?

Elle sortit de son côté, avec sa maladresse enfantine, comme si elle descendait une échelle. Il ouvrit la porte du magasin et la laissa passer. Un gros homme en chemise blanche était assis sur le comptoir, les jambes ballantes.

- Vous fraudez le fisc, lui dit-il en guise de salutation et vous êtes le premier client de la journée. «a vous étonne, hein? Midi et demi et vous êtes le premier qui passe cette porte. Non..., poursuivit-il en se penchant en avant pour mieux les regarder, non, vous ne trichez pas sur l'impôt, mais pire que ça. Vous êtes le type qui a tué

quatre ou cinq personnes l'autre jour à Tallahassee.

- quoi ? fit-il, je. .. je voulais simplement acheter de quoi manger... ma fille...

- Je vous ai eu, hein ? dit l'homme. J'ai été flic.

Vingt ans, à Allentown, en Pennsylvanie. J'ai acheté

cette boutique parce que le type m'avait dit que je pourrais faire cent dollars de bénéfice par semaine. C'est pas les escrocs qui manquent sur cette terre. Et tous ceux qui entrent ici, je peux dire quel genre de malfaiteurs ils sont. «a y est, j'y suis: vous êtes pas un tueur, vous êtes un kidnappeur.

- Mais non, je... (il sentait la sueur couler sous ses bras), ma fille...

- A d'autres! J'ai été flic pendant vingt ans...

Il ne voyait plus la petite fille. Affolé, il la chercha du regard et finit par la découvrir dans un coin, fixant gravement un rayon plein de pots

de beurre d'arachide.

- Angie! dit-il, allez, Angie, viens...

- Allez, pas de panique, dit l'homme, je voulais simplement vous faire marcher. Tu veux du beurre de cacahuètes, ma petite?

Angie le regarda et inclina la tête.

- Prends un pot sur le rayon et amène-le ici. Vous voulez autre chose, monsieur?-Evidemment, si vous êtes Bruno Hauptmann, je serai obligé de vous arrêter. J'ai encore mon revolver de service quelque part. Je vous mettrais K.O. en un rien de temps, je vous dis que ca.

Il voyait bien que l'homme ne faisait que plaisanter, mais il avait du mal à s'empêcher de trembler. Cet ancien flic risquait de s'en apercevoir... Il lui tourna le dos et alla vers les rayons.

- Hé ! entendit-il derrière lui. Si vous êtes vraiment dans de sales draps, vous pouvez filer sans demander votre reste, vous savez!

- Non, non, dit-il, il me faut deux ou trois choses...

- Vous ne ressemblez guère à cette petite fille.

Il commença à se servir, prenant n'importe quoi. Un bocal de cornichons, des chaussons aux pommes, du jambon en conserve et deux ou trois autres boîtes dont il ne regarda même pas l'étiquette. Il alla les poser sur le comptoir, sous le regard méfiant du gros Buddy.

- Vous m'aviez fait peur, lui dit-il, je manque de sommeil. Cela fait deux jours que je conduis (heureusement, les idées lui venaient). Je dois emmener ma fille chez sa grand-mère qui habite Tampa...

Angie fit volte-face, tenant contre elle deux bocaux de beurre d'arachide et l'écouta bouche bée.

- Oui, à Tampa, poursuivait-il; sa mère et moi sommes séparés et il faut que je trouve du travail, après, tout ira bien, pas vrai Angie?

- Tu t'appelles Angie ? lui demanda le gros bonhomme .

Elle inclina la tête.

- Et ce monsieur est ton papa?

Il crut qu'il allait s'évanouir.

- Maintenant, c'est mon papa, dit-elle.

Le gros homme s'esclaffa.

- Maintenant, c'est mon papa ! C'est bien les gosses !

Faudrait être un génie pour savoir ce qui se passe dans leur petite tête. Bien, Monsieur l'inquiet, je crois que je peux accepter votre argent.

Toujours assis sur le comptoir, il se pencha vers la caisse enregistreuse et tapa les achats.

- Vous feriez bien de dormir un peu. Vous me rappelez un million de types que j'ai ramenés à mon bon vieux poste de police.

Une fois dehors, Wanderley dit à Angie:

- Merci d'avoir dit cela.

- D'avoir dit quoi ?

Son ton était assuré, effronté presque. Elle répéta, comme une petite mécanique inquiétante, en penchant la tête d'un côté puis de l'autre:

- Dit quoi? Dit quoi? Dit quoi?

A Panama City, il s'arrêta au Gulf View Motor Lod-ge; une série de vilains bungalows en brique entouraient un parking. A l'entrée, se trouvait le pavillon du directeur, semblable aux autres, mais équipé d'une verrière, derrière laquelle se tenait un vieil homme noueux, portant des lunettes cerclées d'or et un T-shirt ajouré. Il ressemblait à Adolf Eichmann. Son attitude sévère et inflexible rappela à Wanderley ce que l'ancien policier avait dit: avec sa peau claire et ses cheveux blonds, il paraissait improbable qu'il fût le père de la petite fille. Il arrêta la voiture juste devant et descendit, les paumes moites de sueur.

Lorsqu'il dit qu'il voulait une chambre pour lui et sa fille, le vieil homme ne fit que jeter un regard indifférent sur la petite fille brune assise dans la voiture et dit:

- C'est dix cinquante par nuit. Signez le registre.

Pour aller manger, essayez le Eat-Mor, un peu plus loin dans la rue. Il est interdit de faire de la cuisine dans les chalets. Vous comptez rester plus d'une nuit, Mr... (il tourna le registre vers lui) Boswell?

- Peut-être une semaine.

- Dans ce cas, je vous demanderai deux nuits d'avance.

Il compta vingt et un dollars, et le directeur lui tendit une clef:

- Vous avez le onze, un numéro qui porte chance.

De l'autre côté du parking.

La chambre avait des murs blanchis à la chaux et sentait le désinfectant. Il l'examina rapidement: le même tapis, deux lits étroits avec des draps usés mais propres, une télévision avec un écran de trente centimètres, deux affreux chromos représentant des bouquets de fleurs, et aussi quelques ombres inexplicables que le maigre mobilier ne justifiait pas. La petite fille inspectait le lit placé contre le mur.

- qu'est-ce que c'est les " Doigts Magiques "? Je peux essayer, s'il te plaît?

- Ca ne fonctionne probablement pas.

- Je peux? J'ai envie d'essayer. Oui?

- D'accord. Allonge-toi dessus. Il faut que je sorte chercher de l'argent. Ne sors pas avant que je sois de retour. Il faut mettre une pièce de vingt-cinq cents dans cette fente, tu vois? quand je reviendrai, on pourra manger.

La petite fille s'était allongée sur le lit et hochait la tête avec impatience, regardant non pas son visage, mais la pièce qu'il tenait à la main.

- On mangera quand je serai de retour. Je vais aussi essayer de te trouver quelques vêtements. Tu ne peux pas garder tout le temps la même robe.

- Mets la pièce !

Avec un haussement d'épaules, il introduisit la pièce et entendit immédiatement un ronronnement de moteur. L'enfant s'installa bien à plat sur le lit, les bras écartés, attentive.

- Oh! C'est chouette!

- Je ne serai pas long, dit-il.

Il ressortit dans le soleil aveuglant et, pour la première fois, sentit

l'odeur de la mer.

Le golfe était à une bonne distance, mais enfin, on le voyait. De l'autre côté de la route menant à la ville, le terrain descendait brusquement jusqu'à une étendue inculte couverte d'herbes folles et de gravats, coupée en son milieu par une série de voies ferrées parallèles.

Après les voies ferrées, venait un autre terrain vague, délimité par une route qui obliquait vers un groupe de hangars. Et derrière cette route, se trouvait le golfe du Mexique - une eau grise et mousseuse.

Il partit à pied vers le centre.

Arrivé en ville, il alla dans un magasin de soldes où il acheta un jean et deux T-shirts pour l'enfant ainsi que des sous-vêtements, des socquettes, deux shorts, un pantalon kaki et des Hush Puppies pour lui-même.

Chargé de deux grands sacs en plastique, il émergea du magasin et se dirigea vers le centre, dans la fumée des diesels. Des voitures passaient, avec des autocollants disant Keep The Southland Clean. Sur les trottoirs, des hommes en chemisettes, avec des cheveux gris coupés en brosse. Lorsqu'il vit un agent de police essayant de manger une glace tout en rédigeant une contravention, il se faufila entre un camion et une caravane et traversa la rue. Un filet de sueur coula de son sourcil gauche dans son oeil. Il était calme. Une fois encore, la catastrophe ne s'était pas produite.

Il découvrit la gare routière par pur hasard. Une immense bâtisse allongée, de construction récente, avec des fentes noires en guise de fenêtres. La marque d'Alma Mobley, pensa-t-il. Une fois passée la porte à tambour, il vit un grand espace vide avec quelques personnes désoeuvrées sur des bancs - le genre de gens que l'on voit toujours dans les gares routières, quelques hommes d'âge indéfini au visage ridé, trop bien coiffés, quelques enfants tout le temps en train de bouger, un clochard endormi, trois ou quatre adolescents en bottes de cow-boy, aux cheveux tombant jusqu'aux épaules.

Un flic aussi, appuyé contre le stand du marchand de journaux. Était-il à sa recherche? De nouveau, il sentit la panique monter en lui, mais le policier lui accorda à

peine un regard. Après avoir fait semblant de vérifier les horaires des cars, il se dirigea avec une nonchalance exagérée vers les toilettes.

Il s'enferma dans une cabine et se déshabilla entièrement. Après avoir mis un slip et un pantalon neufs, il alla se laver à un des lavabos. L'eau devint tellement noire qu'il se lava une seconde fois, se frottant bien la nuque et les aisselles avec le savon liquide épais et vert. Après s'être séché tant bien que mal, il mit une de ses nouvelles chemisettes bleu clair avec de minces raies rouges et fourra ses vieux vêtements dans le sac en plastique.

Revenu dans la rue, il remarqua la curieuse texture du ciel d'un bleu grisâtre. C'était le genre de ciel qu'il se serait imaginé bien plus au sud, au-dessus des marécages et des keys de Floride, un ciel capable de contenir la chaleur, de la doubler, de la quadrupler, contraignant les plantes et les herbes à une croissance démesurée, leur faisant projeter des vrilles grotesquement enflées... En fait, maintenant qu'il y réfléchissait, le genre de ciel et de soleil - disque blanc incandescent - qui aurait dû

accompagner Alma Mobley partout et toujours. Il fourra le sac plein de vieux vêtements dans une poubelle, juste devant un armurier.

Ainsi vêtu de neuf, Wanderley se sentait un corps jeune et vigoureux; il ne s'était jamais senti aussi bien depuis ce terrible hiver. Grand, bien bâti, dans les trente-cinq ans, il continua à avancer dans la minable rue typique du Sud, plus tout à fait conscient de ce qu'il faisait. Il se frotta la joue et sentit sa barbe duveteuse d'homme blond-il pouvait rester deux ou trois jours sans se raser, cela ne se voyait pas. Une camionnette conduite par un marin passa avec, à l'arrière, cinq ou six marins en tenue d'été blanche qui lui lancèrent une remarque moqueuse et vaguement obscène.

- Ils ne sont pas méchants, dit un homme qui était apparu à ses côtés. (Sa tête, avec une énorme verrue poilue au milieu d'un sourcil, n'arrivait qu'au sternum de Wanderley.) Ce sont de braves garçons.

Il sourit, marmonna un vague murmure d'assentiment et s'éloigna de l'homme. Il ne se sentait pas capable de regagner le motel et de faire face à la petite fille; il se sentait sur le point de s'évanouir. Ses pieds lui paraissaient irréels dans les Hush Puppies-trop bas, trop loin de ses yeux. Il se vit descendre rapidement une rue en pente menant vers un quartier plein d'enseignes lumineuses et de cinémas. Le soleil était haut et immobile dans un ciel granuleux. Sur les trottoirs, les ombres des parcmètres étaient d'un noir opaque; un instant, il eut la nette impression qu'il y avait davantage d'ombres que de parcmètres. Toutes les ombres qui planaient sur la rue étaient du même noir intense. Passant devant l'entrée d'un hôtel, il eut conscience d'un vaste espace

vide et marron, d'une caverne fraîche et brune, derrière les portes de verre.

Presque à contrecœur, reconnaissant un ensemble de sensations à la fois familières et redoutables, il continua dans la chaleur torride, prenant garde à ne pas enjamber les ombres des parcmètres. Deux ans plus tôt, le monde avait déjà une fois ramassé ses forces de cette façon menaçante et résolue; c'était après l'épisode Alma Mobley, après la mort de son frère. D'une façon ou d'une autre, littéralement ou pas, elle avait tué David Wanderley, et lui-même avait eu la chance d'échapper à... à ce qui avait fait passer David par la fenêtre de cette chambre d'hôtel d'Amsterdam. Il n'avait réussi à s'en sortir qu'en écrivant - en écrivant sur cela, sur cet affreux et complexe g, chis qu'avaient été les relations entre Alma, David et lui-même; oui, seul le fait de coucher cela sur le papier, d'en faire une histoire de fantômes, l'en avait délivré. Du moins il l'avait cru.

Panama City? Panama City, Floride? que faisait-il ici? Avec en outre cette étrange fillette passive qu'il avait emmenée avec lui ? qu'il avait comme escamotée, et entraînée jusque dans le Sud?

Il avait toujours été l'" excentrique ", l'" inquiet ", le repoussoir ou le faire-valoir de la force de David, de même que dans l'économie de la vie familiale, sa pauvreté avait été le faire-valoir de la réussite de David. Ses ambitions et ses prétentions (" Et tu crois sérieusement que tu pourras gagner ta vie en écrivant des romans?

Même ton oncle n'était pas bête à ce point "-son père) contrastaient avec le bon sens et le goût de l'effort de David, avec ses études réussies à la faculté de droit et son entrée dans un bon cabinet juridique. Et lorsque David s'était heurté à ce qui faisait sa vie de tous les jours, cela l'avait tué.

Voilà la pire chose qui lui était jamais arrivée. Jusqu'à

l'hiver dernier: jusqu'à Milburn.

La rue sembla s'ouvrir comme une tombe. Il eut l'impression que, s'il descendait d'un pas de plus, les cinémas allaient l'attirer irrésistiblement, toujours plus bas, jusqu'à une chute sans fin. Un objet qui n'était pas là auparavant apparut devant lui, et il ferma à demi les yeux pour le voir plus nettement.

Haletant, il se retourna dans le soleil impitoyable, heurta quelqu'un du coude et s'entendit murmurer: Excusez-moi, excusez-moi, à une femme

irritée coiffée d'un chapeau de soleil blanc. Sans vraiment s'en rendre compte, il commença à remonter la rue d'un pas rapide.

Au milieu de l'intersection se trouvant au bas de la rue il avait, l'espace d'un instant, vu la pierre tombale de son frère: petite, de marbre violacé, portant l'inscription: David Webster Wanderley 1939-1975. Et il avait pris la fuite.

Oui, il avait vu la pierre tombale de David, mais David n'en avait pas. Il avait été incinéré en Hollande et ses cendres avaient été envoyées à leur mère. La tombe de David, oui, avec le nom de David, mais ce qui lui avait fait prendre ses jambes à son cou, c'était l'impression qu'elle lui était destinée et que, s'il s'était agenouillé

au milieu de l'intersection pour déterrer le cercueil, il y aurait trouvé son propre corps en putréfaction.

Il se tourna vers le seul endroit frais et accueillant qu'il eût vu: le salon de l'hôtel. Il fallait absolument qu'il s'assoie pour retrouver son calme; sous les regards indifférents d'un employé de la réception et d'une jeune fille préposée à la vente de magazines, il se laissa tomber sur un sofa. Son visage était moite; le tissu du dossier lui grattait désagréablement le dos. Il se pencha en avant, se passa la main dans les cheveux et consulta sa montre. Il fallait avoir un comportement normal, comme s'il attendait quelqu'un; il fallait s'arrêter de trembler. Des palmiers en pots étaient placés ici et là dans le salon. Du plafond, venait le murmure d'un ventilateur. Un vieil homme émacié, en uniforme violet, planté près de l'ascenseur, le regardait fixement; pris sur le fait, il se détourna aussitôt.

Lorsque des bruits lui parvinrent, il se rendit compte qu'il était resté sourd depuis le moment où il avait vu la pierre tombale au milieu de l'intersection: les battements de son coeur avaient submergé tous les autres sons. L'air humide lui portait maintenant les bruits de l'activité de l'hôtel: un aspirateur ronronnant dans un escalier invisible, des téléphones sonnant au loin, des portes d'ascenseur se fermant avec un chuintement. En divers endroits du salon, de petits groupes étaient en conversation. Bientôt il pourrait de nouveau affronter la rue.

-J'ai faim, dit-elle.

- Je t'ai apporté des vêtements neufs.

- Je ne veux pas de vêtements, je veux manger.

Il traversa la chambre pour s'asseoir dans le fauteuil.

- Je pensais que tu en avais assez de porter tout le temps la même robe.

- «a m'est égal ce que je porte.

- Bon. (Il jeta le sac sur le lit.) J'avais cru que ça te ferait plaisir.

Elle ne réagit pas.

- Je te donnerai à manger si tu réponds à quelques questions.

Elle se détourna et se mit à jouer avec le drap, le froissant et le lissant tour à tour.

- Comment t'appelles-tu?

- Je te l'ai dit. Angie.

- Angie Maule ?

- Non. Angie Mitchell.

Il n'insista pas.

- Pourquoi tes parents n'ont-ils pas alerté la police pour qu'elle te cherche? Pourquoi ne nous a-t-on pas encore trouvés?

- Je n'ai pas de parents.

- Tout le monde a des parents.

- Tout le monde, sauf les orphelins.

- qui s'occupe de toi?

- Toi.

- Mais avant?

- Tais-toi ! Tais-toi !

Elle se replia sur elle-même, et son visage se ferma.

- Es-tu vraiment orpheline?

- Tais-toi tais-toi tais-toi!

Pour qu'elle s'arrête de crier, il sortit la boîte de jambon du sac contenant les provisions.

- Bon, dit-il, je vais te donner à manger. On va ouvrir cette boîte.

- D'accord. (Rien n'indiquait qu'elle venait de crier.) Je veux aussi du beurre de cacahuètes.

Tandis qu'il coupait le jambon, elle lui demanda:

- Tu as assez d'argent pour nous deux?

Elle mangeait avec passion: elle commença par mordre à belles dents dans le jambon puis trempa son doigt dans le beurre d'arachide et s'en emplit la bouche, et enfin m,cha les deux ensemble.

- Délicieux, parvint-elle à dire.

- Si je m'endors, tu ne partiras pas?

Elle secoua la tête.

- Mais je pourrai aller me promener?

- Oui, oui, tu peux.

Il buvait de la bière (il en avait acheté un pack de six sur le chemin du retour); la boisson et la nourriture le rendaient somnolent et il savait que s'il ne s'allongeait pas il allait s'endormir dans le fauteuil.

Elle dit:

- Tu n'as pas besoin de m'attacher, tu sais. Je reviendrai. Tu me crois, n'est-ce pas?

Il fit un signe d'assentiment.

- Oˆ est-ce que je pourrais aller, hein ? Je ne vois pas oˆ .

- D'accord ! (De nouveau, il ne pouvait pas lui parler comme il l'aurait voulu: elle contrôlait la situation.) Tu peux sortir, mais ne reste pas trop longtemps.

Il agissait comme s'il était son père et il savait que c'était elle qui lui

avait assigné ce rôle. C'était grotesque.

Il la regarda sortir de la minable petite chambre. Plus tard, en se retournant dans le lit, il entendit vaguement la porte se refermer et sut qu'en fin de compte elle était revenue. Elle était donc à lui.

Et cette nuit-là, il resta allongé sur son lit, complètement habillé, à la regarder dormir. Lorsque ses muscles commencèrent à être douloureux à force de rester dans la même position, il se tourna; au cours d'une période de deux heures, il se trouva successivement allongé sur le côté, soutenant sa tête d'une main, assis les genoux levés, les deux mains croisées derrière la nuque, penché

en avant, les coudes sur les genoux, pour revenir à la position allongée sur le côté, appuyé sur un coude -

comme si toutes ces postures étaient des éléments d'un cycle convenu. Son regard ne quittait presque jamais la petite fille. Elle conservait une immobilité totale, comme si le sommeil l'avait emportée ailleurs, ne laissant que son corps. Par le simple fait d'être allongés ici

-elle et lui -elle lui avait échappé.

Il se leva, alla vers sa valise, sortit la chemise enroulée et regagna son lit. Tenant la chemise par le col, il la laissa se dérouler sous le poids du couteau de chasse. Lorsqu'il frappa le lit, son poids l'empêcha de rebondir. Wanderley le soupesa.

Tenant de nouveau le couteau derrière son dos, il secoua l'épaule de la fillette. Ses traits parurent se brouiller, puis elle se retourna et enfouit son visage dans l'oreiller. Il l'empoigna de nouveau par l'épaule, et sentit la fine et longue éminence osseuse, l'aile faisant saillie sur son dos.

- Va-t'en, marmonna-t-elle dans l'oreiller.

- Non. Nous allons parler.

- Il est trop tard.

Il la secoua de nouveau, et, comme elle ne réagissait pas, il essaya de la retourner de force. Mais, petite comme elle était, elle avait assez de force pour lui résister. Il ne put la contraindre à lui faire face.

Elle finit par se retourner d'elle-même: il y avait comme du mépris

dans ce geste. Derrière son visage bouffi par le besoin de sommeil, ses traits paraissaient adultes.

- Comment t'appelles-tu?

- Angie. (Elle eut un sourire indifférent.) Angie Maule.

- D'où viens-tu?

- Tu le sais.

Il acquiesça de la tête.

- Comment s'appelaient tes parents?

- Je ne sais pas.

- qui s'occupait de toi avant que je ne t'emmène?

- «a n'a pas d'importance.

- Pourquoi pas?

- C'était simplement des gens. Des gens sans importance.

- Ils s'appelaient Maule?

Son sourire se fit plus insolent.

- qu'est-ce que ça peut faire ? Tu crois toujours tout savoir, de toute façon.

- que veux-tu dire par " c'était simplement des gens "?

- C'était simplement des gens qui s'appelaient Mitchell. C'est tout.

- Et c'est toi-même qui as changé de nom?

- Et alors?

- Je ne sais pas. (Et c'était vrai.)

Et ils se regardèrent; lui, assis sur le rebord du lit, tenait le couteau derrière son dos et savait que, quoi qu'il arrive, il ne pourrait pas s'en servir. Sans doute David lui aussi avait-il été incapable de prendre une vie

-une vie autre que la sienne, en tout cas, si tant est qu'il l'avait fait. La petite fille savait probablement qu'il tenait le couteau, mais ne s'alarmait pas. Ce n'était pas une menace. Lui non plus ne représentait sans doute pas une menace. Elle n'avait jamais manifesté la moindre crainte à son égard.

- Soit, dit-il, essayons de nouveau. qu'es-tu?

Pour la première fois depuis qu'il l'avait emmenée dans la voiture, elle sourit vraiment. C'était un changement, mais qui ne le mit pas davantage à son aise; elle avait toujours l'air aussi adulte.

- Tu le sais, dit-elle.

Il insista:

- qu'es-tu ?

Sans cesser de sourire, elle fit cette réponse étonnante:

- Je suis toi.

- Non. Je suis moi. Tu es toi.

- Je suis toi.

- qu'es-tu ? (Il y avait du désespoir dans sa voix, et sa question n'avait plus le même sens que la première fois .)

Et alors, juste l'espace d'une seconde, il se retrouva dans la rue de New York et devant lui se trouvait non plus l'élégante femme bronzée et anonyme, mais son frère David, le visage décomposé et le corps couvert des loques pourries de la tombe.

...la chose la plus épouvantable...

PREMIERE PARTIE

APRES LA SOIR...E DE JAFFREY

Milburn vu par la nostalgie Un jour du début d'octobre, Frederick Hawthorne, avocat de soixante-dix ans que l'âge avait à peine touché, quitta sa maison de Melrose Avenue à Milburn, dans l'Etat de New York, pour se rendre à pied à son étude de Wheat Row, juste à côté de la grand-place. Il faisait un petit peu plus frais que Milburn n'en avait l'habitude si tôt en automne, mais Ricky portait son uniforme d'hiver:

pardessus de tweed, cache-nez de cachemire et chapeau gris ne sacrifiant pas à l'élégance. Il descendit Melrose Avenue d'un pas alerte pour faire circuler le sang, sous les grands chênes et les érables déjà colorés d'orange et de rouges bouleversants--de nouveau un petit peu hors de saison. Il s'enrhumait facilement: si la température descendait encore de quelques degrés, il allait devoir prendre sa voiture.

Mais, tant qu'il parvenait à protéger son cou du froid, il préférait marcher. Lorsqu'il quitta Melrose Avenue pour aller en direction de la place, il était assez réchauffé

pour continuer d'un pas plus mesuré. Ricky n'avait guère de raison de se dépêcher pour arriver à l'étude: les clients venaient rarement avant midi. Son associé et ami, Sears James, n'arriverait probablement pas avant trois quarts d'heure, ce qui donnait à Ricky amplement le temps de se promener dans Milburn, de saluer des personnes de connaissance et d'observer les mille détails qu'il aimait observer.

Ce qu'il aimait surtout, en fait, c'était Milburn elle-même, la ville où, mis à part ses années à l'université et à

l'armée, il avait passé toute sa vie. Il n'avait jamais éprouvé le désir de vivre ailleurs, bien que, au début de son mariage, son adorable femme, qui ne tenait pas en place, eût souvent déclaré que Milburn était à périr d'ennui. Stella était déterminée à vivre à New York. Ce fut une des batailles qu'il avait gagnées. Ricky ne pouvait comprendre qu'on trouvât Milburn ennuyeuse: en l'observant de près pendant soixante-dix ans, on voyait le siècle à l'oeuvre. En observant New York pendant la même période, on aurait surtout vu New York à l'oeuvre.

Les maisons y poussaient ou y disparaissaient trop rapidement à son gré, tout y allait trop vite, entièrement absorbé dans un cocon d'énergie qui tournait trop vite pour voir ce qui se passait à l'ouest de l'Hudson, sauf peut-être les lumières du New Jersey. Sans compter que New York devait avoir quelque chose comme deux cent mille avocats. A Milburn, il n'y en avait que cinq ou six qui comptaient, et depuis quarante ans, il était, avec Sears, le plus éminent de ceux-là (non que Stella eût jamais accordé la moindre importance à ce genre de considération) .

Il arriva dans le quartier des affaires qui s'étendait à

l'ouest de la place, et, poursuivant son chemin, passa devant le Rialto, le cinéma de Clark Mulligan. Il s'arrêta un moment pour regarder les affiches. Ce qu'il vit lui fit froncer le nez: une jeune femme au visage

couvert de sang. Le genre de film que Ricky aimait ne passait plus guère qu'à la télévision: pour Ricky, l'industrie du cinéma faisait fausse route à peu près depuis que William Powell avait fini sa carrière (et Clark Mulligan serait probablement d'accord, pensa-t-il). Trop de films modernes ressemblaient à ses rêves qui, depuis un an, étaient devenus particulièrement poignants.

Ricky se détourna avec résolution, pour contempler un spectacle bien plus satisfaisant. Les anciennes maisons à colombage avaient été préservées, bien que la plupart abritassent maintenant des bureaux: même les arbres étaient plus jeunes que les maisons. Il marcha, fendant de ses chaussures noires et brillantes les feuilles bruissantes, passant devant des immeubles ressemblant beaucoup à ceux de Wheat Row, et revivant des souvenirs liés à ces mêmes rues et à son enfance. Il souriait et si l'une des personnes qu'il saluait lui avait demandé à quoi il pensait, il aurait pu (au risque de paraître suffisant) répondre ceci: " Ah ! les trottoirs! Je pensais aux trottoirs. Un de mes plus anciens souvenirs est celui de la pose des trottoirs, ici, tout le long de Candlemaker Street, jusqu'à la place. Les gros blocs de pierre étaient traînés par des chevaux. Vous savez, les trottoirs ont davantage apporté à la civilisation que le piston à vapeur. Dans le temps, le printemps et l'hiver on marchait dans la boue, et on ne pouvait pas entrer dans un salon sans en emmener avec soi. Et l'été, c'était la poussière. Il y en avait partout! " Evidemment, se dit-il, les salons ont disparu à peu près au même moment où les trottoirs ont fait leur apparition.

Arrivé à la place, une autre surprise malheureuse l'attendait. Plusieurs des arbres entourant la grande pelouse avaient déjà perdu toutes leurs feuilles, et la plupart des autres avaient au moins quelques branches dénudées-il y avait encore, comme il l'avait escompté, beaucoup de couleurs, mais au cours de la nuit, la balance avait penché du mauvais côté, et maintenant, des bras et des doigts noirs et squelettiques-les os des arbres-se détachaient sur le feuillage restant comme pour indiquer que l'hiver était proche. Et la chaussée était couverte de feuilles mortes.

- Bonjour, Mr. Hawthorne, dit quelqu'un à côté de lui .

Il se tourna vers la voix et vit Peter Barnes, un jeune homme qui était en terminale et dont le père, de vingt ans plus jeune que Ricky, faisait partie du second cercle de ses amis. Le premier cercle comprenait quatre hommes de son âge-ils avaient été cinq, mais Edward Wanderley était mort depuis près d'un an. Encore une pensée triste, mais il était déterminé à ne pas se laisser assombrir.

- Bonjour, Peter, répondit-il, il doit être l'heure d'aller à la High-School.

- Les cours commencent une heure en retard, aujourd'hui. Le chauffage est de nouveau en panne.

Ricky considéra Peter Barnes, un grand adolescent au visage avenant, vêtu d'un jean et d'un pull-over de ski.

Ses cheveux noirs étaient bien longs, presque comme ceux d'une fille, mais quand il se serait un peu étoffé, il allait devenir un homme bien plus imposant que son père; il avait déjà une belle carrure. Sans doute les filles ne trouvaient-elles pas que ses cheveux longs faisaient efféminé.

- Tu te promènes, alors?

- Exactement, dit Peter. Des fois, je trouve ça chouette de faire un tour en ville, rien que pour regarder.

Le sourire de Ricky devint presque radieux.

- N'est-ce pas ? Moi aussi, j'adore cela. Cela me fait tous les jours plaisir de traverser la ville à pied. Les idées les plus étranges me viennent à l'esprit. Je me disais justement que les trottoirs ont changé le monde. Grâce à eux, tout est devenu beaucoup plus civilisé.

- Ah ? s'étonna Peter en le dévisageant avec curiosité.

- Je sais, je sais-je t'ai dit que j'avais des idées étranges. Seigneur! Comment va Walter, ces temps-ci?

- Il va bien. Il est déjà à la banque.

- Et Christina va bien, elle aussi?

- Oui, oui.

Peter avait répondu avec un soupçon de froideur à la question concernant sa mère. Un problème? Il se souvint que Walter s'était plaint quelques mois auparavant de la morosité de Christina. Mais Ricky, qui se souvenait des gens de la génération des parents de Peter sous leurs traits d'adolescents, ne prenait guère leurs problèmes au sérieux - comment des gens qui avaient toute la vie devant eux pouvaient-ils avoir de vrais problèmes?

- Sais-tu que cela fait des siècles que nous n'avons pas parlé ainsi ?
Ton père s'est-il fait à l'idée que tu vas aller à Cornell'?

Peter grimaça un sourire.

- Oh, je crois. Il ne doit pas se rendre compte à quel point c'est difficile d'entrer à Yale. De son temps, c'était bien moins dur.

- Sans aucun doute, dit Ricky, qui venait juste de se souvenir des circonstances de sa dernière conversation avec Peter Barnes à la soirée de John Jaffrey: le soir où

Edward Wanderley était mort.

- Bon, dit Peter. Je vais peut-être aller faire un tour au grand magasin.

- Oui, dit Ricky, se remémorant contre sa volonté

tous les détails de cette soirée.

Il lui semblait parfois que la vie s'était assombrie depuis ce soir-là: qu'une roue avait avancé d'un cran.

- Je crois que je vais y aller, dit Peter en se reculant d'un pas.

- Je ne veux pas te retenir, dit Ricky. J'étais simplement en train de réfléchir.

- Aux trottoirs?

- Non, espèce de polisson !

Peter se détourna et, souriant et disant au revoir, traversa la place d'un pas léger.

Ricky aperçut la Lincoln de Sears James à la hauteur de l'Archer Hotel, au bout de la place, faisant comme de coutume quinze kilomètres de moins à l'heure que les autres voitures, et hâta le pas vers Wheat Row. Il n'avait pu éviter d'être assombri: il revit les branches squelettiques se dresser devant les feuilles éclatantes, l'implacable visage sanglant de la jeune femme sur l'affiche de cinéma, et se souvint que la Chowder Society se réunissait ce soir et que c'était à son tour de raconter une histoire. Il pressa le pas, se demandant où était passée sa joyeuse humeur du matin. Il le savait bien, pourtant: Edward Wanderley. Même Sears les avait suivis (les trois autres membres de la Chowder Society) dans ces ténèbres de l'esprit. Il lui

restait douze heures pour trouver quelque chose à raconter.

- Tiens, Sears, dit-il, arrivé devant l'étude.

Son associé était juste en train de s'extraire de sa Lincoln .

Bonjour. C'est bien chez toi que nous nous réunissons ce soir?

-Ricky, dit Sears, à cette heure de la matinée, il est strictement interdit de gazouiller.

Sears monta les marches de son pas pesant et Ricky le suivit à l'intérieur, laissant Milburn derrière eux.

Frederick Hawthorne

De toutes les pièces où ils avaient coutume de se réunir, celle-ci était la préférée de Ricky: la bibliothèque de la maison de Sears James, avec ses fauteuils au cuir usé et ses hautes bibliothèques vitrées dans les coins sombres, les petites tables rondes où étaient servies les boissons, les gravures ornant les murs, le vieux tapis de Chiraz qui étouffait le bruit de leurs pas, et, flottant dans l'air, le riche souvenir de vieux Havanes. Ne s'étant jamais engagé dans le mariage, Sears James n'avait jamais eu à transiger sur la notion somptueuse qu'il avait du confort. Il y avait si longtemps qu'ils se retrouvaient ainsi qu'ils finissaient par ne plus être conscients du plaisir, de la détente et de l'envie qu'ils ressentaient dans la bibliothèque de Sears, de même que c'était à peine s'ils se rendaient encore compte du sentiment de gêne qu'ils éprouvaient chez John Jaffrey, où Milly Sheehan la gouvernante arrivait à tout moment pour mettre de l'ordre. Mais, consciemment ou non, ils le ressentaient tous et Ricky Hawthorne avait, plus que les autres peut-être, rêvé de posséder un tel lieu. Mais Sears avait toujours eu plus d'argent qu'eux, de même que son père en avait eu davantage que les leurs. Et l'on pouvait remonter ainsi à cinq générations jusqu'à l'épicier de campagne qui avait froidement amassé une fortune et donné à la famille ses lettres de noblesse. Déjà à

l'époque du grand-père de Sears les femmes étaient minces, frémissantes, décoratives et inutiles, tandis que les hommes allaient à la chasse et à Harvard; l'été, tous partaient pour Saratoga Springs. Le père de Sears avait enseigné les langues mortes à Harvard, où il possédait une troisième propriété. Sears lui-même n'était devenu avocat que parce que dans sa jeunesse il considérait comme Immoral qu'un homme n'ait pas de métier. Une année dans l'enseignement lui avait montré que ce n'était pas sa voie. quant aux autres, ses frères et cousins, la plupart avaient succombé à la bonne chère, à

des accidents de chasse, à la cirrhose ou à la dépression; Sears, lui, le vieux copain de Ricky, s'en était bien tiré, et, s'il n'était pas devenu le plus beau vieillard de Milburn - car c'était sans le moindre doute Lewis Benedikt-il était du moins le plus distingué. La barbe en moins, il était le sosie de son père, grand, chauve, massif, avec un visage rond, lisse et subtil émergeant de ses complets avec gilet. Ses yeux bleus avaient conservé

toute leur jeunesse.

Sans doute aurait-il également d° lui envier cela, se disait Ricky, dont l'apparence n'avait jamais été particulièrement remarquable. Il était trop petit et trop frêle.

Seule sa moustache s'était améliorée avec l'ge, devenant plus fournie en même temps qu'elle grisonnait. Il avait aussi fini par avoir de petites bajoues, mais elles ne l'avaient pas rendu plus imposant: elles lui avaient seulement donné un air malin. Il ne se trouvait pas spécialement intelligent. S'il l'avait été, il aurait sans doute évité une association commerciale qui faisait de lui, bien que de façon non officielle, une sorte d'associé

en second à demeure. C'était son père, Harold Hawthorne, qui avait fait entrer Sears dans la firme. A l'époque, il y avait bien des années, il s'était réjoui de travailler avec son vieil ami; en fait, il l'avait accueilli avec enthousiasme. Et maintenant, installé dans un fauteuil assurément confortable, il en était toujours satisfait, à y bien réfléchir. Les années les avaient unis aussi indissolublement qu'il était uni à Stella et le mariage d'affaires s'était révélé infiniment plus pacifique que l'autre. même si les clients qu'ils recevaient tous deux dans la même pièce s'adressaient invariablement à

Sears et non à lui-même. Une situation que Stella n'aurait jamais tolérée (non que quiconque ayant toute sa raison aurait eu l'idée de regarder Ricky quand il lui était loisible de contempler Stella!).

Oui, reconnut-il pour la millième fois, il se plaisait ici.

Cela allait à l'encontre de ses principes et de sa politique, sans doute aussi à l'encontre du puritanisme d'une religion depuis longtemps oubliée, mais la bibliothèque de Sears-la splendide demeure de Sears tout entière-

était un lieu o° un homme se sentait à l'aise. Stella n'avait d'ailleurs pas de scrupules à expliquer que c'était aussi le genre d'endroit o°, compte tenu de quelques aménagements fondamentaux, une femme

pouvait elle aussi se sentir à l'aise. A l'occasion, elle ne dédaignait pas de traiter la maison de Sears comme si elle lui appartenait. Sears le tolérait et lui en était même reconnaissant. C'était Stella qui, à l'une de ces occasions (il y avait douze ans de cela, faisant irruption dans la bibliothèque comme si elle amenait une escouade d'architectes), leur avait donné leur nom.

- Ah bon, vous voilà! avait-elle dit. La Chowder Society. Allez-vous me garder mon mari toute la nuit, Sears? Ou bien n'avez-vous pas encore fini de raconter vos mensonges?

Tout de même, c'était probablement l'inépuisable énergie de Stella et ses constantes provocations qui l'avaient empêché de succomber à la vieillesse comme le vieux John Jaffrey. Car leur ami Jaffrey était "vieux", bien qu'il eût six mois de moins que Hawthorne lui-même et un an de moins que Sears et en fait seulement cinq ans de plus que Lewis, le cadet de leur cercle.

Lewis Benedikt, qui était censé avoir tué sa femme, était assis juste en face de Ricky, éclatant de santé. Alors que le temps les avait tous entamés, leur ôtant ceci ou cela, il n'avait apparemment fait que parachever Lewis.

Ce n'était pas vrai quand il était plus jeune, mais maintenant, il ressemblait nettement à Cary Grant. Son menton restait ferme, ses cheveux se refusaient à tomber. Il était devenu presque ridiculement beau. Ce soir, les traits placides et spirituels de Lewis arboraient une expression d'attente impatiente. Il était vrai que, en général, les meilleures histoires étaient racontées, ici, dans la maison de Sears.

- qui est sur la sellette, ce soir? demanda Lewis-par pure politesse car ils le savaient tous.

- Le groupe appelé, sans doute un peu humoristiquement, Chowder Society, du nom de cette variété américaine de bouillabaisse, n'avait que peu de règles: ils portaient la tenue de soirée (parce que, il y avait trente ans, l'idée avait plu à Sears), ils ne buvaient jamais trop (de toute façon, ce n'était plus de leur âge), ils ne demandaient jamais si les histoires étaient vraies (car même les mensonges les plus énormes avaient un fond de vérité), et, bien que chacun d'eût raconter une histoire à tour de rôle, ils ne pressaient jamais celui qui se trouvait à court d'inspiration.

Hawthorne était sur le point de le confirmer lorsque John Jaffrey l'interrompt:

- Je me disais... (Devant leurs regards interrogateurs il précisa :) Non, je sais que ce n'est pas moi; heureusement, d'ailleurs. Mais je me disais justement que dans deux semaines il y aura un an jour pour jour qu'Edward est mort. Il serait ici ce soir, si je n'avais pas tenu à donner cette fichue soirée.

- Allons, John, dit Ricky.

Il n'aimait pas regarder Jaffrey en face lorsque celui-ci manifestait ses émotions de façon aussi visible. Il avait l'impression qu'on aurait pu enfoncer un crayon dans sa peau sans faire couler une goutte de sang.

- Nous savons tous que vous n'avez rien à vous reprocher.

- Mais c'est arrivé chez moi, insista Jaffrey.

- Calmez-vous, John, dit Lewis. Vous vous faites du mal.

- C'est à moi d'en juger.

- Alors, c'est à nous tous que vous faites du mal, poursuivit Lewis sans se départir de son affabilité. Nous nous souvenons tous de la date. Comment aurions-nous pu oublier?

- Et que faites-vous ? Vous croyez peut-être que vous agissez comme si ce n'était pas arrivé-comme si ç'avait été normal ? Juste un vieux schnock qui a avalé sa pipe ? Parce que si vous croyez cela, permettez-moi de vous informer que ce n'est pas le cas.

Il les avait réduits au silence. Même Ricky ne trouvait rien à dire. Le visage de Jaffrey était gris.

- Non, reprit-il, vous n'agissez pas du tout comme si c'était normal. Vous savez tous ce qui nous arrive. Nous nous réunissons et nous parlons comme une bande de vampires. Milly ne peut plus nous supporter chez moi.

Nous n'étions pas toujours comme ça. Nous parlions d'un tas de choses, nous nous amusions. Mais maintenant, c'est fini. Nous avons peur, tous. Je me demande toutefois si certains de vous l'admettent. Eh bien, cela remonte déjà à un an, mais je n'ai pas honte de reconnaître que j'ai peur.

- Je ne suis pas certain d'avoir peur, dit Lewis.

Il but une gorgée de whisky et regarda Jaffrey en souriant .

- Et vous n'êtes pas davantage s'ûr de ne pas avoir peur, rétorqua le docteur.

Sears James toussota et tous se tournèrent immédiatement vers lui. " Mon Dieu, pensa Ricky, il fait ça quand il veut, sans le moindre effort; je me demande pourquoi il s'était imaginé qu'il ne ferait pas un bon professeur. Et je me demande pourquoi je me suis jamais imaginé que je pourrais lui tenir tête. "

- John, dit Sears avec douceur, nous connaissons tous les faits. Vous avez tous eu l'obligeance de braver le froid pour venir ici ce soir, malgré votre ,ge. Je propose que nous continuions.

- Mais Edward n'est pas mort dans votre maison. Et cette Moore, cette soi-disant actrice, n'a...

- Cela suffit, dit Sears impérativement.

- En tout cas, je suppose que vous vous souvenez comment nous nous sommes mis à ce jeu.

Sears inclina la tête et Ricky Hawthorne fit de même.

Cela remontait à leur première réunion après l'étrange mort d'Edward Wanderley. Les quatre qui restaient s'étaient retrouvés avec hésitation - ils n'auraient pas été davantage conscients de l'absence d'Edward si l'on avait placé une chaise vide parmi eux. La conversation ne démarrait que pour retomber aussitôt. Ricky avait senti que tous se demandaient s'ils pourraient supporter de continuer à se voir; il savait toutefois qu'ils ne pourraient pas supporter de ne plus se voir. Il avait alors eu une inspiration; se tournant vers John Jaffrey, il avait dit: " quelle est la pire chose que vous ayez jamais faite? "

A sa surprise, le Dr. Jaffrey avait rougi, puis avait donné le ton de leurs réunions ultérieures en répondant:

" Cela, je ne vous le dirai pas, mais je vais vous raconter la pire chose qui me soit jamais arrivée-la chose la plus épouvantable... " Et il leur avait raconté une véritable histoire de fantômes, captivante, surprenante, effroyable... Suffisamment, en tout cas, pour leur faire oublier Edward. Depuis, ils avaient continué sur cette lancée.

- Croyez-vous vraiment que ce n'est qu'une simple coïncidence ? demanda Jaffrey.

- Vous suis pas, grommela Sears.

- Allons, ne faites pas semblant, c'est indigne de vous. Je veux dire que nous nous sommes engagés sur cette voie après qu'Edward eut... (Il s'interrompit et Ricky sut qu'il hésitait entre " trouvé la mort " et " été tué ".)

Il se décida pour " passé à l'ouest ", espérant que cela allégerait l'atmosphère. Un regard glacial de Jaffrey lui apprit qu'il avait échoué. Ricky se radossa dans l'opulent fauteuil, dans l'espoir de se fondre dans ce luxueux décor et de passer aussi inaperçu que les taches d'humidité sur les cartes anciennes qui ornaient les murs.

- D'où tenez-vous cette expression ? demanda Sears, et Ricky s'en souvint. C'était ce que son père avait coutume de dire lorsqu'un client était décédé: " Le vieux Toby Pfaff est passé à l'ouest la nuit dernière...

Mrs. Wintergreen est passée à l'ouest ce matin; belle bataille en perspective autour de la succession. " (Il hocha la tête.)

- Exact, dit Sears. Mais je me demande...

- Tout juste, dit Jaffrey. J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose de bizarre.

- que conseillez-vous de faire ? Je suppose que vous ne parlez pas simplement pour le plaisir d'interrompre le déroulement normal de notre soirée?

Les doigts joints à hauteur du menton, Jaffrey sourit pour montrer qu'il ne se formalisait pas.

- En fait, j'ai une suggestion (Ricky voyait qu'il faisait tout son possible pour ménager Sears). Je pense que nous devrions inviter le neveu d'Edward à venir ici.

- Et à quoi cela servirait-il?

- Si je ne me trompe, il est en passe de devenir un véritable expert sur... ce genre de choses.

- quel genre de choses?

Poussé dans ses derniers retranchements, Jaffrey n'hésita pas:

- Disons simplement sur le mystérieux. Je crois qu'il pourrait... oui, qu'il pourrait nous aider.

Sears commençait à perdre patience, mais le docteur ne se laissa pas interrompre.

- Je crois réellement que nous avons besoin d'aide.

Ou bien serais-je le seul ici qui ait du mal à trouver le sommeil? Le seul qui fasse des cauchemars toutes les nuits? (Il leva son visage affaissé et les scruta tour à

tour.) Ricky, vous êtes un homme honnête?

- Vous n'êtes pas le seul, John, dit Ricky.

- Je ne pense pas, en effet, dit Sears, et Ricky le regarda avec surprise; Sears n'avait jamais laissé deviner que lui aussi passait de mauvaises nuits. Et cela ne se voyait certainement pas sur son grand visage lisse et songeur .

- Je suppose que vous dites cela à cause de son livre.

- Bien s'r. Il a s'rement fait des recherches... il doit avoir une certaine expérience.

- Je croyais qu'il avait surtout l'expérience du désé-quilibre mental.

- Comme nous, dit Jaffrey hardiment. Edward devait avoir une raison de léguer sa maison à son neveu. Je pense qu'il voulait que Donald vienne vivre ici, si jamais il lui arrivait quelque chose. Et je pense qu'il savait qu'il se passerait quelque chose. Et je vais vous dire ce que je pense d'autre, aussi. Je pense que nous devrions lui parler d'Eva Galli.

- Lui raconter cette histoire vieille de cinquante ans, et pas très claire, de surcroît absurde?

- Ce n'est pas absurde, pour la bonne raison qu'elle n'était pas très claire, dit le docteur.

Ricky vit que Jaffrey était aussi surpris et même ébranlé que lui en entendant Jaffrey parler d'Eva Galli.

Comme l'avait dit Sears, cet épisode remontait à cinquante ans et aucun d'entre eux ne l'avait mentionné

depuis lors.

- Vous croyez savoir ce qui lui est arrivé ? demanda le docteur avec défi.

- Allons, doucement, intervint Lewis. A quoi diable cela sert-il de parler de cela maintenant?

- Cela sert à essayer de savoir ce qui est réellement arrivé à Edward. Désolé, cela me paraissait évident.

Sears approuva de la tête et Ricky crut discerner dans l'expression de son associé de toujours une trace de... de soulagement? (Il l'aurait certainement nié, mais pour Ricky c'était une révélation.)

- Le raisonnement ne me satisfait pas entièrement, dit Sears, mais si cela peut vous faire plaisir, nous pourrions je crois écrire au neveu d'Edward. Nous avons son adresse dans nos dossiers, n'est-ce pas, Ricky ?

(Hawthorne fit un signe d'assentiment.) Il serait toutefois démocratique de mettre cette proposition aux voix.

Si chacun exprime verbalement sa position, cela vous va? (Le nez dans son verre, il les regarda; tous acquies-cèrent.) Commençons par vous, John.

- C'est oui, bien s'r. Faisons-le venir.

- Lewis ?

Lewis haussa les épaules.

- Cela m'est égal. Faites-le venir si vous le désirez.

- C'est un oui?

- D'accord, c'est un oui. Mais il est inutile de déterrer cette vieille histoire d'Eva Galli.

- Ricky ?

Ricky regarda son associé et vit que Sears l'avait percé à jour.

- Non. Définitivement non. Je pense que ce serait une erreur.
- Tu préfères nous voir continuer comme ça?
- Tout changement est un changement pour le pire.

La réponse amusa Sears.

- Voilà qui est parler en vrai avocat, bien que je pense que ce sentiment s'accorde mal avec un ancien militant pour l'intégration. Comme je dis oui, cela fait trois voix contre une. La résolution est donc adoptée.

Nous allons lui écrire. Comme c'est mon vote qui a fait pencher la balance, je m'en charge.

- Je viens de penser à quelque chose, dit Ricky. Cela fait un an, maintenant. Et s'il voulait vendre la maison ?

Elle est inhabitée depuis la mort d'Edward.

- Allons, tu inventes des problèmes. Et s'il veut vendre, il n'en viendra que plus vite.

- Comment peux-tu être certain que les choses ne vont pas empirer? Comment le peux-tu?

Installé, comme il l'était au moins une fois par mois depuis plus de vingt ans dans un fauteuil convoité de la pièce la plus confortable qu'il connût, Ricky désirait avec ferveur que rien ne change - ne pouvaient-ils simplement continuer ainsi, en se déchargeant de leurs angoisses dans de mauvais rêves et dans des histoires?

En le regardant à la lumière tamisée de la bibliothèque de Sears, tandis que dehors un vent glacial fouettait les arbres, il ne désirait rien de plus que cela: continuer. Ils étaient ses amis, et il était tout autant uni à eux qu'il l'était, comme il se l'était dit un moment auparavant, à

Sears-et peu à peu, il se rendit compte qu'il avait peur pour eux. Ils paraissaient tellement vulnérables à le regarder d'un air un peu railleur, comme s'ils étaient incapables d'imaginer qu'il pût exister pire que quelques mauvais rêves et une histoire de fantômes tous les quinze jours. Ils croyaient en l'efficacité de la science. Mais il vit un pan d'obscurité, projeté par un abatjour, passer sur le front de John Jaffrey, et pensa: " John se meurt déjà. " Il existe une catégorie de savoir à laquelle ils n'ont jamais fait face, en dépit de toutes les

histoires qu'ils racontent. Lorsque cette pensée lui traversa l'esprit ce fut comme si ce qu'impliquait ce savoir auquel il faisait allusion était présent, présent dans les premiers signes de l'hiver, et que cela les rattrapait.

- Nous avons pris notre décision, Ricky, dit Sears.

Cela vaut mieux. Nous ne pouvons pas continuer à

mijoter dans notre jus.

Regardant à la ronde, et se frottant les mains de satisfaction (au figuré, du moins) il ajouta:

- Maintenant que ce problème est réglé, qui, pour reprendre l'expression de Lewis, est sur la sellette ce soir ?

Dans l'esprit de Ricky Hawthorne, le passé se déplaça soudain et libéra un moment si neuf et si complet qu'il sut qu'il tenait son histoire, bien qu'il n'eût rien préparé

et eût bien cru être contraint de passer son tour. Maintenant, dix-huit heures venues de l'an 1945 scintillaient dans son esprit.

- Je crois bien que c'est moi, dit-il.

Lorsque John et Lewis prirent congé, Ricky s'attarda, leur disant qu'il n'était nullement pressé de sortir par ce froid .

" Cela va vous colorer les joues ", avait dit Lewis, mais le Dr. Jaffrey s'était contenté de hocher la tête: il faisait vraiment bien froid pour octobre, comme si le temps était à la neige. Resté seul dans la bibliothèque pendant que Sears allait leur resservir à boire, Ricky écouta la voiture de Lewis démarrer. Lewis avait une Morgan qu'il avait importée d'Angleterre cinq ans aupa-

ravant; c'était la seule voiture de sport dont Ricky aimât la ligne. Mais elle était décapotable, et la toile ne devait guère protéger du froid; Lewis semblait avoir hien du mal à la faire démarrer. Voilà, ça y était presque !

L'hiver, dans l'Etat de New York, il fallait vraiment quelque chose de plus gros que cette petite Morgan. Le pauvre John allait être gelé d'ici que Lewis le ramène à

Milly Sheehan et à sa maison de Montgomery Street, presque à l'autre

bout de la ville. Milly attendait s'rement le docteur dans l'obscurité du cabinet, luttant contre le sommeil, prête à bondir dès qu'elle entendrait la clef dans la serrure, pour l'aider à retirer son pardessus et lui faire avaler un peu de chocolat chaud. La Morgan démarra enfin; Ricky l'entendit s'éloigner et s'imagina Lewis renfoncer son chapeau sur sa tête et se tourner vers John en souriant: " Je vous avais bien dit que cette petite beauté allait marcher! " Après avoir déposé John, il allait sortir de la ville et filer sur la 17 à

travers la forêt jusqu'à la propriété qu'il avait achetée à

son retour. quoi qu'il e't fait d'autre en Espagne, il était en tout cas certain que Lewis y avait gagné un tas d'argent .

Ricky, lui, habitait littéralement au coin de la rue, à

même pas cinq minutes à pied. Dans le temps, Sears et lui allaient toujours à pied à l'étude. Par beau temps, il leur arrivait encore de le faire. " Des vrais péquenots ", comme disait Stella. Mais cela s'adressait davantage à

Sears qu'à lui-même: Stella ne l'avait jamais beaucoup aimé; bien s'r, cette aversion cachée ne l'avait jamais empêché d'essayer de le dominer un peu. Il était hors de question que Stella l'attende avec du chocolat chaud: elle était s'rement allée se coucher depuis des heures, ne laissant allumé que le couloir du haut. Stella estimait que, du moment qu'il passait ses soirées chez ses amis en la laissant seule, il pouvait aussi trouver son chemin dans le noir quand il revenait, en se cognant les genoux aux meubles en acier et verre qu'elle lui avait fait acheter.

Lorsque Sears revint avec deux verres et un nouveau cigare à la bouche, Ricky lui dit:

- Sears, tu es sans doute la seule personne de ma connaissance à qui je pourrais dire qu'il m'arrive de regretter de m'être marié.

- Trouve quelqu'un d'autre à envier, répondit Sears.

Je suis trop vieux, trop gras et trop fatigué.

- Tu n'es rien de tout cela, dit-il en acceptant le verre que Sears lui tendait. Mais tu peux te permettre le luxe de le prétendre.

- N'oublie pas que tu as décroché le gros lot. La raison pour laquelle tu ne pourrais le dire à personne d'autre, c'est que les gens en

tomberaient à la renverse.

Stella est d'une grande beauté. Et si tu le lui disais à elle, elle te briserait le crâne.

Il regagna son fauteuil, allongea les jambes et croisa les chevilles.

- Elle trouverait une caisse, te fourrerait dedans, t'enterrerait vite fait et s'enfuirait avec un athlète fleurant bon les embruns et l'eau de toilette. Et la raison pour laquelle tu peux me le dire à moi (il fit une pause, et Ricky craignit qu'il ne dise c'est que moi aussi il m'arrive de regretter que tu te sois marié), c'est que je suis hors de combat, ou faut-il dire hors commerce?

Tout en écoutant son associé et en contemplant son verre, Ricky pensait à John Jaffrey et à Lewis Benedikt roulant vers leurs maisons respectives, à sa propre maison " redécouverte " qui l'attendait, et se rendit compte à

quel point leurs existences étaient devenues rangées.

- Alors, que dirais-tu ? demanda Sears et il répondit en souriant:

- Oh, dans ton cas, hors de combat, je pense (tout en ayant une conscience aiguë de leur proximité).

Il se souvint d'avoir dit, peu auparavant, tout changement est pour le pire, et pensa: " que c'est vrai, Seigneur ! " Ricky s'imagina soudain tous ses vieux amis et lui-même, suspendus comme dans un fragile avion invisible, très haut dans le ciel nocturne.

- Stella sait que tu fais des cauchemars ? lui demanda Sears.

- A vrai dire, j'ignorais que toi-même en faisais, rétorqua Ricky, comme si c'était une plaisanterie.

- Je ne voyais pas de raisons d'en parler.

- Et tu en fais depuis quand?

Sears se pencha vers lui:

- Et toi, depuis quand?

- Depuis un an.

- Comme moi. Depuis un an. Et les deux autres aussi, apparemment.

- Lewis ne semble pas s'en émouvoir.

- Rien ne l'émeut. Lorsque Dieu créa Lewis, Il dit:

" Je vais te donner un visage plaisant, une bonne constitution et une humeur égale, mais, comme rien n'est parfait en ce monde, je serai un peu moins généreux en ce qui concerne le cerveau. "

Ricky s'abstint d'entrer dans le jeu - Sears parlait toujours de Lewis sur ce ton - et poursuivit:

- Ils ont donc commencé après la mort d'Edward?

Sears inclina sa puissante tête.

- Selon toi, qu'est-il arrivé à Edward?

Sears haussa les épaules. La question avait trop souvent été posée.

- Comme tu ne l'ignores certainement pas, je n'en sais pas davantage que toi.

- Penses-tu que nous serions plus heureux si nous le savions ?

- Ciel, quelle question ! Comment veux-tu que je te réponde, Ricky?

- En tout cas, moi, je ne le crois pas. Je pense qu'il va nous arriver quelque chose de terrible. Une catastrophe nous attend si tu invites ce jeune Wanderley.

- Pure superstition, grommela Sears. Ce que je pense, c'est que la catastrophe est déjà arrivée et que le jeune Wanderley sera peut-être capable d'éclaircir la situation .

- As-tu lu son livre?

- Le second? J'y ai jeté un coup d'oeil.

Il l'avait donc lu.

- qu'en as-tu pensé?

- Un bon exercice de style. Plus littéraire que ce qu'on publie en général. quelques jolies expressions, une intrigue convenablement

construite.

- Sans doute, mais ses intuitions...

- Je pense qu'il ne nous prendra pas simplement pour une bande de vieux imbéciles. C'est là le principal.

- Si seulement il le faisait, gémit Ricky. Je ne veux pas que quelqu'un se mette à farfouiller dans nos vies. Je veux simplement que tout continue comme avant.

- Il se peut toutefois qu'il " farfouille dans nos vies ", comme tu dis, et qu'il finisse par nous convaincre que nous nous faisons peur pour rien. Alors Jaffrey cessera peut-être de se fustiger à cause de cette satanée soirée. Il n'avait tenu à la donner que parce qu'il voulait faire la connaissance de cette actrice de trois sous. La petite Moore.

- Je repense souvent à cette soirée et j'ai essayé de me souvenir si je l'avais vue.

- Je l'ai vue, dit Sears. Elle parlait avec Stella.

- C'est ce que tous disent. Tous l'ont vue parler à ma femme. Mais où est-elle passée après?

- Tu deviens pire que John. Attendons le jeune Wanderley. Nous avons besoin d'un regard neuf.

- Je suis sûr que nous le regretterons, dit Ricky, faisant une ultime tentative. Ce sera notre ruine. Nous deviendrons comme ces animaux qui mangent leur propre queue. Nous devrions plutôt oublier tout cela.

- Ne deviens pas mélodramatique. De toute façon, c'est décidé.

Cela n'avait donc servi à rien. Sears demeurait inflexible. Ricky lui posa une autre question qui le tourmentait:

- Lors de nos soirées, sais-tu toujours à l'avance ce que tu vas raconter quand c'est ton tour?

Les yeux de Sears le fixèrent, si bleus, si purs.

- Pourquoi ?

Parce que, la plupart du temps, je ne le sais pas. Je m'assieds, j'attends

et cela me vient soudain, comme ce soir. Est-ce pareil pour toi?

- Souvent. Mais je ne vois pas ce que cela prouve.

- Et pour les autres, cela se passe aussi de cette façon ?

- Je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas ainsi. Et maintenant, je voudrais me reposer, Ricky, et tu devrais rentrer. Stella doit t'attendre.

Il se demanda si cette dernière remarque était ironique, et porta la main à son noeud papillon. De même que la Chowder Society, les noeuds papillons étaient une partie de sa vie que Stella ne tolérait qu'à grand-peine.

- D'où ces histoires nous viennent-elles?

- De nos souvenirs, répondit Sears. Ou si tu préfères, de notre subconscient indubitablement freudien.

Allons, je voudrais être seul. J'ai encore tous les verres à laver avant de me coucher.

- Est-ce que je peux te demander une dernière fois. . .

- quoi encore?

- ...de ne pas écrire au neveu d'Edward. (Ricky se leva, le coeur battant de tant d'audace.)

- On peut vraiment dire que tu es obstiné ! Certes, tu peux le demander, mais lors de notre prochaine réunion, il aura déjà reçu ma lettre. Et je suis certain que nous n'aurons qu'à nous en féliciter.

Ricky fit une grimace et Sears lui dit:

- Obstiné sans être agressif.

C'était une remarque tout à fait digne de Stella. Mais Sears le surprit en ajoutant:

- C'est une excellente qualité, Ricky.

A la porte, Sears l'aida à enfiler son pardessus.

- J'ai trouvé que John avait plus mauvaise mine que jamais, dit Ricky.

Sears ouvrit la porte sur la rue noire, éclairée par le lampadaire placé devant la maison. Sa lumière orangée tombait sur le gazon gris et sur l'étroit trottoir, tous deux jonchés de feuilles mortes. Une masse de nuages noirs traversait le ciel nocturne; cela sentait l'hiver.

- John est mourant, dit Sears sans la moindre émotion, faisant écho à ce que pensait Ricky. A demain à

Wheat Row. Mes hommages à Stella.

Et la porte se referma derrière lui-un petit homme tiré à quatre épingles et qui frissonnait déjà dans l'air froid de la nuit.

Sears James

Ils passaient presque toutes leurs journées ensemble à

l'étude, mais Ricky respecta la tradition en attendant la réunion chez le Dr. Jaffrey pour poser à Sears la question qui le tourmentait depuis deux semaines:

- As-tu envoyé la lettre?

- Bien s^r. Je t'avais dit que je le ferais.

- que lui as-tu écrit?

- Ce qui était convenu. J'ai également abordé le sujet de la maison, ajoutant que nous espérions qu'il ne déciderait pas de la vendre sans l'avoir visitée au préalable. Tous les effets d'Edward y sont encore, bien s^r, y compris ses enregistrements. Nous n'avions pas le coeur à les trier, mais il le fera peut-être.

Ils se tenaient un peu à l'écart des deux autres, juste à

l'entrée du living de John Jaffrey. John et Lewis avaient pris place dans les fauteuils victoriens disposés dans un coin du premier salon et parlaient avec Milly Sheehan, la gouvernante du docteur qui, perchée face à eux sur un tabouret, tenait sur ses genoux le plateau au décor fleuri sur lequel elle leur avait apporté à boire. Tout comme l'épouse de Ricky, Milly détestait être tenue à l'écart des réunions de la Chowder Society, mais, contrairement à

Stella Hawthorne, elle rôdait sans cesse autour d'eux, arrivant en pleine réunion pour apporter des glaçons, des sandwiches ou du café. Elle irritait Sears presque autant qu'une grosse mouche bourdonnante

se heurtant sans cesse à une vitre. De bien des façons, Milly était pourtant préférable à Stella Hawthorne: moins exigeante, moins énergique. Et l'on ne pouvait nier qu'elle prît soin de John: Sears avait de l'estime pour les femmes qui aidaient ses amis. quant à savoir si Stella prenait soin de Ricky, Sears n'aurait su le dire.

Son regard revint sur celui que le destin avait fait le plus proche de ses proches et il vit que Ricky pensait qu'il avait habilement esquivé sa dernière question.

- Soit, lui dit-il. Je lui ai écrit que nous ne nous estimions pas satisfaits de ce que nous savions sur la mort de son oncle. Et je n'ai pas mentionné miss Galli.

- Dieu en soit loué, dit Ricky avant d'aller rejoindre les autres.

Milly se leva, mais Ricky sourit et lui fit signe de se rasseoir. Gentleman dans l'âme, Ricky était toujours très galant avec les dames. A moins de deux pas, un fauteuil lui tendait les bras, mais il ne s'y assit pas avant que Milly ne l'en eût prié.

Cessant de regarder Ricky, Sears laissa son regard errer autour de ce salon qu'il connaissait si bien. John Jaffrey avait réservé tout le rez-de-chaussée à un usage professionnel: salles d'attente, cabinets de consultation, pharmacie. Les deux petites pièces restantes constituaient le logement de Milly. John passait le restant de sa vie ici, au premier, qui était jadis entièrement divisé en chambres à coucher.

Cela faisait au moins soixante ans que Sears connaissait l'intérieur de la maison de John Jaffrey: enfant, il habitait presque en face. C'était là que se trouvait ce qu'il avait toujours considéré comme " la demeure familiale ", la maison qui l'avait accueilli après l'internat, et de nouveau après Cambridge. A cette époque, la maison de Jaffrey appartenait aux Frederickson, qui avaient deux enfants bien plus jeunes que lui. Mr. Frederickson était un astucieux marchand de céréales, grand buveur de bière, une énorme montagne d'homme aux cheveux presque rouges et au visage qui l'était encore plus, avec parfois une mystérieuse coloration bleuâtre; sa femme était la créature la plus désirable que Sears eût jamais vue. Grande, avec de longues nattes d'une couleur entre le châtain foncé et l'auburn, aux traits enjoués et exotiques et à la poitrine généreuse. C'était cette dernière qui fascinait le jeune Sears; lorsqu'il parlait à Viola Frederickson, il avait du mal à maintenir le regard sur son visage.

Pendant les vacances d'été, il leur servait de baby-sitter entre deux

voyages à la campagne. Les Frederickson ne pouvaient se permettre une bonne d'enfants à

temps complet, bien qu'ils eussent une cuisinière-femme de chambre. Peut-être Frederickson trouvait-il amusant de faire garder ses garçons par le fils du professeur James. De son côté, Sears ne s'ennuyait pas. Il aimait bien les gosses, dont le culte du héros lui rappelait les

" petits " de son internat à la Hill School, lorsqu'ils étaient endormis, il rôdait dans la maison, à l'affût d'il ne savait trop quoi. Ce fut ainsi qu'il vit pour la première fois un préservatif, dans un tiroir de la commode d'Abel Frederickson. Un soir, il avait ouvert le secrétaire de Viola Frederickson et y avait trouvé une photo d'elle-une image inconcevablement chaude, exotique, tenta-trice, de la moitié inaccessible de l'espèce humaine. Il regarda la façon dont ses seins tendaient le tissu du corsage, et, l'esprit plein de la sensation de leur poids, de leur densité, il ressentit une telle excitation que son penis lui paraissait dur comme un tronc d'arbre, c'était la première fois que la sexualité le frappait avec une telle violence. Gémissant de désir, se tenant l'entrejambe des deux mains, il leva les yeux de la photo et aperçut un corsage posé sur la commode. Il ne put résister; il le caressa. Il imaginait l'endroit où sa poitrine devait tendre le tissu; sa chair semblait présente sous ses mains.

Il se déboutonna et sortit son membre pour le poser sur le corsage, pensant avec la partie de son esprit qui était encore capable de penser que c'était le corsage qui le poussait à agir ainsi, qui lui faisait introduire son gland distendu à l'endroit où les seins jumeaux l'auraient accueilli. Avec un gémissement, il se plia en deux sur le corsage; un violent frémissement le traversa et il explosa. Il avait l'impression que ses testicules étaient pris dans un étau. Immédiatement après, la honte s'abattit sur lui comme un coup de poing. Il fourra le corsage dans son cartable et rentra chez lui en faisant un détour par la rivière, le noua autour d'une pierre et jeta l'objet souillé

à l'eau. Personne ne fit jamais allusion au corsage volé, mais on ne lui demanda plus de venir faire du baby-sitting.

Par la fenêtre devant laquelle était assis Ricky Hawthorne, Sears pouvait voir le lampadaire fixé au premier étage de la maison qu'Eva Galli avait achetée quand, par Dieu sait quel caprice, elle était venue s'installer à

Milburn. En général, il n'accordait plus guère d'attention à Eva Galli ni

à sa maison; sans doute venait-il de prendre conscience de cette façade éclairée, de l'autre côté de la rue, à cause d'un rapport inconscient que son esprit avait établi entre Eva Galli et la scène grotesque dont il venait de se souvenir.

" J'aurais peut-être dû quitter Milburn quand j'en avais l'occasion ", se dit-il - la chambre où Edward Wanderley était mort il y avait exactement un an se trouvait juste au-dessus d'eux. Par une sorte d'accord tacite, personne n'avait mentionné la coïncidence qui voulait qu'ils se retrouvent ici le jour même de l'anniversaire de la mort de leur ami. Son esprit fut un moment prisonnier du sens de la fatalité de son ami Ricky Hawthorne, puis il se dit: " Vieil imbécile! Tu te sens toujours coupable à cause de ce corsage! "

" C'est mon tour, ce soir, dit Sears, en s'installant de son mieux dans le moins mauvais des fauteuils de Jaffrey, le dos tourné à l'ancienne maison d'Eva Galli, je voudrais vous parler de certains événements qui me sont arrivés alors que, dans ma jeunesse, je t'tais de l'enseignement à la campagne, non loin d'Elmyra. Je dis bien que j'en t'tais, car même alors, je n'étais nullement certain d'être fait pour ce métier. J'avais signé un contrat de deux ans, mais je ne pensais pas qu'ils pourraient m'empêcher de partir quand je le voulais. Bref, c'est à

cette occasion que m'est arrivé un des événements les plus terribles de ma vie, à moins que je n'aie fait que l'imaginer; toujours est-il que cela m'avait fichu une telle frousse que je n'ai pas pu rester. C'est vraiment la pire histoire que je connaisse, et elle est restée prisonnière de mon esprit depuis cinquante ans.

" Vous n'ignorez pas quels étaient les devoirs d'un maître d'école en ce temps-là. «a n'avait rien à voir avec notre Hill School-Dieu sait que c'est là que j'aurais dû

demandeur un poste, mais en ce temps-là, j'avais un tas d'idées compliquées. Je me prenais pour un vrai Socrate de campagne allant porter la lumière de la raison dans le désert. Le désert ! En ce temps-là, la campagne entourant Elmyra n'en était pas loin; maintenant, il n'y a même plus de pavillons de banlieue là où se trouvait le petit village. Tout a disparu sous le béton: un échangeur d'autoroute a été construit à l'endroit précis où se trouvait l'école. Le village n'existe plus; il s'appelait Four Forks. Mais à l'époque, c'était un petit village typique de la région: une poignée de maisons, une épicerie, un bureau de poste, un forgeron, et l'école.

Toutes les maisons se ressemblaient-toutes étaient en bois et, n'ayant

pas été peintes depuis des années, avaient un aspect gris et un peu lugubre. L'école n'avait bien entendu qu'une seule pièce - pour huit classes!

Lorsque je vins me présenter, on me dit que j'allais habiter chez les Mather-ils avaient proposé le tarif le plus bas, je ne devais pas tarder à en découvrir la raison

- et que ma journée commencerait à six heures. Je devais fendre du bois, allumer le poêle, balayer la salle de classe, ranger les livres, aller chercher de l'eau à la pompe et nettoyer le tableau - ainsi que les vitres, lorsqu'elles en avaient besoin.

" A sept heures et demie, les élèves arrivaient. Je devais leur apprendre à lire et à écrire, l'arithmétique, la musique et la calligraphie, l'histoire et la géographie...

et tout cela, à huit niveaux différents ! Si l'on me propo-sait cela maintenant, je prendrais mes jambes à mon cou, mais j'étais nourri d'Abraham Lincoln et de Mark Hop-kins et je br'lais du désir de m'y mettre. J'étais tout simplement aux anges. J'étais en fait tellement abruti que je ne voyais même pas que, déjà, c'était un village qui se mourait. Je ne voyais que ma liberté toute neuve et la splendeur de cette vie simple. Une splendeur un peu ternie, sans doute, mais peu importait.

" La vérité, c'est que je ne savais pas. Je n'imaginai pas ce que mes élèves allaient être-la plupart d'entre eux, du moins. J'ignorais que la plupart des instituteurs de villages étaient des gosses de dix-neuf ans, qui n'en savaient guère plus que ce qu'ils allaient enseigner. Je n'avais aucune idée de la boue et de l'inconfort qui m'attendaient. Je ne savais pas que j'allais mourir de faim la moitié du temps, et pas davantage qu'il me faudrait aller à la messe tous les dimanches, en faisant à

pied les douze kilomètres qui séparaient Four Forks du village o' se trouvait l'église. Je ne savais pas à quel point cela allait être dur.

" Je commençai à m'en rendre compte lorsque j'arrivai chez les Mather le premier soir, ma valise à la main.

Charlie Mather était le postier du village, mais lorsque les Républicains gagnèrent les élections, ils nommèrent Howard Hummell à sa place. Charlie Mather ne s'en remit jamais: il était en permanence d'une humeur exécrationnelle. Lorsqu'il me fit monter dans la chambre qu'il me destinait, je vis qu'elle n'était pas terminée: le plancher était en bois brut, et en guise de plafond, il y avait les tuiles du toit. "On la

faisait pour notre fille, me dit Mather, mais elle est morte. Une bouche de moins à

nourrir." Le lit consistait en un mince matelas posé à

même le sol, avec une vieille couverture de l'armée. Un Eskimo aurait gelé, dans cette chambre. Mais j'étais encore plein d'illusions; je vis surtout qu'il y avait une table et une lampe à huile, et je lui dis, c'est bien, je suis s'r que je vais me plaire ici. Mather me répondit par un grognement sceptique, et il y avait de quoi.

" Pour dîner, ce premier soir, il y avait des pommes de terre et du maÔs à la crème. Vous ne mangerez pas de viande, ici, me dit Mather, à moins que vous ne fassiez des économies pour en acheter vous-même. Je touche l'indemnité pour vous nourrir, pas pour vous engraisser.

" Je ne pense pas avoir mangé de la viande plus de six fois à la table des Mather, et encore fut-ce six fois de suite: quelqu'un leur avait fait cadeau d'une oie et nous en mange,mes tous les jours jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Plusieurs élèves finirent par m'apporter des sandwiches au jambon ou à la viande froide-leurs parents savaient combien Mather était pingre. Le père Mather faisait toujours un bon repas le midi, mais il m'avait fait comprendre que je devais passer l'heure du déjeuner à

l'école, "pour donner des cours de rattrapage et distribuer les punitions".

" Car ils y croyaient, à la baguette. Je m'en aperçus à

la fin de ma première journée d'enseignement. Enfin, je dis "enseignement", mais en fait j'avais tout juste réussi à maintenir le calme pendant quelques heures, à noter leurs noms et à leur poser quelques questions. C'était stupéfiant. Seules deux des filles les plus ,gées savaient lire; leurs mathématiques n'allaient pas plus loin que les additions et les soustractions simples, et, non seulement quelques-uns n'avaient jamais entendu parler de pays étrangers, mais il y en avait même un qui se refusait à

croire en leur existence.

" - Bah, c'est pas vrai, ça, me dit un maigrichon d'une dizaine d'années. Un endroit o' les gens y sont même pas américains? O' ils parlent pas américain?

" Il ne put continuer, car devant l'absurdité de la chose, il fut pris d'une crise de fou rire, révélant une bouche emplie d'affreux chicots noirs.

"- Et la guerre alors, abruti? lui lança un autre garçon. T'as jamais entendu parler des Allemands?

" Avant que je n'aie le temps de réagir, le premier garçon avait enjambé sa table et était tombé sur l'autre à

bras raccourcis, avec des intentions apparemment meurtrières. J'essayai de les séparer-les filles de la classe s'étaient mises à hurler-et j'attrapai l'assaillant par le bras.

"-Il a raison, lui dis-je. Il n'aurait pas dû t'appeler

"abruti", mais il a raison. Les Allemands sont les habitants de l'Allemagne, et la Guerre mondiale...

" Je n'allai pas plus loin, parce que le garçon me fixait en grognant. Il était pareil à un chien sauvage, et je me rendis compte qu'il était anormal, peut-être retardé. Il était prêt à me mordre.

"-Allons, excuse-toi auprès de ton ami, lui dis-je.

"-C'est pas un ami.

"- Excuse-toi.

"-Il est dérangé, m'sieur, intervint l'autre garçon.

(Il était très pâle, son regard dénotait la peur et il commençait à avoir un oeil au beurre noir.) J'aurais jamais dû lui dire ça.

" Je demandai au premier comment il s'appelait.

"- Fenny Bate, parvint-il à articuler.

" Il commençait à se calmer. Je renvoyai le second garçon à sa place.

" -Fenny, lui dis-je, l'ennui, c'est que tu te trompes.

L'Amérique n'est pas le monde entier, de même qu'il n'y a pas que New York aux Etats-Unis.

" C'était trop compliqué pour lui, et il ne m'avait pas suivi. Je le fis asseoir au premier rang et dessinai une carte au tableau.

"- Regarde, ça, c'est les Etats-Unis d'Amérique, voilà le Mexique, et là, c'est l'océan Atlantique...

" Fenny secouait la tête avec une sombre obstination.

"-C'est des mensonges, dit-il. Rien que des mensonges. Tout ça, ça existe pas. «A EXISTE PAS!

" Tout en criant, il avait fait basculer la table, qui tomba avec fracas.

" Je lui demandai de la relever, mais comme il se contentait de hocher la tête en bavant, je le fis moi-même, au grand étonnement des autres enfants.

"- Tu as quand même vu des cartes et entendu parler d'autres pays? lui demandai-je.

" Il inclina affirmativement la tête.

"- Mais c'est des mensonges.

"- qui t'a dit cela?

" Il secoua la tête et se refusa à répondre. S'il avait pris un air embarrassé, j'aurais pu croire que c'étaient ses parents, mais il avait simplement une expression de colère rentrée.

" A midi, les enfants allèrent manger leurs sandwiches dans la cour - un espace nu et poussiéreux, avec quelques vieux agrès dans le fond. Je surveillai Fenny Bate du coin de l'oeil. La plupart des enfants l'évitaient.

Lorsque, sortant de sa stupeur, il essaya de se joindre à

un groupe, les autres s'éloignèrent aussitôt, le laissant planté là, les mains dans les poches: De temps en temps, une fillette efflanquée aux cheveux blonds et raides allait lui dire quelques mots-comme elle n'était pas sans lui ressembler, j'imaginai que ce p^t être sa soeur. Je vérifiai sur ma liste: Constance Bate, en cinquième. Une des plus calmes de la classe.

" En relevant les yeux, je vis un homme d'apparence étrange sur la route qui longeait l'école. Sans s'en rendre compte, Fenny Bate était pris sous le feu croisé de nos regards. La présence de cet homme me donna un choc.

Ce n'était pas seulement son apparence, quoiqu'elle fût bizarre: vêtu de vêtements de travail dignes d'un chiffonnier, il avait des cheveux noirs en bataille, des joues très blanches, un visage régulier, des épaules et des bras donnant une impression de grande puissance.

C'était la façon dont il regardait Fenny Bate. Avec une expression de fauve. En plus de son air sauvage, il émanait de lui une flagrante sensation de liberté, d'une liberté qui était bien plus que de la simple assurance. Je le trouvai extrêmement dangereux; il me semblait avoir été transporté dans une contrée où les hommes et les jeunes garçons étaient des bêtes fauves déguisées.

Presque effrayé par la sauvagerie de son expression, je me détournai. Lorsque je regardai de nouveau dans cette direction, il avait disparu.

" Mon idée de l'endroit où j'étais tombé se précisa le soir même, alors que j'avais totalement oublié l'inconnu.

J'étais monté dans ma chambre pleine de courants d'air pour préparer mes cours du lendemain. Il fallait initier les plus grands à la table de multiplication, un peu de géographie très élémentaire leur ferait du bien à tous...

Telle était la substance de mes pensées lorsque Sophronia Mather arriva dans ma chambre. Son premier geste fut d'éteindre la lampe.

"-C'est pour quand il fait vraiment nuit, pas pour le soir, dit-elle. Vous useriez tout le pétrole, et nous ne pouvons pas nous le permettre. Il faudra apprendre à lire vos livres à la lumière du bon Dieu.

" J'étais surpris de la voir dans ma chambre. La veille, pendant le dîner, elle n'avait pas dit un mot, et, à en juger par son visage renfrogné, jaune et tendu comme une peau de tambour, le silence semblait être son état normal. Un silence très éloquent, je ne vous dis que ça.

Je n'allais pas tarder à me rendre compte que, en l'absence de son mari, elle n'avait pas peur des mots.

"-J'ai quelques questions à vous poser, me dit-elle.

On a parlé de vous.

"- Déjà ?

"- La fin est dans le commencement, et il faut prendre les bonnes

habitudes dès le début. J'ai appris par Mariana Birdwood que vous tolériez la mauvaise conduite dans votre classe.

"-Je ne pense pas que ce soit le cas, dis-je.

"- Sa fille Ethel affirme que c'est vrai.

" J'étais incapable de mettre un visage sur ce nom, mais je me souvenais de l'avoir appelée au tableau-ce devait être une des filles les plus ,gées, du groupe des quinze ans.

"-Et qu'aurais-je toléré, selon Ethel Birdwood?

"-C'est au sujet de Fenny Bate. Il a bien attaqué un autre garçon à coups de poing? Devant vous?

"-Je lui ai parlé.

"- Parlé? Parler ne sert à rien. Pourquoi n'avez-vous pas utilisé votre férule?

"-Je n'en ai pas, dis-je.

" La stupéfaction se peignit sur ses traits.

"- Mais il faut les battre, dit-elle lorsqu'elle eut retrouvé sa voix. C'est le seul moyen. Vous devez en battre un ou deux chaque jour. Surtout Fenny Bate.

"- Pourquoi particulièrement lui?

"- Parce qu'il est méchant.

"-Il me semble troublé, lent, un peu dérangé. Mais je ne pense pas qu'il soit méchant.

"- que si. Il est méchant. Tous les autres enfants s'attendent à ce qu'il soit battu. Si vous avez des idées trop élevées pour nous, il faudra trouver une autre école.

Ce ne sont pas seulement les enfants qui comptent que vous vous servirez de la férule.

" Elle fit un pas vers la porte.

"- Pour vous rendre service, je me suis dit qu'il valait mieux que je

vous parle avant que mon mari n'apprenne que vous négligez votre devoir. Et n'oubliez pas mon conseil. On ne peut pas les éduquer sans les battre.

"- Mais qu'est-ce qui vaut cette triste notoriété à

Fenny Bate? lui demandai-je, ignorant son horifiant

"conseil". Il serait injuste de persécuter un garçon qui a besoin d'aide.

"-La fêrûle, voilà toute l'aide dont il a besoin. C'est pas seulement qu'il est méchant, il est la méchanceté

même. Il faut qu'il saigne et qu'il se tienne tranquille-ne le laissez pas relever la tête. J'essaie seulement de vous aider, monsieur l'instituteur. L'indemnité que nous touchons pour vous vient bien à point, vous savez.

" Là-dessus, elle redescendit. Je n'eus même pas le temps de lui parler du curieux individu que j'avais vu sur la route.

En tout état de cause, je n'avais nullement l'intention de faire encore davantage de mal au bouc émissaire du village.

(Milly Sheehan posa avec une grimace de dégoût le cendrier qu'elle faisait semblant d'essuyer, vérifia si les rideaux étaient bien tirés et sortit sur la pointe des pieds.

Sears vit qu'elle avait laissé la porte entrebâillée.) Interrompant un moment son récit, et constatant avec déplaisir que Milly devenait de plus en plus indiscreète, Sears James ignorait un événement qui s'était produit l'après-midi du même jour, et qui allait bouleverser leurs existences. La chose n'avait en soi rien de particulier: l'arrivée par un autocar " Trailways " d'une jeune femme au physique assez remarquable - d'une jeune femme qui descendit de l'autocar au coin de la banque et de la bibliothèque, et regarda ce qui l'entourait avec l'expression satisfaite d'une femme qui a réussi dans la vie et qui vient dire un bonjour nostalgique à la ville qui l'a vue naître. C'était du moins l'impression qu'elle donnait, avec sa petite valise à la main et son léger sourire devant une volée de feuilles brillantes et colorées; en l'observant de près, l'on aurait pu conclure que sa réussite était la mesure de sa vengeance. Avec son élégant pardessus long et ses abondants cheveux noirs, elle semblait être revenue pour se réjouir discrètement du chemin qu'elle avait parcouru -comme si en cela résidait la moitié du plaisir qu'elle ressentait. En faisant des courses pour le docteur, Milly Sheehan l'avait vue à

l'arrêt, tandis que le car continuait vers Binghamton, et avait un instant cru qu'elle la connaissait; il en alla de même pour Stella Hawthorne, qui prenait un café au Village Pump Restaurant. Un sourire planant toujours sur ses lèvres, la fille aux cheveux noirs passa devant le restaurant, et Stella tourna la tête pour la regarder; elle la vit traverser la place et monter les marches de l'hôtel Archer. Son compagnon, un professeur adjoint d'anthropologie au proche Suny College, du nom de Harold Sims, fit observer:

- Ah ! Les regards qu'une belle femme lance à une autre beauté ! C'est la première fois que je vous vois le faire Stel.

Stella, qui détestait être appelée " Stel ", dit:

- Vous la trouviez belle?

- Je serais un menteur si je prétendais le contraire.

- Enfin, si vous me trouvez belle également, je vous pardonne .

Elle adressa un sourire un peu mécanique à Sims, qui avait vingt ans de moins que Stella et était follement épris d'elle, et lança un dernier regard vers l'Archer, où

la grande jeune femme avait ouvert la porte et disparaissait à l'intérieur.

- Si tout va bien, pourquoi continuez-vous à la regarder ainsi?

- Oh, c'est seulement... Rien, rien du tout. Voilà le genre de femme que vous devriez emmener déjeuner, au lieu d'inviter une vieille ruine comme moi.

- Seigneur! Si c'est ça que vous pensez!

Il voulut prendre sa main sous la table, mais elle le repoussa du bout des doigts. Stella Hawthorne n'avait jamais aimé les c,lineries dans les restaurants. Si elle avait pu, elle lui aurait donné une bonne tape sur la main.

- Stella, donnez-moi une chance.

Elle le regarda bien en face-il avait de doux yeux noisette -et dit:

- Ne feriez-vous pas mieux de retourner auprès de vos mignonnes petites étudiantes?

Pendant ce temps, la jeune femme était arrivée à la réception. Mrs. Hardie, qui dirigeait l'hôtel avec son fils depuis la mort de son mari, sortit de son bureau et s'approcha de la ravissante jeune personne.

- Vous désirez? lui demanda-t-elle, tout en pensant ça va être difficile d'empêcher Jim de courir après celle-là.

- Je voudrais une chambre avec bains, dit la jeune femme. Je compte rester jusqu'à ce que je trouve un appartement en ville.

- Ah bien ! s'exclama Mrs. Hardie. Vous venez vous installer à Milburn? Cela fait plaisir à entendre, vous savez. La plupart des jeunes ne pensent qu'à partir. Mon fils Jim par exemple-il va monter vos bagages-dit que chaque jour qu'il passe ici est un jour de plus en prison. Il ne rêve qu'à New York. C'est de là que vous venez ?

- J'y ai vécu. Mais une partie de ma famille habitait ici dans le temps.

- Tenez, voici nos tarifs, et je vous demanderai de bien vouloir signer le registre, dit Mrs. Hardie en lui remettant un feuillet ronéotypé et en posant devant elle le lourd registre relié cuir. Je pense que vous trouverez notre hôtel calme et agréable; la plupart de nos clients ont des chambres au mois, en fait, c'est comme une pension de famille, mais avec les services d'un vrai hôtel, et pas de bruit la nuit.

Tandis que la jeune femme jetait un coup d'oeil sur le tarif et signait le registre, elle ajouta:

- Bien entendu, pas de musique, et j'aime autant vous le dire tout de suite, pas de visites dans les chambres passé onze heures.

- Parfait, dit la jeune femme en redonnant le registre à Mrs. Hardie, qui lut le nom tracé d'une écriture nette et élégante: Anna Mostyn, suivi d'une adresse new-yorkaise, vers la quatre-Vingtième rue Ouest.

- Bien, la complimenta Mrs. Hardie. On ne sait jamais comment les jeunes femmes vont prendre cela de nos jours, mais...

Elle leva les yeux sur le visage de la nouvelle cliente; le regard indifférent de ses longs yeux bleus la fit taire, et sa première réaction, à peine consciente, en voilà une qui ne manque pas d'aplomb, fut suivie par la réflexion parfaitement consciente qu'elle n'aurait pas de mal à

remettre Jim à sa place.

- Anna, c'est un joli nom à l'ancienne mode.

- Oui.

Légèrement décontenancée, Mrs. Hardie sonna pour appeler son fils.

- En fait, je suis assez vieux jeu, dit la jeune femme.

- Vous aviez bien dit que vous aviez de la famille à

Milburn ?

- J'en avais, mais il y a longtemps de cela.

- C'est curieux, mais votre nom ne me dit rien.

- Vous ne pouvez pas le connaître. Une de mes tantes vivait ici. Elle s'appelait Eva Galli. Mais vous ne l'avez sans doute pas connue.

(La femme de Ricky, restée seule dans le restaurant, fit soudain claquer ses doigts et s'exclama " Je vieillis ! "

Elle venait de se souvenir à qui cette jeune femme la faisait penser. Le garçon, qui avait une tête d'intellectuel raté, s'était penché vers elle, ne sachant trop comment lui donner l'addition après le départ en coup de vent du monsieur, et fit " Hein? " " Oh, laissez-moi tranquille, vous ", dit-elle, se demandant pourquoi la moitié de tous ces gens qui avaient laissé tomber leurs études à

mi-chemin ressemblaient à des malfaiteurs, et l'autre moitié, à de distingués physiciens. " Vous feriez mieux de me donner l'addition avant de vous évanouir. ") Pendant qu'ils montaient les escaliers, Jim Hardie ne cessa de la regarder à la dérobée; lorsqu'il eut ouvert la porte de sa chambre et posé sa valise, il avança:

- J'espère que vous allez rester longtemps dans le coin.

- A en croire votre mère, vous haïssez Milburn, pourtant ?

- Je la hais déjà bien moins, rétorqua-t-il en lui adressant le regard qui avait fait fondre Penny Draeger la nuit dernière, sur la banquette arrière de la voiture.

- Pourquoi ?

- Oh, fit-il, ne sachant trop comment continuer, compte tenu du fait

qu'elle paraissait complètement insensible audit regard. Oh, vous savez ce que je veux dire.

- Ah oui?

- Ecoutez, c'est simplement que je vous trouve formidable, c'est tout. Vous me comprenez. Vous avez du style.

Et, s'enhardissant un peu plus qu'il n'en avait vraiment envie:

- Les filles qui ont du style me font de l'effet.

- Vraiment ?

- Oh ouais, fit-il en hochant la tête; il n'arrivait pas à la comprendre. Si elle ne voulait pas jouer le jeu, elle lui aurait demandé de sortir dès le début. Mais, tout en tolérant sa présence, elle ne paraissait ni intéressée, ni flattée-pas même amusée, en fait. Puis, elle le surprit en faisant ce qu'il n'avait cessé d'espérer: elle ôta son manteau. Côté poitrine, ç'aurait pu être mieux, mais elle avait de jolies jambes. Soudain, sans le moindre aver-tissement, il devint conscient de la présence de son corps et fut assailli par une vague de sensualité pure, rien à

voir avec les minauderies d'une Penny Draeger ou des autres lycéennes dont il avait fait la conquête, une vague de sensualité froide et brutale qui le fit vaciller.

- Et..., dit-il, espérant de tout son être qu'elle n'allait pas lui dire de sortir..., vous deviez avoir un travail drôlement intéressant, à New York. Vous étiez dans la télévision, ou quelque chose dans ce genre?

- Non.

Il se trémoussa.

- Bon, en tout cas, ce n'est pas comme si je n'avais pas votre adresse, hein? Je peux venir vous voir de temps en temps, pour causer?

- Peut-être. Vous causez?

- Euh... Bien, je crois qu'il va falloir que je redescende. Je veux dire, avec ce froid, il faut que j'aille mettre les volets...

Elle s'assit sur le lit et lui tendit la main. Non sans hésitation, il s'approcha. Lorsqu'il toucha sa main, elle lui glissa un billet d'un dollar

plié en quatre.

- Vous voulez savoir ce que je pense? dit-elle. Je pense que les garçons d'ascenseur ne devraient pas porter de jeans. «a fait négligé.

Il prit le billet, et, trop confus pour la remercier, prit la fuite.

(C'était Ann-Veronica Moore, cette actrice qui était chez John la nuit o' Edward est mort, pensa Stella, tout en permettant au garçon tout intimidé de l'aider à mettre son manteau. Ann-Veronica Moore, pourquoi est-ce que je pense à elle? Je ne l'avais vue que quelques minutes, et cette fille ne lui ressemble pas du tout.)

- Non, reprit Sears, j'étais décidé à aider cette pauvre créature, Fenny Bate. Je ne pensais pas que le mal p'ot exister chez un enfant, à moins que l'incompréhension et la cruauté ne l'aient rendu méchant. Et cela n'était pas sans remède. Dès le lendemain, je commen-

çai mon petit programme de réforme. Lorsque Fenny renversa de nouveau sa table, je la relevai moi-même, au grand dégoût des autres enfants, et, à l'heure du déjeuner, je demandai au petit de rester dans la classe.

" Les autres élèves sortirent avec des murmures excités-je suis certain qu'ils croyaient que j'allais le battre dès qu'ils seraient hors de vue-mais j'aperçus sa soeur, qui s'attardait dans un coin sombre.

"- Je ne vais pas lui faire mal, Constance, lui dis-je.

Tu peux rester si tu veux.

" Ces pauvres enfants ! Je les vois encore, avec leurs dents gâtées et leurs vêtements en loques; lui, empli de méfiance, de ressentiment et de peur; elle, simplement effrayée pour lui. Tandis qu'elle se glissait sur un banc, j'essayai de chasser de la tête de Fenny quelques-unes des idées fausses qui s'y étaient ancrées. Je lui racontai toutes les histoires d'explorateurs que je connaissais Lewis et Clarke, Cortez, Nansen et Ponce de Leon, mais cela n'eut pas le moindre effet sur lui. Il savait que le monde ne s'étendait qu'à quarante ou cinquante miles autour de Four Forks, et que dans ce périmètre se trouvait toute la population du monde. Il s'accrochait à

sa certitude avec l'obstination de l'imbécile.

"-Mais qui t'a raconté des choses pareilles, Fenny?

lui demandai-je.

" Il secoua la tête.

"-Tu as inventé ça tout seul?

" Il secoua de nouveau la tête.

"-Ce sont tes parents?

" Sur son banc, Constance se tortillait de rire-mais sans la moindre trace d'humour ou de gaieté. Ce rire nerveux me faisait froid dans le dos-il éveillait en moi des images d'une existence presque bestiale. La leur l'était, bien sûr, et les autres enfants le savaient. Par la suite, je devais découvrir qu'elle était bien pire, bien plus contre nature, que tout ce que j'avais pu imaginer.

" Toujours est-il que je levai les bras de désespoir ou d'impatience, et la pauvre fille dut croire que j'allais le battre, car elle s'écria:

"-C'était Gregory!

" Fenny tourna la tête vers elle, et je vous jure que de ma vie je n'avais vu une telle expression de peur sur un visage. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il s'était levé et avait filé dehors. J'essayai de le rappeler, mais ce fut en vain. Il s'était enfui vers les bois, courant comme un lièvre, on aurait cru qu'il y allait de sa vie. Sa soeur était allée à la porte et le regardait s'éloigner.

"-Dis-moi, Constance, qui est Gregory ? lui demandai-je, aussitôt, son visage se tordit.

"-Il lui arrive de passer devant l'école? Et il a des cheveux comme ça?

" Joignant le geste à la parole, j'ébouriffai mes cheveux-mais elle avait déjà décampé, courant aussi vite que son frère.

" En tout cas, je pus constater cet après-midi-là que les autres élèves m'avaient accepté. Ils supposaient que j'avais battu les deux petits Bate, et que par conséquent j'étais rentré dans l'ordre naturel des choses. Et cette nuit au dîner, j'eus droit, sinon à une seconde portion de pommes de terre, du moins à une sorte de sourire figé de la part de Sophronia Mather. Il était évident qu'Ethel Birdwood avait signalé à sa mère que le nouveau maître d'école avait vu la lumière de la raison.

" Fenny et Constance manquèrent l'école les deux jours suivants. J'étais dans tous mes états, craignant qu'à

cause de ma maladresse, ils ne reviendraient jamais. Le second jour, j'étais tellement nerveux que j'arpentai la cour pendant l'heure du déjeuner. Les enfants me regardaient comme si j'étais devenu fou furieux - il était évident que l'instituteur était censé rester à l'intérieur, de préférence pour administrer la fêrule. Soudain, j'entendis quelque chose qui me fit stopper net et me retourner sur un groupe de filles qui étaient assises dans l'herbe, l'air très comme il faut. C'était le groupe des grandes, et l'une d'elles était Ethel Birdwood. J'étais certain de l'avoir entendue mentionner le nom de Gregory. Je m'approchai et lui dis:

"- Parle-moi de Gregory, Ethel.

"- Gregory? dit-elle en minaudant. Je ne connais personne de ce nom, par ici.

" Elle me lança un long regard bovin; je suis certain qu'elle pensait à la tradition rurale qui veut que l'instituteur épouse l'aînée de la classe. Elle ne manquait pas d'assurance, cette Ethel Birdwood, et son père avait la réputation d'être prospère.

" Je ne me laissai pas faire:

"-Je t'ai entendue dire son nom.

"-Vous devez vous tromper, Mr. James, répondit-elle sur un ton mielleux.

"- Je n'ai aucune pitié pour les menteurs, dis-je.

Parle-moi de ce Gregory.

" Elles supposaient toutes, bien sûr, que je la menaçai du bâton, et une autre fille vint à son secours:

"-On disait seulement que Gregory a réparé cette gouttière, dit-elle en montrant le toit de l'école, du côté

où la gouttière était visiblement neuve.

"-En tout cas, il ne remettra jamais les pieds dans cette école, si cela ne tient qu'à moi.

" Là-dessus, je les laissai à leurs petits rires agaçants.

" L'école terminée, je décidai de m'aventurer, en quelque sorte, dans la tanière du lion. Je savais que la maison des Bate se trouvait à peu près à la même distance du village que celle de Lewis se trouve de Milburn. Je pris la route que je pensais être la bonne et parcourus un bon bout de chemin, trois ou quatre miles, lorsque je me rendis compte que j'avais dû aller trop loin. Je n'avais vu aucune maison; celle des Bate devait donc se trouver en plein dans les bois, et non à la lisière comme je l'avais cru. Je m'engageai dans un sentier, dans l'intention de revenir vers le village en faisant des zigzags jusqu'à ce que je la trouve.

" Malheureusement, je me perdis. Je descendis dans des ravins, escaladai des collines et traversai des fourrés se ressemblant tous, tant et si bien que je ne savais même plus où se trouvait la route. A la nuit tombante, je sentis que l'on m'observait. Je fis volte-face et me mis dos à un grand orme. Et je vis quelque chose. Un homme apparut dans une clairière, à une trentaine de mètres devant moi.

C'était l'homme que j'avais vu près de l'école-Gregory, du moins le pensai-je. Il ne parla pas mais se contenta de me fixer dans un silence absolu, avec ses cheveux fous et son visage d'un blanc d'ivoire. Je sentis la haine, une haine absolue, qui émanait de lui. En plus de cette liberté particulière que j'avais remarquée, il donnait une impression de violence irraisonnée-c'était vraiment un fou, dans le sens fort du terme. Il aurait pu me tuer dans cette forêt, et personne ne l'aurait jamais su. Et croyez-moi, son expression était meurtrière, rien de moins.

Mais, juste au moment où je croyais qu'il allait m'attaquer, il se cacha derrière un arbre.

" Je m'avançai tout doucement, et criai:

"-qu'est-ce que vous voulez? simulant le courage.

" Pas de réponse. Je continuai à avancer et finis par arriver à l'arbre derrière lequel je l'avais vu disparaître, mais ne vis aucune trace de lui. Il s'était volatilisé.

" J'étais toujours perdu, et je me sentais menacé. Je savais que c'était pour cela qu'il s'était montré à moi: pour me menacer. Je fis quelques pas sans choisir ma direction, traversai une épaisse futaie, et m'immobilisai brusquement, le cœur battant. Juste devant moi, plus près que l'apparition de tout à l'heure, se tenait une mince fillette misérablement vêtue, aux cheveux blonds retombant en mèches

désordonnées: Constance Bate.

"- O~ est Fenny? lui demandai-je.

" Elle leva un bras amaigri vers le côté. Ce fut alors qu'il apparut, "comme un diable sortant d'une boîte"-j'avoue que c'est la seule image qui me soit venue à

l'esprit. Le visage de Fenny Bate avait son expression habituelle de culpabilité renfrognée.

"-Je cherchais votre maison, dis-je, et ils levèrent tous deux le bras dans la même direction, toujours sans mot dire.

" Et, de fait, j'aperçus à travers les arbres une cabane en papier goudronné avec une "fenêtre" en papier huilé

et un mince petit tuyau de cheminée. Il y avait encore pas mal de cabanes de ce genre à l'époque, Dieu merci, cela n'existe plus, mais celle-ci était la plus sordide que j'eusse vue. Je sais que j'ai la réputation d'être conserva-teur, mais je n'ai jamais pensé que richesse signifiait vertu et que pauvreté était vice, mais cette petite mesure puante-il suffisait de la regarder pour savoir qu'elle puait-respirait l'infamie. Pire que cela, ce n'était pas seulement que ceux qui y vivaient devaient être écrasés par la pauvreté, mais qu'ils étaient en outre viciés, déformés jusqu'au coeur... Découragé, je me détournai et vis un chien noir efflanqué flairer une masse de plumes blanches qui avait probablement été un poulet.

Voilà sans doute ce qui a valu à Fenny sa réputation de

"méchanceté" - les dignes habitants de Four Forks avaient jeté un coup d'oeil sur son "home" et l'avaient condamné sans appel.

" Et pourtant, je ne voulais pas y entrer. Je ne croyais pas en l'existence du mal, mais je sentais la présence du mal dans cette mesure.

" Je me tournai de nouveau vers les enfants, qui avaient un regard d'une étrange fixité.

"-Demain, je veux vous voir à l'école, leur dis-je.

" Fenny secoua la tête.

"- Mais je veux t'aider, dis-je.

" J'étais sur le point de lui tenir un véritable discours, expliquant que j'avais le projet de changer sa vie, de le sauver, de le rendre humain, dans un sens... mais son expression obstinément fermée m'arrêta dans mon élan.

J'y discernai autre chose aussi, et me rendis compte avec effroi que quelque chose en Fenny me rappelait la dernière vision que j'avais eue du mystérieux Gregory.

Je me contentai donc de réitérer:

"- Il faut que tu reviennes à l'école demain.

" Constance intervint alors:

"-Gregory ne veut pas. Gregory a dit qu'on devait rester ici.

"-Et moi, je dis que Fenny doit aller à l'école, et toi aussi.

"-Je vais demander à Gregory.

"-Au diable Gregory! criai-je. Vous devez venir à

l'école.

" Là-dessus, je m'éloignai des deux enfants. Mais je ne me sentis de nouveau tant soit peu normal que lorsque j'eus retrouvé la route. C'était comme si j'avais échappé à la damnation.

" Vous pouvez imaginer quel fut le résultat. Ils ne revinrent pas à l'école. Pendant plusieurs jours, la vie suivit son petit train-train normal. Ethel Birdwood et quelques autres "grandes" me lançaient des regards humides chaque fois que je les interrogeais; je préparais les cours du lendemain dans ma chambrette glaciale et, mais pas du tout comme Phébus, me levais à l'aube pour aller préparer la classe. Bientôt, Ethel commença à

m'apporter des sandwiches pour le déjeuner, et mes autres admiratrices l'imitèrent. Je pris l'habitude d'en garder un pour le manger dans ma chambre après le dîner.

" Le dimanche matin, j'allais à pied à Footville, où se trouvait l'église luthérienne. Les offices auxquels il était de mon devoir d'assister n'étaient pas aussi mortels que je l'avais craint. Le pasteur était un vieil Allemand, Franz Gruber, qui se faisait appeler Dr. Gruber. Il avait d'ailleurs réellement droit au titre et était bien plus fin que son

apparence grossière et sa nomination à Footville ne l'auraient fait supposer. Je trouvai ses sermons intéressants et décidai d'aller lui parler.

" Lorsque les deux petits Bate firent enfin leur réap-parition, ils paraissaient gris et fatigués, comme des buveurs après une longue nuit. Cela devint une habitude. Ils manquaient deux jours, venaient un jour, en manquaient trois, revenaient deux... et chaque fois que je les voyais, leur mine était plus terrible. Fenny surtout paraissait sur une mauvaise pente. C'était comme s'il vieillissait prématurément: il était devenu encore plus maigre qu'avant, et sa peau se plissait sur le front et au coin des yeux. Et lorsque je le regardais, j'aurais juré

qu'il me souriait comme pour s'attirer mes bonnes gr,ces. Je ne l'aurais vraiment pas cru mentalement capable de ce genre de calcul. De sa part, cela avait quelque chose de corrompu. Cela me faisait peur.

" Un dimanche après la messe, je décidai donc de m'adresser au Dr. Gruber. A la porte de l'église, je m'arrangeai pour être le dernier à lui serrer la main, et, lorsque je me retrouvai seul avec lui, je lui dis que je voulais lui demander conseil sur un problème qui me préoccupait.

" Il dut croire que j'allais confesser.un adultère ou quelque chose de ce genre, mais se montra très aimable et m'invita dans sa maison, qui se trouvait face à l'église.

" Il me conduisit à sa bibliothèque, qui était une vaste pièce entièrement remplie de livres; je n'avais rien vu de tel depuis mon départ de Harvard. C'était de toute évidence la pièce d'un intellectuel: un endroit o' un homme à l'aise avec les idées pouvait travailler. La plupart des livres étaient en allemand, mais il en avait également bon nombre en grec et en latin. De grands folios reliés en cuir patiné, contenant les écrits patris-tiques, voisinaient avec des commentaires des Ecritures, divers traités de théologie et cet ouvrage si précieux pour qui écrit des sermons, une Concordance de la Bible.

Toutefois, sur un rayonnage se trouvant juste derrière son bureau, je fus surpris de voir une petite collection de Raymond Lulle, Fludd, Giordano Bruno, bref, de ce que l'on pourrait nommer les occultistes de la Renaissance. Plus surprenant encore, il s'y trouvait également quelques antiques traités de sorcellerie et satanisme.

" Le Dr. Gruber était sorti chercher de la bière, et en revenant il me vit regarder ces livres.

"-Voilà, me dit-il avec son accent guttural, la raison de ma présence à

Footville, Mr. James. J'espère que vous ne me croirez pas un vieux timbré sur la seule foi de ces titres.

" Spontanément, il me raconta son histoire; c'était ce que l'on pouvait imaginer: brillant, apprécié de ses supérieurs, il avait publié quelques livres, mais, lorsqu'il manifesta un intérêt jugé excessif pour ce qu'il nommait les "sujets hermétiques", il se vit ordonner de cesser ce genre de recherches; il publia néanmoins un dernier ouvrage et fut banni dans la paroisse luthérienne la plus perdue que ses supérieurs aient pu dénicher.

"- Et voilà, conclut-il, j'ai joué cartes sur tables, comme on dit ici. Je ne fais jamais allusion à ces sujets hermétiques dans mes sermons, mais je continue mes recherches personnelles. Vous êtes libre de partir si vous le désirez. Sinon, je vous écoute.

" Cela me parut un tantinet pompeux, et je restai un moment interdit, mais je ne voyais pas de raison de ne pas me confier à lui.

" Je lui racontai tout, sans omettre le moindre détail.

Il m'écouta avec la plus grande attention, et il était évident qu'il connaissait, ou avait entendu parler, de Gregory et des jeunes Bate.

" Pour tout dire, il me parut vivement intéressé.

Lorsque j'eus terminé, il me demanda:

"- Et tout cela est arrivé exactement comme vous me l'avez décrit?

"- Bien s°r!

"- Vous n'en avez parlé à personne d'autre?

"- Non.

"-Je suis très heureux que vous vous soyez adressé à

moi, dit-il, mais, au lieu de continuer, il sortit une énorme pipe d'un tiroir, la bourra méticuleusement et commença à fumer, le tout sans cesser de me fixer de ses yeux globuleux.

" Je commençais à me sentir mal à l'aise, et regrettais presque d'avoir si peu tenu compte de sa mise en garde.

"-Votre logeuse n'a jamais tenté de vous expliquer pourquoi elle considérait Fenny Bate comme "le mal incarné" ?

" Je fis un geste de dénégation, tout en essayant de me débarrasser de l'impression négative qu'il venait de me donner.

"- Aurait-elle d° le faire?

"-C'est une histoire bien connue dans la région.

"- Fenny est-il mauvais? lui demandai-je.

"-Non, mais il est corrompu, dit le Dr. Gruber. A en juger par ce que vous dites...

" -Cela pourrait être pire ? J'avoue que, pour moi, c'est un mystère total.

"-Oh, bien plus que vous ne pourriez l'imaginer, dit-il calmement. Si j'essayais de vous l'expliquer, vous seriez enclin, compte tenu de ce que vous savez de moi, à

me croire fou.

" Ses yeux devinrent encore plus protubérants.

"-Si Fenny est corrompu, dis-je, qui donc l'a corrompu ?

"-Gregory, bien s°r. Gregory. C'est lui qui est à la base de tout.

"-Mais qui est Gregory? fus-je contraint de demander.

"-L'homme que vous avez vu. J'en suis absolument certain. Vous l'avez décrit à la perfection.

" De ses doigts boudinés, il imita le geste que j'avais fait pour ébouriffer mes cheveux.

"-A la perfection, je vous assure. Mais lorsque vous entendrez la suite, vous douterez de ma parole.

"- Mais pourquoi, pourquoi?

" Il secoua la tête, et je vis que ses mains tremblaient.

Un instant, je me demandai sérieusement si je m'étais laissé entraîner dans une conversation avec un fou.

"-Les parents de Fenny avaient trois enfants, dit-il en rejetant un petit

nuage de fumée. Gregory Bate était l'aîné.

"-C'est leur frère ! m'exclamai-je. Il m'avait semblé

voir une ressemblance, en effet... Mais, je ne vois pas ce que cela peut avoir de "contre nature".

"-Tout dépend, je suppose, de la nature de leurs relations.

" J'essayais de comprendre.

"-Vous voulez dire qu'ils ont eu des relations contre nature. . .

"- Et avec la soeur aussi.

" Un sentiment d'horreur m'envahit. Je revoyais ce visage beau et indifférent, cette haÛssable superbe -

cette absence de toute contrainte, de toute mesure qu'exprimait l'attitude de Gregory.

"- Entre Gregory et sa soeur...

"-Et, comme je l'ai dit, entre Gregory et Fenny.

"-Il les a donc corrompus tous les deux. Pourquoi la condamnation des villageois vise-t-elle surtout Fenny?

"- N'oubliez pas que nous sommes en pleine brousse. Un soupçon de... rapports contre nature entre frère et soeur chez ces misérables familles vivant dans des taudis n'est peut-être pas tellement monstrueux, après tout .

"-Tandis qu'entre frère et frère...

" Pour un peu, je me serais cru à Harvard, parlant des moeurs de quelque tribu primitive avec un professeur d'anthropologie .

"- Exactement.

"- Evidemment! m'exclamai-je, me souvenant de l'expression rusée et prématurément vieillie de Fenny.

Et maintenant, il essaie de se débarrasser de moi. Je le gêne.

"- Apparemment. J'espère que vous en voyez la raison ?

"-Parce que je me refuse à accepter cela.

"- Oh, dit-il, Gregory veut tout posséder.

"-Vous voulez dire qu'il veut les posséder à jamais.

"-Tous les deux, oui, à jamais. Surtout Fenny, à en juger par votre histoire.

"-Leurs parents ne peuvent donc pas faire cesser cela ?

"- La mère est morte. Le père est parti lorsque Gregory fut devenu assez grand pour le battre.

"- Ils vivent seuls dans cette affreuse mesure?

" Il fit un signe d'assentiment.

" C'était effroyable: les miasmes, l'atmosphère de désolation, de damnation, venaient donc des enfants eux-mêmes. De ce qui se passait entre eux et Gregory.

"- quand même, protestai-je, les enfants ne peuvent-ils rien faire pour se défendre?

"- Ils l'ont fait, m'assura-t-il.

"-quoi? demandai-je.

" Voulait-il dire qu'ils avaient prié-de la part d'un prêtre, c'e^t été compréhensible - ou bien qu'ils avaient cherché refuge chez une autre famille? Mais je ne connaissais que trop les limites de la charité à Four Forks.

"-Vous ne me croiriez pas, reprit-il. Il vaut mieux que je vous montre.

" Se levant brusquement, il m'invita d'un geste autoritaire à le suivre. Il paraissait nerveux, et j'en vins à me demander s'il me trouvait aussi déplaisant que je le trouvais, lui, avec ses yeux protubérants et les volutes de fumée qu'il ne cessait de m'envoyer au visage.

" En sortant de la maison, nous passâmes devant une pièce où la table était mise pour une seule personne et dont s'échappait une odeur de rôti. Peut-être, après tout, était-il simplement ennuyé de ne pouvoir se mettre à table.

" Il claqua la porte derrière nous et me précéda à

grands pas vers l'église. Je me demandais où il m'entraî-

nait. Lorsqu'il eut traversé la route, il me cria sans se retourner:

"-Vous saviez que Gregory était chargé de l'entretien de l'école ? Il faisait un tas de petits travaux dans la commune.

"-Une de mes élèves y a fait allusion, répondis-je en le suivant.

" Nous contourn,mes l'église. Allions-nous sortir du village et aller en pleins champs? Et que voulait-il me montrer pour achever de me convaincre?

" Derrière l'église se trouvait un petit cimetière; au passage, je pus lire quelques noms sur de massives pierres tombales du siècle dernier: Josiah Foote, Sarah Foote..., le clan qui avait fondé le village, et aussi d'autres noms qui ne me disaient rien. L'air de plus en plus excédé, le Dr. Gruber s'était arrêté devant une petite porte à l'arrière du cimetière.

"- Là, dit-il.

" Bon, me dis-je, s'il est trop paresseux pour l'ouvrir lui-même... j'avançai la main vers la poignée rouillée.

"- Non, pas ça ! Baissez les yeux. La croix.

" Je regardai ce qu'il me montrait. C'était une grossière croix en bois peint, placée en guise de pierre tombale à la tête d'une tombe. Et, sur la barre horizon-tale de la croix, quelqu'un avait maladroitement tracé le nom de Gregory Bate. Je relevai les yeux; cette fois, il n'y avait pas de doute: le Dr. Gruber me regardait avec aversion .

"-C'est impossible, dis-je. C'est insensé ! Je l'ai vu de mes propres yeux.

"- Croyez-moi, monsieur l'instituteur, c'est bien votre rival qui est enterré là, dit-il, et ce ne fut que longtemps après que je m'étonnai qu'il se f t servi de ce terme inattendu.

"- Du moins, ajouta-t-il, la partie mortelle de lui-même.

" Hébété, je ne pus que répéter:

"-C'est impossible.

" Il ignore ma remarque.

"- Une nuit, il y a un an de cela, Gregory Bate effectuait quelques travaux dans la cour de l'école. En levant la tête, il remarqua - j'imagine que c'est ainsi que cela s'est passé - que la gouttière avait besoin d'être réparée. Il alla chercher une échelle dans la remise qui se trouve derrière l'école, la mit en place et monta.

Fenny et Constance virent que c'était leur chance d'échapper à sa tyrannie et firent tomber l'échelle. Il se brisa le crâne sur une pierre et mourut.

"- que faisaient-ils là, en pleine nuit?

" Il haussa les épaules:

"-Il les emmenait toujours avec lui. Pendant qu'il travaillait, ils restaient assis dans la cour.

"-Je ne pense pas qu'ils l'aient tué volontairement, dis-je.

"-Howard Hummel, le postier, les a vus s'enfuir en courant; c'est lui qui a découvert le corps de Gregory.

"-Personne n'a donc vu ce qui s'est passé, dis-je.

"-Personne n'avait besoin de le voir, Mr. James. Ce qui s'était passé était clair pour tout le monde.

"- Pour moi, ce n'est pas clair.

" Il haussa de nouveau les épaules.

"- Et ensuite, qu'ont-ils fait?

-Ils se sont enfuis. Ils devaient savoir qu'ils avaient réussi: il avait l'arrière du crâne défoncé. Fenny et sa soeur disparurent pendant trois semaines et se cachèrent dans les bois. Lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils n'avaient nulle part où aller et regagnèrent leur maison, Gregory avait été enterré. Howard Hummel avait dit ce qu'il avait vu, et les gens avaient supposé ce qui leur avait semblé bon. D'où la "méchanceté" de Fenny, vous comprenez.

"-Oui, mais maintenant..., dis-je en regardant la tombe et sa croix primitive. (Les enfants avaient dû la faire eux-mêmes, et y inscrire son nom; soudain, ce détail me parut plus macabre que tout le reste.)

"-Ah oui, maintenant. Maintenant, Gregory veut le reprendre. Et d'après ce que vous me dites, il l'a repris

-les a repris tous les deux, en fait. Mais j'imagine qu'il voudra soustraire Fenny à votre influence.

" Il avait dit ce dernier mot avec une pédante prononciation allemande.

" Cela me fit froid dans le dos.

"- Pour le posséder...

"- Je ne peux pas le sauver? dis-je sur un ton presque suppliant.

"-Je suppose en tout cas que personne d'autre ne le peut, dit-il, me regardant comme de très loin.

"- Mais vous, ne pouvez-vous pas l'aider, pour l'amour du Ciel !

"-Même pas pour l'amour de Dieu. D'après ce que vous dites, les choses sont allées trop loin. Nous ne croyons pas aux exorcismes, dans mon église.

"- Mais vous croyez...

" J'étais à la fois furieux et méprisant.

"- Au mal, oui. Nous croyons au mal.

" Je lui tournai le dos. Il devait s'imaginer que j'allais revenir pour l'implorer de m'aider, mais comme je continuai à m'éloigner, il me cria:

"- Prenez garde à vous, monsieur l'instituteur!

" Je regagnai Four Forks dans une sorte de stupeur, ayant du mal à croire à la réalité de ce qui m'avait paru irréfutable au cours de ma conversation avec le prêtre. Il m'avait montré la tombe; j'avais vu de mes propres yeux la transformation qui s'était opérée en Fenny; surtout, j'avais vu Gregory, et il n'est pas exagéré de dire que je l'avais senti tant l'impression qu'il m'avait faite était forte.

" A environ un mile de Four Forks, je m'arrêtai soudain, devant la preuve certaine que Gregory Bate savait exactement ce que j'avais découvert, et connaissait mes intentions. Un des champs entre lesquels je cheminais se prolongeait par une colline inculte, au sommet de laquelle il se tenait. Il ne bougea pas un muscle lorsque je m'arrêtai, mais son regard était d'une telle intensité que je dus faire un bond de cinquante centimètres. J'avais l'impression qu'il pouvait lire tout ce qui se passait dans ma tête. Dans le ciel, aussi haut que les nuages, un faucon décrivait inlassablement des cercles. Tous mes doutes s'évanouirent; oui, ce que Gruber m'avait dit était vrai.

" Je dus me faire violence pour ne pas m'enfuir. Je voulais à tout prix lui cacher ma l'cheté. Il s'attendait s'rement à ce que je prenne mes jambes à mon cou, tandis qu'il restait immobile là-haut, très droit, avec la tache blanche de son visage et cette émotion vibrante dont il me bombardait littéralement. Je me forçai à

continuer mon chemin d'un pas mesuré.

" Pendant le dîner, c'est à peine si je pus avaler une ou deux bouchées.

"-Privez-vous si vous voulez, commenta Mather, ça en fera plus pour nous autres. Moi, ça m'est égal.

" Je lui fis face:

"-Fenny Bate avait-il un frère?

" Il me fixa avec autant de curiosité que son apathie le lui permettait.

"- Alors, en avait-il un?

"- Il en avait un.

"-Comment s'appelait ce frère?

"-Il s'appelait Gregory, mais j'aimerais autant que vous vous absteniez de parler de ça.

"- Avez-vous peur de lui ? demandai-je, car il m'avait semblé le voir p,lr, ainsi d'ailleurs que sa femme .

"-Je vous en prie, Mr. James, dit Sophronia Mather. Il ne faut pas.

"- On ne parle pas de Gregory Bate, ajouta son mari .

"-que lui est-il arrivé? insistai-je.

" Il s'arrêta de m,cher et posa sa fourchette.

"-J'ignore ce que l'on a pu vous dire, et qui vous l'a dit, mais tout ce que je sais, c'est que si jamais un homme a été damné, c'est ce Gregory Bate, et qu'il a bien mérité

ce qui a pu lui arriver. Voilà tout ce qu'il y a à dire sur Gregory Bate.

" Et il se remit à piocher dans son assiette, mettant un point final à la discussion. quant à Mrs. Mather, elle garda les yeux pieusement baissés sur son assiette jusqu'à la fin du repas.

" J'étais sur des charbons ardents. Les deux ou trois jours suivants, ni Fenny ni Constance ne vinrent à

l'école; pour un peu, j'aurais cru que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Je faisais machinalement la classe, mais en fait je ne pensais qu'à eux, surtout au pauvre Fenny et au danger qui le menaçait.

" Cette horreur était toujours présente à mon esprit, d'autant plus qu'un jour, je vis Gregory au village.

" Comme c'était un samedi, nombre de fermiers étaient venus faire des achats avec leurs femmes. Le samedi, une atmosphère de foire, ou presque, régnait à

Four Forks. Les trottoirs étaient pleins de monde et à

l'épicerie, les affaires marchaient bien. Des dizaines de chevaux piaffaient dans la rue et les enfants empilés à

l'arrière des charrettes regardaient tout avec de grands yeux avides. Je reconnus un bon nombre de mes élèves et en saluai quelques-uns.

" Soudain, quelqu'un me tapa sur l'épaule. Je me retournai et vis un grand fermier que je ne connaissais pas; il me dit qu'il savait que j'étais le maître d'école de son fils et qu'il voulait me serrer la main. Je le remerciai et nous bavardâmes un moment. Soudain, j'aperçus Gregory par-dessus son épaule. Il était adossé contre le bureau de poste, indifférent à ce qui l'entourait, et me regardait fixement-avec la même intensité que lorsque je l'avais vu au sommet de la colline. A part cela, son visage était dénué d'expression. Ma gorge se serra, et le fermier dut s'apercevoir de quelque chose car il me demanda si je me sentais bien.

"- Oh, oui, répondis-je, mais je ne cessai de regarder par-dessus son épaule, ce qu'il dut prendre pour une impolitesse délibérée. (Il était évident que personne d'autre ne voyait Gregory: ils passaient tous devant lui comme s'il n'était pas là, sans modifier en rien leur comportement .)

" Là où j'avais cru voir en lui une liberté un peu perverse, je ne voyais plus que dépravation abjecte.

" Je donnai je ne sais plus quelle excuse au fermier-une migraine, une rage de dents...-et me tournai de nouveau vers Gregory. Il était parti. Pendant les quelques secondes où je prenais congé du fermier, il avait disparu .

" Je savais que la crise approchait et qu'il en choisirait le lieu et l'heure.

" J'étais fermement décidé à prendre Fenny et Constance sous ma protection la prochaine fois qu'ils viendraient à l'école. Ils revinrent, effectivement, pâles et calmes, entourés d'une aura suffisamment mystérieuse pour que les autres enfants les laissent en paix.

C'était, si je ne me trompe, quatre jours après le samedi où j'avais vu Gregory devant le bureau de poste. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui avait pu leur arriver depuis que je ne les avais vus, mais l'on aurait pu croire qu'une grave maladie les consumait. Ils paraissaient

hagards, ces pauvres enfants retardés et en loques, et ne participaient à rien. Oui, j'étais déterminé à les protéger.

" A la fin des classes, je leur dis de rester, tandis que les autres s'éparpillaient sur le chemin du retour. Ils restèrent à leurs places, apathiques et muets.

"- Pourquoi vous a-t-il laissés aller à l'école? leur demandai-je .

" Fenny me regarda sans comprendre et demanda:

"-qui?

"-Gregory, bien s°r. (J'étais abasourdi.)

" Fenny secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées.

"- Gregory? Y'a longtemps qu'on l'a pas vu. Oh oui, y'a longtemps.

" Ma stupéfaction ne fit que s'accroître: c'était son absence qui les rendait si tristes!

"-que faites-vous, alors, tout seuls?

"- On va là-bas.

"- Là-bas ?

" Constance approuva de la tête.

"- Oui, on va là-bas.

"- O°, là-bas? Et comment y allez-vous?

" Ils me regardaient tous deux bouche bée, comme si j'étais totalement obtus.

"-Vous allez rejoindre Gregory?

" C'était une idée atroce, mais je ne voyais aucune autre explication.

" Fenny secoua la tête:

"- Non, on voit jamais Gregory.

"-Non, dit Constance avec une nuance de regret qui me fit frémir. On va de l'autre côté, c'est tout.

" Fenny sembla soudain se réveiller, et me dit:

"-Mais une fois, je l'ai entendu. Il m'a dit qu'il y a que ce qu'on voit, et qu'il existe rien d'autre. Y'a que ça.

C'que vous dites, ça existe pas, comme ce qu'on voit sur les cartes. «a existe pas.

"- qu'y a-t-il là-bas, alors? demandai-je.

"- C'est pareil que ce qu'on voit, dit Fenny.

"-Mais ça me plaît, dit Constance en mettant sa tête sur la table comme pour dormir. «a me plaît vraiment.

" Je n'avais pas la moindre idée de ce dont ils parlaient, mais cela ne me plaisait guère, et je comptais bien les interroger de nouveau à ce sujet.

"- En tout cas, leur dis-je, ce soir, on ne va nulle part. Je veux que vous restiez la nuit ici avec moi. Je tiens à ce que vous soyez en sécurité.

" Fenny hocha la tête sans conviction, comme s'il lui était indifférent de passer la nuit ici ou ailleurs, et lorsque je regardai Constance pour m'assurer si elle était également d'accord, je vis qu'elle s'était endormie.

"-Bon, dis-je, on s'installera mieux pour dormir par la suite; j'essaierai de vous trouver des lits au village.

Vous ne pouvez plus rester seuls dans les bois comme vous le faisiez.

" Fenny approuva vaguement de la tête, et je vis qu'il était lui aussi à deux doigts de tomber endormi.

"- Mets ta tête sur tes bras, comme ta soeur, lui dis-je.

" quelques secondes plus tard, tous deux étaient endormis sur leurs pupitres. Mon sens de la réalité avait pris tant de coups que j'aurais presque pu être d'accord avec l'affreuse affirmation de Gregory selon laquelle il n'existait rien en dehors de ceci -rien que moi et ces deux enfants épuisés, dans cette vieille école glaciale.

Entre-temps, la nuit était tombée et la salle de classe disparaissait dans une ombre épaisse. Ne voulant pas allumer les lampes de peur de les réveiller, je restai là, comme au fond d'un puits. Je leur avais promis

de leur trouver des lits au village, mais ce misérable hameau, qui n'était pourtant qu'à une cinquantaine de pas, aurait aussi bien pu se trouver à des milliers de kilomètres. Et même si j'avais eu assez d'énergie et de confiance pour les laisser seuls ici, je ne voyais en fait pas qui aurait pu les accueillir. Si c'était un puits, c'était bel et bien un puits de désespoir, et je me sentais aussi perdu que les enfants devaient l'être.

" Finalement, n'y tenant plus, j'allai secouer Fenny par le bras. Il se redressa comme un animal apeuré et il me fallut toute ma force pour le contraindre à se rasseoir.

"-Fenny, lui dis-je, je veux savoir la vérité. qu'est-il arrivé à Gregory?

"-Il est allé là-bas, dit-il redevenu morose.

"-Tu veux dire qu'il est mort?

" Fenny inclina silencieusement la tête, la bouche ouverte, et je vis de nouveau ses affreuses dents gâtées.

"- Mais il revient?

" Il inclina de nouveau la tête.

"- Et tu le vois?

"-Il nous voit, rétorqua Fenny avec fermeté. Il fait que regarder. Et il veut toucher.

"-Toucher?

"-Comme avant.

" Je portai la main à mon front; il était brulant.

Chaque fois que Fenny parlait, il me révélait de nouveaux abîmes.

"- Et c'est toi qui as secoué l'échelle?

" Comme il restait à fixer son pupitre d'un regard stupide, je lui redemandai:

"- As-tu secoué l'échelle, Fenny?

"-Il fait que regarder, répéta Fenny, comme si cette pensée tenait toute

sa conscience.

" Je posai une main sur sa tête pour qu'il me regarde: à ce moment précis, le visage de son bourreau apparut à

la fenêtre, ce terrible visage blanc - comme pour empêcher Fenny de répondre à mes questions. Mon estomac se souleva et je me sentis précipité au fin fond de l'abîme, mais je sentis aussi que le moment de l'affrontement était enfin venu, et j'attirai Fenny contre moi, pour essayer de le protéger physiquement.

"- Il est ici? glapit Fenny; en entendant sa voix, Constance tomba par terre et se mit à gémir de façon incohérente .

"-qu'est-ce que ça peut faire? criai-je. Il ne t'aura pas-je te tiens! Il sait qu'il t'a perdu. Il t'a perdu à

jamais !

"-O' est-il ? hurla de nouveau Fenny en essayant de se dégager. O' est Gregory?

"- Là! criai-je en le tournant face à la fenêtre.

" Fenny, le cou tendu en avant, et moi, le tenant par les épaules, fix,mes tous deux la croisée vide-derrière la vitre, il n'y avait que le ciel nocturne et vide. J'éprou-vai un moment de triomphe: j'avais gagné ! Dans l'en-thousiasme de la victoire, je serrai les épaules de Fenny de toutes mes forces et il laissa échapper un cri de désespoir absolu, puis tomba en avant, tête la première.

Je le rattrapai, et c'était comme si je le sauvais des abîmes infernaux. Il ne me fallut que quelques secondes pour me rendre compte de ce que je serrais contre moi.

Son coeur avait cessé de battre, et je ne tenais plus qu'un corps dépossédé. Il était définitivement allé là-bas.

*

" Et voilà, conclut Sears en regardant ses amis qui faisaient cercle autour de lui. Gregory disparut pour de bon. Je dus m'aliter avec une fièvre qui faillit m'être fatale et restai trois semaines sans sortir de la misérable chambrette o' me logeaient les Mather. Lorsque je pus enfin me lever, Fenny était déjà enterré. Oui, il était bel et bien passé de

l'autre côté. J'aurais voulu abandonner mon travail et quitter le village, mais j'étais lié par mon contrat et dus continuer à enseigner, ce que je parvins à

faire mécaniquement, en dépit de l'état dans lequel je me trouvais. A la fin, j'en arrivai même à user de la fêrule. J'avais perdu toutes mes belles idées libérales, et, lorsque je partis, j'étais considéré comme un instituteur parfaitement adéquat.

" Un dernier détail, peut-être. Le jour même de mon départ de Four Forks, j'allai pour la première fois voir la tombe de Fenny. Elle se trouvait derrière l'église, à côté

de celle de son frère. Je restai un moment à regarder les deux tombes, et savez-vous ce que je ressentis? Rien du tout. J'étais comme vidé. Comme si tout cela ne me concernait en rien.

- Et qu'est devenue sa soeur? demanda Lewis.

- Elle s'en est bien tirée. C'était une fille calme et tranquille, et les gens l'avaient prise en pitié. J'avais surestimé l'avarice de ces paysans. Elle fut accueillie dans une famille où elle fut traitée comme si elle était leur propre fille. Si je ne me trompe pas, elle se fit mettre enceinte, épousa le garçon et quitta le village. Tout cela, bien entendu, a dû se passer des années après mon départ .

Frederick Hawthorne

Ricky rentra chez lui, surpris de voir des flocons de neige flotter dans l'air. «a promet un drole d'hiver, pensa-t-il. Les saisons sont devenues folles. Dans la lueur des lampadaires de Montgomery Street, les flocons volti-geaient mollement et adhéraient un moment au sol avant de fondre. Des courants d'air glaciaux s'insinuaient dans son confortable pardessus de tweed. Il en avait pour une demi-heure, et il regrettait de ne pas avoir pris sa voiture, la vieille Buick à laquelle Stella se refusait heureusement de toucher; lorsque les nuits étaient froides, il la prenait généralement. Mais, ce soir, il avait voulu se donner le temps de réfléchir à la meilleure façon de tirer les vers du nez à Sears au sujet de sa lettre à

Donald Wanderley. Il n'y avait d'ailleurs pas réussi.

Sears lui avait juste dit ce qui l'arrangeait, pas un mot de plus. De toute façon, le mal-du point de vue de Ricky

- était fait; qu'importait le contenu détaillé de la lettre? Il se surprit à

soupirer bruyamment et vit son haleine repousser quelques flocons, qui décrivirent une trajectoire complexe.

Ces derniers temps, toutes les histoires, y compris les siennes propres, le laissaient tendu et nerveux pendant des heures. Mais ce soir, c'était plus que cela: il se sentait tout particulièrement anxieux, presque angoissé.

Ricky passait des nuits uniformément horribles, poursuivi jusqu'à l'aube par les rêves dont il avait parlé à Sears, et il ne doutait pas que ces cauchemars se nourrissaient de la substance des histoires qu'ils se racontaient. Pourtant, il n'avait pas l'impression que son anxiété provenait de ses rêves; ni des histoires, d'ailleurs, bien que celle de Sears eût été une des pires - leurs histoires avaient d'ailleurs tendance à devenir de plus en plus horribles.

Chaque fois qu'ils se retrouvaient, ils se faisaient peur, mais ils n'en continuaient pas moins à se voir parce que cesser de se voir eût été encore plus effrayant. C'était réconfortant de se retrouver, de voir que chacun tenait le coup. Même Lewis avait peur; sinon, pourquoi aurait-il voté pour que l'on écrive à Donald Wanderley? Voilà, c'était cela, c'était parce qu'il savait que, quelque part dans un centre de tri, la lettre avait commencé son compte à rebours que Ricky était particulièrement anxieux ce soir.

J'aurais peut-être mieux fait de quitter cette ville depuis des siècles, se dit-il en regardant les façades des maisons. Il n'y en avait pratiquement aucune où il ne fût entré un jour, pour affaires ou pour le plaisir, pour voir un client ou pour un dîner. J'aurais peut-être dû aller à

New York, comme Stella le voulait quand nous nous sommes mariés; pour Ricky, c'était une pensée particulièrement hypocrite. Il avait eu beaucoup de mal à

convaincre tant soit peu Stella que sa place était à

Milburn, avec Sears James et l'étude. Le vent lui glaçait le cou et menaçait de lui arracher son chapeau. Arrivé au coin de la rue, il vit, juste devant lui, la longue Lincoln noire de Sears; dans la bibliothèque, la lumière était allumée. Sears ne pouvait s'empêcher de dormir, après avoir raconté une pareille histoire. Ils savaient tous, maintenant, que cela leur faisait du mal de revivre les événements de leur passé.

Non, pensa-t-il, ce n'est pas seulement les histoires: ni la lettre,

d'ailleurs. Il va se passer quelque chose. C'était pour cela qu'ils racontaient les histoires. Ricky avait rarement des prémonitions, mais la peur de l'avenir qu'il avait ressentie deux semaines auparavant en parlant avec Sears l'envahit de nouveau. Voilà pourquoi il avait pensé à quitter Milburn. Il s'engagea dans Melrose Avenue - " Avenue " sans doute à cause des grands arbres qui la bordaient des deux côtés. Leurs branches esquisaient des gestes mélodramatiques dans la lumière orangée des lampes. Au cours de la journée, les dernières feuilles étaient tombées. quelque chose va arriver à cette ville. Une branche gémit au-dessus de Ricky, un camion changea de vitesse au loin, sur la nationale 17.

Par ces nuits glaciales, le son porte loin. Il continua à

marcher et finit par voir devant lui les fenêtres éclairées de sa propre chambre à coucher, au deuxième étage de sa maison. Il avait tellement froid au nez et aux oreilles que cela lui faisait mal. Allons, mon ami, se dit-il, après une existence aussi rationnelle, tu ne vas quand même pas devenir mystique sur le tard. Nous allons avoir besoin de toute notre raison, plus que jamais.

Juste à ce moment, alors qu'il était conscient de la sécurité toute proche de son home, Ricky eut l'impression que quelqu'un le suivait-ce quelqu'un se tenait au coin de la rue et le regardait d'un air menaçant. Il sentait les yeux froids qui le fixaient, et dans son esprit, il n'y avait que cela: rien que des yeux qui le suivaient. Il savait à quoi ils ressembleraient, s'il se retournait: clairs, pâles et lumineux, flottant à la hauteur de ses propres yeux; avec une absence d'expression terrifiante, comme les yeux d'un masque. Il fit volte-face, absolument certain qu'il allait les voir tellement l'impression était forte.

Décontenancé, il se rendit compte qu'il tremblait. Bien entendu, la rue était vide. C'était simplement une rue vide, par une nuit noire mais parfaitement ordinaire.

Cette fois, tu as réussi, pensa-t-il, avec tes peurs et cette macabre histoire de Sears. Des yeux ! Oui, ça venait d'un vieux film de Peter Lorre. Les mains de...

Gregory Bate? Zut ! Les mains du Dr. Orlac. Oh, c'est parfaitement clair, se dit Ricky. Il ne va rien se passer du tout, mais nous sommes quatre vieux imbéciles chez qui ça ne tourne plus rond. Dire que j'avais cru...

Mais il n'avait pas cru que les yeux le suivaient: il le savait. «avait été

une certitude.

quelles bêtises! - il faillit le dire à voix haute, et ouvrit la porte avec un peu plus de hâte que de coutume.

La maison était plongée dans l'obscurité, comme toujours les soirs de la Chowder Society. En se guidant le long du divan, Ricky évita la table basse qui, à d'autres occasions, lui avait valu bien des bleus. Ayant réussi à

négoier cet obstacle, il entra à taton dans la salle à

manger qu'il traversa jusqu'à la cuisine. Ici, il pouvait allumer sans risquer de troubler le sommeil de Stella; ensuite, il ne pourrait plus le faire qu'arrivé en haut, dans la garde-robe, qui, avec cette affreuse table basse italienne, était la dernière invention de Stella. Comme elle l'avait fait remarquer, les placards étaient bourrés, ils ne savaient plus où ranger leurs vêtements, et la petite chambre à coucher à côté de la leur n'avait plus guère d'usage, maintenant que Robert et Jane étaient partis; elle l'avait donc, pour un coût total de huit cents dollars, fait convertir en garde-robe, avec des rails pour accrocher les cintres, des miroirs et une épaisse moquette.

Cela avait en tout cas prouvé une chose à Ricky: que, comme Stella le disait toujours, il possédait autant de vêtements qu'elle. «'avait été une surprise pour lui: il était tellement dénué de vanité qu'il n'était absolument pas conscient de son dandysme occasionnel.

Une surprise plus immédiate était que ses mains trem-

blaient. Il était sur le point de se faire une infusion de camomille, mais en voyant à quel point elles tremblaient, il se servit un doigt de whisky. Vieil idiot qui s'effraie d'un rien! Mais s'insulter ne lui servit pas à

grand-chose, et lorsqu'il porta le verre à ses lèvres, ses mains tremblaient toujours. C'était la faute de ce fichu anniversaire. Le whisky avait un goût de gasoil, et il le recracha dans l'évier. Pauvre Edward ! Ricky rinça son verre, ferma la lumière et monta l'escalier dans le noir.

Une fois en pyjama, il ressortit de la garde-robe, traversa le couloir et ouvrit doucement la porte de la chambre. Stella était allongée de son côté du lit; sa respiration était calme et régulière. S'il réussissait à

contourner le lit sans renverser la chaise, ni se prendre les pieds dans ses bottines, ni faire vibrer le miroir en le frôlant, il pourrait se coucher sans la déranger.

Il y parvint, se glissa doucement sous les couvertures, et caressa très légèrement l'épaule nue de sa femme. Elle avait probablement une liaison, ou du moins un flirt assez poussé. Ricky pensait qu'elle avait renoué avec ce professeur qu'elle avait rencontré l'année dernière -

certaines silences au téléphone, avec un bruit de respiration caractéristique, ne trompaient pas. Il y avait longtemps déjà que Ricky avait décidé qu'il existait des choses bien infiniment pires que de savoir que votre femme couchait de temps en temps avec un autre. Elle avait sa vie, et il y tenait une place importante. Malgré ce qu'il lui arrivait de penser et qu'il avait dit à Sears deux semaines auparavant, ne pas être marié aurait été un appauvrissement .

Il s'étira, attendant l'inévitable. Il se souvenait de la sensation de ce regard s'enfonçant dans sa nuque; il aurait aimé que Stella pût l'aider, le réconforter d'une façon ou d'une autre; mais, comme il ne voulait pas l'effrayer ni l'attrister, et comme il pensait de plus qu'ils lui étaient strictement personnels, il ne lui avait jamais parlé de ses cauchemars. Et voilà comment Ricky Hawthorne se préparait au sommeil: couché sur le dos, ses traits intelligents ne trahissant pas les émotions qui l'habitaient, les mains croisées sous la nuque, les yeux ouverts; fatigué, inquiet, jaloux; rempli de peur.

Dans sa chambre de l'hôtel Archer, Anna Mostyn se tenait à la fenêtre et regardait des flocons de neige épars voltiger vers la rue. Bien qu'il fût minuit passé et que le plafonnier fût éteint, elle était entièrement habillée. Son long manteau était négligemment jeté sur le lit, comme si elle venait juste de rentrer, ou bien s'apprêtait à sortir.

Elle se tenait à la fenêtre et fumait, une femme grande et bien faite, aux cheveux noirs et aux yeux bleus en amande. Elle pouvait voir Main Street sur presque toute sa longueur, de même que la place déserte avec ses bancs vides et ses arbres dénudés, quelques vitrines éteintes, le Village Pump Restaurant et le grand magasin. Deux rues plus loin, un feu passa au vert, mais il n'y avait pas une seule voiture. Main Street continuait bien au-delà, mais les maisons n'étaient plus que des façades sombres et imprécises. De l'autre côté de la place, elle pouvait voir les silhouettes noires de deux églises se dresser au-dessus des arbres. Au milieu de la place, un général de la guerre d'Indépendance brandissait un mousqueton d'un geste héroïque.

Cette nuit ou demain ?, se demandait-elle en fumant sa cigarette et en parcourant la petite ville du regard.

Cette nuit.

Lorsque le sommeil vint enfin, ce ne fut pas simplement comme si Ricky Hawthorne se mettait à rêver, mais comme s'il avait été physiquement transporté dans une autre chambre d'une autre maison. Pleinement éveillé, il était étendu sur un lit dans cette chambre inconnue et attendait qu'un événement se produisît. La chambre paraissait inhabitée, dans une maison abandonnée. Le plancher, ainsi que les cloisons, étaient en planches nues; il n'y avait plus de vitres à l'unique fenêtre, et le soleil s'infiltrait par de nombreuses fissures. Des particules de poussière dansaient dans ces rais aveuglants. Il ignorait comment il le savait, mais il savait que quelque chose allait se produire, et il le redoutait. Il était incapable de se lever; d'ailleurs, il savait avec cette même certitude que, même si ses muscles ne lui avaient pas refusé tout service, il n'aurait pu échapper à ce qui l'attendait. La chambre était située à l'étage supérieur, et par la fenêtre, il ne voyait que des nuages gris et un ciel bleu pâle. De toute façon, ce qui l'attendait allait venir de l'intérieur de la maison, pas de dehors.

Son corps était couvert d'un vieux plaid fané dont certains carreaux étaient entièrement décolorés, que ses jambes inertes et paralysées soulevaient en deux lignes parallèles. En levant les yeux, Ricky se rendit compte qu'il distinguait avec une clarté inhabituelle le moindre détail des planches du plafond: le grain du bois, les noeuds, les clous dont les têtes dépassaient par endroits.

Un coup de vent souleva de petits nuages de poussière.

Venant d'en bas, un fracas ébranla soudain toute la maison, le bruit d'une porte ouverte avec violence, d'une lourde porte de cave heurtant un mur. Prêtant l'oreille, Ricky entendit une forme complexe et non identifiable se traîner hors de la cave: une forme lourde, animale, qui avait du mal à franchir la porte. Le montant en bois craqua, et la créature fut projetée contre un mur avec un bruit sourd. La créature, quelle que pût être sa nature, se mit à explorer le rez-de-chaussée; ses mouvements étaient lents et lourds. Ricky s'imaginait parfaitement ce qu'elle voyait: une suite de pièces vides, exactement semblables à celle où il se trouvait, sinon qu'au rez-de-chaussée des mauvaises herbes devaient pousser entre les lattes du plancher. Des rayons de soleil devaient jouer sur le dos et les flancs de la bête, qui se déplaçait lentement et méthodiquement à travers les pièces vides. La chose fit

entendre un bruit de succion, suivi d'un glapisement aigu. Elle le cherchait. Elle reniflait partout dans la maison, sachant qu'il était quelque part.

Ricky essaya une fois de plus de mouvoir ses jambes, mais les deux b,tons drapés de tissu ne bougèrent même pas. En bas, la chose passait d'une pièce à l'autre et se frottait aux murs avec un bruit grinçant. Il y eut un fort craquement; sans doute était-elle passée à travers une planche pourrie.

Puis il entendit le bruit qu'il n'avait cessé de craindre: la chose se fraya un passage à travers une dernière porte; les bruits devinrent soudain plus distincts, il pouvait même l'entendre souffler. Elle était arrivée au pied de l'escalier.

Il l'entendit se précipiter sur l'escalier.

Elle gravit lourdement cinq ou six marches d'un coup; puis retomba. Et recommença plus lentement, piaulant et geignant d'impatience, en prenant deux marches à la fois, parfois trois.

Le visage de Ricky était couvert de sueur. Ce qui l'effrayait le plus, c'était qu'il ne savait pas trop s'il rêvait ou non; s'il avait pu être certain que ce n'était qu'un rêve, il aurait souffert patiemment jusqu'à ce que la créature eût monté l'escalier et se précipitât dans sa chambre: la terreur serait alors suffisante pour le réveiller. Mais cela ne ressemblait vraiment pas à un rêve. Ses sens étaient alertes et son esprit clair; ce n'était pas décousu et désincarné comme dans les rêves. De plus, il n'avait jamais été couvert de sueur dans un de ses rêves.

Et, s'il était bel et bien éveillé, la chose qui arrivait à

grand bruit dans l'escalier allait se jeter sur lui, car il était dans l'incapacité de bouger.

Les bruits changèrent, et Ricky se rendit compte qu'il se trouvait en fait au second étage, parce que la chose le cherchait au premier. Maintenant qu'elle était si près, Ricky distinguait nettement le petit gémissement aigu qu'elle émettait en permanence, de même que le frôlement de son corps contre les murs. Les mouvements de la créature étaient devenus plus rapides, comme si elle sentait sa présence.

La poussière tourbillonnait dans les rais de lumière; quelques petits nuages voguaient, passaient dans un ciel qui suggérait le début du printemps. Le plancher vibra lorsque la créature regagna

impatiemment le palier.

Il entendait très nettement sa respiration, maintenant.

Elle se lança sur l'escalier avec le bruit d'une boule de fonte attaquant un mur condamné à la démolition . Ricky avait l'impression d'avoir l'estomac rempli de glace; il eut peur de vomir: de vomir des glaçons. Sa gorge se serra. Il aurait voulu hurler, mais il pensa, tout en sachant que ce n'était pas vrai, que s'il ne faisait aucun bruit, la créature ne le trouverait peut-être pas. Gémissant et glapissant, elle se propulsait lourdement vers lui.

Une tringle d'escalier claqua.

Lorsque la chose arriva sur le palier, juste devant la chambre où il se trouvait, il identifia enfin ce que c'était.

Une araignée. Une araignée géante. Son corps flasque heurta la porte de sa chambre et elle recommença à

pousser des gémissements plaintifs. Oui, si les araignées étaient capables de gémir, voilà ce que cela donnerait.

Une multitude de pattes griffèrent la porte tandis que le gémissement s'intensifiait. Ricky sut alors ce qu'était l'épouvante à l'état pur, une peur absolue, originelle, pire que tout ce qu'il avait jamais éprouvé.

Mais le bois de la porte ne céda pas. Au contraire, celle-ci s'ouvrit doucement, et dans l'ouverture apparut une longue silhouette noire. Ce n'était en tout cas pas une araignée, et la terreur de Ricky diminua d'un cran.

La forme noire ne bougea pas, et il semblait qu'elle le regardait. Ricky essaya d'avalier sa salive; se servant uniquement de ses bras, il parvint à se redresser. Son dos frotta les planches rugueuses, et il pensa de nouveau: ceci n'est pas un rêve.

La forme noire franchit la porte.

Ricky put voir que ce n'était manifestement pas un animal, mais un homme. La forme noire parut alors se cliver, et un autre plan apparut, puis un autre, et il vit qu'il y avait trois hommes. Sous les cagoules noires recouvrant les visages sans vie, il reconnut les traits familiers. Sears James, et John Jaffréy, et Lewis Benedikt se tenaient devant lui, et il sut qu'ils étaient morts.

Il se réveilla en hurlant. Ses yeux s'ouvrirent sur un matin comme tous les autres à Melrose Avenue: la chambre blanc cassé et les dessins que Stella avait achetés lors de leur dernier voyage à Londres, la fenêtre s'ouvrant sur la vaste cour, une chemise drapée sur une chaise... Stella le prit par l'épaule d'une main ferme. La chambre lui paraissait mystérieusement dénuée de lumière. Obéissant à une impulsion irréfléchie, Ricky bondit hors du lit-plus exactement, se leva aussi vite que ses genoux de soixante-dix ans le lui permettaient-et alla à la fenêtre. " Hein ? " fit Stella derrière lui. Il ne savait pas ce qu'il cherchait, mais ce qu'il vit était inattendu: la cour, ainsi que les toits des maisons avoisinantes étaient couverts d'une mince couche de neige. Le ciel était curieusement terne, sans lumière. Sans savoir ce qu'il allait dire, il articula:

- Il a neigé toute la nuit, Stella. John Jaffrey n'aurait jamais d° donner cette satanée soirée.

Stella s'assit dans le lit et lui répondit, comme s'il avait parlé de façon raisonnable:

- John n'a-t-il pas donné cette soirée il y a déjà plus d'un an, Ricky? Je ne vois pas le rapport avec la neige tombée cette nuit.

Il frotta ses yeux et ses pommettes sèches, lissa sa moustache.

- Il y avait exactement un an hier soir.

Saisissant enfin ce qu'il avait dit, il ajouta:

- Non, bien s°r. Non, il n'y a aucun rapport.

- Reviens te coucher et dis-moi ce qui ne va pas, mon chéri?

- «a va, ça va, dit-il, mais il regagna le lit. (Alors qu'il soulevait les couvertures pour se glisser dessous.

Stella lui dit:)

- Non, mon chéri, je vois bien que ça ne va pas. Tu as d° faire un rêve épouvantable. Tu veux me le raconter?

- «a n'a guère de sens...

- Raconte-moi quand même.

Elle se mit à lui caresser le dos et les épaules, et il se tourna pour

regarder son visage posé sur l'oreiller bleu foncé. Comme l'avait dit Sears, Stella était une beauté: elle en était déjà une lorsque Ricky l'avait rencontrée, et en serait probablement une au jour de sa mort. Non qu'elle fût une de ces beautés sucrées dont on décore les boîtes de chocolats ou les calendriers; c'était une question d'ossature, de traits bien dessinés et de sourcils noirs et réguliers. Stella avait à peine plus de trente ans lorsque ses cheveux étaient devenus tout gris, mais elle s'était refusée à les teindre, voyant bien avant quiconque tout l'attrait sexuel d'une abondante chevelure grise combinée à un visage juvénile. Elle avait toujours ses cheveux gris, et son visage n'avait pas beaucoup perdu de sa jeunesse. Il aurait sans doute été plus exact de dire que ses traits n'avaient jamais été réellement jeunes et ne deviendraient jamais vraiment vieux. En fait, elle n'avait cessé d'embellir jusqu'à la fin de la quarantaine, et ensuite, elle s'était stabilisée. Elle n'avait que dix ans de moins que Ricky, mais dans ses bons jours, elle paraissait à peine plus de quarante ans.

- Dis-moi, Ricky, que diable se passe-t-il?

Il commença donc à lui raconter son rêve et vit tour à

tour l'inquiétude, le dégoût, l'amour et la peur passer sur le beau visage aux traits classiques. Elle continua à lui frotter le dos, puis sa main glissa vers sa poitrine.

- Mon pauvre trésor, dit-elle lorsqu'il eut terminé, tu fais des rêves comme ça toutes les nuits?

- Non, dit-il, regardant son visage et voyant, sous les émotions passagères, le reflet de la Stella de toujours, à

la fois amusée et entièrement absorbée par elle-même, c'était le pire de tous. (Et il ajouta, souriant légèrement car il voyait où elle voulait en venir avec ses caresses:) C'était le champion des champions.

- Tu es très tendu, ces temps-ci, dit-elle en prenant sa main et en la portant à ses lèvres.

- Je sais.

- Vous faites tous des cauchemars de ce genre?

- qui, " tous "?

- La Chowder Society. (Elle posa une main sur sa joue .)

- Je crois.

- Eh bien !

Elle se redressa et, écartant les coudes, commença à

oter sa chemise de nuit. " Et vous ne pensez pas qu'il serait temps d'y faire quelque chose ? " La chemise de nuit enlevée, elle secoua vivement la tête pour remettre ses cheveux en place. Ses deux enfants lui avaient laissé

des seins affaissés et de larges aréoles brunes, mais le corps de Stella n'avait guère plus vieilli que son visage.

- Nous ne savons pas quoi faire, reconnut-il.

- En tout cas, moi, je sais quoi faire, dit-elle en se rallongeant et en lui ouvrant les bras. (Si jamais il arrivait à Ricky de regretter de s'être marié, au lieu d'être resté comme Sears, ce n'était pas ce matin.)

- Vieux lubrique, dit Stella lorsqu'ils eurent terminé. Tu aurais abandonné tout ça depuis longtemps, si ce n'était de moi. quelle perte ç'aurait été ! Si je n'étais pas là, tu serais bien trop digne pour te déshabiller!

- Ce n'est pas vrai.

- Ah bon? que ferais-tu, alors? Courir après les petites filles comme Lewis Benedikt?

- Lewis ne court pas après les petites filles.

- Les filles de vingt ans, alors.

- Non, je ne le ferais pas.

- Tu vois, j'ai raison. Tu n'aurais tout simplement pas de vie sexuelle du tout, comme ton précieux associé, Sears.

Elle repoussa les draps et les couvertures de son côté

du lit, et se leva:

- Je prends ma douche d'abord.

Stélla exigeait d'avoir la salle de bains à elle un long moment tous les

matins. Elle mit sa longue robe de chambre gris clair, et l'on aurait pu croire qu'elle allait donner l'ordre de mettre Troie à sac.

- Mais je vais te dire ce que tu devrais faire. Tu devrais appeler Sears tout de suite et lui raconter cet épouvantable rêve. Il faut au moins que tu en parles, cela te fera peut-être du bien. Si je vous connais bien, toi et Sears, vous devez passer des semaines sans vous dire un seul mot personnel. C'est terrible. De quoi parlez-vous, d'ailleurs, quand vous êtes ensemble?

- De quoi nous parlons? demanda Ricky, légèrement déconcerté. Nous parlons de droit.

- Oh, le droit, dit Stella en se dirigeant d'un pas décidé vers la salle de bains.

Lorsqu'elle en ressortit au bout d'une demi-heure, il était assis dans le lit, appuyé sur les coussins, et paraissait plongé dans la stupéfaction. Il avait des poches sous les yeux, plus grises que de coutume.

- Le journal n'est pas arrivé, dit-il. Je suis descendu voir.

- Bien s'r qu'il n'est pas arrivé, dit Stella en lançant une serviette de toilette et une boîte de Kleenex sur le lit; elle se dirigea vers la garde-robe.

- quelle heure crois-tu qu'il est?

- Pourquoi ? quelle heure est-il ? Ma montre est restée sur la table.

- Il est à peine plus de sept heures.

- Sept heures? (ils se levaient rarement avant huit heures, et Ricky traînait généralement jusqu'à neuf heures et demie avant de partir pour l'étude. Bien que Sears et lui se refusassent à l'admettre, il n'y avait plus guère de travail à l'étude; de temps en temps, un vieux client passait les voir, il y avait quelques procès compliqués qui risquaient de durer encore dix ans, et toujours une ou deux successions ou bien une question d'impôts à

éclaircir, mais ils auraient pu rester chez eux deux jours par semaine sans que quiconque s'en aperçût. Seul dans son bureau personnel, Ricky avait eu le temps de relire le second livre de Donald Wanderley, essayant sans guère de succès de se persuader qu'il désirait la présence de son auteur à Milburn.)

- Pourquoi sommes-nous levés?

- Dois-je te rappeler que tu nous a réveillés en hurlant? lui cria Stella du couloir. Tu avais des problèmes avec un monstre qui essayait de te dévorer, tu te souviens ?

- Hum, fit Ricky. Je me disais bien qu'il faisait encore sombre.

- Allons, n'évite pas ma question ! lui cria Stella.

(quelques minutes plus tard, elle réapparut, entièrement habillée.) Si tu te mets à hurler dans ton sommeil, il est temps de prendre au sérieux ce qui t'arrive. Je sais que tu n'iras pas voir un médecin...

- En tout cas, pas un psychiatre, dit Ricky. Mon esprit fonctionne parfaitement.

- C'est bien ce que je disais. Dans ce cas, tu devrais au moins en parler à Sears. «a ne me plaît pas du tout de te voir te consumer ainsi.

Sur ce, elle descendit à la cuisine.

Ricky se rallongea et réfléchit. Comme il l'avait dit à

Stella, il n'avait jamais fait un cauchemar aussi terrible.

Le simple fait d'y repenser était troublant- et à un certain niveau, le simple fait que Stella descende l'escalier était troublant. Le rêve avait été extraordinairement clair, avec la texture détaillée de la réalité. Il se souvenait des visages de ses amis, pauvres corps dépossédés et sans vie. Cette scène avait été réellement atroce et affreusement immorale; bien plus que l'horreur du rêve, c'était cette insulte à son sens moral qui l'avait fait hurler. Stella avait peut-être raison. Sans trop savoir comment il allait aborder ce sujet avec Sears, il décrocha le combiné placé à côté du lit. Lorsque le téléphone eut sonné une fois chez Sears, Ricky se rendit compte que ce qu'il faisait ne lui ressemblait vraiment pas; il se demandait bien pourquoi Stella pensait que Sears aurait quelque chose d'intéressant à lui dire à ce sujet. Mais il était trop tard: Sears avait décroché.

- Sears? C'est Ricky.

C'était décidément un drôle de jour; rien ne ressemblait moins à Sears que la façon dont il lui répondit:

- Ricky! Dieu merci, c'est toi! Tu dois avoir des perceptions

extrasensorielles. J'allais justement t'appeler. Peux-tu passer me prendre dans cinq minutes?

- Donne-moi un quart d'heure, dit Ricky. que se passe-t-il ? (Repensant à son rêve, il ajouta :) quelqu'un est mort?

- Pourquoi cette question? demanda Sears sur un ton plus acerbe.

- Pour rien, je te dirai plus tard. Je suppose que nous n'allons pas à l'étude?

- Non. Notre Virgile vient de m'appeler. Il veut nous voir tout de suite. Il veut attaquer tout le monde en justice. Fais vite, veux-tu?

- Elmer veut que nous venions à la ferme? qu'est-il arrivé ?

- Apparemment quelque chose de dramatique.

Sears commençait à s'impatisier.

- En quatrième vitesse, Ricky.

Tandis que Ricky se précipitait sous la douche, Lewis Benedikt faisait son jogging dans la forêt. Il le faisait tous les matins, trois kilomètres, avant de préparer le petit déjeuner pour lui-même et pour l'éventuelle jeune dame qui avait passé la nuit en sa compagnie. Aujourd'hui, comme toujours après les soirées de la Chowder Society, il n'y avait pas de jeune dame; c'était d'ailleurs bien moins fréquent que ses amis ne l'imaginaient. Cette nuit, il avait fait le pire cauchemar de toute sa vie, et il s'en ressentait encore. Il espérait qu'un bon jogging dissiperait tout cela. Là où un autre homme se confierait à son journal ou à sa maîtresse, où tel autre boirait un verre, Lewis prenait de l'exercice. En survêtement bleu et chaussures Adidas, il traversait donc la forêt, rythmant soigneusement sa respiration.

La propriété de Lewis comprenait au départ des bois et des p,tures ainsi que la ferme en pierre dont il était tombé amoureux au premier coup d'oeil. Une véritable forteresse munie de lourds volets, construite au début du siècle par un riche gentleman-farmer qui aimait les ch, -teaux illustrant les oeuvres de Sir Walter Scott que lisait sa femme. Lewis ne connaissait pas Walter Scott et ne tenait pas à le connaître, mais sa vie s'était passée dans un grand hôtel et il avait besoin de sentir une multitude de pièces autour de lui. Dans une petite villa, il aurait souffert de claustrophobie. Lorsqu'il avait fini par vendre son hôtel à la chaîne qui lui faisait des offres de plus en plus intéressantes depuis six années, il lui resta suffisamment d'argent, tous impôts

payés, pour s'offrir l'unique maison de Milburn ou de ses environs qui p't réellement le satisfaire, et pour la meubler à son go't.

Les lambris, les fusils et les javelots ne plaisaient pas toujours à ses hôtes féminins (Stella Hawthorne, qui avait passé trois après-midi aventureuses à la ferme de Lewis peu après le retour de celui-ci, déclara qu'elle n'avait encore jamais été séduite dans un mess d'officiers). Il avait vendu les p'tures à la première occasion, mais avait gardé les bois car l'idée d'en être propriétaire le flattait.

Lorsqu'il les traversait au pas de course, il faisait toujours des découvertes stimulantes: un jour, c'était une tache de perce-neige et d'aconits dans un creux près du ruisseau, le lendemain, un énorme pic, gros comme un chat, le fixant du haut d'un érable. Mais, aujourd'hui, il n'avait d'yeux pour rien, il courait méthodiquement le long du sentier enneigé, se disant: si seulement cela, quoi que ce f't, pouvait cesser. Peut-être le jeune Wanderley sera-t-il capable de remettre les choses à leur place; à en juger par son livre, il a lui aussi d' connaître quelques lieux ténébreux. Si John avait raison, le neveu d'Edward serait au moins capable de déterminer ce qui leur arrivait. Après si longtemps, ce ne pouvait simple-

ment être de la culpabilité. L'affaire Eva Galli s'était passée il y a tant d'années qu'elle concernait cinq hommes qui n'étaient plus les mêmes, dans un pays qui avait totalement changé: comparé à ce qu'il était dans les années vingt, le paysage était devenu absolument méconnaissable. Même ses futaies étaient de pousse récente, bien qu'il affect,t de prétendre le contraire.

Lorsqu'il courait, Lewis aimait se croire dans l'immense forêt qui couvrait jadis la majeure partie de l'Amérique du Nord: une immense ceinture d'arbres et de végétation secondaire, profusion silencieuse o' en dehors de lui ne vivaient que des Indiens. Et quelques esprits. Oui, sous l'interminable vo'te de la forêt, il était possible de croire aux esprits. La mythologie indienne en était pleine-cela cadrait avec le paysage. Mais maintenant, dans ce monde de super-hamburgers, de supermarchés et de golfs miniature, les fantômes tyranniques du passé avaient été évincés.

Non, Lewis, ils n'ont pas été évincés. Pas encore.

La voix qui parlait dans son esprit ne semblait pas être la sienne. Et comment, qu'ils ont été évincés ! pensa-t-il, se passant la main sur le visage.

Pas ici. Pas encore.

Merde. Il se faisait peur avec ces superstitions. Il était toujours sous l'emprise de ce satané rêve. Il était peut-

être temps qu'ils parlent de ces rêves entre eux, qu'ils se les décrivent. Et s'ils avaient tous fait le même ? qu'est-ce que cela signifierait ? L'esprit de Lewis ne pouvait aller plus loin. Il était en tout cas certain que cela aurait une signification; et qu'il serait bon d'en parler. Et ce matin, il s'était réveillé de peur. Il marcha dans une flaque de boue et de neige fondue et revit clairement la dernière image de son rêve: les deux hommes relevant leur cagoule pour révéler leurs visages ravagés.

Pas encore.

Nom de Dieu ! Il s'arrêta, exactement au milieu de son itinéraire, et s'essuya le front avec la manche de son survêtement. Il aurait voulu être dans sa cuisine, en train de faire passer le café, tandis que le bacon grésillait dans la poêle. Il en faut plus que cela pour t'abattre, vieux vautour, se dit-il; il le fallait bien, depuis que Linda s'était suicidée. Il s'appuya un moment contre la clôture et regarda la terre qu'il avait vendue. Une vaste étendue rugueuse, maintenant couverte d'une fine couche de neige, sur laquelle la lumière chantait par endroits. Cela aussi était de la forêt, jadis. O' se cachent les créatures des ténèbres.

Au diable ! En tout cas, elles n'étaient visibles nulle part, ces créatures. Le ciel était vide et couleur de plomb, et l'on découvrait presque toute la vallée jusqu'à

la nationale 17, o' les camions filaient vers Binghamton et Elmyra, ou, dans l'autre sens, vers Newburgh ou Poughkeepsie. Un bref instant, les bois qui s'étendaient derrière lui le mirent mal à l'aise. Il fit volte-face mais ne vit que le sentier sinueux qui s'éloignait entre les arbres et n'entendit qu'un écureuil en colère se plaindre du dur hiver qui l'attendait.

Nous avons tous connu de durs hivers, mon vieux. Il repensa aux mois qui avaient suivi la mort de Linda.

Rien n'éloigne plus les clients qu'un suicide. Et il y a aussi une Mrs. Benedikt? Oh oui, voyez, c'est elle, là, qui perd tout son sang dans le patio-oui, celle qui a le cou bizarrement tordu. Ils étaient partis les uns après les autres, le laissant avec un capital de deux millions de dollars qui ne cessait de se détériorer, et pas de rentrées d'argent frais. Il avait dû se séparer des trois quarts du personnel, et avait payé les autres de

sa poche. Il avait fallu trois ans pour que les affaires reprennent, et six ans avant qu'il ne puisse éponger ses dettes.

Soudain, il n'avait plus du tout envie de café ni de bacon, mais d'une canette de bière. D'un litre entier de bière. Il avait la gorge sèche et respirer lui faisait mal.

Oui, mon vieux, nous avons tous connu de durs hivers.

Un litre de bière! Il aurait pu en avaler un tonneau. Le souvenir de la mort absurde et inexplicable de Linda lui donnait envie de se soûler.

Il était temps de rentrer. Encore tout remué-il avait revu le visage de Linda avec une clarté parfaite, s'imposant à lui à travers les neuf années qui s'étaient écoulées depuis-, il se redressa et prit une profonde inspiration.

Il se soignait en courant, maintenant, et pas à la bière.

Le sentier qui traversait ces deux kilomètres de forêt lui parut plus étroit et plus sombre que de coutume.

Ton problème, Lewis, c'est que tu es un froussard.

C'était le cauchemar qui avait réveillé ces souvenirs.

Sears et John, vêtus de suaire, aux visages sans vie.

Pourquoi pas Ricky? Pourquoi les deux autres membres vivants de la Chowder Society, et pas le troisième?

Il était en sueur avant même de se remettre à courir.

Le sentier décrivait un long détour vers la gauche avant de revenir en direction de la maison. C'était la partie de son parcours matinal que Lewis préférait: la forêt y était si dense qu'au bout de quinze enjambées, on n'aurait pu imaginer que le pré était si proche. Plus que partout ailleurs, elle ressemblait à la forêt primitive, des chênes trapus y disputaient l'espace à de gracieux bou-leaux et de hautes fougères menaçaient d'envahir le sentier. Mais il n'avait jamais pris aussi peu de plaisir à

courir qu'aujourd'hui. Tous ces arbres, si nombreux, si puissants, représentaient une obscure menace; s'éloigner de la maison, c'était tourner le dos à la sécurité.

Soulevant une fine poussière de neige, il se hâta d'avancer.

Il ignora d'abord la sensation qui venait de le prendre au dépourvu, bien décidé à ne pas se laisser ensorceler encore davantage. C'était l'impression que quelqu'un se tenait au tournant du sentier, à la hauteur des premiers arbres; il savait que c'était impossible: personne n'aurait pu traverser le pré sans qu'il s'en aperçoive. Malgré

ses tentatives de rationalisation, la sensation persista. Le regard de l'observateur semblait le suivre au fur et à

mesure qu'il s'enfonçait dans la forêt. Une bande de corneilles s'envola à son approche; normalement, cela l'aurait ravi, mais, cette fois, le vacarme le fit sursauter et il faillit s'étaler.

La sensation devint différente et s'intensifia. L'inconnu s'était mis à le suivre, en le fixant avec des yeux immenses. Lewis se mit à courir comme un forcené, sans oser se retourner, empli de mépris envers lui-même. Il sentit le regard de ces yeux jusqu'au moment où il atteignit l'allée menant du bois à la porte de la cuisine, à

travers le jardin.

Il courut dans l'allée, la respiration sifflante, tourna la poignée et se précipita à l'intérieur. Il claqua la porte derrière lui et regarda immédiatement par la fenêtre.

L'allée était déserte, et les seules empreintes visibles dans la neige étaient les siennes. Toujours esclave de la peur, il scruta l'orée du bois. Une partie traîtresse de son cerveau lui souffla qu'il ferait peut-être mieux de vendre la maison et de s'installer en ville. Mais il n'y avait pas d'empreintes. Il était impossible que quelqu'un le guette, caché derrière les arbres. Il n'allait pas se laisser chasser de la maison qu'il aimait, contraint par sa propre faiblesse à troquer son splendide et confortable isolement contre l'inconfort et la foule ! Il jura de s'en tenir à

cette résolution prise dans la cuisine glaciale, le jour de la première neige.

Lewis mit de l'eau à chauffer, prit le filtre sur la tablette, trouva le moulin à café empli de grains et appuya sur le bouton le temps qu'il fallait. Oh non! Il ouvrit le réfrigérateur, prit une bouteille de O'Keefe et, après l'avoir décapsulée, en vida les trois quarts sans même la goûter. Au moment où la bière glaciale arrivait dans son estomac, une double pensée le prit par surprise: Si seulement Edward était toujours

en vie; si seulement John n'avait pas tellement insisté pour donner cette foutue soirée.

- Alors, qu'y a-t-il? demanda Ricky. Encore quelqu'un qui s'est introduit dans sa propriété? Nous lui avons expliqué notre position à ce sujet: même s'il gagne le procès, il n'en tirera pas assez pour couvrir les frais.

Ils abordaient la vallée de la Cayuga, et Ricky conduisait la vieille Buick avec la plus grande prudence. Les routes étaient glissantes; normalement, il aurait fait monter ses pneus neige avant de parcourir les huit miles qui séparaient Milburn de la ferme d'Elmer Scales, mais Sears ne lui en avait pas laissé le temps. Sears, énorme avec son chapeau noir et son pardessus à col de fourrure noire, en paraissait tout aussi conscient que Ricky.

- Fais attention à la route, lui dit-il. Il paraît qu'il y a du verglas aux environs de Damascus.

- Nous n'allons pas à Damascus.

- Fais attention quand même.

- Pourquoi ne voulais-tu pas prendre ta voiture?

- Elle est au garage: je fais mettre les pneus neige.

Ricky émit un grognement amusé. Sears était dans une de ses humeurs réticentes, conséquence fréquente chez lui d'une conversation avec Elmer Scales. C'était un de leurs plus anciens clients - et l'un des plus difficiles. (Elmer était venu les voir pour la première fois à l'âge de quinze ans, muni d'une longue liste de tous les gens qu'il voulait attaquer. Ils n'avaient jamais réussi à

se débarrasser de lui et il n'avait pas davantage modifié

sa conception selon laquelle le moindre conflit devait immédiatement entraîner une action en justice.) Décharné et nerveux, avec des oreilles décollées et une voix aiguë, Scales avait été baptisé "notre Virgile" par Sears, à cause des poèmes qu'il envoyait régulièrement à

des revues catholiques et aux journaux locaux.. Ricky croyait savoir que les revues refusaient tout aussi régulièrement ses poèmes (un jour, Elmer lui avait montré

un dossier plein de lettres de refus), mais que les journaux locaux en

avaient publié deux ou trois. Ses poèmes étaient d'inspiration religieuse, et leurs images étaient puisées dans la vie quotidienne du fermier qu'était Elmer: Les vaches font " meuh ", les agneaux font

" bêêê "; Dieu en sa gloire terrible apparaît. Comme Elmer Scales, qui avait huit enfants et une passion immodérée pour les litiges.

Une ou deux fois par an, l'un des associés était appelé

d'urgence par Scales, qui l'emmenait voir la clôture brisée par où un chasseur ou un gamin était entré dans ses terres; souvent, Elmer avait pu identifier ces intrus à

la jumelle et voulait attaquer. Ils réussissaient généralement à l'en dissuader, mais il avait toujours deux ou trois procès en cours. Cette fois, Ricky pensait toutefois que c'était plus grave; Scales n'avait jamais demandé -

ordonné, en fait-aux deux associés de venir le voir à la ferme.

- Comme tu le sais, Sears, je suis parfaitement capable de conduire et de réfléchir en même temps. Je fais à peine du cinquante. Tu pourrais peut-être me confier ce qu'Elmer a encore trouvé.

- Plusieurs de ses bêtes sont mortes.

Sears avait à peine desserré les lèvres, comme s'ils allaient quitter la route s'il ouvrait la bouche.

- Pourquoi allons-nous le voir, dans ce cas ? Nous ne pouvons pas les ressusciter.

- Il veut que nous les voyions. Il a également fait venir Walter Hardesty.

- Elles ne sont donc pas simplement " mortes ".

- Avec Elmer, on ne sait jamais. Avant tout, Ricky, conduis-nous jusque-là en toute sécurité. Cela risque d'être suffisamment macabre comme ça.

Ricky risqua un oeil sur son associé; Sears était bien pâle, ce matin. Des veines bleutées battaient à intervalles sous la peau lisse et tendue, et sous les yeux restés si jeunes pendaient des poches grises et veinées.

- Regarde la route, lui dit Sears.

- Tu as une mine terrible.

- Je ne pense pas qu'Elmer s'en formalisera.

Les yeux bien fixés sur la petite route de campagne, Ricky estima qu'il pouvait parler:

- As-tu passé une mauvaise nuit?

- Je crois que la neige commence à fondre.

Ricky ignora cette remarque, d'ailleurs manifestement inexacte.

- Alors ?

- Toujours aussi observateur, Ricky. Oui.

- Moi aussi. Stella pense que nous devrions en parler.

- Pourquoi ? Elle passe également de mauvaises nuits ?

- Elle pense que cela nous aiderait d'en parler.

- C'est bien d'une femme. Parler ne fait qu'ouvrir les plaies. Le silence les aide à guérir.

- Dans ce cas, c'était une erreur de demander à

Donald Wanderley de venir.

Sears se racla la gorge avec exaspération.

- Désolé, Sears, je n'aurais pas dû dire cela. Ce n'était pas de jeu. Je pense néanmoins que nous devrions en parler, pour la même raison qui te fait croire que nous devrions inviter ce gosse.

- Ce n'est pas un gosse. Il a trente-cinq ans. qua-

rante, peut-être.

- Tu as parfaitement compris ce que je voulais dire.

(Ricky prit une profonde inspiration.) Bon. Je te demande à l'avance de m'excuser, mais je vais te raconter le rêve que j'ai fait cette nuit. Stella dit que je me suis réveillé en hurlant. C'est en tout cas le rêve le plus affreux que j'aie jamais fait.

A un changement soudain de l'atmosphère de la voiture, Ricky comprit que l'intérêt de Sears s'était éveillé .

- J'étais dans une maison abandonnée, à l'étage supérieur, et une bête mystérieuse essayait de me trouver. Je te passe les détails, mais j'avais le sentiment d'un danger épouvantable. A la fin du rêve, le monstre entra dans la chambre o' je me trouvais, mais ce n'était plus un monstre. C'étaient toi, Lewis et John. Et vous étiez morts tous les trois.

Il jeta un coup d'oeil de côté et vit la courbe de la joue marbrée de Sears, et le bord arrondi de son chapeau.

- Tu nous a vus tous les trois.

- Oui.

Sears s'éclaircit la gorge puis ouvrit la vitre d'une bonne vingtaine de centimètres. Sears gonfla la poitrine sous l'épais pardessus; les poils de son col de fourrure s'aplatirent dans le courant d'air.

- Etonnant. Tu dis bien que nous étions trois?

- Oui. Pourquoi ?

- Etonnant, répéta Sears. Parce que j'ai fait un rêve identique. Mais lorsque la chose monstrueuse a fait irruption dans ma chambre, je n'ai vu que deux hommes.

Lewis et John. Tu n'étais pas là.

Ricky mit un bon moment à identifier l'intonation qu'il avait cru saisir dans la voix de son associé, et, lorsqu'il eut enfin réussi à mettre le doigt dessus sa surprise fut telle qu'il ne dit plus un mot jusqu'à leur arrivée dans la longue allée carrossable menant à la ferme d'Elmer Scales. C'était de l'envie.

" Notre Virgile ", déclara Sears; Ricky estima qu'il se parlait à lui-même. Alors qu'ils approchaient à une allure modérée de la longue ferme à un étage, Ricky aperçut Scales, en veste de tweed, visiblement impatient, qui les attendait sur le porche. Avec sa casquette et ses oreilles rougies par le froid, il ressemblait à un gentleman-farmer du siècle passé. Une Dodge grise était arrêtée devant la maison; en se garant à côté d'elle, Ricky vit l'écusson du shérif sur la portière.

- Walt est arrivé, dit-il à Sears, qui approuva de la tête.

Les deux hommes descendirent et boutonnèrent aussitôt leurs pardessus. Scales, que deux enfants tremblants de froid étaient venus rejoindre, ne bougeait pas du porche. Il avait le regard dur et passionné qui accompagnait ses actions en justice les plus ferventes. Il les interpella de sa voix nasillarde:

- Il était temps que vous arriviez. Walt Hardesty est là depuis dix minutes.

- Il avait moins de chemin à faire, grommela Sears, tenant son chapeau qui menaçait d'être emporté par le vent que nul arbre n'arrêtait.

- Je sais, Sears James, avec vous, personne n'a jamais le dernier mot. Allez, les enfants, filez! Vous allez vous geler le derrière.

Il donna une bonne tape aux deux garçons qui regagnèrent la maison en courant. Cela fait, Scales considéra les deux septuagénaires avec un sourire sinistre.

- que se passe-t-il, Elmer? demanda Ricky en remontant son col. Dans ses chaussures noires bien cirées, ses pieds étaient déjà gelés.

- Attendez de voir. Vous n'êtes guère en tenue pour aller dans les champs. Pas de chance. Un instant, je vais chercher Hardesty.

Il disparut dans la maison et revint presque aussitôt avec le shérif, qui portait une longue veste de toile doublée de mouton et un chapeau de cow-boy. Alarmé

par la remarque de Scales, Ricky regarda ses pieds: il portait de lourds brodequins de chasse. Habillé de la sorte, il faisait quinze ans de moins que son ,ge. Hardesty les salua, ajoutant:

- Maintenant que vous êtes là, Elmer va sans doute nous expliquer ce mystère?

- Pour s'r, dit le fermier en les précédant sur le chemin menant à une grange saupoudrée de neige.

Suivez-moi, messieurs, et vous pourrez vous rendre compte par vous-mêmes.

Hardesty se mit à côté de Ricky. Sears fermait la marche, avec une immense dignité.

- Bigrement froid, fit observer le shérif. L'hiver va être long.

- J'espère que non, dit Ricky. Je suis trop vieux pour cela.

Avec des gestes exagérés et une expression de joie presque sardonique, Scales ouvrit une barrière donnant sur un pré.

- Et maintenant, Walt, ouvrez bien vos yeux. Regardez si vous voyez des traces.

Il montra de larges empreintes de pas.

- «a, ce sont les miennes, quand je suis allé et revenu ce matin.

Les empreintes revenant vers la ferme étaient plus espacées, comme si Scales avait couru.

- O est votre carnet ? Vous ne prenez pas de notes ?

- Calmez-vous, Elmer, dit le shérif. Je veux d'abord voir o est le problème.

- Vous en avez pris, pourtant, quand mon aîné a eu son accident de voiture.

- Allons, Elmer, faites-nous voir ce que vous voulez nous montrer.

- Vous allez abîmer vos belles chaussures, vous deux, dit Elmer. Mais ce n'est pas de ma faute. Suivez-moi.

Hardesty emboîta le pas au fermier; dans son gros manteau, ce dernier ressemblait, vu de dos, à un gamin en train de gambader. Ricky se retourna vers Sears, qui regardait le pré enneigé avec dégoût.

- Il aurait pu nous prévenir qu'il fallait des bottes.

- Il a l'air de bien s'amuser, dit Ricky, avec une nuance d'étonnement dans la voix.

- Il s'amusera quand j'aurai attrapé une pneumonie et que j'intenterai une action contre lui, marmonna Sears. Allons-y, puisque nous n'avons pas le choix.

Hardiment, Sears avança un pied élégamment chaussé

dans le pré; il s'enfonça dans la neige jusqu'aux lacets.

- Zut!

Il le retira aussitôt et le secoua. Les autres étaient déjà au milieu du pré.

- Je n'y vais pas, déclara Sears en enfonçant ses mains d'un geste décidé dans les poches de son opulent pardessus. Il peut venir à l'étude, s'il a besoin de nous!

- Je pense qu'il vaut mieux que j'y aille tout de même, dit Ricky en s'avançant résolument dans la prairie.

Walt Hardesty s'était retourné pour voir s'ils arrivaient; en le voyant ainsi, avec sa moustache en désordre, on aurait cru un shérif du Far-West transporté

dans les neiges de l'Etat de New York. Il semblait sourire. Elmer Scales, lui, continuait à avancer sans se préoccuper des autres. Ricky prenait soin de marcher dans les empreintes de ceux qui l'avaient précédé. Derrière lui, Sears poussa un immense soupir et commença à le suivre.

Ils traversèrent le pré en file indienne; Elmer en tête, qui ne cessait de parler et de gesticuler. Avec un sourire triomphal qu'il avait peine à dissimuler, il s'arrêta près d'une levée de terre. A côté de lui se trouvaient quelques curieux monticules, comme des tas de linge sale à demi recouverts par la neige. Hardesty s'agenouilla, t,ta, puis poussa de toutes ses forces; le tas se retourna et l'on vit apparaître quatre petits sabots noirs et luisants.

Ricky les rejoignit; il avait les pieds trempés. Sears, les bras écartés pour ne pas perdre l'équilibre, était encore à quelque distance.

- J'ignorais que vous aviez encore des moutons, dit Hardesty.

- Maintenant, je n'en ai plus! cria Scales. Il ne me restait que ces quatre-là, et on me les a tués. Je les gardais par sentimentalité. Mon père en avait deux centaines, mais il n'y a plus d'argent à gagner avec ces stupides animaux. Les gosses les aimaient bien, c'est tout .

Ricky regarda les quatre bêtes mortes: couchées sur le côté, les yeux vitreux, la laine encollée de neige, il demanda innocemment:

- De quoi sont-ils morts?

- Ha ! rugit Scales. Voilà bien la question, hein ? «a, c'est à vous de me le dire, c'est vous qui représentez la loi, non?

Hardesty, toujours agenouillé à côté du mouton qu'il avait retourné, leva les yeux et considéra Scales-avec dégoût:

- Voulez-vous dire que vous ne savez même pas s'ils sont morts de mort naturelle, Elmer?

Scales rugit de plus belle, en agitant les bras comme des ailes de chauve-souris:

- «a, pour le savoir, je le sais!

- Comment le savez-vous?

- Parce que rien ne peut tuer un fichu mouton voilà

pourquoi je le sais! Et qu'est-ce qui en tuerait quatre d'un coup, hein? Une crise cardiaque, peut-être?

Sears arriva, plus immense que jamais.

- quatre moutons morts, constata-t-il. Je suppose que vous voulez attaquer?

- Hein? Trouvez le fou qui a fait ça et traînez-le devant les tribunaux!

- Et qui cela pourrait-il être?

- Sais pas. Mais...

- Oui... ? fit Hardesty en interrompant son examen du mouton mort.

- Je vous le dirai à la maison. Pour le moment, monsieur le shérif, regardez-les bien, prenez des notes et trouvez ce qu'il leur a fait.

- qui, " il "?

- A la maison.

Hardesty continua à palper la carcasse en grimaçant.

- C'est le vétérinaire qu'il vous faudrait, Elmer.

Ses mains montèrent vers le cou de l'animal.

- Aha !

- quoi? s'exclama Elmer en faisant un bond.

Au lieu de répondre, Hardesty, toujours accroupi, alla vers un des autres moutons et enfonça ses mains dans l'épaisse toison entourant le cou.

- Vous auriez pu découvrir ça vous-même.

Prenant la tête de l'animal à deux mains, il la força en arriere.

- Jésus ! s'exclama Scales; les deux avocats restèrent silencieux; Ricky regarda la longue estafilade barrant le cou du mouton.

- Du beau travail, dit Hardesty. Sans bavures. «a va, Elmer, vous avez prouvé ce que vous vouliez prouver. Rentrons.

Il s'essuya les mains dans la neige.

- Jésus, répéta Elmer. Ils ont été égorgés ? Tous les quatre ?

Avec des gestes las, Hardesty alla regarder le cou des agnaux restants.

- Oui, tous les quatre.

- Celui qui a fait ça, il l'emportera pas au paradis!

glapit Elmer. Merde, alors ! Je savais bien que c'était pas normal .

Hardesty s'était redressé et examinait toute l'étendue de la prairie.

- Vous êtes s'r que vous êtes venu ici ce matin, et que vous êtes revenu par le même chemin?

- Comme je vous l'ai dit.

- Comment vous êtes-vous aperçu que quelque chose n'était pas normal?

- Parce que je les ai vus de la fenêtre, ce matin.

D'habitude, en me lavant le visage le matin, la première chose que je vois, c'est ces stupides animaux. Voyez?

Il montra la maison, et la fenêtre de la cuisine qui leur faisait face.

- D'ici à la maison, c'est que de l'herbe et ils se baladent toute la journée, à s'emplir la panse. quand y'a vraiment trop de neige, je les mets dans la grange. Alors, ce matin, je les ai vus comme vous les voyez maintenant.

Comme c'était décidément pas normal, j'ai mis mes bottes et je suis allé voir. Après, je vous ai appelé, et aussi mes avocats. Je vous demande d'arrêter celui qui a fait ça, et je le traînerai devant les tribunaux.

- Il n'y a aucune trace en dehors des vôtres, dit Hardesty en se lissant la moustache.

- Je sais, dit Scale. Il les a effacées.

- Peut-être bien, mais en général, ça se voit quand même, dans la neige.

Seigneur, elle a bougé; ce n'est pas possible, elle est morte.

Faisant taire la voix démente qui s'était levée dans son esprit, Ricky rompit le silence méfiant qui s'était instauré entre les deux hommes:

- Par ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué

qu'il n'y a pas une goutte de sang.

Les quatre hommes restèrent un moment à regarder les cadavres des bêtes et la neige fraîchement tombée.

C'était vrai.

- Je propose que nous quittions cette steppe, dit Sears.

Elmer resta encore un moment à fixer la neige en avalant sa salive. Sears se mit en marche. Les autres ne tardèrent pas à le suivre.

- Allez, les enfants, sortez de la cuisine, cria Scales pendant que les deux avocats ôtaient leur pardessus.

Nous voulons parler tranquilles. Allez, filez!

Deux enfants restèrent près de l'escalier, regardant avec de grands yeux le pistolet du shérif.

- Sarah! Mitchell! Voulez-vous monter!

Il précéda les trois hommes dans la cuisine; à leur arrivée, une femme aussi maigre qu'Elmer bondit de sa chaise, et, les mains serrées contre la poitrine, les salua:

- Bonjour, Mr. James. Bonjour, Mr. Hawthorne.

Est-ce que je peux vous offrir un café?

- Avant tout, des serviettes en papier, s'il vous plaît, Mrs. Scales, dit Sears. Et ensuite, un café.

- Des serviettes...

- Pour essuyer mes chaussures, Mr. Hawthorne en aura certainement besoin lui aussi.

Mrs. Scales regarda avec effroi les chaussures des deux avocats.

- Oh mon Dieu... Attendez, je vais vous aider.

Elle sortit un rouleau de papier d'un tiroir, en arracha une bonne longueur et s'agenouilla aux pieds de Sears.

- Merci, mais ce ne sera pas nécessaire, dit Sears en lui prenant le papier des mains.

Seul Ricky comprit que Sears n'était pas simplement impoli, mais profondément troublé.

- Mr. Hawthorne?

Un peu démontée par l'impolitesse de Sears, Mrs.

Scales s'était tournée vers Ricky.

- Merci, Mrs. Scales, c'est gentil à vous. (Il accepta également un morceau de papier.)

- Ils ont été égorgés, expliquait Elmer à sa femme.

Je te l'avais bien dit, non ? Un fou rôde dans les parages.

Et... (il haussa la voix)... c'est un fou capable de voler, car il n'a laissé aucune empreinte.

- Dis-leur... (Elmer lui coupa la parole d'un regard courroucé, et elle

alla s'occuper du café.)

- que vouliez-vous nous dire? demanda Hardesty.

Débarrassé de son costume de cow-boy, le shérif faisait ses cinquante ans. Il picole pire que jamais, se dit Ricky en voyant le fin réseau de veines éclatées dont son visage était couvert. Sans compter son indécision crois-sante. En vérité, et malgré son allure de ranger du Texas, son nez crochu et ses yeux bleus et froids, Walter Hardesty était trop paresseux pour être un bon shérif. Il avait fallu qu'on le lui dise pour qu'il examine les deux derniers moutons: typique. Et au fond, Elmer Scales avait raison: il aurait dû prendre des notes.

Le fermier bomba le torse, s'apprêtant à licher sa bombe. Les veines de son cou ressortaient, dures et noueuses, et ses petites oreilles pointues étaient plus rouges que Jamais.

- Enfin diable, je l'ai vu, ce type, non? (Avec une expression comique, il les regarda tour à tour.)

- Ce type, répéta sa femme, lui faisant écho avec ironie.

- Zut enfin, quoi d'autre! dit Scales en tapant du poing sur la table. Sers-nous ce café et cesse de m'inter-rompre, femme. (Faisant de nouveau face aux trois hommes, il poursuivit :) Grand comme moi ! Plus grand, même ! Et il me fixait sans cesse ! Jamais rien vu de plus incroyable. (Prenant son temps pour mieux jouir de son triomphe, il écarta les bras :) Juste dehors. A peine plus loin que ça. qu'est-ce que vous en dites, de ça?

- Vous l'avez reconnu? demanda Hardesty.

- Non, je ne l'ai pas assez bien vu pour ça. Je vais vous dire comment ça s'est passé.

Incapable de se contenir, il commença à aller et venir dans la cuisine, et Ricky se souvint d'une impression déjà

ancienne: que " notre Virgile " écrivait de la poésie parce qu'il était trop futile pour se rendre compte qu'il n'en était pas capable.

- La nuit dernière, tard, j'étais ici. Je ne pouvais pas dormir, pas moyen.

- Non, pas moyen, répéta sa femme.

Des hurlements et des bruits de course effrénée se firent entendre à l'étage.

- Laisse tomber le café et monte les calmer un peu, dit Scales.

Il se tut pendant qu'elle sortait. Bientôt une nouvelle voix vint se joindre à la cacophonie, et le silence se fit.

- Comme je le disais, j'étais ici, et je lisais deux ou trois catalogues de grainetiers et de fabricants de machines, lorsque j'ai entendu un bruit du côté de la grange. Un rôdeur! Tonnerre ! Je bondis à la fenêtre et je regarde dehors. Je vois qu'il neige. AÔe, du travail pour demain, je me dis. Et puis, je l'ai vu. Devant la grange. Enfin, entre la grange et la maison.

- A quoi ressemblait-il ? demanda Hardesty, qui n'avait même pas sorti son carnet.

- Impossible à dire. Il faisait trop noir! (Sa voix passa de l'alto au soprano:) Il était là, et il me fixait!

- Vous l'avez vu dans le noir? s'enquit Sears en étouffant un b,illement. Vous aviez allumé les lumières, dans la cour?

- Vous voulez plaisanter, Mr. Sears ? Au prix o' est l'électricité? Non, mais je l'ai vu, et j'ai vu qu'il était grand.

- Voyons, Elmer, comment avez-vous vu cela? demanda Hardesty.

Mrs. Scales descendait l'escalier avec bruit, faisant claquer ses talons sur les marches. Ricky éternua. Un enfant commença à siffler, puis cessa lorsque les pas s'arrêtèrent dans l'escalier.

- Parce que j'ai vu ses yeux ! Comme je vous le dis !

Ils me fixaient ! A au moins un mètre quatre-vingts du sol .

- Vous avez vu ses yeux? dit Hardesty, incrédule.

Comment ils étaient, ses yeux, lumineux dans le noir?

- Exactement! rétorqua Elmer.

Ricky se tourna brusquement vers Elmer, qui les regardait tous avec une évidente satisfaction, et remarqua que Sears, de l'autre côté de la table, était tendu et s'efforçait de ne pas trahir son émotion -

exactement comme Ricky lui-même. Sears aussi. Pour lui aussi, cela revêt une signification particulière.

- Bref, Walt, conclut Elmer, je compte sur vous pour attraper ce salopard, et sur vous, messieurs les avocats, pour faire payer ce foutu monstre... Excuse mon langage, chérie.

Sa femme venait de regagner la cuisine et elle accepta son excuse d'un mouvement volontaire du menton avant d'aller tirer la machine à café du réchaud à gaz.

- Avez-vous vu quelque chose la nuit dernière, Mrs.

Scales? demanda Hardesty.

Ricky rencontra le regard de Sears et sut qu'il s'était trahi .

- Tout ce que j'ai vu, c'est que mon mari avait peur.

Je suppose qu'il vous avait caché cela?

Gêné, Elmer s'éclaircit la gorge.

- Eh bien... je dois dire que c'était plutôt bizarre.

- Bon, dit Sears, je pense que nous en savons assez.

Si vous voulez bien nous excuser, Mr. Hawthorne et moi-même avons affaire en ville.

- Vous prendrez quand même le temps de boire votre café, Mr. James, dit Mrs. Scales en posant devant lui un gobelet fumant. Vous aurez besoin de toutes vos forces pour faire payer ce foutu monstre.

Ricky se força à sourire mais Walt Hardesty pouffa de rire .

Lorsqu'ils furent sortis, Hardesty, de nouveau déguisé

en ranger du Texas, se pencha vers la vitre que Sears avait ouverte de cinq centimètres:

- Si vous retournez en ville, pourrions-nous nous retrouver quelque part pour causer un moment?

- C'est important?

- Peut-être, peut-être pas. J'aimerais vous parler, en tout cas.

- Fort bien. Nous vous rejoignons à votre bureau.

Hardesty se caressa le menton de sa main gantée.

- J'aimerais autant ne pas en parler devant les gars.

Les mains sur le volant, le visage alerte tourné vers le shérif, Ricky écoutait, mais une seule pensée occupait son esprit: «a y est, ça commence, et nous ne savons même pas ce que c'est.

- Vous avez une suggestion, Walt ? demanda Sears.

- Il faudrait un endroit discret o' nous pourrions parler tranquilles. Ah, oui, vous connaissez le bar Humphrey, juste à la sortie de la ville, sur la Seven Mile Road ?

- Je vois o' c'est.

- Il m'arrive d'utiliser l'arrière-salle quand j'ai à

discuter d'affaires confidentielles. On se retrouve là-bas ?

- Puisque vous insistez, répondit Sears, sans prendre la peine de consulter Ricky.

Ils suivirent la voiture de Hardesty, roulant un peu plus vite qu'à l'aller. Toute conversation était devenue impossible depuis que chacun d'eux savait que l'autre aussi connaissait cette chose effrayante qu'Elmer avait vue. Lorsque Sears se décida à ouvrir la bouche, ce fut pour parler d'un sujet apparemment anodin:

- Hardesty est stupide et incompetent.

- Affaires confidentielles! En tête à tête avec une bouteille de bourbon, probablement!

- Nous savons enfin ce qu'il fait de ses après-midi.

Ricky, les yeux sur la route, quitta l'autoroute pour s'engager dans Seven Mile Road. Le seul bâtiment en vue était le bar, une bâtisse en béton gris, tout en angles, à quelque deux cents mètres sur leur droite.

- Cela ne fait pas de doute. Il boit du whisky dans l'arrière-salle du bar de Humphrey Stalladge. Sa place serait à l'usine de chaussures

d'Endicott.

- De quoi penses-tu qu'il veut nous entretenir?

- Nous le saurons bien assez tôt. Voilà, nous y sommes .

Hardesty se tenait déjà à côté de sa voiture, dans le vaste parking pratiquement vide. L'établissement, en fait un vulgaire bar-dancing de banlieue, avait une longue façade avec un toit à pignons et deux grandes fenêtres noires au-dessus desquelles des enseignes lumineuses épelaient son nom et les mots: Utica Club. Ricky se gara à côté de la voiture du shérif, et les deux avocats sortirent dans le vent glacial.

- Venez, suivez-moi, dit Hardesty, la voix empreinte d'une fausse bonhomie.

Après avoir échangé un regard éloquent, ils montèrent à sa suite les marches de béton. Dès qu'il fut entré

dans le bar, Ricky éternua très fort, deux fois de suite.

Omar Norris, l'un des rares ivrognes à plein temps de la ville, était assis au comptoir; il les regarda entrer avec stupéfaction. Le gros Humphrey Stalladge faisait le tour des tables pour vider les cendriers.

- Walt ! s'écria-t-il avant de saluer Ricky et Sears de la tête.

Depuis qu'ils étaient entrés dans le bar, Hardesty avait changé: il paraissait plus grand, plus noble, et son attitude physique envers les deux vieux messieurs qui le suivaient suggérait qu'ils étaient venus le consulter sur un sujet important. Ayant regardé Ricky de plus près, Stalladge s'exclama:

- Mr. Hawthorne, n'est-ce pas? et ajouta avec un sourire: Eh bien...

Ricky comprit que Stella avait d° fréquenter ce lieu.

- L'arrière-salle est libre? demanda Hardesty.

- Pour vous, elle l'est toujours.

D'un geste large, Stalladge désigna une porte marquée " privé ", à l'autre extrémité du comptoir, et regarda les trois hommes traverser la salle poussiéreuse.

Omar Norris, pas encore revenu de sa stupéfaction, les regardait aussi:

Hardesty, ressemblant à un agent du F.B.I.- Ricky, remarquable seulement par sa sobre élégance; et Sears, dont la présence imposante (c'était la première fois que cette comparaison venait à l'esprit de Ricky) n'était pas sans rappeler Orson Welles.

- Vous voilà en bonne compagnie, Walt, dit Stalladge derrière eux, et Sears émit un bruit dégoûté du fond de la gorge - autant à cause de cette remarque que devant le geste négligent de la main par lequel Hardesty l'accueillit; ce dernier ouvrit la porte d'un geste princier.

Après leur avoir indiqué qu'il fallait suivre un sombre couloir jusqu'à la pièce située au fond, il reprit une attitude détendue:

- Je peux vous offrir quelque chose?

Les deux hommes secouèrent la tête.

- Personnellement, j'ai une petite soif, ajouta-t-il en souriant avant de ressortir.

Sans un mot, les deux avocats gagnèrent la petite salle; Ricky trouva l'interrupteur, mais devant l'ampoule, des caisses de bière étaient entassées jusqu'au plafond; la faible lumière leur permit tout juste de distinguer une table marquée par des milliers de cigarettes, et entourée de cinq ou six chaises pliantes. La pièce entière sentait le tabac et la bière aigrie.

- que faisons-nous ici? demanda Ricky.

Sears se laissa tomber sur une des chaises, soupira, et ôta son chapeau, qu'il posa soigneusement sur la table.

- Si tu te demandes ce qui va sortir de cette invraisemblable expédition, je peux te le dire, Ricky: rien, rien du tout.

- Sears... Nous devrions parler de ce qu'Elmer a vu là-bas.

- Pas devant Hardesty.

- Maintenant, avant son retour.

- Non, pas tout de suite, s'il te plaît.

- Mes pieds sont encore glacés, dit Ricky, et Sears lui adressa un de ses rares sourires.

Ils entendirent la porte se rouvrir. Hardesty arriva, un verre de bière dans une main et dans l'autre, son chapeau et une bouteille de LaBott's à moitié vide. Son teint était coloré, comme s'il avait été fouetté par le vent des plaines.

- quand on a la gorge sèche, il y a rien de tel que la bière, déclara-t-il.

Derrière le camouflage de la bière, on sentait nettement l'odeur plus cre du whisky sour mash. Ricky calcula qu'il avait eu le temps d'avalier un whisky et une demi-bouteille de bière pendant les quelques instants où

il était resté au bar.

- Vous n'étiez jamais venus ici?

- Non, dit Sears.

- C'est un bon coin vraiment tranquille. Humphrey veille à ce qu'on ne soit pas dérangé si on a à parler confidentiellement, et en plus, comme c'est loin du centre, personne n'aura vu le shérif entrer dans un bar en compagnie des deux plus éminents avocats de la ville.

- Personne, sauf Omar Norris.

- Il y a peu de chances qu'il s'en souvienne.

Hardesty s'installa à califourchon sur une chaise et lança son chapeau sur la table, où il heurta celui de Sears. Tandis que le shérif posait la bouteille de LaBott's et vidait à moitié son verre, Sears déplaça légèrement son chapeau.

- Si je puis répéter une question que mon associé

vient juste de me poser: que faisons-nous ici?

- Je vais vous dire quelque chose, Mr. James, et vous allez comprendre pourquoi nous ne pouvons pas parler devant Elmer.

Le regard du shérif brillait de la sincérité de l'ivrogne.

- Nous ne découvrirons jamais qui ou quoi a tué ces moutons .

Il but une nouvelle gorgée et étouffa un rot du dos de la main.

- Non? fit Sears. (Au moins, le grotesque numéro de Hardesty le faisait penser à autre chose; il mima la surprise et l'intérêt.)

- Non. Pas une chance, quoi qu'on fasse. Ce n'est pas la première fois qu'une chose de ce genre arrive.
- Vraiment? dit Ricky, ouvrant la bouche pour la première fois; il s'assit également, se demandant combien de têtes de bétail avaient été assassinées dans la région sans qu'il en ait jamais entendu parler.
- Oh, que non ! Pas par ici, mais dans d'autres coins du pays.
- Ah, bon ! (Ricky s'adossa avec précaution.)
- Vous vous souvenez peut-être qu'il y a quelques années, je suis allé à la convention nationale de la police, à Kansas City. Une semaine, voyage en avion. «a m'avait bien plu.

Ricky s'en souvenait, en effet, car à son retour, le shérif avait parlé du thème, " nécessité d'une force de l'ordre moderne et bien équipée dans la petite ville américaine ", devant les organisations qui avaient financé son voyage: le Lion's Club, les Kiwanis, le Rotary, les Haycees et les Elks, l'Association nationale de tir, les Francs-Maçons et la John Birch Society, la V.F.W. et les Amis de la forêt américaine - par obligation professionnelle, Ricky faisait partie du tiers de ces associations.

- Un soir au motel, reprit Hardesty en brandissant sa bouteille de bière comme si c'était un hot-dog, j'ai discuté avec un groupe de shérifs du coin-des gars du Kansas, du Missouri et du Minnesota, vous voyez. Et ils parlaient justement de ça, de ce genre de crimes bizarres et jamais résolus. Mais voilà o' je veux en venir: au moins deux ou trois des gars s'étaient trouvés exactement devant ce que nous avons vu aujourd'hui: du bétail trouvé mort dans les champs, pas de cause apparente jusqu'à ce qu'on regarde bien et qu'on trouve, vous savez quoi-des plaies bien nettes, dignes d'un chirurgien. Et pas une goutte de sang. Exsangues, ils appelaient ça. A la fin des années soixante, il y en aurait eu une véritable épidémie dans la vallée de l'Ohio. Des chevaux, des chiens, des vaches, selon le gars-on a probablement eu droit aux premiers moutons. Et quand vous avez dit qu'il n'y avait pas de sang, Mr. Hawthorne, ça m'est revenu tout à coup. Sans quoi je m'en serais peut-être pas souvenu. Normalement, un mouton, ça saigne vachement. Et à Kansas City, la même chose était arrivée l'année d'avant la conférence, aux alentours de Noël .

- Ridicule ! déclara Sears. Je ne vais pas continuer à écouter ces inepties.

- Excusez-moi, Mr. James, mais ce ne sont pas des inepties. C'est réellement arrivé. Vous n'avez qu'à vérifier dans le Kansas City Times. C'était en décembre 1973; plein de bétail mort, pas de traces de pas, pas de sang-et il venait de neiger, juste comme aujourd'hui.

Il fit un clin d'oeil à Ricky, et vida son verre.

- Et on n'a jamais arrêté personne ? demanda Ricky.

- Jamais. Nulle part. Comme si quelqu'un était venu faire un tour, avait fait son numéro, puis était reparti sans demander son reste. A mon avis, ça doit être quelqu'un qui trouve ça drôle. Une farce, quoi.

- Hein ? explosa Sears. Des vampires ? Des démons? Et puis quoi encore!

- Je n'ai jamais dit ça. Enfin, je sais bien que les vampires, ça n'existe pas, c'est comme ce fichu monstre de je ne sais plus quel lac d'Ecosse, on sait bien que ce n'est pas vrai !

Hardesty se radossa et croisa ses mains derrière sa nuque.

- Mais on n'a jamais trouvé qui c'était, et nous ne trouverons rien non plus. Ce n'est même pas la peine de chercher. Il faudra raconter à Elmer que je me donne beaucoup de mal, sans ça, il va gueuler.

- Est-ce réellement tout ce que vous avez l'intention de faire? demanda Ricky, incrédule.

- Oh, j'enverrai sans doute un homme faire le tour des fermes pour demander s'il ne s'est rien passé de bizarre la nuit dernière, mais c'est à peu près tout.

- C'est pour nous dire cela que vous nous avez fait venir ici? demanda Sears.

- C'est pour vous dire cela.

- Tu viens, Ricky, on s'en va.

Sears repoussa sa chaise et reprit son chapeau.

- De plus, j'avais l'impression que les deux plus éminents avocats de la ville avaient quelque chose à me dire .

- C'est possible, mais je doute que vous nous auriez écoutés.

- Allons, Mr. James, un peu moins de superbe.

Nous sommes du même côté de la loi, non?

Sans tenir compte du soupir excédé de Sears, Ricky demanda:

- Et que pensiez-vous que nous aurions à vous dire ?

- Ce que vous croyez savoir au sujet de ce qu'Elmer a vu la nuit dernière.

Souriant, il se gratta le front.

- Vous êtes devenus comme deux blocs de glace, dès qu'Elmer a parlé de ça. Donc, vous savez, ou avez entendu ou vu quelque chose que vous ne vouliez pas dire à Elmer Scales. Et maintenant, si vous aidiez un peu votre shérif?

Sears se leva.

- J'ai vu quatre moutons morts, et je ne sais rien de plus. Voilà tout, Walter. (Il prit son chapeau.) Viens, Ricky, nous avons assez perdu de temps.

- Il avait raison, n'est-ce pas?

Ils arrivaient à Wheat Row. A leur droite, la grande masse grise de la cathédrale St. Michel paraissait suspendue entre ciel et terre; les grotesques statues de saints qui ornaient le porche et les fenêtres étaient affublées de bonnets de neige fraîche.

- A quel sujet?

Sears montra l'étude.

- Miracle des miracles, une place juste devant la porte .

- Au sujet de ce qu'Elmer a vu.

- Si Wait Hardesty s'en est rendu compte, c'est que ça devait être gros. Oui, bien sûr.

- As-tu réellement vu quelque chose?

- J'ai vu quelque chose qui n'existait pas. Une hallucination. La seule explication que je puisse trouver, c'est que j'étais mort de fatigue et

dans un état émotif causé

par l'histoire que je venais de raconter.

Ricky se gara prudemment en marche arrière devant la haute façade en bois.

Sears toussota et posa la main sur la poignée de la portière, mais n'ouvrit pas. Ricky eut l'impression qu'il regrettait déjà ce qu'il allait dire.

- Je suppose que tu as plus ou moins vu la même chose que " notre Virgile ".

- En effet... Plus exactement, je l'ai senti, mais je savais que c'était là.

- Oui.

Sears toussota de nouveau; Ricky attendit, tendu.

- Et moi, j'ai vu Fenny Bate.

- Le garçon de ton histoire? dit Ricky, stupéfait.

- Le garçon que je voulais sauver, ou du moins éduquer. Le garçon que, probablement, j'ai tué-ou du moins aidé à tuer.

Sears laissa retomber sa main sur le siège. Enfin, il se décida à parler.

Ricky essaya d'assimiler ce qu'il venait d'entendre.

- Je n'étais pas certain que...

Il s'interrompit, se rendant compte qu'il allait enfreindre une des règles de la Chowder Society.

- que c'était une histoire vraie? Oh, mais parfaitement vraie, Ricky. Fenny Bate a réellement existé, et il est réellement mort.

Ricky se souvint d'avoir vu une lumière allumée chez Sears.

- L'as-tu vu en regardant par la fenêtre de la bibliothèque ?

- Non, en montant. Il était très tard, vers les deux heures. Je m'étais endormi dans un fauteuil après avoir fait la vaisselle. Je ne me sentais pas très bien, en fait-et je me serais senti beaucoup plus mal si j'avais

su qu'Elmer Scales allait me réveiller à sept heures du matin par son coup de téléphone. Bref, après avoir éteint dans la bibliothèque, j'ai commencé à monter les escaliers, et c'est alors que je l'ai vu, assis sur une marche. Il semblait endormi. Il portait les haillons que je lui connaissais et était pieds nus.

- qu'as-tu fait?

- J'étais trop effrayé pour faire quoi que ce soit. Je n'ai plus la force de mes vingt ans, Ricky. Je ne sais pas combien de temps je suis resté figé sur place. Craignant de m'évanouir, je me suis appuyé sur la rampe. C'est alors qu'il s'est réveillé.

Il avait joint les mains devant lui, et Ricky pouvait voir qu'il serrait fort.

- Il n'avait pas d'yeux. Rien que des trous béants. Le reste de son visage était souriant.

Sears se prit le visage dans les mains.

- Oh, mon dieu, Ricky. Il voulait jouer.

- Il voulait jouer?

- C'est du moins ce qui me passa par l'esprit. J'étais incapable de penser rationnellement. Lorsque... l'apparition... se leva, je redescendis l'escalier en courant et j'allai m'enfermer dans la bibliothèque. J'avais l'impression qu'il était parti, mais j'avais trop peur pour aller voir. Allongé sur le canapé, j'ai fini par m'endormir et j'ai fait ce rêve dont nous avons parlé. Ce matin, bien s^or, je me suis rendu compte de ce qui s'était passé.

J'avais eu des visions, comme on dit vulgairement. Et je ne pensais pas-je ne pense toujours pas d'ailleurs-que ce genre d'événements étaient du domaine de Walt Hardesty. Ou de notre Virgile, à ce compte-là.

- Mon Dieu, Sears, dit Ricky.

- N'y pense plus, Ricky. Oublie ce que je t'ai dit. Au moins jusqu'à l'arrivée du jeune Wanderley.

La phrase-Seigneur, elle a bougé; c'est impossible, elle est morte-traversa de nouveau son esprit, et il leva les yeux du tableau de bord qu'il n'avait cessé de fixer depuis que Sears lui avait demandé

l'impossible, pour regarder bien en face le visage blême de son associé.

- Non, dit Sears. N'en dis pas plus, de quoi qu'il s'agisse. Je ne veux pas en savoir davantage.

...non il faut mettre les pieds d'abord...

- Sears...

- Je ne peux pas, Ricky, dit Sears en descendant de voiture .

Hawthorne descendit de son côté et regarda Sears par-dessus le toit de la voiture: un homme imposant, tout en noir; l'espace d'un moment, il vit le visage de son ami prendre l'aspect cireux qu'il avait dans son rêve.

Au-delà, et tout autour de lui, la ville semblait flotter dans l'air hivernal, comme si elle aussi était secrètement passée dans la mort. Sears lui rendit son regard:

- Je peux en tout cas te dire une chose: j'aimerais qu'Edward fût encore en vie. Il m'arrive souvent de le souhaiter.

- Moi aussi, murmura Ricky, mais Sears lui avait déjà tourné le dos et montait les marches.

Un vent glacial se leva, mordant le visage et les mains de Ricky. Il éternua de nouveau et se hâta de suivre son ami.

John Jaffrey

Le docteur, qui avait donné cette soirée, émergea d'un sommeil agité au moment précis où Ricky Hawthorne et Sears James entamaient leur marche à travers champs en direction de ce qui ressemblait à de gros tas de linge sale. Jaffrey poussa un gémissement et parcourut la chambre du regard. Tout paraissait imperceptiblement changé, métamorphosé. Même l'épaule nue et ronde de Milly Sheehan, qui continuait à dormir à côté

de lui, paraissait insubstantielle, comme un petit nuage de fumée rose flottant dans l'air. Le papier peint fané

(des raies bleues et des roses d'un bleu plus soutenu), la table où des jetons étaient rangés en piles impeccables à

côté d'un livre emprunté à la bibliothèque (La Vie d'un chirurgien) et d'une lampe, les portes et les poignées du placard blanc, son costume

gris à fines rayures et son veston du soir, négligemment jetés sur une chaise: tout semblait décoloré, cotonneux comme l'intérieur d'un nuage. Il ne pouvait rester dans cette chambre à la fois familière et irréaliste.

Seigneur, elle a bougé..., ses propres mots, s'élevèrent et moururent dans l'air délavé, comme s'il venait de les dire. Hanté par ces mots il se hâta de se lever.

Seigneur, elle a bougé, cette fois, il l'entendit distinctement. Une voix égale, sans nuances ni vibrato, pas la sienne. Il fallait sortir de cette maison. Des rêves de la nuit, il se souvenait surtout d'une dernière image effrayante. Avant, il y avait eu comme d'habitude la partie où il se trouvait, paralysé, dans une chambre, une chambre qu'il n'avait jamais vue dans la réalité, et l'approche d'une bête menaçante qui s'était transformée en Sears et Lewis, morts tous les deux; il avait supposé

qu'ils faisaient tous ce rêve. Mais l'image qui l'avait chassé de son lit était celle-ci: le visage, couvert de sang et de meurtrissures, d'une jeune femme-aussi morte que Sears et Lewis dans le rêve familial-qui le fixait avec des yeux ardents et une bouche qui grimaçait un sourire. C'était plus réel que tout ce qui l'entourait, plus réel que lui-même. (Seigneur, elle a bougé; c'est impossible, elle est morte.)

Mais elle avait bougé, oh oui. Elle s'était redressée et avait souri.

Pour lui, la fin approchait, comme l'an passé pour Edward, et une partie de son esprit le savait. Et en était reconnaissante. Un peu surpris que ses mains ne passent pas à travers la poignée de cuivre de la commode, Jaffrey sortit des chaussettes et des sous-vêtements. Il s'habilla rapidement, choisissant n'importe quels vêtements au hasard, et descendit au rez-de-chaussée, où, obéissant à

un automatisme formé par une habitude vieille de dix ans, il entra dans un petit cabinet de consultation, ouvrit un meuble métallique et en sortit deux fioles ainsi que deux seringues non réutilisables. Il s'installa sur un fauteuil pivotant, releva sa manche gauche, sortit les seringues de leur emballage et en posa une sur la tablette métallique, à côté de lui.

La fille était assise sur le siège ensanglanté de la voiture et lui souriait à travers la vitre. Dépêche-toi, John, dit-elle. Il piqua l'aiguille à travers le bouchon de caoutchouc de la fiole contenant une solution d'insuline emplit la seringue et enfonça l'aiguille dans son bras.

Lorsqu'il eut injecté tout le liquide, il jeta la seringue dans un panier placé sous la table. Ensuite, il enfonça l'aiguille de l'autre seringue dans le second flacon, qui contenait une solution de morphine. Il se l'injecta dans la même veine.

Dépêche-toi, John.

Aucun de ses amis ne savait qu'il était diabétique (depuis une dizaine d'années); ils ne savaient pas davantage que, au cours de cette même période, il avait pris l'habitude de la morphine; ils avaient toutefois vu les effets de ce rituel matinal, qui minait peu à peu sa santé.

Une fois la seconde seringue jetée au panier, le Dr. Jaffrey passa dans la salle d'attente, où des chaises vides étaient rangées contre le mur; sur l'une d'elles apparut une jeune fille aux vêtements déchirés, au visage couvert de traînées rouges et dont la bouche laissa couler un liquide rouge lorsqu'elle dit: Dépêche-toi, John.

Il prit son pardessus dans la penderie et fut surpris de voir que sa main, au bout de son bras tendu, était un objet intact, au mécanisme parfait. Il lui sembla que derrière lui, quelqu'un l'aidait à mettre son pardessus.

Sans regarder, il prit un chapeau sur la tablette et sortit en toute hâte dans la rue.

Le visage lui sourit d'une fenêtre de l'ancienne maison d'Eva Galli. Allez, avance. D'une démarche incertaine, comme s'il était ivre, il descendit l'allée, sans même que ses pieds chaussés de chaussons ne sentent le froid, et commença à se diriger vers le centre. Jusqu'au coin de la rue, il sentit derrière lui la présence de cette maison, et une fois arrivé là, son pardessus non boutonné battant sur le pantalon de son complet gris et sur son veston de smoking, il vit soudain dans son esprit que la maison était en feu, qu'elle était devenue un mur de flammes transparentes dont il sentait la chaleur dans son dos, malgré la distance. Lorsqu'il se retourna, il n'y avait pas d'incendie, pas de flammes transparentes, rien d'anormal .

Ainsi, au moment où Ricky Hawthorne et Sears James buvaient un café en compagnie de Walt Hardesty dans une cuisine de ferme, le Dr. Jaffrey, frêle silhouette en chapeau de pêcheur, veston et pantalon dépareillés, pardessus déboutonné et avec des chaussons aux pieds, passait devant l'hôtel Archer; mais il ne s'en rendait pas davantage compte qu'il ne sentait le vent qui s'engouffrait dans son pardessus et en rabattait les pans derrière son dos. Eleanor Hardie, qui passait à

l'aspirateur les tapis de l'entrée, le vit passer, tenant son chapeau pour que le vent ne le fasse pas envoler et pensa: " Pauvre Dr. Jaffrey qui va voir un malade par un temps pareil. " La fenêtre était trop haute pour qu'elle pût voir les chaussons. Elle aurait été surprise aussi, de le voir hésiter au croisement et longer la place vers sa gauche, ce qui, en fait, le faisait revenir sur ses pas.

Lorsqu'il passa devant le Village Pump Restaurant, William Webb, le jeune garçon que Stella avait intimidé

mettait les tables pour le déjeuner, se dépêchant de disposer couverts et serviettes afin d'avoir le temps de prendre un café. Se trouvant plus près du Dr. Jaffrey qu'Eleanor Hardie ne l'avait été, il put voir en détail le visage pâle et troublé du médecin, son cou que rien ne protégeait du froid, le pyjama qu'il portait sous le veston du soir. Ma parole, le vieux doit être atteint d'amnésie pensa-t-il. Bill Webb avait eu à plusieurs reprises l'occasion de servir le Dr. Jaffrey: en général, il mangeait le nez plongé dans un livre et ne laissait qu'un pourboire parcimonieux. Comme Jaffrey se mit à accélérer le pas, bien que son expression suggérât qu'il ne savait pas où il allait, Webb laissa tomber une poignée de couverts sur la table la plus proche et sortit en courant.

Le docteur s'était lui aussi mis à courir, les pans de son pardessus battant comme des ailes, le faisant ressembler à un oiseau tout en angles. Webb le rattrapa au premier feu rouge, et toucha la manche de son veston noir:

- Je peux vous aider, Dr. Jaffrey?

Dr. Jaffrey.

Sur le point de traverser sans même regarder la circulation-d'ailleurs inexistante-Jaffrey se retourna, ayant perçu un ordre imprécis. Ce fut pour Bill Webb une des expériences les plus troublantes de sa vie. Cet homme qu'il connaissait vaguement, qui ne lui avait jamais témoigné ne serait-ce qu'un intérêt poli, le fixait maintenant avec un regard empli d'une terreur absolue.

Webb, qui avait laissé retomber sa main, ne pouvait imaginer que le docteur voyait, non son visage banal aux traits un peu lourds, mais une jeune morte au sourire ensanglanté .

- J'y vais, dit le médecin. J'y vais, maintenant.

- Ah bon, fit Webb, interdit.

Le docteur fit volte-face et prit la fuite. Après avoir traversé sans encombre, il continua sa course grotesque sur le trottoir de Main Street, les coudes agités d'un mouvement rythmé, son pardessus flottant derrière lui; Webb mit un long moment à sortir de sa stupéfaction et à

se rendre compte qu'il était en pleine rue, sans pardessus, et qu'il devait regagner le restaurant.

Dans l'esprit du Dr. Jaffrey, une image d'une netteté

parfaite s'était formée, bien plus réelle que les immeubles qu'il longeait en courant: celle d'un étroit pont en fer franchissant la rivière dans laquelle, jadis, Sears James avait jeté un corsage noué autour d'une grosse pierre. Son chapeau de toile se rabattit dans le vent et ne tarda pas à s'envoler, décrivant une courbe élégante dans l'air gris,tre.

- J'y vais, maintenant, répéta-t-il.

Normalement, John Jaffrey se serait dirigé droit vers le pont, sans même réfléchir au meilleur itinéraire, mais ce matin, il errait dans Milburn, de plus en plus angoissé, incapable de trouver son chemin. Il voyait parfaitement le pont, l'éclat sourd du métal gris, et jusqu'aux têtes arrondies des boulons, mais dès qu'il essayait de déterminer o` il se trouvait, tout se brouillait devant lui. Des maisons? Il s'engagea dans Market Street, s'attendant presque à voir le pont apparaître entre la cafétéria et le supermarché. Ne voyant que le pont, il avait oublié la rivière.

Des arbres? Un parc? Les images que les mots évoquaient étaient si fortes qu'il fut surpris, en quittant Market Street, de ne voir que des rues vides et de la neige entassée au bord des trottoirs. Avance! Il se h,ta encore davantage, trébucha, se retint à un poteau, continua.

Des arbres? quelques arbres, éparpillés dans un paysage? Non. Ni des immeubles flottants.

Tandis que le docteur errait comme un aveugle dans des rues qu'il aurait d° reconnaître, louvoyant entre la place et Washington Street vers le sud, puis descendant Pilgrim Lane entre des chalets de bois et des stations-service, jusqu'au " Creux " et à la vraie misère, le seul quartier de Milburn sans doute o` il pouvait faire figure d'inconnu (il aurait pu y avoir des ennuis s'il n'avait pas fait aussi froid, et si le concept d'ennuis avait encore une signification, s'appliquant à lui), plusieurs personnes le virent passer, mais pour ces habitants du Creux,

ce n'était qu'un damné, un fou, de plus, bizarrement vêtu.

Lorsqu'il reprit accidentellement la bonne direction et revint dans des rues calmes bordées de longues pelouses où se dressaient des arbres dénudés, ceux qui le virent supposèrent que sa voiture était à proximité, car il avançait au pas de course et n'avait pas de chapeau. Un facteur qui le retint un instant par le bras pour lui demander: " Eh, vous avez besoin d'aide? " fut paralysé par le même regard terrorisé qui avait plongé Bill Webb dans la stupeur. Finalement, le Dr. Jaffrey regagna le quartier commerçant.

Lorsqu'il eut par deux fois fait le tour du rond-point Benjamin Harrison, passant à deux reprises devant la rue menant au pont, une voix à la fois tolérante et amusée dit dans son esprit: Fais le tour une fois de plus et prends la deuxième à droite.

- Merci beaucoup, murmura-t-il à la voix inhumaine et éteinte qu'il connaissait déjà.

Et une fois de plus, épuisé et grelottant de froid, John Jaffrey repassa devant les magasins dé pneus et d'accès-soires pour automobiles du rond-point; levant péniblement les jambes, tel un cheval fourbu, il s'engagea enfin dans la rue conduisant au pont.

- Bien sûr, sanglota-t-il, voyant enfin apparaître l'arche de métal gris jetée au-dessus de la rivière paresseuse; mais il ne courait plus. Tout juste était-il encore capable de marcher. Il avait perdu un de ses chaussons, et son pied était devenu totalement insensible. Son coeur battait douloureusement, une lance incandescente était enfoncée dans son côté gauche, et ses poumons lui faisaient mal à crier. Le pont exauçait sa prière. C'était donc ici, dans ce lieu éventé où les vieilles b, tisses de brique cédaient la place à des marais herbeux, ici, où le vent était comme une main l'empêchant d'aller plus loin.

Allons, docteur.

Oui, oui. En approchant, il vit où il pourrait aller. De chaque côté du tablier, quatre grands arcs d'acier formaient une ligne ondulante, et au milieu du pont, entre le second et le troisième arc, une poutrelle lui permettrait de se hisser sur le garde-fou.

Jaffrey ne remarqua pas le passage du macadam de la rue à l'acier du pont, mais il sentit ce dernier bouger sous ses pieds, se soulevant imperceptiblement à chaque rafale. Il se traîna péniblement en se tenant à la main courante; arrivé au milieu du pont, il empoigna la poutrelle et essaya d'escalader le garde-fou, dont les barreaux

horizontaux formaient comme une échelle. Il posa un pied gelé sur le premier barreau et essaya de se hisser jusqu'au second.

Il n'en eut pas la force.

Il resta un moment suspendu ainsi, se retenant à la poutrelle, les deux pieds sur le premier barreau du garde-fou, respirant si bruyamment que l'on aurait pu croire qu'il sanglotait. Au bout d'un moment, il parvint à

mettre un pied sur le second barreau, et, au prix d'un effort héroïque, se hissa à ce niveau. Il vit alors qu'il avait encore deux barreaux à monter avant d'être assez haut pour se mettre debout sur le garde-fou. Un lambeau de peau de son pied gauche était resté collé au premier barreau.

Se tenant un peu plus haut, il trouva la force de monter jusqu'à l'échelon suivant, posant d'abord le pied protégé par le chausson, puis l'autre.

Une douleur lancinante traversa sa jambe gauche, et il crut qu'il allait retomber. Il s'agrippa avec l'énergie du désespoir, sachant que s'il tombait, il n'aurait pas la force de recommencer.

Avec précaution, il posa les orteils de son pied gauche, qui paraissait en feu, sur le barreau suivant, puis leva l'autre pied, sans effort apparent. Il tenta de se hisser, mais ses bras furent agités d'un tremblement incontrôlable. Finalement, il se souleva d'un seul coup, aidé, lui sembla-t-il, par une main qui lui soutenait les reins. Il y était presque.

Pour la première fois, il remarqua que son pied saignait. La douleur s'était accrue; maintenant, la jambe entière semblait en feu. Se retenant à la poutrelle avec des bras sans force, il réussit à monter sur la rambarde.

Le vent faisait voler son pardessus et ses cheveux; sous lui, l'eau luisait faiblement.

Devant lui, debout sur une plate-forme de vert gris, portant une veste de tweed et un noeud papillon, se tenait Ricky Hawthorne. Dans un geste caractéristique, Ricky avait croisé ses mains sur la boucle de son pantalon.

- Bien travaillé, John, lui dit-il de sa voix sèche et affectueuse. Le

meilleur d'eux tous, le plus adorable, le petit cocu de Ricky Hawthorne.

- Tu te laisses trop dominer par Sears, dit John Jaffrey dans un murmure grêle.

- Je sais. (Ricky sourit.) Je suis un sous-fifre né, et Sears un vrai meneur d'hommes.

- Faux, essaya de dire Jaffrey. Au contraire, il est...

Cette pensée se dissipa.

- C'est sans importance, reprit la voix sèche et légère. Allez, John, fais un pas en avant.

Le Dr. Jaffrey regardait l'eau grise.

- Non, je ne peux pas. En fait, j'avais l'intention de. . .

La suite s'envola de son esprit confus.

Lorsqu'il releva les yeux, il eut un sursaut de surprise.

Edward Wanderley avait pris la place de Ricky; Edward, dont il avait toujours été particulièrement proche.

Comme lors de sa soirée, il portait des chaussures noires, un complet de flanelle grise et une chemise à fleurs. Un cordon argenté retenait ses lunettes cerclées de noir.

Rendu encore plus élégant par le gris argenté de ses cheveux, Edward lui sourit avec compassion, avec inquiétude, avec chaleur.

- Cela fait un moment qu'on ne s'est vu, dit-il.

Le Dr. Jaffrey se mit à pleurer.

- Allons, assez perdu de temps, lui dit Edward.

C'est simple comme tout, John. Un pas en avant, et ça y est.

Le Dr. Jaffrey approuva de la tête.

- Alors, fais-le, ce pas, John. Tu es trop fatigué pour penser à autre chose.

Le Dr. Jaffrey avança d'un pas.

Au-dessous de lui, au niveau de la rivière, mais protégé du vent par un épais montant d'acier, Omar Norris le vit frapper la surface de l'eau. Le corps du docteur coula, refit surface au bout d'un moment, et fit un demi-tour sur lui-même, le visage vers le bas, avant d'être lentement entraîné par le courant.

- Merde! s'exclama Omar.

Il était venu dans le seul endroit où il était sûr de pouvoir vider une pinte de bourbon sans être embêté par des avocats et des shérifs, par sa femme ou par quelqu'un qui lui dirait d'aller prendre le chasse-neige pour dégager les rues. Il avala une longue rasade, les yeux fermés. Lorsqu'il les rouvrit, l'autre était toujours là, un peu plus enfoncé dans l'eau, parce que son pardessus gorgé d'eau l'alourdissait.

- Merde, répéta-t-il.

Il referma la bouteille, se leva et ressortit dans le vent pour essayer de trouver quelqu'un qui saurait ce qu'il fallait faire.

LA SOIR...E DE JAFFREY

Faites place, Mesdames, partez!

Et ne vous vantez point tant!

Car voici qu'arrive celle

Dont le visage et la beauté

Vous feront toutes oublier.

UN ...LOGE DE SA DAME

Miscellanées de Pottel, 1557

Les événements qui suivent s'étaient produits un an et un jour auparavant, au soir du dernier jour de l'âge d'or.

Aucun d'eux ne savait que c'était leur âge d'or, ni qu'il approchait de sa fin; en fait, ils considéraient leurs vies, à la façon de ceux qui mènent une existence confortable, sont entourés d'un nombre suffisant d'amis et sont certains d'avoir toujours assez à manger, comme un processus d'amélioration graduel et même imperceptible.

Ayant survécu aux crises de l'adolescence et de l'âge mûr, ils pensaient avoir suffisamment de sagesse pour affronter celles de la vieillesse; ayant vécu des guerres, des adultères, des compromis et des changements, ils pensaient avoir connu tout ce qui pouvait les attendre et n'en demandaient pas davantage.

Il existait pourtant des choses qu'ils n'avaient pas vues et qu'il allait leur être donné de voir.

Il est toujours vrai, en termes sinon historiques, du moins personnels, que la caractéristique principale d'un

âge d'or est sa "quotidienneté", cette succession des petits plaisirs de la vie quotidienne. Le seul membre de la Chowder Society qui appréciait ce fait à sa juste valeur était Ricky Hawthorne; mais avec le temps, ils allaient tous en prendre conscience.

- Je suppose qu'il va falloir y aller.

- Comment? Je croyais que tu aimais les soirées, Stella .

- Celle-ci ne me dit rien qui vaille. Une simple impression .

- Tu n'as pas envie de rencontrer cette actrice?

- Mon intérêt pour les petites starlettes de dix-neuf ans a toujours été fort limité.

- Edward semble assez épris d'elle.

- Oh, Edward...

Stella, qui se brossait les cheveux devant la coiffeuse, sourit à l'image de Ricky.

- Cela vaut sans doute la peine d'y aller rien que pour voir comment Lewis Benedikt réagira à la dernière trouvaille d'Edward.

Son sourire se fit plus pointu.

- Et puis, ce n'est pas tous les jours qu'on est invité à

une réunion de la Chowder Society.

- Ce n'en est pas une, c'est une réception, fit observer Ricky un peu vaniteusement.

- J'ai toujours pensé que les femmes devraient être admises à vos fameuses réunions.

- Je sais.

- Et c'est pour cela que je veux y aller.

- Ce n'est pas la Chowder Society. C'est simplement une soiree.

- qui John a-t-il invité, alors, en dehors de toi et de la petite actrice d'Edward?

- Tout le monde, pour autant que je sache, répondit Ricky. quelle était cette impression dont tu parlais?

Stella redressa la tête, toucha son rouge à lèvres du petit doigt, regarda le reflet de son regard chaleureux, et dit:

- quelqu'un marchait sur ma tombe.

Bien que Montgomery Street ne fût pas loin, Ricky avait pris la voiture. Assise à côté de lui, Stella, qui était restée curieusement silencieuse depuis qu'ils étaient partis, dit:

- Eh bien, s'il a vraiment invité " tout le monde ", il y aura peut-être quelques visages nouveaux.

Cette remarque eut l'effet désiré: Ricky sentit une jalousie railleuse le transpercer.

- C'est extraordinaire, n'est-ce pas?

La voix de Stella, légère, musicale, confidentielle laissait entendre qu'elle ne parlait pas de frivolités.

- qu'est-ce qui est extraordinaire?

- que l'un de vous donne une soirée. Parmi les gens que nous connaissons, il n'y a que nous qui recevions, et encore deux fois par an, peut-être trois. Je ne suis toujours pas revenue de ma surprise. John Jaffrey ! Cela m'étonne même que Milly Sheehan l'ait laissé faire.

- Le prestige entourant le monde du spectacle, proposa Ricky.

- Milly n'a d'yeux que pour John Jaffrey, répondit Stella en riant.

Stella, qui avait dans certains domaines davantage de sens pratique que tous les hommes qui l'entouraient jouait parfois avec l'idée que le Dr. Jaffrey se droguait, elle était par ailleurs persuadée que Milly et son employeur faisaient couche commune.

Plongé dans ses pensées, Ricky n'avait pas saisi l'allu-

sion de sa femme. " Le prestige du monde du spectacle ", pour éloigné que ce concept fût du petit monde de Milburn, semblait s'être emparé de l'imagination de Jaffrey; lui, qui ne s'enthousiasmait guère que pour une belle prise à la pêche, était depuis quelque trois semaines littéralement obsédé par la jeune invitée d'Edward Wanderley. Edward lui-même était fort discret à ce sujet.

Découverte toute récente, elle était très jeune et était pour le moment une " star ", quoi que cela signifiait en réalité, et Edward gagnait sa vie grâce à cette catégorie de personnes. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'il l'eût convaincue de devenir le sujet d'une de ses " autobiographies ". Sa procédure typique consistait à les faire parler dans un magnétophone pendant un nombre de semaines variable selon l'intérêt de ce qu'elles avaient à

dire. Ensuite, il faisait de ces souvenirs un livre-avec, il faut le dire, une grande habileté. Il effectuait le reste de ses recherches par courrier ou par téléphone, interrogeant toutes les personnes connaissant ou ayant connu le sujet, sans oublier la recherche généalogique. Edward était très fier de ses généalogies. Chaque fois que c'était possible, il effectuait les enregistrements chez lui; sa bibliothèque était pleine de bandes magnétiques recelant, à ce que l'on disait, nombre d'indiscrétions savoureuses demeurées inédites. Ricky, quant à lui, ne s'intéressait guère aux personnalités et à la vie sexuelle des vedettes, et pensait qu'il en allait de même pour le reste de ses amis. Mais, lorsque Everybody saw the sun shine changea de distribution pour un mois et qu'Ann-Veronica Moore passa ce congé à Milburn, John Jaffrey n'eut plus qu'un unique désir: inviter cette jeune femme chez lui. Le plus étonnant était que ses machinations eussent réussi et qu'elle eût accepté d'assister à une soirée en son honneur.

- Grands dieux ! s'exclama Stella en voyant le nombre des voitures garées dans la rue de Jaffrey.

- John se lance dans le monde, dit Ricky. Il veut montrer qu'il a réussi.

Ils ne trouvèrent une place que tout au bout de la rue et revinrent dans l'air glacé vers la musique et les voix qui leur parvenaient par

vagues.

- Alors ça! s'exclama Ricky. Il utilise même son cabinet de consultation.

C'était vrai. Un jeune homme leur ouvrit la porte, ce pour quoi il dut repousser la foule qui emplissait l'entrée. Ricky reconnut l'actuel locataire de la maison d'Eva Galli. Après avoir répondu d'un sourire empli de déférence aux salutations de Ricky, il sourit à Stella:

- Mrs. Hawthorne, si je ne me trompe ? J'ai eu l'occasion de vous voir en ville, mais nous n'avons jamais été présentés.

Avant que Ricky ne pût se souvenir de son nom, le jeune homme avait tendu la main à Stella:

- Freddy Robinson. J'habite juste en face.

- Très heureuse, Mr. Robinson.

- On peut dire que c'est une magnifique réception.

- Je n'en doute pas, dit Stella avec l'ombre d'un sourire.

- Les vêtements dans le cabinet de consultation; pour boire, c'est au premier. Puis-je vous chercher un verre pendant que vous et votre mari déposez votre pardessus ?

Stella détailla son blazer, son pantalon de tartan, son noeud papillon en velours retombant mollement, son expression absurde de jeune homme cherchant à plaire:

- Merci, Mr. Robinson, ce ne sera pas nécessaire.

- Dieux du Ciel ! dit Stella dans le cabinet, où il y avait des vêtements dans tous les sens. quelle est la profession de ce jeune monsieur?

- Je crois qu'il est agent d'assurances.

- J'aurais dû m'en douter. Viens, Ricky, accompagne-moi en haut.

Tenant sa main fraîche, Ricky l'entraîna vers l'escalier essayant de ne pas la faire bousculer par les invités restés en bas: surtout des jeunes, se tortillant devant un tourne-disque qui vomissait de la musique disco.

- John a dû avoir un transport au cerveau, marmonna Ricky.

- Plutôt une insolation, dit Stella derrière lui.

- Soir, Mr. Hawthorne.

C'était un immense garçon de dix-sept ou dix-huit ans, le fils d'un client.

- Hello, Peter. C'est trop bruyant pour nous, ici. Du Glenn Miller serait davantage dans nos cordes.

Les yeux bleus et clairs de Peter Barnes le fixèrent avec une totale incompréhension. Faisait-il partie d'un univers tellement étrange?

- Dites, que pensez-vous de Cornell ? Je crois que c'est à cette université que j'aurais envie d'aller. Il me faudra une dérogation, parce que je suis trop jeune, mais je pense pouvoir l'obtenir. Ah, bonsoir, Mrs. Hawthorne.

- C'est une bonne université. J'espère qu'ils vous accepteront, dit Ricky, tandis que Stella lui donnait un petit coup de coude dans le dos.

- Pas de problème, je sais qu'ils me prendront. J'ai eu 700 points à l'examen blanc. Papa est en haut. Vous savez le plus beau?

- Non. (Stella lui donna un autre coup.) quoi?

- On nous a tous invités parce que nous avons à peu près tous le même ,ge qu'Ann-Veronica Moore, mais ils l'ont entraînée en haut dès qu'elle est arrivée en compagnie de Mr. Wanderley. On n'a même pas pu lui dire deux mots.

Il montra les couples qui se démenaient dans l'entrée.

- Jim Hardie a quand même réussi à lui baiser la main. Il fait tout le temps des trucs comme ça. Il est imbattable. (Ricky aperçut effectivement le fils d'Eleanor Hardie, qui exécutait une sorte de danse rituelle devant une fille aux cheveux noirs descendant jusqu'aux fesses-Penny Draeger, la fille d'un pharmacien client de l'étude. D'une pirouette, elle se retourna, leva une jambe et plaqua son arrière-train contre le garçon.)

- En effet, il promet, susurra Stella. Dites-moi, Peter, me feriez-vous un plaisir?

- Bien s'r! quoi?

- Frayez-nous un passage pour que nous puissions monter au premier.

- Ah ouais, bien s'r. Mais vous savez ce qui se passe? Nous avions juste été invités pour saluer Ann-Veronica Moore, et après, on devait rentrer. Mrs. Sheehan a dit que nous ne devons même pas monter en haut.

Ils s'étaient peut-être dit qu'elle aurait envie de danser avec nous, je ne sais pas, moi, mais ils ne lui ont même pas donné une chance d'essayer. Et à dix heures, Mrs.

Sheehan a dit qu'elle nous mettrait tous dehors. Sauf celui-là, sans doute, conclut-il en désignant de la tête Freddy Robinson, qui avait passé un bras autour des épaules d'une lycéenne qui ne cessait de pouffer de rire.

- quelle injustice révoltante, dit Stella. Et maintenant, soyez gentil, dégagez-nous un sentier dans cette forêt vierge.

- D'accord...

Il les précéda entre les danseurs, avec l'air de s'excuser d'être en compagnie de ces anormaux. Alors que Stella commençait déjà à monter l'escalier, Peter se pencha vers Ricky et lui murmura à l'oreille:

- Pourriez-vous me rendre un service, Mr. Hawthorne ?

Sur un signe de tête affirmatif de Ricky, il poursuivit:

- Saluez-la de ma part, vous voulez bien? C'est un chouette morceau, vous savez.

Ricky éclata de rire, et Stella se retourna avec un air d'étonnement un brin méprisant.

- Rien, chérie, dit Ricky avant de gagner lui aussi des régions plus calmes.

John Jaffrey les accueillit dans le couloir; de la musique douce pour piano venait du living.

- Stella ! Ricky ! C'est fantastique, non ! ? s'exclama-t-il, se frottant les mains et montrant avec des gestes exubérants le living et le salon; la foule n'y était pas moindre qu'en bas, mais elle n'appartenait pas à la même génération: ici, c'étaient les parents, pour la plupart des patients, voisins ou amis de Jaffrey. Ricky reconnut deux ou trois gros

fermiers des environs; le pharmacien Rollo Draeger; Louis Price, un courtier qui lui avait donné quelques bons tuyaux; le dentiste Harlan Bautz, déjà quelque peu éméché; quelques inconnus, probablement des universitaires (il se souvint qu'un neveu de Milly Sheehan enseignait à l'université); Clark Mulligan, directeur du cinéma de Milburn; les banquiers Walter Barnes et Edward Venuti, tous deux en col roulé

d'une blancheur immaculée; Ned Rowles aussi, directeur du journal local. Eleanor Hardie, tenant son verre des deux mains à hauteur de sa poitrine, avait le visage levé vers Lewis Benedikt. Sears, appuyé contre un meuble-bibliothèque, ne paraissait pas dans son assiette.

Soudain, la foule s'écarta. Ricky en saisit tout de suite la raison: Irmengard Draeger, la femme du pharmacien, s'était agrippée à celui-ci et lui parlait avec insistance à

l'oreille. Ricky savait ce qu'elle disait: J'ai fait des études, et je n'ai eu que trois ans de liberté avant de te rencontrer, je méritais quand même mieux que de vivre dans ce trou perdu. Honnêtement, s'il n'y avait pas Penny, je ferais mes valises sur-le-champ... Depuis dix ans, c'était la même rengaine.

John revint vers eux, le visage empourpré, les yeux brillants:

- Je me demande vraiment pourquoi je n'en ai pas eu l'idée plus tôt. Il y a dix ans que je ne me suis senti aussi jeune !

- Mais c'est merveilleux, John, dit Stella en dépo-sant un baiser sur sa joue. qu'en pense Milly?

- Pas grand-chose de bon. Elle... elle ne voyait de toute façon pas pourquoi je voulais donner une soirée, et elle comprend encore moins que j'aie voulu inviter miss Moore.

Justement, Milly arrivait, tenant un plateau de canapés qu'elle présenta à Barnes et à Venuti avec une expression fermée qui disait bien ce qu'elle pensait de tout cela.

- Et pourquoi le voulais-tu, en fait?

- Excusez-moi, John, mais je vais bouger un peu, dit Stella. Ne te donne pas la peine de me chercher à boire, Ricky, je trouverai bien un verre quelque part.

Elle entra dans la pièce la plus proche et alla vers Ned Rowles. Lou Price, qui ressemblait à un gangster dans son veston croisé à fines rayures, la prit par la main et l'embrassa sur la joue.

- C'est vraiment une fille formidable, dit John Jaffrey, et les deux hommes la regardèrent se débarrasser de Lou Price avec un sourire et continuer en direction de Rowles.

- Dommage qu'il n'y en ait pas un million comme elle:

Rowles se retourna, et vit Stella venir vers lui; son visage s'éclaira. Avec un air sérieux, ses cheveux couleur sable et son veston de velours, il ressemblait à un jeune journaliste plutôt qu'à un rédacteur en chef. Lui aussi embrassa Stella, mais sur la bouche et en lui tenant les deux mains.

- Pourquoi je le voulais?

John pencha la tête de côté, faisant apparaître quatre rides profondément creusées dans son cou...

- Je ne sais pas au juste. Edward est tellement extasié par cette fille que j'ai voulu la rencontrer.

- Extasié, lui?

- Le terme n'est pas trop fort. Attends, tu verras.

Par ailleurs, en dehors de mes patients, de Milly et de la Chowder Society, je ne vois personne. Il était temps de m'amuser un peu avant de passer l'arme à gauche.

Tout cela était bien frivole pour John Jaffrey. quittant du regard Stella, que Ned Rowles tenait toujours par la main, Ricky leva les yeux sur son ami.

- Et tu sais le plus étonnant ? Je n'arrive pas à croire qu'une des plus célèbres actrices américaines soit dans ma maison, en ce moment même.

- Edward est avec elle?

- Ils sont montés au second. Edward a dit qu'elle ne viendrait nous rejoindre que dans quelques minutes. Il l'aide sans doute à ôter son manteau, ou je ne sais quoi.

Le visage ravagé de Jaffrey resplendissait littérale-

ment de fierté.

- Je ne pense pas qu'elle soit réellement une des plus célèbres actrices américaines, John.

Stella avait disparu, et Ned Rowles discutait avec Ed Venuti .

- En tout cas, elle le deviendra. Edward le pense, et il ne se trompe jamais dans ce domaine. Ricky!

Jaffrey lui saisit les bras avec enthousiasme.

- As-tu vu les jeunes danser, en bas? C'est fantastique ! Imagine, des gosses prenant du bon temps chez moi! J'avais pensé que cela leur ferait plaisir de la voir.

C'est un très grand honneur, tu sais. Elle repart s'ement dans quelques jours. Edward a presque fini ses enregistrements, et il faut qu'elle reprenne son rôle à

New York. Et la voilà chez moi, dans ma maison ! Tu te rends compte, Ricky !

Ricky se demanda s'il ne faudrait pas lui mettre une compresse froide sur le front.

- Et sais-tu qu'elle sort du néant ? Elle était simplement la meilleure élève de son cours d'art dramatique, et voilà qu'on lui offre le premier rôle dans Everybody saw the Sun shine.

- Je l'ignorais, John.

- Oh! je viens d'avoir une idée merveilleuse. En écoutant la musique disco monter d'en bas et quelques bribes de George Shearing venir d'à côté, j'ai vu que c'était comme une parabole: en bas, la vie brute, animale, des gosses s'agitant sur un rythme; ici, nous avons la vie intellectuelle, des médecins, des avocats, et la respectabilité bourgeoise; et au-dessus de nous, c'est la gr,ce, le talent, la beauté, la vie de l'esprit. C'est comme l'évolution, tu vois? C'est la créature la plus éthérée que j'aie jamais vue. Et elle n'a que dix-huit ans!

Ricky n'avait encore jamais entendu John exposer un concept aussi fantasque. Il commençait à avoir des inquiétudes pour la tension artérielle du docteur. Puis, les deux hommes entendirent une porte se fermer à

l'étagé au-dessus et la voix grave d'Edward dire quelques mots; à en juger par l'intonation, ce devait être une plaisanterie.

- Je crois que Stella lui en donnait dix-neuf, dit Ricky .

- Chut!

Une jeune fille, belle, plutôt petite, descendait l'escalier vers eux. Sa robe toute simple était verte, ses cheveux étaient un nuage. Ricky vit que ses yeux étaient de la même couleur que la robe. Se mouvant avec une précision rythmique et nonchalante, elle leur adressa une ébauche de sourire, mais combien étincelante ! Au passage, elle tapota du bout des doigts la poitrine du Dr.

Jaffrey. Ricky la regarda s'éloigner, à la fois amusé et ému. Il n'avait rien vu de comparable depuis Louise Brooks dans Loulou de Pabst.

Il regarda alors Edward Wanderley et vit immédiatement que Jaffrey avait dit vrai. Edward était resplendis-sant; il était évident que la jeune actrice l'avait accroché; il lui était même difficile de se détacher d'elle le temps de saluer ses amis. Les trois hommes s'avancèrent dans le living, o' la foule était encore plus dense qu'ail-leurs.

- Tu as une mine splendide, Ricky, lui dit Edward en le prenant par les épaules-il le dépassait d'une tête.

Tandis qu'il l'entraînait, Ricky sentit sa co'teuse eau de toilette.

- Vraiment splendide. Mais il serait peut-être temps que tu cesses de mettre des noeuds papillons. C'était bon à l'époque d'Arthur Schlesinger.

- Et mon époque était encore avant celle-là.

- Mais non, écoute, on a l',ge de ses sentiments.

Moi, je ne porte plus de cravate du tout. Dans dix ans, quatre-vingts pour cent des hommes de ce pays n'en mettront plus que pour les mariages et les enterrements.

Barnes et Venuti porteront leur col roulé même à la banque .

Il regarda autour de lui.

- O' diable est-elle passée?

Ricky, qui avait une telle passion pour les cravates qu'il les aurait gardées pour dormir, regarda le cou de son ami qu'aucun lien n'enserrait, constata qu'il était encore plus parcheminé que celui de John Jaffrey, et décida de ne pas changer ses habitudes.

- Je viens de passer trois semaines avec cette fille, et elle est le sujet le plus fantastique que j'aie jamais eu.

Même si elle invente tout ce qu'elle me raconte, ce qui est ma foi possible, ce sera mon meilleur livre. Elle a eu une vie horrible. Horrible. On en pleure rien que de l'écouter; ça m'est arrivé. C'est du g, chis de la faire jouer dans cette comédie de Broadway. Elle deviendra une grande actrice tragique. Oh, dans pas longtemps, deux, trois ans.

Le visage empourpré, Edward pouffa de rire devant l'absurdité de sa propre situation. Comme John, il ne contrôlait plus son enthousiasme.

- Un vrai virus, cette fille, dit Ricky. Tu sembles aussi pris que John.

John eut un petit rire, et Edward rétorqua:

- Le monde entier va l'attraper, Ricky. Elle a vraiment le don.

- Ah oui, fit Ricky, se souvenant. Le dernier livre de ton neveu Donald semble connaître un grand succès.

Félicitations .

- «a fait plaisir de savoir que je ne suis pas le seul à

avoir du talent, dans la famille. Cela l'aidera peut-être à

oublier la mort de son frère. Une drôle d'histoire. Oui vraiment bizarre - tous deux étaient apparemment fiancés à la même femme. Mais pas d'histoires macabres, ce soir. Nous sommes là pour nous amuser.

John Jaffrey approuva chaleureusement de la tête.

Ricky vit approcher Walter Barnes, le plus ,gé des deux banquiers.

- J'ai vu votre fils en bas, Walt. Il m'a parlé de ses projets. J'espère qu'il y arrivera.

- Ouais, Pete s'est décidé pour Cornell. J'espérais qu'il allait au moins essayer Yale-c'est là que je suis allé. Je pense d'ailleurs qu'ils le prendraient.

Peu enclin à écouter les politesses de Ricky, Barnes, un homme solide arborant la même expression volontaire que son fils, poursuivit:

- «a ne l'intéresse même pas. Il dit que Cornell est assez bon pour lui. " Assez bon ! " Sa génération est encore plus conservatrice que la mienne. Cornell n'est pas une boîte sérieuse, et son style date plutôt. Il y a neuf ou dix ans, j'avais peur que Pete ne devienne un radical avec une barbe et une bombe à la main; maintenant, j'ai peur qu'il ne se contente de moins que ce qu'il pourrait obtenir.

Ricky marmonna quelques paroles de commisération.

- Et vos gosses, que deviennent-ils? Toujours sur la côte ouest?

- Oui. Robert enseigne l'anglais dans une high school. Le mari de Jane vient de décrocher une vice-présidence .

- Chargé de quoi?

- Sécurité.

- Ah bon.

Les deux hommes plongèrent le nez dans leurs verres, essayant de ne pas penser à ce que pouvait représenter un vice-président chargé de la sécurité dans une compagnie d'assurances.

- Ils comptent venir pour Noël?

- Je ne crois pas. Ils ont tous les deux beaucoup d'activités.

En fait, cela faisait plusieurs mois que ni le fils ni la fille de Ricky et de Stella n'avaient écrit. Ils avaient été

des bébés heureux, des adolescents moroses et étaient devenus, aux approches de la quarantaine, des adultes insatisfaits, restés adolescents à bien des points de vue.

Les rares lettres de Robert étaient des demandes d'argent à peine dissimulées; celles de Jane paraissaient joyeuses en surface, mais Ricky y lisait un désespoir rageur. (" Je commence vraiment à me trouver bien ", déclaration dont le manque de pudeur faisait frémir Ricky, et qu'il pensait vouloir dire juste le contraire.) Les enfants de Ricky, qui tenaient jadis la première place dans son coeur, étaient devenus pareils à de lointaines planètes. Leurs lettres lui faisaient mal; leurs visites étaient pires.

- Non, dit-il, je ne pense pas qu'ils pourront venir cette année.
- Jane est très jolie.
- Tout à fait la fille de sa mère.

Automatiquement, Ricky s'était mis à chercher Stella des yeux: il vit Milly Sheehan la présenter à un homme de haute taille, un peu voûté et avec de grosses lèvres.

Probablement le neveu professeur.

- Avez-vous vu l'actrice d'Edward ? demanda Barnes.
- Elle doit être par ici. Je l'ai vue descendre.
- Elle semble avoir mis John Jaffrey dans tous ses états.
- Elle est d'une beauté à vous désarçonner. (Ricky ajouta avec un rire:) Edward aussi est dans tous ses états.
- Pete a lu dans un magazine qu'elle n'avait que dix-sept ans.
- Dans ce cas, elle est un danger public.

Lorsque Ricky quitta Barnes pour rejoindre sa femme et Milly Sheehan, il aperçut la petite actrice. Elle dansait avec Freddy Robinson sur un disque de Count Basie. Ses yeux verts lançaient des éclats tamisés et elle avait des mouvements de mécanique de précision; la tenant par la taille, Freddy Robinson paraissait hébété de bonheur.

Certes, les yeux de la fille brillaient, mais était-ce de plaisir ou de dérision ? Elle tourna la tête, et Ricky sentit le courant chargé d'émotion qu'elle lui envoyait. Il vit en elle sa fille Jane telle qu'elle aurait voulu être, ni insatisfaite ni avec des kilos en trop. En la regardant danser avec ce stupide Freddy Robinson, il comprit qu'il se trouvait en présence d'une personne qui ne risquait pas de dire des petites phrases aussi terriblement révélatrices que " je commence à me trouver bien "; une personne qui était parfaitement maîtresse d'elle-même.

- Bonjour, Milly. Cela vous fait beaucoup de travail.
- Bah, quand je serai trop vieille pour travailler, je m'allongerai et j'attendrai la mort. Vous avez mangé

quelque chose?

- Pas encore. Votre neveu, sans doute?

- Oh, je suis désolée, vous n'avez pas été présentés.

Elle toucha le bras du grand homme.

- Harold Sims, l'intellectuel de la famille. Il est professeur à l'université et vient d'avoir une longue conversation avec votre femme. Harold, je te présente Frederick Hawthorne, un proche ami du docteur. (Sims lui adressa un sourire.) Mr. Hawthorne est un des membres fondateurs de la Chowder Society.

- Madame me parlait justement de la Chowder Society, dit Sims. (Sa voix était très grave.) Cela paraît fort intéressant .

- Réellement pas, je vous assure.

- Je me plaçais du point de vue anthropologique.

J'étudie le comportement des groupes d'interaction m,les à relation chronologique. Le contenu rituel est toujours très fort. Les, euh, membres de la Chowder Society portent-ils réellement l'habit lors de leurs réunions ?

- A vrai dire, c'est le cas.

Ricky regarda Stella, espérant qu'elle viendrait à son aide, mais elle s'était placée à l'écart de la conversation et regardait les deux hommes avec un complet détachement.

- Puis-je vous en demander la raison?

Ricky eut l'impression que Sims allait sortir un carnet.

- Cela nous avait paru une bonne idée il y a. .. oh, il y a un siècle, Milly, pourquoi John a-t-il invité la moitié de la ville s'il permet à Freddy Robinson de monopoliser miss Moore?

Avant que Milly ne p't répondre, Sims demanda:

- Connaissez-vous l'oeuvre de Lionel Tiger?

- Désolé, mais je suis d'une ignorance peu commune.

- Cela m'intéresserait d'observer une de vos réunions. Cela doit pouvoir s'arranger?

Participant enfin, Stella éclata de rire et lui jeta un regard qui signifiait: envoie-le promener!

- Je suis certain du contraire, dit Ricky, mais je pourrais sans doute vous faire admettre à la prochaine réunion des Kiwanis.

Sims sursauta, et Ricky comprit qu'il n'était pas assez s' de lui pour accepter ce genre de plaisanteries.

- Nous sommes simplement cinq vieux bonshommes qui prenons plaisir à nous retrouver. Anthropologiquement, nous sommes zéro. Je

ne vois pas qui nous pourrions intéresser.

- Moi, dit Stella. Pourquoi n'inviterais-tu pas Mr.

Sims et ta femme à votre prochaine réunion?

- Bravo ! s'exclama Sims avec un enthousiasme alarmant. Pour commencer, j'aimerais faire quelques enregistrements, puis nous pourrions aborder la vidéo...

- Vous voyez cet homme, là-bas? l'interrompit Ricky en désignant Sears James, qui ressemblait plus que jamais à un énorme nuage menaçant (Freddy Robinson, enfin séparé de miss Moore, essayant apparemment de lui vendre une assurance-vie). Oui, le grand. Si jamais je faisais une chose pareille, il me trancherait la gorge.

Milly parut choquée. Stella releva le menton:

- Ravie d'avoir fait votre connaissance, Mr. Sims, et elle leur tourna le dos.

Harold Sims considéra Ricky d'un air plus que jamais professionnel:

- Ce que vous venez de me dire là est très intéressant du point de vue anthropologique. La Chowder Society doit être très importante pour vous.

- Bien entendu, dit Ricky sans détours.

- A en juger par votre déclaration, je suppose que cet homme est le personnage dominant de votre groupe

- le grand prêtre, en quelque sorte.

- Brillante déduction, dit Ricky. Si vous voulez bien m'excuser, je viens de voir quelqu'un à qui je dois dire deux mots.

Lorsqu'il se fut éloigné de deux pas, il entendit derrière lui Sims demander à Milly:

- Ces deux-là sont vraiment mariés?

Ricky s'installa dans un coin d'où il avait une bonne vue et décida d'attendre; il lui suffisait parfaitement d'observer sans participer jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer. Le disque s'acheva, et John Jaffrey apparut à

côté de la chaîne portative pour en mettre un autre.

Lewis Benedikt se pencha par-dessus son épaule et parut amusé; Ricky en comprit la raison dès les premières mesures. C'était un disque d'Aretha Franklin, une chan-teuse que Ricky ne connaissait que par la radio. D'o

Jaffrey pouvait-il avoir un tel disque, et depuis quand?

Sans doute l'avait-il acheté spécialement pour l'occasion. Les réflexions de Ricky sur ce passionnant sujet furent interrompues par l'arrivée successive de plusieurs personnes qui vinrent le rejoindre.

Ce fut d'abord Clark Mulligan, le propriétaire du Rialto, l'unique cinéma de Milburn. Pour une fois, ses Hush Puppies étaient propres, son pantalon, repassé, et son ventre, contenu par un veston boutonné; il s'était fait beau pour la soirée. Sans doute était-il conscient d'avoir été invité à cause de ses rapports avec le show-business. C'était sans doute la première fois que John invitait Mulligan chez lui. Ricky fut, comme toujours, content de le voir. Mulligan était le seul habitant de Milburn qui partage,t sa passion des vieux films. Ricky détestait les ragots de Hollywood, mais adorait les films de son ,ge d'or.

- A qui vous fait-elle penser? demanda-t-il à Mulligan.

Mulligan chercha l'actrice des yeux. Elle écoutait bien sagement ce que lui disait Ed Venuti.

- Mary Miles Minter?

- Elle me rappelait plutôt Louise Brooks, bien que celle-ci n'e't probablement pas les yeux verts.

- Aucune idée. Il paraît que cette petite est réellement une excellente actrice. Surgie du néant, tout à

coup. Personne ne sait quoi que ce soit sur elle.

- Sauf Edward.

- Ah, il écrit sans doute un de ses livres?

- Il a pratiquement fini les interviews. Edward a toujours du mal à laisser partir ses sujets, mais cette fois ce sera particulièrement traumatique. J'ai bien l'impression qu'il est tombé amoureux d'elle.

De fait, Edward avait, comme un vrai jaloux, réussi à

s'interposer entre Ed Venuti et la petite actrice.

- J'en ferais bien autant, dit Mulligan. Dès que leur visage apparaîtrait sur l'écran, je tombe amoureux d'elles.

Avez-vous vu Marthe Keller? (Il fit rouler ses yeux.)

- Pas encore, mais d'après les photos, je dirais que c'est une Constance Talmadge moderne.

- Vous voulez rire? Et Paulette Goddard?

Cela les amena à parler de Chaplin, de Monsieur Verdoux, de Norma Shearer et de John Ford, d'Eugene Pallette et de Harry Carey Jr., de La Chevauchée Fantastique et de queen Kelly, de Veronika Lake et d'Alan Ladd, de John Gilbert et de Rex Bell, de Jean Harlow, Charlie Farrell, Janet Gaynor, de Nosferatu et de Mae West... d'acteurs et de films que Ricky avait vus dans sa jeunesse et n'avait jamais cessé de chérir d'une façon juvénile - ces souvenirs encore vivaces l'aidèrent à

oublier ce qu'un jeune homme avait dit de lui-même et de sa femme.

- N'était-ce pas Clark Mulligan? (Son second visiteur était Sonny Venuti, la femme d'Ed.) Il a une mine terrible .

Cette jeune femme mince, jolie, dotée d'un beau sourire, était devenue au cours de ces dernières années une étrangère osseuse au regard hanté. Encore une victime du mariage. (Trois mois auparavant, Sonny était venue voir Ricky à l'étude et lui avait demandé ce qu'elle devait faire pour obtenir le divorce:

- Je n'ai pas encore pris ma décision, mais j'y pense sérieusement .

" Il faut que je fasse le bilan, que je voie où j'en suis.

Oui, il y avait un autre homme, mais elle ne voulut pas le nommer:

- Je peux seulement vous dire qu'il est bien de sa personne, intelligent, et aussi sophistiqué qu'on peut l'espérer dans une petite ville comme ici.

En fait, il était évident qu'il s'agissait de Lewis.

Comme toujours dans ce genre de cas, elle le faisait penser à sa fille, et il lui avait patiemment expliqué les diverses options possibles, lui

décrivant de façon succincte et précise toutes les démarches nécessaires, bien qu'il fût certain qu'elle ne reviendrait pas.)

- Elle est belle, n'est-ce pas?

- Oh, très.

- J'ai échangé quelques mots avec elle.

- Oui ?

- Mais ça ne l'intéressait pas. Elle ne s'intéresse qu'aux hommes. Elle vous adorerait.

En ce moment même, l'actrice était en grande conversation avec Stella, à quelques pas d'eux-ce qui semblait contredire l'affirmation de Sonny Venuti. Ricky regardait les deux femmes parler sans saisir ce qu'elles disaient, tandis que Sonny lui expliquait en détail pourquoi la jeune actrice l'adorerait. Celle-ci écoutait Stella avec intérêt; les deux femmes étaient adorables, en pleine possession d'elles-mêmes, pétillantes. Ensuite, miss Moore fit une remarque qui prit visiblement Stella au dépourvu: elle cligna des yeux, ouvrit la bouche pour la refermer aussitôt, se passa la main dans les cheveux...

si elle avait été un homme, elle se serait gratté le crâne.

Ann-Veronica Moore s'éloigna, suivie par Edward Wanderley.

- A votre place, je serais sur mes gardes, conclut Sonny Venuti. Elle semble peut-être angélique, mais ce genre de femme n'aime rien tant que réduire les hommes en bouillie.

- Loulou et la boîte de Pandore, dit Ricky, se souvenant de sa première impression.

- Comment? Ah oui, je sais, c'est un vieux film.

quand j'étais venue vous voir, je me souviens que vous aviez mentionné Katharine Hepburn et Spencer Tracy à

deux reprises.

- Comment ça va maintenant, Sonny?

- J'essaie de nouveau. Oh, Dieu sait que j'essaie!

Comment voulez-vous divorcer, à Milburn? Mais j'essaie toujours de voir où j'en suis, et qui je suis.

Ricky pensa à sa fille et en eut un coup au coeur.

Ensuite, ce fut Sears James qui vint rejoindre Ricky dans son coin.

- Enfin un peu de tranquillité, dit-il en posant son verre sur une table et en s'adossant lourdement contre des rayonnages emplis de livres.

- N'y compte pas trop.

- Un affreux jeune homme a essayé de me placer une assurance sur la vie. Il habite juste en face.

- Je le connais.

Comme ils étaient en parfait accord au sujet de Freddy Robinson, il n'y avait plus rien à dire. Finalement, Sears rompit le silence:

- Lewis aura sans doute besoin d'aide pour rentrer chez lui. Il a un petit coup dans le nez.

- Après tout, ce n'est pas une de nos réunions.

- Hum. Il se trouvera peut-être une fille pour le reconduire .

Ricky se demanda un instant si cette remarque voulait être personnelle, mais Sears regardait les invités avec une indifférence légèrement narquoise.

- As-tu été présenté à l'invitée d'honneur?

- Je ne l'ai même pas vue.

- Elle est pourtant très visible. Elle doit être...

Il leva son verre dans la direction où il l'avait vue, mais elle ne s'y trouvait plus. Edward discutait avec John, parlant sans doute d'Ann-Veronica Moore, mais celle-ci avait quitté la pièce.

- Il suffit de suivre Edward. Il finira bien par la retrouver.

- C'est bien le fils de Walter Barnes, près du bar?

Bien que dix heures fussent passées depuis longtemps, Peter Barnes se trouvait effectivement au bar, en compagnie d'une très jeune fille, et le

serveur qui avait remplacé Milly leur servait à boire. La gouvernante du Dr. Jaffrey n'avait apparemment pas eu le coeur de renvoyer les jeunes chez eux, et les plus hardis avaient envahi les pièces du haut. La musique pour piano qui avait suivi Aretha Franklin s'arrêta brusquement, et Ricky vit Jim Hardie fouiller dans les disques, cherchant quelque chose de pas trop dépassé.

- Oho, dit-il à Sears, nous avons un nouveau disc-jockey.

- Ouais. Je rentre, je suis fatigué. Cette musique bruyante me donne envie de mordre.

Il s'éloigna d'un pas lourd, mais fut intercepté par Milly Sheehan qui se mit à lui parler avec agitation.

Ricky supposa qu'elle était dans tous ses états à cause de l'" invasion " des jeunes. Sears se contenta de hausser les épaules avec fatalisme: ce n'était pas son problème.

Ricky aussi aurait voulu rentrer, mais Stella venait juste de commencer une danse avec Ned Rowles, bientôt, plusieurs femmes réussirent à entraîner leurs maris.

Les jeunes dansaient avec dynamisme, parfois même avec élégance; les adultes, eux, paraissaient gauches et dénués de spontanéité. Ricky gémit intérieurement: la soirée allait être longue. Les conversations étaient devenues plus bruyantes, le barman servait tout le monde à la fois, emplissant à la file une longue rangée de verres pleins de glaçons. Sears réussit à atteindre la porte et sortit.

Christina Barnes, une grande blonde à l'expression avide, s'approcha de Ricky.

- Puisque mon fils a réussi à envahir cette soirée, m'invitez-vous à danser, Ricky?

Ricky sourit:

- Je suis désolé d'être aussi peu galant, mais cela fait quarante ans que je n'ai pas dansé.

- Il doit y avoir autre chose que vous faites bien, pour avoir gardé Stella aussi longtemps.

Elle avait d° boire au moins trois verres de trop.

- Effectivement, dit-il. Et vous savez ce que c'est?

Je ne perds jamais le sens de l'humour.

- Ah, Ricky, vous êtes merveilleux ! J'adorerais vous frotter le dos un de ces jours pour voir de quoi vous êtes fait.

- De vieux bouts de crayon et de manuels de droit dépassés.

Elle l'embrassa, maladroitement, sur le côté du menton.

- Sonny Venuti est bien venue vous voir, il y a deux ou trois mois? Je voudrais vous en parler.

- Venez à l'étude, dans ce cas, dit-il, sachant per-tinemment qu'elle ne le ferait pas.

- Ricky ? (Edward Wanderley venait de se joindre à

eux.) Excusez-moi, Christina.

- Je vous laisse, dit Christina. (Elle partit en quête d'un partenaire.)

- Ricky, l'as-tu vue? Sais-tu o ù elle est? (Le large visage d'Edward exprimait une anxiété enfantine.)

- Miss Moore? Pas depuis un moment. Tu l'as perdue ?

- Zut! Elle a disparu tout d'un coup.

- Elle est sans doute aux toilettes.

- Depuis vingt-cinq minutes? (Edward se massa les tempes.)

- Ne te fais pas de souci pour elle, Edward.

- Je ne me fais pas de souci, mais je voudrais la trouver.

Se haussant sur la pointe des pieds, il regarda pardessus les têtes des danseurs, sans cesser de se frotter les tempes.

- Elle n'a quand même pas filé avec un de ces horribles gosses, non?

- Aucune idée. (Edward lui tapa sur l'épaule et sortit rapidement de la pièce.)

Christina Barnes et Ned Rowles apparurent dans l'espace libéré par le

départ d'Edward, et Ricky les contourna pour se mettre à la recherche de Stella. Il ne tarda pas à la trouver, en compagnie de Jim Hardie, déclinant apparemment une invitation à apprendre le Bump. Elle regarda Ricky avec soulagement et se sépara du jeune homme.

La musique était si forte qu'ils étaient obligés de se parler à l'oreille.

- C'est le garçon le plus évolué que j'aie rencontré.

- que t'a-t-il dit?

- que je ressemblais à Anne Bancroft.

Le disque s'arrêta soudain et la repartie de Ricky s'entendit dans toute la maison:

- On devrait interdire l'entrée des cinémas aux moins de trente ans!

Tout le monde (sauf Edouard Wanderley, qui inter-rogéait un Peter Barnes visiblement réticent) se tourna vers Ricky et Stella. Puis, Freddy Robinson, qui ne doutait jamais de rien, prit l'amie de Jim Hardie par la main, un autre disque tomba sur la platine et tous recommencèrent à s'amuser, puisqu'ils étaient venus pour cela. Edward parlait d'une voix basse et insistante, mais juste avant que la musique ne recommence, on put entendre celle, excédée, de Peter Barnes:

- J'en sais rien, moi, elle est peut-être montée au second .

- On rentre ? dit-il à Stella. Sears est déjà parti depuis un bon moment.

- Oh, restons encore un peu. Il y a une éternité que ça ne nous est pas arrivé. Je m'amuse, Ricky. (Lorsqu'elle vit son visage déconfit, elle ajouta:) Danse avec moi, Ricky. Rien que cette fois.

- Je ne sais pas danser, dit-il, forçant sa voix pour se faire entendre. Amuse-toi tant que tu veux. Mais partons dans environ une demi-heure, d'accord?

Elle lui fit un clin d'oeil, se détourna, et fut immédiatement entraînée par Lou Price, qui avait plus que jamais l'air d'un gangster; et cette fois, elle se laissa faire.

Edward passa à côté d'eux en coup de vent, sans rien voir.

Ricky gagna un endroit plus calme, refusant au passage le verre que le barman lui offrait. Il parla un moment avec Milly, qui s'était affalée

sur un divan, épuisée .

- Je n'aurais jamais cru que cela finirait comme ça, gémit-elle. Il faudra des heures pour nettoyer la maison.

- Demandez à John de vous aider.

- Il m'aide toujours, dit Milly, dont le regard s'éclaira. Il est merveilleux.

Ricky arriva sur le palier. Aucun bruit ne venait du rez-de-chaussée ni du second. La petite actrice d'Edward était-elle montée avec un garçon ? Il sourit et descendit pour trouver un peu de calme.

Il n'y avait plus personne dans l'entrée ni dans le cabinet du médecin. Le sol était jonché de mégots, des verres à moitié pleins traînaient partout. Cela sentait la bière, la sueur et la fumée. Le petit électrophone continuait à tourner, l'aiguille prisonnière d'un sillon vide.

Ricky leva le bras et arrêta l'appareil. Milly allait avoir du travail, demain matin. Il consulta sa montre. Minuit et demi. D'en haut, un écho de contrebasse lui parvint.

Ricky s'installa dans un inconfortable fauteuil de la salle d'attente, alluma une cigarette, poussa un profond soupir et se détendit. Il se demanda s'il pouvait faire quelque chose pour aider Milly, puis se rendit compte qu'il lui faudrait au moins un balai. Et il était trop fatigué

pour essayer d'en dénicher un quelque part.

quelques minutes plus tard, un bruit de pas le tira de son léger assoupissement. Il se redressa, entendit une porte s'ouvrir, et cria: " Hello! ", désireux de ne pas embarrasser un couple illicite.

- qui est-ce? Ricky? (John Jaffrey apparut.) que fais-tu ici? As-tu vu Edward?

- J'ai simplement fui le bruit. Edward courait partout à la recherche de miss Moore. Il est peut-être monté

au second.

- Je me fais de la bile pour lui, dit Jaffrey. Il avait l'air tellement... tendu. Ann-Veronica dansait avec Ned Rowles. Il ne l'a pas vue?

- Elle a disparu il y a un moment. C'est pour cela qu'il était inquiet.

- Pauvre Edward. Il n'a pas à se faire de souci pour cette fille. Elle est en or. Vous auriez dû la voir.

Absolument adorable. Plus fraîche qu'au début de la soirée.

Ricky se leva.

- As-tu besoin de mon aide pour chercher Edward ?

- Non, non, repose-toi. Je vais le trouver. Je vais regarder dans les chambres à coucher, mais je me demande bien ce qu'il pourrait y faire...

- Continuer à la chercher, sans doute.

John ressortit en marmonnant qu'il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet. Ricky le suivit sans se presser.

Harold Sims dansait avec Stella, la tenant pressée contre lui et ne cessant de lui parler à l'oreille. La musique était si bruyante que Ricky aurait pu hurler. En dehors de Sears, personne n'était parti, et les jeunes, dont beaucoup étaient ivres, tournoyaient follement, leurs cheveux battant leur visage. La petite actrice se démenait avec le rédacteur en chef; Lewis et Christina Barnes discutaient, installés sur le divan, apparemment oublieux de la présence de Milly Sheehan, qui dormait à

côté d'eux. Ricky n'avait qu'un désir: aller se coucher.

Le bruit lui donnait la migraine. A l'exception de Sears ses vieux amis semblaient avoir perdu la tête. Lewis avait une main sur le genou de Christina Barnes et son regard était trouble. Avait-il réellement l'intention de séduire la femme de son banquier? En présence du mari et du fils de celle-ci?

A l'étage supérieur, quelque chose de lourd tomba mais Ricky fut le seul à l'entendre. Il sortit sur le palier et vit John Jaffrey se pencher vers lui dans l'escalier.

- Ricky ?

- que se passe-t-il, John?

- Edward. C'est Edward.

- Il a renversé quelque chose?

- Viens, Ricky, monte.

Ricky s'exécuta, sentant son inquiétude s'accroître à chaque marche. Jaffrey paraissait très ébranlé.

- Il a renversé quelque chose? Il s'est blessé?

Jaffrey ouvrit la bouche, mais il s'écoula un bon moment avant qu'il ne pût parler.

- C'est moi qui ai renversé une chaise. Je ne sais pas quoi faire.

Ricky atteignit le palier et scruta le visage ravagé de Jaffrey.

- Où est-il ?

- Dans la seconde chambre.

Comme Jaffrey ne faisait pas mine de bouger, Ricky s'avança dans le couloir et s'arrêta devant la deuxième porte. Il se retourna; Jaffrey fit un signe d'assentiment, avala sa salive, et finit par le rejoindre:

- Oui, là.

Ricky avait la bouche sèche. Il aurait voulu être n'importe où sauf ici, faire n'importe quoi, sauf cela, mais il posa la main sur la poignée et tourna. La porte s'ouvrit .

La chambre était froide et à peine meublée. Deux manteaux, celui d'Edward et celui de la fille, étaient jetés en travers d'un matelas nu. Ricky ne vit toutefois qu'Edward Wanderley. Edward était allongé sur le parquet, les mains crispées sur la poitrine et les genoux remontés. L'expression de son visage était horrible.

Ricky fit un pas en arrière et faillit basculer par-dessus la chaise que Jaffrey avait renversée. Il était certain qu'Edward vivait encore - il ignorait comment il le savait, mais il en était certain; il demanda pourtant:

- As-tu pris son pouls?

- Il n'a plus de pouls. C'est fini.

Debout sur le seuil, John tremblait. D'en bas venaient des bouffées de

musique et de voix.

Ricky se força à s'agenouiller à côté d'Edward. Il toucha une des mains agrippées à la chemise verte, parvint à passer un doigt sous le poignet et ne sentit rien, mais il n'était pas médecin.

- A ton avis, que s'est-il passé?

Il ne se sentait toujours pas le courage de regarder le visage contorsionné d'Edward.

John s'avança dans la chambre.

- Crise cardiaque?

- Tu es sûr?

- Je ne sais pas. Probablement. Trop d'agitation.

Mais. . .

Ricky leva les yeux sur Jaffrey et ôta sa main de celle, encore chaude, d'Edward.

- Mais quoi?

- Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Ricky...

regarde son visage.

Il regarda: des muscles rigides, la bouche ouverte en un rictus, comme pour hurler. C'était le visage d'un homme écorché vif.

- Ricky, dit John, ce que je vais dire n'est pas très scientifique, mais il a l'expression de quelqu'un qui serait mort de peur.

Ricky hocha la tête et se releva. Oui, c'était exactement cela.

- Personne ne doit monter ici. Je descends appeler une ambulance.

Ainsi se termina la soirée de Jaffrey. Ricky Hawthorne téléphona pour demander une ambulance, arrêta l'électrophone et annonça qu'Edward Wanderley " avait eu un accident " et que l'on ne pouvait rien pour lui, et renvoya les trente invités chez eux. Il n'autorisa personne à monter au second. Il chercha Ann-Veronica Moore, mais elle était déjà partie.

Une demi-heure plus tard, tandis que le corps d'Edward était en route pour l'hôpital ou la morgue, Ricky rentrait chez lui avec Stella.

- Tu ne l'as pas vue partir? lui demanda-t-il.
- Elle dansait avec Ned Rowles, et soudain, elle est sortie. Je pensais qu'elle allait aux toilettes. C'est affreux, Ricky.
- Oui, c'est horrible.
- Pauvre Edward. J'ai vraiment du mal à le croire.
- Moi aussi.

Les yeux de Ricky s'emplirent de larmes, et pendant quelques secondes il conduisit sans vraiment voir ce qu'il y avait devant lui. Pour chasser l'image d'Edward, il demanda:

- que t'a-t-elle dit, qui t'a tellement surprise?
- Comment? quand? Nous nous sommes à peine parlé.
- Vers le milieu de la soirée. Elle te parlait, et j'ai eu l'impression que tu étais vivement surprise.
- Ah oui! Je me souviens. Elle m'avait demandé si j'étais mariée, et je lui avais répondu que j'étais Mrs.

Hawthorne. C'est alors qu'elle m'a dit: " Ah, je viens juste de voir votre mari. J'ai l'impression qu'il ferait un excellent ennemi. "

- Tu as dû mal entendre.
- Si, je t'assure.
- C'est absurde...
- C'est ce qu'elle a dit.

Et une semaine plus tard, lorsque Ricky téléphona au théâtre où la jeune actrice travaillait, dans l'intention d'essayer de lui restituer son manteau, il apprit qu'elle avait regagné New York le lendemain de la soirée, avait donné son congé et avait brusquement quitté la ville.

Personne ne savait où elle se trouvait. Elle s'était bel et bien évanouie- elle était trop jeune et son apparition dans le monde du spectacle était

trop récente pour qu'une légende se crée à son sujet. Ce soir-là, lors d'une réunion de la Chowder Society, qui semblait bien devoir être la dernière, il s'était tourné vers un John Jaffrey particulièrement morose et lui avait demandé:

- quelle est la pire chose que tu aies jamais faite?

Et John les sauva tous en répondant:

- Cela, je ne vous le dirai pas, mais je vais vous raconter la pire chose qui me soit jamais arrivée, ce sur quoi il leur raconta une histoire de fantômes.

DEUXIEME PARTIE

LA VENGEANCE DU DR

RABBITFOOT

Suis une ombre, toujours elle te

fuir;

Essaie de la fuir, ei elle te

poursuivra .

Ben Jonson.

UN CHAMP COMME LES AUTRES,

MAIS qU'Y ONT-ILS PLANT.....

Extraits du Journal de Don Wanderley

La vieille idée du Dr. Rabbitfoot... une idée de livre l'histoire de la destruction d'une petite ville par le Dr. Rabbitfoot, un forain qui s'installe aux portes de la ville, vend des potions, des élixirs et autres remèdes de charlatans (un Noir?); il a également un petit spectacle (jazz, danseuses, trombones... éventails et ballons). Si j'ai jamais vu un cadre idéal pour cette histoire, c'est bien Milburn.

D'abord la ville, ensuite le bon docteur. La ville où

habite mon oncle, Milburn, est un de ces endroits qui semblent sécréter leurs propres limbes pour s'y installer confortablement. Ni

ville, ni village-trop petit pour l'un, trop construit et trop fier de son statut pour l'autre.

(Le journal local s'appelle The Urbaniiie. Milburn va jusqu'à éprouver de la fierté d'avoir des taudis, dans un minuscule quartier de quelques rues qui s'appelle le Creux; les gens ont l'air de dire: " Voyez, nous avons même un quartier o' il n'est pas s'r d'aller la nuit, nous suivons l'évolution générale, nous ne sommes pas des innocents. " Mais c'est presque de la comédie. Si jamais Milburn connaît des ennuis, ils ne viendront pas du Creux.) Les trois quarts des hommes travaillent ailleurs, surtout à Binghamton; sans l'autoroute, la ville étouffe-raït. On a le sentiment d'être installé, immuablement, lourdement, mais en même temps d'une nervosité dans l'air. (Je parie que les commérages vont bon train.) L'agitation vient de ce qu'ils sentent qu'ils ratent irrémé-diablement quelque chose, et qu'après tout, l'évolution les a laissés en rade. Je m'en rends compte, sans doute, à

cause du contraste avec la Californie-o', Dieu sait, ce problème n'existe pas. C'est une inquiétude particulière à ces petites villes du Nord-Est, qui constituent un cadre idéal pour le Dr. Rabbitfoot.

(A propos d'inquiétude, ces trois vieux bonshommes que j'ai rencontrés aujourd'hui-les amis de mon oncle

-en sont gravement atteints. Cela a évidemment un rapport avec ce qui les a poussés à m'écrire; ils ignoraient que j'en avais tellement assei de la Californie que j'étais prêt à aller n'importe o', du moment que je pourrais y travailler.)

Extérieurement, bien s'r, elle est jolie - comme toutes ces petites villes. Même le Creux a une sorte de charme rétro, couleur sépia. Il y a la place réglementaire, les arbres réglementaires-les inévitables érables, mélèzes, chênes, des bois pleins de creux moussus-et l'impression que les forêts des environs sont plus fortes, plus solides que ce petit réseau de rues que les hommes ont édifié en leur sein. Et les maisons sont grandes, certaines sont de vrais hôtels particuliers.

Tout de même... c'est le cadre idéal, inespéré pour le roman sur le Dr. Rabbitfoot.

Oui, pas de doute, c'est un Noir. Il s'habille de façon voyante, avec un tas de colifichets: guêtres, grosses bagues, canne, gilet de couleur vive. D'humeur gail-larde, il est coutumier des discours-marathons; sa présence est un peu inquiétante- un croque-mitaine. Si vous ne faites pas très attention, il vous possédera. Il a cent tours dans son sac pour

vous amener là où il veut.

Son sourire de tueur est irrésistible.

Vous ne le rencontrerez que la nuit, en passant devant un terrain vague généralement désert, et le voilà, debout sur une estrade derrière laquelle se dresse sa tente, faisant tourner sa canne tandis que le petit orchestre joue du jazz. La musique l'entoure, siffle à travers ses cheveux noirs, un saxophone pend à sa lippe. Il vous regarde, vous, bien en face, et vous invite à entrer pour voir le spectacle et acheter une bouteille d'élixir à un dollar. Il dit qu'il est le célèbre Dr. Rabbitfoot et qu'il a juste ce dont votre ,me est assoiffée.

Et si votre ,me désirait une bombe ? Un poignard ? La mort lente?

Le Dr. Rabbitfoot vous lance un clin d'oeil: ça marche; un dollar et vous serez exaucé.

Il faut tout de même noter l'évidence: derrière ce personnage que je trimbale dans ma tête depuis des années se cache Alma Mobley. Elle aussi, cela l'arrangeait de vous donner ce que vous désiriez.

Et tout le temps, le sourire malin, les mains qui voltigent, les yeux d'un blanc immaculé, aveuglant... sa sinistre gaieté. .Eh, mon gars, et la p'tite Anna Mobley, hein ? Et si tu la voyais en fermant les yeux, dis ? C'est-y qu'elle est là? As-tu jamais touché un fantôme? As-tu jamais posé la main sur la peau blanche d'un fantôme ? Et les yeu.r paisibles d'ton frère, c'est-y qu'ils te regardaient ?

Dès mon arrivée j'étais allé au cabinet de l'avocat qui m'avait écrit, Sears James, une maison blanche aux lignes sévères, sur Wheat Row, juste sur le côté de la place. Le temps, d'abord gris, s'éclaircit et devint très froid; juste avant de voir la réceptionniste, je m'étais dit: c'est peut-être pour toi le début d'un nouveau cycle, mais la réceptionniste me raconta que Mr. James et Mr.

Hawthorne étaient à un enterrement, cette nouvelle secrétaire qu'ils avaient embauchée y était allée aussi, ce qui lui paraissait un petit peu excessif, considérant qu'elle ne connaissait absolument pas le Dr. Jaffrey, n'est-ce pas? Oh, à cette heure, ils devaient tous être arrivés au cimetière. Vous êtes sans doute le Mr. Wanderley qu'ils attendaient ? Je suppose que vous non plus, vous ne connaissiez pas le Dr. Jaffrey? Oh, c'était un homme charmant, charmant, il devait bien y avoir quarante ans qu'il était docteur ici, à Milburn, l'homme le plus gentil qu'on puisse imaginer, pas dans le genre sirupeux, vous

comprenez, mais quand il vous touchait, on sentait la bonté qui s'écoulait de ses mains, je vous assure, et elle continua à bavarder en m'inspectant sous toutes les coutures, essayant de deviner ce que son patron pouvait bien me vouloir et alors cette vieille femme assise au standard me lança un sourire mauvais et abattit sa carte maîtresse, bien s'ô, vous ne pouvez pas savoir, il s'est suicidé, il s'est tué il y a cinq jours. Il a sauté du pont - vous imaginez une chose pareille?

quelle tragédie ! Mr. James et Ricky Hawthorne étaient tellement démoralisés. Ils ne s'en sont pas encore remis.

Et maintenant, cette Anna les fait travailler double et ce fou d'Elmer Scales appelle tous les jours au sujet des moutons morts, et il crie... On se demande vraiment comment un homme bien, un homme comme le Dr. Jaffrey, a pu faire une chose pareille, n'est-ce pas?

(Il a écouté le Dr. Rabbitfoot, madame.) Oh, vous voudriez peut-être aller au cimetière ?

C'est ce qu'il fit. Il se trouvait au bout d'une rue nommée Pleasant Hill, juste à la sortie de la ville (elle lui avait donné des indications précises), au milieu de champs ensevelis sous la première neige tombée trop tôt, et parfois, le vent soulevait une plaque de neige, qui s'agitait comme un bras. Curieux, comme ce pays paraît perdu et sauvage, alors qu'il y a des siècles que les hommes y vont et viennent. Il semble meurtri et nostalgique, son ,me a disparu ou s'est repliée sur elle-même, attendant que quelque chose la réveille.

Sur le côté d'un portail de fer forgé noir, une longue plaque de métal gris martelé indiquait Cimetière de Pleasant Hill. N'étaient les battants ouverts du portail, Don serait passé sans le voir. Il ralentit et les examina, se demandant quel fermier mégalomane avait fait construire cette entrée seigneuriale pour ses tracteurs, et vit que ce n'était pas une simple route de terre qui gravissait la colline, et qu'une demi-douzaine de voitures étaient garées en haut. Il aperçut alors la petite plaque allongée. Un champ comme les autres, mais qu'y ont-ils planté.

..

Don arrêta sa voiture à mi-chemin du sommet, et monta le reste à pied, passant devant la partie la plus ancienne du cimetière pierres penchées aux inscriptions grêlées, anges de pierre levant des bras alourdis de neige. Des jeunes femmes en granit se cachaient les yeux de leurs avant-bras d'o~ retombaient des drapés. De minces squelettes de plantes grimpantes s'agrippaient aux pierres tombales. La route

étroite coupait la partie ancienne pour atteindre une étendue plus importante o

les pierres tombales de forme régulière, violettes, grises ou blanches, paraissaient plus petites encore à cause de leur nombre. Au bout d'une centaine de mètres, Don put embrasser toute l'étendue du cimetière; tout au fond, un corbillard était arrêté; le chauffeur dissimulait une cigarette dans sa main à demi fermée, pour que le petit groupe assemblé devant la tombe la plus récente ne la voie pas. Une femme, paraissant informe dans son imperméable bleu clair, s'agrippait à une autre, qui la dépassait d'une tête; les autres participants se tenaient raides et immobiles comme des piquets. Lorsque je vis les deux vieux hommes placés côte à côte devant le trou béant, je fus certain que c'étaient les deux avocats. Je descendis la route étroite dans leur direction, et me dis soudain: si c'était un médecin, pourquoi y a-t-il si peu de monde-o sont ses patients? Un homme aux cheveux argentés placé à côté des avocats fut le premier à l'apercevoir et donna un coup de coude à son massif voisin vêtu d'un pardessus noir à col de fourrure; celui-ci le regarda, puis le petit homme, qui paraissait enrhumé, détourna également son regard du prêtre pour regarder Don avec curiosité. Finalement, le prêtre lui-même cessa de parler, glissa une main gelée dans sa poche et fixa Don avec une confusion presque comique.

Enfin, contrastant avec cet examen méfiant, une des beautés, la plus jeune (une fille du défunt?) lui adressa un sourire bref, mais chaleureux.

L'homme aux cheveux argentés, qui regardait Don comme s'il était une célébrité, monta lentement à sa rencontre .

- Etes-vous un ami de John? lui murmura-t-il.

- Je m'appelle Don Wanderley, répondit-il, également en murmurant. J'ai reçu une lettre d'un certain Sears James, et la réceptionniste de son étude m'a dit que je le trouverais ici.

- En effet, vous ressemblez un peu à Edward. (Lewis l'empoigna fermement par le biceps.) Ecoutez, mon garçon, nous passons de durs moments, restez donc ici et ne dites rien avant que ce soit terminé. Vous savez o

dormir, ce soir?

Je me joignis donc à eux, parfois cherchant leurs regards, parfois, les évitant. La femme en bleu p,le s'affaissait complètement contre sa

voisine, qui arborait une expression de défi; le visage agité de mouvements involontaires, elle gémissait oh non oh non. A ses pieds, il y avait un tas de mouchoirs de papier froissés que le vent soulevait et dispersait peu à peu. De temps à autre, l'un d'eux s'envolait comme un petit faisan coloré et allait se prendre dans la clôture. Lorsque nous partîmes, il y en avait des douzaines dans le grillage, aplatis par le vent.

Frederick Hawthorne

Ricky était content de Stella. Alors que les trois membres survivants de la Chowder Society essayaient de se remettre de la mort de John, Stella, elle, avait pensé à

Milly Sheehan. Sears et Lewis avaient probablement, comme lui-même, supposé que Milly continuerait simplement à vivre dans la maison de John. Ou bien, si elle la trouvait trop grande et trop vide, qu'elle s'installerait à l'hôtel Archer en attendant de prendre une décision.

Sears et lui savaient que, matériellement, elle était à

l'abri: ils avaient établi le testament par lequel John Jaffrey léguait à Milly la maison ainsi que le contenu de son compte bancaire. En additionnant le tout, elle se trouvait potentiellement à la tête de deux cent mille dollars; si elle choisissait de rester à Milburn, il y avait largement assez à la banque pour payer les impôts fonciers et lui assurer un revenu confortable. Nous sommes des avocats, se dit-il, c'est notre façon de penser. Ce n'est pas de notre faute si nous faisons passer la paperasse d'abord, et les gens ensuite.

Et ils pensaient, bien sûr, à John Jaffrey. Ils avaient appris la nouvelle vers midi, le lendemain du jour où les prémonitions de Ricky étaient devenues si alarmantes; dès qu'il reconnut la voix au téléphone, il sut qu'une catastrophe était arrivée.

- C'est, c'est..., avait dit Milly d'une voix tremblante et à peine audible, c'est Mr. Hawthorne?

- Oui, c'est moi, Milly. que se passe-t-il?

Par l'interphone, il demanda à Sears de prendre lui aussi la ligne.

- Alors, Milly, que se passe-t-il? demanda Ricky incapable de baisser le ton, tout en sachant parfaitement qu'il allait assourdir Sears (leur

installation triplait le volume de la voix de quiconque parlait sur l'autre poste).

- Tu vas me faire éclater le tympan, se plaignit Sears.
- Désolé, Sears. Milly, vous êtes là? C'est Milly, Sears.
- C'est ce que j'avais cru comprendre. Vous avez besoin d'aide, Milly?
- Oooh, gémit-elle, et il en eut un frisson dans le dos.

Puis, plus rien.

- Milly ?
- Moins fort! ordonna Sears.
- Milly, vous êtes là?

Ricky entendit le téléphone tomber sur une surface dure, puis des bruits divers, et enfin la Voix de Walt Hardesty:

- Allô? Ici, le shérif. C'est Mr. Hawthorne?
- Oui, et Mr. James est sur l'autre poste. que se passe-t-il, Walt? Comment va Milly?
- Elle regarde par la fenêtre. qu'est-ce qui lui prend, elle se croit sa femme? On jurerait que c'est sa femme .

Sears intervint explosivement, obligeant Ricky à tenir l'écouteur à bout de bras:

- Elle est sa gouvernante ! Si vous nous disiez plutôt ce qui se passe?
- Elle s'écroule complètement. Vous êtes les avocats du Dr. Jaffrey?
- Oui, dit Ricky.
- Vous êtes au courant de ce qui lui est arrivé?

Les deux associés restèrent silencieux. Si Sears pensait la même chose que Ricky, il devait avoir la gorge aussi nouée que lui.

- Eh bien, il a fait le plongeon, dit Hardesty. Hé, doucement, ma p'tite dame, asseyez-vous sagement quelque part.

- Il a qUOI? aboya Sears.
 - Il s'est jeté dans la rivière du haut du pont, ce matin. Il a fait le plongeon, quoi. Allons, ma p'tite dame, calmez-vous, laissez-moi parler.
 - La petite dame en question se nomme Mrs. Sheehan, dit Sears d'une voix redevenue presque normale. Si vous l'appeliez par son nom, cela faciliterait peut-être les choses. Bien... puisque Mrs. Sheehan voulait de toute évidence communiquer avec nous et qu'elle semble incapable de le faire, auriez-vous l'amabilité de nous dire ce qui est arrivé à John Jaffrey?
 - Il s'est jeté du...
 - Doucement, shérif. Il est tombé du pont? quel pont ?
 - Hein? Le pont qui enjambe la rivière, il n'y en a pas d'autre.
 - Comment va-t-il?
 - Pour être mort, on ne fait pas mieux. qu'est-ce que vous vous imaginez? Dites, qui c'est qui va s'occuper des formalités et tout ça ? La p'tite dame est pas en état.
 - Nous nous chargeons de tout, dit Ricky.
 - Oui, renchérit Sears furieusement, d'elle et du reste. Vos manières sont offensantes, votre syntaxe, fautive et votre diction, honteuse. Hardesty, vous êtes un crétin.
 - Non mais, je vous en...
 - UN MOMENT! Si vous avancez que le Dr. Jaffrey s'est suicidé, vous êtes en terrain dangereux, mon ami, et vous feriez bien de garder cette brillante déduction pour vous.
 - Omar Norris a tout vu, dit Hardesty. Il nous faut une identification avant de l'envoyer à l'autopsie. Venez donc ici, ça sera mieux que de parler au téléphone?
- Cinq secondes après que Ricky eut raccroché, Sears apparut à la porte; il était déjà en train de mettre son pardessus.
- Ce n'est pas vrai, dit-il en enfilant la seconde manche. C'est s'rement une erreur, mais il vaut quand même mieux aller voir.

Le téléphone sonna de nouveau.

- Ne réponds pas, dit Sears, mais Ricky décrocha:

- Oui ?

C'était la réceptionniste:

- Une jeune femme demande à vous voir, ainsi que Mr. James.

- Dites-lui de revenir demain, Mrs. quast. Le Dr. Jaffrey est mort ce matin et nous allons chez lui, o'

Walt Hardesty nous attend.

- Mais pourquoi... (Se rendant compte qu'elle allait devenir indiscrete, Mrs. quast changea de sujet.) Je suis réellement désolée, Mr. Hawthorne. Désirez-vous que j'appelle Mrs. Hawthorne?

- Oui. Vous lui direz que je l'appelle dès que possible .

Bouillant d'impatience, Sears avait déjà gagné l'escalier en tortillant nerveusement son chapeau. Ricky contourna son bureau, décrocha son pardessus au passage et se hâta de le rattraper.

Ils descendirent ensemble jusqu'au vestibule.

- Ce stupide crétin, ronchonna Sears. Comme si on pouvait croire Omar Norris, sauf peut-être quand il parle de bourbon et de chasse-neige !

Ricky prit Sears par le bras, arrêtant son élan:

- Sears, il ne faut tout de même pas oublier qu'après tout, John a réellement pu se donner la mort.

En fait, il hésitait à le croire et se rendait parfaitement compte que Sears était farouchement déterminé à ne pas l'accepter.

- Je ne vois vraiment pas pourquoi il serait passé sur ce pont, surtout par un temps pareil.

Le visage de Sears se congestionna:

- Si tu crois cela, tu es aussi idiot que Walt. Peu m'importe s'il était allé observer les oiseaux ou je ne sais quoi, mais il faisait quelque

chose. (Il évita le regard de Ricky.) Je ne peux vraiment pas imaginer quoi, mais quelque chose. Il t'a paru d'humeur suicidaire, hier soir?

- Non, mais...

- Nous sommes donc d'accord. Dépêchons-nous d'y aller.

Il franchit le vestibule à grands pas et ouvrit la porte de la réception d'un coup d'épaule. Ricky Hawthorne le suivit et fut vaguement surpris de le voir saluer une grande fille très brune, au visage ovale finement sculpté.

- Viens, Sears, nous n'avons pas le temps. J'ai fait dire à cette jeune dame de revenir demain.

- Elle dit que... (Sears ôta son chapeau. On aurait pu croire qu'il venait de prendre un coup de b,ton sur la tête.) Répétez-lui ce que vous m'avez dit, demanda-t-il à

la jeune fille.

Elle dit:

- Je suis la nièce d'Eva Galli et je cherche du travail.

(Mrs. quast se détourna de la jeune fille, qui n'avait pourtant fait que lui sourire, et, rougissante, composa le numéro des Hawthorne. La jeune fille fit quelques pas pour regarder de plus près les dessins de Kitaj par lesquels Stella avait, depuis deux ou trois ans, remplacé

les vieux Audubon de Ricky. Le jugement de Mrs. quast englobait à la fois les dessins et la jeune fille: incompréhensible et nouveau. Non! s'exclama Stella en apprenant ce qui était arrivé au Dr. Jaffrey. Oh, pauvre Milly. Pauvres de nous tous, Bien s'r, mais il va falloir que je m'occupe de Milly. En retirant la fiche du tableau, Mrs. quast pense: mon Dieu qu'il fait clair ici puis, non, il fait noir, noir comme le péché, les ampoules ont d°

être survoltées et puis claquer, mais l'instant d'après, tout est redevenu normal, la lampe qui éclaire son bureau est comme d'habitude; elle se frotte les yeux, secoue sa tête grise, Milly Sheehan se l'est coulée douce pendant des années, maintenant, elle va voir ce que c'est que de travailler pour de vrai, et est étonnée d'entendre Mr. James dire à cette fille de rien que si elle revient demain, ils verront s'ils peuvent lui donner un travail de secrétariat. Vraiment, il y a des fois o' on se

demande. ..) Ricky lui aussi regardait Sears avec étonnement-un travail de secrétariat? Ils avaient une secrétaire à mi-temps, Mavis Hodge, qui tapait la plupart des lettres.

Pour donner du travail à quelqu'un d'autre, il faudrait se mettre à répondre aux lettres publicitaires. Mais, bien s'êr, ce n'était pas le besoin de main-d'oeuvre qui faisait agir Sears de cette façon à l'égard de la jeune fille, c'était ce nom, Eva Galli, prononcé d'une voix qui, si l'on avait pu la boire, aurait eu la saveur du vin de Porto... Sears avait soudain l'air très las; le manque de sommeil, les cauchemars et la vision de Fenny Bate, Elmer Scales et ses maudits moutons, et pour finir la mort de John (il a fait le plongeon), tout cela mis ensemble avait fini par l'ébranler profondément, même si ce n'était que pour un temps. Ricky vit la peur et l'épuisement de son associé: Sears pouvait donc lui aussi être vaincu.

- C'est cela, revenez demain, dit-il à la jeune fille.

Il remarqua que le visage ovale et les traits réguliers de celle-ci étaient plus que simplement séduisants et comprit que la dernière chose dont Sears avait besoin en ce moment, c'était qu'on lui rappelle Eva Galli. Comme Mrs. quast le regardait, semblant attendre, il lui dit de noter les appels jusqu'à leur retour.

- J'ai cru comprendre qu'un de vos amis venait de décéder, dit la jeune femme à Ricky. Je suis désolée d'avoir si mal choisi mon moment. (Elle eut un sourire dont la tristesse ne semblait pas feinte.) Ne vous laissez surtout pas retarder par moi.

Il regarda une dernière fois son visage de renarde avant de se tourner vers la porte, où Sears l'attendait en boutonnant méditativement son pardessus, et il lui sembla que l'instinct de Sears était peut-être juste et que l'arrivée de cette jeune fille faisait partie de l'énigme.

Plus rien ne semblait accidentel, comme s'il existait un plan dont ils ne pourraient connaître la nature avant d'avoir rassemblé toutes les pièces du puzzle.

- Ce n'est sans doute même pas John, dit Sears, lorsqu'il se fut installé dans la voiture. Hardesty est d'une telle incompétence qu'il a parfaitement pu croire Omar Norris sur parole...

Il n'en dit pas davantage; tous deux savaient que ce n'était qu'un espoir chimérique.

- Il fait froid, reprit Sears, et Ricky acquiesça:

- Oui, bigrement froid, avant de trouver autre chose à dire: Au moins, Milly ne mourra pas de faim.

Sears poussa un soupir presque amusé:

- Heureusement, d'ailleurs; elle n'aurait jamais trouvé un autre travail avec le privilège d'écouter aux portes.

Le silence retomba lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils admettaient que John Jaffrey s'était probablement jeté du pont de Milburn pour se noyer dans la rivière glacée.

Ils passèrent prendre Hardesty, se rendirent à la petite prison où le corps avait été déposé en attendant l'arrivée de la voiture de la morgue, et virent qu'Omar Norris ne s'était pas trompé. Le mort était bien John Jaffrey; son visage était encore plus ravagé que de son vivant. Ses cheveux clairsemés étaient collés au crâne, et ses lèvres retroussées révélaient des gencives bleuies. Tout son être était inhabité, comme dans le rêve de Ricky.

- Jésus, dit celui-ci.

Walt Hardesty sourit.

- Ce n'est pas le nom qu'on nous avait donné, monsieur l'avocat, et Sears enchaîna calmement:

- Donnez-nous les formulaires, Hardesty, puis, fidèle à lui-même, ajouta: Nous emmènerons également ses effets, à moins que vous ne les ayez égarés en même temps que son dentier.

Ils espéraient trouver un indice sur la mort de Jaffrey dans les quelques objets contenus dans l'enveloppe en papier bulle que Hardesty leur remit. Mais le contenu des poches de Jaffrey ne leur apprit rigoureusement rien: un peigne, six boutons de plastron et des boutons de manchettes assortis, un exemplaire de La Vie d'un Chirurgien, un stylo-bille, un trousseau de clefs dans un vieux étui en cuir, quelques pièces de monnaie... Sears étala le tout sur ses genoux dans la vieille Buick de Ricky.

- Evidemment, on ne pouvait pas espérer qu'il aurait laissé un mot.

Il adossa son dos puissant au siège et se frotta les yeux.

- Je commence à croire que nous faisons partie d'une espèce en voie

de disparition.

Il se redressa de nouveau pour examiner les objets muets étalés devant lui.

- Veux-tu garder quelque chose, ou est-ce qu'on donne le tout à Milly?
- Les boutons de manchettes feraient peut-être plaisir à Lewis.
- Alors, donnons-les-lui. Ah, Lewis. Il va falloir le mettre au courant. Tu veux rentrer au bureau?

Ils restaient comme paralysés, sur les confortables sièges de la vieille voiture de Ricky. Sears sortit un long cigare de son étui, en mordit le bout, et, négligeant pour une fois de le renifler et de l'examiner sous toutes les coutures, l'alluma. Ricky ouvrit sa fenêtre, sans se plaindre: il voyait bien que Sears fumait par réflexe, sans vraiment en être conscient.

- Tu te rends compte, Ricky, dit-il sans ôter le cigare de sa bouche, John est mort et nous parlons de ses boutons de manchettes.

Ricky mit le moteur en marche.

- Allons prendre un verre chez moi.

Sears remit le pathétique assortiment d'objets dans l'enveloppe jaunâtre, la plia en deux et la glissa dans une de ses poches de son pardessus.

- Fais attention en conduisant. As-tu remarqué qu'il s'est remis à neiger?

- Oui, oui, j'ai vu. Si ça commence si tôt et que cela empire, nous pourrions bien nous trouver enneigés avant la fin de l'hiver. Il serait peut-être prudent de faire une provision de conserves, on ne sait jamais.

Ricky alluma ses feux de croisement, sachant que Sears n'aurait pas tardé à lui dire de le faire. Le ciel maussade qui s'étendait depuis des semaines au-dessus de la ville était devenu d'un gris presque noir sur lequel se détachaient quelques nuages semblables à des vagues déferlantes .

- Hum, renifla Sears. La dernière fois que cela s'est produit. . .
- Je venais de rentrer d'Europe. 1947. Un hiver terrible.

- En avant, il faut remonter jusqu'aux années vingt.
- 1926. La neige montait jusqu'aux toits.
- Il y avait eu des morts. Une de mes voisines était morte sous la neige.
- Ah oui? qui? demanda Ricky.
- Elle s'appelait Viola Frederickson. Elle avait été

bloquée par la neige dans son boghei et est morte de froid. Maintenant que j'y repense, les Frederickson habitaient la maison de John.

Sears soupira de nouveau, avec lassitude, tandis que Ricky s'engageait sur la place et passait devant l'hôtel.

De gros flocons cotonneux se détachaient contre les fenêtres noires.

- Pour l'amour du ciel, Ricky, ferme ta vitre! Tu veux nous faire geler?

Il releva son col de fourrure et aperçut alors le cigare qu'il tenait à la main.

- Oh ! Désolé. L'habitude.

Il baissa la vitre et jeta le cigare dehors.

- quel dommage !

Ricky pensa au cadavre de John Jaffrey allongé sur une civière dans la cellule de la prison; à Lewis, qu'il fallait mettre au courant; à la peau bleue tendue sur le crâne de John.

Sears toussota.

- Je ne comprends pas que le neveu d'Edward n'ait pas encore répondu.

- Il va sans doute arriver sans prévenir. La neige tombait fort. Tiens, ça s'améliore, dit-il sans conviction, car il faisait sombre comme il ne peut le faire qu'en plein midi, une obscurité opaque que ses phares ne parvenaient pas à percer. (Au contraire, les objets, les maisons semblaient luire, non pas de la lumière jaune des phares, mais de la lumière blanche et froide des nuages qui continuaient à bouillonner dans le ciel-un bout de clôture par-ci, une porte et des moulures par-là, quelques pierres d'un mur, un peuplier sur un bout de pelouse. Cette couleur morte, désincarnée, lui rappelait le visage de John

Jaffrey et le faisait frémir. Au-dessus de ces objets épars révélés au hasard par la clarté livide, le ciel était plus noir que jamais.)

- Alors, que s'est-il passé, selon toi ? demanda Sears.

Ricky s'engagea dans Melrose Avenue.

- Tu veux d'abord passer chez toi?

- Non. As-tu une opinion, oui ou non?

- J'aimerais savoir ce qui est arrivé aux moutons d'Elmer Scales.

Ricky se gara lentement devant chez lui, tandis que Sears ne tenait visiblement plus en place.

- Je me fiche pas mal des moutons de Notre Virgile, dit-il; il voulait descendre de la voiture, mettre fin à

cette conversation, et il aurait grogné comme un ours si Ricky avait mentionné l'apparition, sur les marches, de Fenny Bate, pieds nus et au cr,ne osseux. Ricky vit tout cela; pourtant, tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte, il dit:

- A propos de la fille de ce matin...

- Oui, alors?

Ricky introduisit la clef dans la serrure.

- Si tu veux me faire croire que tu as besoin d'une secrétaire, je veux bien, mais...

Stella lui ouvrit la porte; elle avait commencé à parler en entendant la clef dans la serrure:

- ...si contente que vous soyez là tous les deux.

J'avais si peur que vous ne retourniez dans ce bureau poussiéreux, comme s'il ne s'était rien passé, que vous fassiez semblant de vous remettre au travail, sans vous occuper de moi, sans rien me dire ! Entrez vite, Sears, nous n'allons pas chauffer toute la rue. Venez!

Dans l'entrée, les deux hommes retirèrent leur pardessus avec des mouvements las.

- Vous avez tous les deux une mine terrible. Ce n'était donc pas une erreur, c'était bien John?

- C'était John, confirma Ricky. Il n'y a réellement pas grand-chose d'autre à dire, Stella. Apparemment, il aurait sauté du pont.

- Mon Dieu, dit Stella, redevenant grave. La pauvre Chowder Society.

- Amen, dit Sears.

Après un déjeuner tardif, Stella annonça qu'elle allait préparer un plateau pour Milly:

- Elle aura peut-être envie de grignoter quelque chose.

- Milly? demanda Ricky, surpris.

- Milly Sheehan, faut-il te mettre les points sur les i ?

Je ne pouvais pas la laisser traîner toute seule dans la maison de John. Je suis allée la chercher. La pauvre chérie est complètement effondrée, et je l'ai mise au lit.

En se réveillant ce matin, John n'était pas à la maison et elle s'est rongé les sangs pendant des heures, jusqu'à

l'arrivée de cet horrible Walter Hardesty.

- Très bien, approuva Ricky.

- Il dit " très bien " ! Si toi et Sears n'aviez pas été

tellement préoccupés par vous-mêmes, vous auriez pu penser un peu à elle.

Se sentant attaqué, Sears releva la tête:

- Milly n'a pas à se faire de soucis. Elle hérite la maison de John et une somme disproportionnée.

- Disproportionnée, Sears ? Pourquoi ne lui montez-vous pas son plateau pour lui dire combien elle devrait être reconnaissante? Cela la mettrait peut-être de bonne humeur de savoir que John Jaffrey lui a laissé quelques milliers de dollars?

- Il ne s'agit pas de quelques milliers de dollars, Stella, précisa Ricky. John lui a légué presque tout ce qu'il possédait.

- Cela me paraît tout à fait normal, déclara Stella avant de se diriger vers la cuisine d'un pas décidé, tandis que les deux hommes se regardaient en haussant les sourcils.

- Il t'arrive d'avoir du mal à déchiffrer ce qu'elle veut dire?

- De temps en temps, répondit Ricky. Nous avons un code, mais je crois qu'elle l'a jeté peu après notre mariage. Nous devrions appeler Lewis, ne crois-tu pas?

Nous avons déjà attendu trop longtemps.

- Passe-moi le téléphone, dit Sears.

Lewis Benedikt

Bien qu'il n'eût pas faim, Lewis se fit à déjeuner par habitude: du fromage blanc, une saucisse avec du raifort et une épaisse tranche de cheddar fabriqué par le vieil Otto Gruebe dans sa petite fromagerie proche d'Afton.

quelque peu démoralisé par ses expériences de la matinée, Lewis laissa ses pensées s'attarder sur le vieil Otto.

Otto Gruebe était un homme qui ignorait les complications; b,ti un peu comme Sears James, mais vo°té à

force de se pencher sur ses cuves, il avait un visage emp,té de clown, des épaules et des mains énormes. A la mort de sa femme, Otto avait fait le commentaire suivant:

- Vous avez eu quelques ennuis en Espagne, hein ?

J'ai appris ,ca en ville. quelle pitié, Lewis.

Après le tact excessif des autres, cela avait immensément touché Lewis. Otto, avec son teint blafard à force de passer dix heures par jour dans sa laiterie, Otto et ses chiens... Otto, qui n'avait jamais été hanté. Tout en machant consciencieusement, Lewis se dit qu'il irait peut-être voir Otto un de ces jours; il prendrait son fusil et essaierait de débusquer un peu de gibier avec Otto et ses chiens. S'il n'y avait pas trop de neige. Le prag-matisme germanique d'Otto lui ferait du bien.

Mais il s'était remis à neiger; les chiens devaient aboyer dans leurs niches et Otto devait soutirer le petit-lait en maudissant cet hiver

précoce.

quelle pitié! Oui, c'était bien cela, une pitié. Et plus encore: un mystère. Comme Edward.

Il se leva brusquement et mit les assiettes dans l'évier, puis consulta sa montre. Il poussa un gémissement; seulement onze heures et demie, et il avait déjà fini de déjeuner ! Le restant de la journée lui apparaissait comme une montagne infranchissable. Et même pas la perspective d'une soirée de conversation enivrante avec une fille; d'autre part, comme il essayait de mettre fin à

leurs relations, il ne pouvait espérer une soirée de plaisirs plus intenses avec Christina Barnes.

Lewis Benedikt avait parfaitement réussi ce qui est généralement considéré impossible dans une petite ville telle que Milburn: dès le premier mois de son retour d'Espagne, il s'était édifié une vie secrète, qui le restait.

Il pourchassait des étudiantes, de jeunes professeurs de la high school, des esthéticiennes, les fragiles jeunes filles qui vendaient des produits de beauté chez Young Brothers - n'importe quelle fille suffisamment jolie pour être décorative. Il se servit de sa belle prestance, de son charme inné, de son humour et de son argent pour figurer dans la mythologie de la ville sous la forme d'un personnage un peu comique: le play-boy vieillissant.

Juvénile, merveilleusement naturel et attentionné, Lewis emmenait ses victimes dans les meilleurs restaurants à quatre-vingts kilomètres à la ronde, leur commandait les meilleurs plats et les meilleurs vins, les amusait par sa conversation. Il entraînait au lit (ou était entraîné au lit) environ une sur cinq de ces filles: celles qui lui mon-traient par leur rire qu'elles ne le prendraient jamais au sérieux. Lorsqu'un couple - un couple comme Walter et Christina Barnes, par exemple - arrivait au Vieux Moulin, près de Kirkwood, ou au Christo's, entre Bel-den et Harpursville, ils s'attendaient un peu à voir Lewis, avec ses cheveux d'un gris d'acier, penché vers le visage amusé d'une fille qui avait le tiers de son âge.

" Regarde-moi ce vieux gredin, disait alors l'homme.

De nouveau à pied d'oeuvre ! "

Et sa femme aurait souri, mais il eût été difficile de déchiffrer ce

sourire.

En fait, Lewis se servait de sa réputation de comique pour camoufler la profondeur de ses sentiments, et de ses liaisons publiques avec de toutes jeunes filles, pour cacher les relations plus vraies qu'il vivait avec des femmes plus âgées. Il passait ses soirées ou ses nuits avec les filles; quant aux femmes qu'il aimait, il les voyait une ou deux fois par semaine, l'après-midi, pendant que leurs maris travaillaient. La première de celles-ci avait été Stella Hawthorne; bien que dans une certaine mesure la moins satisfaisante de ses amours, elle avait servi de modèle à celles qui devaient suivre. Stella était trop désinvolte, trop spirituelle, trop indifférente dans un sens. Elle cherchait le plaisir, et le simple plaisir était précisément ce que lui donnaient les jeunes professeurs ou esthéticiennes. Il voulait des sentiments vrais. Stella était la seule femme de Milburn qui eût refusé de l'exaucer sur ce point. Elle lui avait, volontairement, renvoyé son image de play-boy. Il l'aima brièvement et de tout son être, mais ils n'avaient pas les mêmes besoins. Stella ne voulait pas de Sturm und Drang; Lewis, avec son me exigeante, savait qu'il essayait de retrouver les émotions que Linda lui avait fait éprouver.

Lewis n'était frivole qu'en surface. Ce ne fut pas sans tristesse qu'il dut se séparer de Stella: pas une seule fois elle n'avait réagi à ses émotions; jamais il n'avait réussi à

l'émouvoir. De toute évidence, elle pensait qu'il s'était simplement engagé dans une série de liaisons sans conséquence .

Il y avait huit ans de cela. Après Stella, il y avait eu Leota Mulligan, la femme de Clark Mulligan, puis Laura Bautz, épouse du dentiste Harlan Bautz, et enfin, depuis un an, Christina Barnes. Il avait eu une profonde affection pour chacune de ces femmes. Il aimait en elles leur solidité, leur attachement à leur mari, leurs appétits, leur humour. Il les aimait pour leur absence de puérilité

-il aimait leurs voitures et leurs maisons. Il aimait leur parler. Toutes avaient compris ce qu'il leur offrait: plutôt un pseudo-mariage secret qu'une " liaison ".

Et, chaque fois, lorsque les émotions commençaient à

perdre de leur fraîcheur et devenaient répétitives, c'était la fin. Lewis les aimait toujours, toutes; il aimait toujours Christina Barnes, mais...

Mais il y avait ce mur devant lui. Le " mur ", c'était le nom qu'il donnait au moment où il commençait à sentir que cette relation "

sérieuse " était au fond aussi triviale que ses petites aventures avec des esthéticiennes. Alors, il était temps d'y mettre un terme. Souvent, au cours de ces périodes de repli sur lui-même, il pensait à Stella Hawthorne .

En tout cas, il ne pouvait certainement pas espérer passer sa soirée avec Stella Hawthorne. Rêver à cela ne ferait que lui confirmer sa stupidité.

Ce ridicule épisode de la matinée était d'ailleurs le comble de la stupidité. Lewis alla à la fenêtre pour regarder le sentier menant à la forêt, se souvenant comme il était revenu en courant, le coeur battant de terreur-quelle crétinerie ! La neige tombait, légère, la forêt familière dressait ses rameaux blanchis, le sentier inoffensif avait toujours le même tracé capricieux et charmant.

" Lorsqu'on tombe de cheval, on remonte, se dit Lewis. On se remet en selle aussitôt. " que s'était-il passé ? Avait-il entendu.. . des voix ? Non; il s'était simplement entendu penser. Il s'était fait peur en se remémorant de façon trop précise les dernières heures de Linda. Cela, sans oublier son cauchemar-Sears et John s'avançant vers lui-avait complètement détraqué

ses émotions, et il s'était comporté comme un personnage d'une histoire de la Chowder Society. Il n'y avait pas d'inconnu malveillant, sur le sentier derrière lui; il était impossible de marcher dans la forêt sans faire de bruit. Tout pouvait s'expliquer.

Lewis monta à sa chambre, retira prestement ses mocassins et mit des baskets, enfila un pull-over et un anorak, puis redescendit et sortit par la porte de la cuisine.

La neige commençait déjà à effacer ses empreintes du matin. L'air glacé était délicieux, comme une pomme sure; il neigeait toujours un peu. S'il n'allait pas à la chasse avec Otto Gruebe, il pourrait peut-être skier bientôt. Lewis franchit rapidement l'esplanade et s'engagea sur le sentier. Le ciel sillonné de quelques nuages étincelants était sombre, mais l'air était empli d'une vive clarté grise. Sur les branches des pins, la neige luisait avec une clarté lunaire.

Il s'engagea intentionnellement dans la branche du sentier qu'il empruntait généralement au retour. Sa propre peur, une peur faite d'attente, le surprit.

- Eh bien, je suis là, dit-il en souriant. Viens me prendre.

Il ne sentait d'autre présence que celle de la lumière et de la forêt, et de la maison derrière lui. Au bout d'un moment, il se rendit compte que sa peur avait elle aussi disparu.

En marchant ainsi dans la forêt, sur une couche de neige fraîche, Lewis eut une perception inhabituelle de ce qui l'entourait. C'était peut-être dû au fait qu'il voyait la forêt sous un angle nouveau, à reculons en quelque sorte, ou bien parce que, pour la première fois depuis des semaines, il marchait sur ce sentier, au lieu de courir.

Toujours était-il que la forêt ressemblait à une illustration-pas une vraie forêt mais un dessin sur une page de livre. C'était une forêt de conte de fées, trop parfaite, trop bien composée en blanc et noir pour être réelle.

Même le sentier au tracé savamment sinueux était un sentier de conte de fées.

C'était la lumière qui lui donnait ce mystère. La moindre branche dénudée et épineuse, la moindre herbe, la moindre tige gelée se détachait, comme éclairée de l'intérieur. Tout était imprégné d'une magie insaisissable et un peu inquiétante. Lorsque Lewis pénétra au plus épais de la forêt, où la neige nouvelle n'avait pas pénétré, il vit distinctement ses empreintes de la matinée. Elles aussi paraissaient enchantées, comme si elles illustraient le conte de fées: ces empreintes dans la neige qui venaient à sa rencontre.

Après sa promenade, Lewis ne tenait plus en place. Le vide de la maison proclamait que c'était une maison sans femme; et pour quelque temps, il n'y aurait pas de femme, à moins que Christina Barnes ne vienne pour une ultime scène de rupture. Depuis des semaines, la maison était en mal d'entretien; il aurait fallu vérifier le puisard, cirer la table de la salle à manger, faire l'argenterie... Mais tout cela pouvait encore attendre un peu.

Toujours en anorak, Lewis fit le tour de la maison, passant d'une pièce à l'autre, d'un étage à l'autre, ne s'arrêtant nulle part.

Il entra dans la salle à manger. En voyant la grande table en acajou, il se sentit coupable: sa surface était terne, égratignée par endroits depuis qu'il y avait posé

un saladier de céramique espagnole sans mettre de dessous de plat. Le bouquet disposé au milieu de la table était fané et des pétales reposaient sur le bois, semblables à des abeilles mortes. T'attendais-tu réellement à

voir quelqu'un dehors? se demanda-t-il. Es-tu déçu de n'avoir rien vu ?

En ressortant, le vase de fleurs fanées à la main, il vit de nouveau le désordre féerique de la forêt. Les branches luisaient, les épines avaient un éclat métallique, suggérant une histoire sortie d'un livre qu'il avait déjà refermé.

Alors... Hochant la tête, il alla jeter les fleurs mortes à

la cuisine. qui voulais-tu rencontrer? Toi-même?

Curieusement, Lewis se mit à rougir.

Il posa le vase vide sur une tablette, sortit de la cuisine et traversa l'esplanade en direction de la vieille étable qu'un propriétaire précédent avait convertie en garage et en atelier. La Morgan était garée à côté d'un établi couvert de tournevis, de pinces et de pincesaux rangés dans des pots. Lewis se baissa, ouvrit la portière et se coinça derrière le volant.

Il sortit du garage en marche arrière, descendit pour refermer la porte, puis s'engagea dans l'allée bordée d'arbres menant à la route. Il se sentit immédiatement redevenir lui-même. Le vent faisait battre la capote de toile de la Morgan et voler ses cheveux; le réservoir était presque plein.

En l'espace de dix minutes, il se retrouva dans un paysage de collines et de champs ponctués de bouquets d'arbres. Il restait sur des routes secondaires, poussant la voiture à cent vingt, même cent trente, à la moindre ligne droite. Il longea la Chenago Valley, suivit le Tioughnioga jusqu'à Whitney Point, puis obliqua vers l'ouest, en direction de Richford et de Caroline, s'enfon-

çant dans la Cayuga Valley. Parfois, l'arrière de la petite voiture dérapait dans les tournants, mais Lewis corri-geait habilement la trajectoire sans même y penser.

Il finit par se rendre compte qu'il suivait le même itinéraire, et dans le même sens, que jadis le jeune étudiant regagnant Cornell. La seule différence était qu'alors la vitesse enivrante était de cinquante kilomètres à l'heure.

Après environ deux heures de voiture, prenant de petites routes qui longeaient des parcs ou des fermes, pour le simple plaisir de voir o`elles menaient, il ne sentait plus son visage de froid. Il était dans le Tompkins County, près d'Ithaca; ici, le paysage était plus lyrique

qu'aux alentours de Binghamton; lorsqu'il arrivait sur un sommet, il voyait le ruban noir de la route descendre dans des vallées et gravir hardiment des collines à la crête plantée d'arbres. Bien que ce ne fût que le milieu de l'après-midi, le ciel s'était assombri; il allait probablement neiger de nouveau avant la tombée de la nuit.

Soudain, devant lui, juste à la bonne distance pour atteindre la vitesse nécessaire, la route s'élargit suffisamment pour que la Morgan pût y faire un tête-à-queue.

Mais il se souvint qu'à soixante-cinq ans, il était trop vieux pour faire des acrobaties en voiture. Au lieu d'accélérer, il ralentit et tourna sagement sa voiture vers le chemin du retour.

Il reprit vers l'est à une allure plus modérée, coupant la vallée en direction de Hartford. Dans les lignes droites, il accélérât un peu en prenant garde de ne pas dépasser le cent dix. Pourtant, la vitesse, la brise glacée la maniabilité de la petite voiture n'étaient pas sans lui procurer du plaisir. Toutes ces sensations lui faisaient presque croire qu'il était redevenu un jeune étudiant rentrant chez lui pour les vacances. quelques lourds flocons virevoltaient dans le vent.

Près du terrain d'aviation de Glen Aubrey, il vit un groupe d'érables dénudés qui luisaient de la même clarté

surnaturelle que sa petite forêt. Ils semblaient imprégnés d'une magie, d'une signification cachée qui jouait un rôle dans une histoire compliquée-avec pour héros des renards qui étaient des princes sur lesquels une fée avait jeté un sort. Il revit les empreintes de pas courir à sa rencontre .

...suppose qu'au cours d'une promenade, tu te vois toi-même venir vers toi en courant, échevelé, le visage tordu par la peur...

Ses viscères se glacèrent. Juste devant lui, une femme se tenait au milieu de la route. Il n'eut que le temps de remarquer son attitude alarmée et les cheveux qui on-doyaient sur ses épaules. Il tourna le volant, se demandant d'où elle était venue si soudain-mon Dieu, elle s'est jetée sur la voiture-tout en se rendant compte qu'il ne pourrait l'éviter.

L'arrière de la Morgan dérapa dans la direction où se trouvait la femme, puis il la perdit de vue. Pris de panique, Lewis essaya de redresser le volant. Prisonnier d'un cocon de temps immobile, il assista, impuissant, à la course folle de la voiture. Dans un second stade, la texture du présent changea et le temps se remit à

s'écouler; avec une passivité sans parallèle dans son existence, il se rendit compte que la Morgan avait quitté

la route. Tout se passait maintenant avec une incroyable lenteur, comme paresseusement, dans un monde immatériel .

Cela ne dura toutefois qu'un instant. La voiture s'immobilisa dans un champ avec une secousse à vous briser les os, l'avant pointé vers la route. La bouche de Lewis s'emplit d'un goût de sang; ses mains crispées sur le volant se mirent à trembler. Sans doute avait-il heurté la femme et était-elle tombée dans le fossé. La portière était dure, mais il réussit à l'ouvrir et descendit. Ses jambes aussi tremblaient. Il vit immédiatement que la Morgan ne sortirait pas de là: ses roues arrière étaient profondément enfoncées dans la terre gelée. Il allait falloir la remorquer.

- Hé ! cria-t-il. Vous êtes blessée ? (Il avança de quelques pas incertains.) Tout va bien?

Lewis alla jusqu'à la route et vit les traces laissées par la voiture devenue folle. Il avait mal aux hanches. Il se sentait très vieux.

- Hé, madame!

Il ne voyait aucune trace de la femme. Le coeur battant, il traversa la chaussée glissante, craignant de la découvrir dans le fossé, bras et jambes écartés, tête rejetée en arrière... mais la neige recouvrant le fond du fossé était vierge de toute trace. Il regarda de nouveau la route dans les deux sens: personne.

De guerre lasse, Lewis abandonna. L'inconnue avait dû disparaître aussi soudainement qu'elle était apparue.

Peut-être aussi n'avait-il fait qu'imaginer tout cela. Il se frotta les yeux. Ses hanches lui faisaient toujours mal, comme s'il avait du sable dans les articulations. Il suivit la route d'un pas mal assuré, dans l'espoir de trouver une ferme d'où il pourrait téléphoner à l'Automobile-Club.

Lorsqu'il en vit enfin une, un homme avec une énorme barbe noire et des yeux d'animal l'autorisa à se servir du téléphone mais lui fit attendre la dépanneuse sur le porche.

Il était sept heures passées lorsqu'il se retrouva enfin chez lui. Il avait faim et était irritable. Il n'avait vu la fille qu'un bref instant, comme un chevreuil qui aurait bondi sur la voiture-puis, il avait dérapé et

l'avait perdue de vue. Mais où avait-elle pu passer, sur cette longue route toute droite ? Peut-être, après tout, était-elle quand même au fond d'un fossé, morte-mais même un chien aurait fait une bosse à la Morgan, alors qu'elle ne portait pas la moindre trace de choc.

" «a alors ! " s'exclama-t-il à voix haute. Il avait laissé

la voiture dans l'allée et était rentré dans la maison juste le temps de se réchauffer. Il éprouvait de nouveau la même sensation qu'à midi, ce besoin de bouger, comme si quelque chose de terrible allait arriver s'il restait là-comme si quelque chose de bien pire que cet accident le menaçait, tel un revolver pointé sur lui. Lewis monta à

sa chambre, ôta l'anorak et le pull-over, mit une chemise propre, une cravate et un blazer. Le mieux était d'aller prendre deux ou trois bières et un hamburger chez Humphrey.

Comme le parking était presque plein, Lewis dut se garer tout près de la chaussée. Avec la tombée de la nuit, la neige avait cessé, mais l'air était tellement froid qu'on avait l'impression qu'il allait se briser en éclats. Des réclames de bière s'allumaient et s'éteignaient sur la longue façade grise, le petit orchestre de quatre musiciens déversait des flots de country-music.

Wabash Cannonball.

Dès qu'il entra, une note suraiguë du violon lui vrilla les tempes; Lewis lança un regard furieux au jeune musicien - les cheveux jusqu'aux épaules, la hanche gauche et le pied droit marquant le rythme -mais le garçon jouait les yeux fermés et ne s'en aperçut même pas. La musique redevint plus supportable, mais le mal de tête de Lewis ne s'en alla pas. Le bar était comble; il faisait si chaud qu'il se mit immédiatement à transpirer.

L'énorme et informe Humphrey Stalladge, en chemise et tablier blancs, s'affairait au comptoir. Les tables les plus proches de l'orchestre étaient monopolisées par de jeunes gosses buvant de la bière à même la bouteille. De dos, il eût été impossible de distinguer les garçons des filles.

Et si tu te voyais courir vers toi-même, courir vers les phares de la voiture, échevelé, le visage déformé par la peur. . .

- Je vous sers quelque chose, Lewis ? demanda Humphrey .

- Deux aspirines et une bière. J'ai un sale mal de tête. Et un

hamburger, Humphrey. Merci.

A l'autre bout du comptoir, le plus loin possible de l'orchestre, Omar Norris, l'air humide et crasseux, avait trouvé un auditoire. Il parlait en roulant les yeux et en faisant de grands gestes; Lewis savait par expérience que si l'on s'approchait trop de lui on finissait par recevoir des gouttelettes de salive. quand il était plus jeune, les histoires de Norris-comment il échappait à

la surveillance de sa femme, gr,ce à quels stratagèmes dignes de W.C. Fields il avait réussi à éviter tout autre travail que la conduite du chasse-neige municipal et un coup de main occasionnel au supermarché - étaient parfois assez amusantes, mais Lewis s'étonna qu'il trouv,t encore des oreilles complaisantes. Certains lui of-fraient même à boire. Stalladge revint avec les comprimés d'aspirine et la bière.

- Le hamburger arrive tout de suite.

Lewis fit descendre les deux aspirines avec une bonne gorgée de bière. L'orchestre avait fini Wabash Cannonball et entamait un air qu'il ne connaissait pas. Une jeune femme assise près de l'orchestre le regardait fixement; Lewis la salua d'un petit signe de tête.

Il vida son verre et regarda le reste du public. Il avisa une table libre près du mur, montra son verre vide à

Humphrey dès qu'il eut capté son regard, et, lorsqu'il fut resservi, alla s'installer. S'il ne s'asseyait pas maintenant, il risquait de ne plus trouver de place. Au passage il vit Rollo Draeger, le pharmacien (venu pour échapper aux interminables récriminations d'Irmengard), et le salua.

Il reconnut aussi le garçon qui était en compagnie de la fille qui l'avait regardé avec tant d'intensité: Jim Hardie, le fils d'Eleanor, qui sortait généralement avec la fille de Draeger. Il se retourna de nouveau vers le couple et vit que tous deux le regardaient. Lewis se méfiait un peu de Jim Hardie: blond, large d'épaules, fort, il semblait avoir hérité de la sauvagerie de ce pays mal dominé par l'homme. Il était toujours souriant, mais Lewis avait appris par Walt Hardesty que c'était probablement lui qui avait mis le feu à la vieille grange abandonnée des Pugh, incendie qui s'était étendu aux champs avoisinants. Lewis l'imaginait fort bien agir de la sorte, sans cesser de sourire. La fille qui lui tenait compagnie ce soir était plus ,gée que Penny Draeger, et d'ailleurs plus jolie.

Lewis se souvenait d'une époque, il y avait des années, où tout était simple et où c'eût été lui qui, en compagnie d'une jolie fille, aurait écouté un orchestre, Noble Sissle ou Benny Goodman-le coeur battant. A ce souvenir, Lewis chercha automatiquement le visage beau et imposant de Stella Hawthorne, bien que dès son arrivée il eût automatiquement vérifié qu'elle n'était pas là.

Humphrey arriva avec son hamburger et regarda son verre vide:

- Si vous buvez à ce rythme-là, vous feriez bien de prendre une cruche !

Lewis n'avait même pas remarqué qu'il avait déjà bu son deuxième demi.

- Excellente idée.

- Vous ne semblez pas très enthousiaste, commenta Humphrey.

L'orchestre, qui s'était arrêté un moment pour discuter, attaqua vigoureusement un nouveau morceau, ce qui évita à Lewis d'avoir à répondre. De plus, les deux extras de Humphrey, Anni et Annie, venaient d'arriver, accompagnées par une bouffée d'air glacial. A elles seules, elles valaient la peine de rester. Anni avait le type gitan, avec un visage sensuel entouré d'une épaisse toison noire et bouclée; Annie, elle, aurait pu être une fille de Viking, avec des dents magnifiques et de jolies jambes. Toutes deux avaient dans les trente-cinq ans et parlaient comme des professeurs d'université. Elles vivaient en pleine campagne, assez loin, avec leurs hommes; aucune n'avait d'enfant. Lewis les trouvait formidables et invitait parfois l'une ou l'autre à déjeuner ou à dîner. Annie le vit et lui fit un signe de la main auquel il répondit, tandis que le guitariste, accompagné

par un violon monocorde, braillait:

T'as perdu ton coeur, j'ai perdu le mien

Alors (feedback) sèmerons-nous

Nos rêves dans un autre jardin?

Humphrey alla donner des instructions aux deux serveuses et Lewis mordit dans son hamburger.

En relevant la tête il vit Ned Rowles à côté de lui. La bouche pleine, Lewis se leva à demi et lui fit signe de prendre place. Il aimait bien

Ned Rowles; Ned avait fait de The Urbanite un journal intéressant, et pas seulement un catalogue de pique-niques de sapeurs-pompiers et de soldes de grands magasins.

- Aidez-moi à finir ça, Ned, dit-il en versant de la bière dans le verre vide que Ned tenait à la main.

- Et moi, alors? dit une voix rauque derrière lui.

Pris par surprise, il se retourna en sursaut; Walt Hardesty dardait sur lui des prunelles étincelantes. Lewis comprit pourquoi il n'avait pas vu Ned en arrivant: il était avec Hardesty dans l'arrière-salle où Humphrey entreposait les caisses de bière. Lewis savait que Hardesty, qui peu à peu succombait à la boisson (exactement comme Omar Norris), passait des après-midi entiers dans cette arrière-salle - car il évitait de boire en présence de ses adjoints.

- Bien sûr, Walt, dit-il. Je ne vous avais pas vu.

Asseyez-vous, je vous en prie.

Ned Rowles le regarda bizarrement. Lewis était certain que le rédacteur en chef trouvait Hardesty aussi pénible qu'il le trouvait lui-même et n'avait nullement envie de rester encore en sa compagnie, mais il ne s'attendait tout de même pas à ce qu'il dise au shérif de les laisser tranquilles? quelle que fût la signification de son regard, Ned se glissa au bout de la banquettes pour faire de la place à Hardesty. Le shérif avait gardé sa grosse veste; l'arrière-salle n'était probablement pas chauffée. Comme les étudiants auxquels il ressemblait, Ned ne portait qu'un veston de tweed tant qu'il ne faisait pas vraiment froid.

Lewis remarqua alors que tous deux le regardaient d'un air bizarre et sentit son cœur faire un bond -

avait-il écrasé cette femme, après tout? Et quelqu'un avait-il noté son numéro d'immatriculation? Il serait coupable de délit de fuite!

- Alors, Walt, dit-il, il y a quelque chose de spécial, ou vous voulez simplement une bière?

Tout en parlant, il avait empli son verre.

- Pour le moment, une bière suffira, Mr. Benedikt.

quelle journée, hein ?

- Oui, dit Lewis simplement.

- Une journée terrible, renchérit Ned Rowles, en relevant les cheveux qui tombaient sur son front.

Regardant Lewis avec une grimace, Hardesty ajouta:

- Vous avez mauvaise mine, mon vieux. Vous devriez rentrer vous coucher.

Cette remarque ne fit qu'accroître la surprise de Lewis. S'il avait vraiment écrasé cette femme et que le shérif le savait, il ne le renverrait pas simplement chez lui.

- Je ne tenais plus en place à la maison, dit-il. Et je me sentirais nettement mieux si on cessait de me dire que j'ai une mine terrible.

- C'est que c'est une horrible histoire, dit Ned Rowles. Là-dessus, nous sommes s'ûrement d'accord.

- Pour ça, oui, dit Hardesty en vidant sa bière et en s'en versant une autre.

Le visage renfrogné de Ned exprimait. .. quoi ? quelque chose comme de la commisération. Lewis se resservit également. Le violoneux jouait maintenant de la guitare électrique, et les trois hommes devaient se pencher au-dessus de la table pour se parler. Lewis entendait des fragments de chansons, amplifiés par les haut-parleurs:

C'est pas la bonne porte, ma jolie... pas la bonne porte

- Je repensais justement à l'époque où j'allais écouter Benny Goodman, dit-il.

Ned Rowles releva brusquement la tête, apparemment stupéfait par cette remarque.

- Benny Goodman? dit Hardesty avec un reniflement de dédain. Moi, j'aime la country-music. La vraie, Hank Williams, pas la m... que jouent ces mômes.

Prenez Jim Reeves, par exemple; voilà ce que j'aime.

L'haleine du shérif sentait bien entendu la bière, mais avait en plus des relents pestilentiels, comme s'il avait mangé des ordures.

- Oui, mais vous êtes plus jeune que moi, dit-il en se radossant.

- Je voulais surtout vous dire combien j'étais désolé, intervint Ned, et Lewis le regarda vivement, se demandant jusqu'à quel point sa situation était grave.

Hardesty fit signe à Annie, la Viking, de leur donner une autre bouteille de bière. Annie l'apporta rapidement et en renversa sur la table en la posant. En repartant, elle fit un clin d'oeil à Lewis.

Lewis se souvint qu'au cours de la matinée, et aussi pendant sa promenade en voiture... ces érables dénudés... il avait perçu une clarté mystérieuse, onirique, qui faisait ressembler le paysage à une gravure... une forêt hantée, un ch,teau entouré d'arbres épineux...

pas la bonne porte, ma jolie, c'est pas la bonne.

Mais maintenant, tout était vague et confus, tout était étrange, et le clin d'oeil d'Annie semblait sortir d'un film surréaliste.

pas la bonne porte

Hardesty se pencha de nouveau vers lui et ouvrit la bouche. Lewis vit une tache de sang dans son oeil, juste sous l'iris bleu; cela ressemblait à un oeuf fécondé.

- Ecoutez ce que je vais vous dire, cria Hardesty. On a trouvé quatre moutons morts, vous pigez? Egorgés.

Mais pas une goutte de sang et pas la moindre trace de pas. qu'est-ce que vous en pensez, hein?

- C'est vous qui représentez la loi-qu'en pensez-vous? répondit Lewis en forçant sa voix pour se faire entendre.

- Je pense que c'est un drôle de monde. Ouais, le monde devient de plus en plus bizarre, cria Hardesty en plissant ses yeux comme un dur du Texas. Vraiment bizarre. Et je parierais que vos deux compères d'avocats savent quelque chose.

- C'est peu probable, se h,ta de dire Ned. Je me demande si l'un d'eux consentirait à écrire quelque chose sur le Dr. John Jaffrey pour le journal. A moins que vous ne vouliez le faire, Lewis?

- Ecrire un article sur John pour The Urbanite?

s'étonna Lewis.

- Une centaine de mots, vous savez, peut-être deux cents, tout ce que vous aimeriez dire à son sujet.

- Mais pourquoi?

- Jésus en pleure, pourquoi Omar Norris serait-il le seul. . .

Hardesty resta la bouche ouverte. Il paraissait profondément stupéfait. Lewis se retourna vers Omar Norris, toujours à l'autre bout du bar, parlant sans cesse en faisant de grands gestes; devant lui, les verres vides s'accumulaient. Le sentiment d'avoir été poursuivi toute la journée par une catastrophe s'intensifia. Un grincement du violon traversa son cerveau comme une flèche chauffée à blanc: ça y est, ça y est...

Ned Rowles avança le bras et toucha la main de Lewis:

- Oh, Lewis, j'étais s'r que vous saviez.

- J'étais sorti toute la journée... je... que s'est-il passé ?

Juste un jour après l'anniversaire de la mort d'Edward, pensa-t-il. Puis il se rendit compte qu'Edward avait eu sa crise cardiaque après minuit et que c'était aujourd'hui l'anniversaire de sa mort.

- Il a fait le plongeon, dit Hardesty, et Lewis vit qu'il avait d° lire cette expression quelque part et l'adopter parce qu'il trouvait qu'elle allait avec son personnage.

Le shérif avala une gorgée de bière et regarda Lewis avec une grimace sinistre, elle aussi calculée:

- Il s'est jeté du haut du pont, ce matin. Il était sans doute mort avant même de toucher l'eau. Omar Norris était là et a tout vu.

- Il s'est jeté du pont, répéta Lewis, tout en regrettant confusément de ne pas avoir écrasé cette femme avec sa voiture (cela aurait signifié que John était sain et sauf) mais l'impression ne dura qu'un instant.

- Mon Dieu, murmura-t-il.

- Nous étions certains que Sears ou Ricky vous avaient mis au courant, expliqua Ned Rowles. Ils ont accepté de s'occuper des obsèques et des formalités.

- Mon Dieu, répéta Lewis. On va enterrer John...

Surpris de constater que ses yeux s'étaient emplis de larmes, il se leva et se faufila maladroitement entre la banquette et la table.

- Je suppose que vous ne savez rien qui puisse m'être utile? demanda Hardesty.

- Non. Non, il faut que j'y aille. Je ne sais rien. Il faut que j'aille les voir.

- Si je peux vous aider en quoi que ce soit..., cria Ned, essayant de couvrir le vacarme de l'orchestre.

Sans vraiment regarder où il allait, Lewis bouscula Jim Hardie, qui s'était posté à proximité de leur table.

- Désolé, Jim.

Lewis accorda à peine un regard à Hardie et à sa compagne, mais celui-ci le retint par le bras.

- Cette dame désire faire votre connaissance, dit Hardie avec un sourire déplaisant. Je vais donc faire les présentations. Elle est descendue à notre hôtel.

- Je n'ai vraiment pas le temps dit Lewis. Il faut que je parte. (Mais Hardie ne le lâcha pas.)

- Un moment. Je ne fais que ce qu'elle m'a demandé. Mr. Benedikt, je vous présente Anna Mostyn.

Pour la première fois depuis qu'il avait croisé son regard, Lewis regarda la jeune fille. " Fille " n'était pas le bon terme, d'ailleurs; elle devait avoir trente ans, à un ou deux ans près. Pas du tout le genre de filles avec lesquelles Jim Hardie sortait d'habitude.

- Anna, je vous présente Mr. Lewis Benedikt, le vieux bonze le plus séduisant des cinq counties environ-nants, sinon de tout l'Etat - et il le sait.

Plus Lewis regardait la jeune femme, plus elle lui paraissait remarquable. Elle lui rappelait d'ailleurs quel-

qu'un. Stella Hawthorne, peut-être? Il avait d'ailleurs oublié comment était Stella à trente ans.

Silhouette ravagée sortie d'un tableau des bas-fonds, Omar Norris le montrait du doigt. Sans se départir de son sourire féroce, Hardie lui lacha le bras. Le violoniste rejeta ses cheveux en arrière d'un geste efféminé et entama un nouveau morceau.

- Je sais que vous devez partir, dit la jeune femme.

(Sa voix était grave mais se faisait aisément entendre malgré le bruit.) Jim m'a appris ce qui était arrivé à votre ami et je voulais simplement vous dire combien j'étais désolée .

- Je viens moi-même de l'apprendre à l'instant, dit Lewis, qui ne pensait qu'à sortir de ce bar. Enchanté, miss. . .

- Mostyn, dit-elle de sa voix qui portait sans effort.

J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir. Je vais travailler pour vos amis avocats.

- Vraiment... ? (La signification de ce qu'elle venait de dire l'atteignit avec un peu de retard.) Sears et Ricky vous ont trouvé du travail?

- Oui. Je crois qu'ils ont connu ma tante. Vous aussi peut-être? Elle s'appelait Eva Galli.

- Oh, mon Dieu! s'exclama Lewis. (Il fit sursauter Jim Hardie par son départ précipité, se dirigeant comme un fou vers le fond du bar avant de faire demi-tour et de trouver la porte.)

- Le beau séducteur doit avoir la chiasse, ou quelque chose dans ce genre, dit Jim. Oh, désolé, madame. Je veux dire, miss Mostyn.

La Chowder Society en accusation Pour aller chez John, Lewis poussa la petite Morgan au maximum, malgré l'air glacial qui s'engouffrait et la capote de toile qui claquait. Il Ignorait ce qu'il allait y trouver: peut-être une sorte d'ultime réunion de la Chowder Society, Sears et Ricky discourant avec un rationalisme inquiétant devant un cercueil ouvert...

Voire Ricky et Sears eux-mêmes morts comme par magie, ceints des robes noires de son rêve, trois cadavres côte à côte dans la chambre du second...

Pas encore, lui dit son esprit.

Il s'arrêta devant la maison de Montgomery Street et descendit de

voiture. Une rafale de vent faillit lui arracher son blazer, et il se rendit compte que, comme Ned Rowles, il était sans pardessus, puis regarda avec désespoir les fenêtres où aucune lumière ne brillait. Se disant que Milly Sheehan au moins devait être là, il trotta jusqu'à la porte et sonna. La sonnerie retentit, faible et lointaine. Il appuya sur l'autre bouton, celui réservé aux patients; un carillon bruyant se répercuta dans le cabinet. Lewis se mit à trembler de froid; son léger blazer ne le protégeait guère. De l'eau glacée coulait sur son visage; il crut d'abord qu'il neigeait, puis se rendit compte qu'il s'était remis à pleurer.

Il frappa futillement à la porte puis se détourna, le visage gelé, et vit, de l'autre côté de la rue, l'ancienne maison d'Eva Galli.

Il s'arrêta de respirer. Il crut presque la voir, elle, la magicienne de leur jeunesse, passer derrière une fenêtre.

Un instant, tout retrouva la dure clarté de la forêt matinale, et son estomac se noua; la porte s'ouvrit-mais la silhouette qui sortit était celle d'un homme.

Lewis s'essuya le front et le visage des deux mains.

L'homme venait vers lui, dans l'intention manifeste de lui parler. Lorsqu'il fut plus près, Lewis reconnut Freddy Robinson, l'agent d'assurances. Lui aussi allait souvent chez Humphrey.

- Lewis? appela-t-il. Lewis Benedikt? Oh! je suis content de vous voir!

Lewis eut de nouveau envie de partir le plus vite possible, comme tout à l'heure au bar.

- Oui, c'est moi, dit-il.

- quel malheur, ce qui est arrivé au vieux Dr. Jaffrey, hein ? Je l'ai appris cet après-midi. Vous étiez très copains, n'est-ce pas?

Robinson était arrivé devant lui, maintenant, et lui tendait la main; Lewis ne put éviter de serrer ses doigts secs et froids.

- quelle histoire ! Moi, j'appelle ça une vraie tragédie.

Il hochait la tête avec fatalisme.

- Vous savez, le Dr. Jaffrey était très réservé, mais je l'aimais bien, ce vieux bonhomme. Vous pouvez me croire. quand il m'avait invité à la soirée qu'il donnait pour cette actrice, je n'en revenais pas. quelle

soirée formidable ! Me suis jamais autant amusé. Formidable.

Il dut voir Lewis se raidir, car il ajouta :

- Sauf la fin, bien sûr.

Lewis regardait ses pieds, dédaignant de répondre à

ces remarques horribles, mais Freddy Robinson profita de son silence pour ajouter :

- Vous avez l'air drôlement crevé, dites. Il ne faut pas rester dehors par ce froid. Venez donc chez moi boire un verre. Cela me ferait plaisir que vous me racontiez vos expériences, qu'on bavarde un peu, on pourrait peut-être aussi regarder où vous en êtes du point de vue assurances, juste pour voir... Il n'y a personne ici, de toute façon...

Comme Jim Hardie, il empoigna Lewis par le bras; malgré sa tristesse et son épuisement, celui-ci sentit chez Robinson une sorte de soif désespérée. S'il avait pu lui mettre les menottes et l'entraîner chez lui de force, il l'aurait fait. Lewis sentit que, pour Dieu sait quelles raisons personnelles, il se fixerait à lui comme une sangsue s'il le laissait faire.

- Je suis désolé, mais je ne peux vraiment pas, dit-il, plus poli que s'il n'avait pas senti le monstrueux besoin du jeune représentant. Il faut que j'aille voir des gens.

- Ah, sans doute Sears James et Ricky Hawthorne dit Robinson, s'avouant déjà vaincu. (Il lâcha le bras de Lewis.) Vous savez, je trouve que c'est formidable, ce que vous faites, je vous admire vraiment, vous savez, avec ce club que vous avez formé, et tout ça.

- Seigneur, ne nous admirez pas, dit Lewis tout en se dirigeant vers sa voiture. Quelqu'un nous écrase l'un après l'autre, comme des mouches.

Lewis avait dit cela simplement pour mettre un terme à la conversation, et sur un ton des plus quotidiens. Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour oublier qu'il n'avait jamais fait cette remarque.

Il traversa la moitié de la ville pour aller chez Ricky, car il était impensable que Sears eût ramené Milly Sheehan chez lui; dès qu'il arriva dans la rue, il vit qu'il ne s'était pas trompé. La vieille Buick de Ricky était restée dans l'allée.

- Ah, tu as donc appris ce qui est arrivé, lui dit Ricky dès qu'il eut ouvert la porte. Je suis content que tu sois venu.

Il avait le nez tout rouge; Lewis pensa que c'était à

force de pleurer, puis constata qu'il avait un gros rhume.

- J'ai rencontré Hardesty et Ned Rowles qui me l'ont dit. Et toi, comment l'as-tu appris?

- Hardesty nous a téléphoné au bureau.

Les deux hommes allèrent dans le living, et Lewis put voir Sears, installé dans un fauteuil, faire la grimace à la mention du nom de Hardesty.

Stella arriva de la salle à manger, eut un sursaut de surprise, puis courut se jeter dans ses bras.

- Oh Lewis, je suis tellement désolée. quelle pitié !

- C'est impossible, dit Lewis.

- Il se peut, mais c'est bien John que l'on a conduit à

la morgue ce matin, dit Sears d'une voix épaisse. qui peut dire ce qui est possible et ce qui ne l'est pas? Nous vivons tous dans une tension perpétuelle. qui sait, demain, ce sera peut-être moi qui me jetterai dans la rivière.

Stella serra encore une fois Lewis très fort et alla s'asseoir sur le divan à côté de Ricky. Devant eux, la table à café italienne paraissait immense.

- Tu as besoin d'un café, dit Stella en examinant Lewis avec attention. (Elle se leva pour aller à la cui-

sine.)

- On pourrait croire qu'il est impossible, poursuivit Sears imperturbablement, que trois hommes adultes, comme nous, aient besoin de se serrer dans une même pièce pour trouver un peu de chaleur, et pourtant, nous voilà.

Stella revint avec du café pour tout le monde, et ils se turent un moment.

- Nous avons essayé de t'appeler, dit Ricky.

- J'étais allé faire un tour en voiture.

- C'est John qui avait voulu que nous écrivions au jeune Wanderley, dit Ricky au bout d'un moment.

- que vous écriviez à qui ? demanda Stella, ne comprenant pas; Sears et Ricky lui expliquèrent ce dont ii s'agissait.

Elle réfléchit un moment, les sourcils froncés, avant de commenter:

- Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupide. Cela vous ressemble bien, de vous mettre dans tous vos états.

et ensuite de demander à quelqu'un d'autre de résoudre vos problèmes. Honnêtement, cela m'étonne de John.

- Mais c'est un expert en ce genre de choses, dit Sears avec agacement. En ce qui me concerne, le suicide de John prouve que nous avons plus que jamais besoin de lui.

- Et il va venir?

- Aucune idée, reconnut Sears, qui avait un air tout chiffonné, comme un gros dindon à la fin de l'hiver.

- Si vous voulez mon avis, vous devriez avant tout mettre fin à ces réunions de la Chowder Society, lui dit Stella. Elles vous détruisent. Ce matin, Ricky s'est réveillé en hurlant, et vous avez tous les trois des têtes de gens qui ont vu des fantômes.

Sears ne se laissa pas démonter:

- Deux d'entre nous ont vu le corps de John. Cela me paraît une raison suffisante pour être troublé.

- Comment... commença Lewis, mais il n'alla pas plus loin.

Comment était-il ? constituait une question singulièrement stupide.

- Comment quoi? demanda Sears.

- Comment se fait-il que vous ayez engagé comme secrétaire la nièce d'Eva Galli?

- Elle cherchait du travail, dit Sears. Nous avions quelque chose pour elle.

- Eva Galli ? demanda Stella. C'était bien cette femme si riche qui était venue habiter ici il y a, oh, il y a très longtemps? Je ne la connaissais pas très bien. Elle était nettement plus ,gée que moi. Elle devait épouser quelqu'un, si je ne me trompe ? Et puis, tout à coup, elle a quitté la ville?

- Elle devait épouser Stringer Dedham, précisa Sears, excédé.

- C'est cela, Stringer Dedham, se souvint Stella.

quel homme magnifique ! Et puis, il y a eu cet horrible accident, ça s'est passé à la ferme, je crois...

- Une batteuse lui a coupé les deux bras, expliqua laconiquement Ricky.

- Brrr, quelle conversation! J'imagine que c'est à cela que ressemblent vos réunions.

Les trois hommes avaient pensé la même chose.

- qui t'a parlé de miss Mostyn ? demanda Sears.

Sans doute un commérage de Mrs. quast?

- Non. Je l'ai même rencontrée. Elle était chez Humphrey en compagnie de Jim Hardie, qui me l'a présentée .

Tous les sujets de conversation semblant épuisés, ils retombèrent dans le silence.

Sears demanda à Stella si elle avait du cognac; elle dit qu'elle allait en chercher et disparut de nouveau dans la cuisine.

Sears tira rageusement sur son veston, essayant de trouver une position confortable dans le fauteuil en cuir et métal.

- C'est toi qui as raccompagné John chez lui hier soir. Est-ce qu'il t'a paru bizarre, ou pas comme d'habitude?

Lewis secoua la tête.

- Nous n'avons pas beaucoup parlé. Il a dit qu'il trouvait ton histoire très bonne.

- Il n'a rien dit d'autre?

- Si. qu'il avait froid.

- Hum.

Stella revint avec une bouteille de Rémy Martin et trois verres.

- Si vous pouviez vous voir. Vous ressemblez à des hiboux.

Ils n'eurent pas la moindre réaction.

- Messieurs, je vous laisse. Je suis certaine que vous avez des choses à vous dire.

Stella les regarda à tour de rôle avec la sévérité

bienveillante d'une maîtresse d'école et sortit rapidement sans même dire au revoir, les laissant avec sa désapprobation .

- Elle est bouleversée, dit Ricky comme pour l'ex-cuser. Ne le sommes-nous pas tous... Mais tout cela la touche plus qu'elle ne veut le montrer. (Se penchant vers l'immense table en verre, il versa trois généreuses mesures de cognac.) «a nous fera du bien. Lewis, je ne comprends pas ce qui a pu le pousser à faire cela.

Pourquoi John Jaffrey aurait-il voulu se tuer?

- Je n'en sais rien, répondit Lewis en prenant un des verres. Et je préfère peut-être ne pas le savoir.

- Allons, un peu de bon sens, ronchonna Sears.

Nous sommes des hommes, Lewis, pas des animaux.

Nous ne tremblons pas de peur dans le noir. (Il prit un verre et but une gorgée de cognac.) En tant qu'espèce, nous sommes assoiffés de savoir, de connaissance. (Il fixait furieusement Lewis de ses yeux p,les.) Mais je t'ai peut-être mal compris, et tu ne cherchais pas réellement à défendre l'ignorance.

- N'en rajoute pas, Sears, intervint Ricky.

- Je t'en prie, Ricky, ce genre de langage impressionne peut-être Elmer Scales et ses moutons, mais pas moi.

Lewis avait oublié cette histoire de moutons.

- Je ne voulais pas défendre l'ignorance, Sears. Je voulais simplement dire... oh, je ne sais même plus quoi.

Sans doute que ce serait peut-être un peu trop d'un coup.

Ce qu'il ne dit pas, tout en étant à demi conscient, c'était qu'il avait peur de scruter de trop près les derniers moments de la vie d'un suicidé-que ce fût un ami ou une épouse.

- Oui, murmura Ricky.

- Sottises, tout cela, dit Sears. Je serais soulagé de savoir que John était tout simplement désespéré. Ce sont les autres possibilités qui me font peur.

Lewis dit:

- J'ai comme l'impression que je suis passé à côté de quelque chose, prouvant pour la millième fois à Ricky qu'il n'était pas sot, contrairement à ce que Sears s'imaginait.

- La nuit dernière, commença Ricky en regardant avec un sourire fataliste le verre qu'il tenait entre ses mains, après notre départ, Sears a vu Fenny Bate dans l'escalier de sa maison.

- Seigneur !

- Cela suffit, dit Sears impérativement. Ricky, je t'interdis de parler de cela. Ce que notre ami veut dire, Lewis, c'est que j'ai cru le voir et que j'ai eu très peur.

C'était une hallucination.

- Cela va à l'encontre de ce que tu disais il y a un moment, lui fit observer Ricky. Pour ma part, j'aimerais croire que tu as raison. Je ne tiens pas à ce que le jeune Wanderley vienne ici. Je pense que nous le regretterons tous, lorsqu'il sera trop tard.

- Tu ne m'as pas bien compris. Je veux qu'il vienne, et qu'il nous dise: laissez tomber. Mon oncle Edward est mort parce qu'il fumait trop et qu'il était surexcité. John Jaffrey était instable. C'est pour cette raison que j'ai soutenu la suggestion de John. Je dis: qu'il vienne, et le plus tôt sera le mieux.

- Si tu le vois ainsi, je suis d'accord avec toi, dit Lewis.

- Est-ce vraiment honnête à l'égard de John? demanda Ricky.

- John ne se soucie plus de cela; rien ne peut le blesser, maintenant, dit Sears. (Il vida son verre et avança le bras pour se resservir.)

Il y eut un bruit de pas soudain dans l'escalier et tous trois tournèrent la tête vers l'entrée.

Dans cette position, Lewis pouvait voir la fenêtre donnant sur la rue; il remarqua avec surprise qu'il s'était remis à neiger. Des centaines de gros flocons battaient contre la vitre.

Milly Sheehan fit son entrée, les cheveux tout aplatis d'un côté et tout ébouriffés de l'autre, saucissonnée dans une vieille robe de chambre de Stella.

- Je vous ai entendu, Sears James, dit-elle d'une voix semblable au ululement d'une ambulance. Il faut que vous malmeniez John même après sa mort.

- Je ne voulais pas lui manquer de respect, Milly, vous devriez...

- Non. Vous ne vous débarrasserez pas de moi comme ça. Je ne vais plus vous servir du café et filer avec une courbette. J'ai quelque chose à vous dire. John ne s'est pas suicidé. Vous m'écoutez, Lewis Benedikt. Il ne s'est pas tué. Il n'aurait jamais fait cela. John a été

assassiné .

- Milly... commença Ricky.

- Vous croyez sans doute que je suis sourde ? Vous vous imaginez que je ne sais pas ce qui se passe ? John a été tué, et savez-vous qui l'a tué? Moi, je le sais.

Des pas rapides, ceux de Stella cette fois, retentirent dans l'escalier.

- Je sais qui l'a tué. C'est vous. Vous-la Chowder Society. Vous l'avez tué avec vos horribles histoires.

Vous l'avez rendu complètement malade, avec votre Fenny Bate!

Son visage se tordit; Stella se précipita vers elle, mais trop tard pour l'empêcher d'ajouter:

- On devrait vous appeler la Murder Society! Vous mériteriez qu'on vous appelle Murder Incorporated, comme la Mafia!

Ils étaient donc tous réunis sous un ciel clair de fin d'octobre. Ils ressentait de la tristesse, de la colère, du désespoir, de la culpabilité- depuis un an, ils n'avaient fait que parler de tombes et de cadavres et aujourd'hui, ils enterraient un des leurs. Les résultats inattendus de l'autopsie les avaient tous stupéfiés et attristés; Sears avait explosé, déclarant qu'il n'y croyait pas. Au début, Ricky avait lui aussi eu du mal à accepter que John eût été un drogué: " ... témoignant d'une absorption massive et habituelle, sur une longue période, de substances narcotiques... " Suivait une succession de termes médi-caux ésotériques, dont il ressortait surtout que le médecin légiste avait publiquement diffamé John Jaffrey.

Sears eut beau monter sur ses grands chevaux, le médecin ne voulut pas changer un mot. Il était persuadé qu'au cours de cette autopsie, ce spécialiste jusque-là habile et versé dans son art s'était transformé en un crétin incompetent et dangereux. Les résultats de l'autopsie avaient fait le tour de Milburn; d'aucuns prirent le parti de Sears, d'autres se rangèrent aux conclusions du médecin légiste, mais pas un n'assista aux obsèques. Même le père Neil Wilkinson semblait embarrassé. Inhumér un suicidé, soit, mais drogué en plus...

La nouvelle secrétaire, Anna, avait été merveilleuse: elle avait su comment agir avec Sears et avait protégé

Mrs. quast des pires effets de sa colère; avec Milly Sheehan, elle avait été aussi remarquable que Stella elle-même; enfin, elle avait transformé l'étude. Elle avait contraint Ricky à comprendre que Hawthorne & James ne manquaient pas de travail, si Hawthorne et James étaient prêts à le faire. Même pendant la période terrible qui précéda les obsèques de Jaffrey, même le jour o' Ricky alla prendre un complet dans l'armoire de John et choisir un cercueil, Sears et lui-même écrivirent davantage de lettres et répondirent à

plus de coups de téléphone qu'ils ne l'avaient fait depuis des semaines. Insensiblement, ils s'étaient acheminés vers la retraite, conseillant presque automatiquement aux clients de s'adresser ailleurs; Anna Mostyn semblait leur avoir redonné vie. Une seule fois, elle avait fait allusion à sa tante, et encore ne fut-ce que pour leur demander comment elle était physiquement. Sears avait failli en rougir et avait marmonné:

- Presque aussi jolie que vous, mais moins ardente.

Au sujet de l'autopsie, elle s'était fermement rangée à

l'opinion de Sears, faisant remarquer avec un bon sens placide que même les médecins légistes pouvaient faire des erreurs.

Ricky n'en était nullement certain; il n'était même pas certain que cela eût une telle importance. Jusqu'à la fin, John avait exercé son métier de médecin avec la plus grande compétence; son propre corps s'était affaibli, mais il était demeuré capable de guérir les corps des autres. Sans doute une toxicomanie " massive et habituelle, etc. " expliquait-elle son déclin physique? Avec son injection quotidienne d'insuline, John devait avoir l'habitude des piqûres. Il se rendit compte que le fait que John eût peut-être été un drogué ne changeait guère ce qu'il pensait de lui.

De plus, cela permettait d'expliquer son suicide. Il n'avait pas été tué par un Fenny Bate aux pieds nus et au regard vide, ni par " Murder Incorporated ", ni par de simples histoires de fantômes-mais par la drogue, qui avait dévoré son cerveau de même qu'elle avait rongé

son corps. Ou bien il ne pouvait plus faire face à la

" honte " d'être drogué. Ou quelque chose dans ce genre.

Parfois, cette thèse lui paraissait convaincante.

En attendant, son nez coulait et cela le chatouillait quand il respirait. Il aurait voulu s'asseoir et être au chaud. Milly Sheehan s'agrippait à Stella comme si elles avaient été prises dans un ouragan, libérant de temps en temps une main pour puiser un nouveau mouchoir dans la boîte, s'essuyer les yeux et le laisser tomber à ses pieds.

Ricky sortit de sa propre poche un mouchoir en papier humide, s'essuya discrètement le nez, et le remit dans sa poche.

Ils entendirent tous la voiture qui montait vers le cimetière .

Extraits du journal de Don

Wanderley

Il semble que l'on m'ait fait membre honoraire de la Chowder Society. Tout cela est très curieux, un petit peu troublant, même. Le plus bizarre, c'est sans doute que les amis de mon oncle semblent craindre d'être pris dans une sorte d'histoire d'épouvante réelle, une histoire comme dans Le Veilleur de Nuit. C'est à cause de ce livre qu'ils m'ont écrit... Ils me considèrent comme un vrai professionnel, une sorte d'expert du surnaturel!

Ma première impression était juste: ils ont tous de sinistres pressentiments-on pourrait dire que, pour un peu, ils auraient peur de leur propre ombre. Et mon rôle est de me livrer à une sorte d'enquête... ! Et aussi, ils m'ont fait entendre, bien qu'aucun ne l'ait dit ouvertement, qu'ils comptent bien que je leur dirai: tout va bien, il n'y a rien à craindre; il existe une explication rationnelle et raisonnable à tout-mais je n'en doute guère.

Ils tiennent aussi à ce que je continue à écrire. Ils ont été très fermes à ce sujet. Sears James m'a dit:

- Nous ne vous avons pas fait venir ici pour mettre un point final à votre carrière!

Ils veulent donc que je consacre la moitié de mes journées au Dr. Rabbitfoot, et l'autre moitié à eux-mêmes. J'ai aussi le sentiment très net qu'ils veulent également avoir quelqu'un à qui parler. Cela fait trop longtemps qu'ils ne parlent qu'entre eux.

Peu après le départ de la secrétaire Anna Mostyn, la gouvernante du défunt déclara qu'elle voulait se reposer, et Stella Hawthorne l'accompagna à l'étage. Lorsqu'elle redescendit, Mrs. Hawthorne nous servit de grands verres de whisky. Dans la haute société de Mil-

burn (je suppose que la description est appropriée), on boit le whisky à l'anglaise, c'est-à-dire sec, sans eau ni glace.

La conversation fut pénible et quelque peu décousue.

Stella Hawthorne commença par me dire:

- J'espère que vous réussirez à mettre un peu de bon sens dans la tête de ces messieurs, ce qui me prit au dépourvu, d'autant plus qu'ils ne m'avaient pas encore expliqué la véritable raison pour laquelle ils m'avaient demandé de venir; je fis un vague signe d'assentiment, et Lewis me dit:

- Il va falloir en parler.

Nouveau silence.

- Nous voulons également parler de votre livre, reprit Lewis.

- Bien sûr, dis-je. (Encore un silence.)

- Il va falloir que je donne à manger à ces trois hiboux, dit Stella

Hawthorne. Vous pouvez venir m'aider un instant, Mr. Wanderley?

Je la suivis dans la cuisine, m'attendant à ce qu'elle me tende des plats ou des couverts, mais nullement à ce que l'élégante Mrs. Hawthorne referme la porte derrière elle et, se plantant face à moi, me dise:

- Ces trois vieux idiots ne vous ont même pas expliqué pourquoi ils vous avaient fait venir?

- Je suppose qu'ils ont un peu triché...

- En tout cas, j'espère que vous savez ce que vous faites, Mr. Wanderley, parce qu'il faudrait Freud en personne pour s'occuper de ces trois-là. Je tiens à ce que vous sachiez que je n'approuve absolument pas votre présence ici. Je pense que les gens doivent résoudre eux-mêmes leurs problèmes.

- J'avais cru comprendre qu'ils voulaient simplement me parler de mon oncle.

Malgré ses cheveux gris, il me paraissait impossible qu'elle eût plus de quarante-six ou quarante-sept ans; elle avait la beauté sévère d'une figure de proue.

- Votre oncle ! Peut-être, après tout. Ils n'ont bien entendu pas daigné me le dire. (Je comprenais maintenant, du moins en partie, l'origine de sa rage.) Vous connaissiez bien votre oncle, Mr. Wanderley?

Je lui demandai de m'appeler par mon prénom.

- Pas très bien. A partir du moment où je suis allé à

l'université, puis me suis installé en Californie, je ne le voyais plus guère qu'une fois tous les deux, trois ans. En fait, cela faisait plusieurs années que je ne l'avais vu lorsqu'il est mort.

- Il vous a pourtant légué sa maison. Vous ne trouvez pas un peu curieux que nos trois bonshommes ne vous aient pas suggéré de vous y installer?

Avant même que je ne pusse répondre, elle poursuivit:

- En tout cas, moi, cela me semble curieux Et pas seulement curieux, mais pathétique, aussi. Ils ont peur d'aller dans la maison d'Edward. C'est... c'est comme s'ils s'étaient mis d'accord là-dessus sans même avoir besoin d'en discuter. Ils n'y ont jamais remis les pieds. Et vous

savez pourquoi? Parce qu'ils sont superstitieux.

- J'avais cru sentir, en effet... quand je suis arrivé

au cimetière, il m'avait semblé voir... (J'hésitais, ne sachant trop jusqu'où je pouvais aller avec elle.)

- Bien ! me dit-elle. Félicitations. Vous n'êtes peut-

être pas tout à fait aussi obtus qu'eux. Mais laissez-moi vous dire une chose, Don Wanderley: si vous les rendez encore plus impossibles qu'ils le sont déjà, je vous en tiendrai personnellement responsable.

Les mains sur les hanches, les yeux lançant des éclairs, elle exhala un profond soupir, et puis son expression changea. Elle m'adressa un petit sourire attristé:

- Bon, au travail, sinon ils vont s'imaginer des choses.

Elle ouvrit le réfrigérateur et en sortit un rôti de la taille d'un cochon de lait.

- Du rosbif froid, ça vous va? Les couteaux sont dans le tiroir sur votre droite. Faites des tranches pas trop fines.

Ce ne fut qu'après le départ subit de Stella-elle avait un " rendez-vous ", dont je crus deviner la nature, ce qui me fut confirmé par l'expression de détresse qui passa brièvement sur le visage de Ricky Hawthorne-que les trois hommes s'ouvrirent à moi. Mauvais choix de mots; ils ne s'ouvrirent " pas du tout, ou en tout cas bien plus tard; toujours est-il qu'après le départ de Stella Hawthorne, les trois vieux hommes me révélèrent peu à peu pourquoi ils m'avaient demandé de venir à Milburn.

Cela débuta comme une entrevue entre un patron et un nouvel employé.

- Vous voilà donc enfin, Mr. Wanderley, commença Sears James en se versant du cognac et en sortant de la poche intérieure de son veston un gros étui à cigares.

Cigare? Je vous les recommande.

- Non, merci. Et appelez-moi Don, s'il vous plaît.

- Fort bien. Je ne vous ai pas encore souhaité la bienvenue comme il convient, Don, mais je vais le faire maintenant. Nous étions tous de

grands amis de votre oncle Edward. Je vous suis, et je parle également au nom de mes deux amis, très reconnaissant d'être venu nous voir de si loin. Nous pensons que vous pouvez nous aider.

- Cela a-t-il un rapport avec le décès de mon oncle ?

- En partie. Nous voudrions vous confier un travail.

Il me demanda ensuite si nous pouvions discuter du Veilleur de Nuit.

- Bien entendu.

- Il s'agit d'un roman, donc, en principe d'une oeuvre de fiction, mais cette fiction repose-t-elle sur des faits réels ? Nous supposons que vous avez fait des recherches pour ce livre. Ce que nous voudrions savoir, c'est si au cours de ces recherches, vous avez trouvé des preuves à l'appui des idées que vous exposez dans le livre. Ou bien votre recherche était-elle inspirée par un événement inexplicable que vous avez vous-même vécu ou auquel vous avez assisté?

Je sentais leur tension au point d'avoir des picote-

ments au bout des doigts; peut-être sentaient-ils également la mienne. Ils ignoraient tout de la mort de David, et pourtant, ils venaient de me demander de dévoiler le mystère qui se trouvait au centre à la fois du Veilleur de Nuit et de ma vie.

- Cette oeuvre de fiction, comme vous dites, est basée sur un cas réel. (Dès que j'eus dit cela, la tension disparut .)

- Pouvez-vous nous le décrire?

- Non, je ne le vois pas de façon suffisamment claire.

De plus, c'est trop personnel. Je regrette, mais je ne peux pas en parler.

- Nous respecterons votre désir, déclara Sears James. Vous semblez nerveux... ?

- Je le suis, reconnus-je en riant.

- La situation décrite dans Le Veilleur de Nuit était basée sur une situation réelle dont vous avez eu connaissance ? demanda alors Ricky Hawthorne, comme s'il n'avait pas fait attention à ce que j'avais dit, ou comme s'il ne pouvait croire ce qu'il venait d'entendre.

- C'est exact.
- Connaissez-vous d'autres cas analogues?
- Non.
- Mais vous ne rejetez pas a priori le surnaturel, avança Sears.
- Je ne sais pas exactement si j'y crois ou pas, dis-je.

Comme la plupart des gens.

Lewis Benedikt se redressa et me regarda avec surprise:

- Mais vous veniez de dire...
- Mais non, intervint Ricky Hawthorne. Il a seulement dit que son livre était basé sur un événement réel, et non qu'il relatait cet événement de façon exacte. C'est bien cela, Don?
- Plus ou moins.
- Et vos recherches? demanda Lewis.
- En fait, je n'en ai pas fait beaucoup, reconnus-je.

Hawthorne soupira et lança à Sears un regard ironique qui signifiait je te l'avais bien dit.

- Je crois néanmoins qu'il peut nous aider, dit Sears, comme pour répondre à cette objection non formulée.

Votre scepticisme nous fera du bien.

- C'est possible, ronchonna Hawthorne.

J'avais le sentiment qu'ils empiétaient maladroitement sur mon domaine le plus secret.

- qu'est-ce que tout cela a à voir avec la crise cardiaque de mon oncle? demandai-je.

J'avais surtout dit cela pour me protéger, mais en fait c'était bien la question qu'il fallait poser.

Ce fut alors que James se décida à tout me dire.

- Et nous passons des nuits inimaginables, dit-il pour finir. C'était aussi le cas pour John, je le sais. Il n'est pas exagéré de dire que nous craignons pour notre raison.

Vous êtes bien d'accord, vous autres?

Hawthorne et Lewis Benedikt, qui avaient l'air de gens se souvenant de choses qu'ils auraient préféré

oublier, inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

- Nous désirons donc l'aide du spécialiste que vous êtes et autant de votre temps que vous pourrez raisonnablement nous en consacrer, conclut-il. Le suicide, si c'en était bien un, de John nous a tous profondément ébranlés. Même s'il était drogué, ce que je conteste, il n'était pas du type suicidaire.

- quels vêtements portait-il? demandai-je; c'était juste une idée qui m'avait traversé l'esprit.

- quels vêtements... ? Je ne m'en souviens pas.

Ricky, as-tu vu ce qu'il avait sur lui?

Hawthorne opina de la tête:

- J'ai dû tout jeter. Un assortiment invraisemblable

-son veston de smoking, sa veste de pyjama, le pantalon d'un autre complet. Et pas de chaussettes.

- C'est cela que John a mis le matin du jour où il est mort ? demanda Lewis, stupéfait. Pourquoi ne pas nous l'avoir dit plus tôt?

- D'abord, cela m'avait causé un choc, et ensuite j'avais oublié. Il se passait trop de choses à la fois.

- Lui qui était si élégant, d'habitude, dit Lewis. «a alors... Ce fatras vestimentaire devait refléter le désordre de son esprit.

- Exactement, dit Sears en me souriant. Votre question était très judicieuse, Don. Aucun d'entre nous n'y avait pensé.

Ils s'accrochaient visiblement à toutes les rationalisations qu'ils pouvaient trouver.

- Le fait qu'il eut l'esprit troublé ne simplifie rien, fis-je observer. Dans le cas auquel je pensais en écrivant mon livre, un homme s'est donné la mort et je suis diablement certain que son esprit était troublé, mais je n'ai jamais pu découvrir ce qui lui était réellement arrivé .

- Vous voulez parler de votre frère, n'est-ce pas ? me demanda Ricky Hawthorne - question habile.

- Evidemment. (Ils savaient donc, après tout: mon oncle leur avait parlé de David.)

- Etait-ce cela, le " cas " auquel vous avez fait allusion ?

J'inclinai silencieusement la tête.

- Aha, fit Lewis.

- Et j'en ai fait une histoire de fantômes, expliquai-je. Mais j'ignore ce qui s'est réellement passé.

Ils étaient gênés, mais leur embarras ne dura pas longtemps.

- Bon... fit Sears James. Même si vous n'avez pas l'habitude de faire de la recherche, je suis certain que vous en êtes capable.

Ricky Hawthorne s'appuya contre le dossier de son divan " design "; son noeud papillon était toujours aussi immaculé, mais son nez était rouge, et son regard embrumé. Il paraissait minuscule au milieu de ces meubles pour géants.

- Mes deux amis se sentiront de toute évidence rassérénés si vous restez quelque temps avec nous, Mr.

Wanderley .

- Don.

- D'accord, Don. Comme vous paraissez enclin à

accepter, et que par ailleurs je suis épuisé, je suggère que nous nous souhaitions tous une bonne nuit. Vous passez la nuit chez Lewis?

- D'accord, dit Lewis Benedikt en se levant.

- Une dernière question. Me demandez-vous de penser au surnaturel - quel que soit le nom que vous vouliez lui donner-parce que cela vous

dispense d'y penser vous-mêmes?

- Subtil, mais inexact, dit Sears James en me fixant de ses yeux d'un bleu incroyable. Nous ne cessons d'y penser.

- A propos-c'était Lewis-allons-nous mettre fin aux réunions de la Chowder Society? quelqu'un pense-t-il que ce serait préférable?

- Non, dit Ricky, et il y avait un curieux défi dans sa voix. Pour l'amour du ciel, surtout pas. Et pour l'amour de nous-mêmes, continuons à nous réunir. Don sera invité .

Et voilà o' j'en suis. Chacun de ces trois hommes, de ces amis de mon oncle, me semble admirable à sa façon; mais sont-ils sur le point de perdre l'esprit? Et rien ne prouve qu'ils m'aient réellement tout dit. Ils ont peur, et deux d'entre eux sont morts. Je me souviens avoir noté

ailleurs dans ce journal que Milburn constituerait un cadre idéal pour les activités du Dr. Rabbitfoot. Je sens que la réalité va m'échapper, si je commence à imaginer que l'action d'un de mes livres se déroule autour de moi.

L'ennui, c'est que je suis presque prêt à l'imaginer pour de bon. Le problème, c'est cette simple co

cidence: ces deux suicides, celui de David et celui du Dr.

Jaffrey. (Et la Chowder Society ne semble nullement se rendre compte que c'est avant tout à cause de cette coïncidence que je m'intéresse à ses problèmes.) Dans quoi suis-je en train de m'engager? Dans une histoire de fantômes? Ou, pire, dans plus qu'une simple histoire?

Les trois vieux hommes n'ont qu'une idée très vague des événements qui ont pris place il y a maintenant deux ans. . .

Il leur est donc impossible de savoir qu'ils me demandent de me replonger dans la partie la plus étrange et la plus inquiétante de ma vie, de remonter le calendrier jusqu'aux jours les plus terribles et les plus destructeurs-ou de rentrer de nouveau dans les pages d'un livre qui était pour moi une tentative pour me réconcilier avec ces mêmes jours. Mais comment se pourrait-il qu'il y ait réellement un rapport, même si c'est seulement le rapport d'une histoire de fantômes qui entraîne une autre, comme c'était le cas pour la Chowder Society ? Et comment se pourrait-il qu'il existe une relation réelle factuelle, entre Le Veilleur de Nuit et ce qui est arrivé à

mon frère?

ALMA

Extraits du journal de Don Wanderley

Je ne vois qu'une seule façon de répondre à cette question: consacrer quelques heures au cours de cette semaine, et peut-être de celle qui suit, à noter les faits, tels que je m'en souviens, concernant David, Alma Mobley et moi-même. En les incluant dans la fiction de mon livre, je les ai - c'était inévitable - romancés, falsifiant de la sorte mes propres souvenirs. Si cela m'avait satisfait, je n'aurais jamais envisagé d'écrire le roman sur le Dr. Rabbitfoot, qui n'est rien d'autre qu'Alma en noir, Alma avec des cornes, une queue et une piste sonore. Exactement comme la " Rachel Varney " du Veilleur de Nuit n'était rien d'autre qu'Alma portant un déguisement. Alma était bien plus étrange que " Rachel ". Maintenant, par contre, je ne veux pas inventer des situations et des singularités fictives, mais interroger des singularités qui ont réellement existé.

Dans Le Veilleur de Nuit, tout finissait par s'équilibrer, tout était résolu; dans la réalité, rien n'était équilibré ni résolu.

Je fis la connaissance d'Alma, non comme " Saul Malkin " rencontra " Rachel Varney ", dans une salle à

manger parisienne, mais dans un cadre d'une parfaite banalité. A Berkeley, en fait, où les bonnes critiques de mon premier livre m'avaient valu une année d'enseignement. Pour un jeune écrivain qui en était à son premier livre, c'était inespéré, et je prenais mon travail très au sérieux. J'avais un atelier de Création littéraire et deux groupes de seconde année de Littérature américaine.

C'étaient ces derniers qui me donnaient le plus de travail, m'obligeant à lire un grand nombre d'auteurs que je connaissais mal, sans compter d'innombrables corrections, ce qui fait que je n'avais guère le temps d'écrire. Sans doute avais-je vaguement lu Howells ou Cooper, mais j'ignorais totalement les textes critiques dont la connaissance était nécessaire à mes cours. Peu à

peu, je devins l'esclave d'une routine: mes heures d'enseignement; les textes de l'atelier de Création littéraire que je lisais chez moi avant d'aller dîner dans un bar ou une cafétéria; et les soirées passées à la bibliothèque à

compulser des bibliographies et à chercher des numéros de revues.

Parfois, je me remettais un peu à mon travail personnel en rentrant, mais la plupart du temps, j'avais mal aux yeux, mon estomac protestait contre le café de l'université et mon instinct d'écrivain était étouffé par le blabla universitaire. De temps en temps, je sortais avec une fille de la faculté, une assistante avec un doctorat flambant neuf de l'université du Wisconsin.

Elle s'appelait Helen Kayon, et dans la salle de travail qui abritait une douzaine de professeurs, nos tables se trouvaient côte à côte. Elle avait lu mon premier livre mais n'avait pas été particulièrement impressionnée.

Elle prenait la littérature très au sérieux, avait peur d'enseigner, ne se souciait guère de son apparence et avait perdu tout espoir en ce qui concernait les hommes.

Elle s'intéressait en particulier aux contemporains écossais de Chaucer et à l'analyse linguistique; à vingt-trois ans, elle avait déjà ce manque de sens pratique qui caractérise les vieilles filles intellectuelles.

- Mon père a changé son nom, il s'appelait Kayinski, et je suis simplement une Polonaise pragmatique et entêtée, disait-elle, mais c'était de l'aveuglement pur et simple .

Elle n'était entêtée qu'au sujet des Chaucériens écossais. Helen était une grande fille avec de grosses lunettes et une coiffure qui oscillait perpétuellement entre deux styles; sa chevelure n'allait jamais jusqu'au bout de ses intentions. Elle avait depuis peu décidé que ce qu'elle avait à offrir à l'université, à la planète et aux hommes, c'était son intelligence. C'était la seule de ses qualités en laquelle elle eût confiance. La troisième fois que je la vis au bureau des professeurs, je l'invitai à déjeuner. Elle était en train de réviser un article et faillit en tomber de sa chaise. Je suppose que j'étais le premier homme qui l'eût invitée à déjeuner depuis son arrivée à Berkeley.

quelques jours plus tard, je la rencontrai de nouveau au bureau; c'était après mon dernier cours. Assise à sa table, elle regardait fixement sa machine à écrire. Notre déjeuner avait été embarrassant; comparant les articles qu'elle voulait écrire avec mon travail, elle avait dit:

" Mais moi, j'essaie de décrire la réalité! "

- Je m'en vais, lui dis-je. Vous venez prendre un verre ?

- Je ne peux pas. Je déteste les bars et il faut que je finisse ça. Oh, si vous voulez, accompagnez-moi à

piéd? J'habite sur la colline. Cela vous va?

- J'y habite également.

- De toute façon, j'en ai par-dessus la tête de ce travail. qu'est-ce que vous lisez?

Je lui montrai le livre que je tenais à la main.

- Ah, Nathaniel Hawthorne ? C'est pour votre cours de. . .

- Lieberman m'a dit que dans trois semaines je devais faire la conférence sur Hawthorne à sa place. Je n'ai pas lu La Maison aux Sept Pignons depuis le lycée.

- Lieberman est un paresseux. Et pire.

J'étais enclin à l'approuver; depuis mon arrivée, trois autres assistants avaient également donné des conférences magistrales pour lui.

- Je m'en tirerai, lui dis-je, à condition de trouver une approche convenable et de lire toute la littérature sur le sujet.

- Vous au moins, vous n'avez pas à vous soucier d'être titularisé.

- Non, répondis-je. Seulement de manger (c'était dans le ton de notre déjeuner).

- Pardon. (Elle baissa la tête, déjà toute malheureuse; je lui tapotai doucement l'épaule et lui dis de ne pas se prendre tellement au sérieux.)

Alors que nous descendions l'escalier, Helen portant une volumineuse serviette de cuir usé bourrée de livres et de copies, et moi, ne portant que La Maison aux Sept Pignons, une grande fille blonde au visage parsemé de taches de rousseur se glissa entre nous. Ma première impression d'Alma Mobley fut d'une p,leur générale, d'un flou spirituel suggéré par son long visage dénué

d'expression et ses cheveux flasques, couleur de paille.

Ses yeux ronds étaient d'un bleu très p,le. Je ressentis un curieux mélange d'attirance et de révolusion; à la lumière indécise de l'escalier, elle ressemblait à une fille fort jolie, mais qui aurait passé toute sa vie dans une caverne

- son corps entier semblait être de ce même blanc blafard.

- Vous êtes bien Mr. Wanderley ? me demandat-elle.

Je le lui confirmai et elle marmonna son nom, mais je ne le saisis pas.

- Je suis en troisième année de lettres, me dit-elle, et je me demandais si cela vous gênerait que je vienne à

votre conférence sur Hawthorne. J'ai vu votre nom sur le tableau du professeur Lieberman, au secrétariat.

- Venez, bien sûr, mais c'est une simple introduction, vous savez. Je crains que ce ne soit pour vous une perte de temps.

- Merci, dit-elle, et aussi brusquement qu'elle s'était arrêtée, elle continua à monter l'escalier.

- Comment a-t-elle su qui j'étais? murmurai-je à

Helen, prenant soin de cacher le plaisir que me causait cette soudaine célébrité. (Pour toute réponse, Helen tapota du doigt le livre que je tenais à la main.) Elle n'habitait qu'à trois rues de chez moi, dans une enfilade de pièces mal disposées, au dernier étage d'une maison ancienne qu'elle partageait avec deux autres filles. La disposition des meubles et des objets paraissait aussi arbitraire que celle des pièces elles-mêmes; on aurait pu croire que personne ne s'était jamais préoccupé de l'emplacement des rayonnages, des tables ou des chaises, et qu'on les avait simplement laissés là où les déménageurs les avaient posés. Ici, une lampe était sur une chaise, là, une table surchargée de livres était coincée contre la fenêtre, et le reste à l'avenant; il fallait se faufiler entre les meubles pour passer d'une pièce à

l'autre. Le choix de ses colocataires ne paraissait pas moins arbitraire. Elle me les avait décrites en chemin.

L'une d'elles, Meredith Polk, également originaire du Wisconsin, enseignait la botanique. Helen et elle avaient fait connaissance alors qu'elles étaient à la recherche d'un appartement, s'étaient aperçues qu'elles venaient de la même université et avaient décidé d'habiter ensemble. La troisième fille était une étudiante en art dramatique du nom de Hilary Lehardie.

- Hilary ne sort jamais de sa chambre, m'expliqua Helen; je suppose qu'elle se dope toute la journée; la nuit, elle écoute du rock. Je mets des boules quiès.

Meredith est mieux. Très passionnée et un peu bizarre, mais je crois

que nous sommes amies. Elle essaie de me protéger.

- Contre quoi?

- Contre la dépravation.

Toutes deux étaient là lorsque nous arrivâmes à l'appartement d'Helen. Dès mon entrée, une grosse fille brune en jeans et sweat-shirt sortit en coup de vent de la cuisine et me regarda à travers les verres épais de ses lunettes. Meredith Polk. Helen me présenta, disant que j'étais un écrivain attaché à la Faculté d'anglais; Meredith marmonna un " bonjour ", et disparut de nouveau dans la cuisine. Une musique bruyante venait d'une autre pièce.

Dès qu'Helen fut à son tour allée à la cuisine pour me servir à boire, la fille brune à lunettes en ressortit, se glissa entre le mobilier jusqu'à une chaise pliante placée devant un mur contre lequel étaient disposées des dizaines ou des centaines de cactées et autres plantes en pots. Elle porta une cigarette à sa bouche et me fixa avec méfiance .

- Vous n'êtes pas vraiment un universitaire? Vous ne faites pas partie du corps enseignant?

Et cette question venait d'une assistante qui débutait !

- J'ai seulement été nommé pour une année. Je suis écrivain .

- Oh, fit-elle, avant de me fixer de nouveau, puis: Ah! c'est vous qui l'avez invitée à déjeuner?

- Oui.

- Ah ! bon.

La musique devint de plus en plus forte.

- Hilary, dit-elle, en montrant le mur à travers lequel perçait le son. Elle habite avec nous.

- «a ne vous gêne pas?

- La plupart du temps, je ne l'entends même pas.

question de concentration. Et puis, c'est bon pour les plantes.

Helen revint, avec un verre trop plein de whisky, sur lequel flottait, tel un poisson crevé, un unique glaçon.

Elle s'était fait une tasse de thé.

- S'cusez-moi, dit Meredith, et elle fila vers sa chambre.

- Oh, c'est agréable qu'il y ait un homme dans cet horrible endroit, dit Helen.

Pendant un moment, toute tension disparut de son visage, et je vis la réelle intelligence qui se cachait derrière son intellectualisme universitaire. Elle paraissait vulnérable, mais moins que je ne l'avais pensé.

Nous fîmes l'amour une semaine plus tard, chez moi.

Elle n'était pas vierge et elle insista sur le fait qu'elle n'était pas amoureuse de moi. En fait, elle décida de le faire et le fit avec la vivacité et la précision qu'elle apportait à l'étude des Chaucériens écossais.

- Tu ne tomberas jamais amoureux de moi me dit-elle, et je n'y compte pas. Tout est donc pour le mieux .

Elle resta deux nuits de suite dans mon appartement.

Le soir, nous allions à la bibliothèque ensemble, nous plongeant dans nos recherches respectives comme si aucun lien émotionnel n'existait entre nous. La seule preuve tangible que j'eus du contraire me fut donnée un soir de la semaine suivante; en rentrant chez moi, je vis Meredith Polk qui m'attendait devant la porte. Elle portait toujours le même jeans et le même sweat-shirt.

- Espèce de merde ! me siffla-t-elle au visage.

Je m'empressai de la faire entrer.

- Salaud, poursuivit-elle, égoïste ! Vous allez lui faire louper sa titularisation. Et vous lui brisez le coeur.

Vous la traitez comme une putain. Elle est beaucoup trop bien pour vous. Vous n'avez pas les mêmes valeurs.

Pour Helen, le savoir compte plus que tout. Et je la comprends, mais je ne pense pas que vous en soyez capable. Je pense que pour vous, rien ne compte, sinon votre vie sexuelle.

- Doucement, dis-je. Une chose après l'autre. Comment voulez-vous que je compromette ses chances de titularisation? Expliquez-moi cela,

pour commencer.

- C'est son premier semestre ici. Et ils nous observent, vous savez. Vous trouvez que ça fait bien, une nouvelle assistante qui se fout au plumard avec le premier mec qui se présente?
- Nous sommes à Berkeley. Cela m'étonnerait que quiconque le remarque ou y attache la moindre importance.
- Vous êtes un dégueulasse. La vérité, c'est que vous ne remarquez rien et que vous n'accordez d'importance à rien. Est-ce que vous l'aimez, d'abord?
- Sortez d'ici !

J'avais fini par perdre patience. Elle ressemblait à une grenouille en colère, délimitant son territoire.

Helen elle-même arriva trois heures plus tard, pâle et meurtrie. Elle refusa de parler des stupéfiantes accusations de Meredith Polk, mais reconnut qu'elle lui avait parlé la nuit précédente.

- Meredith est très protectrice. Je suis vraiment désolée, Don. (Elle se mit à pleurer.) Non, ne me frotte pas le dos comme ça. Tout cela est stupide. C'est seulement que j'ai été incapable de travailler, ces dernières nuits. Sans doute parce que j'étais malheureuse chaque fois que je n'étais pas avec toi. (Elle leva sur moi des yeux catastrophés.) Je n'aurais pas dû dire cela. Mais tu ne m'aimes pas? Tu ne le pourrais pas, n'est-ce pas?

- Comment répondre à cela? Je vais te faire une tasse de thé.

Elle s'était allongée sur le lit de mon petit logement repliée sur elle-même comme un fœtus.

- Je me sens si coupable.

Je revins avec le thé.

- J'aimerais que nous puissions faire un voyage ensemble, dit-elle. J'aimerais que nous allions en Ecosse.

Depuis des années, je ne fais que lire des livres sur l'Ecosse et je n'y suis jamais allée.

Derrière les grosses lunettes, ses yeux étaient tout humides.

- Oh, quel gâchis je fais de moi-même. Je n'aurais jamais dû venir ici.

J'étais heureuse, à Madison. Je n'aurais jamais dû venir en Californie.

- Tu y es davantage à ta place que moi.

- Non, dit-elle, se tournant pour cacher son visage.

Toi, tu serais à ta place n'importe où. Je n'ai jamais été

rien d'autre qu'un vulgaire t,cheron.

- quel est le dernier bon livre que tu aies lu? lui demandai-je .

Elle se tourna de nouveau pour me faire face- la curiosité avait chassé son embarras et sa tristesse.

- La Rhétorique de l'ironie, de Wayne Booth. Je viens juste de le relire.

- Tu vois que ta place est à Berkeley, lui dis-je.

- Ma place est dans un zoo.

Cela, pour s'excuser de tout-de Meredith Polk aussi bien que de ses propres sentiments, mais je savais que si nous continuions ensemble, je ne pourrais que lui faire encore plus de mal. Elle avait raison: il était impossible que je pusse l'aimer.

Par la suite, je pensai que ma vie à Berkeley s'était organisée d'une façon qui continuerait à marquer le reste de ma vie. A l'exception de mon travail, elle était fondamentalement vide. Mais ne valait-il pas mieux continuer à voir Helen que de la blesser en exigeant une rupture? Dans l'univers délimité par le travail que je considérais comme le mien, opportunisme était syno-nyme de bonté. Lorsque nous nous sépar,mes, il était implicitement convenu entre nous que nous ne nous verrions pas pendant un ou deux jours, mais que tout continuait comme avant.

Une semaine plus tard toutefois, la période " conven-tionnelle " de ma vie se termina brusquement; par la suite, je ne devais plus voir Helen Kayon qu'à deux reprises .

J'avais trouvé le levier pour ma conférence sur Hawthorne, une petite phrase dans un essai de R.P. Black-mure: " Lorsqu'il ne subsiste plus aucune possibilité, alors nous avons péché. " Toute l'oeuvre de Hawthorne semblait imprégnée de cette idée et il m'était possible de relier ses romans et ses nouvelles par cette sorte de christianisme noir, par ce qui les entraînait dans le cauchemar; et je dirais presque par

leur désir de cauchemar. Car imaginer un cauchemar, c'est s'en éloigner d'autant. Je découvris d'ailleurs un passage de Hawthorne qui contribuait à expliquer sa méthode: " Il m'est arrivé de produire un effet singulier et nullement déplaisant, en ce qui concerne du moins mon propre esprit, en imaginant une chaîne d'incidents o ù le mécanisme spirituel du conte de fées se trouverait combiné aux personnages et aux comportements de la vie quotidienne. "

Maintenant que j'avais l'idée directrice, la structure et les détails se mettaient en place sans effort.

La préparation de la conférence et les essais de mes étudiants de Création littéraire occupèrent tout mon temps pendant les cinq jours précédant la conférence. Je ne vis Helen que quelques instants, mais je lui promis que nous irions en week-end dès que le travail le plus urgent serait terminé. Mon frère David possédait un

" cottage " dans la Still Valley, au-delà de Mendocino, et il m'avait dit que je pouvais m'en servir chaque fois que j'aurais envie de sortir de Berkeley. Cette prévenance était bien de lui; mais une sorte de perversité

m'avait empêché de faire usage de sa maison. Je ne voulais pas être redevable de quoi que ce fût à David. Je décidai d'emmener Helen à Still Valley après la conférence, tuant ainsi deux scrupules d'un coup.

Le matin même, je relus le chapitre que D. H. Lawrence avait consacré à Nathaniel Hawthorne, et y remarquai ces vers:

Et la première chose qu'elle fait, c'est de le séduire, Et la première chose qu'il fait, c'est d'être séduit.

Et la seconde chose qu'ils font, c'est d'étreindre leur péché en secret, de le couvrir du regard, et d'essayer de comprendre.

Tel est le mythe de la Nouvelle-Angleterre.

Voilà ce que j'avais cherché pendant tout ce temps.

Posant ma tasse de café, je me mis séance tenante à

restructurer mes commentaires. L'intuition de Lawrence prolongeait la mienne, me donnant un regard neuf pour considérer ses livres; je biffai des paragraphes entiers, en récrivis de nouveaux entre les lignes... et oubliai de téléphoner à Helen comme je le lui avais promis.

Finalement, je me servis fort peu de mes notes. Une fois, cherchant une métaphore, j'aperçus Helen et Meredith Polk assises côte à côte tout au fond de la salle.

Meredith avait les sourcils froncés, aussi méfiante qu'un flic de Berkeley. C'est une expression commune chez les scientifiques confrontés aux méthodes de travail des disciplines littéraires. Helen avait simplement l'air intéressée, et je lui fus reconnaissant d'être venue.

Dès que j'eus terminé, le professeur Lieberman se leva de son fauteuil pour me dire que mon analyse lui avait beaucoup plu et qu'il serait heureux que je me charge de la conférence sur Stephen Crane, qu'il devait donner d'ici deux mois. Il devait alors donner une conférence en Iowa, et comme j'avais accompli un travail aussi " exemplaire ", surtout pour un non-universi-

taire... en deux mots, il estimait possible de prolonger mon engagement d'une année.

Je ne sais ce qui me choqua le plus, de son arrogance ou du fait qu'il essayait visiblement de m'acheter. Lieberman, malgré son jeune âge, était un homme célèbre, pas tant un " lettré " au sens où l'était Helen, mais un

" critique ", un généralisateur, un sous-Edmund Wilson. J'avais assez peu d'estime pour ses livres, mais je me serais attendu à mieux de sa part. Les étudiants, presque~

tous en pantalon de toile et T-shirt, se pressaient vers la sortie. Je vis soudain un visage levé vers moi et un corps svelte, non pas en denim mais en robe blanche. Lieberman m'apparut comme un obstacle, comme une interférence, et j'acceptai de faire la conférence sur Crane pour me débarrasser de lui.

- Bien, Donald, me dit-il; là-dessus, il disparut.

D'un instant à l'autre, l'élégant jeune professeur fut remplacé par la jeune fille à la robe blanche. C'était l'étudiante qui m'avait abordé dans l'escalier du bâtiment administratif.

Elle avait complètement changé; elle paraissait plus saine, avec un léger bronzage doré sur le visage et les bras. Ses cheveux blonds et lisses étaient brillants, de même que ses yeux pleins, traversés d'un kaléidoscope de lumière et de couleurs. Deux petites rides ironiques

encadraient sa bouche comme des parenthèses. Elle était sans conteste ravissante, une des plus jolies filles que j'eusse jamais vues-ce qui n'est pas peu dire, car Berkeley est tellement peuplé de jeunes beautés que l'on en voit deux chaque fois qu'on lève les yeux. Celle qui me faisait face était toutefois exempte de l'assurance vulgaire et agressive des autres Vénus estudiantines.

Elle avait simplement l'air normale, parfaitement à l'aise dans sa peau. Helen Kayon n'avait pas une chance.

- C'était très bon, me dit-elle, et les petites rides aux coins de la bouche se relevèrent brièvement, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie compréhensible aux seuls initiés. Je suis contente d'être venue, après tout.

Je remarquai pour la première fois son léger accent traînant, un accent du Sud.

- Moi aussi, dis-je. Merci pour le compliment.

- Vous comptez vous en délecter en privé?

- Est-ce une invitation?

Je me rendis compte que j'avais été trop rapide, trop imbu de moi-même aussi, trop direct.

- quoi ? Oh non, pas que je sache. (Ses lèvres bougèrent silencieusement: quelle idée!)

Je regardai vers le fond de la salle. Helen et Meredith était déjà dans la travée, dans le fond de la salle.

Helen avait dû commencer à sortir dès qu'elle m'avait vu regarder la fille blonde. Si elle me connaissait aussi bien qu'elle le prétendait, elle devait savoir ce qui se passait dans mon esprit. Arrivée à la porte, Helen sortit sans se retourner, tandis que Meredith essaya de m'assassiner du regard.

- Vous attendez quelqu'un ? me demanda l'étudiante .

- Non, rien d'important. Accepteriez-vous de déjeuner avec moi ? Je n'ai pas mangé, et je meurs de faim.

J'étais parfaitement conscient d'agir avec un égoïsme répugnant; mais je savais aussi que cette jeune fille était d'ores et déjà plus importante

pour moi qu'Helen Kayon, et qu'en quittant Helen dès maintenant - en agissant comme le salaud que Meredith Polk avait dit que j'étais - je nous épargnerais des semaines, et peut-être des mois, de scènes pénibles. Je n'avais d'ailleurs pas menti à Helen; elle savait que nos relations étaient fragiles.

La jeune fille qui traversait le campus à mes côtés était en parfaite harmonie avec sa féminité; dès ces premiers moments où je la vis en pleine lumière, elle me parut sans âge, hors du temps même, d'une beauté presque hiératique, presque mythique. La dichotomie intérieure d'Helen, son manque de coïncidence avec elle-même ne l'avaient pas fait accéder à la grâce d'une féminité

accomplie, et il sautait aux yeux qu'elle appartenait à ma petite tranche d'histoire, tandis que, à en juger du moins par ma première impression, Alma Mobley aurait pu traverser avec cette gracieuse aisance une piazza italienne du XVI^e siècle, ou, plus à propos, dans les années vingt, s'attirer un regard appréciateur de Scott Fitzgerald en passant avec légèreté devant l'Hôtel Plaza des années vingt, montrant ses jambes fabuleuses.

A lire comme cela, cela paraît ridicule. J'étais bien entendu conscient de son corps, et j'avais remarqué ses jambes; mais des images comme celles d'une piazza italienne ou de Fitzgerald au Plaza constituent des métaphores bien improbables pour la sensualité. La moindre cellule de son corps semblait participer de ce naturel; l'on n'aurait pu imaginer une qualité moins typique de l'étudiante en lettres de Berkeley. Elle était si profondément imprégnée de cette grâce que celle-ci me parut déjà

être la marque d'une intense passivité.

Certes, je condense les impressions de six mois en un unique moment, mais ma justification est que les germes de ces impressions étaient déjà présents alors que nous sortions du campus pour nous diriger vers un restaurant.

Le fait qu'elle eût aussi facilement accepté mon invitation, avec une insouciance telle qu'elle semblait sous-entendre une condamnation implicite, avait certes je ne sais quoi de passif-la passivité ironique et pleine de tact de celles qui sont belles, de celles qui sont prisonnières de leur propre beauté comme une princesse dans une tour.

Je l'emmenai dans un restaurant que Lieberman avait mentionné, et qui était trop cher pour la majorité des étudiants, comme pour moi

d'ailleurs. Mais je voulais célébrer l'occasion par la cérémonie qu'est un bon repas au restaurant, et de plus, cela allait parfaitement avec ma compagnie.

Je sus immédiatement que c'était elle que je voulais emmener dans la maison de David.

J'appris qu'elle s'appelait Alma Mobley et était née à

La Nouvelle-Orléans. De son comportement plutôt que de ses dires, je déduisis que ses parents avaient été pour le moins aisés; son père était peintre, et elle avait passé

une partie de son enfance en Europe. Comme elle parlait toujours de ses parents au passé, je parvins à la conclusion qu'ils étaient décédés. Cela contribuait à

expliquer sa manière d'être, cette façon d'être détachée de tout sauf d'elle-même.

Comme Helen, elle avait fait ses études dans le Midwest, à l'Université de Chicago pour être précis-je ne pouvais m'imaginer Alma dans cette ville de solitude et de dureté-et avait été acceptée à Berkeley pour son doctorat. En l'écoutant parler, je compris qu'elle se laissait aller à la vie universitaire, sans rien de la passion qu'Helen y mettait. Elle poursuivait ses études parce qu'elle était intelligente et avait le sens du mécanisme de l'oeuvre littéraire, et elle était en Californie parce qu'elle n'aimait pas le climat de Chicago.

Je sentis de nouveau, plus fort que jamais, le peu d'importance qu'elle accordait aux circonstances de sa vie et à quel point elle se suffisait à elle-même dans sa passivité. Je ne doutais pas qu'elle fût capable de terminer sa thèse (sur Virginia Woolf), et, avec un peu de chance, d'obtenir un poste dans une petite université de la côte. Soudain, et de façon choquante, tandis qu'elle portait à sa bouche une cuillerée d'avocat vert menthe j'eus une autre vision d'elle. Je la vis comme une putain, une prostituée au Far West, ses cheveux relevés en une coiffure exotique, ses jambes de danseuse relevées

-un moment, j'eus une vision très nette de son corps nu. Sans doute une autre image de détachement professionnel, me dis-je, mais cela n'expliquait pas la force de la vision, qui m'avait sexuellement éveillé. Elle parlait de livres- non pas avec le profond sérieux d'Helen, mais comme un lecteur ordinaire - et, la regardant par-dessus la table, je sus que je voulais être l'homme qui importait pour elle; je voulais empoigner cette passivité

et la secouer, la contraindre à me voir réellement.

- Vous avez un ami? lui demandai-je.

Elle secoua la tête.

- Vous n'êtes donc pas amoureuse?

- Non. (Cela avec une ombre de sourire devant la transparence de la question.) A Chicago, il y avait un homme, mais c'est terminé.

Elle avait dit " homme ", pas " garçon ".

- Un professeur?

- Un assistant, en fait. (Nouveau sourire.)

- Vous l'aimiez? Il était marié?

Elle me regarda gravement avant de répondre:

- Non. Ce n'était pas du tout ce que vous pensez. Il n'était pas marié, et je ne l'aimais pas.

Bien que je la connusse depuis si peu de temps, je me rendais compte que mentir devait lui être facile. Cela ne me repoussait pas; au contraire, cela prouvait combien peu la vie l'avait touchée, et cela faisait partie de tout ce que je voulais déjà changer en elle.

- Mais il vous aimait, dis-je. Est-ce pour cela que vous avez voulu quitter Chicago?

- Non, c'était déjà terminé quand je suis partie. Cela n'avait aucun rapport avec Alan. Il avait fini par se rendre ridicule. C'est tout.

- Alan ?

- Alan McKechnie. Il était adorable.

- Et ridicule.

- Vous tenez absolument à savoir tout cela ?

demanda-t-elle avec son stratagème habituel qui consistait à ajouter une imperceptible trace d'ironie pour dénier toute importance à la question.

- Non. Simple curiosité.

- Bien... (Ses yeux, reflétant toutes les couleurs du prisme, rencontrèrent les miens.) Il n'y a pas grand-chose à raconter. Il... s'était infatué de moi. Il dirigeait un petit groupe de travail, trois garçons et moi-même.

Nous le voyions deux fois par semaine. Je voyais bien que je l'intéressais, mais c'était un homme très timide. Il avait peu d'expérience avec les femmes. (De nouveau, cette légère inflexion ironique.) Il me sortit plusieurs fois. Mais pas aux environs de l'université, car il ne voulait pas qu'on nous voie ensemble.

- O' alliez-vous?

- Dans des bars d'hôtels, des endroits de ce genre.

Dans le centre, dans la " Boucle ". Je pense que c'était la première fois qu'il invitait une étudiante, et cela l'intimidait. Il n'avait pas d' avoir une vie bien drôle.

Finalement, c'en fut trop pour lui. Nous ne nous voulions pas de la même façon, j'avais fini par le comprendre. Je sais ce que vous allez me demander, alors laissez-moi y répondre. Oui, nous avons couché ensemble. Pendant quelque temps. Ce n'était pas vraiment ça. Alan n'était pas très... physique. Je commen-

çais à croire que ce dont il avait réellement envie, c'était de coucher avec un garçon, mais il était bien entendu beaucoup trop je ne sais quoi pour le faire. Il en était incapable.

- Combien de temps cela a-t-il duré?

- Un an. (Elle finit de manger et posa sa serviette à

côté de son assiette.) Pourquoi parlons-nous de cela, au juste ?

- qu'aimez-vous vraiment?

Elle fit semblant d'examiner la question avec sérieux.

- Ce que j'aime vraiment. Voyons... L'été. Le cinéma. Les romans anglais. Me réveiller à six heures du matin et regarder le lever du jour par la fenêtre-dans le petit matin, tout est si vide et si pur. Le thé citron.

quoi d'autre... ? Paris. Et Nice. J'aime vraiment beaucoup Nice. quand j'étais petite, nous y sommes allés quatre ou cinq étés de suite. Et j'aime les vraiment bons repas, comme celui-ci.

- Vous ne paraissez pas tellement faite pour une carrière universitaire, dis-je.

C'était comme si elle m'avait dit à la fois tout et rien du tout.

- N'est-ce pas! s'exclama-t-elle en riant, comme si cela n'avait aucune importance. Je suppose que ce qu'il me faudrait, c'est un Grand Amour.

De nouveau la princesse prisonnière de la tour de sa vanité .

- Allons voir un film demain soir?

Elle accepta.

Le lendemain, je réussis à persuader Rex Leslie, dont le bureau était placé tout à l'autre bout de la salle des professeurs, de l'échanger contre le mien.

Le cinéma d'art et d'essai passait La Grande Illusion de Renoir, qu'Alma n'avait jamais vu. Ensuite, nous allâmes dans un café plein d'étudiants, le genre d'endroit où l'on entend inévitablement la conversation de ses voisins. Lorsque nous fûmes installés, je ressentis une brusque culpabilité et me rendis compte que j'avais peur de rencontrer Helen Kayon. Mes craintes étaient bien entendu vaines: Helen ne fréquentait pas les cafés et, à

cette heure, elle travaillait généralement en bibliothèque. Je me sentis soudain merveilleusement heureux de ne pas y être moi aussi, à bôcher sur un sujet qui n'était pas le mien, mais simplement un gagne-pain.

- quel beau film, dit Alma. Je n'en suis toujours pas sortie.

- Vous ressentez très fort ce que vous voyez au cinéma ?

- Bien sûr. (Elle me regarda avec étonnement.)

- Et ce que vous lisez?

- Bien sûr. (Elle me regarda de nouveau.) Enfin, je ne sais pas. J'y prends plaisir.

Un garçon barbu en veste de b°cheron, qui était à une table voisine, dit d'une voix très forte:

- Werner est naÔf, et sa revue aussi. Je la rachèterai quand je verrai une photo de Jerry Brown sur la couverture.

- Werner est Jerry Brown, dit l'ami avec lequel il discutait.

- Et voilà Berkeley, dis-je.

- qui est Werner?

- Vous m'étonnez. Vous ne connaissez pas Jann Werner ?

- Non, qui est-ce?

- L'étudiant de Berkeley qui a fondé Rolling Stone.

- C'est une revue?

- Vous m'étonnez de plus en plus. Vous n'en avez jamais entendu parler?

- La plupart des revues ne m'intéressent pas. Je ne les regarde même pas. quel genre de revue est-ce ? Son nom vient du groupe anglais?

Je fis un signe d'assentiment. Au moins, elle connaissait ceux-là.

- quel genre de musique aimez-vous?

- Je ne m'intéresse pas beaucoup à la musique.

- Essayons quelques autres noms. Savez-vous qui est Tom Seaver?

- Non.

- Et Willy Mays?

- C'était un athlète, non ? Je ne m'intéresse pas non plus beaucoup au sport.

- Cela se voit. (Elle eut un rire.) Vous m'intriguez de plus en plus. Connaissiez-vous Barbra Streisand?

Elle prit un adorable air offensé, se moquant d'elle-même.

- Bien s'r!

- John Ford? Non. Arthur Fonzarelli? Non. Grace Bumbry? Non. Desi Arnaz? Non. Johnny Carson?

Non. André Previn? Non. John Dean? Non.

- Arrêtez, ou je vais répondre oui chaque fois.

- Mais que faites-vous ? Etes-vous bien s'ûre de vivre dans ce pays?

- A mon tour d'essayer de vous poser des colles, dit-elle. Connaissez-vous Anthony Powell ou Jean Rhys ou Ivy Compton-Burnett ou Elizabeth Jane Howard ou Paul Scott ou Margaret Drabble ou...

- Ce sont des romanciers anglais et je les connais tous. Mais je vois ce que vous voulez dire. Les choses qui ne vous intéressent pas vraiment ne vous intéressent vraiment pas.

- C'est exactement cela.

- Je suppose que vous ne lisez jamais le journal.

- Non. Et je ne regarde jamais la télévision. (Elle sourit.) Pensez-vous qu'il faudrait me coller contre un mur et me fusiller?

- J'essaie simplement de savoir à quoi vous vous intéressez et qui sont vos amis?

- Vraiment? Eh bien, vous êtes un ami, n'est-ce pas ?

Comme tout au long de notre conversation, le vernis d'indifférence ironique était présent. Je me demandai un instant si elle était entièrement humaine: son ignorance quasi totale de la culture populaire était plus éloquente que tout ce qu'elle aurait pu dire sur son indifférence à

l'opinion des autres. Ce que j'avais considéré comme de l'intégrité allait bien plus loin que je ne l'aurais imaginé.

Peut-être un sixième des étudiants de Californie n'avait-il jamais entendu le nom d'un athlète tel que Seaver, mais qui en Amérique aurait pu éviter d'entendre parler du " Fonz "?

- Mais vous avez d'autres amis? Vous venez de me rencontrer.

- Certes.

- A la faculté de lettres?

Ce n'était pas impossible; pour autant que je connaissais mes collègues temporaires, il existait peut-être une importante cellule d'adeptes de Virginia Woolf qui n'ou-vraient jamais un journal. Chez eux, toutefois, cette indifférence à leur entourage ne serait qu'une affectation; pas pour Alma.

- Non, je n'y connais pas grand monde. Mais je connais plusieurs personnes qui s'intéressent à l'occulte.

- A l'occulte? (Je voyais mal ce qu'elle voulait dire.) Des séances de spiritisme ? Des tables tournantes ?

M. Blavatsky ?

- Non, ils sont plus sérieux que cela. Ils appartiennent à une secte. (J'eus l'impression de tomber dans un abîme. Je vis des images de cultes sataniques, de pactes démoniaques. Ce que le délire californien peut offrir de pire.)

Mon expression devait être éloquente, car elle précisa:

- Je n'en fais pas partie. Je les connais, seulement.

- Comment s'appelle cette secte?

- X.X.X.

- Mais... (J'hésitai à en croire mes oreilles.) Ce n'est pas possible. L'X.X.X.? Xala...

- Xala Xalior Xlati.

J'étais atterré et je regardai soudain son beau visage avec un effroi incrédule. L'X.X.X. n'était pas simplement un groupe de dingues californiens se déguisant avec des robes de mages; ils étaient à proprement parler effrayants. On les savait d'une cruauté confinant à la sauvagerie; ils avaient même de vagues rapports avec la famille Smith -c'était d'ailleurs dans ce contexte que j'avais entendu parler d'eux. Après l'affaire Smith, on disait qu'ils étaient allés s'établir ailleurs - probablement dans le Sud. Etaient-ils donc toujours en Californie? D'après ce que j'en avais lu, il eût été préférable pour Alma de fréquenter des tueurs de la Maffia: eux au moins épousaient les mobiles, rationnels ou non, de notre phase du capitalisme. L'X.X.X.,

par contre, était le matériau brut dont on fait les cauchemars.

- Et ces gens sont vos amis? lui demandai-je.

- C'est vous qui me l'avez demandé.

Je hochai la tête, ne revenant pas de ma stupéfaction.

- Ne vous inquiétez pas de cela. Vous ne les rencontrerez jamais.

J'entrevis un aspect totalement différent de sa vie; assise en face de moi, un léger sourire planant sur ses lèvres, elle me parut sinistre, comme si j'étais soudain passé d'un sentier ensoleillé en pleine jungle; et je pensai à Helen Kayon travaillant à la bibliothèque sur les contemporains écossais de Chaucer.

- Je ne les vois pas tellement souvent, dit-elle.

- Mais vous avez assisté à leurs réunions ? Vous allez chez eux?

- Je vous l'ai dit. Ce sont mes amis. Mais ne vous faites pas de bile pour ça.

Peut-être était-ce un mensonge-un nouveau men-

songe, car j'avais le sentiment qu'elle ne m'avait pas toujours dit la vérité. Pourtant, toute son attitude, et même le fait qu'elle se souciait de mes sentiments, prouvait qu'elle ne mentait pas. Elle porta la tasse de café à ses lèvres, eut un sourire nuancé d'inquiétude, et je la vis devant un grand feu, tenant un objet sanglant dans ses mains...

- Je vois que cela vous inquiète. Je n'en suis pas membre, mais je connais des gens qui en font partie.

C'est vous qui me l'avez demandé. Et j'ai pensé qu'il valait mieux que vous sachiez.

- Vous avez assisté à des réunions? que se passe-t-il ?

- Je ne peux pas vous le dire. C'est une tout autre partie de ma vie. Une petite partie. Vous n'en serez pas affecté.

- Allons-nous-en d'ici, dis-je.

Est-ce que je pensais déjà qu'elle me fournirait des matériaux pour un roman ? Je ne crois pas. Je supposais que ses relations avec la secte

étaient probablement encore plus superficielles qu'elle ne l'avait laissé entendre; par la suite, bien plus tard, j'eus une seule indication tendant à prouver qu'il n'en était pas ainsi. Je me disais qu'elle devait romancer, exagérer. L'X.X.X.

et Virginia Woolf-et La Grande Illusion ? Cela paraissait bien incompatible.

D'une façon adorable et un peu taquine, elle m'invita à venir chez elle. Elle habitait tout près du restaurant.

Lorsque nous e^mes quitté la rue commerçante pour nous engager dans un quartier de grands immeubles résidentiels, elle se mit à parler à b,tons rompus de sa vie à Chicago. Pour une fois, je n'eus pas besoin de la pousser pour obtenir des informations sur son passé. Je crus déceler une nuance de soulagement dans sa voix-parce qu'elle avait " avoué " ses liens avec l'X.X.X. ?

Ou parce que je ne l'avais pas interrogée plus à fond à ce sujet? Je penchais pour la seconde explication. C'était une soirée typique de la fin de l'été à Berkeley, curieusement douce et fraîche à la fois - assez fraîche pour supporter un pull, mais avec de la douceur dans la texture de l'air. Malgré la surprise désagréable qu'elle m'avait réservée, la présence à mes côtés de cette jeune femme au charme spontané, au discours imprégné d'un esprit tout aussi naturel, à la beauté presque irréelle, me rendait plus heureux de vivre que je ne l'avais été depuis des mois. J'avais l'impression de sortir d'une longue hibernation.

Nous arriv,mes à son immeuble.

- C'est au rez-de-chaussée, dit-elle en montant les marches du perron.

Je restai un peu en arrière, pour le plaisir de la regarder. Un moineau vint se poser sur la rampe, la tête penchée de côté; une odeur de feuilles br^olées emplissait l'air; elle se retourna, le visage noyé dans l'ombre bleue du porche. quelque part, un chien aboya. Miraculeusement, je pouvais encore voir ses yeux, qui brillaient comme ceux d'un chat.

- Etes-vous aussi circonspect que dans vos romans, ou est-ce que vous venez?

Assimilant simultanément le fait qu'elle avait lu mon livre et la légère critique qui le visait, je montai les marches à sa suite.

Je n'avais pas essayé d'imaginer son appartement, mais j'aurais d^o me

douter qu'il ne ressemblerait en rien au ménage chaotique d'Helen Kayon. Alma vivait seule

- mais de cela, je m'étais douté. Dans la grande chambre où elle me fit entrer, tout portait la marque du même goût, de la même optique. C'était, bien que ce ne fût pas nécessairement évident, une des pièces les plus luxueuses où j'eusse jamais pénétré. Un épais tapis de Boukhara couvrait le sol; un paravent peint était flanqué de tables qui me parurent être du Chippendale. Un grand bureau était placé devant la fenêtre, en retrait.

Des fauteuils Regency recouverts de tissu à rayures; de gros coussins; sur le bureau, une lampe de Tiffany. Je ne m'étais pas trompé en pensant que ses parents avaient de l'argent.

- Guère typique de l'étudiante moyenne, hein?

- J'ai décidé qu'il était plus sensé de vivre avec ces choses que de les mettre au garde-meuble. Café?

Je fis un signe d'assentiment. Tant de choses devenaient compréhensibles, maintenant, s'inscrivant dans un cadre que je n'avais pas saisi. Si Alma paraissait lointaine, c'est qu'elle était réellement différente; elle avait été élevée dans un milieu que quatre-vingt-dix pour cent des Américains n'ont jamais vu, quand ils ne se demandent pas s'il existe réellement: celui de la Bohème riche. Et si elle était essentiellement passive, c'était qu'elle n'avait jamais eu à prendre une décision. J'inventai sur-le-champ une enfance de nourrices et de gouvernantes, une école en Suisse, des vacances sur un yacht.

Voilà, pensai-je, ce qui explique qu'elle ne semble pas adhérer à l'époque, voilà pourquoi je l'avais imaginée voltiger devant l'hôtel Plaza dans les années vingt de Fitzgerald; ce genre de richesse semblait appartenir à un autre âge.

Lorsqu'elle revint avec le café, je lui dis:

- Cela vous plairait de faire un petit voyage avec moi d'ici une ou deux semaines? Nous pourrions disposer d'une maison dans la Still Valley.

Alma pencha la tête de côté et haussa les sourcils. Je trouvai soudain une qualité androgyne à sa passivité-de même qu'il existe sans doute un aspect androgyne de la prostituée.

- Vous êtes une fille intéressante, lui dis-je.

- Je sors tout droit du Reader's Digest.

- Cela m'étonnerait.

Elle s'assit devant moi sur un épais coussin, les genoux relevés; elle était à la fois éthérée et d'une sexualité

affirmée; il me parut impossible de l'avoir trouvée androgyne il n'y avait qu'un instant. Je savais qu'il fallait que je couche avec elle, et le fait de le savoir rendait l'acte d'autant plus impératif.

Allez, sors ton argent et mets-le sur la table...

Dès le lendemain matin, mon engouement était total.

Nous étions allés au lit de la façon la plus simple possible; nous parlions depuis une ou deux heures lorsqu'elle me dit:

- Vous n'avez pas envie de rentrer chez vous?

- Non.

- Dans ce cas, vous feriez mieux de passer la nuit ici.

Ce qui s'ensuivit ne fut pas simplement l'habituelle course clopinante sur trois pattes avec pour but le plaisir; en fait, elle était aussi passive au lit que pour tout le reste. Elle parvenait pourtant sans effort à l'orgasme, d'abord au cours de la période menuet, puis de nouveau au stade effréné. Elle s'accrochait à mon cou comme un enfant, ses jambes repliées se retenant à mon dos.

Pourtant, même à ces moments-là, elle ne se livrait pas.

- Ah, je t'aime, dit-elle après la seconde fois en prenant mes cheveux dans ses poings, mais ses mains étaient aussi légères que sa voix. (Les mystères que je découvrais en elle ne faisaient que cacher d'autres mystères. La passion d'Alma semblait trouver son origine dans la même partie de son être que sa façon de se tenir à

table. J'avais couché avec une douzaine de filles qui

"faisaient mieux l'amour" qu'Alma, mais je n'avais connu avec aucune d'elles cette délicatesse, cette familiarité avec la moindre nuance du sentiment. Avec Alma, il me semblait être perpétuellement au seuil d'une autre variété d'expérience, devant une porte qui ne s'était pas ouverte.)

Pour la première fois de ma vie, je compris pourquoi les filles tombent amoureuses des don Juan, pourquoi elles s'humilient en leur courant après.

J'étais certain qu'Alma ne m'avait donné de son passé

qu'une version hautement sélective et qu'elle avait mené

une existence on ne peut plus dissolue. Cela cadrerait avec l'X.X.X., avec son soudain départ de Chicago; la dissolution, la promiscuité, semblaient être les éléments cachés de sa nature.

Ce que je voulais, c'était bien entendu supplanter tous les autres; ouvrir la porte et voir révélés tous ses mystères; être l'unique bénéficiaire de son charme et de sa subtilité. Dans une fable soufi, l'éléphant tombe amoureux de la luciole, et s'imagina que c'est pour lui seul qu'elle luit; et lorsqu'elle s'envole au loin, il a la certitude qu'au centre de sa lumière se trouve l'image d'un éléphant.

En d'autres termes, l'amour me coupa l'herbe sous les pieds. Je ne songeai même plus à me remettre à mon roman. J'étais incapable d'inventer des sentiments alors que j'étais moi-même tellement pris par eux; devant l'énigme que représentait Alma, les énigmes de mes personnages fictifs me paraissaient artificielles. Un jour, j'allais m'y remettre, mais je devais d'abord vivre ceci.

Comme je ne cessai de penser à Alma Mobley, il fallait que je la voie tout le temps; dix jours durant, je passai en sa compagnie tout le temps libre que me laissait mon enseignement. Les essais littéraires de mes étudiants s'empilaient sur le sofa, et sur la table, une pile de dissertations sur La Lettre Ecarlate leur faisait pendant.

Durant cette période, nous prenions, comme par défi, des risques insensés. Je fis l'amour avec Alma dans des salles de classe momentanément inoccupées, dans le bureau ouvert à tous les vents que je partageais avec une douzaine d'autres professeurs; une fois même, je la suivis dans les toilettes pour dames et la pénétrai tandis qu'elle se retenait à un lavabo. Après un cours particulièrement creux, un étudiant de la classe de Création littéraire me demanda:

- quelle définition donneriez-vous de l'homme, d'ailleurs ?

Et je répondis:

- Sexuel et imparfait.

J'ai écrit que je passai tous mes moments de liberté

avec elle. En fait il y eut des exceptions: deux soirées où

elle me dit qu'elle devait aller rendre visite à une tante habitant San Francisco. Elle me dit même le nom de cette tante, Florence de Peyser, mais pendant ces absences, j'étais torturé par des doutes affreux. Le lendemain, toutefois, elle me revint inchangée: je ne pus déceler aucune trace d'un autre amant. Ni d'ailleurs de l'X.X.X., ce qui m'inquiétait encore davantage. De plus, elle entoura sa tante de détails tellement précis (un Yorkshire terrier qui s'appelait Chookie, une armoire pleine de robes de chez Halston, une femme de chambre nommée Rosita) que mes soupçons s'évanouirent. On ne pouvait pas revenir d'une soirée avec les sinistres fantoches de l'X.X.X. la bouche pleine d'histoires sur un chien nommé Chookie. Et si elle avait d'autres amants, si la promiscuité que j'avais sentie lors de notre première nuit existait toujours, je n'en perçus aucun signe.

En fait, si quelque chose m'inquiétait, ce n'était pas l'existence hypothétique d'un rival, mais une remarque qu'elle avait faite le premier matin. Ce pouvait n'être rien de plus qu'une phrase un peu maladroite destinée à

exprimer son affection:

- Tu as été approuvé.

Un moment, je crus bizarrement qu'elle voulait parler de ce qui nous entourait: le vase de Chine sur la table de chevet, le dessin encadré de Pissarro, le tapis (tous ces objets qui éveillaient en moi une plus grande insécurité que je ne voulais le reconnaître).

- Tu m'approuves donc, lui dis-je.

- Non, pas moi. Enfin, je veux dire, moi, bien sûr, mais pas seulement moi.

Et elle posa un doigt sur mes lèvres.

Au bout de deux jours, j'avais oublié cette énigme qui m'irritait inutilement.

J'avais aussi, bien entendu, oublié mon travail, ou presque. Même après les premières semaines de sensualité frénétique, je consacrai beaucoup moins de temps à

mon enseignement qu'auparavant. Jamais je n'avais été

amoureux à ce point-là; c'était comme si toute ma vie durant, je n'avais fait que côtoyer la joie, la considérant avec méfiance, me méprenant sur sa nature; seule Alma m'y avait pleinement donné accès. Tous mes doutes, toutes mes craintes la concernant étaient chassés par le feu du sentiment. Je me fichais pas mal d'ignorer certaines choses le concernant: ce que je savais me suffisait.

Je suis certain qu'elle fut la première à aborder le sujet du mariage, avec une phrase comme: " quand nous serons mariés, nous devrions beaucoup voyager ", ou

" quel genre de maison te plairait lorsque nous serons mariés? " Nous nous engagions sur ce terrain avec la plus parfaite liberté-je ne sentais aucune contrainte, seulement un bonheur accru.

- Tu as réellement été approuvé, sais-tu.

- Aurai-je un jour l'occasion de rencontrer ta tante ?

- Je t'épargnerai cela, dit-elle sans répondre à la question implicite. Si nous nous marions l'année prochaine, allons passer l'été dans les îles grecques. Nous pourrions être accueillis par des amis de mon père, qui vivent à Poros.

- Penses-tu qu'ils m'approuveraient aussi?

- Cela m'est totalement indifférent. (Elle me prit la main, faisant battre mon coeur.)

quelques jours plus tard, elle mentionna qu'après Poros, elle aimerait passer un mois en Espagne.

- Et Virginia Woolf? Ton doctorat?

- Tu sais, moi, les études...

Bien s'ôr, je ne pensais pas réellement que nous passerions tant de mois à voyager, mais ce rêve me donnait au moins une image d'un avenir commun; ce n'était à tout prendre pas une idée plus fantasque que mon " approbation " à répétition par une ou des personnes non spécifiées.

La date de ma conférence sur Stephen Crane pour Lieberman approchait, et je me rendis compte que je n'avais pratiquement rien

préparé. Je dis à Alma que je devais passer au moins deux ou trois soirées en bibliothèque:

- De toute façon, ma conférence ne vaudra rien, et peu m'importe si Lieberman me fait ou non obtenir une deuxième année, car je pense que nous avons tous deux envie de quitter Berkeley, mais il faut quand même que je rassemble quelques idées.

Elle dit que cela lui convenait parfaitement, car elle avait de toute façon l'intention d'aller voir Mrs. de Peyser les soirs suivants.

En nous séparant le lendemain, nous nous embrassâmes longuement et elle partit dans sa voiture, tandis que je regagnai mon appartement, où j'avais passé si peu de temps au cours des six ou sept semaines écoulées.

Après avoir remis un peu d'ordre, j'allai à la bibliothèque .

Dans le hall, je revis Helen Kayon pour la première fois depuis qu'elle était sortie de la salle de conférences avec Meredith Polk. Elle attendait l'ascenseur en compagnie de Leslie Rex, l'assistant dont j'avais échangé la table contre la mienne. Ils étaient en grande conversation, et je vis Helen poser la main sur le dos de Leslie. Je souris, lui souhaitant silencieusement bonne chance, et montai l'escalier.

Ce soir-là, de même que le lendemain, je fis de vains efforts pour préparer la conférence. Je n'avais rien à dire sur Stephen Crane; Stephen Crane ne m'intéressait pas; dès que je levai les yeux des feuillets, je voyais Alma Mobley, le regard luisant, les lèvres entrouvertes.

Le second soir, en sortant pour aller manger une pizza, j'aperçus soudain Alma, se tenant dans l'ombre, devant un bar appelé Le Dernier-Récif. C'était un endroit où j'aurais hésité à aller, car il avait la réputation d'être fréquenté par des motards et des homosexuels cherchant des occasions. Je restai figé; sur le moment, je ne pensai même pas à une trahison: j'eus simplement peur. Elle n'était pas seule, et son compagnon (qui sortait de toute évidence du bar: il tenait un verre de bière à la main), ne semblait être ni un motard ni un homosexuel en quête de compagnie. Il était grand, avait le crâne rasé et portait des lunettes noires. Il était d'une extrême pâleur. Bien qu'il fût habillé de façon quelconque, pantalon beige et veste de golf (sur un torse nu ?

je crus distinguer une sorte de chaîne à même la peau), l'homme avait

l'aspect d'un animal: un loup affamé

revêtu d'une peau humaine. Un petit garçon pieds nus, et qui paraissait épuisé, s'était assis par terre à leurs pieds. Le groupe que formait ce trio était pour le moins bizarre. Alma semblait parfaitement à son aise. Ils parlaient de façon décousue et paraissaient plus proches qu'Helen Kayon et Rex Leslie, malgré l'absence de tout geste familier entre eux. L'enfant tombait de sommeil, mais se secouait de temps en temps, comme s'il avait peur de prendre des coups de pied. Ils composaient le tableau d'une famille perverse aux moeurs nocturnes. A côté de l'homme-loup-garou et de l'enfant pathétique, le maintien gracieux d'Alma avait quelque chose d'irréel et de dépravé. Je partis à reculons, craignant qu'en me voyant, l'homme ne devienne instantanément féroce.

Oui, me dis-je, voilà à quoi ressemble un loup-garou, et je pensai aussitôt: X.X.X.

D'un geste brusque, l'homme fit lever le petit garçon agité de soubresauts, salua Alma de la tête, et monta dans une voiture garée le long du trottoir. Le petit garçon se faufila sur la banquette arrière. Presque aussitôt, la voiture démarra en trombe.

Plus tard dans la nuit, me demandant si je ne commet-

tais pas une erreur mais incapable d'attendre plus longtemps, je lui téléphonai:

- Je t'ai vue, il y a deux ou trois heures. Je ne voulais pas te déranger. En fait, je te croyais à San Francisco.

- Je m'y ennuyais tellement que je suis revenue plus tôt que prévu. Je ne t'ai pas appelé parce que je voulais te laisser travailler. Mon pauvre chéri, tu as dû t'imaginer des choses épouvantables.

- qui était cet homme avec lequel tu parlais? Cr,ne rasé, lunettes noires, accompagné d'un petit garçon, devant un bar de motards.

- Oh, lui. C'est avec lui que tu m'as vue ! Il s'appelle Greg. Nous nous connaissions à La Nouvelle-Orléans. Il était venu faire des études ici, mais il a tout lâché. Le garçon est son petit frère-leurs parents sont morts et c'est Greg qui s'occupe de lui. Pas très bien d'ailleurs, je dois dire. Le petit est un peu arriéré.

- Il est de La Nouvelle-Orléans?

- Oui, bien s'ôr.

- quel est son nom de famille?

- quelle méfiance ! Il s'appelle Benton. Les Benton habitaient la même rue que nous.

Cela paraissait plausible, à condition de ne pas penser à l'apparence de ce Greg Benton, si c'était bien son nom.

- Il fait partie de l'X.X.X.? demandai-je.

Elle se mit à rire.

- «a te travaille, hein, mon pauvre chéri ? Mais non, il n'en fait pas partie. Oublie cela, Don. Je ne sais même pas pourquoi je t'en ai parlé.

- Est-ce que tu connais vraiment des gens de l'X.X.X. ?

Elle hésita.

- Oh, quelques-uns.

J'étais soulagé, me disant qu'elle avait sans doute voulu se faire valoir. Et mon " loup-garou " était peut-

être réellement un ex-voisin de La Nouvelle-Orléans. En fait, son apparition dans l'ombre, devant le bar, m'avait rappelé la première vision que j'avais eue d'Alma, blanche comme un fantôme dans le sombre escalier du campus.

- Et que fait ce... Benton?

- Eh bien, je crois qu'il est dans le... commerce parallèle des produits pharmaceutiques.

Elle était presque embarrassée, ce qui ne lui arrivait jamais.

Cela expliquait bien des choses: son apparence, le fait qu'il fréquentait un bar comme Le Dernier Récif:

- Si tu as fini ton travail, viens donc faire la bise à ta fiancée, dit-elle.

Moins d'une minute plus tard, j'étais dans l'escalier.

Cette nuit-là, il se produisit deux événements singuliers. Nous étions au lit chez Alma, veillés par les objets que j'ai déjà énumérés. Depuis

des heures, je somnolais plutôt que je ne dormais et je touchai doucement le bras ferme et doux d'Alma, en prenant garde à ne pas la réveiller. Ce fut comme si je recevais une secousse, non pas électrique, mais une sorte de sentiment de révolte, comme si j'avais touché une limace, mais d'une force extraordinaire. Comme je retirai vivement ma main, elle se retourna et marmonna:

- Ca va, chéri?

Je répondis par un vague murmure d'assentiment; Alma me tapota la main et se rendormit. Plus tard, j'eus un rêve où elle figurait. Je ne voyais que son visage, mais ce n'était pas le visage que je connaissais, et cette étrangeté me mettait à la torture. Pour la seconde fois de la nuit, je m'éveillai complètement, me demandant où

j'étais et aux côtés de qui je me trouvais.

C'est peut-être de ce moment que date le changement, mais nos relations demeurèrent en apparence ce qu'elles avaient toujours été, du moins jusqu'au long week-end à

Still Valley. Nous continuions à faire l'amour souvent et avec joie; Alma continuait à parler adorablement de la façon dont nous allions vivre quand nous serions mariés.

Et je continuai à l'aimer, tout en doutant de l'absolue véracité de certains de ses dires. Après tout, en tant que romancier, n'étais-je pas aussi un menteur, d'une certaine façon ? Ma profession consistait à inventer des choses et à les entourer d'une foison de détails afin de les rendre crédibles. Aussi bien, quelques inventions de la part d'autrui ne m'inquiétaient-elles pas outre mesure.

Nous avions décidé de nous marier à Berkeley à la fin du semestre de printemps; il nous paraissait approprié de sceller notre bonheur du sceau de cette cérémonie. Mais je pense que le changement avait déjà commencé et que si le contact de sa peau, cette nuit-là, m'avait fait reculer d'horreur, c'est qu'il avait en fait commencé à mon insu depuis des semaines.

Un des facteurs de ce changement était sans nul doute cette " approbation " que j'avais si mystérieusement méritée. Je finis par lui poser la question directement, le matin même de la conférence; j'étais nerveux, conscient que j'avais fait un mauvais travail, et je lui dis ceci:

- Ecoute, si cette approbation dont tu parles sans cesse n'est pas ton

fait ni celui de Mrs. de Peyser, de qui s'agit-il, alors? Il est normal que je me pose des questions. Je suppose que ce n'est pas ton ami qui se livre au commerce de la drogue, ni son idiot de frère?

Elle me regarda, un peu effrayée, mais finit par sourire.

- Je devrais te le dire, après tout. Nous sommes assez proches pour cela.

- Je l'espère.

- Cela va te sembler un peu bizarre.

Ceci, sans cesser de sourire.

- Peu importe. Mais j'en ai assez de ne pas savoir.

- La personne par qui tu as été accepté est un de mes anciens amants. Non, Don, attends, ne me regarde pas ainsi. Je ne le vois plus. Je ne peux plus le voir. Il est mort.

- Mort ?

Je m'assis. Ma stupéfaction devait être évidente, à la fois dans ma voix et dans mon expression, mais je pense qu'au fond je m'étais attendu à quelque chose de cet ordre.

Elle hocha affirmativement la tête, à la fois sérieuse et espiègle -l'effet de " redoublement ".

- Mais oui. Il s'appelle Tasker Martin. Je suis en contact avec lui.

- Tu es en contact avec lui?

- Constamment.

- Constamment ?

- Oui. Nous parlons. Tasker t'aime bien, tu sais. Il t'aime même beaucoup.

- Il a donné son accord, en quelque sorte.

- Exactement. Je lui parle de tout. Et il ne cesse de me répéter que nous sommes faits l'un pour l'autre. De toute façon, tu lui plais, Don. S'il était encore en vie, vous seriez de grands amis.

Je la regardai sans mot dire.

- Je t'avais prévenu que cela paraîtrait un peu bizarre.

- En effet.

Elle écarta les bras:

- Alors ?

- Hum. Depuis combien de temps... Tasker est-il mort ?

- Depuis longtemps. Cinq ou six ans.

- Encore un vieil ami de La Nouvelle-Orléans.

- Oui.

- Et vous étiez très proches.

- Nous étions amants. Il était plus ,gé que moi, bien plus ,gé. Il est mort d'une crise cardiaque. Deux nuits après, il a commencé à me parler.

- Il a mis deux jours à trouver de la monnaie pour le téléphone. (Elle ne réagit pas.) Te parle-t-il en ce moment-même ?

- Il écoute. Il est heureux que tu aies appris son existence .

- Je ne suis pas tellement s'r d'en être heureux, moi.

- Il faut que tu t'habitues à cette idée, c'est tout. Tu lui plais vraiment, Don. Ne t'inquiète pas, tout sera comme avant.

- Est-ce que Tasker décroche aussi son téléphone quand nous sommes au lit?

- Je ne sais pas, mais je suppose, oui. Il a toujours aimé cet aspect des choses.

- Te donne-t-il aussi des idées sur ce que nous ferons quand nous serons mariés?

- Parfois. C'est Tasker qui m'a rappelé que mon père avait des amis à Poros. Il a dit que tu adorerais cette île.

- Et que croit-il que je vais faire, maintenant que tu m'as mis au

courant de son existence?

- Il dit que tu vas être troublé pendant quelque temps et que tu vas me croire folle, mais que tu finiras par t'habituer à cette idée. Après tout, il ne peut rien faire, tandis que toi, tu vas m'épouser. Ecoute, Don, essaie de penser à Tasker comme s'il faisait partie de moi-même .

- Ce qui doit effectivement être le cas, dis-je. Il m'est certes impossible de croire que tu es en communication avec un homme qui est mort depuis cinq ans.

Dans un sens, tout cela me passionnait. Une coutume aussi désuète que de parler aux esprits des défunts allait comme un gant à Alma; cela cadrerait parfaitement avec sa passivité. D'un autre côté, cela me donnait quand même la chair de poule. Le fantôme bavard de Tasker Martin était bien entendu une hallucination- chez qui-

conque d'autre qu'Alma, c'e't été un symptôme de maladie mentale. L'idée d'être " accepté " par ses anciens amants était elle aussi quelque peu inquiétante. Je regardai Alma, assise en face de moi, avec une expression indulgente, et me dis qu'elle avait réellement un aspect androgyne. Elle aurait pu être un joli garçon de dix-neuf ans, avec des taches de rousseur. Elle me sourit, toujours avec cette patience bienveillante. J'avais envie de faire l'amour avec elle, et en même temps je sentais que quelque chose nous séparait. Ses belles mains aux longs doigts étaient posées sur le bois poli de la table, et ses fins poignets étaient aussi beaux que ses mains, mais eux aussi m'attiraient et me repoussaient à la fois.

- Nous allons avoir un beau mariage, dit Alma.

- Toi, moi et Tasker.

- Tu vois? Il avait dit que tu serais comme ça au début.

En me rendant à la salle de conférences, je me souvins de l'homme en compagnie duquel je l'avais vue, ce Louisianais, Greg Benton, avec son visage mort et féroce. Cela me fit frissonner.

En effet, un des symptômes de la singularité d'Alma, une indication qu'elle n'était semblable à aucune des personnes que j'avais connues, c'est qu'elle suggérait un monde o' il pouvait exister des choses telles que des fantômes donneurs de conseils et des loups déguisés en hommes. Je ne vois pas comment exprimer cela autrement. Non qu'elle me fit croire à tout le fatras de l'occultisme et du surnaturel,

mais sa seule présence suggérait que de tels phénomènes nous entouraient peut-être de leur présence invisible. Vous posez le pied sur un terrain en apparence parfaitement solide, et il s'effrite sous votre poids; vous baissez les yeux, et, au lieu de voir de la terre, de l'herbe, ces matières solides que vous escomptiez, vous découvrez une profonde caverne o^ù des choses rampantes fuient la lumière, affolées. Soit, vous dites-vous, voilà une sorte de caverne, un gouffre souterrain; jusqu'o^ù s'étend-il ? Est-il présent partout, et la terre solide n'est-elle qu'un pont fragile qui le recouvre? Non, certainement pas. Très probablement pas... J'aime Alma, me dis-je. L'été prochain, nous allons nous marier. Je pensais à ses jambes fabuleuses, à son visage d'une adorable finesse, et au sentiment qu'avec elle je m'étais engagé très loin dans un jeu que je ne comprenais qu'à moitié.

Ma deuxième conférence fut un désastre. J'exposai des idées de seconde main, essayant sans guère de succès de les relier entre elles, je mélangeai mes notes; j'allai jusqu'à me contredire. L'esprit ailleurs, j'affirmai que La Conquête du Courage était " une histoire de fantômes o^ù le fantôme n'apparaît jamais ". Il m'était impossible de masquer mon manque de préparation et mon absence d'intérêt pour ce que je disais. Lorsque j'eus terminé, il y eut quelques applaudissements ironiques. Encore heureux, me dis-je, que Lieberman soit parti pour l'Iowa.

Après la conférence, j'allai dans un bar et commandai un double Johnny Walker Black. J'en profitai pour consulter l'annuaire de San Francisco. Je regardai d'abord à P, et, ne trouvant rien, commençais à avoir des sueurs froides, puis à D, o^ù je trouvai effectivement De Peyser, F. L'adresse était même dans le quartier dont Alma avait parlé. Peut-être le sol était-il solide, après tout.

Le lendemain, je téléphonai à David à son bureau pour lui dire que j'avais envie d'aller dans sa maison de Still Valley.

- Fantastique! s'exclama-t-il. Il était temps! Il y a des gens qui vont jeter un coup d'oeil de temps en temps pour qu'on ne vole rien, mais j'avais espéré que tu irais beaucoup plus souvent.

- J'avais trop de travail.

- Et les femmes? Comment sont-elles, là-bas?

- Etranges et imprévues, dis-je. En fait, je crois bien que je suis fiancé.

- Tu n'en as pas l'air tellement certain.

- Je suis fiancé. Nous allons nous marier l'été prochain.

- Comment s'appelle-t-elle, enfin ! La famille est au courant ? Eh bien ! Ce n'est même plus de la litote, c'est. . .

Je lui donnai son nom.

- Je n'en ai encore parlé à personne, David. Si tu les vois, dis-leur que j'écris bientôt. Etre fiancé me prend la majeure partie de mon temps.

Il m'expliqua comment trouver sa maison, me donna le nom du voisin (un peintre) qui avait la clef, et termina sur:

- Je suis heureux pour toi, petit frère.

Comme de coutume, nous promîmes de nous écrire.

David avait acheté la propriété de la Still Valley lorsqu'il travaillait dans un cabinet juridique californien; avec son habileté coutumière, il avait choisi l'emplacement avec soin, s'assurant que sa future maison de vacances avait suffisamment de terrain (quelque quatre hectares) et était proche de l'océan; il employa ensuite tout l'argent dont il pouvait disposer pour la faire entièrement rénover et décorer. Lorsqu'il partit travailler à

New York, il la garda, certain que les prix allaient décoller; de fait, la valeur de sa propriété avait d°

quadrupler depuis, ce qui prouvait une fois de plus que David n'était pas un imbécile. Après avoir été chercher les clefs chez le peintre et sa femme qui faisait de la céramique, et qui habitaient à quelques kilomètres dans la vallée, Alma et moi nous engage,mes sur une route empierrée, en direction du Pacifique. Nous entendîmes l'océan avant même d'arriver à la maison. En la voyant, Alma me dit:

- Don, c'est ici que nous devrions passer notre lune de miel !

Je m'étais laissé induire en erreur par l'utilisation constante du mot " cottage " par David; je m'étais attendu à voir un chalet en bois de deux ou trois pièces, avec sans doute des toilettes extérieures. En fait, la maison était exactement ce qu'il était logique qu'elle f°t: le co°teux jouet d'un jeune avocat fortuné.

- Et ton frère la laisse vide? demanda Alma.

- Je crois qu'il y passe deux ou trois semaines par an.

- Eh bien !

C'était la première fois à ma connaissance que quelque chose l'impressionnait.

- qu'en pense Tasker?

- Il pense que c'est incroyable. Il dit que cela ressemble à La Nouvelle-Orléans.

J'aurais dû m'en douter.

En fait, ce n'était pas inexact: le " cottage " de David était une vaste structure en bois à deux niveaux, d'inspiration espagnole, et d'un blanc éclatant, avec des balcons en fer forgé noirs à l'étage. La grande porte d'entrée était flanquée de colonnes massives. En toile de fond s'étendait, au loin, l'immensité bleue du Pacifique.

Je sortis nos valises du coffre de la voiture, montai les marches et ouvris la porte. Alma me suivit.

Après avoir traversé un petit vestibule carrelé, nous arrivâmes dans une immense pièce dont certaines parties étaient surélevées. Le tout était recouvert d'un épais tapis blanc. De gigantesques divans et des tables à dessus de verre étaient disposés en divers endroits. Des poutres apparentes vernies tenaient tout le plafond.

Avant même de continuer, je savais ce que j'allais trouver: un sauna, des salles de bains partout et un bidet dans chaque salle de bains, un " Cuisinart " dans la cuisine et toute une bibliothèque de pornographie didactique dans la chambre à coucher... Il y avait aussi un Bétamax, une chaîne stéréo très coûteuse, une corbeille à pain française emplies de babioles art-déco, un lit grand comme une piscine... Je me sentis immédiatement prisonnier de l'imagination d'un autre. Je ne m'étais pas rendu compte que David avait gagné autant d'argent en Californie ni que ses goûts étaient restés dignes d'un jeune arriviste.

- «a ne te plaît pas, n'est-ce pas ? me demanda Alma .

- J'avoue que cela me surprend.

- Comment s'appelle ton frère?

Je le lui dis.

- Et où travaille-t-il?

Elle acquiesça de la tête lorsque je lui donnai le nom de la société-non comme " Rachel Varney " l'aurait fait, avec ironie et détachement, mais comme si elle la vérifiait sur une liste.

Mais elle avait bien entendu raison: le Xanadu de David ne me plaisait pas.

Toujours est-il que nous y étions, et pour trois nuits.

Alma s'installa comme si elle était chez elle. Mais, tandis qu'elle préparait les repas dans la cuisine surchargée de gadgets et s'amusait comme une folle avec les coˆteux joujoux de David, je devenais de plus en plus morose. Je trouvais son adaptation à cette maison pour le moins étrange, comme si l'étudiante préparant une thèse sur Virginia Woolf s'était soudain transformée en une ménagère de banlieue; je la voyais parfaitement s'approvi-sionnant dans un supermarché.

De nouveau, je comprime mes idées au sujet d'Alma dans un seul paragraphe, mais dans le cas présent, je condense les impressions de deux jours, et non de six mois; le changement que je percevais en elle n'était d'ailleurs qu'une question de degré. J'avais toutefois l'impression déplaisante que, de même que dans son appartement, elle incarnait à la perfection la bohème fortunée, ici, elle témoignait par moments d'une personnalité faite pour des salles de bains signées Jacuzzi et des saunas privés. Elle devint également plus loquace. Les quelques phrases sur la façon dont nous allions vivre quand nous serions mariés devinrent de véritables dissertations; j'appris ainsi quelle serait notre base pendant que nous voyagerions (le Vermont), combien d'enfants nous allions avoir (trois), et ainsi de suite.

Pire, elle se mit à parler tout le temps de Tasker Martin .

- Tasker était très grand, Don, et il avait de merveilleux cheveux blancs et un visage fortement dessiné avec des yeux bleus extraordinairement perçants. Tasker aimait surtout... T'ai-je déjà parlé de la façon dont Tasker... Un jour, Tasker et moi...

Cela, plus que tout le reste, marqua la fin de mon engouement.

Pourtant, j'avais du mal à admettre que mes sentiments avaient changé. Tandis qu'elle me décrivait le caractère de nos futurs enfants, c'était tout juste si je pouvais m'empêcher de frémir. Me rendant compte de ce que je faisais, je me disais alors:

- Mais tu l'aimes, non ? Pour elle, tu es même prêt à

accepter le caprice de Tasker Martin, n'est-ce pas?

Le temps n'améliorait rien. Bien que la journée de notre arrivée eût été chaude et ensoleillée, notre première nuit à Still Valley fut submergée dans un épais brouillard qui persista les trois jours suivants. Lorsque je regardais par une des fenêtres donnant sur le Pacifique, j'avais l'impression que celui-ci nous entourait de toutes parts, gris et étouffant. (C'est, bien entendu, cela que s'imagine " Saul Malkin " dans la chambre d'hôtel parisienne où il se trouve avec " Rachel Varney ".) Parfois, on voyait presque jusqu'à la route, mais à d'autres moments, c'est tout juste si l'on voyait à un pas. Dans cette grisaille humide, une torche électrique ne servait strictement à rien.

Nous passons donc toutes nos journées-matins et après-midi-dans la maison de David, avec le brouillard gris qui rampe le long des vitres; le bruit des vagues qui déferlent sur la plage fait craindre à chaque instant que l'eau ne commence à s'infiltrer sous les portes. Alma s'est installée dans une pose élégante sur un des sofas et tient à la main une tasse de thé, ou bien une orange coupée en sections bien égales.

- Tasker disait toujours qu'à trente ans je serai la plus belle femme d'Amérique. Eh bien, j'en ai vingt-cinq maintenant, et je pense que je vais le décevoir. Souvent, Tasker. . .

J'étais terrorisé.

La seconde nuit, Alma se laissa rouler hors du lit, nue, me réveillant. Je me redressai et me frottai les yeux.

Alma traversa la chambre grise et froide jusqu'à la fenêtre. Nous n'avions pas tiré les rideaux, et Alma, me tournant le dos, semblait regarder fixement... le néant.

Les fenêtres de la chambre à coucher donnaient sur l'océan, mais bien que le bruit des vagues fût clairement perceptible, l'on ne voyait rien d'autre que d'impénétrables nuées grises. Je m'attendais à ce qu'elle dise quelque chose. Son dos paraissait incroyablement blanc et allongé.

- qu'y a-t-il, Alma? demandai-je.

Elle ne parla pas, ne fit aucun geste.

- «a ne va pas? (Sa peau ressemblait à du marbre blanc et froid, dénué de vie.) que se passe-t-il?

Elle se tourna légèrement de côté et dit:

- J'ai vu un fantôme.

(C'est du moins ce que " Rachel Varney " dit à " Saul Malkin "; mais Alma avait-elle dit en réalité, " Je suis un fantôme " ? Elle parlait si bas que je ne pus en être certain. J'en avais par-dessus la tête de Tasker Martin, et ma première réaction fut de pousser un gémissement.

Mais si elle avait effectivement dit Je suis un fantôme, ma réaction aurait-elle été différente?)

- Oh, Alma, dis-je, moins indifférent que je ne l'aurais été durant la journée.

La lumière grise et glaciale qui régnait dans la chambre, la fenêtre obscurcie et le corps blanc et immensément long d'Alma contribuaient à faire de Tasker Martin une présence plus réelle que de coutume.

- Dis-lui de s'en aller et reviens te coucher.

Cela ne servit à rien. Elle prit sa robe de chambre qui traînait sur le lit, s'en enveloppa, tourna un fauteuil vers la fenêtre et s'assit:

- Alma ?

Elle ne répondit pas, ne se retourna pas. Je me rallongeai et finis par me rendormir.

Après ce long week-end à Still Valley, les événements s'acheminèrent vers leur inévitable conclusion. Il m'arrivait souvent de penser qu'Alma était à moitié folle. Elle ne me donna aucune explication de son comportement lors de cette seconde nuit, et, après ce qui était arrivé à

David, j'en vins à me demander par la suite si toutes ses actions ne formaient pas ce qu'il m'était arrivé de nommer un jeu: si elle n'avait pas, consciemment et par jeu, manipulé mon esprit et mes sentiments. Fille riche et passive, terroriste de l'occulte, spécialiste de Virginia Woolf, à moitié folle-tout cela n'était guère cohérent.

Elle continua à projeter notre vie commune dans l'avenir, mais après Still Valley, je me mis à inventer des excuses pour l'éviter. Je pensais en fait l'aimer toujours, mais la peur était plus forte. Tasker, Greg Benton, les sinistres fantoches de l'X.X.X.-comment aurais-je pu

épouser tout cela?

Ma répulsion était non seulement morale mais aussi physique. Au cours des deux mois qui suivirent le séjour à Still Valley, nous ne fîmes pratiquement plus l'amour, bien qu'il m'arrivât de passer la nuit dans son lit.

Lorsque je l'embrassais, la tenais dans mes bras ou simplement la touchais, je m'entendais penser: cela ne durera plus longtemps.

A part quelques rares éclairs d'intérêt dans mon cours de Création littéraire, mon enseignement était devenu froid et ennuyeux; de plus, j'avais complètement cessé

d'écrire. Un jour, Lieberman me demanda de venir dans son bureau, et me dit:

- Un de vos collègues m'a décrit votre conférence sur Stephen Crane. Avez-vous réellement dit que La Conquête du Courage était une histoire de fantômes sans fantômes ?

Lorsque je l'eus confirmé d'un signe de tête, il me demanda:

- Serait-ce trop vous demander que de m'expliquer ce que cela veut dire?

- Je l'ignore moi-même. Mon esprit vagabondait.

J'avais perdu le contrôle de mon discours.

Il me considéra avec dégoût.

- Vous aviez pourtant pris un bon départ, du moins je le croyais.

Je compris qu'il n'était évidemment pas question que je reste une année de plus.

Et puis Alma disparut. Elle m'avait obligé, de la façon dont les personnes dépendantes savent contraindre les autres à faire ce qu'elles veulent, à la rencontrer dans un restaurant proche du campus. J'y arrivai à l'heure, m'installai à une table et attendis une demi-heure avant de réaliser qu'elle ne viendrait pas. Je m'étais attendu à

subir de nouvelles histoires sur notre vie dans le Ver-

mont et je n'avais pas faim; après avoir avalé une salade digne d'une

soupe populaire, je rentrai chez moi.

Ce soir-là, elle ne me téléphona pas. Je fis un rêve o

elle était assise à la proue d'un petit bateau, dérivant dans le courant d'un canal; elle avait un sourire énigmatique, comme si ces vingt-quatre heures de liberté

qu'elle me donnait constituaient le dernier acte de la comédie .

Le lendemain matin, je commençai à être inquiet. Je lui téléphonai à diverses reprises au cours de la journée, mais elle n'était pas chez elle, ou bien ne décrochait pas.

(Ce qui évoquait pour moi une image très précise. Au moins dix fois, alors que j'étais chez elle, elle avait laissé

le téléphone sonner sans décrocher.) Le soir venu, je m'imaginais déjà que j'étais définitivement libéré d'elle et je savais que je ferais n'importe quoi pour ne pas la revoir. Je téléphonai encore deux fois au cours de la nuit, et fus soulagé de n'obtenir aucune réponse. Finalement, je restai debout jusqu'à deux heures du matin pour lui écrire une lettre de rupture.

Avant mon premier cours, je passai chez elle. Mon coeur battait, car je craignais de la rencontrer par hasard et d'avoir à lui dire ces mots qui étaient tellement plus convaincants sur le papier. Les rideaux étaient tirés. Je montai les marches et essayai de pousser la porte; elle était verrouillée. Je faillis sonner, mais me repris et glissai la lettre entre le ch,ssis et le cadre de la fenêtre, l'inscription Alma bien en évidence, de sorte qu'elle la voie dès son arrivée. Cela fait-il n'y a pas d'autre mot pour cela -je pris la fuite.

Elle connaissait bien entendu mes horaires, et je m'attendais un peu à la voir apparaître à la fin d'un cours, ma lettre pleine de suffisance à la main, arborant une expression provocante. Mais la journée s'écoula sans que je la voie.

La journée du lendemain n'apporta rien de nouveau.

Je craignis un moment qu'elle ne se f^t suicidée, puis rejetai cette idée. J'allai faire mes cours. L'après-midi, je lui téléphonai sans résultat. J'allai dîner dans un bar, puis marchai jusqu'à sa rue et vis le rectangle blanc de ma trahison à l'endroit o^ù je l'avais mis la veille. De retour chez moi, je songeai à décrocher le téléphone, mais décidai finalement de n'en rien faire; je n'étais pas loin de m'avouer qu'au fond j'espérais

qu'elle allait m'appeler.

Le jour suivant, j'avais un groupe de littérature américaine à deux heures. Pour rejoindre le bâtiment où se trouvait la salle, je devais traverser une vaste place pavée de briques, toujours très fréquentée. Des étudiants y dressaient des stands où l'on pouvait signer des pétitions pour la légalisation de la marijuana ou des déclarations en faveur de l'homosexualité et de la protection des baleines. Dans la foule j'aperçus Helen Kayon; c'était la première fois que je la voyais depuis le soir à la bibliothèque. Rex Leslie était avec elle, et ils se tenaient par la main. Ils avaient l'air heureux, enfermés dans une bulle de contentement animal. Je me détournai, me sentant comme un clochard de bas étage. Depuis deux jours, je ne m'étais pas rasé, n'avais pas changé de vêtements, ne m'étais pas regardé dans un miroir.

Et en me détournant d'Helen et de Rex, je vis, de l'autre côté de la fontaine, un grand homme pile, au crâne rasé et portant des lunettes noires, qui me regardait fixement. L'enfant au visage vide, nu-pieds et en pantalon de toile élimé, était de nouveau assis à ses pieds. Greg Benton me parut encore plus effrayant que la première fois, devant Le Dernier Récif; en plein soleil, à côté de cette fontaine, il formait avec son frère une apparition à proprement parler étonnante - ils étaient semblables à un couple de tarentules. Même les étudiants de Berkeley, qui avaient pourtant l'habitude des échantillons humains les plus bizarres, prenaient soin de les éviter. Maintenant qu'il savait que je l'avais remarqué, Benton ne dit rien, ne bougea pas, mais toute son attitude, sa façon de tenir la tête penchée, la posture de son corps étaient un geste. Et ce geste exprimait la colère-comme si je l'avais mis en rage en parvenant à

me tirer de je ne sais quoi. Sur la place ensoleillée, il était comme une vilaine tache noire et irritée: comme un cancer.

Je me rendis alors compte que, pour une raison ou une autre, il était impuissant. Il me foudroyait du regard parce que c'était tout ce qu'il pouvait faire. J'étais, Dieu merci, protégé par un millier d'étudiants; mais j'eus le sentiment qu'Alma avait des ennuis. qu'elle était en danger. Ou morte.

Je me détournai de Benton et de son frère, et traversai la place en courant. Arrivé de l'autre côté, je me retournai vers Benton -j'avais senti qu'il me regardait fuir avec une froide satisfaction. Mais il avait disparu, ainsi que son petit frère. La fontaine coulait, les étudiants

étaient toujours aussi nombreux, j'aperçus même Helen et Rex Leslie aller vers le Sproul Hall, mais le cancer s'était dissipé.

Lorsque j'arrivai enfin dans la rue d'Alma, ma peur me parut absurde. Ce n'était, je le savais, qu'une réaction due à la culpabilité que je ressentais. Mais n'avait-elle pas sanctionné notre séparation en ne venant pas au restaurant ? Mes craintes pour sa sécurité n'étaient sans doute qu'une ultime manipulation. Je retins mon souffle, puis remarquai que les rideaux de l'appartement d'Alma étaient ouverts et que l'enveloppe avait disparu.

Je courus jusqu'à l'immeuble et montai les trois marches. En me penchant sur le côté, je pus regarder par la fenêtre. Il n'y avait plus rien. Tout le mobilier avait disparu. Sur le plancher nu, j'aperçus ma lettre. Elle n'avait pas été ouverte.

Je rentrai chez moi dans un état d'hébétude dont je devais mettre des semaines à sortir. J'étais incapable d'imaginer ce qui avait pu se passer. J'étais à la fois terriblement désorienté et intensément soulagé. Elle avait dû déménager le jour où nous devions nous retrouver au restaurant, mais qu'avait-elle bien pu tramer ? Était-ce une dernière plaisanterie ? Ou bien avait-elle senti que tout était fini entre nous, depuis Still Valley ? Était-elle désespérée ? J'avais du mal à le croire.

Et aussi, puisque je tenais tellement à me débarrasser d'elle, pourquoi avais-je l'impression de traîner une existence morne dans un monde qui avait perdu une partie de sa signification ? Alma partie, il ne me restait qu'un monde appauvri où régnait la loi des causes et des effets, un monde arithmétique - dénué, certes, de l'effroi indéfinissable qu'elle me causait, mais aussi de mystère. Le seul mystère qui subsistait était sa disparition ; sans oublier le mystère plus vaste de ce qu'elle était.

Je buvais beaucoup, je n'allais pas faire mes cours ; je dormais presque toute la journée. On aurait cru que j'étais atteint d'une maladie généralisée qui me prenait toute mon énergie et me laissait incapable de faire autre chose que de dormir et de penser à Alma. Au bout d'une semaine, lorsque je commençai à me sentir un peu mieux, je me souvins avoir vu Benton sur la place et m'imaginai que sa colère était due au fait qu'il savait que je m'en étais sorti vivant.

Je repris mon enseignement. Après un cours, je rencontrai Lieberman dans le couloir ; il fit d'abord semblant de ne pas me voir, puis, se ravisant, accrocha mon regard et me dit : " Vous pouvez venir un instant dans mon bureau, Wanderley ? " Lui aussi était en colère, mais

c'était une colère que je me sentais capable d'affronter; ce que je veux dire, c'est que ce n'était qu'une colère humaine. Mais quelle colère ne l'est pas? Celle d'un loup-garou?

- Je sais que je vous ai déçu, commençai-je. Mais je ne contrôlais plus les événements de ma vie. J'ai été

malade. Je vais faire de mon mieux pour terminer l'année de façon honorable.

- Déçu? C'est un terme bien faible.

Il se radossa dans son fauteuil de cuir; ses yeux lançaient des éclairs.

- Je ne pense pas que nous ayons jamais été trahis à

ce point par un de nos professeurs invités. Je vous avais confié le soin de faire une conférence importante, et vous avez apparemment amalgamé les pires bêtises, les pires ordures...-il se ressaisit-Et vous avez manqué

davantage de cours que quiconque, depuis ce poète alcoolique qui avait tenté de mettre le feu au bureau d'accueil. En deux mots, vous vous êtes révélé négligent, brouillon, d'une paresse inadmissible-votre conduite a été indigne. Je tenais à ce que vous sachiez ce que je pense de vous. A vous seul, vous avez mis en péril tout notre programme d'écrivains invités. Ce programme est suivi de près, vous savez, et nous devons en répondre devant le conseil de direction; afin de le sauver, il faudra bien que je prenne votre défense, pour autant que cela me déplaie.

- Je comprends parfaitement vos sentiments, dis-je.

Je me trouvais simplement dans une situation bizarre et difficile; je... je crois que je n'étais pas loin de craquer.

- Je me demande quand vous-et par vous, j'entends tous ceux qui se disent " créateurs "-allez finir par vous rendre compte que vous ne pouvez pas compter indéfiniment sur l'impunité!

Un peu calmé par cette explosion verbale, il entrelaça ses doigts et appuya son menton sur ses mains.

- Vous ne vous attendez pas, j'espère, à obtenir de moi une brillante recommandation.

- Certainement pas, dis-je.-J'eus soudain une idée

- Puis-je vous poser une question?

Il fit un signe d'assentiment.

- Auriez-vous par hasard entendu parler d'un professeur de lettres de l'université de Chicago du nom de Alan McKechnie?

Je vis ses yeux s'agrandir, et il releva lentement la tête.

- Je ne sais même pas exactement ce que je voudrais savoir à son sujet. Savez-vous quoi que ce soit sur lui ?

- Pourquoi cette question?

- Je suis curieux à son sujet, voilà tout.

- Bon, si cela vous intéresse vraiment, dit-il en se levant. (Il s'avança jusqu'à la fenêtre, d'où l'on avait une magnifique vue sur la place.) Comme vous le savez, je déteste les ragots.

Ce que je savais, c'était qu'il adorait cela, comme la plupart des universitaires.

- Je connaissais un peu Alan. Nous étions ensemble à un symposium consacré à Robert Frost, il y a cinq ans de cela. Un homme bien. Un peu trop thomiste, mais que voulez-vous, à Chicago... Tout de même, une tête solide. Il avait de plus une famille adorable, me suis-je laissé dire.

- Il avait des enfants? Une femme?

Lieberman me regarda avec méfiance.

- Bien sûr. C'est pour cela que c'était tellement tragique. Sans oublier, bien sûr, la perte que ce fut pour l'université .

- Bien sûr. J'avais oublié.

- Ecoutez, que savez-vous, au juste? Je ne vais pas me mettre à diffamer un collègue simplement pour...

pour. . .

- Une histoire de fille, dis-je.

Cela parut le satisfaire.

- Apparemment. J'en ai entendu parler à la dernière convention du M.L.A., par un professeur qui était à la même faculté que lui. Il a été vampirisé. Cette fille le pourchassait, le suivait à la piste. En un mot, c'était la Belle Dame Sans Merci. Je suppose qu'elle l'avait littéralement ensorcelé. C'était une étudiante de troisième année. Ces choses arrivent tout le temps, bien sûr. Une fille tombe amoureuse de son professeur, parvient à le séduire... parfois, elle réussit à lui faire quitter sa femme, mais c'est plutôt rare. Nous sommes quand même dans l'ensemble plus raisonnables que cela.

Il s'éclaircit la gorge, et je me dis: quel vieux con!

- Pas lui, apparemment. Il a complètement craqué.

Cette fille l'a ruiné. Et il a fini par se tuer. quant à la fille, je crois qu'elle a filé à l'anglaise, comme on dit.

Voilà, c'est ce que vous vouliez savoir, bien que je ne voie pas en quoi cela pourrait vous concerner?

Presque tout ce qu'elle m'avait dit sur McKechnie était faux. Je me demandai en quoi d'autre elle avait encore pu me mentir. En rentrant chez moi, je cherchai le numéro de De Peyser, F. dans l'annuaire, et lui téléphonai. Une voix de femme répondit.

- Mrs. De Peyser?

C'était bien elle.

- Excusez-moi de vous déranger, Mrs. De Peyser. Je suis Richard Williams, de la First National of California.

Nous avons reçu une demande de prêt de la part d'une certaine miss Mobley, qui a donné votre nom comme référence. Il s'agit d'une simple vérification de routine.

Vous êtes bien sa tante?

- Sa tante? Rappelez-moi son nom?

- Alma Mobley. Le problème, c'est qu'elle a omis de nous donner une adresse et un numéro de téléphone, et comme il existe plusieurs autres De Peyser dans la région... J'ai besoin de références exactes pour le dossier.

- En tout cas, ce n'est pas moi. Je ne connais aucune Alma Mobley, ni de près, ni de loin.
- Vous n'avez donc pas une nièce de ce nom qui poursuit actuellement ses études à Berkeley?
- Certainement pas. Vous devriez plutôt demander à cette miss Mobley de vous donner l'adresse de sa tante.

Cela vous évitera de perdre votre temps.

- C'est bien ce que je compte faire. Merci, Mrs. De Peyser.

Le second semestre fut gris et pluvieux. Je travaillais dur à un nouveau livre, mais il ne se laissait pas faire. Je n'arrivais pas à placer le personnage d'Alma: était-elle La Belle Dame Sans Merci, comme l'avait suggéré

Lieberman, ou simplement une fille au bord de la folie ?

Je ne savais pas comment l'aborder, et la première version partait dans tant de fausses directions que c'eût pu être un exercice de style sur le thème du narrateur peu digne de foi. Je sentais aussi qu'il me manquait un élément sur lequel je n'arrivais pas à mettre le doigt, pour que le livre fonctionne vraiment.

En avril, David me téléphona. Il paraissait heureux, enthousiaste, plus jeune qu'il ne l'avait été depuis des années.

- J'ai des nouvelles fantastiques, me dit-il. Etonnantes ! Je ne sais comment te les annoncer.
- Robert Redford a acheté l'histoire de ta vie pour en faire un film.
- Ne plaisante pas. Je t'assure qu'il ne m'est pas facile de te dire ça.
- Commence tout simplement par le commencement.
- Bon, bon, c'est ce que je vais faire. Il y a deux mois, le 3 février (ça, c'était l'avocat à l'oeuvre) j'étais allée chez un client vers Columbus Circle. Il faisait un temps épouvantable, et je dus partager un taxi pour regagner Wall Street. Pas très gai, hein? Attends la suite. Je me suis retrouvé à côté de la plus belle femme que j'aie jamais vue. Je t'assure, elle était si fantastique que j'en avais la gorge toute sèche. Je ne sais pas où j'en ai trouvé le courage, mais, alors que nous passions devant Central Park, je l'ai invitée à dîner. Et ce n'est pas dans mes habitudes!

- Effectivement.

David était bien trop juriste pour donner des rendez-vous à des inconnues. Je suppose qu'il n'était jamais allé

seul dans un bar.

- Et ça a marché ! C'est fantastique, ce qu'on s'entend bien. Cette semaine-là, je l'ai revue tous les soirs.

Et depuis, on ne cesse de se voir. En fait, nous allons nous marier. Voilà la première moitié de mes nouvelles.

- Toutes mes félicitations. Je te souhaite plus de chance que je n'en ai eu.

- C'est maintenant que cela devient difficile. Cette fille étonnante s'appelle Alma Mobley.

- Ce n'est pas possible.

- Attends, Don. Attends une minute. Je sais que cela te fait un choc. Elle m'a raconté tout ce qui s'était passé entre vous, et je pense qu'il est essentiel que tu saches combien elle regrette ce qui est arrivé. Nous en avons longuement parlé. Elle sait qu'elle t'a blessé, mais elle avait acquis la certitude qu'elle n'était pas la fille qu'il te fallait. Et tu n'étais pas l'homme qu'il lui fallait.

Et puis, elle traversait une mauvaise période en Californie. Elle dit qu'elle n'était pas vraiment elle-même. Elle craint que tu ne te sois fait une opinion complètement fautive à son sujet.

- C'est très précisément le cas, lui dis-je. Tout en elle est faux. C'est une sorte de sorcière. Elle est destructrice.

- Doucement, Don, n'oublie pas que je vais épouser cette fille. Elle n'est pas du tout ce que tu penses. Dieu sait que nous en avons assez parlé. En fait, j'espérais que tu pourrais faire un saut à New York ce week-end, comme cela, nous pourrions parler de tout ça et éclaircir la situation. Je me ferais un plaisir de payer ton billet d'avion.

- Tout cela est ridicule. Parle-lui d'Alan McKechnie, et écoute bien ce qu'elle te racontera. Ensuite, je te dirai la vérité.

- Pas si vite, mon vieux. Nous en avons également parlé, et je sais qu'elle t'a donné une version déformée de l'affaire McKechnie. Essaie

d'imaginer le choc que cela a dû lui causer. Viens ce week-end, Don, je t'en prie. Nous parlerons longuement, tous les trois.

- Pas pour tout l'or du monde, David. Alma est une sorte de Circé.

- Ecoute, je suis au bureau, mais je te rappelle dans la semaine, d'accord ? Je tiens absolument à ce que tout soit clair. Je ne veux pas que mon frère ait de l'antipathie pour ma femme.

De l'antipathie? Je ressentais de l'horreur.

David me rappela le soir même. Je lui demandai s'il avait déjà fait la connaissance de Tasker. Ou s'il était au courant des liens d'Alma avec l'X.X.X.

- Tu vois, Don, tu n'as toujours rien compris. Elle avait inventé tout ça. Elle était un peu instable, sur la côte ouest, tu sais. Et puis, qui est-ce qui prend ces histoires au sérieux ? A New York, personne n'a jamais entendu parler de l'X.X.X. En Californie, les gens se montent la tête pour un rien.

Et Mrs. De Peyser? Alma lui avait dit que j'étais terriblement possessif, et elle s'était servie de ce prétexte pour avoir un peu de temps à elle.

- Excuse-moi de te poser cette question, David, mais ne t'est-il jamais arrivé, ne serait-ce qu'une fois, en la regardant ou en la touchant, de sentir.. . quelque chose de bizarre? Bien que tu sois très fortement attiré par elle, d'éprouver une sorte d'hésitation, de dégoût?

- Tu veux rire, non?

Je ne demandais qu'une seule chose: oublier Alma Mobley et tout ce qui la concernait. Mais David ne l'entendait pas ainsi. Il me téléphonait de New York deux ou trois fois par semaine, de plus en plus troublé

par mon refus d'entendre raison.

- Don, il faut absolument tirer cette histoire au clair.

Je me fais énormément de bile pour toi.

- Surtout pas.

- Ce que je veux dire, c'est que je ne comprends pas ton attitude. Je sais que tu dois terriblement m'en vouloir. Mon Dieu, si le contraire

s'était passé et qu'Alma m'avait quitté pour t'épouser, je serais dans tous mes états. Mais tant que tu ne reconnais pas que tu m'en veux, nous ne pourrons faire aucun progrès.

- Je ne t'en veux absolument pas, David.

- Allons, petit frère, qui essaies-tu de tromper? Il faut absolument que nous en parlions un jour ou l'autre.

Alma et moi sommes tous deux de cet avis.

Un de mes problèmes était que j'ignorais dans quelle mesure les suppositions de David étaient fondées. Il était exact que j'en voulais et à David et à Alma, mais était-ce simplement pour cela que je me refusais à l'idée de leur mariage?

Environ un mois plus tard, après je ne sais combien de conversations téléphoniques où nous nous renvoyions la balle pour rien, David m'appela pour me dire qu'il allait cesser de me pourchasser pendant quelque temps.

- J'ai une petite affaire à traiter à Amsterdam, et j'y pars demain pour cinq jours. Alma m'accompagne: elle n'a pas revu Amsterdam depuis son enfance. Je t'enverrai une carte postale. Mais s'il te plaît, profite de ce répit pour réfléchir sérieusement à la situation, d'accord?

- Je ferai de mon mieux, dis-je. Mais ne te soucie pas tellement de ce que je pense.

- Ce que tu penses est important pour moi.

- D'accord, lui dis-je. Sois prudent.

que diable voulais-je dire par là?

Il m'arrivait de croire que David et moi-même avions sous-estimé ses calculs. Supposons, me dis-je, qu'Alma ait délibérément provoqué cette rencontre avec David, qu'elle l'ait méthodiquement traqué. Lorsque je pensais cela, Gregory Benton et les histoires de Tasker Martin me paraissaient plus que jamais sinistres, comme si c'était eux, et non Alma, qui pourchassaient David.

quatre jours plus tard, on me téléphona de New York pour m'annoncer le décès de David. C'était Bruce Putnam, un de ses associés. La police néerlandaise leur avait télégraphié.

- Pensez-vous aller là-bas, Mr. Wanderley? me demanda Putnam. En tant que son frère, vous voudrez s'rement prendre les choses en main. Nous vous serions reconnaissants de nous tenir au courant. Votre frère était très aimé et respecté ici. Nous ne comprenons réellement pas ce qui a pu se passer. Apparemment, il est tombé d'une fenêtre.

- Avez-vous eu des nouvelles de sa fiancée?

- Ah bon, il était fiancé ? Curieux qu'il n'en ait jamais parlé. Elle l'avait accompagné à Amsterdam?

- Oui, bien s'r. Elle a s'rement tout vu. Elle doit savoir ce qui est arrivé. Je prends le premier avion.

Le lendemain, il y avait un avion pour Schiphol, et de là je me rendis en taxi au commissariat qui avait télégraphié au bureau de David. Ce que j'appris peut se résumer très succinctement: David était passé par une fenêtre et par-dessus un balcon dont la balustrade arrivait à hauteur de poitrine. Le propriétaire de l'hôtel avait entendu un hurlement, mais rien d'autre: pas de bruit de voix, pas de dispute. Comme la police n'avait trouvé aucun vêtement féminin dans la chambre d'hôtel, elle en avait déduit qu'Alma l'avait quitté.

J'allai à l'hôtel, regardai la haute balustrade en fer forgé du balcon et jetai un coup d'oeil dans le placard, dont les portes étaient restées ouvertes; trois costumes de chez Brooks Brothers y étaient accrochés; il y avait également deux paires de chaussures: En comptant ce qu'il devait avoir sur lui, mon frère David avait d'

emporter quatre complets et trois paires de chaussures pour un séjour de cinq jours. Pauvre David.

Je pris des dispositions pour le faire incinérer, et, le surlendemain, dans un hall vide et glacé, je vis le cercueil de David glisser sur des rails vers un rideau vert à

franges.

Deux jours plus tard, j'étais de retour à Berkeley.

Mon petit appartement me parut étrange et oppressant, comme une cellule de prison. Celui que j'étais lorsque je cherchais des références sur James Fenimore Cooper à

la bibliothèque était lui aussi devenu un étranger, à

jamais. Je commençai à ébaucher Le Veilleur de nuit, mais mes notions étaient encore très nébuleuses; je me remis aussi à préparer mes cours. Un soir, je téléphonai à l'appartement d'Helen Kayon, dans l'intention de l'inviter à prendre un verre quelque part, afin de lui parler d'Alma et de mon frère. Ce fut Meredith Polk qui répondit; elle m'apprit qu'Helen avait épousé Rex Leslie la semaine précédente.

Pendant la journée, il m'arrivait de m'assoupir soudainement, et je me couchais avant dix heures du soir. Je buvais trop, sans parvenir à me saouler. Je me promis, si je survivais à cette année, d'aller au Mexique pour prendre le soleil et travailler à mon livre.

Et fuir mes hallucinations. Une fois, je m'étais réveillé

aux alentours de minuit: il y avait du bruit dans la cuisine. Lorsque je m'étais levé pour aller voir, j'avais vu mon frère David près de la cuisinière, tenant une café-tière à la main.

- Tu dors trop, petit frère, m'avait-il dit. Je te sers un café?

A une autre occasion, alors que j'analysais un roman de Henry James pour mes élèves de première année, j'avais vu, assis dans la salle de cours, non pas la fille rousse dont je savais que c'était la place, mais de nouveau David, le visage couvert de sang et le veston déchiré, approuvant chaleureusement de la tête mes brillantes conclusions sur Portrait d'une Lady.

Avant d'aller au Mexique, il me restait toutefois une dernière découverte à faire. Un jour, à la bibliothèque, au lieu de me diriger tout droit vers les revues de critique littéraire, j'allai vers les rayons où se trouvaient les ouvrages de référence et sortis le Who's Who de 1960. Le choix de l'année était plus ou moins arbitraire; mais, si Alma avait eu vingt-cinq ans lorsque je l'avais connue, elle devait en avoir neuf ou dix en 1960.

Robert Mobley y figurait bel et bien. Voici à peu près l'article le concernant-je m'en souviens fort bien, car je l'avais relu à plusieurs reprises et j'avais fini par le faire photocopier:

" Mobley, Robert Osgood. Peintre et aquarelliste, né à

La Nouvelle-Orléans, le 23 fév. 1909, de Felix Morton et de Jessica née Osgood. Lic. Lettres Yale 1927; ép. Alice Whitney, 27 août 1936; enfants: Shelby Adam, Whitney Osgood. Expositions: gal. Flagler, New York; gal. Win-son, New York; gal. Flam, Paris; Schlegel, Zurich; gal.

Espérance, Rome. Prix; Palette d'Or 1946; prix rég. des peintres du Sud 1952, 1955, 1958. Collections: musée Adda May Lebow, Nouvelle-Orléans; musée des Beaux-Arts de Louisiane; Chicago Institute of Arts; Beaux Arts, Sante Fe; Rochester Arts Center, etc. Lt U.S. Navy, 1941-45. Membre de: Association de la Palette d'Or; ass.

région. peintres du Sud; Sté des aquarellistes am.; Acad.

am. de peinture. Clubs: Links Golf; Deepdale Golf; Meadowbrooks; Century (New York); Lyford Cay (Nassau); Garrick (Londres). Auteur: Tel fut mon Chemin. Adresses: 38957 Canal Blvd Nouvelle-Orléans, La; 18 Church Row, London NW3, UK; " Dans la Vigne ", route de la Belle Isnard, 83 St Tropez, France. "

Ce riche peintre et homme du monde avait deux fils, mais pas de fille. Tout ce que m'avait dit Alma -et, sans doute, tout ce qu'elle avait dit à David-était pure invention. Elle n'avait pas de nom, pas de famille, pas d'histoire; elle aurait aussi bien pu être un fantôme. Ce fut alors que j'eus l'idée de " Rachel Varney ", une brune aux yeux noirs, parée des atours de la richesse et au passé obscur; je vis aussi que l'élément qui manquait au livre que j'essayais d'écrire n'était autre que David.

Il m'a fallu près de trois semaines pour mettre tout cela par écrit-et pourtant, je n'ai fait que noter mes souvenirs; je n'y vois pas plus clair qu'auparavant.

Je suis toutefois parvenu à une conclusion (si l'on peut dire), bien qu'elle soit peut-être stupide. Je ne suis plus tellement enclin à rejeter l'idée qu'il pourrait exister un rapport réel entre Le Veilleur de nuit et ce qui nous est arrivé, à David et à moi. Je me trouve dans la même situation que les membres de la Chowder Society; je ne sais plus ce que je dois croire. Si jamais ils me demandent de raconter une histoire, je leur dirai ce que je viens d'écrire. Mon histoire pour la Chowder Society n'est pas Le Veilleur de nuit, mais le récit de mes relations avec Alma. Peut-être n'ai-je donc pas perdu mon temps, après tout: je me suis trouvé une base pour le roman sur le Dr Rabbitfoot, et je suis prêt à modifier mon opinion sur un sujet important - peut-être le sujet le plus important en ce moment. En commençant ces notes, le soir de l'enterrement du Dr Jaffrey, je pensais qu'il serait destructeur de m'imaginer dans le cadre et dans l'atmosphère d'un de mes propres livres. Sans doute...

mais n'étais-je pas en plein dans un tel cadre, à Berkeley ? Mon imagination est peut-être plus réaliste que je ne le pense.

Milburn a été le cadre de divers événements insolites.

Un certain nombre d'animaux de ferme, vaches et chevaux, semblent avoir été égorgés par une bête de nature inconnue. A la pharmacie, j'ai entendu un homme dire qu'ils avaient été tués par des créatures venues en soucoupe volante ! Et aussi, ce qui est bien plus grave, un homme est mort-ou a été tué. Son corps a été trouvé

près d'une voie de garage. C'était un agent d'assurances, Freddy Robinson. Lewis Benedikt en particulier paraît très affecté par sa mort, bien qu'elle semble avoir été

accidentelle. En fait, Lewis a des réactions très curieuses: il est distrait et irritable, au point que l'on pourrait penser qu'il se rend responsable du décès de Robinson .

J'ai moi aussi une impression plutôt curieuse, que je vais consigner ici au risque de me sentir idiot quand je me relirai dans quelques années. Cette impression est absolument dénuée de fondement; je dirais plutôt qu'il s'agit d'un pressentiment. Voilà: si je regarde de plus près ce qui se passe à Milburn, et si je fais ce que la Chowder Society me demande, je vais découvrir ce qui a précipité David par cette fenêtre d'Amsterdam.

Mais la sensation la plus curieuse, celle qui provoque les décharges d'adrénaline, c'est que je m'apprête à

entrer dans mon propre esprit et à parcourir le territoire de mes romans, mais cette fois, sans le confortable trompe-l'oeil de la fiction. Pas de " Saul Malkin ", cette fois: rien que moi.

LA VILLE

Regardant son image dans la
fontaine, Narcisse pleura. Un ami
qui passait le vit et demanda:

- Pourquoi pleures-tu, Narcisse?

- Parce que mon visage a

changé, répondit Narcisse.

- Pleures-tu parce que tu vieillis?

- Non. Je vois que j'ai perdu

mon innocence. Je regarde mon

image depuis si longtemps, si

longtemps, et ce faisant j'ai consommé

mon Innocence.

Comme Don l'avait consigné dans son journal, pendant qu'il revivait les mois passés avec Alma Mobley dans la chambre 17 de l'hôtel Archer, Freddy Robinson avait perdu la vie. Et, comme Don l'avait également noté, trois vaches appartenant à un fermier du nom de Norbert Clyde avaient été tuées. En allant vers les étables le soir des événements, Mr. Clyde avait vu une chose qui l'avait tellement épouventé qu'il eut l'impression que son coeur allait s'arrêter. Il regagna sa maison en courant et n'osa en ressortir qu'au lever du jour, et encore, parce que son travail l'appelait. Sa description de la silhouette qu'il avait vue inspira à quelques habitants de Milburn, parmi les plus imaginatifs, l'histoire de la soucoupe volante que Don avait entendue à la pharmacie.

Walt Hardesty et l'inspecteur agricole, qui étaient allés voir les bêtes, avaient entendu cette histoire, mais ils n'étaient pas assez crédules pour la prendre au sérieux.

Comme nous le savons, Walt Hardesty avait ses idées à

lui; il pensait avoir de bonnes raisons de croire que quelques autres animaux allaient encore être saignés à

blanc, et que cela s'arrêterait là. Le souvenir de la réaction de Sears James et de Ricky Hawthorne l'empêcha toutefois de partager sa théorie avec l'inspecteur agricole, qui, choisissant d'ignorer certains indices évidents, parvint à la conclusion qu'un chien de grande taille était en liberté dans le county et était devenu un tueur. Il rédigea un rapport en ce sens et, estimant avoir fait son devoir, regagna les bureaux de l'inspection. Lorsqu'il entendit parler des vaches de Norbert Clyde, Elmer Scales, qui était de toute façon constitutionnellement enclin à croire aux soucoupes volantes, resta à l'affût trois nuits de suite derrière la fenêtre de son living, un fusil de chasse de gros calibre sur les genoux (. . . tu viens peut-être de Mars, mon gars, mais on va voir si tu restes lumineux dans l'obscurité quant tu auras une bonne volée de plombs dans le bide). Il aurait été

absolument incapable de prévoir, ou de comprendre, ce qu'il allait faire avec ce fusil deux mois plus tard. Walt Hardesty, qui allait devoir nettoyer tout ça, ne s'affola pas et décida d'attendre calmement le prochain événement insolite, tout en réfléchissant à la meilleure manière d'inciter les deux vieux avocats à parler-eux, et leur ami Lewis Benedikt, ce snob. Ils savaient quelque chose qu'ils ne voulaient pas dire, et ils savaient aussi quelque chose au sujet de leur autre vieil ami, John Jaffrey, le docteur drogué. Non, leur réaction n'était pas normale, se dit Hardesty en se couchant dans la chambre située derrière son bureau. Il posa une bouteille de County Fair à portée de sa main. Non, monsieur, se répéta-t-il, Mr. Ricky Snob Hawthorne qui a des cornes et Mr. Sears and Roebuck James n'agissaient absolument pas de façon normale.

Ce que Don ignore, et ne peut donc noter dans son journal, c'est que, lorsque Milly Sheehan eut quitté les Hawthorne pour regagner la maison de Montgomery Street où elle vivait avec le Dr. Jaffrey, elle se souvint un matin que le docteur n'avait pas eu le temps de mettre les doubles fenêtres pour l'hiver; après avoir jeté un pardessus sur ses épaules, elle va voir si elle pourra y arriver seule, et, alors qu'elle regarde avec désespoir les hautes fenêtres (sachant qu'elle ne pourra jamais y mettre les lourds cadres) le Dr. Jaffrey apparaît au coin de la maison et lui sourit. Il porte le complet que Ricky Hawthorne avait choisi pour l'enterrement, mais il n'a ni chaussures ni chaussettes et, au début, elle est surtout épouvantée de le voir dehors pieds nus.

- Milly, lui dit-il. Dis-leur à tous de partir-de filer d'ici. Je suis allé de l'autre côté, Milly, et c'est horrible.

Ses lèvres bougent, mais on croirait entendre un film mal doublé.

- Horrible. N'oublie surtout pas de leur dire ça.

Là-dessus, Milly s'évanouit. Mais seulement pour quelques secondes; elle revient à elle en gémissant, et sa hanche lui fait mal là où elle est tombée, mais, bien qu'effrayée et désorientée elle remarque qu'il n'y a aucune empreinte de pas sur la neige, et elle comprend qu'elle a eu une vision. Elle décide de n'en parler à personne-des choses pareilles, c'est suffisant pour vous faire enfermer.

" Trop de ces fichues histoires, et un peu trop de Mr. Sears James ", marmonne-t-elle en se relevant pour regagner la maison en boitant.

Bien entendu, Don, assis tout seul dans la chambre 17, ignore la plupart des événements qui se sont produits à

Milburn pendant ces trois semaines où il faisait une excursion dans le passé. C'est à peine s'il voit la neige, qui continue à tomber en abondance, Eleanor Hardie ne lésine pas davantage sur le chauffage que sur le nettoyage des tapis à l'aspirateur: il est donc bien au chaud dans sa chambre. Mais une nuit, Milly Sheehan entend le vent tourner au nord-ouest, et en se levant pour prendre une autre couverture, elle voit les étoiles entre les nuages déchiquetés. Elle se recouche et écoute le vent qui devient de plus en plus violent, et secoue la fenêtre à guillotine, se frayant un passage. Lorsqu'elle se réveille le lendemain matin, l'appui de la fenêtre est tout couvert de neige.

Et voici quelques autres scènes de ces deux semaines de la vie de Milburn, qui se sont toutes produites pendant que Don Wanderley évoquait consciemment, volontairement et longuement l'esprit d'Alma Mobley:

Assis dans sa voiture à la station Esso de Len Shaw, Walter Barnes pense à sa femme pendant que Len lui fait le plein. Cela faisait des mois que Christina était mélancolique, fixait longuement le téléphone et laissait brûler les plats, et il commençait à se demander si elle n'avait pas un amant. Cela le troublait d'autant plus qu'il avait encore dans l'esprit une image très nette d'un Lewis Benedikt complètement ivre, caressant les genoux de Christina pendant cette tragique soirée chez Jaffrey - et d'une Christina non moins ivre qui le laissait faire. Il était vrai qu'elle était encore jolie, tandis qu'il était devenu un petit banquier de province avec un ventre, et non la puissance financière de ses rêves de jadis; la plupart des hommes de son âge à Milburn auraient été ravis de coucher avec Christina, tandis qu'il y avait bien quinze ans qu'une femme ne lui avait lancé un regard provocant. Il était malheureux. L'année prochaine, leur fils allait partir, et il n'y aurait plus que Christina et lui, feignant d'être heureux. Len toussota pour attirer son attention:

- Comment va votre amie Mrs. Hawthorne ? Elle avait l'air un peu drôle, la dernière fois que je l'ai vue; elle couvait peut-être une grippe?

- Non, elle va bien, répondit Walter Barnes, tout en se disant que, comme neuf hommes sur dix dans la ville, Len convoitait Stella comme lui-même, en fait.

Ce qu'il devrait faire, pensa-t-il, c'était s'enfuir avec Stella Hawthorne, aller dans un endroit dans le genre de Pago-Pago et oublier la solitude et le mariage à Milburn; il était loin de se douter que la solitude qui l'attendait allait être bien pire que tout ce qu'il aurait pu imaginer; et Peter Barnes, le fils du banquier, était assis dans une autre voiture à

côté de Jim Hardie, tandis qu'ils fonçaient à

trente kilomètres de plus que la limitation de vitesse vers une misérable taverne, écoutant Jim, qui, avec son mètre quatre-vingt-dix musclé était le genre de garçon dont on aurait dit quarante ans plus tôt qu'il était de la " graine de potence ", et qui avait mis le feu à la vieille grange de Pugh parce qu'il avait entendu dire que les soeurs Dedham y mettaient leurs chevaux, lui raconter des histoires sur ses relations sexuelles avec la nouvelle cliente de l'hôtel cette Anna, des histoires qui ne devaient jamais être vraies, du moins pas dans le sens où Jim l'entendait.

et Clarh Mulligan, assis dans la cabine de projection de son cinéma, regardait C'arrie pour la soixantième fois tout en se demandant si cette neige allait nuire à son commerce, et si Leota aurait fait autre chose que des hamburgers pour dîner, et s'il lui arriverait encore quelque chose d'intéressant dans sa vie;

et dans son immense maison, Lewis Benedikt faisait les cent pas, tourmenté par une pensée impossible: que la femme qu'il avait vue sur la route et qu'il avait failli écraser était sa femme morte depuis de longues années. Les épaules, le mouvement des cheveux. . .-plus il repensait à

ces instants, plus ils devenaient insaisissables et vagues, et plus ils le tourmentaient;

et Stella Hawthorne, allongée sur un lit de motel à côté

de Harold Sims, le neveu de Milly Sheehan, se demandait si celui-ci n'arrêterait jamais de parler:

- Et maintenant, Stel, il y a dans mon département des types qui étudient la survivance du mythe chez les Amérindiens, parce que selon eux, la dynamique de groupe, c'est entièrement dépassé, tu peux croire une chose pareille?

Enfin quoi, j'ai terminé ma thèse il n'y a guère que quatre ans, et tout ça est déjà passé de mode; Johnson et Leadbeater ne mentionnent même plus Lionel Tiger, ils travaillent sur le terrain, et imagine-toi que, l'autre jour, un type m'a arrêté dans le couloir pour me demander si j'avais lu je ne sais quoi sur le Manitou... Le Manitou, tu vois ça d'ici ! Le Manitou et la survivance du mythe !

- qu'est-ce que c'est, un Manitou ? lui demanda-t-elle, sans prêter grande attention à sa réponse-une histoire d'indien qui avait poursuivi

un cerf pendant des jours dans la montagne, et lorsqu'il avait fini par le rejoindre au sommet, le cerf s'était retourné contre lui, mais ce n'était plus un cerf;

et Ricky Hawthorne, qui ne savait plus que penser, allait au bureau un matin (il avait fait mettre ses pneus neige) lorsqu'il vit, du côté nord de la place, un homme portant une vareuse de matelot et une casquette bleue battre un enfant. Il ralentit et eut le temps de voir que le gosse était pieds nus dans la neige. Sur le moment, il fut tellement outré qu'il ne sut quoi faire, puis il rangea sa voiture sur le bord du trottoir et descendit. " Cela suffit ! cria-t-il. Vous allez cesser immédiatement ! Mais l'homme et l'enfant se retournèrent alors pour le regarder tous deux avec une violence tellement incroyable qu'il baissa le bras et remonta en voiture;

et la nuit suivante, alors qu'il buvait une infusion de camomille, le même Ricky regarda par une fenêtre du premier étage et faillit l'cher sa tasse en voyant un visage désespéré le regarder, pour disparaître au premier mouvement qu'il fit. L'instant d'après, il réalisa que c'était le reflet de son propre visage;

et Peter Barnes et Jim Hardie sortent d'un bar de banlieue, et Jim, qui est ivre mais deux fois moins que Peter, dit, eh, tête de con, j'ai une idée du tonnerre, et rit pendant presque tout le chemin du retour;

et une femme aux cheveux presque noirs est assise face à

la fenêtre dans une chambre non éclairée de l'hôtel Archer, et regarde en souriant la neige tomber; et à six heures et demie ce même soir, un agent d'assurances du nom de Freddy Robinson s'enferme dans son living et téléphone à une réceptionniste qui s'appelle Florence quast, lui disant: " Non, je pense qu'il est inutile de les déranger, je suis s'r que leur nouvelle secrétaire pourra répondre à mes questions. Pourriez-vous me donner son nom? Et o' habite-t-elle, d'ailleurs? "; et à l'hôtel, la femme assise continue de sourire, et plusieurs autres animaux, cela fait partie de la plaisanterie, sont massacrés: deux génisses de l'étable d'Elmer Scales (Elmer s'était endormi, le fusil sur ses genoux) et un des chevaux des soeurs Dedham.

Voici comment Freddy Robinson entra dans le jeu. Il avait établi l'assurance des deux soeurs Dedham, filles de feu le colonel Dedham et soeurs de Stringer Dedham, mort depuis longtemps. Personne ne se souciait plus guère des soeurs Dedham: elles vivaient loin du centre, dans leur vieille maison de Willow Mile Road, voyaient très peu de monde, et avaient leurs chevaux, mais il était rare qu'elles en vendent

un. Du même ,ge que la plupart des hommes de la Chowder Society, elles avaient moins bien vieilli que ces derniers. Pendant des années-c'était une véritable obsession-, elles n'avaient fait que parler de Stringer, qui n'était pas mort immédiatement lorsque la batteuse lui avait arraché les deux bras, mais était resté allongé sur la table de la cuisine, grelottant dans trois couvertures malgré

la chaleur étouffante de ce mois d'août, divaguant, puis perdant conscience, puis se remettant à divaguer jusqu'à ce que la vie se fût écoulée de son corps. Les habitants de Milburn en avaient par-dessus la tête de les entendre parler de ce que Stringer avait essayé de dire avant de mourir, d'autant plus que cela n'avait ni queue ni tête-même les soeurs Dedham étaient incapables de l'expliquer de façon satisfaisante; ce qu'elles essayaient de faire comprendre aux gens, c'était que Stringer avait vu quelque chose, qu'il devait être troublé, car il n'aurait pas été idiot au point de se faire happer par la batteuse s'il avait été

lui-même, n'est-ce pas ? En fait, les deux sceurs semblaient rejeter le blâme sur la fiancée de Stringer, une certaine miss Galli, et pendant un certain temps, les gens regardèrent celle-ci de travers, mais lorsque miss Galli eut soudainement quitté la ville, les gens ne s'intéressèrent plus guère à ce que les sceurs Dedham avaient à dire à son sujet. En fait, trente ans plus tard, bien peu d'habitants de Milburn se souvenaient encore de Stringer Dedham, de son vivant un fort bel homme et un gentleman, qui aurait fait de cet élevage de chevaux une affaire qui rapportait, et non un vague passe-temps pour deux femmes ,gées, et les soeurs Dedham avaient fini par se lasser de leur propre obsession-après tant d'années, elles n'étaient plus très s'ores de ce que Stringer avait essayé de dire au sujet de miss Galli - et décidé que leurs chevaux étaient de meilleurs amis que les gens de Milburn. Et, de nouveau vingt ans après cela, elles vivaient toujours, bien que Nettie fût paralysée à la suite d'une attaque, mais la grande majorité de la nouvelle génération n'avait jamais vu ni l'une ni l'autre.

Un jour, peu après son arrivée à Milburn, Freddy Robinson était passé devant leur ferme, ce qui l'avait fait revenir en marche arrière et s'engager dans l'allée, c'était le nom sur la boîte aux lettres: Col. T. Dedham; il ne savait pas, bien s'ôr, que Rea Dedham repeignait de frais le nom de son père tous les deux ans; bien que le colonel Thomas Dedham fût mort de la malaria en 1910, elle était trop superstitieuse pour l'enlever. Rea le lui expliqua; elle était tellement heureuse de voir ce jeune homme si soigné

assis en face d'elle qu'elle lui acheta pour trois mille dollars

d'assurances. Pas pour elle, ni pour la maison, non: pour les chevaux. Elle pensait à Jim Hardie, mais elle s'abstint de le dire à Freddy Robinson. Jim Hardie était un mauvais sujet, et il en voulait aux soeurs Dedham depuis que Rea l'avait chassé de l'écurie quand il était encore un petit garçon; compte tenu des explications du jeune Robinson, une bonne assurance était juste ce qu'il lui fallait pour le cas où Jim Hardie repasserait à l'attaque avec un bidon d'essence et une allumette.

A cette époque, Freddy était tout nouveau dans le métier, et son ambition était de faire partie du " Million Dollar Roundtable, " club réunissant les agents ayant vendu pour un million d'assurances; huit ans plus tard, il n'en était pas loin, mais cela ne l'intéressait plus; s'il avait été dans une ville plus importante, il y avait longtemps qu'il y serait arrivé. Il avait participé à suffisamment de conférences, de conventions et de rencontres diverses pour estimer qu'il savait presque tout ce qu'il y avait à savoir sur le métier; il savait comment les assurances fonctionnaient il savait comment placer des assurances sur la vie et contre les intempéries à un jeune fermier inquiet qui avait vendu son ,me à la banque et dont les dernières économies venaient de s'engouffrer dans une nouvelle trayeuse électrique: un gars dans sa situation avait de toute évidence besoin d'être bien assuré. Mais après huit années à Milburn, Freddy Robinson n'était plus le même. Il n'était plus fier de ses talents de vendeur, car il avait appris qu'ils étaient fondés sur l'exploitation de la peur et de l'avidité; il avait également appris, sans vraiment s'en rendre compte, à mépriser les autres vendeurs de sa compagnie.

Ce n'était ni le mariage ni les enfants qui avaient changé

Freddy, mais le fait d'habiter en face de John Jaffrey. Au début, il trouvait que les vieux bonshommes qui venaient s'y réunir une fois par mois étaient comiques et incroyablement collet monté. Tous en smoking ! Il n'avait jamais vu des hommes aussi solennels-cinq Mathusalem faisant passer le temps comme ils le pouvaient.

Il commença par remarquer qu'après les réunions de ventes à New York, il revenait chez lui avec plaisir. Son mariage n'allait pas très bien (il était attiré par les collégiennes auxquelles sa femme ressemblait avant d'avoir eu deux enfants), mais " chez lui ", c'était bien plus que sa maison de Montgomery Street: c'était tout Milburn, et Milburn était dans l'ensemble plus calme et plus jolie que tous les autres lieux où il avait vécu. Peu à peu, il en vint à

penser qu'il avait établi des relations secrètes avec cette ville; sa

femme et ses enfants étaient éternels, mais Milburn était une oasis temporaire, un havre de repos, et non un trou perdu comme il le croyait au début. Une fois aussi, lors d'une conférence, un jeune agent assis près de lui ôta son badge et le jeta sous la table: " Je suis capable d'avaler tout le reste, ou à peu près, mais ces foutaises genre Mickey Mouse me rendent fou à hurler. "

Deux autres événements tout aussi banals contribuèrent à la conversion de Freddy. Une nuit, alors qu'il se promenait sans but dans Milburn, il passa devant la maison d'Edward Wanderley, dans Haven Lane, et vit la Chowder Society par une fenêtre. Ils étaient tous là, ses Mathusalem, parlant tranquillement entre eux; l'un avait la main levée, un autre souriait. Freddy se sentait seul, et ils lui paraissaient très proches. Il s'arrêta pour les regarder.

Depuis son arrivée à Milburn, il était passé de vingt-six à

trente et un ans, et ils ne lui semblaient plus tellement vieux; tandis qu'ils restaient pareils à eux-mêmes, il s'était rapproché d'eux en vieillissant. Ils n'étaient pas grotesques, mais dignes. Et aussi, ce qu'il n'avait jamais pris en considération, ils s'amusaient. Il se demanda de quoi ils parlaient et eut le sentiment très net que c'était de quelque chose de secret et non d'affaires, de sport, de sexe ou de politique. Il fut littéralement submergé par le sentiment que leur conversation était d'une nature mystérieuse, du moins pour lui. Deux semaines après, il emmena une collégienne dîner à Binghamton; au restaurant, il vit Lewis Benedikt en compagnie d'une des serveuses du bar du Humphrey Stalladge (toutes deux avaient avec gentillesse repoussé ses propres avances). Il commençait à envier la Chowder Society; d'ici peu, il allait se mettre à aimer ce que, selon lui, elle représentait: une façon de combiner la civilité à des divertissements calmes et de bon ton.

Freddy était particulièrement attiré par Lewis. Plus proche de Freddy par son âge, il lui montrait ce qu'il pourrait devenir.

Il observa son idole, remarquant la façon dont il levait les sourcils avant de répondre à une question, et comment il inclinait, pas toujours mais souvent, la tête de côté en souriant, et l'expression de ses yeux. Freddy se mit à copier ces maniérismes. Il imita également ce qu'il pensait être les habitudes sexuelles de Lewis, en ramenant toutefois l'âge des filles de vingt-cinq ou vingt-six ans à dix-sept ou dix-huit, ce qui était de toute façon l'âge auquel les filles l'intéressaient. Il alla même jusqu'à s'acheter des vestons du genre de ceux que portait

Lewis.

Lorsque le Dr. Jaffrey l'invita à la soirée en l'honneur d'Ann-Veronica Moore, Freddy eut l'impression que les portes du ciel s'ouvraient devant lui. S'imaginant une soirée calme, rassemblant la Chowder Society, la jeune actrice et lui-même, il n'avait pas emmené sa femme.

Lorsqu'il vit la foule, il se mit à agir de façon stupide. Il resta en bas, trop déçu et trop timide pour aborder les vieux messieurs dont il voulait conquérir l'amitié; il fit les yeux doux à Stella Hawthorne; lorsqu'il finit par trouver le courage d'aborder Sears James (qui l'avait toujours terrifié) il se mit à parler d'assurances, comme s'il était sous le coup d'une malédiction. Après la découverte du corps d'Edward Wanderley, il rentra piteusement chez lui, comme les autres invités.

Après le suicide du Dr. Jaffrey, Freddy fut au désespoir.

La Chowder Society se désintégrait avant même qu'il eût pu faire la preuve qu'il était digne d'elle. Ce soir-là, en voyant la Morgan de Lewis s'arrêter devant la maison du docteur, il se précipita pour le réconforter-et pour tenter de faire impression sur lui. De nouveau, cela n'avait pas marché: il était nerveux car il venait d'avoir une scène avec sa femme, et il n'avait pu s'empêcher de parler d'assurance; une fois de plus, Lewis lui avait échappé.

Ainsi, ignorant tout de ce que Stringer Dedham avait peut-être tenté de décrire à ses sœurs alors qu'il perdait son sang sur la table de la cuisine, Freddy Robinson, dont les enfants étaient déjà des étrangers bruyants et dont la femme voulait divorcer, n'avait aucune idée de ce qui l'attendait lorsque Rea Dedham lui téléphona un matin pour lui demander de venir d'urgence à la ferme. Toutefois, il crut que ce qu'il y trouva, un lambeau de foulard en soie accroché à une clôture de barbelés, allait lui donner accès à la plaisante compagnie des amis dont il avait besoin.

Au début, cela ressemblait à une matinée de travail comme les autres - un nouveau dossier à régler. Rea Dedham le fit attendre dix minutes sur le porche glacial.

De temps en temps, il entendait un cheval hennir dans les écuries. Elle finit par lui ouvrir, toute ridée et courbée, un gros chapeau de laine sur les épaules, disant qu'elle savait qui avait fait cela, parfaitement, monsieur, elle le savait, mais elle avait relu sa police et il n'y avait marqué nulle part qu'on n'était pas payé si l'on savait, n'est-ce pas ? Pouvait-elle lui offrir un café?

- Oui, merci, dit Freddy en sortant quelques papiers de sa serviette. Il faudrait remplir ces formulaires dès aujourd'hui, pour que la compagnie puisse traiter rapidement le dossier. Et, bien s'r, miss Dedham, il faudra que j'inspecte les dommages. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un accident?

- Je vous ai déjà dit que je sais qui l'a fait. Ce n'est pas un accident, ça, non. Mr. Hardesty va venir, et le mieux serait que vous l'attendiez.

- Il s'agit donc d'une destruction criminelle, dit Freddy en cochant la case appropriée. Pourriez-vous me décrire ce qui s'est passé, en vos propres mots?

- Ce sont les seuls mots que j'ai, Mr. Robinson, mais je vous demanderai d'attendre l'arrivée de Mr. Hardesty.

Je suis trop ,gée pour tout répéter deux fois. Et je ne sortirai pas deux fois de suite dans ce froid, même si on me payait.

Elle croisa ses bras décharnés et frissonna thé,tralement.

- Asseyez-vous en attendant, et buvez ce café.

Freddy, qui tenait gauchement sa serviette, ses formulaires et son stylo, chercha des yeux une chaise libre. la cuisine des sceurs Dedham était sombre, crasseuse et bourrée de fatras. Une des chaises supportait deux lampes de chevet, une autre, une pile d'Urbanites jaunis par l',ge.

Sur le mur lui faisant face, un grand miroir au cadre sculpté

en feuilles de chêne lui renvoyait l'image un peu floue de l'incompétence bureaucratique noyée sous un désordre de papiers. Il recula jusqu'à une chaise placée dans un coin sombre, se baissa et, en s'asseyant, fit glisser un carton qui tomba avec fracas. " Oh, ciel ! " fit Rea Dedham avec un haussement d'épaules, " du bruit ! " Freddy trouva de la place pour ses jambes et posa précautionneusement les formulaires sur ses genoux.

- Il s'agit d'un cheval, n'est-ce pas?

- C'est cela. Et vous me devez de l'argent, vous savez beaucoup d'argent, selon moi.

Freddy entendit quelque chose rouler lourdement en direction de la cuisine et étouffa un gémissement.

- Je vais commencer à inscrire les détails préliminaires, dit-il, se penchant sur ses papiers pour ne pas être obligé de regarder Nettie Dedham.

- Nettie vient vous dire bonjour, dit Rea, et il fut bien obligé de relever la tête.

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit en grinçant et livra passage à un paquet de couvertures sur une chaise roulante. " Bonjour, miss Dedham ", dit Freddy en se levant à demi, sa serviette dans une main et ses papiers dans l'autre. Il lui jeta un bref regard, et se hâta de se replonger dans ses formulaires.

Nettie émit un bruit. Freddy n'avait guère vu de sa tête qu'une bouche béante. Nettie était enveloppée de couvertures jusqu'au menton; sa tête était rejetée en arrière par quelque terrible contraction musculaire, et sa bouche restait ouverte en permanence.

- Tu te souviens du gentil Mr. Robinson, dit Rea à sa sœur tout en posant sur la table des tasses pleines de café.

(Rea devait avoir coutume de prendre ses repas debout, car elle ne fit pas mine de s'asseoir.) Il va nous donner notre argent pour la perte de ce pauvre chéri de Chocolat.

Il est en train de remplir les formulaires, tu vois? Il remplit les formulaires.

- Rrdon, fit entendre Nettie en dodelinant de la tête.

Erroa.

- C'est ça, dit Rea. L'argent pour Chocolat. Vous savez, Mr. Robinson, Nettie a tous ses esprits.

- Je n'en doute pas, dit-il, se détournant de nouveau.

(Son regard tomba sur un rouge-gorge empaillé, entouré de feuilles marron foncé, le tout sous un globe de verre.)

-On y va, si vous voulez? Si j'ai bien compris, l'animal s'appelait . . .

- Voilà Mr. Hardesty, dit Rea.

Freddy entendit en effet une voiture monter l'allée, et posa son stylo sur les papiers étalés sur ses genoux. Il hasarda un regard en direction

de Nettie, dont la bouche était agitée de mouvements et qui fixait rêveusement le plafond taché.

Rea posa sa tasse et se dirigea en claudiquant vers la porte. Lewis se serait précipité pour la lui ouvrir, pensa-t-il agrippant ses papiers pour les empêcher de tomber.

- Surtout, restez assis, lui dit sèchement la vieille femme.

Les bottes de Hardesty firent crisser la neige, puis gravirent les marches du perron. Il eut le temps de frapper juste deux fois avant que Rea lui ouvre la porte.

Freddy avait trop souvent vu Hardesty chez Humphrey se glisser dans l'arrière-salle à huit heures et en ressortir en vacillant à midi pour avoir bonne opinion de ce shérif. Sans doute un raté coléreux, le genre de flic qui n'aime rien tant que donner des coups de crosse sur la tête des gens.

Lorsque Rea eut ouvert la porte, Hardesty resta planté sur le perron, les mains dans les poches, ses lunettes de soleil masquant ses yeux comme une armure, apparemment pas décidé à entrer.

- Bonjour, miss Dedham, dit-il. O' est le problème?

Rea serra son chapeau autour d'elle et sortit. Après avoir hésité un moment, Freddy posa ses papiers sur la chaise et la suivit. Lorsqu'il passa à côté de Nettie, elle dodelina de la tête dans sa direction.

Il entendit Rea dire à Hardesty d'une voix indignée:

- Je sais qui c'est.

- Ah oui? fit Hardesty.

Lorsque Freddy les rejoignit, Hardesty le salua de la tête:

- Vous n'avez pas mis longtemps à arriver, Mr. Robinson.

- Je m'occupe de la paperasse, marmonna Freddy.

Pour les assurances.

- C'est plein de paperasse, votre métier, lui dit Hardesty avec un sourire crispé.

- S'r que c'est Jim Hardie, insista Rea. Ce garçon est fou.

- On va voir ça, dit Hardesty. (Ils approchaient de l'écurie.) C'est vous qui avez découvert l'animal mort?

- Nous avons un garçon d'écurie, maintenant, expliqua Rea. Il vient de leur donner à manger, et change l'eau et la litière. C'est une pédale, ajouta-t-elle, et Freddy leva la tête, surpris. L'odeur d'écurie était devenue très forte.

- Il a trouvé Chocolat dans son box. «a fait six cents dollars de viande de cheval, Mr. Robinson, quel que soit le coupable.

- Eh bien ! Comment êtes-vous arrivée à ce chiffre, miss Dedham?

Hardesty ouvrait les portes de l'écurie. Un cheval se mit à hennir, un autre frappa du sabot la paroi de son box.

Avec leurs yeux énormes et leurs grosses lèvres, toutes ces bêtes paraissaient dangereuses à Robinson qui n'y connaissait rien en chevaux.

- Parce qu'il est issu de General Hershey et de Sweet Tooth, et que c'étaient un étalon et une jument magnifiques. Nous aurions pu vendre General Hershey à n'importe qui -Nettie disait toujours qu'il était le sosie de Seabiscuit.

- Seabiscuit, répéta Hardesty dans un souffle.

- Vous êtes trop jeune pour vous souvenir de ces grands chevaux, dit Rea. Vous pouvez marquer ça sur vos papiers. Six cents dollars.

Elle les précéda dans l'étable; selon leur caractère, les chevaux avançaient la tête ou se reculaient à leur passage.

- Pas très propres, ces bêtes, dit Hardesty. (Suivant son regard, Freddy vit une grosse plaque de boue séchée sur le flanc d'un cheval gris.)

- Ils sont ombrageux, fit remarquer Freddy.

- L'un dit qu'ils sont sales, et l'autre qu'ils sont ombrageux. Le problème, c'est que je suis trop vieille. Et voilà le pauvre Chocolat.

Cette précision était inutile. Les deux hommes regardaient déjà, par-dessus la porte d'un box, le cadavre d'un gros animal rouge,tre couché sur une litière de paille.

Freddy trouvait que cela ressemblait à un énorme rat.

- Bigre, dit Hardesty en ouvrant la porte du box. (Il enjamba les pattes raidies de l'animal et se campa devant sa tête. Le cheval du box voisin poussa soudain un hennissement; Hardesty, surpris, faillit perdre l'équilibre et dut se retenir à la cloison.) Bigre. «a se voit d'ici. "

Attrapant la tête par les naseaux, il la rejeta en arrière.

Rea Dedham hurla.

Les deux hommes la portèrent dehors, passant entre deux rangs de chevaux terrifiés. " Allons, doucement, doucement ", lui répétait Hardesty, comme s'il avait parlé

à un cheval.

- qui diable a bien pu faire une chose pareille ?

demanda Freddy, encore sous le choc de ce qu'il avait vu: cette longue plaie sur le cou du cheval.

- Norbert Clyde affirme que ce sont des Martiens. Il en aurait même vu un. Vous n'avez pas entendu parler de ça?

- En effet, reconnut Freddy. Allez-vous vérifier ce que faisait Jim Hardie la nuit dernière?

- Allons, jeune homme, n'essayez pas de m'apprendre mon métier.

Il se pencha vers la vieille dame.

- «a va mieux maintenant, miss Dedham ? Vous voulez vous asseoir?

Sur un signe affirmatif de sa part, Hardesty dit à Freddy:

- Je vais la soulever, ouvrez la portière de ma voiture.

Ils la déposèrent sur le siège, les jambes pendant à l'extérieur.

- Pauvre Chocolat, pauvre Chocolat, gémissait-elle.

C'est affreux... pauvre Chocolat.

- Et maintenant, miss Dedham, je voudrais vous dire quelque chose.

Hardesty se pencha en avant, un pied sur le marchepied de la voiture.

- Ce n'est pas Jim Hardie qui a fait cela, vous m'entendez? Jim Hardie a passé la nuit dernière à boire de la bière avec Peter Barnes. Ils étaient dans une taverne du côté de Glen Aubrey, et ils n'en sont partis que vers les deux heures du matin, j'ai fait vérifier. Comme je suis au courant de votre petite vendetta avec Jim, je me suis renseigné .

- Il aurait pu le faire après deux heures, suggéra Freddy.

- Il a joué aux cartes avec Peter Barnes, chez ce dernier, jusqu'à l'aube. C'est en tout cas ce que déclare Pete. Jim et Peter Barnes se voient beaucoup ces derniers temps, mais je ne crois pas que le petit Barnes ferait une chose pareille, ou en serait complice -et vous?

Freddy secoua la tête.

- Et quand Jim n'est pas avec Pete Barnes, il passe son temps avec la nouvelle nana, vous voyez qui je veux dire.

Une nana drôlement chouette, on dirait un modèle.

- Je vois qui vous voulez dire. En fait, je l'ai vue.

- Ouais. Par conséquent, Jim n'a pas tué ce cheval, et il n'a pas non plus tué les génisses d'Elmer Scales. L'inspecteur agricole dit que c'était un chien enragé, devenu tueur. Alors, si vous trouvez un gros chien ailé avec des crocs comme des rasoirs, vous tenez le coupable.

Il fixa Freddy un moment pour bien s'assurer que ses paroles avaient produit leur effet, puis se tourna de nouveau vers Rea Dedham:

- Vous vous sentez capable de rentrer? Il fait trop froid dehors pour une vieille dame comme vous. Je vais vous aider à rentrer, puis je vais trouver quelqu'un pour vous débarrasser de ce cheval.

Devant l'attitude hostile de Hardesty, Freddy s'était reculé d'un pas.

- Vous savez parfaitement que ce n'était pas un chien, dit-il.

- Ouais.

- Alors, qu'était-ce, à votre avis? que se passe-t-il, au juste ?

Il regarda autour de lui, conscient que quelque chose lui avait échappé. Il allait ouvrir la bouche pour continuer, lorsqu'il vit ce que

c'était: un petit lambeau de tissu clair flottant dans le vent, accroché à la clôture de barbelés, sur le côté des étables.

- Vous vouliez dire?

- Il n'y avait pas une goutte de sang, dit Freddy, sans détacher ses yeux du tissu.

- Un bon point pour vous. L'inspecteur agricole avait préféré ne pas le voir. Vous me donnez un coup de main pour aider cette dame?

- J'ai d° laisser tomber quelque chose, dit Freddy en retournant vers l'écurie. (Il entendit Hardesty faire

" han ! " en soulevant miss Dedham; arrivé à la porte de l'écurie, il se retourna: ils passaient la porte. Rapidement, Freddy alla jusqu'à la clôture et décrocha le long lambeau de tissu pris dans les barbelés. De la soie. Arrachée à un foulard. Et il savait o° il avait vu ce dernier.) Freddy commença à manigancer quelque chose-mais il ne se serait pas servi de ce terme-là.

De retour chez lui, après avoir tapé son rapport et mis les formulaires sous enveloppe, il téléphona à Lewis Benedikt. Il ne savait pas exactement ce qu'il allait lui dire, mais il pensait avoir enfin trouvé la clef qu'il cherchait.

- Bonjours, Lewis, dit-il. Comment ça va ? C'est Freddy.

- Freddy ?

- Freddy Robinson. Vous savez.

- Ah oui.

- Dites, vous êtes occupé en ce moment? J'aurais voulu vous parler de quelque chose.

- Allez-y, lui dit Lewis sur un ton pas très encourageant.

- Bien. Vous êtes s°r que vous avez le temps... D'accord. Vous êtes au courant de ces animaux qui avaient été

tués ? Savez-vous qu'il y en a eu un autre ? Un de ces vieux chevaux des sceurs Dedham, elles les avaient fait assurer chez moi. Vous savez, je ne crois vraiment pas que c'est un Martien qui l'a tué. qu'est-ce que vous en pensez, vous?

Il attendit un moment, mais Lewis ne dit rien.

- Je veux dire, c'est des conneries, tout ça. Dites, cette fille qui vient d'arriver en ville, vous savez, celle qui sort des fois avec Jim Hardie, est-ce qu'elle ne travaille pas chez Sears et Ricky?

- Je crois savoir que c'est le cas, dit Lewis; à son ton, Freddy comprit qu'il aurait dû dire Hawthorne et James, et non Sears et Ricky.

- Vous la connaissez un peu?

- Absolument pas. Puis-je vous demander quel est l'objet de cette question?

- Eh bien, je pense qu'il se passe des choses que le shérif Hardesty ignore.

- Expliquez-vous mieux que cela.

- Pas au téléphone. Pourrions-nous nous voir quelque part pour en parler? Ecoutez, j'ai trouvé quelque chose chez les Dedham, et je ne voulais pas le montrer à

Hardesty avant d'en avoir discuté avec vous, et peut-être aussi avec... messieurs Hawthorne et James.

- Je n'ai pas l'ombre d'une idée de ce dont vous voulez parler, Freddy.

- A vrai dire, je n'en suis pas tellement sûr moi-même, mais j'aurais voulu vous rencontrer, vous savez, échanger des idées en buvant peut-être une ou deux bières, pour voir ce qui pourrait sortir de tout cela.

- Mais de quoi, pour l'amour du ciel, de quoi?

- De quelques idées que j'ai. Je vous trouve formidables, vous savez, vous et vos amis, et je voudrais que vous sachiez que si jamais vous avez des ennuis...

- Je vous remercie, Freddy, mais je suis très bien assuré, et je n'ai pas du tout envie de sortir. Désolé.

- Bon, dans ce cas, on se verra peut-être chez Humphrey un de ces jours? Nous pourrions parler là-bas.

- Ce n'est pas exclu.

Sur ce, Lewis raccrocha.

Freddy raccrocha aussi, pensant avoir semé suffisamment de doutes dans l'esprit de Lewis pour que celui-ci le rappelle lorsqu'il aurait réfléchi à ce qu'il venait de lui dire.

Evidemment, si ses soupçons étaient fondés, son devoir était d'aller voir Hardesty, mais cela ne pressait pas; avant de parler à Hardesty, il voulait réfléchir aux éventuelles implications. Il voulait surtout s'assurer que la Chowder Society ne courait aucun risque. Ses pensées s'enchaînaient à peu près comme suit: il avait vu le foulard dont ce lambeau avait été arraché au cou de la fille que Hardesty appelait " la nouvelle nana ". Elle le portait chez Humphrey, un soir où elle était avec Jim Hardie. Rea Dedham soupçonnait Jim Hardie d'avoir tué son cheval; Hardesty, de son côté, avait fait allusion à une " vendetta " entre le jeune Hardie et les sœurs Dedham. Le lambeau de soie prouvait que la fille s'était introduite chez ces dernières-pourquoi pas Hardie, dans ce cas ? Et si ces deux-là

avaient, pour Dieu sait quelles raisons, tué le cheval, pourquoi pas aussi les autres animaux trouvés morts?

Norbert Clyde avait aperçu une grande silhouette, avec des yeux bizarres: ce pouvait fort bien être Jim Hardie éclairé par un rayon de lune. Freddy avait lu un article sur les sorcières modernes, des folles qui organisaient des cercles d'hommes soumis à leurs ordres. Cette fille était peut-être dans ce genre. Jim Hardie était le gibier rêvé

pour le premier lunatique venu, même si sa mère refusait de le voir. Si tout cela était vrai, cela nuirait beaucoup à la réputation de la Chowder Society. Si cela se savait, du moins. Il était sûrement possible de faire taire Jim Hardie quant à la fille, il faudrait la payer et la forcer à partir.

Comme Lewis ne rappelait pas, il décida que le moment était venu de passer à l'attaque, et refit son numéro.

- C'est de nouveau moi, Freddy Robinson.

- Ah bon, dit Lewis, déjà réticent.

- Il faut vraiment que nous nous voyions. Honnêtement, Lewis, je crois que c'est nécessaire. Je vous assure que je ne pense qu'à votre intérêt.

Cherchant un argument irréfutable, il ajouta:

- Et si la prochaine victime était un homme, Lewis?

Pensez-y.

- que voulez-vous dire? Est-ce une menace?

- Bien sûr que non.

Freddy était effondré de s'être si mal fait comprendre.

- que diriez-vous de demain soir, à l'heure qui vous convient ?

- Impossible, je vais à la chasse, rétorqua Lewis immédiatement.

- Fantastique ! s'exclama Freddy, surpris par ce nouvel aspect de son idole. Je ne savais pas que vous chassiez.

C'est extraordinaire, Lewis!

- C'est une agréable détente. J'y vais avec un vieux fermier qui a quelques chiens. Nous partons à l'aventure, dans la forêt. C'est en effet assez extraordinaire, si l'on aime ce genre de choses.

Troublé par la tristesse du ton de Lewis, Freddy ne sut que répondre.

- Au revoir, donc, dit Lewis avant de raccrocher.

Freddy fixa un moment le téléphone, puis ouvrit le tiroir où il avait rangé le lambeau de foulard et l'examina pensivement. Puisque Lewis allait à la chasse, pourquoi n'en ferait-il pas autant? Sans très bien savoir pourquoi, il en ressentait la nécessité. Il alla fermer à clef la porte de son bureau. Il chercha dans sa mémoire le nom de la dame d'un certain ,ge qui travaillait comme réceptionniste chez les deux avocats: Florence quast. Ayant trouvé son numéro dans l'annuaire, il l'embrouilla avec une histoire compliquée ayant trait à une police d'assurances fictive. Lorsqu'elle lui suggéra d'appeler Mr. James ou Mr.

Hawthorne, il dit:

- Non, il est inutile de les déranger. Leur nouvelle secrétaire pourra certainement répondre à mes questions.

Pourriez-vous me donner son nom, d'ailleurs ? Et où

habite-t-elle, encore?

(Pensais-tu, Freddy, qu'elle allait très bientôt habiter ta maison ? Est-ce pour cela que tu étais allé fermer la porte à

clef? Pour l'empêcher d'entrer chez toi?)

quelques heures plus tard, il se massa le front, boutonna son veston, essuya ses mains sur son pantalon et composa le numéro de l'hôtel Archer.

- Oui, cela me fera plaisir de vous voir, Mr. Robinson, dit la jeune fille avec un calme parfait.

(Freddy, tu n'as quand même pas peur d'une conversation en tête à tête avec une jolie fille, tard le soir ?

qu'est-ce qui ne va pas, au juste? Et pourquoi avais-tu l'impression qu'elle savait d'avance ce que tu allais lui dire ?)

Tu comprends ce que cela signifie? demanda Harold Sims à Stella Hawthorne en continuant automatiquement à

lui caresser le sein droit. Tu comprends? Ce n'est rien de plus qu'une légende. Voilà à quoi mes collègues s'occupent maintenant. Des légendes! L'unique signification de l'histoire que je t'ai racontée, c'est que cet être que l'Indien poursuivait ne peut résister à l'envie de se montrer-et qu'il est donc non seulement maléfique, mais vaniteux. Et on me demande de raconter de stupides histoires d'épouvante de ce genre, des histoires idiotes que n'importe quel écrivain...

- Alors, Jim, demanda Peter Barnes, raconte. C'est quoi, ta fameuse idée?

L'air glacial qui s'engouffrait dans la voiture de Jim Hardie avait considérablement éclairci les idées de Peter: en se concentrant, il arrivait maintenant à ne voir que les deux rayons parallèles des phares, au lieu de quatre. Jim Hardie riait toujours, d'un rire mauvais, volontaire, et Peter comprit que Jim allait jouer un tour à quelqu'un, avec ou sans lui.

- «a va être vachement chouette, dit Hardie en donnant un coup de klaxon. (Même dans l'obscurité, son visage était un masque rouge où les yeux n'étaient que des fentes; Jim Hardie avait toujours cet air-là quand il préparait un coup particulièrement scandaleux, et quand Peter Barnes prenait la peine d'y réfléchir un peu sérieusement, il était content de partir à l'université l'année prochaine et d'échapper ainsi à un ami qui pouvait avoir un air aussi fou. Lorsqu'il était ivre ou stimulé par autre chose, Jim Hardie pouvait devenir d'une effrayante sauvagerie. Ce qui était en un sens admirable, mais encore plus effrayant, c'est qu'il ne perdait jamais ses moyens physiques ni

verbaux, même quand il était complètement saoul. A moitié ivre comme maintenant, il ne titubait jamais et contrôlait parfaitement son élocution; lorsqu'il l'était complètement, c'était l'anarchiste absolu.)

- «a va être un coup fumant, dit-il.

- Formidable, dit Peter.

Il savait qu'il aurait été inutile de protester. Et puis, Jim s'en tirait toujours. Il le connaissait depuis l'école primaire, et Jim Hardie avait toujours réussi à s'en tirer. Il était turbulent, sauvage même, mais pas stupide. Même Walt Hardesty n'avait jamais réussi à le coincer-même pas lorsqu'il avait mis le feu à la grange de Pugh parce que cette idiote de Penny Draeger lui avait dit que les sceurs Dedham, qu'il haÛssait, y mettaient leurs chevaux.

- Autant rigoler un peu avant que t'ailles à Cornell, pas vrai? lui dit Jim. Profites-en, parce qu'il paraît que c'est sinistre, là-bas.

Jim disait toujours que l'université ne l'intéressait pas de toute façon, mais il manifestait parfois une certaine jalousie depuis que Peter avait été admis à Cornell bien qu'il n'e't pas l',ge, gr,ce à une dispense. Peter savait que le seul rêve de Jim Hardie était qu'ils continuent à faire les quatre cents coups ensemble.

- Milburn aussi est sinistre.

- Très juste, mon fils. Une vraie merde, cette ville.

Raison de plus pour l'animer un peu, pas vrai? Et c'est juste ce qu'on va faire ce soir, mon beau. Et ne t'inquiète pas, tu ne vas pas crever de soif, ton vieux copain a pensé à

tout.

Hardie ouvrit son blouson et exhiba une bouteille de bourbon. " J'ai pas perdu la main, mon pote. " Il dévissa le bouchon d'une main et porta la bouteille à ses lèvres tout en tenant le volant de l'autre; son visage devint encore plus congestionné: " T'en veux? "

Peter secoua la tête; l'odeur lui donnait la nausée.

- Le barman avait tourné la tête. Et toc ! Ce con a bien vu que la bouteille avait disparu; mais ça n'aurait pas fait bien qu'il me prenne à partie devant les clients. Veux-tu que je te dise, Peter, c'est déprimant d'avoir un adversaire qui n'est pas à la hauteur.

Il se mit à rire, et Peter l'imita.

- Alors, qu'est-ce qu'on va faire, au juste?

Hardie lui tendit de nouveau la bouteille et, cette fois, il l'accepta. Le faisceau des phares se dédoubla de nouveau, et il secoua vivement la tête pour éclaircir sa vision.

- Ah, ça ! On va regarder, mon petit ! On va regarder une dame.

Il but de nouveau au goulot, faillit s'étouffer et en renversa plein sur son menton.

- Regarder? Tu veux dire qu'on va jouer aux voyeurs ?

Il regarda Hardie, qui était décidément parti pour se saouler toute la nuit, devenant de plus en plus imprévisible.

- Parfaitement, regarder. Si ça ne te plaît pas, tu peux descendre en marche.

- Une dame?

- Oui, quoi, pas un mec, tête de con !

- On va se cacher derrière un buisson et regarder...

- Pas exactement. Tu verras, j'ai bien mieux que ça.

- qui est-ce?

- Cette petite salope de l'hôtel.

Peter n'y comprenait plus rien.

- Celle dont tu m'avais parlé? La fille qui vient de New York?

- Ben voyons. (Jim contourna la place; en passant devant l'hôtel, il ne daigna même pas y jeter un coup d'oeil .)

- Je croyais que tu couchais avec elle.

- Oh, c'était des histoires. Et alors ? J'avais exagéré un peu, quoi. La vérité, c'est qu'elle a jamais voulu que je la touche. Bon, j'ai inventé des choses, c'est pas grave, non ?

Elle m'a vraiment fait tourner en bourrique. Je l'ai amenée chez

Humphrey, je lui ai sorti mes trucs qui marchent à

tous les coups... En tout cas, je voudrais voir ce qu'elle fabrique quand elle ne sait pas que je la regarde.

quittant la rue des yeux pendant un bon moment, Jim se pencha pour prendre quelque chose sous son siège. Il se redressa avec un large sourire, tenant à la main une longue-vue en cuivre.

- Avec ça! Un sacré grossissement, petit! Elle m'a co'té soixante dollars chez Apple.

- Mmmm... fit Peter, c'est vraiment le truc le plus bizarre que j'aie jamais entendu.

Il se laissa aller sur son siège, mais se redressa un petit moment plus tard, en se rendant compte que Jim garait la voiture. Il regarda dehors.

- Pas ici, quand même...

-Terminus, tout le monde descend!

Hardie lui donna un coup d'épaule, et Peter, qui avait ouvert la portière, se retrouva dehors, un peu titubant.

Devant eux, se dressait la cathédrale St. Michael, sombre et imposante.

Frissonnant dans le vent glacial, les deux garçons s'arrêtèrent devant une porte latérale de la cathédrale.

- Et alors, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? Je ne sais pas si tu as vu, mais il y a un cadenas.

- Arrête. C'est pas pour rien que j'ai travaillé dans un hôtel.

Hardie sortit un trousseau de clefs de la poche de son blouson. De l'autre main, il tenait toujours la longue-vue et la bouteille.

- Va pisser un coup dans l'allée pendant que j'essaie les clefs.

Il posa la bouteille et se pencha vers le cadenas.

Peter s'éloigna de quelques pas. D'ici, avec sa longue façade grise, l'église ressemblait à une prison. Il ouvrit sa braguette et se mit à

uriner, éclaboussant ses bottes. Puis, s'appuyant d'un bras contre un arbre, il baissa la tête dans une attitude méditative et se mit tranquillement à vomir. Il se demandait s'il ne ferait pas mieux de rentrer chez lui lorsque Jim Hardie lui cria:

- Alors, t'arrives?

Avec un sourire triomphal, Hardie brandissait les clefs et la bouteille; la porte était ouverte. Il ressemblait à une des gargouilles de la cathédrale.

- Non, dit Peter.

- Allez, viens. T'as pas de couilles, ou quoi?

Peter le suivit en titubant à l'intérieur de la cathédrale froide et sombre, avec des lueurs de profondeurs sous-marines. Peter s'immobilisa sur le sol de briques, se sentant perdu dans cet immense espace clos. Il tendit les bras et ne rencontra que le vide glacé. Il entendit Hardie s'affairer avec son chargement.

- Tiens, où tu es? Attrape ça.

Peter referma automatiquement la main sur la longue-vue, et entendit Jim s'éloigner sur sa gauche, faisant claquer ses talons sur le sol.

Il se tourna vers le bruit et aperçut la chevelure de Jim briller dans l'obscurité.

- Par ici ! Les escaliers sont quelque part de ce côté...

Peter avança d'un pas et se heurta le genou contre un banc.

- Fais pas de bruit !

- Je te vois pas!

- Merde! Par ici.

Il sentit plutôt qu'il ne vit Jim lui faire signe, et avança prudemment dans cette direction.

- Voilà. Tu vois l'escalier? On monte. «a mène à une espèce de balcon.

- T'es déjà venu? dit Peter, surpris.

- Bien sûr. C'que tu peux être con. Des fois, on venait avec Penny; on

s'envoyait en l'air dans les stalles. Et alors? Elle est pas catholique non plus.

Les yeux de Peter s'étaient adaptés à la pénombre diffuse, et il pouvait discerner l'intérieur de la cathédrale.

C'était la première fois qu'il y entrait. Elle était beaucoup plus grande que la chapelle de banlieue, toute blanche, o

ses parents passaient une heure à Noël et à P,ques.

D'énormes piliers divisaient le vaste espace; du tissu blanc recouvrant l'autel émanait une clarté fantomatique. Il rota, et sa bouche s'emplit d'un go't de vomi. L'escalier que Jim lui montrait était en briques, assez large, et montait en biais le long du mur.

- En haut, tu verras, on arrive au beau milieu de la façade, face à la place-c'est là qu'est sa chambre, tu piges? Avec une longue-vue, c'est comme si on y était.

- Je ne vois pas l'intérêt.

- T'inquiète pas, je t'expliquerai plus tard. Allez, on y va.

Il commença à monter. Peter ne bougea pas.

- Attends, dit Hardie en redescendant de quelques marches. J'ai ce qu'il te faut.

Il sortit son paquet de cigarettes et lui en tendit une.

- Ici ?

- Pourquoi pas? Personne va te voir.

Il alluma leurs cigarettes. Un moment, la flamme du briquet fit rougeoyer le mur de brique, cachant tout le reste. La fumée lui fit du bien, lui faisant presque retrouver le go't de la bière par-delà l'odeur de vomi.

- Tire quelques bouffées, et ça ira mieux, tu verras.

Hardie avait raison; cela le calmait.

- Allez, viens.

Il se remit à monter; cette fois, Peter le suivit.

L'escalier débouchait sur une étroite galerie gagnant la façade, où s'ouvrait une fenêtre donnant sur la place.

Lorsque Peter y arriva, Jim était déjà perché sur l'appui en pierre.

- Tu me croiras si tu veux, mais avec Penny, on a passé des moments formidables juste ici.

Il écrasa sa cigarette.

- «a les rend dingues. Ils passent des semaines à se demander qui a pu fumer ici. Tiens, bois un coup.

Il lui tendit la bouteille.

Peter secoua la tête et lui donna la longue-vue.

- Bon, maintenant qu'on est là, explique-toi.

Il s'assit également sur l'appui; la pierre était glacée. Il enfonça les mains dans les poches de son blouson.

Hardie consulta sa montre.

- On va commencer par un peu de magie. Regarde bien dehors.

Peter regarda: la place, les arbres silhouettés par les réverbères, les contours sombres des maisons. Il remarqua qu'aucune des fenêtres de l'hôtel Archer n'était éclairée.

- Une, deux, trois!

A trois, les réverbères s'éteignirent.

- Il est deux heures.

- C'est ça, ta magie?

- Rallume-les, si t'en es capable.

Hardie se tourna face à la place et leva la longue-vue.

- Dommage qu'elle n'ait pas allumé la lumière. Mais si elle approche de la fenêtre, j'arriverai à la voir. Tu veux jeter un coup d'oeil?

Peter prit la longue-vue et la pointa sur l'hôtel.

- Sa chambre est juste au-dessus de l'entrée. Voilà, un peu plus bas.

- Je vois bien la fenêtre, mais il n'y a rien d'autre.

Attends. ..

Il venait d'apercevoir un point rouge dans les ténèbres de la chambre.

- On dirait qu'elle fume.

- Exactement. Elle est assise dans sa chambre et elle fume.

- On est venu ici rien que pour la voir fumer?

- Attends, je vais t'expliquer. Bon, le premier jour qu'elle arrive à l'hôtel, je fais quelques travaux d'ap-proche, tu vois, mais elle m'envoie sur les roses. Puis, un peu plus tard, c'est elle qui me demande de la sortir. Elle a envie que je l'emmène chez Humphrey. On y va, et là, c'est tout juste si elle fait encore attention à moi. J'étais de mauvais poil, je te dis que ça. Enfin quoi, pourquoi me faire perdre mon temps si elle n'est pas intéressée, hein ?

Eh bien, tu sais pourquoi? Elle voulait faire la connaissance de Lewis Benedikt. Tu le connais, non ? Le gars dont on dit qu'il se serait débarrassé de sa femme en France.

- En Espagne, rectifia Peter, qui avait des idées très compliquées au sujet de Lewis Benedikt.

- Peu importe. En tout cas, je suis s'ûr que c'est pour ça qu'elle voulait que je l'emmène au bar. Elle doit avoir un faible pour les mecs qui ont liquidé leur gonzesse.

- Je ne crois réellement pas qu'il l'ait fait. C'est un brave type. Moi, en tout cas, je le crois. Simplement, il y a des fois où les femmes sont... où les femmes sont... tu sais bien.

- Je me fous complètement s'il l'a tuée ou pas... Eh, elle a bougé!

Il resta un moment silencieux, puis passa brusquement la longue-vue à Peter.

- Vite, dépêche-toi de regarder.

Peter chercha la fenêtre, vit passer le A de l'enseigne dans son champ

de vision, revint sur le A et releva la longue-vue. Il eut un mouvement de recul involontaire. La femme était debout à la fenêtre, une cigarette à la main; souriante, elle le regardait droit dans les yeux. Il crut qu'il allait vomir de nouveau.

- Elle nous regarde!

- Allons, prends-toi. Elle est de l'autre côté de la place, et nous sommes dans le noir. Mais tu vois ce que je veux dire.

Peter lui rendit l'instrument.

- Comment ça, ce que tu veux dire?

- Plutôt bizarre, non? Deux heures du matin, et elle est dans sa chambre, la lumière éteinte, tout habillée et fumant une cigarette?

- Et après?

- Ecoute, j'ai vécu toute ma vie dans cet hôtel, exact ?

Je sais comment les gens se comportent dans un hôtel.

Même les vieux qui ont des chambres au mois. Ils re-gardent la télé, ils demandent qu'on leur monte à boire ou à manger, ils laissent traîner leurs vêtements partout, on trouve des bouteilles dans les armoires, des bagues sur les tables, des fois, ils font des petites partouzes dans leur chambre et après, il faut nettoyer la moquette. La nuit, on les entend parler tout seuls, ou bien ronfler, cracher-bref, on entend tout. On les entend même pisser dans le lavabo. Les murs sont épais, d'accord, mais pas les portes, tu saisis ? Si on est dans le couloir, on les entend pratiquement se brosser les dents.

- Et alors? insista Peter.

- Eh bien, elle, elle ne fait rien de tout ça. Elle ne fait jamais aucun bruit. Elle ne regarde pas la télé. Sa chambre n'a pratiquement jamais besoin d'être nettoyée. Même le lit est toujours fait. Curieux, non ? qu'est-ce qu'elle fait-elle s'allonge sur le couvre-lit? Elle reste debout toute la nuit?

- Elle est toujours là?

- Ouais.

- Fais voir.

Peter prit la longue-vue. La femme était toujours à la fenêtre, et un léger sourire planait sur ses lèvres, comme si elle savait qu'ils parlaient d'elle. Peter frissonna et lui rendit l'instrument.

- Et ce n'est pas tout, continua Jim. quand elle est arrivée, j'ai monté sa valise. J'ai bien dû porter un million de valises depuis que je suis né, et tu peux me croire si je te dis que celle-là était vide. Oh, il y avait peut-être quelques journaux dedans, mais rien de plus. Une fois, quand elle était partie travailler, j'ai regardé dans les placards. Rien.

Pas un vêtement. Et pourtant, elle ne porte pas toujours la même chose. O' est-ce qu'elle les met, hein ? Deux jours plus tard, je suis allé regarder de nouveau, et cette fois, le placard était plein de vêtements- comme si elle savait que quelqu'un était venu regarder. C'est ce soir-là qu'elle m'a demandé de l'emmener chez Humphrey, et je croyais qu'elle allait m'engueuler, mais elle m'a à peine parlé de la soirée. La seule chose qu'elle m'ait dite, ou à peu près, c'est: " Je voudrais que vous me présentiez à ce monsieur. "- " Lewis Benedikt ? " ai-je dit, et elle a incliné la tête, comme si elle connaissait déjà son nom. On est allés le voir, j'ai fait les présentations, et tu sais quoi ? Il s'est enfui comme un lapin.

- Benedikt ? Mais pourquoi ?

- Elle devait lui faire peur.

Jim abaissa la longue-vue et alluma une nouvelle cigarette, sans cesser de regarder Peter.

- Veux-tu que je te dise ? A moi aussi, elle me faisait peur. Des fois, elle a une de ces façons de vous regarder...

- quand elle croit que tu es allé fouiller dans sa chambre, par exemple?

- Peut-être. Mais elle a un drôle de regard quand même. «a te remue vachement, je t'assure. Ah oui, il y a aussi ça. En passant dans le couloir la nuit, on voit si la lumière est allumée dans les chambres, pas ? Il y a un rai de lumière en bas de la porte. Eh bien, chez elle, la lumière n'est jamais allumée. Jamais. Mais un soir... c'est

complètement dingue...

- Raconte.

- Une nuit, j'ai vu une sorte de clignotement sous sa porte, une lumière instable, tremblotante -comme du radium, tu vois? Une lumière froide, verdâtre. S'rement pas du feu, et en tout cas pas une de nos lampes.

- Complètement idiote, ton histoire.

- Je te dis que je l'ai vu.

- D'accord, mais ça ne veut rien dire. De la lumière verte, et alors?

- Pas simplement verte, en même temps. .. scintillante, argentée. En tout cas, c'est pour ça que je voulais voir ce qu'elle fabrique la nuit dans sa chambre.

- Bien, alors, maintenant qu'on l'a vu, on peut partir.

Mon père n'aime pas que je rentre trop tard.

- Attends...

Il regarda de nouveau par la longue-vue.

- J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose. Elle n'est plus à la fenêtre. Merde alors!

Il abaissa l'instrument.

- Oui, c'est ça, j'ai vu un mouvement dans le hall. Elle est sortie !

- Je suis sûr qu'elle vient ici !

Peter descendit de l'appui et suivit la galerie en direction de l'escalier.

- Allons, chochotte, tu vas pas faire dans ta culotte?

Pourquoi voudrais-tu qu'elle vienne ici, puisqu'elle n'a pas pu nous voir ? Mais elle va quelque part, et je voudrais bien savoir où. Tu viens ou pas?

Il rassemblait déjà le télescope, la bouteille, les cigarettes et le trousseau de clefs.

- Viens, dans une minute, elle sera dans la rue.

Dépêche-toi !

- Je ne fais que ça!

Ils descendirent les escaliers en courant. Hardie fila le long de la nef latérale, et ouvrit la porte, ce qui donna à

Peter, moins sûr de lui, suffisamment de lumière pour éviter les colonnes et les bancs. Lorsque Jim eut refermé le cadenas, ils coururent vers la voiture. Peter avait le coeur battant, en partie parce qu'il était soulagé d'être sorti de la cathédrale. Il restait toutefois tendu. Il s'imaginait la femme qu'il avait vue à la fenêtre traverser la place enneigée dans sa direction, et c'était la méchante reine de Blanche-Neige, cette femme qui n'allumait jamais la lumière, ne dormait jamais dans son lit et qui pouvait le voir à la fenêtre d'une église, dans la nuit noire.

Il se rendit compte que ses idées s'étaient éclaircies. Dès qu'il fut monté à côté de Jim, il dit:

- La peur, ça desoûle drôlement.

- Elle ne venait pas ici, crétin.

Hardie démarra en faisant hurler les pneus. Peter scruta anxieusement la vaste étendue blanche de la place, mais ne vit que les silhouettes noires des arbres dénudés et la statue grisâtre au centre; aucune méchante reine ne venait vers eux. L'image avait été si claire dans son esprit qu'il continua à regarder la place lorsque Jim se fut engagé dans Wheat Row.

- Elle descend les marches, murmura Jim lorsqu'ils furent arrivés au croisement. (Jim regarda en direction de l'hôtel et aperçut effectivement la jeune femme gagner le trottoir sans se presser. Elle portait un pardessus long, un foulard dont les extrémités flottaient dans le vent, un chapeau. Vêtue de cette façon tellement normale, elle paraissait d'autant plus absurde dans cette rue déserte, à

deux heures du matin; Peter fut pris d'un rire nerveux.) Jim éteignit les phares et roula lentement jusqu'aux feux. Sur le trottoir opposé, au loin, la femme s'éloignait rapidement dans l'obscurité.

- Allez, on rentre, dit Peter.

- Ne recommence pas avec ça. Je veux voir où elle va.

- Et si elle nous voit?

- T'inquiète pas, elle nous verra pas.

Il tourna à gauche et continua à longer la place, passant lentement devant l'hôtel. Il n'avait toujours pas rallumé ses phares. La place était plongée dans l'obscurité, mais les rues restaient éclairées jusqu'à l'aube; au-delà de Main Street, les deux garçons la virent passer dans la lumière d'un réverbère. Jim s'arrêta et ne repartit que lorsqu'elle eut traversé la rue suivante.

- Elle se promène, tout simplement, dit Peter. Elle a sans doute des insomnies, et elle va se promener la nuit.

- «a m'étonnerait.

- Je n'aime pas ça.

- D'accord, comme tu veux. Descends et rentre chez toi à pied!

Furieux, Jim se pencha vers la portière du côté passager et l'ouvrit.

- Allez, cours, rentre chez toi !

Assis dans le vent glacé qui s'engouffrait, Peter eut presque envie de le prendre au pied de la lettre.

- Tu devrais rentrer aussi, dit-il.

- Nom de Dieu! siffla Jim. Descends ou ferme la portière! Attends... Eh, regarde!

Une voiture arrivait dans la rue. Elle s'arrêta sous un réverbère; sans se presser, la femme approcha; la portière s'ouvrit et elle monta.

- J'ai déjà vu cette voiture quelque part, fit observer Peter.

- Y'a des chances. Une Camaro bleue modèle soixante-quinze; elle appartient à cette nouille de Freddy Robinson.

La Camaro repartit, et Jim reprit de la vitesse.

- Eh bien, tu sais ce qu'elle fait la nuit, maintenant.

- Peut-être.

- Peut-être? qu'est-ce que tu voudrais que ça soit?

Robinson est marié, mais ça ne va pas avec sa femme. En fait, ma mère a appris par Mrs. Venuti qu'elle veut divorcer.

- Parce qu'il court les collégiennes, hein? Il les prend au berceau, notre Freddy Robinson. Tu l'as déjà vu sortir avec une fille?

- Oui.

- qui était-ce?

- Une fille de terminale, répondit Peter, estimant inutile de préciser qu'il s'agissait de Penny Draeger.

- Tu vois? Une femme de cet âge, c'est pas dans ses habitudes. Où est-ce qu'ils peuvent bien aller?

Robinson se dirigeait vers le nord-ouest de Milburn, faisant apparemment des détours inutiles, mais s'éloignant constamment du centre. Les maisons à peine visibles sous la voûte noire du ciel, derrière leurs pelouses blanches, paraissaient sinistres à Peter; l'immensité de la nuit les ramenait à une autre dimension-plus grandes que des maisons de poupées, mais plus petites que la réalité.

Devant eux, les feux arrière de la Camaro s'éloignaient, pareils aux yeux d'un chat.

- Voyons... Maintenant, il va tourner à droite, et prendre Bridge Road.

- Mais comment peux-tu...

Peter se tut, en voyant la voiture de Robinson faire exactement ce que Jim avait prédit.

- Où va-t-il?

- Vers le seul endroit du quartier qui ne soit pas une jolie petite maison avec une balançoire sur le gazon.

- La gare désaffectée?

- Tu as gagné un cigare. Ou plutôt, une cigarette.

Ils allumèrent des Marlboros; un moment plus tard, la Camaro de Robinson s'engageait dans le parking de l'ancienne gare de Milburn. Cela faisait des années que la compagnie essayait de vendre ce bâtiment, qui n'était plus guère qu'une boîte vide, avec un plancher

grossier et un guichet. Sur les voies envahies par les mauvaises herbes, deux wagons rouillés étaient garés depuis de longues années- les deux garçons les avaient toujours vus là.

Jim coupa le moteur en bas de Bridge Road, et ils attendirent. D'abord la femme, puis Robinson sortirent de la Camaro. Peter regarda Jim du coin de l'oeil, redoutant ce que celui-ci allait faire. Lorsque les deux silhouettes eurent contourné la gare, il ouvrit sa portière.

- Non, dit Peter.

- Comme tu veux. Tu peux rester ici.

- A quoi ça sert ? Tu veux les surprendre en train de se peloter ?

- Idiot, ce n'est pas ce qu'ils vont faire. Dans cette vieille gare glaciale et pleine de rats? Il a assez d'argent pour se payer un motel.

- Mais alors quoi?

- Je veux savoir ce qu'elle va lui dire. C'est elle qui l'a amené ici, après tout.

Refermant la portière, il monta rapidement la rue déserte.

Peter appuya sur la poignée et sentit la serrure céder d'un cran, puis de deux. Jim Hardie était complètement fou: à quoi bon le suivre dans cette bêtise, au risque d'avoir des ennuis? Ils s'étaient déjà introduits dans une église, y avaient fumé et bu du whisky, mais cela ne suffisait pas à Jim, il fallait qu'il suive cet amateur de petites filles et cette femme pour le moins inquiétante.

quoi? Le sol vibra, et venant de nulle part, un vent glacial le gifla. Des glapissements et des cris se firent entendre du côté de la station; il y avait plusieurs voix, au moins trois. Peter avait l'impression qu'un poing lui marte-lait le crâne.

La nuit s'épaissit autour de lui, et il crut qu'il allait s'évanouir; il entendit vaguement Jim Hardie s'étaler dans la neige, au bout de la rue, et soudain, tout-eux-mêmes, la vieille gare, la rue - fut submergé par une intense lumière blanche, qui ne dura toutefois qu'un instant.

Il se retrouva dehors, debout sur la chaussée qui semblait tressailler à nouveau; il vit son ami assis par terre, blanc des pieds à la tête. Les sourcils de Jim paraissaient verdâtres et lumineux dans l'obscurité,

comme les aiguilles d'une montre-la neige faisait cela, des fois, lorsque la lumière de la lune arrivait sous un certain angle...

Peter vit Jim se relever et courir vers la gare, et il pensa: C'est ça l'ennui, avec Jim, non seulement il est fou, mais il faut toujours qu'il aille jusqu'au bout...

A ce moment, ils entendirent tous deux le hurlement de Freddy Robinson.

Peter s'accroupit derrière la voiture, comme s'il s'attendait à une fusillade. Il entendait toujours les pas de Jim s'éloigner vers la gare. Soudain, le bruit de pas cessa; pris de panique, Peter regarda prudemment par le côté de la voiture. Le dos et les jambes poudrés de neige étincelante, Jim risquait un coup d'oeil sur le côté de la gare, imitant sans s'en rendre compte la posture de Peter.

Il aurait préféré être à deux cents mètres de là, muni de sa longue-vue.

Toujours accroupi, Jim s'écarta prudemment de quelques pas; Peter savait que, de là, il pouvait découvrir tout l'arrière de la gare: le quai et les marches descendant vers les voies; les deux wagons abandonnés se trouvaient de l'autre côté du bâtiment.

Soudain, Jim fit volte-face, et, plié en deux, revint à la voiture en courant de toutes ses jambes. Sans lui parler ni même le regarder, Jim se précipita dans la voiture et mit le moteur en marche. Peter se hâta de monter, les genoux raides à force d'être resté accroupi.

- Alors, que s'est-il passé?

- Tais-toi.

- qu'as-tu vu?

Hardie accéléra, engagea la première d'un coup de pouce et embraya; la voiture bondit en avant dans un hurlement de pneus.

- Alors, tu as vu quelque chose?

- Non.

- Tu as senti la terre trembler? Pourquoi est-ce que Robinson a crié?

- J'en sais rien. Il était allongé sur les rails.

- Et elle, tu l'as vue?

- Non. Elle devait être de l'autre côté.

- Tu as dû voir quelque chose, quand même, pour décamper aussi vite !

- Moi au moins, j'y suis allé.

Cela fit taire Peter, mais Jim continuait déjà:

- Espèce de trouillard, tu t'es caché derrière la voiture comme une petite fille ! Maintenant, écoute-moi bien. Si jamais quelqu'un te demande où on était cette nuit, tu diras que tu jouais au poker avec moi; on jouait au poker chez toi, dans la pièce du bas, comme hier soir, t'as compris ? Il ne s'est rien passé du tout, d'accord ? On a bu deux ou trois bières, puis on a continué la partie d'hier soir. C'est d'accord?

- D'accord, mais...

- D'accord, c'est d'accord. - Hardie lui lança un regard furieux.-Bon, tu veux savoir ce que j'ai vu ? Eh bien, quelque chose m'a vu. Et tu sais quoi, ou qui? Un petit gosse était perché sur le toit de la gare; je suis sûr qu'il m'observait depuis le début.

C'était complètement imprévu.

- Un gosse ? C'est complètement dingue. A trois heures du matin, par ce froid? Et comment veux-tu qu'il soit monté sur le toit de la gare ? Il n'y a pas moyen; on a essayé assez souvent, quand on était à l'école.

- En tout cas, il y était et il me regardait. Il y a encore un petit détail, ajouta Hardie en prenant sauvagement un virage, évitant de peu une rangée de boîte aux lettres. Il était pieds nus. Et je suis presque sûr qu'il n'avait pas non plus de chemise.

Peter était réduit au silence.

- Il m'a fichu une frousse bleue, j'te dis que ça. Alors, je me suis taillé. Et aussi, mon vieux, je crois bien que Freddy Robinson est mort. Alors, si quelqu'un pose des questions, on a joué au poker toute la nuit.

- Si c'est ce que tu veux.

- C'est ce que je veux.

Omar Norris eut un réveil désagréable. Après que sa femme l'eut mis à la porte, il avait passé la nuit dans ce qu'il considérait comme son ultime refuge, un des wagons abandonnés près de l'ancienne gare et,

s'il avait entendu des bruits dans son sommeil d'alcoolique, il ne s'en souvenait plus. Il fut donc particulièrement contrarié de constater que ce qu'il avait pris pour un ballot de vieux chiffons entre les rails, était en réalité un cadavre humain. Il ne dit pas: " Oh non ! pas une deuxième fois ! " (en fait, il dit simplement: " Merde alors ! ") mais c'était bien cela qu'il voulait dire.

Les jours et les nuits suivants, Milburn fut le théâtre de divers événements d'importance variable (ou qui furent jugés tels sur le moment). Certains de ces événements parurent insignifiants aux personnes concernées, d'autres leur semblèrent troublants ou désagréables, et d'autres encore furent ressentis comme étant d'une grande importance. Pourtant, tous faisaient partie d'un ensemble qui allait bouleverser la vie de Milburn et, à cet égard, tous étaient importants.

La femme de Freddy Robinson apprit que son mari n'avait souscrit qu'une assurance-vie des plus maigres, et que l'agent d'assurances qui avait jadis rêvé d'être admis au club des millionnaires ne valait plus, mort, que quinze mille dollars. Des larmes dans la voix, elle téléphona à

Aspen, dans le Colorado, à une sœur qui ne s'était jamais mariée, et s'entendit dire:

- Je t'avais prévenue que c'était un bon à rien. Vends donc ta maison et viens vivre ici, où le climat est sain. quel genre d'accident a-t-il eu, d'ailleurs, mon pauvre chou?

C'était exactement la question que se posait le médecin légiste du Broome County, devant le cadavre de cet homme de trente-quatre ans, qui avait perdu tout son sang et la majeure partie de ses organes internes. Un moment, il songea à indiquer comme cause du décès " hémorragies massives ", puis se ravisa et écrivit " dommages internes importants ", suivi d'une longue note explicative se terminant sur la conjecture que les " dommages " en question auraient été causés par un animal en maraude; et Elmer Scales restait assis toutes les nuits, son fusil sur les genoux, ignorant qu'il n'y aurait plus de victimes chez les bovins, et que le personnage qu'il avait entrevu était à

la recherche d'un gibier plus intéressant; et Walt Hardesty paya un verre à Omar Norris dans l'arrière-salle du bar de Humphrey et entendit Omar dire que, maintenant qu'il avait eu le temps d'y réfléchir, il pensait avoir entendu une ou deux voitures cette nuit-là, et qu'il lui semblait aussi que ce n'était pas tout, non, il lui semblait qu'il

y avait également eu une sorte de bruit et une sorte de lumière.

- Du bruit? De la lumière? Fous-moi le camp d'ici, Omar, explosa Hardesty, mais après le départ d'Omar, il resta un bon moment à finir sa bière et à se demander sérieusement ce qui se passait dans cette ville; et l'excellente jeune femme qui avait été embauchée par Hawthorne & James annonça à ses employeurs qu'elle désirait quitter l'hôtel Archer et qu'elle avait entendu dire que Mrs Robinson mettait sa maison en vente; auraient-ils la gentillesse de demander à leur ami de la banque de s'occuper du financement? Il s'avéra qu'elle avait un compte fort bien garni à la caisse d'épargne de San Francisco;

et Sears et Ricky se regardèrent avec, chose étrange, une espèce de soulagement, comme si l'idée que cette maison p't rester vide leur déplaisait, et lui dirent qu'ils pourraient probablement parvenir à un arrangement avec Mr. Barnes;

et Lewis Benedikt se promit d'appeler son ami Otto Gruebe afin de fixer une date pour aller chasser le raton laveur avec les chiens;

et Larry Mulligan, qui préparait le corps de Freddy Robinson pour les obsèques, regarde le visage du cadavre et se dit: Ciel, il a d° voir le diable qui venait le chercher.

et Nettie Dedham, prisonnière de son fauteuil roulant comme elle l'était de son corps paralysé, regardait par la fenêtre de la salle à manger comme elle aimait le faire chaque soir, lorsque Rea donnait à manger aux chevaux, et pencha la tête de côté pour mieux voir la lumière du soir sur les champs. Elle vit alors une silhouette qui arrivait, et Nettie, qui comprenait encore plus de choses que sa sœur ne l'en pensait capable, la regarda craintivement approcher de la maison et de l'écurie. Elle émit quelques sons étranglés, tout en sachant que Rea ne pourrait les entendre. La silhouette grandissait, obsédante comme un souvenir. Nettie craignait que ce ne f't le garçon dont Rea avait parlé-un garçon qui ne se contrôlait pas, et qui en voulait à Rea de l'avoir dénoncé à la police. Tremblante, Nettie regarda la silhouette qui approchait de plus en plus dans le champ, s'imaginant ce que son existence allait devenir si jamais ce garçon faisait quelque chose à Rea.

Soudain, elle poussa un glapissement de terreur et faillit tomber de son fauteuil roulant. L'homme qui s'avancait vers l'écurie était son frère Stringer; il portait la même chemise marron que le jour de sa mort: elle était couverte de sang, exactement comme quand on l'avait

allongé sur la table de la cuisine et enveloppé dans des couvertures, mais ses bras étaient intacts. Stringer regarda dans sa direction à

travers la petite cour, puis écarta les barbelés des deux mains, passa sous la clôture et alla droit vers la fenêtre. Il lui sourit, tandis que Nettie rejetait la tête le plus loin possible en arrière, puis repartit vers l'écurie.

Et Peter Barnes descendit à la cuisine pour prendre un petit déjeuner rapide, plus rapide que jamais ces jours-ci, depuis que sa mère était devenue tellement introspective, et il trouva son père assis devant une tasse de café refroidi.

- Jour, p'pa, lui dit-il. Tu vas être en retard à la banque.

- Je sais, lui répondit son père. Je voudrais te parler de quelque chose. Il y a un moment que nous n'avons pas parlé sérieusement, Pete.

- Oui, c'est vrai. Mais ça ne peut pas attendre ? Je dois aller au lycée.

- Tu n'arriveras pas en retard, ne t'inquiète pas, mais je crois vraiment que cela ne peut pas attendre. Cela fait déjà deux jours que j'y pense.

- Ah oui?

Peter se versa un verre de lait, sachant que c'était probablement important. Son père prenait toujours son temps pour parler des sujets importants; il les ruminait comme s'il s'agissait d'emprunts à la banque, puis vous tombait dessus quand son plan était parfaitement au point.

- Je pense que tu vois trop souvent Jim Hardie, commença-t-il. Ce garçon ne vaut pas grand-chose, et il te donne de mauvaises habitudes.

- Je ne crois pas que ce soit vrai, rétorqua Peter, piqué

au vif. Je suis assez grand pour avoir ma vie. Et, d'ailleurs, Jim est loin d'être aussi mauvais que les gens le disent. Il est parfois assez impétueux, c'est tout.

- Comme samedi soir, par exemple?

- Pourquoi? Nous avons fait du bruit?

Walter Barnes ôta ses lunettes et les frotta sur son veston.

- Essaies-tu toujours de me faire croire que vous étiez ici ce soir-là?

Peter comprit qu'il serait inutile de s'obstiner. Il secoua la tête.

- Je ne sais pas où tu étais, et je ne te le demanderai pas. Tu as dix-huit ans, et tu as le droit d'avoir ta vie personnelle. Mais je veux que tu saches qu'à trois heures du matin, ta mère, ayant cru entendre un bruit, s'est levée et a fait le tour de la maison. Tu n'étais pas en bas avec Jim Hardie. En fait, tu n'étais nulle part dans la maison.

Walter Barnes rechaussa ses lunettes, et Peter sut qu'il allait passer aux choses sérieuses.

- Je n'ai rien dit à ta mère parce que je voulais lui éviter de se faire du souci. Elle est tendue depuis quelque temps.

- Oui, on se demande ce qui la met tellement en colère ?

- Je n'en sais rien, répondit son père, qui en avait une idée approximative. Je pense qu'elle se sent seule.

- Elle a pourtant un tas d'amies, ne serait-ce que Mrs.

Venuti, qu'elle voit presque tous les jours...

- N'essaie pas de dévier la conversation. Je vais te poser quelques questions, Pete. As-tu joué un rôle quelconque dans la mort de ce cheval, chez les sœurs Dedham ?

- Non! s'exclama Peter, choqué.

- Et je suppose que tu ignores tout de l'assassinat de Rea Dedham?

Pour Peter, les sœurs Dedham étaient des images sortant d'un livre d'histoire.

- Assassinée? Mon Dieu, je...-Il regarda autour de lui avec effarement. - Je ne le savais même pas.

- C'est ce que je pensais. Je ne l'ai moi-même appris qu'hier. Le garçon qui nettoie les écuries a découvert son corps hier après-midi. Ça sera aux informations aujourd'hui, et ce soir, les journaux en parleront.

- Pourquoi me demander cela à moi?

- Parce que les gens vont penser que Jim Hardie est peut-être impliqué

dans cette affaire.

- quelle idiotie! C'est du délire!

- Je l'espère pour Eleanor. Et pour te dire la vérité, je vois mal son fils faire une chose pareille.

- Il en serait absolument incapable, c'est simplement un garçon impétueux, qui ne sait pas s'arrêter...

Se rendant compte de ce qu'il disait, Peter se tut.

Son père soupira.

- Cela m'inquiétait... Les gens savent que Jim en veut à

ces pauvres vieilles femmes. Personnellement, je suis s'ûr qu'il n'a rien à voir avec cela, mais Hardesty va certainement lui poser quelques questions.

Il porta une cigarette à la bouche, mais ne l'alluma pas.

- Nous devrions parler plus souvent, Pete. L'année prochaine, tu vas aller à l'université, et c'est probablement la dernière année où notre famille se trouve réunie. Le second week-end qui vient, nous allons recevoir des amis, et j'aimerais que tu sois disponible. C'est d'accord?

C'était donc cela, son plan.

- Bien s'ûr, dit-il avec soulagement.

- Et tu resteras jusqu'au bout? Je voudrais que tu participes vraiment.

- D'accord.

En regardant son père, Peter eut l'impression qu'il avait étonnamment vieilli. Son visage était ridé, avec des poches sous les yeux, marqué par des années de soucis.

- Et nous pourrions de nouveau parler, le matin?

- Si tu veux, bien s'ûr.

- Et moins de soirées dans les bars avec Jim Hardie.

Cette fois, c'était un ordre, pas une question, et Peter acquiesça de la tête.

- Sinon, tu finiras par avoir des ennuis.
- Il n'est pas aussi mauvais que les gens se l'imaginent, tu sais. Simplement, il va toujours jusqu'au bout...
- «a va. Tu devrais aller au lycée. Veux-tu que je te conduise ?
- J'aime mieux y aller à pied. Sans ça, je serai de toute façon en avance.
- Comme tu voudras, Pete.

Cinq minutes plus tard, Peter portait, ses livres sous le bras, l'estomac encore contracté par la peur: il avait craint que son père ne l'interroge sur samedi soir-il avait tout fait pour chasser de son esprit le souvenir de cet épisode mais sa peur n'était plus qu'un frémissement entouré

d'un océan de soulagement. Son père tenait bien davantage à se rapprocher de lui qu'à savoir ce qu'il fabriquait avec Jim Hardie; ce samedi soir allait peu à peu s'es-tomper, devenir aussi lointain que les sœurs Dedham.

Il tourna le coin de la rue. En quelque sorte, le tact de son père le protégeait contre les événements mystérieux et incompréhensibles de l'avant-veille. Oui, son père le protégeait, et ces choses terrifiantes n'auraient pas lieu; même son immaturité le protégeait. S'il ne commettait pas d'imprudences, la terreur ne s'emparerait pas de lui.

Lorsqu'il arriva sur la place, sa peur s'était presque entièrement dissipée. Normalement, il serait passé devant l'hôtel, mais il ne voulait pas courir le risque de revoir cette femme. Il fit donc le détour par Wheat Row. L'air froid et sec fouettait son visage; des moineaux bruyants s'étaient rassemblés sur la place enneigée, décrivant de rapides zigzags. Une Buick noire passa à côté de lui, et il aperçut les deux vieux avocats que son père connaissait à l'intérieur. Ils paraissaient gris et fatigués. Il les salua, et Ricky Hawthorne lui rendit son salut en levant la main.

Il était presque arrivé au bout de Wheat Row et allait passer devant la Buick qui s'était arrêtée, lorsqu'un vacarme venu de la place le fit se retourner. Un homme grand et musclé portant des lunettes de soleil marchait dans la neige. L'inconnu portait une vareuse de matelot et un bonnet de tricot; il devait avoir la tête rasée, car la peau était toute blanche autour des oreilles. L'homme faisait claquer ses mains, mettant en fuite les moineaux qui s'éparpillaient dans tous les sens; il y avait dans son geste quelque chose d'irrationnel, de bestial presque.

Personne d'autre ne le voyait, ni les hommes d'affaires qui montaient les élégants perrons dix-huitième de Wheat Row, ni les secrétaires qui les suivaient avec leurs pardessus courts et leurs longues jambes. L'homme frappa de nouveau dans ses mains, et Peter s'aperçut qu'il le regardait fixement, avec un sourire de léopard affamé. Il venait dans sa direction, et Peter se rendit compte qu'il avançait plus rapidement que ses pas ne pouvaient l'expliquer. Il fit volte-face, et aperçut, assis sur une des vieilles tombes entourant St. Michael, un petit garçon aux cheveux en bataille et au visage stupide et souriant. Bien que moins féroce, il était de la même nature que l'homme. Lui aussi regardait fixement Peter qui se souvint de ce que Jim Hardie avait vu à la gare. Le visage imbécile se tordit en un rictus hilare. Peter faillit en lâcher ses livres; il se mit à

courir, et continua à courir longtemps, sans se retourner.

Notre miss Dedham va pouvoir dire quelques mots

Les trois hommes attendaient dans un couloir de l'hôpital universitaire de Binghamton. Tous étaient mécontents d'être venus: Hardesty, parce qu'il se sentait mal à l'aise dans cette grande ville où personne ne reconnaissait son autorité, et aussi parce qu'il avait la quasi-certitude de perdre son temps; Ned Rowles, parce qu'il n'aimait guère s'absenter des bureaux de l'Urbanite, et surtout pas laisser la fabrication du journal entre les mains des employés; Don Wanderley, enfin, parce qu'il vivait depuis trop longtemps sur la côte ouest pour conduire avec aisance sur des routes verglacées; il pensait toutefois que cela pourrait aider la Chowder Society s'il voyait la vieille femme dont la sœur avait trouvé la mort dans des circonstances si étranges.

Ricky Hawthorne lui en avait donné l'idée:

- Je ne l'ai pas vue depuis une éternité, et je crois savoir qu'elle a eu une attaque il y a quelques années, mais elle pourra peut-être nous apprendre quelque chose. Si cela ne vous ennuie pas trop de faire le déplacement par un temps pareil...

A midi, il faisait aussi sombre qu'à la tombée de la nuit, et d'énormes nuages étaient suspendus au-dessus de la ville, prêts à crever.

- Vous pensez qu'il existerait une relation entre le décès de sa sœur et votre problème?

- C'est en effet possible, reconnut Ricky. En fait, je ne le crois pas vraiment, mais il ne faut rien négliger, même si cela paraît secondaire.

De toute façon, il y a un certain rapport, croyez-moi. Nous vous expliquerons tout par la suite. Puisque vous êtes venu, nous ne devrions rien vous cacher. Sears ne serait peut-être pas d'accord avec moi sur ce point, mais Lewis l'est fort probablement.

Ricky ajouta avec un sourire:

- Et puis, cela vous fera sans doute du bien de sortir un peu de Milburn, ne serait-ce que pour quelques heures.

Au début du moins, cela s'était révélé exact. Binghamton, quatre ou cinq fois plus grande que Milburn, était, même par une journée aussi sinistre, un autre monde, plein de bruit et de lumières, d'autos, de buildings modernes, de gens jeunes; elle faisait vraiment partie de son époque et repoussait la petite Milburn dans un passé sorti du roman gothique. Par contraste, il se rendit compte à

quel point la petite ville était renfermée sur elle-même et constituait un cadre idéal pour la Chowder Society -

c'était cet aspect de Milburn qui lui avait, lors de son arrivée, rappelé le Dr. Rabbitfoot. Il semblait s'y être habitué. A Binghamton, il n'y avait pas ce bruit de fond macabre, il n'y avait pas ces monstruosité que de vieux hommes essayaient de dépister dans leurs histoires et dans leurs cauchemars.

Au troisième étage de l'hôpital toutefois, Milburn affirmait sa présence, en la personne de Walt Hardesty, nerveux et méfiant (" Et qu'est-ce que vous fichez ici?

Vous êtes de Milburn. Je vous ai vu en ville-je vous ai vu chez Humphrey. ") Milburn était même présente dans les cheveux raides et le complet chiffonné de Ned Rowles.

chez lui, Rowles paraissait de bon ton, élégant même; ici, il avait l'air d'un provincial. On remarquait soudain que son veston était trop court, que son pantalon était légèrement froissé. Sa manière d'être aussi, polie et amicale à

Milburn, devenait gauche et timide.

- La disparition de la vieille Rea m'avait simplement paru curieuse, si peu de temps après la mort de Freddy Robinson. Il était allé chez elle une semaine avant la mort de Rea, vous savez.

- Comment est-elle morte? s'enquit Don. Et quand pourrons-nous voir sa sœur? Il y a des heures de visite?

- Nous attendons que le docteur sorte de sa chambre, expliqua Rowles. quant à la façon dont elle est morte, j'ai préféré ne pas en parler dans le journal. Il n'a pas besoin de titres sensationnels pour se vendre. Je croyais pourtant que tout le monde le savait, en ville.

- Je ne suis presque pas sorti, dit Don. Je travaillais.

- Ah, vous écrivez un nouveau livre. Excellent!

- Comment ? fit Hardesty. Un écrivain ? C'est juste ce qu'il nous fallait. Ah, c'est magnifique ! Splendide ! Je vais interroger un témoin en présence d'un journaliste et d'un écrivain ! Et cette vieille dame, comment va-t-elle savoir qui je suis, hein ? Comment va-t-elle savoir que c'est moi le chef ?

Voilà donc ce qui le travaille, pensa Don: il se fait la tête de Buffalo Bill parce qu'il a si peu confiance en lui qu'il tient à ce que tout le monde sache qu'il a un insigne et un revolver.

Hardesty avait dû lire ses pensées sur son visage, car il devint agressif.

- Alors, je vous écoute ? qui vous a envoyé ici ? Et que faites-vous à Milburn?

- C'est le neveu d'Edward Wanderley, dit Rowles avec lassitude. Il fait je ne sais trop quel travail pour Sears James et Ricky Hawthorne.

- Seigneur, encore ces deux-là, gémit Hardesty. Ce sont eux qui vous ont demandé de venir voir la vieille dame ?

- Mr. Hawthorne me l'a demandé, précisa Don.

- Et il faudrait peut-être que je vous accueille avec tous les égards dus à votre rang!

Ignorant le panneau d'interdiction de fumer, Hardesty alluma une cigarette.

- Ces deux vieux oiseaux mijotent quelque chose, pour s'r. Et vous êtes probablement leur bras droit ? Ha !

ha ! Très drôle !

Rowles se détourna, visiblement embarrassé; Don lui jeta un regard interrogateur.

- Allez, monsieur le journaliste sans peur et sans reproche, dites-lui. Il vous a demandé comment elle était morte.

- Ce n'est pas très rago°tant, dit Rowles avec une grimace de dégo°t.

- C'est un grand garçon. Il ferait un excellent arrière, b,ti comme il est, pas vrai?

C'était là une autre particularité du shérif: il ne pouvait s'empêcher de jauger l'adversaire.

- Allez-y, ce n'est pas un secret d'Etat.

- Soit.-Rowles se radossa contre le mur.-Elle a perdu tout son sang, les deux bras coupés.

- Mon Dieu...

Don en avait la nausée et regrettait d'être venu.

- Mais qui a pu...

- Bien joué, dit Hardesty. Vos excellents amis pourraient peut-être nous donner une indication. Mais dites-moi plutôt ceci: qui donc irait faire des opérations chirurgi-cales sur du bétail, comme c'est arrivé chez les Bedham, et avant cela, chez Norbert Clyde? Et encore avant, chez Elmer Scales?

- Vous pensez qu'il existe une même explication à tout cela? demanda Don, tout en se disant que c'était très probablement cela que les amis de son oncle lui demandaient de découvrir.

Une infirmière passa et jeta un tel regard à Hardesty qu'il écrasa honteusement sa cigarette.

Le médecin sortit de la chambre et leur dit:

- Vous pouvez entrer.

En voyant la vieille femme, Don fut tellement impressionné que sa première pensée fut: Mais elle est morte aussi, puis il remarqua son regard apeuré mais bien vivant, qui allait vivement de l'un à l'autre des trois hommes.

Enfin, il vit sa bouche, dont les mouvements paraissaient involontaires, et comprit que Nettie Dedham était au-delà

de toute possibilité de communication.

Hardesty s'avança impétueusement, nullement troublé

par la bouche béante de la patiente ni par les signes d'agitation qu'elle manifestait.

- Je suis le shérif, miss Dedham. Walt Hardesty, le shérif de Milburn, vous savez?

Don vit la panique envahir le regard de Nettie Dedham, et souhaita beaucoup de chance au shérif. Il se tourna d'un air interrogateur vers le rédacteur en chef.

- Je savais qu'elle avait eu une attaque, dit ce dernier, mais j'ignorais que c'était à ce point-là.

- Nous ne nous sommes pas vus l'autre jour, disait Hardesty, mais j'ai parlé avec votre sœur. Vous vous souvenez? Le jour où le cheval a été tué?

Nettie Dedham émit un bruit de crécelle.

- Cela veut dire oui?

Elle répéta le même son.

- Bien. Vous vous souvenez donc, et vous savez qui je suis.

Il s'assit et lui parla à voix basse.

- Je crois que Rea Dedham arrivait à la comprendre, dit Rowles. Elles étaient considérées comme des beautés dans leur jeunesse. Je vois encore mon père parler des sœurs Dedham ! Sears et Ricky s'en souviennent sans doute.

- Probablement.

- Je voudrais vous interroger sur la mort de votre sœur, disait Walt Hardesty. Il est important que vous me disiez tout ce que vous avez vu. Vous me le dites, et j'essaie de comprendre. D'accord?

- Grl.

- Vous vous souvenez de ce jour-là?
- Grl.
- C'est impensable, murmura Don à Rowles, qui eut un frémissement et contourna le lit pour aller regarder la fenêtre. (Le ciel était noir, et comme d'un rouge de néon.)
- Etiez-vous assise dans une position d'où vous pouviez voir l'écurie où l'on a trouvé le corps de votre sœur?
- Grl.
- Cela veut dire oui?
- Grl.
- Avez-vous vu quelqu'un s'approcher de l'écurie avant la mort de votre sœur?
- GRL.
- Pouvez-vous identifier cette personne?

Hardesty se pencha en avant au point que l'on pouvait se demander s'il n'allait pas tomber sur la patiente.

- Si nous l'amenions ici, par exemple, pourriez-vous faire un bruit pour dire que c'était lui?

La vieille femme émit un son, que Don mit un moment à

reconnaître: elle pleurait. Il se sentait profondément hon-teux d'assister à cela.

- Etait-ce un jeune homme?

Une autre série de bruits étranglés s'ensuivit. Hardesty perdait rapidement patience.

- Mettons que ce soit un jeune homme. Etait-ce le fils Hardie ?
- On n'influence pas un témoin, marmonna Rowles sans se retourner.
- Au diable les règles. Etait-ce lui, miss Dedham?
- Glooorgh, gémit la vieille femme.

- Merde, alors ! «a veut dire non ? Ce n'était pas lui ?

- Glooorgh.

- Pouvez-vous essayer de nous dire le nom de la personne que vous avez vue?

Nettie Dedham se mit à trembler. " Glngr. Glngr. "

Elle faisait un effort surhumain, que Don sentait dans ses propres muscles. " Glngr. "

- Bon, oublions cela pour le moment. Je voudrais vous demander une ou deux autres choses.

Il tourna la tête vers Don et lui jeta un regard furieux, mais celui-ci crut lire de l'embarras sur le visage du shérif, qui fit de nouveau face à Nettie Dedham et baissa le ton, mais pas assez pour que Don ne puisse pas entendre:

- Je ne pense pas que vous ayez entendu des bruits bizarres? Ou que vous ayez vu des lumières bizarres ou quelque chose dans ce genre-là?

La vieille femme dodelina de la tête, tandis que son regard affolé allait en tous sens.

- Alors, miss Dedham, pas de lumières ou de bruits bizarres ?

Hardesty détestait lui demander cela en présence de Ned et de Don, qui échangèrent un regard surpris et intéressé.

Hardesty s'essuya le front, et abandonna.

- Cela ira comme ça. «a ne sert à rien. Elle croit avoir vu quelque chose, mais qui pourra comprendre ce que c'est ? Je m'en vais. Vous pouvez rester si vous voulez, ça m'est complètement égal.

Don sortit également, et attendit dans le couloir, pendant que le shérif parlait à un médecin. Lorsque Rowles les rejoignit à son tour, son visage d'adolescent ridé était songeur.

Hardesty se tourna vers lui:

- Vous avez compris quelque chose à ce qu'elle essayait de dire?

- Non, Walt, rien qui soit compréhensible.

- Et vous?

- Non, rien, dit Don.

- que le diable m'emporte si je ne vais pas me mettre à croire aux Martiens, aux vampires ou à Dieu sait quoi, un de ces jours !

Là-dessus, Hardesty partit à grands pas.

Ned Rowles et Don Wanderley le suivirent plus lentement. Lorsqu'ils arrivèrent aux ascenseurs, le shérif, qui était déjà dans une cabine, appuya sur le bouton; il semblait pressé de fuir les deux hommes.

Ils entrèrent dans une autre cabine qui venait d'arriver.

- J'ai réfléchi à ce que Nettie essayait de dire, commença Rowles pendant qu'ils descendaient. J'ai peut-

être une idée, mais c'est complètement délirant.

- Comme presque tout ce qui s'est passé ces derniers temps.

- Et c'est vous qui avez écrit Le Veilleur de nuit.

«a y est, ça commence, pensa Don.

Il boutonna son pardessus et suivit Rowles vers le parking. Bien qu'il eût seulement un veston, Rowles ne semblait pas avoir froid.

- Venez un moment dans ma voiture, lui dit-il.

Don monta à côté de Rowles, qui se frottait le front. A cause des ombres mettant ses rides en relief, il paraissait beaucoup plus vieux que dehors.

- Glngr? C'est bien cela qu'elle a dit, à la fin? C'est aussi ce que vous avez entendu? A peu près ça, en tout cas ? Bien . Je ne l'ai pas connu personnellement, mais il y a longtemps, les sceurs Dedham avaient un frère, et je crois savoir qu'eiles ont continué à parler de lui longtemps après sa mort...

Don regagna Milburn par la nationale bordée de champs enneigés, sous le ciel d'un noir sinistre sillonné de raies pourpres. Il regagnait Milburn, de nouveau Milburn avec en tête l'histoire de Stringer Dedham; Milburn, o

les gens commençaient à s'enfermer chez eux pour fuir la neige envahissante et où les maisons semblaient se rapprocher; Milburn où son oncle était mort et où les amis de son oncle faisaient des rêves épouvantables; Milburn, à l'écart du siècle, renfermée sur elle-même, de plus en plus semblable au contenu de son esprit.

Cambriolage, première partie

- Mon père ne veut pas qu'on se voie si souvent.

- Et alors, qu'est-ce que ça peut te fiche ? T'es un bébé

de cinq ans, ou quoi?

- Je ne sais pas trop pourquoi, mais il se fait du souci.

Il a l'air malheureux.

- Il a l'air malheureux, répéta Jim en imitant le ton de Peter. Il est vieux, que veux-tu. Enfin, je veux dire qu'il a dans les cinquante-cinq ans, c'est ça? Il fait un travail ennuyeux, il a des kilos en trop, une vieille voiture et son préféré va quitter le nid dans neuf ou dix mois. Mais regarde un peu cette ville, mon vieux. Tu en connais beaucoup, toi, des vieux qui ont l'air heureux de vivre?

Milburn est remplie de misérables vieilles poires. Vas-tu les laisser diriger ta vie?

Jim se pencha en arrière sur son tabouret de bar et regarda Peter en souriant, visiblement certain que ce vieil argument allait une fois de plus être efficace.

De fait, Peter sentait sa résolution vaciller. Son père avait des problèmes, certes, mais ce n'étaient pas les siens.

Il aimait son père, bien sûr-la question n'était pas là--mais pourquoi obéirait-il toujours à ses ordres, d'ailleurs peu fréquents, pourquoi le laisserait-il, pour reprendre les termes de Jim, " diriger sa vie " ?

Après tout, avait-il jamais fait quelque chose de réellement répréhensible avec Jim ? Gr,ce aux clefs de ce dernier, ils n'étaient même pas entrés dans l'église par effraction; ensuite, ils avaient simplement suivi une femme. Et c'était tout. Freddy Robinson était mort, et c'était moche, même s'ils ne l'aimaient pas beaucoup, mais personne n'avait dit qu'il n'était pas mort de mort naturelle; il avait eu une crise cardiaque, ou bien était tombé

et s'était brisé le crâne...

Et il n'y avait pas eu de petit garçon assis sur le toit de la gare.

Et il n'y avait pas eu de petit garçon assis sur une vieille tombe.

- Je devrais remercier ton papa de t'avoir laissé venir ce soir?

- Ce n'est pas à ce point-là, écoute. Il ne m'a pas interdit de te voir, ce qu'il voudrait, c'est qu'on passe moins de temps ensemble; je suppose qu'il n'aime pas que je fréquente ce genre de bars.

- Hein ? qu'est-ce qu'il a, ce bar?-Hardie embrassa la minable taverne d'un geste comique.-Hé, Sunshine !

Pas vrai, que c'est un endroit formidable?

La barmaid se retourna et grimaça un sourire stupide.

- Aussi civilisé que de la merde, Lady Jane, et je suis sûr que le Duc, là-bas, est d'accord avec moi. Je sais ce dont ton vieux a peur. Il veut pas que tu aies de mauvaises fréquentations. Eh bien, je suis une mauvaise fréquentation, c'est vrai. Mais toi aussi, dans ce cas-là. Donc, le pire a déjà eu lieu, et puisque tu es ici, autant en profiter et t'amuser.

Si l'on notait tout ce que disait Jim Hardie pour le relire par la suite, on trouverait certainement des erreurs, mais en l'écoutant simplement parler, il était capable de vous convaincre de n'importe quoi.

- Tu comprends, ce que tous ces vieux considèrent comme de la folie, c'est simplement une autre façon de rester sain d'esprit. Si tu vis ici depuis trop longtemps, tu risques d'avoir des termites qui te bouffent la cervelle, et c'est le moment ou jamais de ne pas oublier que le monde n'est pas simplement Milburn multiplié par mille.

Tout en buvant sa bière, il le regarda en souriant, et ce que Peter vit dans ses yeux confirma ce qu'il avait toujours su: que sous la folie " pour rester sain d'esprit " se cachait une autre folie, bien plus réelle et plus dangereuse.

- Allons, Pete, reprit-il, avoue qu'il y a des moments où tu aimerais voir toute cette foutue ville en proie aux flammes ? Brûlée, rasée jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien ?

C'est une ville fantôme peuplée d'un tas de Rip van Winkle à la tête vide, avec une andouille d'ivrogne pour shérif et des bars minables en

guise de vie sociale...

- que devient Penny Draeger? l'interrompt Peter.

Cela doit faire trois semaines que tu ne sors plus avec elle.

Jim referma la main autour de son verre.

- Un. quand elle a appris que j'étais sorti avec Anna Mostyn, elle m'a fait la gueule. Deux. Ses parents, le vieux Rollie et Irmengard, ont appris de leur côté qu'elle était sortie deux ou trois fois avec feu Freddy Robinson, et ils lui ont interdit de sortir le soir. Elle ne me l'avait jamais dit, tu sais ? Elle a bien fait, d'ailleurs, parce que je l'aurais drôlement engueulée.

- Penses-tu qu'elle est sortie avec lui parce que tu avais emmené cette femme chez Humphrey?

- Comment diable veux-tu que je le sache ? Tu vois un rapport, toi?

- Et toi, en vois-tu un?

Il était parfois plus prudent de lui renvoyer ses questions.

Avec un gémissement, Jim se coucha à moitié, posant sa tête échevelée sur le bois humide du comptoir.

- Toutes ces femmes, pour moi c'est un mystère.

Il parlait d'une voix douce, presque nostalgique, mais Peter vit son regard étincelant et comprit qu'il jouait la comédie.

- Ouais, tu as peut-être raison. Pas impossible qu'il y ait un rapport, après tout. Et s'il y en a un, cette Anna, non contente de m'avoir fait marcher, a fait foirer la seule vie sexuelle que j'avais. En fait, si on considère les choses sous cet angle, on pourrait même dire que nous ne sommes pas du tout quittes.

Il fit rouler sa tête en direction de Peter, et il avait une drôle de lueur dans le regard.

- Pour te dire la vérité, j'y avais déjà pensé.

Sa tête, toujours posée sur le comptoir, paraissait séparée du reste de son corps, et continuait à fixer Peter avec un sourire inquiétant.

- Parfaitement, mon vieux, parfaitement.

Peter avala sa salive.

Jim se redressa soudain et tapa sur le comptoir.

- Ressers-nous ça, Sunshine.

- qu'est-ce qu'on fait? demanda Peter, sachant qu'il se laisserait inévitablement entraîner. (Il regarda par la fenêtre graisseuse, mais ne put discerner que du noir taché

de blanc.)

- Voyons, de quoi pourrais-je bien avoir envie...

Peter comprit, et il en eut presque la nausée, que Jim savait depuis longtemps ce qu'il comptait faire, que tout était prévu dans son esprit, de cette invitation à prendre un verre à cette conversation sur cette " autre façon de rester sain d'esprit dans cette ville fantôme ".

- Ce que je peux faire ? répéta Jim en penchant la tête de côté. J'avoue qu'après une bière, ou même six, ce palace devient un petit peu ennuyeux, et qu'au fond il serait agréable de regagner cette chère vieille Milburn.

Ouais, je crois qu'on va retourner à Milburn.

- Mais laissons-la tranquille, dit Peter.

Jim ignore cette remarque.

- Comme tu le sais peut-être, notre délicieuse et attirante amie a quitté l'hôtel depuis deux semaines. Oh on la regrette. On la regrette, Peter. Ses yeux étincelants dans les couloirs, son fabuleux derrière dans les escaliers, ils me manquent, tu sais. Sa valise vide, son corps fantastique me manquent. Tu n'ignores sans doute pas o~ elle vit maintenant ?

- Mon père s'est occupé du prêt hypothécaire. Dans sa maison.

- C'est des fois utile d'avoir un vieux comme ça, hein ?

fit remarquer Jim avec un sourire avenant.

Il tapa du poing sur le comptoir.

- Ola, servez-nous deux verres de votre meilleur bourbon.

Le barman les servit à contrecœur- c'était la même marque dont Jim avait volé une bouteille.

- Revenons à nos moutons. Notre belle amie, dont l'absence est durement ressentie, a quitté notre excellent hôtel pour aller s'installer dans la maison de Robinson.

Une curieuse coïncidence, tout de même? Je suppose, mon cher ami, que nous sommes les deux seules personnes à savoir que c'est une coïncidence. Parce que nous sommes les seuls à savoir qu'elle était à la gare quand le vieux Freddy a passé l'arme à gauche.

- C'était le cœur, murmura Peter.

- Oh, elle vous atteint au cœur, s'r. Elle vous a par le cœur et par les couilles. Mais c'est quand même drôle, non ? Freddy tombe sur les rails-ai-je dit tombe ? Non, il flotte, il s'incline tout doucement vers les rails comme s'il était en papier de soie. Je l'ai vu, n'oublie pas. Et après ça, elle n'a rien de plus pressé que de s'installer dans sa maison. Et ça, mon petit vieux, qu'est-ce que c'est? Tu vois aussi une coïncidence, là-dedans?

- Non, murmura Peter.

- Allons, Pete, ce n'est pas comme ça qu'on est reçu à

Cornell. Utilise ta matière grise, mon grand.

Il prit Peter par l'épaule et se pencha vers lui:

- Notre délicieuse amie veut quelque chose dans cette maison. Je dois dire que je brôle de curiosité, pas toi ? que peut-elle bien chercher dans l'ancienne maison de Freddy ?

De l'argent? Des bijoux? De la drogue? qui sait, hein?

En tout cas, elle veut quelque chose. «a doit valoir le coup, non, de la voir trimballer son superbe ch,ssis dans ces pièces vides, en fouillant partout?

- Je ne peux pas, dit Peter. (Le bourbon lui brôlait l'estomac comme s'il avait bu de l'essence.)

- Je pense, dit Jim, qu'il serait temps de regagner notre moyen de

transport.

Peter se retrouva dans le froid, attendant à côté de la voiture de Jim; il était seul, mais il ne se souvenait pas pourquoi. Il tapa des pieds pour se réchauffer et regarda tout autour de lui.

- Hé, Jim, o'es-tu?

Hardie fit son apparition un moment plus tard, avec un sourire féroce.

- Désolé de t'avoir fait attendre, mais je tenais à dire à

notre cher barman combien je l'aimais. Comme il n'avait pas l'air de me croire, j'ai dû répéter le message plusieurs fois, mais il était, comment dire, pas très intéressé. Heureusement, cela m'a permis de veiller à ce que nous ne mourions pas de soif pendant le restant de cette délicieuse soirée.

Ecartant les pans de son blouson, il fit apparaître le goulot d'une bouteille.

- Tu es complètement fou.

- Disons surtout que je suis malin comme un renard.

Jim ouvrit la voiture et déverrouilla la portière côté passager.

- Mais revenons à l'objet de notre discussion.

Tu devrais vraiment faire des études, dit Peter pendant que Jim démarrait. Avec ton talent pour raconter des histoires, tu irais loin.

- Il m'est arrivé de me dire que je ferais un bon avocat, dit Jim à la surprise de Peter. Tiens, bois un coup.-Il lui passa la bouteille. Après tout, qu'est-ce que c'est qu'un avocat, sinon un type qui est très fort pour raconter des bobards? Prends le vieux Sears James, par exemple. Si jamais je connais un type capable de te faire avaler n'importe quoi...

Peter se souvint de la dernière fois où il avait vu Sears, sa masse imposante dans la voiture, son visage très pâle derrière les vitres embuées. A ce souvenir, vint aussitôt s'en ajouter un autre, celui du petit garçon assis sur une pierre tombale, devant la cathédrale St. Michael.

- Laissons cette femme tranquille, dit-il pour la seconde fois.

- Voilà précisément ce dont je voulais parler. - Le regard de Jim s'alluma.-Nous en étions je crois arrivés au point où cette mystérieuse dame errait dans la maison de Freddy à la recherche de je ne sais quoi? Si je me souviens bien, mon jeune ami, je t'avais invité à imaginer cette scène?

Peter fit un signe d'assentiment résigné.

- Tiens, rends-moi la bouteille, d'ailleurs, si elle ne te sert à rien. Bon. Il y a donc quelque chose dans cette maison. Cela n'éveille pas un petit peu ta curiosité ? Ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'il se passe quelque chose, et qu'il n'y a que toi et moi qui le sachions. J'ai raison, ou non ?

- Ce n'est pas impossible.

- Ciel ! hurla Jim, faisant sursauter Peter. Stupide crétin ! Et comment n'aurais-je pas raison ? Il y avait bien une raison pour qu'elle veuille cette maison, c'est la seule explication logique. Elle veut quelque chose qui se trouve dans cette maison.

- Et tu penses qu'elle s'est débarrassée de Robinson ?

- «a, je n'en sais rien. Je l'ai seulement vu flotter vers les rails, comme au ralenti, et rien d'autre. Je ne suis pas un devin. En tout cas, je veux aller jeter un coup d'oeil dans cette maison.

- Oh non, gémit Peter.

- Il n'y a pas de quoi avoir peur, protesta Jim. C'est rien qu'une gonze, après tout. Elle a peut-être des habitudes bizarres, mais c'est une femme comme les autres, mon joli. Et puis, je vais quand même pas y entrer pendant qu'elle est là; tu me prends pour un con, ou quoi ?

Et si t'es tellement froussard, t'as qu'à descendre et continuer à pied.

A pied sur la route noire, sur la longue route jusqu'à

Milburn. . .

- Et comment vas-tu savoir si elle est là ou pas ? Elle passe ses nuits assise dans le noir.

- Il suffit de sonner, cornichon.

Lorsqu'ils eurent atteint la dernière colline avant la ville, Peter, qui aurait donné cher pour être ailleurs, vit les lumières de Milburn, rassemblées dans une sorte de cuvette; on aurait cru pouvoir les cueillir dans une main.

Leur disposition semblait arbitraire, comme un campement de nomades. Bien que Peter Barnes connût Milburn depuis qu'il était né-en fait, il ne connaissait rien d'autre

-la petite ville lui parut étrangère.

Soudain, il comprit pourquoi.

- Regarde, Jim, toutes les lumières sont éteintes dans la partie ouest.

- La neige aura fait tomber les fils.

- Mais il ne neige pas.

- Il a neigé pendant que nous étions dans le bar.

- C'est vrai, que tu avais vu un gosse sur le toit de la gare, cette nuit-là?

- Non. Mais j'avais cru. «a devait être de la neige, ou un journal ou je ne sais quoi. Tu sais bien qu'un même ne peut pas monter là-dessus. Pour parler franchement, mon joli, j'avais un peu la frousse et je devais m'imaginer des choses.

Et dans la ville qui s'étendait au-dessous d'eux, Don Wanderley, assis à sa table de travail dans l'aile ouest de l'hôtel Archer, vit soudain les maisons d'en face et la rue plongées dans l'obscurité, alors que sur sa table, la lampe brûlait toujours;

et Ricky Hawthorne eut un hoquet de surprise lorsque le living fut plongé dans l'obscurité, et Stella dit qu'il fallait allumer des bougies, et que c'était toujours au même endroit, sur l'autoroute, que les lignes étaient coupées au moins deux fois chaque hiver;

et Milly Sheehan, qui elle aussi allait chercher des bougies, entendit frapper tout doucement à la porte, mais jamais, jamais, pas pour tout l'or du monde, elle ne serait allée ouvrir;

et Sears James, enfermé dans sa bibliothèque soudain privée de lumière, entendit des pas joyeux dévaler l'escalier, et se dit qu'il avait dû s'assoupir; et Clark Mulligan, qui depuis deux semaines passait des

films d'épouvante et de science-fiction, et avait la tête pleine d'images sinistres (tu peux les projeter, mon ami, mais personne ne t'oblige à les regarder) sorti du Rialto au milieu d'une bobine pour prendre l'air, et crut voir, alors que toutes les lumières s'éteignaient, un homme qui était un loup traverser la rue à grands bonds, se précipitant avec une hâte mauvaise vers quelque tache lugubre (personne ne t'oblige à regarder des trucs pareils, mon vieux).

Cambriolage, deuxième partie Jim arrêta la voiture à une cinquantaine de mètres de la maison.

- Si seulement cette lumière ne s'était pas éteinte.

Ils regardèrent un moment la façade aux fenêtres sans rideaux, derrière lesquelles aucune bougie n'était allumée et aucune silhouette ne se mouvait.

Peter pensait à ce que Jim avait vu, le corps de Robinson flottant doucement vers les rails envahis par les herbes, et au petit-garçon-qui-n'existait-pas mais qui se perchait sur les toits de gares et sur des pierres tombales. Il se dit aussi, j'avais raison la dernière fois, la peur vous dégrise. Se tournant vers Jim, il vit qu'il était très tendu.

- Je croyais qu'elle ne les allumait jamais, de toute façon.

- quand même, je préférerais que tout ne soit pas éteint, dit Jim en frissonnant, mais son visage demeura un masque souriant. Dans un quartier comme celui-ci...-Il montra d'un geste éloquent les respectables demeures bourgeoises à trois étages-tu sais, un vrai petit paradis pour Rotariens, notre ravissante amie aura peut-être jugé

préférable de ne pas se singulariser. Elle allume peut-être les lampes pour que les voisins ne pensent pas qu'elle est bizarre. Tu sais, comme dans la vieille maison de Haven Lane où habitait cet écrivain, Wanderley? Il t'est déjà

arrivé de passer devant, la nuit ? Toutes les maisons de la rue sont éclairées, sauf celle-là, qui est noire comme la tombe. «a te donne la chair de poule, je te dis que ça.

- Moi, c'est ça qui me donne la chair de poule. Sans compter que c'est illégal.

- Mon pauvre vieux, tu es vraiment au-dessous de tout.

Hardie se tourna vers Peter, qui vit qu'il était en proie au besoin

d'agir, de se mesurer aux obstacles que la vie mettait en travers de son chemin.

- Crois-tu réellement que notre belle amie se soucie de ce qui est légal et de ce qui ne l'est pas? Elle a peut-être acheté cette maison parce qu'elle avait peur de la loi-et de Walt Hardesty, son digne représentant!

Hardie hocha la tête avec un dégoût qui était peut-être feint. Peter avait l'impression qu'il essayait de se donner du courage pour une action qu'il estimait lui-même téméraire.

Jim se remit au volant et redémarra. Peter espéra un moment qu'il allait faire le tour du p,té de maisons et revenir à l'hôtel, mais il resta en première et se contenta de rouler au pas jusqu'à ce qu'ils arrivent juste en face de la maison.

- Si tu ne viens pas, tu n'es qu'un con.

- qu'est-ce que tu comptes faire?

- Pour commencer, jeter un coup d'oeil par une fenêtre du rez-de-chaussée. T'as assez de culot pour ça?

- Mais on ne verra rien.

- Ciel! gémit Jim en descendant de voiture.

Peter n'hésita qu'un bref instant avant de le suivre. Ils franchirent la pelouse enneigée pour gagner le côté de la maison. Ils couraient presque, courbés en deux.

Un moment plus tard, ils se retrouvèrent accroupis sous une des fenêtres, dans la neige épaisse que le vent avait accumulée au pied du mur.

- Je constate que tu as trop peur

pour regarder par une fenêtre, mon joli.

- Ne m'appelle pas comme ça, j'en ai par-dessus la tête.

- Tu choisis bien ton moment pour me le dire!

Hardie lui sourit, puis se hissa jusqu'au niveau de la fenêtre.

- Eh, regarde-moi ça !

Peter se releva prudemment. Il vit une petite pièce tout juste visible à la lumière voilée de la lune. Elle était vide. Il n'y avait ni meubles ni tapis.

- Un peu inquiétante, cette dame, fit observer Hardie, et Peter sentit qu'il avait du mal à se retenir de rire. Allons voir à l'arrière.

Il rasa le mur, de nouveau courbé en deux, et Peter le suivit.

- Je vais te dire ce que je crois: à mon avis, elle n'est pas là, dit Hardie lorsque Peter l'eut rejoint.

Il s'était plaqué contre le mur entre une fenêtre haute et étroite et la porte de service.

- Je sens que cette maison est inhabitée.

Ici, où les voisins ne pouvaient pas les voir, les deux garçons se sentaient plus à l'aise.

La longue pelouse se terminait par un monticule blanc: une haie enfouie sous la neige. Entre l'arrière de la maison et la haie, il y avait un petit bassin probablement en plâtre, recouvert par une couche de neige qui le faisait ressembler à un gâteau couvert de sucre glace. Même à la lumière de la lune, cet objet familier était rassurant. Peter sourit.

- Tu ne me crois pas? dit Jim sur un ton de défi.

- Mais non, ce n'est pas ça.

- Regarde le premier, alors.

- D'accord.

Il se tourna hardiment vers l'étroite fenêtre et regarda à

l'intérieur. Il devina la poutre lueur d'un évier, un plancher grossier, une cuisinière sans doute laissée par Mrs. Robinson, une table de cuisine sur laquelle un verre à eau solitaire accrochait la lumière de la lune. Autant le bassin enneigé lui avait paru rassurant, autant ce verre solitaire prenant la poussière sur cette table donnait une impression de désolation.

Jim avait probablement raison: la maison devait être vide.

- Rien, annonça-t-il.

- Bien, fit Hardie en sautant sur la marche de béton qui donnait accès à la porte de service. Si tu entends quoi que ce soit, décampe à toute vitesse.

Il sonna. L'écho du carillon retentit à travers la maison.

Les deux garçons attendirent, retenant leur souffle.

Mais aucun bruit de pas ne se fit entendre, aucune voix n'appela.

- Tu vois? dit Jim avec un sourire angélique.

- A mon avis, on fait tout de travers, dit Peter. Il vaudrait mieux revenir vers la façade, et agir comme si nous venions d'arriver. Si personne ne vient quand nous aurons sonné à la porte d'entrée, nous agirons comme la plupart des gens font dans ce cas-là, en jetant un coup d'oeil par une fenêtre. Si les gens nous voient nous faufler comme des voleurs, ils vont appeler les flics.

- Pas bête, dit Jim après un moment de réflexion. On essaie ça, alors. Mais si personne ne vient ouvrir, je refais le tour et j'entre par ici. C'était bien ce que nous avions prévu, tu te souviens?

Peter se souvenait.

Comme s'il était lui aussi soulagé de ne plus avoir à se cacher, Jim se redressa et se dirigea d'un pas normal vers la porte d'entrée. Peter le suivit plus lentement. Lorsqu'il l'eut rejoint, Jim dit:

- Bien, mon gars, on y va.

Peter, qui se tenait légèrement en retrait, pensa: Je ne peux pas entrer dans cette maison. En principe vide, mais en fait pleine de pièces nues et de l'atmosphère de la personne qui avait choisi d'y vivre, elle lui paraissait feindre le silence.

Jim appuya sur le bouton de sonnette, tout en disant:

" Nous perdons notre temps ", trahissant ainsi son malaise.

- Attends un peu. Agis normalement.

Jim, les mains dans les poches, dansait d'un pied sur l'autre.

- «a y est, ça suffit?

- Encore quelques secondes.

Jim soupira, exhalant un nuage de vapeur.

- D'accord, si tu veux. quelques secondes: une...

deux... trois. Et ensuite?

- Sonne une seconde fois, comme tu le ferais si tu pensais qu'elle devrait être là.

Jim sonna de nouveau.

Peter parcourut la rue du regard. Aucune voiture en vue. Pas de lumières, sauf la lueur jaune d'une bougie dans la troisième ou quatrième maison sur sa droite, mais aucun visage curieux n'épiait les deux jeunes gens qui attendaient sur le perron de la maison qui venait de changer de propriétaire.

Soudain, venant de nulle part, inexplicable, une musique éloignée se fit entendre. Un trombone vibrant, un saxophone caressant: du jazz, joué quelque part au loin.

- Hein ? fit Jim en levant la tête. qu'est-ce que c'est ?

Pour Peter, cela évoquait une image de musiciens noirs improvisant dans la nuit, du haut d'une plate-forme de camion.

- On dirait de la musique de foire.

- Ouais, on en entend dans ce genre-là quand la foire s'installe, en novembre.

- «a doit être un disque.

- quelqu'un aura ouvert une fenêtre.

- Probable.

En fait, comme si l'idée de musiciens de foire venant soudain jouer à Milburn était effrayante, Jim et Peter se refusaient à admettre que cette musique avait un son trop ample, trop vrai, pour provenir d'un disque.

- Bien, dit Jim, on va enfin pouvoir regarder par la fenêtre.

Il sauta les marches et se dirigea vers une grande fenêtre. Peter resta sur le perron, battant automatiquement la mesure en écoutant la musique s'éloigner -

comme si le camion était allé du côté de la place. Mais c'était impossible, n'est-ce pas. La musique s'évanouit complètement.

- Tu ne devineras jamais ce que je regarde, dit Jim.

Peter regarda son ami, dont le visage ne laissait rien deviner.

- Une pièce vide?

- Pas tout à fait.

Il savait que Jim ne lui dirait rien de plus et qu'il devrait aller voir lui-même. Il descendit du perron.

Au début, comme il l'avait prévu, il ne vit rien de plus qu'une grande pièce sans meubles, à la moquette arrachée, à l'atmosphère poussiéreuse. Dans le fond, un renforcement qui devait receler une porte. Un peu sur le côté, un miroir qui lui renvoya sa propre image.

Un instant, il fut terrorisé par l'idée que son reflet était enfermé dans cette maison, et qu'il allait être contraint de fouler ce plancher nu, de franchir cette porte... C'était aussi stupide que l'épisode de l'orchestre de jazz, mais la terreur était bien réelle.

Il vit alors ce que Jim voulait dire. A sa gauche, tout contre le mur, une valise marron était posée sur le plancher.

- C'est la sienne ! lui murmura Jim à l'oreille. Tu comprends ce que cela signifie?

- «a veut dire qu'elle est là?

- Mais non ! Cela veut dire que ce qu'elle cherche est toujours là.-Jim serra les mâchoires, et ajouta:-Bon, assez tourné autour du pot. Moi, j'y vais. Tu viens... mon joli ?

Peter était incapable de répondre. Jim tourna les talons et gagna l'arrière de la maison.

quelques secondes plus tard, Peter entendit un bruit de verre cassé. La peur le rendait indécis. J'y vais, se dit-il.

Non. Si, il faut que j'aille l'aider. Non, je dois...

Il se précipita à la suite de Jim, se retenant pour ne pas courir.

Jim avait passé le bras par le petit carreau qu'il venait de briser; dans la pénombre, il incarnait l'image classique du cambrioleur. Il se souvint des mots de Jim: le pire est déjà

arrivé, alors autant en profiter et t'amuser.

- Ah ! c'est toi, s'exclama Jim. Je croyais que tu étais rentré te coucher.

- Et si elle revient, qu'est-ce qu'on fait?

- On se sauve par derrière, idiot. Tu te crois pas capable de courir aussi vite qu'une femme?

Il se tut un moment, se concentrant sur ce qu'il faisait, et la porte s'ouvrit avec un déclic bruyant.

- Tu viens?

- Peut-être. Mais je ne volerai rien. Et toi non plus.

Jim eut un reniflement de dérision et entra.

Peter monta les deux marches et jeta un coup d'oeil à

l'intérieur. Hardie traversait la cuisine d'un pas décidé, sans même se retourner.

Autant en profiter... Peter pénétra à son tour dans la maison. Devant lui, dans un couloir, Hardie ouvrait des portes et des placards; le vacarme devait s'entendre dans toute la maison.

- Chut, lui souffla Peter.

- Chut toi-même, rétorqua Jim, mais il prit garde à

faire moins de bruit, et Peter comprit que lui aussi avait peur, même s'il se refusait à l'admettre.

- O' comptes-tu regarder ? lui demanda-t-il. que cherchons-nous, d'ailleurs?

- Comment veux-tu que je le sache ? On le verra quand on l'aura trouvé.

- De toute façon, on ne voit rien.

Jim sortit une boîte d'allumettes de sa poche et en gratta une.

- Et comme ça, ça va mieux?

En fait, c'était pire; alors qu'auparavant ils devinaient toute l'étendue du couloir, ils ne voyaient plus maintenant qu'un petit cercle de lumière.

- D'accord, dit Peter, je viens avec toi. Mais on reste ensemble.

- On irait plus vite si on se partageait la tâche.

- Pas question.

Jim haussa les épaules.

- Comme tu voudras.

Il précéda Peter jusqu'au bout du couloir et entra dans le living. Celui-ci était encore plus sinistre que vu de l'extérieur. Sur les murs, qui portaient des marques à la craie qui auraient pu être faites par des enfants, des rectangles peints indiquaient les emplacements où il y avait eu des tableaux. Par endroits, la peinture s'écaillait. Jim fit le tour de la pièce, s'agenouillant parfois ou bien frappant aux murs, et allumant une allumette après l'autre.

- Regarde la valise.

- Ah oui, la valise.

Jim s'agenouilla et l'ouvrit, la souleva et la secoua.

- Vide.

- On ne trouvera rien.

- Nom de Dieu, c'est tout juste si on a regardé dans deux pièces et tu es déjà prêt à abandonner!

Jim se releva brusquement et l'allumette s'éteignit.

Ils se retrouvèrent dans une obscurité totale.

- Allumes-en une autre, murmura Peter.

- Il vaut mieux pas, on risque de nous voir de l'extérieur. Nos yeux vont s'adapter.

Ils attendirent que l'image rémanente de la petite flamme s'atténue pour devenir un minuscule point lumineux, et que, peu à peu, les contours de la pièce se redessinèrent autour d'eux.

Peter entendit un bruit quelque part dans la maison, et eut un sursaut de frayeur.

- Calme-toi, bon Dieu!

- qu'est-ce que c'était ? murmura Peter, au bord de la panique .

- Rien, un escalier qui a craqué, ou un courant d'air qui a refermé la porte de service.

Peter porta la main à son visage et sentit qu'il tremblait.

- Enfin, écoute, on a cassé un carreau, on a fait plein de boucan-si elle était là, il y a longtemps qu'elle serait arrivée.

- Oui, sans doute, dit Peter sans grande conviction.

- Bien. On va regarder en haut, maintenant.

Jim l'attrapa par la manche et l'entraîna dans le couloir, puis le lâcha et s'avança jusqu'au pied de l'escalier.

Là-haut, il faisait noir; c'était un territoire inconnu.

Peter sentit son inquiétude redoubler.

- Monte si tu veux, moi, je reste ici.

- Tu veux rester tout seul dans le noir?

Peter avait la gorge trop sèche pour parler. Il se contenta de secouer la tête.

- Allons-y. Je suis sûr que ce qu'on cherche est là-haut.

Jim posa le pied sur la seconde marche-ici aussi, la moquette avait été enlevée. Il se retourna: " Tu viens? ", puis monta rapidement, prenant les marches deux à deux.

Peter le regardait, médusé; lorsque Jim fut arrivé au milieu de l'escalier, il se força à le suivre.

Jim était arrivé en haut, et Peter aux deux tiers de l'escalier, lorsque la lumière revint.

- Salut, les garçons, dit une voix grave et imperturbable au pied de l'escalier.

Jim Hardie poussa un hurlement.

Peter se sentit retomber en arrière et, à demi paralysé de peur, crut qu'il allait atterrir dans les bras de l'homme qui les regardait d'en bas.

- Permettez-moi de vous conduire chez votre hôtesse, dit ce dernier avec un sourire glacial.

C'était certainement l'homme le plus étrange que Peter eût jamais vu: un bonnet de tricot bleu recouvrait des cheveux blonds bouclés comme ceux de Harpo Marx; ses yeux étaient cachés par des lunettes de soleil, il portait une vareuse de matelot avec rien en dessous, et son visage avait la blancheur mate de l'ivoire. C'était l'homme qu'il avait vu sur la place.

- Elle sera ravie de vous revoir. Comme vous êtes ses premiers visiteurs, vous pouvez compter sur un accueil particulièrement chaleureux.

Son sourire s'élargit, et il commença à monter l'escalier dans leur direction.

Au bout de trois ou quatre marches, il retira son bonnet bleu. Les boucles à la Harpo, une perruque, s'enlevèrent en même temps.

Il retira ensuite ses lunettes noires; ses yeux étaient uniformément d'un jaune lumineux.

Debout à la fenêtre de l'hôtel, et regardant la partie de Milburn plongée dans l'obscurité, Don entendit au loin les saxophones et les trombones tracer des arabesques sonores dans le ciel glacial, et pensa: Le Dr. Rabbitfoot est arrivé en ville.

Derrière lui, le téléphone sonna.

Face à la porte de sa bibliothèque, Sears guettait les pas qui montaient l'escalier lorsque le téléphone sonna. Sans en tenir compte, il

déverrouilla la porte, attendit un instant et l'ouvrit. Il n'y avait personne dans l'escalier.

Il alla décrocher.

Lewis Benedikt, dont la demeure se trouvait à la périclé de la zone affectée par la panne de courant, n'entendit ni musique ni pas enfantins dans des escaliers.

Ce qu'il entendit, apporté par le vent, ou dérivant sur un courant d'air montant en spirale dans la cage d'escalier, ou bien encore issu de son propre esprit, ce fut le son le plus désespéré qu'il connût: la voix languissante, presque inaudible, de sa femme morte, l'appelant, répétant sans cesse:

" Lewis, Lewis. " Cela faisait plusieurs jours qu'il l'entendait gémir ainsi par moments. Lorsque le téléphone sonna, ce fut avec soulagement qu'il se tourna vers l'appareil.

Et ce fut avec soulagement qu'il entendit la voix de Ricky Hawthorne:

- Je deviens dingue à rester assis dans le noir. J'ai appelé Sears et le neveu d'Edward, et Sears a la gentillesse de nous accueillir chez lui impromptu. Je pense que nous aurions aussi besoin de ta présence. Tu es d'accord pour venir? Pour une fois, nous enfreindrons la règle en restant habillés comme nous sommes, si cela ne t'ennuie pas.

Ricky eut le sentiment que le jeune homme commençait à ressembler à un vrai membre de la Chowder Society.

Sous le masque de sociabilité auquel l'on était en droit de s'attendre chez un neveu d'Edward, il était fébrile.

Confortablement installé dans un des merveilleux fauteuils de cuir de Sears, il buvait son whisky à petites gorgées et (avec le même amusement automatique que son oncle) regardait ce qui l'entourait (la bibliothèque, qui faisait la fierté de Sears, paraissait-elle réellement aussi désuète qu'Edward avait coutume de le dire?) et participait de temps en temps à la conversation, mais sous tout cela, on sentait la tension qui l'habitait.

Peut-être, se disait Ricky, cela fait-il de lui l'un de nous; oui, c'était bien le genre d'homme avec lequel il se serait lié d'amitié, dans le temps; si Don était né quarante années plus tôt, il aurait d'office été un des leurs.

Et, pourtant, il semblait parfois se dérober. Ricky ne pouvait imaginer pourquoi il leur avait demandé s'ils n'avaient pas entendu de la musique, au début de la soirée.

Pressé de s'expliquer, il n'avait donné aucun éclaircissement, sinon après qu'ils eurent longuement insisté:

- J'avais justement le sentiment que tout ce qui se passe ici a un lien immédiat avec ce que j'écris.

Cette remarque, qui eût semblé quelque peu narcissique à tout autre moment, acquit une certaine densité à la lueur des bougies, et mit les hommes mal à l'aise.

- N'est-ce pas pour cette raison que nous vous avons invité ? fit remarquer Sears.

Don s'était alors expliqué, et Ricky l'avait écouté avec stupéfaction exposer sa nouvelle idée de livre, décrire le personnage du Dr. Rabbitfoot, et raconter comment il avait entendu la musique du forain peu avant le coup de téléphone de Ricky.

- Voulez-vous nous faire croire que les événements dont cette ville est le théâtre sont les péripéties d'un livre qui n'est pas encore écrit ? demanda Sears avec incrédulité.

quelles sornettes!

- A moins, dit Ricky songeur, à moins que... Je ne sais pas très bien comment exprimer cela... A moins que les événements ne se soient cristallisés depuis peu, à Milburn.

qu'ils ne se soient cristallisés comme jamais auparavant.

- Vous voulez dire que mon arrivée les a fait se cristalliser, dit Don.

- Je l'ignore.

- Toutes ces histoires de cristallisation, ça n'a pas de sens, intervint Sears. La vérité, c'est que nous avons réussi à nous faire encore plus peur que jamais. La voilà, votre

" cristallisation ". Les fantasmes d'un romancier n'y sont bien entendu pour rien.

Lewis ne participait pas, berçant on ne savait quelle douleur. Lorsque

Ricky lui demanda ce qu'il en pensait, il répondit:

- Désolé, je réfléchissais à autre chose. Je peux me resservir, Sears?

Sears acquiesça à contrecœur; Lewis buvait deux fois plus que de coutume, comme si son arrivée en veston de tweed et vieille chemise lui donnait le droit d'enfreindre une autre de leurs vieilles règles.

- Et peut-on savoir ce qui témoignerait de cette mysté-

rieuse cristallisation? demanda Sears avec agressivité.

- Tu le sais aussi bien que moi. La mort de John, pour commencer.

- Simple coïncidence.

- Les moutons d'Elmer, et tous les autres animaux qui ont été massacrés.

- Ah bon, voilà que tu crois aux Martiens de Hardesty.

- Tu ne te souviens pas de ce que Hardesty nous avait dit? qu'il s'agissait d'une sorte de jeu, de divertissement pour quelque créature mystérieuse. Mon hypothèse, c'est que les enjeux ont monté. Freddy Robinson. La pauvre vieille Rea. Il y a des mois, j'avais déjà l'impression que nos histoires déclenchaient quelque chose... et j'ai peur, très peur, que d'autres personnes ne trouvent la mort. Je pense que nos vies sont en danger, ainsi que celles de bien des habitants de cette ville.

- En tout cas, je ne me dédis pas. Tu as vraiment réussi à te faire peur, dit Sears.

- Nous avons tous peur, fit remarquer Ricky. (A cause de son rhume, parler lui faisait très mal à la gorge, mais il se força à continuer:) C'est certain. Mais ce que je crois, c'est que l'arrivée de Don a été comme la mise en place de la dernière pièce d'un puzzle-que la présence de Don en notre sein a libéré ou augmenté les... les forces, peu importe comment on les appelle. que nous les avons invoquées, si vous préférez. Nous, avec nos histoires; Don, par ses livres et son imagination. Nous voyons des choses, mais nous nous refusons à le croire; nous sentons des choses - des gens qui nous observent, des êtres sinistres qui nous suivent-, mais nous rejetons tout cela, le mettant au compte de notre imagination. Nous faisons des rêves épouvantables, mais nous nous efforçons de les oublier. Et pendant ce

temps, trois personnes ont trouvé la mort.

Lewis fixait le tapis tout en jouant nerveusement avec un cendrier. Il releva la tête:

- Je viens de me souvenir d'une remarque que j'avais faite à Freddy Robinson la nuit o' il m'avait coincé devant la maison de John. Je lui avais dit que quelqu'un nous écrasait comme des mouches.

- Mais pourquoi ce jeune homme, qu'aucun d'entre nous ne connaissait il y a quelques semaines, serait-il la dernière pièce du puzzle?

- Parce qu'il est le neveu d'Edward ? demanda Ricky.

Il avait dit cela sous le coup d'une inspiration subite et ressentit aussitôt un soulagement presque douloureux à la pensée que ses enfants ne venaient pas à Milburn pour Noël.

- Oui, parce qu'il est le neveu d'Edward...

Les trois vieux hommes sentirent presque palpablement autour d'eux le poids de ce que Ricky avait nommé " les forces ". Les trois vieux hommes, assis à la lumière liquide des bougies, se replongèrent dans leur passé.

- Peut-être, finit par dire Lewis.-Il vida son verre.

- Mais en ce qui concerne Freddy Robinson, je ne comprends pas bien. Il voulait absolument me rencontrer... il m'a téléphoné à deux reprises. Je me suis débarrassé de lui avec la vague promesse de le voir un jour dans un bar.

- Il avait quelque chose à te dire, peu avant de mourir ?

- Sans doute, mais je ne lui en ai pas laissé la chance.

Je croyais qu'il voulait me placer une assurance.

- qu'est-ce qui t'avait fait croire cela?

- Une remarque qu'il avait faite au sujet d'ennuis que je pourrais avoir.

Ils redevinrent silencieux.

- Peut-être, reprit Lewis au bout d'un moment, serait-il encore en vie si j'avais accepté de le rencontrer.

Ricky le regarda: Lewis, tu me rappelles exactement John Jaffrey. Il se croyait responsable de la mort d'Edward.

Les trois hommes se tournèrent vers Don Wanderley.

- Peut-être ne suis-je pas ici uniquement à cause de mon oncle, dit celui-ci. Je veux acheter mon admission à la Chowder Society.

- Comment? explosa Sears. Acheter?

- Avec une histoire. N'est-ce pas là votre droit d'ins-cription?-Il les regarda avec un sourire un peu incertain.

-Elle est très claire dans mon esprit parce que je viens de passer un certain temps à l'écrire dans mon journal. Et, ajouta-t-il, enfreignant encore une de leurs règles, ce n'est absolument pas de la fiction. Tout s'est passé exactement comme je vais vous le raconter-et ce n'était pas utilisable pour un roman parce qu'il n'y avait pas vraiment de dénouement. La pression des événements me l'avait un peu fait oublier. Et, si Mr. Hawthorne a raison (" Ricky ", murmura l'avocat) il y a déjà eu cinq morts, et non quatre, mon frère étant le premier.

- Vous étiez tous deux fiancés avec la même fille, dit Ricky, se souvenant d'une des dernières choses qu'Edward lui eût dites.

- Nous étions tous deux fiancés à Alma Mobley, une jeune fille dont j'avais fait la connaissance à Berkeley, commença Don, et tous quatre se renfoncèrent dans leurs fauteuils. Je pense qu'il s'agit d'une histoire de fantômes, ajouta-t-il, annonçant la couleur, comme aurait dit le Dr.

Rabitfoot.

Il les maintint en haleine, s'adressant à la flamme des bougies comme s'il se parlait à lui-même, à une partie tourmentée de son esprit; il ne raconta pas l'histoire comme il l'avait fait dans son journal, en consignant délibérément le moindre détail dont il pouvait se souvenir, mais ne négligea rien d'important. Cela lui prit une demi-heure.

- L'article du Who's Who apporta donc la preuve que tout ce qu'elle avait dit était faux, conclut Don. David était mort. quant à elle, je ne la revis jamais. Elle avait disparu sans laisser de traces. - Il s'essuya le front et soupira bruyamment.-Et voilà. Est-ce une histoire de fantômes, ou non? A vous de juger.

Aucun des hommes ne répondit immédiatement.- Dis-lui, Sears, priait Ricky silencieusement. Il regarda son vieil ami, qui avait enfoui son

visage dans ses mains. Allez, Sears, dis-lui tou.

Sears releva la tête et son regard rencontra celui de Ricky. Il sait à quoi je pense.

- Oh, fit Sears (et Ricky ferma les yeux), ni plus, ni moins que vos autres histoires, je suppose. C'est sur cette série d'événements qu'est basé votre dernier livre?

- Oui.

- C'est une meilleure histoire que dans le livre.

- Mais elle n'a pas de dénouement.

- Pas encore, peut-être, dit Sears en fixant sombrement les bougies, presque entièrement consumées dans leurs chandeliers en argent. (Maintenant, pria Ricky, les yeux toujours clos.)

- Ce jeune homme qui dans votre imagination ressemblait à un loup-garou s'appelait bien... Greg? Greg Benton ?

Ricky rouvrit les yeux, et si quelqu'un l'avait regardé en ce moment, il aurait vu que ses traits étaient empreints de soulagement et de gratitude.

Don fit un signe d'assentiment, ne comprenant manifestement pas en quoi ce détail avait de l'importance.

- Je l'ai connu sous un autre nom, reprit Sears. Il y a longtemps, très longtemps, il s'appelait Gregory Bate. Et son frère cadet, qui était faible d'esprit, s'appelait Fenny.

J'ai assisté à la mort de Fenny.-Il sourit avec l'amertume d'un homme contraint à manger un plat dont il a horreur.

- C'était bien avant que votre... Benton n'affecte un cr,ne rasé.

- S'il est capable de faire deux apparitions, il peut aussi bien en faire une troisième, dit Ricky. Je l'ai vu il y a à

peine quinze jours, sur la place.

Soudain, toutes les lampes se rallumèrent, aveuglantes après ces heures de pénombre. Les quatre hommes réunis dans la bibliothèque de Sears, privés du naturel et de la distinction que leur prêtait la douce lumière des bougies, avaient des expressions apeurées. Nous

avons déjà l'air à

moitié morts, pensa Ricky. Alors qu'ils formaient un cercle chaleureux rassemblé autour des bougies et d'une histoire ils étaient maintenant éparpillés sans pitié sur une plaine hivernale .

- On dirait qu'il t'a entendu, dit Lewis, qui avait vraiment trop bu. C'est peut-être cela que Freddy Robinson a vu. Il a peut-être vu Gregory se transformer en loup, ha!

Cambriolage, troisième partie Peter retrouva son équilibre, et, sans volonté consciente de sa part, monta jusqu'au palier pour se mettre à côté de Jim.

Lentement, irrésistiblement, le loup-garou monta vers eux, prenant tout son temps.

- Vous voulez faire sa connaissance, n'est-ce pas?-

Son sourire était féroce. - Elle va être tellement heureuse. Vous serez bien accueillis, je vous le promets.

Peter regarda autour de lui avec affolement; sous une porte, il aperçut un rai de lumière phosphorescente.

- Elle n'est peut-être pas encore tout à fait en état de vous recevoir, mais ce n'en sera que plus intéressant, ne pensez-vous pas? Nous aimons tous voir nos amis sans leurs masques.

Il parle pour nous faire tenir tranquilles, pensa Peter.

C'est comme de l'hypnotisme.

- Vous vous intéressez à l'exploration scientifique, si je ne me trompe? Aux télescopes? Comme c'est agréable de rencontrer deux courageux jeunes gens aux esprits curieux, avides d'accroître leurs connaissances. Tant de jeunes se contentent de suivre le mouvement et ont peur de prendre des risques. Il semble que ce ne soit vraiment pas votre cas, non?

Peter regarda son ami: Jim Hardie avait une expression hébétée, et sa bouche était ouverte.

- Au contraire, dirais-je même: vous avez été extrêmement courageux. Je vous demande de m'excuser un moment, détendez-vous et attendez-moi... attendez calmement mon retour.

Peter donna à Jim un coup de coude dans les côtes, mais celui-ci ne réagit pas. Il fit de nouveau face au terrifiant personnage qui avançait vers eux et, cette fois, il commit l'erreur de fixer ses yeux d'un jaune doré, entièrement dénués d'expression. Immédiatement, il entendit une voix musicale, qui ne semblait pas venir de l'homme, mais parlait directement dans sa tête: Calme-toi, Peter, calme-toi, tu vas la voir...

- Jim! hurla-t-il.

Hardie eut un frémissement convulsif, et Peter comprit qu'il était perdu.

Allons, du calme, mon garçon, à quoi bon tout ce bruit. . .

L'homme aux yeux d'or était presque arrivé à leur hauteur, la main gauche tendue en avant. Peter se recula, trop terrorisé pour pouvoir penser de façon cohérente.

La main blanche de l'homme approchait de plus en plus, sournoisement, de la main gauche de Jim.

Peter fit volte-face et bondit jusqu'au milieu de l'étage suivant. Lorsqu'il se retourna, la lumière filtrant sous la porte avait pris une telle intensité que les murs avaient une teinte verdâtre; Jim lui aussi était vert.

- Prends-moi la main, dit l'homme. (Il était deux marches plus bas que Jim, et leurs mains se touchaient presque.)

Les doigts de Jim effleurèrent la paume de l'homme.

Peter leva les yeux vers l'étage supérieur, mais il ne pouvait pas abandonner Jim.

En dessous de lui, l'homme eut un rire étouffé et, le cœur serré d'angoisse, Peter baissa de nouveau les yeux.

La main gauche de l'homme enserrait maintenant le poignet de Jim. Les yeux de loup brillaient, plus dorés que jamais.

Jim poussa un cri perçant.

L'homme saisit Jim par le cou et, le pliant en deux avec une force gigantesque, il le projeta contre le mur, tête la première. Puis, se plantant sur le palier, jambes écartées, il lui fracassa le crâne contre le mur, avec une sauvage violence.

A ton tour, maintenant.

Jim s'écroula, et l'homme le repoussa d'un coup de pied, comme s'il était aussi léger qu'un sac en papier. Sur le mur, il y avait une éclatante traînée de sang, comme un dessin d'enfant fait avec les doigts.

Peter courut dans un couloir et ouvrit une porte au hasard. A peine s'était-il avancé d'un pas, qu'il s'immobilisa. La silhouette d'une tête se dessinait contre la fenêtre.

- Bienvenue chez nous, dit une voix blanche. L'avez-vous déjà vue?

L'homme se leva du lit sur lequel il était assis.

- Pas encore? Vous verrez que c'est une expérience inoubliable. Une femme vraiment extraordinaire.

L'homme, qui n'était toujours qu'une silhouette noire contre la fenêtre, commença à avancer vers Peter en traînant les pieds. Ce dernier se tenait le dos à la porte, figé

dans une immobilité absolue. Lorsque l'homme se fut rapproché, il vit que c'était Freddy Robinson.

- Bienvenue chez nous, répéta Robinson.

Dans le couloir, des pas s'arrêtèrent. C'est une question de temps. De temps. De temps.

- Vous savez, je ne me souviens pas très bien...

Pris de panique, Peter se précipita sur Robinson dans l'intention de le repousser, mais à l'instant même où ses doigts l'effleurèrent, Robinson explosa en une pluie de points lumineux qui disparurent presque aussitôt, et Peter se précipita en avant, traversant l'espace qu'occupait un instant auparavant la forme de Robinson, et se retrouva contre le lit.

- Viens, Peter, sors ! dit la voix dans le couloir. Nous voulons tous que tu sortes.

Et, dans son esprit, l'autre voix répéta de temps, de temps.

Peter entendit la poignée de la porte tourner. Il escalada le lit et se précipita vers la fenêtre; sur la même lancée, il souleva le cadre avec les paumes de ses mains. Le cadre glissa dans les rainures bien huilées.

Une bouffée d'air glacial enveloppa Peter.

Il entendit l'autre esprit lui souffler de revenir vers la porte, de ne pas faire l'idiot, ne voulait-il pas voir que Jim était indemne?

Jim !

Tandis que la porte s'ouvrait, il passa une jambe par la fenêtre, puis l'autre. quelque chose se précipita sur lui, mais il avait déjà sauté sur le toit du garage. De là, il se laissa tomber dans une congère.

Il passa en courant devant la voiture de Jim et jeta un dernier regard à la maison: elle paraissait aussi solide et banale qu'à leur arrivée; il y avait toutefois de la lumière dans l'entrée et dans la cage d'escalier, projetant un rassurant rectangle jaune sur la neige. Et ce rectangle invitant paraissait lui parler: Imagine quelle paix ce doit être de s'allonger, les mains croisées sur la poitrine, imagine, dormir sous la glace...

Il rentra chez lui sans s'arrêter de courir.

- Lewis, tu es ivre, ronchonna Sears. Inutile de te ridiculiser encore davantage.
- Tu sais, Sears, c'est curieux, mais il est difficile de ne pas être ridicule en parlant de sujets pareils.
- C'est juste, mais pour l'amour du ciel, Lewis, cesse de boire.
- Cher ami, j'ai le sentiment que nos petites traditions ne nous seront plus d'une grande utilité.
- Veux-tu que nous cessions de nous réunir? demanda Ricky .
- que reste-t-il de nous, de toute façon? Les trois mousquetaires ?
- Dans un sens. Sans compter Don, bien entendu.

Lewis sourit:

- Oh, Ricky. Ton côté le plus adorable, c'est sans doute ta loyauté.
- Je ne suis loyal qu'à l'égard de ce qui le mérite, rétorqua Ricky. - Il éternua deux fois d'affilée. - Excuse-moi. Je devrais être au lit. Tu désires réellement mettre fin à nos réunions?

Lewis repoussa son verre jusqu'au milieu de la table et se renfonça

dans son fauteuil.

- Je ne sais pas. Je ne crois pas, en fait. Si nous ne nous retrouvions pas deux fois par mois, je n'aurais plus jamais l'occasion de fumer ces excellents cigares de Sears. Et comme nous avons de plus un nouveau membre...

Sears était sur le point d'éclater, mais Lewis ne lui en laissa pas le temps. Il releva la tête, plus magnifique que jamais, et poursuivit:

- Peut-être d'ailleurs aurais-je peur que nous cessions de nous réunir. Et il n'est pas impossible que je croie tout ce que tu as dit, Ricky. J'ai eu deux ou trois expériences bizarres, depuis octobre-depuis le soir où Sears nous a parlé de Gregory Bate.

- Moi aussi, dit Sears.

- Et moi donc, renchérit Ricky. N'est-ce pas ce que nous disions, d'ailleurs?

- Dans ce cas, il faut essayer de tenir le coup. Je ne suis pas de votre niveau intellectuel, sans doute, mais j'ai l'impression que c'est le genre de situation où nous avons le choix entre être pendu tout seul et être pendus ensemble. Parfois, dans ma maison, je me sens vraiment hanté -comme si, juste devant la porte, quelqu'un ou quelque chose comptait les secondes en attendant le moment de m'attraper. Comme c'est arrivé à John.

- Croyons-nous en l'existence des loups-garous? demanda Ricky.

- Non, dit Sears fermement, et Lewis secoua négativement la tête.

- Moi non plus, précisa Don. Il y a toutefois quelque chose. . .

Il s'interrompit, et vit que les trois vieux messieurs le regardaient, suspendus à ses lèvres.

- Ce n'est encore qu'une vague idée. Il faut que j'y réfléchisse encore avant d'essayer de vous l'expliquer.

- Bien, fit Sears, il y a déjà un bon moment que la lumière est revenue. Et nous avons eu une excellente histoire. Peut-être aussi avons-nous avancé un peu, bien que je ne voie pas en quoi. Et si les frères Bate sont à

Milburn, j'aimerais croire qu'ils agiront comme l'im-payable Hardesty

l'a suggéré, en s'en allant lorsque nous ne les amuserons plus.

Ricky capta le regard de Don, et ce dernier fit un signe d'assentiment.

- Un moment, dit Ricky. Excuse-moi, Sears, mais j'avais demandé à Don d'aller voir Nettie Dedham à

l'hôpital.

- Vraiment? demanda Sears, que tout cela commen-

çait à ennuyer prodigieusement.

- J'y suis effectivement allé, expliqua Don. J'y ai même rencontré le shérif et Mr. Rowles. Nous avons tous eu la même idée.

- Voir si elle avait quelque chose à dire? proposa Ricky.

- Elle n'a pas pu. Elle en est incapable. Vous aviez sans doute téléphoné à l'hôpital?

- Je l'avais fait, acquiesça Ricky.

- Toutefois, lorsque le shérif lui a demandé si elle avait vu quelqu'un, le jour où sa sœur a trouvé la mort, elle a manifestement essayé de dire un nom.

- Et ce nom? s'enquit Sears.

- Elle n'a pu prononcer qu'un invraisemblable mélange de consonnes, quelque chose comme Glngr. Glngr.

Hardesty a fini par abandonner. Il n'y comprenait rien.

- Je ne vois pas qui pourrait comprendre cela, dit Lewis en regardant Sears.

- Lorsque nous sommes sortis, Mr. Rowles m'a pris à

part et m'a dit qu'il pensait qu'elle essayait de dire le nom de son frère. Stringer, c'est bien cela?

- Stringer! (Il se cacha les yeux avec ses mains.)

- Je ne comprends pas, dit Don. quelqu'un pourrait-il m'expliquer pourquoi cela a une telle importance?

- J'étais sûr que ça allait arriver, gémit Lewis. Je le savais.

- Contrôle-toi, Lewis, ordonna Sears. Mon cher Don il faut d'abord que nous discutons de cela entre nous. Mais je pense que nous vous devons une histoire digne de celle que vous nous avez racontée. Vous ne l'écoutez pas ce soir, mais lorsque nous en aurons parlé entre nous, je suppose que vous aurez droit à l'ultime histoire de la Chowder Society.

- Dans ce cas, j'aimerais vous demander une autre faveur. Si vous décidez de me la raconter, pourrions-nous nous retrouver dans la maison de mon oncle?

Il vit leur répugnance et, soudain, ils lui parurent très vieux; même Sears semblait tout frêle.

- Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, finit par dire Ricky Hawthorne, qui avait vraiment l'air terriblement enrhumé, malgré sa moustache et son noeud papillon à pois. C'est dans une maison où habitait votre oncle que tout a commencé.-Il trouva la force de sourire à Don.-

Oui, je pense que c'est là que nous allons écouter l'ultime histoire de la Chowder Society.

- Et que le Seigneur nous protège d'ici là, dit Lewis.

- Et qu'Il nous protège après cela, ajouta Sears.

Peter Barnes entra dans la chambre de ses parents, s'assit sur le lit et regarda sa mère se brosser les cheveux.

Elle était distraite et lointaine: depuis des mois maintenant, elle alternait entre cette humeur glaciale-préparant des repas surgelés et allant faire de longues promenades solitaires-et une sollicitude maternelle excessive.

Elle lui offrait alors de nouveaux sweaters, l'entourait de mille soins pendant les repas et ne cessait de l'importuner au sujet de ses études. Lorsqu'elle était dans une de ces périodes maternelles, il sentait qu'elle était souvent au bord des larmes: sa tristesse refoulée imprégnait aussi bien ses gestes que sa voix.

- qu'est-ce qu'il y a à manger ce soir, m'an?

Elle pencha la tête et regarda le reflet de son fils dans le miroir

pendant approximativement une seconde.

- De la choucroute et des hot-dogs.

- Ah!

Cela lui allait parfaitement, mais son père détestait les hot-dogs .

- C'est pour me demander cela que tu es venu, Peter ?

Cette fois, elle ne le regarda pas, mais garda les yeux fixés sur la réflexion dans le miroir de sa main tenant la brosse.

Peter avait toujours été conscient que sa mère était une femme extrêmement séduisante - peut-être pas d'une beauté aussi frappante que Stella Hawthorne, mais mieux que simplement jolie. Blonde et fraîche, elle donnait l'impression d'être libre de toute attache, comme un voilier filant dans la brise, à la sortie d'une baie. Il savait que les hommes la désiraient, bien qu'il préférât ne pas y penser; lors de la soirée donnée en l'honneur de cette actrice, il avait vu Lewis Benedikt caresser les genoux de sa mère. Jusqu'alors, il s'était bêtement (c'est ce qu'il pensait maintenant) imaginé que l'âge adulte et le mariage vous délivraient des passions confuses de l'adolescence. Mais sa mère et Lewis Benedikt auraient pu être Jim Hardie et Penny Draeger; sa mère paraissait former avec lui un couple plus naturel qu'avec son père. Peu après la soirée, il avait senti que le mariage de ses parents commençait à

s'effilochoir.

- Non, pas vraiment. J'aime regarder quand tu te brosses les cheveux.

Christina Barnes se figea un instant, la main levée, puis donna un coup de brosse décidé. Elle croisa de nouveau son regard, mais se détourna aussitôt, presque comme si elle se sentait coupable.

- qui va venir à ta réception, demain soir? demanda-t-il .

- Oh, les mêmes que d'habitude, tu sais. Les amis de ton père. Ed et Sonny Venuti. quelques autres. Ricky Hawthorne et sa femme. Sears James.

- Mr. Benedikt vient aussi?

Cette fois, elle chercha délibérément son regard.

- Je ne sais pas. Peut-être. Pourquoi ? Tu n'aimes pas Lewis ?
- Si, si, des fois je crois que je l'aime bien, mais je le vois Si peu souvent.
- Personne ne le voit souvent, mon chéri, dit-elle, rassurant un peu Peter. Lewis vit comme un reclus, sauf pour les filles de vingt-cinq ans.
- Il a été marié, je crois?

Le regard de Christina Barnes se fit inquisiteur.

- Pourquoi toutes ces questions, Peter? Je voudrais me brosser les cheveux.
- Je sais. Excuse-moi.

Peter lissa nerveusement le couvre-lit.

- Alors ?
- Oh, c'est seulement que je me demandais si tu étais heureuse.

Elle posa la brosse sur la coiffeuse; l'ivoire toucha le bois avec un bruit clair et sec.

- Heureuse? Bien s'ô, je suis heureuse, mon trésor.

Et maintenant, sois gentil, va dire à ton père de se préparer pour le dîner.

Peter se dirigea vers la petite pièce contiguë à la salle à

manger où son père était s'ôrement en train de regarder la télévision. Cela aussi, c'était un mauvais signe; jamais son père ne regardait la télévision le soir, mais depuis quelques mois, il prenait sa serviette et allait s'enfermer dans le salon-télévision, disant qu'il avait un dossier à finir, et quelques minutes plus tard, le thème musical de telle ou telle émission se faisait entendre à travers la porte.

Il jeta un coup d'oeil à l'intérieur: le fauteuil était placé

face à l'écran scintillant-une émission de variétés-et sur la table il y avait des noisettes salées, un paquet de cigarettes et un briquet, mais son père n'était pas là. Sa serviette, même pas ouverte, était par terre à côté du fauteuil.

Il referma la porte sur cette image de confort solitaire, et se dirigea vers la cuisine. Lorsque Peter entra, Walter Barnes, en complet marron et chaussures de même couleur, déposait précautionneusement deux olives dans un martini .

- Tiens, mon vieux Peter! dit-il.

- Salut, papa. M'an dit que le dîner va être prêt.

- Je me demande ce que cela signifie au juste-une heure, une heure et demie ? qu'est-ce qu'on mange, d'ailleurs? Tu le sais?

- Je crois qu'il y a des hot-dogs.

- AÔe! je vais avoir besoin de deux ou trois verres avant, pas vrai, Pete?

Souriant, il porta le verre à ses lèvres.

- Dis, papa...

- Oui ?

Soudain mal à l'aise, Peter mit ses mains dans ses poches et s'appuya contre la cloison.

- «a te plaît toujours, l'idée de donner cette soirée?

- Bien s'r, Pete. Tu verras que ça sera réussi. On passera de bons moments.

Walter Barnes sortit de la cuisine et commença à regagner le petit salon, mais une sorte d'instinct le fit se retourner; son fils, les mains toujours dans les poches, dansait d'un pied sur l'autre.

- quelque chose ne va pas, Pete ? Tu as des ennuis au lycée ?

- Non, non, dit Peter, plus mal à l'aise que jamais.

- Viens un moment.

Peter suivit son père avec hésitation. A la porte du petit salon de télévision, celui-ci dit:

- J'ai appris que ton ami Jim Hardie n'était toujours pas revenu.

- Je sais.

Peter commençait à avoir des sueurs froides.

Walter Barnes posa son martini sur un sous-verre et s'assit lourdement dans le fauteuil. Tous deux regardèrent l'écran. C'était un épisode du feuilleton racontant les aventures de la famille Brady. La plupart des gosses et le père Brady étaient à quatre pattes sur le tapis de leur living

-un living tout semblable à celui des Barnes-cherchant apparemment un animal qui avait disparu, une tortue, un petit chat, voire, car ces petits Brady étaient de fieffés coquins, un quelconque rongeur.

- Sa mère est folle d'inquiétude, dit son père en se fourrant une poignée de noisettes dans la bouche. (Lorsqu'il les eut avalées, il poursuivit :) Eleanor est une brave femme, mais elle n'a jamais su comprendre ce garçon. Tu n'as aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller?

- Non, dit Peter, suivant la chasse au petit rongeur comme pour y trouver des indications susceptibles de l'aider dans sa propre vie.

- Il est simplement parti avec sa voiture, comme ça ?

Peter acquiesça de la tête. Le lendemain du jour où il avait réussi à s'échapper de cette maison, il avait fait le détour par Montgomery Street en allant à l'école, et avait vu de loin que la voiture n'y était plus.

- Pour Rollie Draeger, j'imagine que ce doit être un soulagement. Sa fille a probablement eu de la chance de ne pas se retrouver enceinte.

- Tu ne sais vraiment pas où Jim a pu aller?

Son père le regarda.

- Non, dit Peter, en soutenant brièvement le regard de son père.

- Il ne t'a rien confié, au cours de vos soirées dans les bars ?

- Non, dit Peter tristement.

- Il doit te manquer. Peut-être même te fais-tu du souci pour lui? Oui?

- Oui, parvint à dire Peter, au bord des larmes, comme il pensait que

sa mère l'était parfois.

- Eh bien, ne t'en fais pas. Un gars comme lui causera toujours plus d'ennuis aux autres qu'il n'en subira lui-même. Et je vais te dire, d'ailleurs-je sais o' il est.

Peter releva la tête.

- Il est à New York, poursuit son père. J'en suis sûr.

Pour une raison ou une autre, il a pris la fuite. Je me demande même si cela n'a pas un rapport avec ce qui est arrivé à la vieille Rea Dedham, après tout. C'est tout de même bizarre, qu'il ait décampé comme ça, tu ne trouves pas ?

- Non, dit Peter. Non, il n'a pas pu faire ça.

- De toute façon, tu es encore mieux avec deux vieux schnocks comme nous, pas vrai?

Comme Peter n'avait pas la réaction positive qu'il escomptait, Walter Barnes le prit par le bras.

- Il y a une chose qu'il faut que tu apprennes, Peter.

Les casse-cou sont peut-être attirants en diable, mais on se porte mieux si on les évite. Si tu fréquentes des gens comme nos amis, à ta mère et à moi, ceux qui vont venir à

notre soirée, tu trouveras ta place dans la société. Nous vivons dans un monde difficile, et il est vraiment inutile d'inviter les ennuis.

Il lâcha le bras de Peter.

- Assieds-toi quelque part et regarde la télé avec moi.

Comme ça, nous passerons un moment ensemble.

Peter prit un fauteuil et fit semblant de suivre l'émission.

De temps en temps, il entendait le grincement du chasse-neige, de plus en plus proche, puis s'éloignant en direction de la place.

Le lendemain, l'atmosphère - tant intérieure qu'extérieure - avait changé. Sa mère, qui n'avait pas ses

" humeurs ", allait et venait gaiement dans la maison, passant

l'aspirateur ou le chiffon à poussière, parlant au téléphone, écoutant la radio. Dans sa chambre, Peter écoutait un programme musical entrecoupé d'informations météo. Les routes étaient si mauvaises que les écoles étaient fermées. Son père était allé à la banque à pied; de sa fenêtre, Peter l'avait vu partir, en chapeau, pardessus, cache-nez et bottes de caoutchouc, l'air très petit et très russe. Plusieurs voisins, tout aussi emmitouflés, n'avaient pas tardé à le rejoindre dans la rue. Les bulletins répétaient toujours la même litanie: Sortez vos traîneaux, les enfants, il est encore tombé vingt centimètres la nuit dernière, et l'on en prévoit davantage pour le week-end; sur la nationale 17, un accident a causé un bouchon entre Damascus et Wind-sor... sur la 79, un accident a interrompu le trafic entre Oughuoga et Center Village... une caravane s'est renversée sur la nationale 11 à six kilomètres au nord de Castle Creek. . .

Peu avant midi, Omar Norris passa avec le chasse-neige, enfouissant deux voitures sous un énorme amas de neige.

Après le déjeuner, sa mère lui demanda de battre des oeufs en neige très ferme. La journée était un interminable rouleau de tissu gris, qui n'en finissait pas de se dévider.

De nouveau seul dans sa chambre, il chercha Robinson, F. dans l'annuaire et composa le numéro, le coeur battant à

se rompre. Au bout de deux sonneries, quelqu'un prit la communication et raccrocha aussitôt.

La radio ne parlait que de catastrophes. A Lester, un homme de cinquante-deux ans était mort d'une crise cardiaque en pelletant la neige qui encombrait son entrée.

Deux enfants trouvèrent la mort lorsque la voiture conduite par leur mère percuta la butée d'un pont. A Stamford, un vieil homme était mort d'hypothermie-il n'avait pas d'argent pour se chauffer.

A six heures, le chasse-neige passa de nouveau en cliquetant. Peter, installé dans le salon-télévision, attendait les informations. Sa mère passa la tête, tourbillon blond surgi de la cuisine:

- N'oublie pas de te changer pour dîner, Pete. Et pendant que tu y es, pourquoi ne mettrais-tu pas une cravate ?

- Tu crois que quelqu'un viendra, par ce temps?

Il montra l'écran: images floues de voitures bloquées dans la neige.

Ensuite, des hommes sortant le corps de l'homme mort d'hypothermie, Elmore Vessey, soixante-seize ans, d'une cabane enfouie sous la neige.

- Bien s°r. Ils n'habitent pas loin.

Elle repartit en coup de vent, inexplicablement gaie et heureuse.

Une demi-heure plus tard, son père rentra, le teint gris, lui lança un " ça va, Pete ? " au passage et monta prendre un bain.

A sept heures, son père le rejoignit dans le salon-télévision, tenant un martini d'une main, et un bol de noix de cashew de l'autre.

- Ta mère m'a dit qu'elle aimerait que tu mettes une cravate. Comme elle est de bonne humeur, pourquoi ne pas lui faire ce plaisir?

- D'accord, dit Peter.

- Toujours sans nouvelles de Jim Hardie?

- Toujours rien.

- Eleanor doit être folle d'inquiétude.

- S°rement.

Il remonta dans sa chambre et s'allongea sur le lit. La dernière chose au monde dont il e°t envie était d'assister à

une soirée, de répondre aux inévitables questions (" Alors, c'est pour bientôt, Cornell ? "), de servir à boire aux invités. Il aurait voulu s'enrouler dans une couverture et rester au lit le plus longtemps possible. Là, il ne pourrait rien lui arriver. La neige deviendrait de plus en plus profonde autour de la maison, les thermostats cliquetteraient régulièrement, il s'enfoncerait dans un interminable sommeil. . .

A sept heures et demie, on sonna, et il se leva. Il entendit son père ouvrir la porte, des voix, un tintement de verres; c'étaient les Hawthorne, et un homme dont il ne reconnut pas la voix. Peter ôta sa chemise et en enfila une propre, passa une cravate sous le col, fit le noeud, se peigna avec ses doigts et sortit sur le palier.

En se penchant, il vit son père ranger des pardessus dans le placard. L'inconnu était grand, la trentaine, avec de vigoureux cheveux blonds, un visage plutôt carré à l'expression ouverte. S°rement pas un avocat, pensa Peter.

Au même moment, il entendit sa mère dire, d'une voix nettement plus aiguë que de coutume:

- Oh, un écrivain. Comme c'est intéressant!

Peter eut un tressaillement involontaire.

- Tiens, voilà notre fils Pete, dit son père, et les trois invités levèrent la tête vers lui-les Hawthorne avec des sourires, l'inconnu avec un regard intéressé. (Il descendit les saluer et se demanda, en tenant la main de Stella Hawthorne, comment une femme de cet âge faisait pour être aussi bien que n'importe quelle vedette de cinéma.)

- Content de te voir, Peter, dit Ricky Hawthorne en lui donnant une poignée de main sèche et vigoureuse. Tu as l'air fatigué.

- Non, non, ça va.

- Je te présente Don Wanderley, dit sa mère, il est écrivain et était le neveu de Mr. Wanderley.

La poignée de mains de l'écrivain était chaude et ferme.

- Il faudra que nous parlions de vos livres. Peter, pourrais-tu aller à la cuisine préparer des glaçons?

- Vous ressemblez un peu à votre oncle, dit Peter.

- Merci.

- Pete, la glace.

- Par une nuit pareille, dit Stella, je veux mon whisky chambré comme du vieux bordeaux.

Coupant son rire, sa mère répéta: " Pete, s'il te plaît, la glace ", puis se tourna vers Stella Hawthorne avec un sourire un peu crispé. " Non, pour le moment, les rues semblent praticables ", entendit-il Ricky Hawthorne dire à

son père. Il alla dans la cuisine et commença à mettre des glaçons dans une coupe. Sa mère parlait trop fort: on l'entendait d'ici.

Un moment plus tard, elle était là, regardant dans le four, ôtant des choses du gril.

- Les olives et les crackers sont sortis... ? Oui? Sois gentil alors, mets-les sur un plateau et offres-en à nos invités.

Il y avait aussi des petits sandwiches et des foies de poulets enveloppés dans du bacon. Il se brôla les doigts en les mettant sur le plateau. Sa mère s'approcha de lui sans faire de bruit et l'embrassa dans le cou. " Tu es adorable, Peter. " Elle était comme ivre, bien qu'elle n'eût encore rien bu.

- Voyons, que reste-t-il à faire? Les martinis sont prêts? quand tu reviendras, tu mettras la carafe et les verres sur un autre plateau, tu veux bien? Ton père t'aidera. Bon. Et maintenant... ? Ah oui il faut que j'écrase des anchois et des c,pres. Tu es adorable comme ça, Peter. Je suis si contente que tu aies mis une cravate.

On sonna de nouveau. Encore des voix connues: Harlan Bautz, le dentiste, et Lou Price, qui ressemblait à un gangster de cinéma. Et leurs femmes, respectivement effrontée et effacée.

Il faisait le tour avec le premier plateau lorsque les Venuti arrivèrent. Sonny Venuti se fourra un foie de poulet dans la bouche, s'exclama " Chaud ! " et l'embrassa sur la joue. Elle paraissait essoufflée et avait les yeux hagards. Ed Venuti, l'associé de son père, lui dit: " Vivement Cornell, hein, fiston ? " Son haleine empestait le gin.

- Oui, monsieur.

Il ne l'écoutait déjà plus. " Dieu bénisse l'inventeur du martini ", disait-il pendant que son père lui mettait un verre dans la main.

Lorsqu'il présenta le plateau à Harlan Bautz, le dentiste lui donna une bonne tape dans le dos:

- Tu dois être drôlement impatient d'être à Cornell, pas vrai?

- Oui, monsieur.

Il alla se réfugier à la cuisine.

Sa mère versait une mixture verdâtre sur un ragoût fumant.

- qui vient d'arriver?

Il le lui dit.

- Tiens, finis de verser ça et remets le plat au four. Il faut que j'aille leur dire bonjour. Oh, j'ai vraiment le coeur en fête, ce soir!

Elle le laissa seul dans la cuisine. Il finit de verser l'épaisse substance verte dans le plat en terre, et remua le tout avec une cuiller. Il remettait le plat dans le four lorsque son père arriva.

- O' est le plateau avec le martini ? J'en ai fait beaucoup trop, on a surtout des buveurs de whisky.

J'apporte seulement la carafe, on prendra les verres de la salle à manger. Il commence à y avoir de l'atmosphère, Pete. Tu devrais aller parler à cet écrivain, il t'intéressera s'rement. Je crois qu'il écrit des romans d'épouvante-Edward m'en avait parlé. Intéressant, non ? Je savais que la compagnie de nos amis te plairait. Tu t'amuses, n'est-ce pas ?

- Comment ?

Peter referma la porte du four.

- Tu te plais, en compagnie de nos amis?

- Oui, bien s'r.

- Eh bien, ne reste pas ici, va les rejoindre. Cela fait longtemps que je n'avais vu ta mère en aussi bonne forme.

On peut dire qu'elle s'amuse. «a me fait plaisir de la voir comme ça.

Il hocha la tête avec une stupéfaction incrédule.

- C'est vrai, dit Peter en sortant avec un plateau de canapés que sa mère avait oublié.

Sa mère était effectivement en grande forme, fumant, parlant sans cesse, passant de Sonia Venuti à Harlan Bautz en offrant des olives noires au passage.

- Il paraît que si cela continue, Milburn sera entièrement coupée du monde extérieur, disait Stella Hawthorne.

Tout en étant plus agréable à entendre, plus contrôlée que celle de sa mère ou de Sonny Venuti, sa voix portait mieux. Pour cette raison peut-être, sa remarque fit taire les conversations.

- Nous n'avons qu'un seul chasse-neige, et ceux de l'Etat déblaient en priorité les grands axes.

Lou Price, installé sur le divan à côté de Sonia Venuti, fit observer:

- Et regardez qui le conduit! Le conseil municipal n'aurait jamais dû se laisser embobiner par la femme d'Omar Norris. La plupart du temps, Omar est tellement soûl qu'il ne voit même pas ce qu'il fait.

- Allons, Lou, c'est le seul travail utile qu'Omar fasse toute l'année!

Sa mère prenait la défense d'Omar Norris avec un peu trop de vivacité; Peter la vit lorgner du côté de la porte, et comprit que sa belle humeur fébrile avait pour origine une personne qui n'était pas encore arrivée.

- Il doit dormir dans les wagons abandonnés de la vieille gare, dit Lou Price. Ou alors dans son garage, si sa femme le laisse aller jusque-là. Vous avez envie qu'un type comme ça passe à côté de votre voiture avec un chasse-neige de deux tonnes ? Il pourrait faire marcher le moteur rien qu'avec son haleine !

On sonna à la porte; sa mère faillit en lâcher son verre.

- J'y vais, dit Peter.

C'était Sears James. Sous le large bord de son chapeau, son visage était tiré et si blanc que ses pommettes en paraissaient bleues. " Hello, Peter ", dit-il, retrouvant une apparence normale; il ôta son chapeau et s'excusa de son retard.

Pendant une vingtaine de minutes, Peter offrit des canapés aux invités, leur resservit à boire et évita d'engager la conversation. (Sonny Venuti, lui pinçant la joue entre le pouce et l'index: " Je parie que tu ne rêves qu'à

quitter cette affreuse ville pour aller courir les filles à

l'université, pas vrai, Pete? ") Chaque fois qu'il entrevoyait sa mère, elle était au milieu d'une phrase et son regard surveillait la porte d'entrée. Parlant très fort, Lou Price expliquait à Harlan Bautz le rôle du soja dans le monde de demain, tandis que Mrs. Bautz faisait biffer Stella Hawthorne avec ses conseils pour décorer la maison (" Je vous assure, il n'y a rien de mieux que le palis-sandre. ") Ed Venuti, Ricky Hawthorne et son père, un peu à l'écart des autres, parlaient de la disparition de Jim Hardie. Peter regagna le calme stérile de la cuisine desserra sa cravate et posa la tête sur une table aspergée de sauce verte. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna.

" Ne t'inquiète pas, Walt, j'y vais! " entendit-il sa mère crier à l'autre bout du couloir.

La sonnerie cessa au bout de quelques secondes. Sa mère avait décroché dans le salon-télévision. Peter fixait le combiné blanc fixé au mur de la cuisine. Ce n'était peut-être pas ce qu'il croyait, mais Jim Hardie appelant pour dire te fais pas de bile, mon vieux, tout est super. .. De toute façon, il voulait savoir, même si c'était ce qu'il pensait. Il décrocha, se promettant de n'écouter qu'un petit instant.

- ...pas venir, Christina, non, disait la voix de Lewis.

C'est vraiment impossible. Il y a au moins un mètre cinquante de neige dans l'allée.

- quelqu'un écoute sur l'autre poste, dit sa mère.

- Ne sois pas paranoïaque, dit Lewis. Et puis, ce serait une pure perte de temps que je vienne, Christina, tu le sais aussi bien que moi.

- Pete ? C'est toi ? Tu écoutes ?

Peter retint son souffle, mais ne raccrocha pas.

- Mais non, Christina, pourquoi voudrais-tu que Peter épie notre conversation?

- Alors, Peter, c'est toi?

La voix de sa mère était devenue stridente.

- Vraiment, Christina, je suis désolé. Nous restons amis, n'est-ce pas ? Retourne auprès de tes invités et amuse-toi.

- Ce que tu peux être rampant, des fois, dit Christina Barnes avant de raccrocher brutalement. (Atterré, Peter finit par raccrocher lui aussi.)

Il fit deux pas vers la fenêtre, presque certain de la signification de ce qu'il avait entendu. Il entendit la porte s'ouvrir et se refermer. Derrière sa propre réflexion -

aussi exsangue que lorsqu'il avait regardé dans une des pièces vides de Montgomery Street-apparut le reflet, trouble mais déformé aussi par la colère, de sa mère.

- Alors, c'était intéressant d'espionner sa mère?

A ce moment une troisième image se glissa entre sa mère et lui; elle se rapprocha, et Peter distingua un petit visage, qui n'était pas un reflet, mais se trouvait dehors, de l'autre côté de la fenêtre: un petit visage enfantin, tordu dans une expression implorante. Oui, le petit garçon le suppliait de le rejoindre dehors.

- Dis-moi, petit espion ! siffla sa mère.

Peter se mit à hurler, et se fourra le poing dans la bouche pour se contraindre au silence. Il ferma également les yeux. Et il sentit les bras de sa mère l'enlacer, et entendit sa voix lui murmurer des excuses incohérentes, tandis que ses larmes, contenues depuis si longtemps, mouillaient son cou, et malgré tout cela, il entendait, au loin, la voix de Sears James déclamer:

- Oui, Don est venu pour prendre possession de la maison qui lui revient, mais aussi pour nous aider à

résoudre un petit problème-un problème de recherche.

Ensuite, une voix étouffée, peut-être celle de Sonny Venuti, et de nouveau Sears:

- Nous voudrions qu'il regarde d'un peu plus près qui était cette Ann-Veronica Moore, la jeune actrice qui a disparu.

Murmures exprimant vaguement la surprise, le doute, la curiosité. Peter ôta son poing de sa bouche.

- «a va maintenant, dit-il.

- Oh Peter, je suis tellement désolée.

- Je ne le dirai à personne.

- Ce n'est pas... non, Peter, ce n'est pas ce que tu penses. Ne te laisse pas bouleverser par ça.

- Je me disais que c'était peut-être Jim Hardie qui appelait. . .

On sonna à la porte.

Elle lui embrassa la nuque.

- Pauvre chéri, avec un ami douteux qui prend la fuite et une mère à moitié folle. Et j'ai pleuré sur ta belle chemise neuve.

On sonna de nouveau.

- Encore quelqu'un, dit Christina Barnes. Ton père va s'en occuper. Essayons de nous rendre présentables avant de nous montrer en public.

- C'est quelqu'un que tu as invité?

- Bien sûr, Pete, qui voudrais-tu que ce soit ?

- J'en sais rien.

Il regarda de nouveau vers la fenêtre, mais n'y vit rien d'autre que le profil de sa mère et son propre visage, comme de p,les bougies sur la vitre sombre.

Elle se redressa et s'essuya les yeux.

- Je vais sortir le plat du four. Et tu devrais aller dire bonjour .

- qui est-ce?

- Oh, une amie de Sears et de Ricky.

Arrivé sur le seuil, il se retourna, mais elle avait déjà

ouvert la porte du four, une femme normale faisant des gestes de tous les jours.

Je ne sais plus ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, pensa-t-il avant de sortir. L'inconnu-le neveu de Mr. Wanderley -se tenait à l'entrée du living.

- Pour vous dire la vérité, ce qui m'intéresse en ce moment, c'est ce qui distingue l'imaginaire de la réalité.

Par exemple, avez-vous entendu de la musique, il y a quelques jours ? Un petit orchestre de jazz, jouant quelque part-en plein air?

- Absolument pas, murmura Sonny Venuti. Vous l'avez entendu, vous?

Figé sur place, Peter fixait l'écrivain avec des yeux exorbités. Son père l'aperçut:

- Ah, te voilà, Pete ! Viens que je te présente ta voisine de table.

- Oh, c'est moi qui voulais être à côté de ce charmant jeune homme, roucoula Sonny Venuti, toute souriante.

- Il faudra vous contenter de moi, lui dit Lou Price.

Son père l'appela de nouveau:

- Allez, ne nous fais pas attendre !

Il s'arracha à Don Wanderley, qui le regardait avec curiosité, et se tourna vers son père. Sa gorge se serra. Son père tenait par les épaules une femme élancée, qui avait un ravissant visage de renard.

C'était le visage qui avait su le trouver en regardant, par-delà la place nocturne, par le petit bout de la lorgnette.

- Anna, je vous présente mon fils Pete. Miss Mostyn.

Le regard humide de la jeune femme se posa sur lui. Il prit conscience qu'il se trouvait à mi-chemin entre elle et Don Wanderley; Sears James et Ricky Hawthorne les regardaient, comme des spectateurs assistant à un tournoi de tennis; mais la conjonction de cette femme, de Don Wanderley et de lui-même formait un triangle aigu, pareil à un miroir ardent. Elle le regarda de nouveau, et il ne fut plus conscient que du danger qui le menaçait.

- Je suis certaine que Peter et moi avons un tas de choses à nous dire, dit Anna Mostyn.

Extraits du journal de Don Wanderley La soirée qui avait pour but de me faire connaître un échantillon plus large de la population de Milburn se termina de façon désastreuse. Un vrai carnage.

Peter Barnes, un grand garçon aux cheveux noirs, qui semble à la fois

intelligent et sensible, a fait office de détonateur. Au début, il ne paraissait pas très communicatif-ce qui est compréhensible chez un garçon de dix-sept ans qui fait le service lors d'une soirée donnée par ses parents. Des bouffées de sympathie pour les Hawthorne; lui aussi est sensible au charme de Stella. Mais son indifférence cachait autre chose-je crus déceler en lui de la panique? Du désespoir? Il semble qu'un de ses amis ait disparu sans laisser de traces, et c'était visiblement à cela que ses parents attribuaient sa morosité. Ce ne pouvait pourtant être que cela, et je finis par penser qu'il avait tout simplement peur. La fréquentation de la Chowder Society a dû me rendre réceptif à cette émotion-ou m'induire à

la projeter par erreur. Alors que je faisais ces remarques pompeuses à Sonny Venuti, Peter se figea et me fixa, avec un regard véritablement inquisiteur, comme s'il cherchait à

lire dans mes pensées, et j'eus l'impression qu'il avait terriblement envie de me parler-et pas de littérature. Le plus étonnant, c'est que j'eus la nette impression que lui aussi avait entendu la musique du Dr. Rabbitfoot.

Et si c'était vrai...

Si cela était vrai...

Alors, nous sommes en plein dans la vengeance du Dr.

Rabbitfoot. Et tout Milburn va bientôt exploser.

Curieusement, ce fut à la suite d'une remarque d'Anna Mostyn que Peter perdit connaissance. En la voyant lorsqu'elle venait d'arriver, il se mit à trembler-j'en suis certain. Certes, Anna Mostyn est une femme qui n'est pas loin de la vraie beauté-même de la redoutable beauté

d'une Stella Hawthorne. Elle dit que ses ancêtres viennent de Norfolk et de Florence: peut-être est-ce à cela qu'elle doit ses yeux extraordinaires. Elle a apparemment réussi à

se rendre indispensable à Sears et à Ricky; en fait, elle a surtout le don d'être présente, polie et d'une bonne éducation, prête à venir en aide quand c'est nécessaire, comme le jour de l'enterrement. On sent qu'elle a bon coeur, qu'elle a de la sympathie pour les gens, qu'elle est intelligente-sans jamais vous écraser de sa supériorité.

Elle est calme, discrète, et semble parfaitement se contrôler. Elle ne s'impose jamais, au point que c'en est même remarquable. Pourtant,

elle a une sensualité inexplicablement troublante. Elle semble froide, sensuellement froide: une sensualité qui ne se réfère qu'à elle-même, qui n'a de but que son propre plaisir.

Au cours du dîner, je l'ai vue regarder Peter avec le défi de cette sensualité. Lui, fixait son assiette, incitant son père à être encore plus jovial et fanfaron, et faisant le désespoir de sa mère; il ne regardait jamais Anna Mostyn, bien qu'il fût placé à côté d'elle. Les autres invités ne prenaient pas garde à lui, et bavardaient, je crois, du temps. Peter brôlait d'envie de quitter la table. Anna, donc, le prit par le menton, et j'imagine aisément le regard auquel il eut droit. Elle lui dit alors, en parlant assez bas, qu'elle voulait faire repeindre plusieurs pièces de sa nouvelle maison, et qu'elle avait pensé que cela pourrait l'intéresser, s'il venait avec deux ou trois camarades de lycée. Il défaillit. Ce terme un peu désuet convient parfaitement. Il s'évanouit, se trouva mal... défaillit... pour ne pas dire se p,ma. Comme la plupart des convives, je crus d'abord qu'il avait une attaque. Stella Hawthorne nous calma et aida son père à le monter à sa chambre. Le dîner s'acheva peu après.

C'est la première fois que je m'en rends compte: Alma Mobley, Anna Mostyn. Les initiales. La grande similitude entre ces noms. Suis-je dans une situation où je peux me permettre de rejeter toute coïncidence comme une " pure coïncidence " ? Elle ne ressemble en rien à Alma Mobley.

Et pourtant, elle est comme elle.

Je sais même en quoi. Leur air d'être hors du temps, hors de toute époque; mais, là où Alma Mobley serait passée d'un pas léger devant l'hôtel Plaza des années vingt, Anna Mostyn aurait été à l'intérieur, souriant aux singeries de ces hommes portant des flacons de whisky dans les poches, faisant des mots d'esprit, parlant automobile et Bourse, faisant tout leur possible pour la tuer.

Ce soir, je vais prendre les pages déjà écrites du roman sur le Dr. Rabbitfoot et aller les brûler dans l'incinérateur de l'hôtel.

TROISIEME PARTIE

LA CHASSE AU RATON LAVEUR

" L'esprit humain civilisé, qu'on le qualifie de bourgeois ou que l'on se contente de "civilisé", ne peut se délivrer du sentiment du mystère. "

THOMAS MANN, Dr. Fciustus.

C'était surement en octobre, L'année
passée, cette même nuit, que je suis
descendu-descendu là-bas-

Chargé d'un horrible fardeau.

Ah! quel démon m'a donc attiré ici?

E. A. Pce, Ulalume.

Lewis Benedikt

Deux jours durant, le temps avait changé: il ne neigeait plus et le
soleil était revenu. Deux jours d'été

indien égarés.

Pour la première fois depuis un mois et demi, le thermomètre est
remonté au-dessus de zéro; la place s'est transformée en un marécage
bourbeux que les pigeons eux-mêmes évitent, et, suite à la fonte des
neiges, la rivière-plus grise et au courant plus rapide que le jour où
John Jaffrey s'est jeté du haut du pont-a presque envahi les berges.
Walt Hardesty et ses adjoints, aidés par les pompiers volontaires, ont
empilé des sacs de sable pour éviter une inondation; ce n'était pas
arrivé

depuis cinq ans. Même pour décharger les lourds sacs de sable du
camion, Hardesty a gardé sa tenue de Far-West, mais un de ses
hommes, Leon Churchill, s'est mis torse nu; cet optimiste croyait sans
doute que c'était fini jusqu'aux dures journées de février et de mars.

Métaphoriquement parlant, tout Milburn a d'ailleurs tombé la
chemise. Omar Norris s'est replongé à plein temps dans la dive
bouteille, et, après que sa femme l'eut mis à la porte, a tout
naturellement regagné son vieux wagon, où il doit prier pour qu'il ne
se remette pas à

neiger. Cette douceur temporaire a causé un soulagement général.
Walter Barnes est allé à la banque en chemise à rayures bleues et
roses, et, huit heures durant, s'est senti délicieusement en vacances.
Sears et Ricky ont fait des plaisanteries éculées sur Elmer Scales
attaquant les gens de la météo pour leur inconstance. Deux jours

d'affilée, un tas d'excursionnistes étrangers à la ville ont envahi le " Village Pump " à l'heure du déjeuner. Clark Mulligan a vu son chiffre d'affaires doubler pendant les deux derniers jours de projection du film avec Vincent Price, et a décidé de le garder une semaine de plus. Les caniveaux charrient des flots d'eau noire, et si l'on ne fait pas attention, les voitures risquent de vous asperger jusqu'au cou. Penny Draeger, l'ancienne petite amie de Jim Hardie, s'est trouvé un nouvel ami, un étranger à la tête rasée et portant des lunettes noires, qui lui a demandé de l'appeler " G "; il vient de nulle part, il est passionnant et mystérieux-tout ce qu'il faut pour monter à la tête de Penny. Dans le soleil et le bruit constant de l'eau, Milburn paraît plus grande. Chaussés de bottes en caoutchouc, les gens vont se promener.

Milly Sheehan a payé un gosse du quartier pour lui mettre ses doubles fenêtres, et il lui a dit: " Eh ben, Mrs.

Sheehan, vous auriez peut-être pu vous en passer d'ici la Noël ! " Stella Hawthorne, dans son bain parfumé, décida qu'il était temps de renvoyer Harold Sims aux bibliothécaires de l'université qui se laisseraient certainement impressionner par lui; quant à elle, elle aimait autant aller chez le coiffeur.

Ainsi, deux jours durant, les gens prirent des résolutions, firent de longues promenades, et c'était presque avec plaisir que les hommes prenaient leur voiture le matin pour aller au travail; ce faux printemps mettait tout le monde de bonne humeur.

Eleanor Hardie, elle, perdait le sommeil à force d'inquiétude, et astiquait deux fois par jour la rampe d'escalier et les comptoirs de son hôtel, tandis que John Jaffrey et Edward Wanderley et les autres étaient bel et bien enterrés, et on emmena Nettie Dedham dans une maison de repos, pendant qu'elle ne cessait de proférer les deux seules syllabes qu'elle aurait jamais envie de dire; et le corps décharné d'Elmer Scales maigrit encore davantage à force de rester assis devant la fenêtre, son fusil sur les genoux. Chaque soir, le soleil se couchait un peu plus tôt, et la nuit, Milburn était reprise par le gel.

Les maisons semblaient se rapprocher, et les rues si lumineuses le jour se rétrécissaient jusqu'à n'être plus que des chemins de terre; et sur tout cela, le ciel noir se refermait. Les trois vieux messieurs de la Chowder Society oubliaient leurs médiocres plaisanteries pour traverser des contrées de cauchemars. Deux spacieuses maisons restaient plongées dans un noir inquiétant; celle de Montgomery Street contenait des horreurs lumineuses, qui se déplaçaient de pièce en pièce, d'étage en étage; quant à l'ancienne maison d'Edward

Wanderley, dans Haven Lane, elle ne contenait qu'un grand mystère

- et, lorsqu'il l'aurait vu, ce mystère allait entraîner Don Wanderley jusqu'à Panama City, en Floride, et jusqu'à une petite fille lui disant:

- Je suis toi.

Lewis passa la première de ces journées à dégager son allée, pelletant de la neige en redoublant intentionnelle-

ment le rythme, jusqu'à ce que ses vêtements soient trempés de sueur; à midi, son dos et ses bras lui faisaient mal comme s'il n'avait jamais fait un travail physique de sa vie. Après avoir déjeuné, il fit une sieste d'une demi-heure, prit une douche et se força à ôter le restant de la neige, qui était mouillée et beaucoup plus lourde que le matin. A six heures et demie, l'allée entièrement dégagée et bordée d'une véritable montagne de neige, Lewis regagna la maison, reprit une douche, décrocha le téléphone et consomma quatre bouteilles de bière et deux hamburgers. Il ne se pensait pas capable de monter les escaliers. Lorsqu'il finit tout de même par arriver dans sa chambre, il se déshabilla, bien que le moindre geste lui fît mal; laissa tomber ses vêtements par terre, s'écroula sur le lit et sombra instantanément dans le sommeil .

Il ne sut jamais si c'était réellement un rêve. Au cours de la nuit, il entendit un vacarme épouvantable: le vent ramenait toute la neige sur l'allée. Ses impressions avaient la qualité de l'état de veille, il lui sembla aussi entendre un autre son, comme de la musique apportée par le vent, et il pensa: je rêve tout ceci. Lorsqu'il se leva de son lit, pourtant, sa tête tourna et ses muscles lui firent mal. Il alla à la fenêtre, d'où l'on pouvait voir les anciennes écuries et le premier tiers de l'allée. La lune, qui était dans son troisième quartier, mettait en relief la silhouette des arbres décharnés. Ce qu'il vit alors ressemblait tellement à une scène des vieux films de Ricky, qu'il comprit par la suite que ce ne pouvait avoir été réel.

Comme il l'avait craint, le vent s'était levé, et des plaques de neige diaphanes semblaient dériver sur l'allée; tout était d'un blanc et d'un noir également crus.

Sur la crête du long monticule de neige, se tenait un homme vêtu comme un chanteur ambulant, grîmé en nègre. Il tenait devant lui un saxophone aussi blanc que ses yeux. Alors que Lewis le regardait, hébété, n'es-sayant même pas de contraindre son esprit embrumé à

comprendre ce qu'il voyait, le musicien joua quelques mesures à peine audibles, puis abaissa son instrument et lui fit un clin d'oeil théâtral. Sa peau grimaçante était du même noir que le ciel, et il se tenait, léger comme une plume, sur cet amoncellement de neige dans lequel il aurait dû s'enfoncer jusqu'à la taille. Non, Lewis, ce n'est pas un esprit d'antan, jaloux de te voir occuper sa maison, venu revoir tes merles et tes perce-neige; retourne te coucher et rêve en paix. Mais, toujours hébété

d'épuisement, il continua à fixer la scène impossible, qui se transforma sous ses yeux: c'était maintenant John Jaffrey qui lui souriait de cet impossible perchoir, le visage et les mains enduits de maquillage noir; yeux blancs, dents blanches. Lewis regagna son lit en titubant.

Après s'être longuement douché à l'eau très chaude pour faire disparaître les courbatures, Lewis descendit dans la salle à manger. Ce qu'il vit par les fenêtres l'emplit de stupeur. Presque toute la neige qui recouvrait les arbres avait fondu, les laissant humides et luisants.

Sur l'esplanade pavée de briques qui s'étendait jusqu'aux anciennes écuries, stagnaient des flaques d'eau noire, tre. Le monticule de neige bordant l'allée avait perdu la moitié de sa hauteur depuis hier. Le temps doux s'était maintenu. Le ciel était blanc, sans un nuage.

Lewis regarda de plus près l'amoncellement de neige à

demi fondu, et pensa: encore un rêve. Le neveu d'Edward avait implanté cette image dans son esprit, lorsqu'il leur avait décrit le personnage principal de son futur roman, ce musicien de foire noir qui avait un drôle de nom. Il nous fait rêver ses livres pour lui, songea-t-il en souriant.

Lewis alla dans l'entrée, mit ses bottes, et retraversa la maison jusqu'à la cuisine, où il mit une bouilloire d'eau à

chauffer. Là aussi, il regarda par la fenêtre. Comme les arbres de la cour, la forêt était toute noire et luisante.

Une neige détrempée recouvrait le gazon; au loin, sous les arbres, elle était restée plus blanche et plus profonde.

Il allait faire sa marche en attendant que l'eau chauffe, et prendre son petit déjeuner en rentrant.

Il fut surpris par la douceur de l'air, par son épaisseur presque tactile qui semblait constituer un cocon protecteur. La forêt avait été lavée

de son aspect menaçant; elle luisait maintenant des belles couleurs éteintes de l'écorce et du lichen, avec en dessous le lavis de la neige amollie, sans plus rien de cette dureté d'eau-forte des jours précédents.

De nouveau, il commença par le sentier du retour, sans se presser, respirant profondément, humant l'odeur des feuilles en décomposition sous la neige. Se sentant jeune et en pleine forme, les poumons emplis de cet air délicieux, il regretta d'avoir tellement bu chez Sears. Il était stupide de se sentir responsable de la mort de Freddy Robinson. quant au murmure suppliant qu'il entendait parfois, ce n'était pas nouveau, n'est-ce pas?

De la neige tombant d'une branche-un bruit dénué de sens auquel sa conscience coupable prêtait une signification.

Il avait besoin de la compagnie et de la conversation d'une femme. Maintenant que c'était définitivement terminé avec Christina Barnes, il pouvait sans scrupules inviter à dîner Annie, la serveuse blonde de Humphrey et l'écouter parler peinture et littérature. Sa conversation intelligente l'aiderait à exorciser les tracasseries du mois écoulé. Peut-être inviterait-il aussi Anne, et toutes deux lui parleraient d'art et de livres? Il aurait sans doute un peu de mal à les suivre, mais au moins il apprendrait quelque chose.

Il songea aussi que, peut-être, il pourrait arracher Stella Hawthorne à Ricky pendant une heure ou deux, et se griser de sa présence, de son étonnant visage, et même de son caractère difficile.

Tout rasséréné par ces pensées, Lewis se retourna et comprit pourquoi il prenait toujours le sentier dans la direction opposée: parce que, dans ce sens-là, on ne voyait pas la maison avant d'être pratiquement arrivé; cela lui permettait de prolonger l'illusion d'être le seul homme blanc sur un continent couvert d'une épaisse forêt.

Il n'était entouré que d'arbres paisibles d'où gouttait de l'eau, sous un soleil blanc. Deux détails vinrent toutefois détruire cette impression de pionnier explorant des terres vierges. Au bout d'une dizaine de minutes de marche, vers le milieu du parcours, il vit au loin, coupée en deux par la courbe d'un champ, la partie supérieure d'un camion-citerne jaune vif roulant en direction de Binghamton. Il s'engagea sur la branche du sentier regagnant l'arrière de la maison et la cuisine.

Il avait faim; heureusement, il avait pensé à acheter du bacon et des oeufs lors de son dernier passage à

Milburn. Il avait du café en grains, du pain fait à la farine de meule, des tomates qu'il pourrait faire griller. Après le petit déjeuner, il allait téléphoner aux filles et les inviter à dîner, pour qu'elles lui parlent des livres qu'il fallait absolument lire cette année. Stella pouvait attendre.

Il avait parcouru la moitié du chemin du retour lorsqu'il sentit une odeur de nourriture. Surpris, il s'arrêta pour mieux humer l'air. C'était sans le moindre doute une odeur de petit déjeuner-celui-là même qu'il venait d'imaginer: du café, du bacon, des oeufs. Aha, se dit-il, Christina... une fois son mari parti à la banque et Peter au lycée, elle aura pris la voiture pour venir me faire une scène. Elle avait conservé la clef de la porte de service.

Bientôt il commença à deviner la silhouette de la maison entre les arbres; l'odeur de nourriture était de plus en plus forte. Il continua à avancer, ralenti par ses lourdes bottes, réfléchissant à ce qu'il pourrait bien dire à Christina. «a n'allait pas être facile, surtout si elle jouait l'humilité, comme ces odeurs semblaient le prouver... Il se rendit compte que la voiture de Christina n'était pas devant le garage.

C'était toujours là qu'elle la mettait-tout le monde se garait là, en fait à l'arrière de la maison. Et, non seulement la voiture de Christina n'était pas là, mais il n'y avait aucune autre voiture dans la cour.

Il s'arrêta et examina attentivement l'imposante bâtisse de pierre grise. Elle lui parut encore plus grande que de coutume.

Tandis que la brise lui apportait, plus fortes que jamais, des odeurs de café et de bacon frit, Lewis regarda sa maison comme s'il la voyait pour la première fois: l'architecte semblait s'être inspiré d'un ch,teau écossais vu par un illustrateur, une sorte de " folie ", qui elle aussi paraissait toute luisante, comme les arbres de la forêt. Mouillé, affamé, Lewis regarda la maison aux fenêtres scintillantes et sentit son coeur se serrer.

C'était le ch,teau d'une princesse, non pas captive, mais morte.

Lewis sortit de la forêt protectrice et s'approcha lentement de la maison. Il traversa l'esplanade où aurait dû se trouver la voiture. L'odeur de nourriture exaspérait sa faim. Lewis ouvrit prudemment la porte de la cuisine et entra .

La cuisine était vide, mais portait de nombreuses traces d'occupation récente. Deux assiettes étaient disposées sur la table-sa plus belle porcelaine-ainsi que des couverts en argent poli. Près des assiettes, deux bougies dans des chandeliers d'argent semblaient attendre qu'on

les allume. Une boîte de jus d'orange avait été sortie du réfrigérateur. Lewis se tourna vers la cuisinière: il y avait des poêles sur les plaques éteintes.

La bouilloire sifflait; il tourna le bouton. L'odeur de nourriture était incroyablement forte.

Deux tranches de pain étaient placées à côté du grille-pain .

- Christina? appela-t-il, pensant-pas très rationnellement-que c'était peut-être, après tout, une plaisanterie. (Il n'y eut pas de réponse.)

Il alla vers la cuisinière et renifla les poêles. Du bacon et des oeufs frits dans du beurre. Superstitieusement, il toucha le métal froid.

La salle à manger était comme il l'avait laissée une demi-heure auparavant, et personne ne semblait être venu dans le living. Il prit un livre sur le bras d'un fauteuil, et le regarda avec une grimace dubitative, bien qu'il l'eût lui-même laissé là la veille au soir. Respirant toujours les odeurs d'un petit déjeuner que personne n'avait préparé, il s'attarda un moment dans ce living o

rien n'avait été touché, comme s'il lui offrait un refuge.

- Christina? appela-t-il de nouveau. Il y a quelqu'un?

Au premier étage, une porte se ferma avec un bruit familier.

- Oui ?

Lewis alla jusqu'au pied des escaliers et leva la tête.

- qui est là?

Le soleil entrait par la fenêtre du palier; des grains de poussière dansaient dans la lumière. La maison était totalement silencieuse; pour la première fois, il ressentit sa vaste dimension comme une menace. Il s'éclaircit la gorge .

- qui est là?

Il hésita longuement avant de monter. Arrivé au palier, il jeta un coup d'oeil par la fenêtre-soleil, eau gouttant des arbres - puis continua jusqu'en haut.

Le couloir était clair, vide, silencieux. La chambre de Lewis était sur la

droite: deux pièces réunies en abattant une cloison. L'une des anciennes portes avait été murée et l'autre, remplacée par un panneau de bois précieux façonné à la main. Avec sa lourde serrure de cuivre, cette porte se fermait avec un bruit particulier, et c'était ce bruit qu'il avait entendu.

Lewis se tenait devant la porte, incapable de se décider à l'ouvrir. Il s'éclaircit de nouveau la gorge. Il s'imaginait la vaste chambre, le tapis, ses chaussons à

côté du lit, son pyjama sur le dos d'une chaise, la fenêtre par laquelle il avait regardé en se levant ce matin. Et il voyait le lit. Ce qui le retenait d'entrer, c'était que sur ce lit, il croyait voir le corps de sa femme morte depuis quatorze ans. Il leva la main comme pour frapper, hésita à quelques centimètres de la porte et finit par la poser sur la poignée.

Il se força à tourner la lourde poignée. Le pêne se dégagea. Lewis ferma les yeux et poussa.

Il les rouvrit et perçut: la lumière légèrement brumeuse qui entrait par les larges fenêtres faisant face à la porte; le coin d'une chaise, sur lequel pendait son pyjama à rayures bleues; un relent de chairs décomposées.

Bienvenue, Lewis.

Lewis s'avança courageusement au sein de la lumière matinale qui baignait sa chambre. Il regarda en direction du lit, qui était vide. L'odeur nauséabonde se dissipa. Il ne sentit plus que l'odeur du bouquet posé sur la table, devant la fenêtre. Il s'avança jusqu'au lit et toucha le drap d'une main hésitante; il était chaud.

Une minute plus tard, il se retrouva dans le living, le téléphone à la main.

- Otto ? As-tu peur des gardes-chasse, ces temps-ci ?

- Ach, Lewis, ils prennent la fuite quand ils m'aper-

çoivent. Tu veux sortir avec les chiens par un jour pareil? Viens plutôt boire un schnaps.

- Mais nous irons en forêt, dit Lewis. Je t'en prie.

Lorsque la sonnerie retentit, Peter sortit de la classe, alla jusqu'au bout du couloir et ouvrit son casier. Tandis que les autres s'éparpillaient en tous sens, et que la plupart des élèves de sa classe allaient au cours d'histoire de Mr. Miller, il fit semblant de chercher un livre. Son ami, Tony Drexler s'approcha de lui, hésita pendant d'intolérables secondes, et finit par lui demander:

- Tu as des nouvelles de Jim Hardie?
- Non, dit Peter, fouillant de plus belle dans son casier.
- Je parie qu'il est à Greenwich Village à l'heure qu'il est.
- Peut-être bien.
- Il est l'heure de la classe d'histoire. Tu as préparé

le sujet?

- Non.
- Sans blague? s'étonna Drexler en riant. Bon, à tout de suite.
- A tout de suite.

Dès qu'il fut seul, il rangea ses livres dans le casier, prit son blouson, claqua la porte métallique et courut aux toilettes. Il s'enferma, attendit la seconde sonnerie, puis laissa encore passer dix minutes.

Il épia le couloir. Personne. Il courut jusqu'à l'escalier, le descendit quatre à quatre et sortit dans la rue.

A une centaine de mètres, une classe suait à faire de la gymnastique sur le terrain boueux, tandis que deux filles faisaient des tours de piste. Personne ne le remarqua: le lycée était redevenu un monde renfermé sur lui-même, obéissant au rythme des sonneries.

Peter traversa la ville en zigzag, évitant la place et les quartiers commerçants, jusqu'à Underhill Road, qui rejoignait l'autoroute 17. Après avoir couru sur près d'un kilomètre, il escalada un monticule terreux et franchit la double barrière de sécurité, traversa la chaussée en courant jusqu'à la bande médiane, enjamba de nouveau deux glissières de sécurité, attendit qu'il n'y ait pas de voitures, puis traversa la seconde chaussée. Il leva le pouce, face à la circulation, tout en avançant à

reculons .

Il fallait qu'il voie Lewis. Il fallait qu'il lui parle de sa mère.

Une image surgit du fond de son esprit: lui-même, se précipitant sur Lewis, le bourrant de coups de poing, tapant sur son visage aux traits élégants.

Mais aussitôt, surgit l'image opposée: Lewis éclatant de rire, lui assurant qu'il n'avait pas à s'inquiéter, qu'il n'était pas revenu d'Espagne pour avoir des liaisons avec des femmes mariées et mères de famille.

Et si Lewis lui disait cela, il pourrait lui parler de Jim Hardie.

*

Peter faisait du stop depuis une quinzaine de minutes lorsqu'une voiture bleue s'arrêta enfin. Le conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années, se pencha pour lui ouvrir la portière.

- O' allez-vous, mon garçon ?

Il avait un gros ventre et portait un complet gris tout froissé, avec une cravate verte au noeud trop serré. Sur la banquette arrière, traînaient un tas de prospectus.

- Juste à six ou sept miles dans cette direction. Je vous dirai quand nous y serons, dit Peter en montant.

- C'est contraire à mes principes, dit l'homme en démarrant.

- Excusez-moi ?

- Contraire à mes principes. L'auto-stop, c'est dangereux, surtout pour un beau gosse comme vous. A mon avis, vous ne devriez pas en faire.

A sa propre surprise, et à celle du conducteur, Peter éclata de rire.

L'homme s'arrêta au bout de l'allée menant à la maison de Lewis, mais ne le laissa pas partir sans d'ultimes recommandations:

- Ecoutez-moi bien, mon garçon. On ne sait jamais qui on peut rencontrer sur la route, de nos jours. Vous risquez de tomber sur je ne sais quel pervers.

Peter avait déjà ouvert la portière, mais l'homme le retint par le bras.

- Promettez-moi de ne plus le faire. Promettez-le-moi, mon garçon.

- D'accord, je vous le promets, dit Peter.

- Dieu est témoin que vous avez fait cette promesse.

L'homme lui lâcha le bras, et Peter se hâta de descendre.

- Une minute, mon garçon, attendez.

Peter attendit avec impatience tandis que l'homme cherchait quelque chose sur la banquette arrière. Il lui tendit un prospectus.

- Tenez, mon garçon, cela pourra vous aider. Lisez-le et gardez-le. Vous y trouverez les réponses que vous cherchez.

- Les réponses?

- Exactement. Et montrez-le à vos amis.

Peter regarda le pamphlet mal imprimé qu'il tenait à la main: La Tour de Garde.

Peter regarda la voiture reprendre de la vitesse et fourra le magazine dans sa poche, puis commença à

monter l'allée.

Il connaissait l'allée pour être passé devant en voiture, mais il n'était jamais allé jusqu'à la maison de Lewis, dont on ne devinait de l'autoroute que quelques pans de murs grisâtres. Même ceux-ci disparurent au fur et à

mesure qu'il avançait. La neige entassée sur les bords de l'allée fondait au soleil, et la chaussée noyée resplendissait de mille feux. Peter n'aurait pas cru que la maison était si loin de la route, ni qu'elle était tellement prise dans des arbres. A un tournant, il revit la maison entre les troncs; pour la première fois, il réfléchit de façon critique à ce qu'il était en train de faire.

Devant lui, l'allée se divisait en deux, une étroite chaussée gagnant l'avant de la maison, qui était immensément longue, tandis que la branche principale continuait jusqu'à une esplanade en briques flanquée par des bâtiments ressemblant à des écuries, dont il ne pouvait voir qu'une partie. Il ne s'imaginait pas entrer dans une

demeure aussi imposante; on devait pouvoir y errer pendant une semaine avant de retrouver son chemin. Il comprit à quel point Lewis était différent, à quel point il vivait une existence séparée, et commença à douter de la sagesse de son projet.

Entrer là-dedans lui paraissait aussi redoutable que de pénétrer dans la maison de Montgomery Street.

Peter se dirigea vers la cour et les écuries, tout en essayant de relier la massive grandeur de la maison à

l'image qu'il avait de Lewis. Ne connaissant rien de son histoire, elle lui paraissait royale, et exigeait une conception différente de son propriétaire. L'arrière de la maison paraissait tout de même moins redoutable, avec sa cour pavée de briques, et les façades en bois des écuries.

Il venait de remarquer le sentier allant vers la forêt, lorsqu'il entendit une voix dans son esprit; Imagine Lewis au lit avec ta mère, Peter. Imagine-la allongée sous lui.

- Non, murmura-t-il.

Imagine-la se tordre sous lui, nue. Imagine...

Peter se figea, et au même moment la voix se tut. Une voiture venait de s'engager dans l'allée. Ce devait être Lewis qui rentrait. Peter pensa d'abord l'attendre ouvertement au milieu de la cour; mais en entendant la voiture approcher, il ne put supporter l'idée de le voir tant que l'écho de cette voix persistait dans son esprit, et il courut s'allonger sur le côté des étables, derrière un rosier. Il releva la tête juste à temps pour voir arriver la voiture de sa mère.

Gémissant intérieurement, il entendit des rires chu-chotés courir le long des vieilles écuries.

Entre les tiges noueuses du rosier, il regarda sa mère descendre de voiture. Son visage pâle et tendu était vibrant d'émotion - il ne lui avait jamais vu cette expression de colère rentrée. Elle rouvrit un instant la portière et donna deux coups de klaxon, puis se redressa et alla vers une petite porte, contournant les flaques qui stagnaient dans la cour. Il pensa qu'elle allait frapper, mais au lieu de cela, elle fouilla un moment dans son sac, en sortit une clef, et ouvrit la porte. Il l'entendit appeler Lewis à l'intérieur.

Au volant de sa Morgan, Lewis négociait les ornières du chemin

défoncé menant à la fromagerie. C'était une b,ttisse en bois qu'Otto s'était construite au-delà d'Afton, dans une vallée prise entre des collines boisées.

Dans le chenil accolé aux b,timents, les chiens jap-paient. Lewis se gara devant la plate-forme servant au chargement des camions. Il sauta sur celle-ci, ouvrit les portes métalliques et entra dans la fromagerie. Il inhala l'odeur omniprésente du lait caillé.

- Lew-iss !

Otto se tenait tout au fond, surveillant dans la lumière diffuse une machine noire qui emplissait de fromage des moules en bois. Dès qu'un moule était rempli, son fils Karl allait le peser et notait le poids ainsi que le numéro du moule, puis allait le mettre sur d'autres moules empilés dans un coin. Otto dit quelque chose à Karl et vint serrer la main de Lewis.

- «a fait plaisir de te voir, mon ami. Tu as l'air bien fatigué, Lewis. Viens, il me reste du schnaps que j'ai distillé moi-même.

- Et toi, tu as l'air bien occupé, dit Lewis. Mais j'accepterais volontiers un schnaps.

- Occupé, occupé... ne t'inquiète pas de ça. Karl sait tout faire, maintenant. Son fromage est presque aussi bon que le mien.

Lewis sourit, et Otto lui donna une tape dans le dos avant de se diriger vers son bureau, une petite enceinte aménagée près de la plate-forme de chargement. Otto se laissa tomber dans un fauteuil vétuste, faisant grincer les ressorts. Lewis s'installa en face de lui.

- Voilà, mon ami.-Otto ouvrit un tiroir et en sortit une carafe et deux gobelets.-Un ou deux verres de ça vont redonner un peu de couleur à tes joues.

Il emplit précautionneusement les gobelets.

L'alcool br'lait la gorge, mais avait un extraordinaire parfum de fleurs.

- Délicieux.

- Bien s'r que c'est délicieux, puisque je le fais moi-même. Je suppose que tu as amené ton fusil?

Lewis fit un signe d'assentiment.

- Ah bon. Et moi qui croyais que tu étais le genre d'ami qui venait boire mon schnaps et manger mon meilleur fromage...

Il se leva lourdement et alla chercher quelque chose dans un meuble bas.

- ...mais tu ne penses qu'à aller courir les bois avec ton fusil. (Il posa sur la table un fromage veiné de rouge, une des spécialités qu'il vendait sous son propre nom, tandis que le cheddar ordinaire allait à une chaîne de supermarchés. Il en coupa des parts avec son couteau.) Alors, ai-je raison, ou non?

-Tu as raison.

- C'est bien ce qu'il me semblait. Tu tombes bien, d'ailleurs. Je viens d'acheter un nouveau chien. Un très bon chien, une chienne, plutôt. Elle voit à deux-trois miles, et sent à dix ! Je vais bientôt pouvoir lui confier le travail de Karl !

Le fromage vineux était aussi bon que le schnaps.

- Il fait peut-être trop humide pour sortir avec un chien ?

- Oh non ! Sous les arbres, cela aura moins fondu. A nous deux, nous trouverons bien quelque chose à chasser. Peut-être même un renard, qui sait?

- Tu n'as pas peur des gardes-chasse?

- S'rement pas ! Je te dis qu'ils se sauvent quand ils me voient. Ils se disent: " Hum, voilà encore ce vieux fou d'Allemand avec son fusil ! "

En écoutant les bouffonneries d'Otto, son gobelet de nouveau plein de ce vigoureux alcool de fruits, et la bouche emplie de saveurs complexes, Lewis se dit qu'en fait Otto représentait une sorte d'alternative à la Chowder Society: une amitié moins compliquée, mais non moins précieuse.

- Allons voir cette chienne, proposa-t-il.

- Allons voir cette chienne, hein? Lewis, quand tu verras ma nouvelle chienne, tu te mettras à genoux devant elle et tu la supplieras de bien vouloir t'épouser !

Lorsqu'ils se retrouvèrent dehors, Lewis remarqua un garçon grand et maigre, à peu près de l'âge de Peter, vêtu d'une chemise rouge et d'un

jean très serré. Il empilait de lourds fromages sur la plate-forme. Il regarda d'abord Lewis avec surprise, puis détourna un instant les yeux et sourit.

Tandis qu'ils contournaient la fromagerie pour aller vers le chenil, Lewis demanda à Otto:

- Tu as engagé un aide?

- Ah, tu l'as vu ? C'est ce pauvre garçon qui a découvert le corps de la vieille dame qui avait des chevaux. Elle habitait pas loin de chez toi, je crois?

- Rea Dedham, dit Lewis.

Il se retourna et vit que le garçon le regardait toujours avec un demi-sourire; mal à l'aise, Lewis se détourna.

- C'est ça. Il était très troublé et ne voulait plus rester là-bas. C'est un garçon très vulnérable, Lewis. Il a pris une chambre à Afton et m'a demandé du travail.

Alors, je lui ai mis un balai dans les mains pour qu'il nettoie la fromagerie et je lui fais entasser les fromages prêts à être expédiés. «a ira jusqu'à la fin de l'année, mais je ne pourrai pas me permettre de le garder plus longtemps .

Rea Dedham; Edward et John... Cela le poursuivait donc jusqu'ici.

Otto fit sortir la chienne et lui caressa le dos. C'était un limier mince et gris, aux épaules et à la croupe musclées. Elle ne jappait pas comme les autres chiens, et ne bondit pas de joie lorsque Otto la libéra, mais resta attentive à côté de son maître, regardant de tous côtés avec ses yeux bleus et alertes. Lewis se pencha lui aussi pour la caresser; elle se laissa faire et renifla ses chaussures.

- Elle s'appelle Flossie, dit Otto. quelle chienne, hein? Oui, tu es belle, ma Flossie. On va te sortir un peu, ma Flossie, oui?

Pour la première fois, l'animal manifesta de l'animation, relevant la tête et battant l'air de la queue. Cette chienne parfaitement dressée, Otto tout heureux et ému à côté d'elle, la proximité de la forêt et l'odeur envahissante du fromage, tout cela contribua à faire oublier à

Lewis la peur que lui inspirait ce garçon en jean et la Chowder Society

qui se cachait derrière lui.

- Otto, dit-il, je voudrais te raconter une histoire.

- Ja? Bien, Lewis, je t'écoute.

- Je voudrais te raconter comment ma femme est morte.

Otto inclina la tête de côté; un moment, il ressembla de façon grotesque à la chienne qui s'était agenouillée à

ses pieds.

- Oui, bien...-Il gratta songeusement la tête de la chienne.-Tu me raconteras ça quand on montera dans les bois pour une heure ou deux, hein ? Je suis content Lewis. Je suis content.

quand Lewis et Otto sortaient avec un chien et des fusils, ils appelaient cela " aller à la chasse au raton ".

Otto, tout réjoui, parlait de la possibilité de voir un renard, mais en fait, cela faisait au moins une année qu'ils n'avaient rien tiré. Les fusils et le chien étaient surtout un prétexte pour aller marcher dans les collines boisées; pour Lewis, cela représentait une version plus sportive de son parcours matinal. Parfois, ils déchar-geaient leurs fusils; parfois, un chien restait en arrêt devant un animal tapi sur une branche, mais la plupart du temps, Otto regardait la bête apeurée et disait en riant:

- Viens, Lewis, celui-ci est trop joli. Essayons plutôt d'en trouver un laid.

Lewis se dit que, cette fois, il faudrait compter avec Flossie. Avec sa robe lisse et ses mouvements d'une incroyable souplesse, la chienne prenait visiblement la chasse au sérieux. Contrairement à beaucoup d'autres chiens, elle n'allait pas courir après des oiseaux ou des écureuils, mais les précédait calmement, frétilant de la queue et le regard vif.

- Elle va nous faire travailler, fit-il remarquer.

- Ja, Ja. J'ai payé deux cents dollars pour me rendre ridicule devant un chien, je sais.

Au fur et à mesure qu'ils quittaient la vallée et s'enfonçaient sous les arbres, Lewis se détendait. Otto faisait valoir la chienne, l'envoyant

faire de grands tours puis la rappelant en sifflant.

La forêt devenait plus dense. Comme Otto l'avait prédit, il faisait plus froid sur la colline, et la neige avait mieux tenu. Dans les clairières, le sol détrempé collait à

leurs bottes, mais à l'ombre des grands conifères, il n'y avait aucune trace de dégel. Parfois, Lewis perdait Otto de vue pendant de longues minutes, puis apercevait sa veste rouge entre les fûts serrés des arbres, ou l'entendait donner des ordres à la chienne. Lewis leva son Remington et visa une pomme de pin. La chienne fila en avant, à la recherche d'une piste.

Une demi-heure plus tard, lorsqu'elle en eut trouvé

une, Otto était trop fatigué pour la suivre. La chienne se mit à aboyer, s'éloigna encore plus sur leur droite, aboya de nouveau. Otto abaissa son fusil et dit:

- Ach, laisse-le filer, Flossie.

La chienne gémit, tourna un regard incrédule vers les deux hommes, et finit par revenir la queue basse. Arrivée à dix mètres, elle s'assit et se mit à se lécher.

- Flossie a perdu toute confiance en nous, dit Otto.

Nous ne sommes pas à la hauteur. Buons plutôt un coup.

Il tendit une flasque à Lewis.

- On a besoin de se réchauffer, pas vrai?

- Tu pourrais allumer un feu?

- Bien sûr. J'ai vu un creux pas loin d'ici - c'est sûrement plein de bois mort. Je vais faire un trou dans la neige, quelques brindilles, et c'est parti ! Je n'en aurai pas pour longtemps à allumer mon feu.

S'apercevant qu'ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de la crête, Lewis décida d'y monter pendant qu'Otto allait chercher du bois. Flossie le regarda partir sans faire mine de le suivre.

Il ne s'était pas attendu à voir cela. Ils étaient allés beaucoup plus loin qu'il ne l'avait cru; au pied de la pente boisée, passait l'autoroute. Au-delà de celle-ci, la forêt reprenait ses droits, mais les quelques voitures

qui passaient à cette heure suffisaient à détruire la beauté du lieu. Son fragile sentiment de bien-être en fut vivement affecté.

Soudain, ce fut comme si Milburn le rattrapait sur cette crête sauvage, en pleine forêt: l'une des voitures qui filaient sur l'autoroute était sans le moindre doute la Volvo de Stella Hawthorne. " Oh ciel ! " s'exclama involontairement Lewis en suivant des yeux la voiture de Stella. La soirée de la veille et les événements de la matinée prirent de nouveau possession de son esprit. Il aurait aussi bien pu aller planter sa tente sur la place, puisque Milburn affirmait sa présence jusqu'ici. Stella mit son clignotant, et engagea sa voiture dans une aire de repos. quelques instants plus tard, une autre voiture vint l'y rejoindre. Un homme en sortit et tambourina à la vitre de Stella jusqu'à ce qu'elle ouvre la portière.

Lewis se détourna et redescendit la pente glissante pour rejoindre Otto.

Celui-ci avait déjà commencé à allumer le feu. Au fond d'un trou creusé dans la neige, sur un lit de cailloux, une flamme léchait quelques brindilles sèches. Otto en rajouta deux ou trois autres, puis quelques branchages, que les flammes gagnèrent rapidement. Il mit ensuite des branchages plus gros, les disposant en faisceau.

- Voilà, Lewis, viens te réchauffer les mains.

- Il reste du schnaps?

Il prit la flasque et vint rejoindre Otto sur une grosse souche débarrassée de sa neige. Otto fouilla dans ses poches et en sortit un saucisson de sa fabrication, déjà

coupé en deux. Il en donna une moitié à Lewis et mordit dans l'autre. La chaleur des flammes, qui léchaient maintenant les grosses branches, traversait les bottes de Lewis. Il tendit ses mains vers le foyer, et, tout en m,chonnant un bout de saucisson, commença:

- Un soir, Linda et moi étions invités à dîner dans une suite de l'hôtel dont j'étais le propriétaire. Linda ne devait pas vivre jusqu'au matin. Otto, je crois que ce qui a tué ma femme est maintenant à ma poursuite.

Peter se releva, traversa la cour et jeta un coup d'oeil par la fenêtre de la cuisine. Des poêles sur là cuisinière, une table ronde avec le couvert mis pour deux: sa mère était venue prendre le petit déjeuner. Il

entendit ses pas s'éloigner dans la maison; elle cherchait s'rement Lewis Benedikt. qu'allait-elle faire s'il n'était pas là?

Elle ne court aucun danger, se dit-il: ce n'est pas sa maison. Non, ici, il n'y a pas de danger. quand elle verra que Lewis n'est pas là, elle rentrera à la maison. Malgré

ces pensées rassurantes, cela ressemblait trop à cette autre fois o' il avait également épié une maison vide, et attendu près d'une porte. Elle va simplement rentrer à la maison. Il toucha légèrement la porte, pensant que sa mère l'avait refermée, mais elle s'entrouvrit de quelques centimètres.

Non, cette fois, il n'allait pas entrer. Il avait peur de trop de choses-pas seulement de voir sa mère et d'être obligé d'inventer une histoire pour expliquer sa présence.

Cela, il pourrait à la rigueur le faire: dire qu'il voulait parler à Lewis de... peu importait, de Cornell, des clubs universitaires.

Il revit la tête écrasée de Jim Hardie glisser le long d'un mur taché.

Peter ôta sa main de la porte et recula de quelques pas sur les briques de la cour, les yeux levés vers la maison.

C'était de toute façon puéril: en colère comme elle l'était-il avait bien vu son expression-, sa mère ne se satisferait certainement pas de ces excuses ridicules: Il se recula davantage, et eut un moment l'impression que la maison-une véritable forteresse-le suivait. Il vit un rideau bouger et se figea, incapable de faire un pas de plus. Il y avait quelqu'un derrière le rideau, mais ce n'était pas sa mère. Il ne voyait encore que des doigts blancs crispés sur le tissu. Peter aurait voulu s'enfuir, mais ses jambes refusaient de le porter.

Les mains blanches écartèrent le rideau et un visage souriant se pressa contre la vitre. C'était Jim Hardie.

A l'intérieur de la maison, sa mère hurla.

Retrouvant l'usage de ses jambes, Peter courut vers la petite porte.

Il traversa la cuisine et se retrouva dans la salle à

manger. Face à lui, s'ouvrait le living, avec ses grandes fenêtres donnant sur la façade.

- Maman !

Il courut dans le living. Deux divans en cuir flanquaient une cheminée monumentale. Des armes anciennes ornaient les murs.

- Maman !

Jim Hardie entra, souriant, levant les paumes de ses mains pour montrer que ses intentions étaient pacifiques.

- Salut, dit-il, mais ce n'était pas la voix de Jim. (Ce n'était pas une voix d'être humain.)

- Tu es mort, dit Peter.

- C'est curieux, d'ailleurs, répondit la chose qui était Jim Hardie, on ne se sent pas du tout comme ça, une fois que c'est arrivé. On n'a même pas mal, Pete. C'est presque agréable. C'est même tout à fait agréable. Sans compter que l'on n'a plus de soucis à se faire. C'est un grand avantage.

- qu'as-tu fait à ma mère?

- Oh, elle va bien.. Il est en haut avec elle. Mais il ne faut pas que tu montes. Pendant ce temps, je dois te parler. Salut !

Peter regarda avec désespoir les lances et les halle-bardes accrochées au mur, mais elles étaient trop loin.

- Tu n'existes pas! cria-t-il, au bord des larmes. Ils t'ont tué !

Il s'empara d'une lampe posée sur la table se trouvant entre les deux divans.

- C'est un problème délicat, dit Jim. Tu ne peux pas dire que je n'existe pas, puisque me voilà. T'ai-je déjà dit

" Salut "? Je suis censé te dire cela. Allons...

Peter lança de toutes ses forces la lampe contre la poitrine de la chose qui ressemblait à Hardie.

Ce dernier continua à parler pendant que la lampe traversait l'air: "...nous asseoir, et..."

La lampe le fit exploser en une fontaine d'étincelles lumineuses et alla

s'écraser contre le mur.

Sanglotant presque d'impatience et de rage, Peter traversa le living en courant, faillit s'étaler sur le dallage de l'entrée, vit à sa droite la massive porte d'entrée et à

sa gauche, un large escalier recouvert de moquette. Il gravit les marches en bondissant et s'arrêta sur le premier palier. Au fond d'un imposant couloir, il vit un autre escalier, peut-être l'escalier de service. Il se demanda vers où aller.

- Maman !

Tout près, il entendit un gémissement plaintif. Il se précipita vers la grande porte en bois précieux de la chambre de Lewis et l'ouvrit. Sa mère poussa un nouveau gémissement. Peter fit un pas en avant.

Et s'immobilisa. L'homme qu'il avait vu dans la maison d'Anna Mostyn se tenait près d'un grand lit, qui était sûrement celui de Lewis. Un pyjama rayé était drapé sur le dos d'une chaise. L'homme portait les lunettes noires et le bonnet de tricot. Ses mains enserraient le cou de Christina Barnes.

- Tiens, le sieur Barnes, dit-il. Comme ces jeunes sont d'humeur voyageuse ! Vous venez toujours fourrer votre nez dans les affaires des autres ! Je crois qu'il faudra vous donner le b,ton.

- Maman ! cria Peter. Ils ne sont pas réels ! On peut les faire disparaître !

Le corps de sa mère s'agita convulsivement; ses yeux étaient exorbités.

- Il suffit de ne pas écouter ce qu'ils te disent, ils entrent dans ta tête pour t'hypnotiser!

- Oh, nous n'avons pas eu besoin de cela, dit l'homme.

Peter franchit l'espace qui le séparait de la fenêtre et saisit un lourd vase rempli de fleurs se trouvant sur l'appui .

- Petit, dit l'homme.

Peter leva le vase. Le visage de sa mère devenait bleu, et sa langue sortait de sa bouche. Poussant un rugissement étouffé, il s'apprêta à lancer le vase, lorsque deux mains-petites et froides-se refermèrent autour de son poignet. Une haleine de pourriture l'enveloppa, pareille

à l'odeur d'un animal mort resté plusieurs jours au soleil.

- Bien, petit, dit l'homme.

Épingle à chapeau

Harold Sims entra dans la voiture, forçant Stella à se pousser.

- On peut savoir ce que cela signifie ? demanda-t-il rageusement. qu'est-ce que ces façons d'agir?

Stella prit un paquet de cigarettes dans son sac, en alluma une et tendit silencieusement le paquet à Sims.

- Je t'ai demandé ce que cela signifiait? J'ai dû faire vingt-cinq miles pour venir jusqu'ici.

Il repoussa les cigarettes.

- C'est toi qui as voulu que nous nous voyions, si je ne m'abuse. C'est du moins ce que tu as dit au téléphone .

- Je voulais qu'on se voie chez toi, bien sûr! Et tu l'avais parfaitement compris.

- Et ensuite, j'ai précisé que nous nous retrouverions ici. Tu n'étais pas obligé de venir.

- Mais j'avais envie de te voir!

- Ici ou à Milburn, je ne vois pas où est la différence.

Tu peux me dire ce que tu voulais me dire ici.

Sims tapa du poing sur le tableau de bord.

- Si tu savais tous les problèmes que j'ai ! Il est vraiment inutile que tu en rajoutes. Et pourquoi tenais-tu à ce qu'on se retrouve dans ce misérable coin perdu ?

Stella regarda dehors.

- C'est plutôt joli, tu ne trouves pas? La vue est très belle. Mais pour répondre à ta question, c'est, bien entendu, parce que je ne voulais pas que tu viennes chez moi.

- Tu ne voulais pas que je vienne chez toi, répéta-t-il avec une expression tellement stupide que Stella comprit qu'elle était une énigme pour lui, et les hommes pour qui l'on est une énigme ne vous sont d'aucune utilité.

- Non, dit-elle avec douceur. Je ne le voulais pas.

- Mais enfin, on aurait pu se donner rendez-vous dans un bar, ou tu aurais pu venir à Binghamton...

- Je voulais te voir seul.

- D'accord, je me rends, dit-il en levant les bras comme s'il se mettait réellement à sa merci. Je suppose que mes problèmes ne t'intéressent pas.

- Voyons, Harold, cela fait des mois que tu me parles de tes problèmes, et je t'ai écouté avec toutes les marques de l'intérêt.

Il poussa soudain un profond soupir et posa une main sur celle de Stella.

- Acceptes-tu de partir avec moi ? Je voudrais que tu partes avec moi.

- Ce n'est pas possible.

Elle lui tapota la main, puis retira la sienne.

- N'y compte pas, Harold.

- Viens, nous partirons ensemble l'année prochaine.

Cela nous donnera largement le temps de mettre Ricky au courant.

Il lui prit de nouveau la main.

- Tu es non seulement impertinent, mais stupide. Tu as quarante-six ans, et j'en ai soixante. Sans oublier ton travail.

Stella avait presque l'impression de parler à un de ses enfants. Cette fois, elle retira sa main avec davantage de fermeté, et la posa sur le volant.

- Ciel, si tu savais, se lamenta-t-il. Oh mon Dieu!

j'avais un travail. La faculté ne m'a pas mis sur la liste des promotions,

ce qui signifie que je dois partir à la fin de l'année. Holz me l'a appris ce matin. Il m'a dit qu'il était désolé, mais qu'il essayait de donner une nouvelle orientation au département, et que je n'étais pas assez coopératif. De plus, je n'ai pas suffisamment publié.

C'est vrai que je n'ai rien publié depuis deux ans, mais ce n'est pas de ma faute, tu sais bien que j'ai écrit trois articles, mais je dois être le seul anthropologue dans ce pays que l'on refuse de publier.

- Tu m'as déjà dit tout cela, l'interrompt Stella en écrasant sa cigarette.

- Je sais, mais maintenant, ça devient grave. Les jeunes turcs du département m'ont tout simplement évincé. Leadbeater a reçu une bourse d'un an pour aller vivre dans une réserve d'indiens, sans compter un contrat avec le Princeton University Press; Johnson a un livre qui va sortir en automne... et moi, je me fais sacquer.

Bien que Stella fût excédée et l'écoutât à peine, la signification de ce qu'il disait finit par l'atteindre.

- Cela signifie-t-il, Harold, que tu m'invitais à m'enfuir avec toi alors que tu n'as même pas de travail?

- Je veux que tu vives avec moi.

- Où avais-tu l'intention d'aller?

- Je ne sais pas. Peut-être en Californie.

- Harold, tu es vraiment d'une banalité insoutenable, explosa Stella. As-tu envie de vivre dans une caravane en mangeant des tacos? Au lieu de te lamenter, tu devrais être en train de chercher un nouvel emploi. Et pourquoi t'imagines-tu que cela me plairait de partager ta pauvreté? J'étais ta maîtresse, pas ta femme.

Elle se retint de justesse d'ajouter: " Dieu merci! "

- J'ai besoin de toi, dit Harold d'une voix étouffée.

- C'est ridicule, voyons.

- Je t'assure, j'ai besoin de toi.

Elle vit que s'il continuait ainsi, il n'allait pas tarder à pleurer.

- Ne t'apitoie pas sur toi-même. Tu le fais bien trop, Harold. J'ai mis longtemps à m'en rendre compte, mais en pensant à toi ces derniers temps, il m'arrivait de t'imaginer avec autour du cou un écriteau où l'on pouvait lire " Personne méritante ". Enfin, Harold, reconnais que nos relations n'étaient pas très satisfaisantes, ces derniers temps.

- Si je te dégoûte tant, pourquoi continues-tu à me voir ?

- Il n'y avait pas beaucoup de compétition. Et en fait, je n'ai pas l'intention de continuer à te voir. De toute façon, tu vas être bien trop pris par la recherche d'un travail pour te plier à mes caprices. Et je serais bien trop occupée à veiller sur mon mari pour avoir le temps d'écouter tes doléances.

- Ton mari ? dit Sims, avec une réelle stupéfaction.

- Oui. Pour moi, il est beaucoup plus important que toi, et en ce moment, il a bien plus besoin de moi. Et voilà, je crains que ce ne soit tout. Nous ne nous verrons plus.

- Ce petit bonhomme desséché... avec ses vieux tweeds... ? Ce n'est pas possible...

- Prends garde, dit Stella.

- Mais il est tellement insignifiant... cela fait des années que tu le tournes en ridicule !

- «a suffit. Il est tout le contraire de desséché, et je ne te permettrai pas de l'insulter en ma présence. J'ai eu des... relations expérimentales avec des hommes tout au long de ma vie, et Ricky s'en est accommodé, ce dont tu aurais probablement été incapable, et si j'ai tourné

quelqu'un en ridicule, c'est moi-même. Je pense qu'il est temps que je mène une vie respectable. Et aussi, si tu es incapable de voir que Ricky est quatre ou cinq fois moins insignifiant que toi, tu te fais des illusions.

- Mon Dieu, quelle garce tu peux être, dit Harold en écarquillant au maximum ses petits yeux.

Elle lui sourit.

- " Vous êtes la créature la plus terrifiante et la plus impitoyable que

j'aie jamais rencontrée ", comme le disait Melvyn Douglas à Joan Crawford. Ricky aime beaucoup cette réplique. Je ne me souviens plus du titre du film, mais si vous lui téléphonez, il se fera un plaisir de vous le dire.

- Mon Dieu, quand je pense à tous les hommes dont tu as fait des merdes.

- Peu d'entre eux ont effectué la transformation de façon aussi réussie.

- Garce ! siffla Harold, serrant dangereusement les lèvres.

- Comme tous les hommes qui s'apitoient sur leur sort, vous êtes réellement très grossier, Harold. Pourriez-vous sortir de ma voiture, s'il vous plaît?

- Mais tu es en colère, dit-il avec incrédulité. Je perds mon travail, tu me laisses tomber, et c'est toi qui es en colère !

- Parfaitement. S'il vous plaît, Harold, sortez. Re-gagnez votre petit havre d'amour-propre.

- Oui, oui, je pourrais sortir, effectivement.

Il se pencha vers elle.

- Ou bien je pourrais te contraindre à entendre raison en te faisant faire ce que tu aimes tellement.

- Je vois. Vous me menacez de me violer, c'est bien cela, Harold?

- C'est plus qu'une menace.

- C'est donc une promesse?

Pour la première fois, elle vit une trace de réelle bestialité sur son visage.

- Eh bien, avant que vous ne vous mettiez à baver sur moi je vais moi aussi vous faire une promesse.

Stella porta la main au revers de son manteau et en tira une longue épingle à chapeau; cela faisait des années qu'elle la portait sur elle, depuis qu'à Schenectady un homme l'avait suivie de magasin en magasin. Elle lui montra l'épingle.

- Si tu me touches, je te promets que je t'enfonce ceci dans la nuque.

Plus encore que ses paroles, son sourire fut décisif.

Il se recula comme s'il avait reçu une secousse électrique, sortit et claqua la portière derrière lui. Stella fit une marche arrière jusqu'à la clôture, passa la première et s'engagea dans la circulation en accélérant au maximum.

- BON DIEU DE BON DIEU ! Il tapa du poing dans sa main. J'ESPERE QUE TU VAS AVOIR UN ACCIDENT !

Sims se baissa pour ramasser une pierre, la lança en direction de la voiture qui s'éloignait, et resta un long moment les bras ballants, la respiration haletante. " Ah la garce ! " Il se passa la main dans les cheveux. Sims était trop en colère pour reprendre la voiture tout de suite. Il regarda la forêt en contrebas, vit la neige à demi fondue et l'eau glacée qui stagnait dans les creux, puis porta son regard de l'autre côté de l'autoroute, où la colline boisée s'élevait, plus sèche vers le sommet.

Histoire

- Nous venions de nous disputer, continua Lewis.

Cela ne nous arrivait pas souvent, et c'était généralement moi qui avais tort. Cette fois, c'était parce que j'avais congédié une des bonnes. Une petite campagnarde des environs de Malaga. Je ne me souviens plus de son nom, mais je l'avais toujours trouvée bizarre.

Il s'éclaircit la gorge et se pencha vers le feu.

- Elle était empêtrée dans un tas de choses occultes.

Elle croyait à la magie, aux esprits malfaisants - le spiritualisme paysan espagnol. En soi, cela ne m'en-nuyait pas suffisamment pour me débarrasser d'elle, bien qu'elle fit peur à une partie du personnel en voyant des présages partout: des oiseaux venus se poser sur la pelouse, une averse soudaine, un verre brisé... J'avais fini par la congédier parce qu'elle refusait de faire le ménage dans une des chambres.

- Cela me paraît une raison parfaitement valable, dit Otto.

- C'est également ce qu'il m'avait semblé. Mais Linda trouvait que j'avais été trop dur. C'était la première fois qu'elle refusait de faire cette chambre. Les nouveaux clients la mettaient mal à l'aise, elle disait qu'ils étaient mauvais ou quelque chose de ce genre.

Incroyable .

- Ces clients étaient des Espagnols?

- Non, des Américains. Une femme venant de San Francisco, Florence de Peyser, et sa nièce, qui s'appelait Alice Montgomery. Une gentille petite fille d'une dizaine d'années. Elles étaient également accompagnées d'une bonne d'origine mexicaine, une certaine Rosita.

Ils avaient loué une grande suite, tout en haut de l'hôtel.

Vraiment, Otto, on n'aurait pu imaginer des gens moins inquiétants. Bien s'êr, Rosita pouvait s'occuper du ménage, mais cela faisait partie du travail de notre bonne, et comme elle s'y refusait, je lui avais donné son congé.

Linda aurait voulu que je change le tableau de service, en assignant cette suite à une des autres filles.

Lewis laissa son regard se perdre dans les flammes avant de poursuivre:

- Des clients nous entendirent nous disputer, et cela aussi était rare. Nous étions dehors, dans la roseraie.

J'avais d' me mettre à crier. Pour moi, c'était une question de principes. Pour Linda aussi. C'était stupide de ma part, bien s'êr. J'aurais d' suivre le conseil de Linda. Mais j'étais trop têtu - au bout d'un ou deux jours plus tard, elle aurait fini par me convaincre, mais elle ne vécut pas assez longtemps pour cela.

Lewis mordit un bout de saucisson et le m,chonna automatiquement, sans même en go'ter la saveur.

- Ce même soir, Mrs. de Peyser nous invita à dîner dans sa suite. La plupart du temps, nous dînions seuls et ne nous mêlions pas aux touristes, mais il arrivait parfois qu'un client nous invite à déjeuner ou à dîner. Pensant qu'elle voulait marquer par là qu'elle ne nous en voulait pas de ces ennuis avec la bonne, j'acceptai.

" Je n'aurais pas d'ê. Le soir venu, j'étais épuisé.

J'avais eu une dure journée, sans même compter la dispute avec Linda. Dans la matinée, j'avais aidé à

ranger deux cents caisses de vin qui venaient d'être livrées, et tout

l'après-midi, j'avais joué au tennis dans un tournoi-revanche; deux doubles, de suite. Tout ce dont j'avais besoin, c'était de grignoter quelque chose en vitesse et d'aller me coucher. Bref, vers neuf heures, nous mont,mes. Mrs. de Peyser nous offrit à boire; nous avions convenu qu'un garçon monterait le dîner à dix heures moins le quart, et laisserait Rosita faire le service.

" Après le premier verre, j'étais déjà un peu éméché.

Après le second, j'étais tout juste bon à faire la conversation à Alice. C'était une adorable petite fille, mais elle ne parlait que lorsqu'on lui posait des questions. Elle étouffait sous les bonnes manières et était si passive qu'on aurait pu la croire stupide. Je crus comprendre que ses parents s'étaient débarrassés d'elle pour l'été en la confiant à sa tante.

" Par la suite, je me demandai si on n'avait pas mis une drogue dans mon verre. Je me sentais tout drôle, pas vraiment ivre ou malade, mais dissocié, dédoublé, comme si je flottais au-dessus de moi-même. De la part de Florence de Peyser, qui nous avait emmenés faire un tour sur son yacht... non, c'était vraiment impensable.

Linda remarqua mon malaise, mais Mrs. de Peyser se moqua d'elle, et je dis bien entendu que je me sentais parfaitement bien.

" Nous pass,mes à table. Je parvins à avaler quelques bouchées, mais j'avais le vertige. Alice ne dit pas un mot de tout le repas, se contentant de me regarder parfois avec un sourire timide, comme si j'étais une friandise de choix. Je me demandais ce qu'elle pouvait me trouver d'intéressant dans l'état o' je me trouvais. Peut-être n'était-ce d'ailleurs que l'alcool et la fatigue. Je me sentais vraiment mal. Mes doigts et mes m,choires étaient engourdis, les couleurs de la chambre me paraissaient d'une p,leur inhabituelle, ce que je mangeais n'avait aucun go°t.

" Après le dîner, Mrs. de Peyser envoya Alice au lit.

Rosita servit du cognac, mais je me gardai d'en prendre.

J'étais capable de parler, et, sauf pour Linda, je devais paraître normal, mais ma seule envie était d'aller me coucher. La pièce, qui était pourtant grande, semblait se resserrer autour de moi - et autour des deux autres convives. Mais Mrs. de Peyser n'en finissait pas de parler. Rosita nous laissa.

" A ce moment-là, l'enfant m'appela de sa chambre.

Je l'entendais répéter sans cesse: "Mr. Benedikt, Mr.

Benedikt", d'une voix douce. "Cela vous ennuie d'aller lui dire bonsoir? me dit Mrs. de Peyser. Elle vous aime beaucoup." "Bien s'r, dis-je, cela me fera plaisir de lui souhaiter une bonne nuit", et j'allai me lever, mais Linda me devança: "Reste assis, chéri, tu es trop fatigué. Je vais y aller." "Non, dit Mrs. de Peyser, c'est votre mari qu'elle demande." Mais il était trop tard. Linda se dirigeait déjà vers la chambre de la petite fille.

" Il était réellement trop tard. Linda entra dans la chambre, et un instant plus tard, je compris qu'il y avait quelque chose d'horriblement anormal, parce qu'aucun bruit ne venait de la chambre. J'aurais dû entendre Linda parler à l'enfant. Ce fut le silence le plus assourdissant de ma vie. Malgré mon hébétude, je me rendis compte que Mrs. de Peyser me regardait fixement. Les secondes de silence s'égrenaient. Je me levai et avançai lentement vers la chambre.

" Alors que j'étais à peine à mi-chemin, Linda se mit à

hurler. C'étaient des hurlements horribles, tellement perçants... " Lewis hocha la tête. " Je me précipite comme un fou, j'ouvre la porte en me jetant dessus de tout mon poids, et en arrivant dans la chambre, j'entends un bruit de verre brisé. Linda, entourée d'une pluie d'éclats de verre, était comme suspendue dans l'embra-sure de la fenêtre. J'étais trop commotionné et trop terrifié pour être capable de crier ou de faire un geste.

Puis, j'ai regardé la petite Alice. Elle était debout sur son lit, le dos contre le mur. Un instant-oh, même pas une seconde-j'eus l'impression qu'elle me regardait avec un sourire hypocrite.

" Je courus à la fenêtre. Derrière moi, Alice se mit à

sangloter. Il était bien entendu trop tard pour aider Linda. Elle était étendue, morte, dans le patio, entourée d'un groupe de touristes sortis prendre l'air après le dîner. Plusieurs levèrent la tête et me virent, penché à la fenêtre aux vitres brisées. L'une d'elles, une Anglaise du Yorkshire, poussa un hurlement en me voyant.

- Elle croyait que tu l'avais poussée, dit Otto.

- Oui. Elle m'a causé un tas d'ennuis avec la police.

J'aurais pu passer le restant de mes jours dans une prison espagnole.

- Cette Mrs. de Peyser et la petite fille n'ont-elles pas pu expliquer ce qui s'était passé en réalité?

- Elles avaient quitté l'hôtel. Elles avaient retenu pour une semaine de plus, mais pendant que je faisais ma déclaration à la police, elles avaient fait leurs bagages et étaient parties.

- La police n'a pas essayé de les retrouver?

- Je n'en sais rien. Je ne les ai en tout cas jamais revues. Et tu vas rire, Otto, car l'histoire a une chute amusante. Au moment de partir, Mrs. de Peyser paya avec une carte de l'American Express. Elle fit également un petit discours au réceptionniste-comme quoi elle était désolée de partir, elle aurait aimé pouvoir m'aider, mais après le choc qu'elle et Alice avaient subi, il leur était impossible de rester. Un mois plus tard, l'American Express nous avisa que la carte n'était pas valable. La vraie Mrs. de Peyser était décédée, et il leur était impossible d'honorer des factures émises en son nom.

Otto resta impassible, mais ce fut Lewis qui rit. Une branche se retourna, projetant une pluie d'étincelles sur la neige.

- Elle m'a bien eu, dit-il, riant de nouveau. Alors, que penses-tu de mon histoire?

- Je pense que c'est une histoire typiquement américaine. Mais tu as dû demander à l'enfant ce qui était arrivé-et pourquoi elle était debout sur le lit?

- Tu penses que je l'ai fait! Je l'ai prise par les épaules, je l'ai secouée ! Mais elle ne faisait que pleurer.

Alors, je l'ai amenée à sa tante et je suis descendu aussi vite que je pouvais. Après cela, je n'ai plus eu l'occasion de lui parler. Mais pourquoi disais-tu que c'était une histoire typiquement américaine?

- Parce que, mon ami, tout le monde est hanté dans ton histoire. Même la carte de crédit est hantée. Et plus que tout, le narrateur. Et cela, mon ami c'est echt amerikanisch.

- Je me le demande, dit Lewis. Ecoute, Otto, j'ai presque envie d'aller faire quelques pas seul. Juste un petit tour. «a ne t'ennuie pas?

- Tu vas prendre ton superbe fusil?

- Non, je ne vais rien tuer.

- Emmène quand même la pauvre Flossie.

- D'accord. Allez, Flossie, viens!

La chienne se leva d'un bond, et Lewis, incapable de rester assis sans bouger et de prétendre qu'il n'était pas affecté par ce que son récit avait éveillé en lui, s'éloigna dans la forêt.

Témoin

Peter Barnes laissa échapper le vase, pris de nausées devant l'odeur infecte qui s'était répandue sur lui. Il entendit un ricanement aigu. Son poignet était déjà

glacé, là où les doigts du garçon invisible l'entouraient.

Sachant d'avance ce qu'il allait voir, il se retourna. Le petit garçon qui était assis sur la pierre tombale et qui tenait maintenant son poignet des deux mains avait toujours le même sourire imbécile. Ses yeux dénués d'expression étaient comme de l'or.

Peter le frappa de sa main libre, espérant que ce gosse émacié et puant allait éclater en mille fragments comme l'avait fait le faux Jim Hardie. Mais le petit garçon esquiva son poing et lui donna dans la cheville un coup de pied, avec la force d'un marteau-pilon. Peter s'étala sur le plancher.

- Oblige-le à regarder, petit, dit l'homme.

Le " petit " se glissa derrière Peter, enserra sa tête dans ses mains de glace et le força à se retourner. La terrible odeur nauséabonde s'intensifia. Peter se rendit compte que la tête du garçon se trouvait juste derrière la sienne et hurla: " Va-t'en ! " Les mains ne firent qu'accroître leur pression. Il avait l'impression que son crâne allait éclater. " Lâche-moi ! " cria-t-il encore, mais l'insupportable pression augmenta.

Sa mère avait les yeux fermés. Sa langue gonflée pendait de sa bouche.

- Vous l'avez tuée ! s'écria-t-il.

- Oh non, elle n'est pas encore morte, dit l'homme.

Seulement évanouie. Il nous la faut vivante, n'est-ce pas, Fenny ?

Peter entendit derrière lui d'horribles glapissements.

- Vous l'avez étranglée, dit-il encore. (L'étau qui enserrait sa tête se relâcha un peu, mais il ne pouvait toujours pas bouger.)

- Mais pas à mort, précisa l'homme avec une inflexion ridiculement pédante. J'ai peut-être écrasé un peu sa pauvre petite trachée, et la pauvre chérie va sûrement avoir très mal à la gorge. Mais elle a un bien joli cou, n'est-ce pas, Peter?

Il abaissa un de ses bras, soutenant Christina Barnes de l'autre main comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'un chat. La partie exposée de son cou portait de larges ecchymoses pourpres.

- Vous l'avez blessée, dit Peter.

- Je le crains, oui, et je regrette seulement de ne pouvoir vous rendre le même service. Mais notre bienfaitrice, cette femme charmante chez laquelle vous vous étiez introduit avec votre ami, a décidé qu'elle vous désirait pour elle seule. Pour le moment, des têtes plus urgentes l'appellent. Mais un véritable régal vous attend, sieur Barnes, vous et vos vieux amis. D'ici là, vous ne saurez plus où est le haut et où est le bas. Vous ne saurez plus si vous semez ou si vous récoltez, n'est-il pas vrai, mon idiot de frère?

Le petit garçon resserra douloureusement son étreinte et émit un hennissement plaintif.

- qui êtes-vous? demanda Peter.

- Je suis toi, Peter, dit l'homme, qui tenait toujours sa mère d'une seule main. N'est-ce pas une réponse simple et satisfaisante? Ce n'est bien entendu pas la seule réponse. Un certain Harold Sims, qui connaît d'ailleurs vos vieux amis, dirait certainement que je suis un Manitou. Mr. Donald Wanderley a appris que je m'appelais Gregory Benton, et que je suis de La Nouvelle-Orléans. J'ai, certes, passé plusieurs mois bien divertissants dans cette ville, mais l'on ne saurait dire que j'en suis originaire. Je suis né sous le nom de Gregory Bate, que j'ai porté jusqu'à ma mort en l'an 1929. Heureusement, j'avais conclu un accord avec une charmante dame du nom de Florence de Peyser, qui m'évita les divers outrages accompagnant généralement la mort, dont, je l'avoue, j'avais assez peur. Et toi, Peter, de quoi as-tu peur? Crois-tu aux vampires? Aux loups-garous ?

Sa voix vibrante résonnait dans son esprit, calmante, hypnotique, et il lui fallut un moment pour réaliser qu'on lui avait posé une question. " Non ", murmura-t-il faiblement, et alors... (menteur, entendit-il dans

son esprit):

Et alors, l'homme tenant sa mère par la gorge se transforma et Peter vit avec toutes les cellules de son corps que ce qu'il voyait n'était pas simplement un loup, mais un être surnaturel ayant pris la forme d'un loup et dont l'unique but était de tuer, de créer la terreur et le chaos, de prendre la vie avec un maximum de sauvagerie; il vit que la douleur et la mort étaient ses seuls centres d'intérêt. Il vit aussi que cet être n'avait rien d'humain, et qu'il se revêtait seulement du corps qui avait jadis été le sien. Et il vit aussi, maintenant qu'il s'ouvrait entièrement à lui, que cette machine à détruire n'était pas davantage son propre maître que ne l'est un chien: un autre esprit le possédait et le dirigeait aussi sûrement que cette créature manifestait la terrifiante pureté du mal qui l'habitait. Tout cela, Peter le vit en l'espace d'une seconde. Et la seconde qui suivit le contraignit à une prise de conscience encore plus terrifiante: cet abîme de noirceur recelait une séduction fatale .

- Non, je ne... parvint-il à articuler en tremblant.

- Oh, mais si, dit le loup-garou en remettant ses lunettes noires. J'ai parfaitement vu que tu y croyais.

J'aurais tout aussi facilement pu devenir un vampire.

C'est sans doute encore plus beau. Et plus près de la vérité.

- qui êtes-vous, ou qu'êtes-vous ? lui redemanda Peter.

- Vous pouvez m'appeler le Dr. Rabbitfoot, si vous voulez, dit la créature. Ou bien vous dire que je suis un veilleur de nuit.

Peter ferma un instant les yeux.

- Il va malheureusement falloir que je vous laisse.

Notre bienfaitrice arrangera une nouvelle rencontre avec vous et vos amis en temps utile. Mais avant de partir, nous devons satisfaire notre faim.

Il sourit, révélant des dents d'une blancheur éblouissante.

- Tiens-le bien, ordonna-t-il, et l'étau se resserra avec une force terrible autour du crâne de Peter, qui se mit à pleurer.

Sans cesser de sourire, la créature releva Christina Barnes, enfouit sa

tête dans son cou, glissa sa bouche sur la peau et commença à se nourrir.

Peter se débattit et essaya de hurler, mais l'enfant mort qui le tenait posa une main sur sa bouche, tout en pressant sa tête contre sa poitrine. L'odeur de putréfaction, la terreur et le désespoir, l'épouvantable proximité

de ce corps révoltant et l'épouvante encore pire de ce qui arrivait à sa mère lui firent perdre connaissance.

Lorsqu'il reprit ses esprits, il était seul. L'odeur de chairs en décomposition stagnait encore dans la pièce.

Avec un gémissement, Peter se redressa. Le vase qu'il avait laissé tomber était à côté de lui; les fleurs aux coloris encore brillants étaient éparpillées dans une flaque d'eau. Il se prit le visage dans les mains et faillit être étouffé par l'odeur putride qui était restée accrochée à son visage. Ses lèvres devaient également en être imprégnées; il se sentait couvert d'immondices.

Peter se leva et courut dans le couloir, essayant toutes les portes jusqu'à ce qu'il trouve une salle de bains. Il se lava et se frotta le visage et les mains à l'eau chaude, se savonnant et se rinçant à plusieurs reprises. Il ne pouvait retenir ses sanglots. Sa mère était morte. Elle était venue voir Lewis, et ils l'avaient tuée. Tuée comme ces animaux. Ces créatures mortes vivaient comme des vampires, se nourrissant de sang. Mais ce n'étaient pas des vampires. Ni d'ailleurs des loups-garous, bien qu'elles vous le fissent croire. Elles s'étaient vendues à un maître, depuis déjà de longues années. Peter se souvint de la lumière verte filtrant sous la porte de cette autre maison, et faillit vomir dans le lavabo. Elle les possédait.

C'étaient des veilleurs de nuit, des créatures des ténèbres. Peter se passa la savonnette sur les lèvres, frottant et frottant encore pour se débarrasser du miasme de Fenny.

Peter se souvint de Jim Hardie assis au bar d'une minable taverne campagnarde, lui demandant s'il n'aurait pas vu tout Milburn devenir la proie des flammes; maintenant, il savait que ce qui attendait Milburn - à moins qu'il ne réussisse à être plus fort, plus courageux et plus malin que Jim-allait être encore bien pire. Les veilleurs de nuit allaient systématiquement détruire Milburn, ne laissant derrière eux qu'une ville-fantôme où régnerait la puanteur de la mort.

Parce qu'ils ne désirent que cela, se dit-il en se souvenant du vrai visage de Gregory Bate, parce que leur seule joie est de détruire. Il revit le visage tendu de Jim, ivre, prêt à se lancer dans une folle équipée; Sonny Venuti se penchant vers lui avec ses yeux protubérants; sa mère, descendant de voiture sur l'esplanade pavée de briques; et, avec un frisson, la jeune actrice au cours de cette soirée, l'année dernière, le regardant avec une bouche qui souriait et des yeux sans expression.

Il laissa tomber la serviette de toilette par terre.

Ils sont déjà venus ici.

Une seule personne pouvait l'aider, la seule qui ne le prendrait pas pour un fou ou un menteur. L'écrivain qui habitait à l'hôtel. Il fallait retourner en ville et aller le voir.

Il prit de nouveau conscience de la mort de sa mère, mais ravala ses larmes; ce n'était pas le moment de pleurer. Il reprit le couloir, passa devant la lourde porte de bois précieux. " Oh, maman, gémit-il, je les chasse-rai, je les aurai, je... " Mais ce n'était que des mots creux, qu'un défi pueril. Ils veulent que tu penses cela.

Peter partit en courant dans l'allée, sans se retourner vers la maison, mais il sentait sa présence derrière lui, il la sentait l'observer et se moquer de ses chétives intentions, comme si elle savait que sa liberté n'était que celle d'un chien tenu en laisse. A tout instant, la laisse pouvait arrêter son élan, l'étrangler, lui couper le souffle...

Il en comprit la raison en arrivant à l'autoroute. La voiture bleue qui l'avait pris en stop était arrêtée au débouché de l'allée, et le témoin de Jehovah le regardait de son siège. Il lui fit un appel de phares: des yeux jaunes et brillants.

- Allez, viens, lui cria-t-il. Viens, mon garçon.

Peter traversa la chaussée en courant. Une voiture fit un brusque écart pour l'éviter; une autre freina brutalement en se déportant sur sa gauche. Plusieurs autres klaxonnèrent. Il franchit la bande médiane, puis les deux autres voies, où il n'y avait pas de circulation. La voix de l'homme le poursuivait toujours:

- Reviens! Cela ne sert à rien !

Peter enjamba les glissières de sécurité et disparut dans les buissons bordant l'autoroute. Malgré le bruit de la circulation, il entendit

nettement le témoin de Jéhovah (ou du moins de la créature qui se faisait passer pour tel) faire démarrer sa voiture, apparemment décidé à le traquer .

Cinq minutes après avoir laissé Otto assis devant le feu, Lewis commença à se sentir fatigué. Il avait mal au dos d'avoir pelleté toute cette neige la veille, et ses jambes menaçaient de le lâcher. La chienne trottait devant lui, le forçant à avancer, alors qu'il aurait préféré

regagner directement sa voiture. Même sans faire de détours, d'ailleurs, il lui aurait fallu au moins une demi-heure jusqu'à la fromagerie. Le mieux était encore de rejoindre la chienne, de se reposer un moment, puis de retourner auprès d'Otto.

Flossie renifla la base d'un arbre, vérifia si Lewis était toujours là et se remit à avancer.

Le pis, dans tout cela, était qu'il eût laissé Linda aller seule dans la chambre de l'enfant. Assis à la table de Mrs. de Peyser, abruti et encore plus fatigué qu'il ne l'était maintenant, il avait de quelque façon senti que la situation était fausse et qu'à son insu il jouait un rôle dans un jeu. C'était cela qu'il avait omis de dire à Otto: son sentiment, tout au long du repas, que quelque chose n'était pas normal. Sous cette nourriture dénuée de goût, il avait senti des relents d'ordures; de la même façon, le bavardage superficiel de Florence de Peyser cachait un autre élément, à la lumière duquel il se voyait comme une marionnette dont on tire les fils. Pourquoi, alors, s'était-il efforcé de continuer à jouer le rôle d'un convive normal, pourquoi n'avait-il rien fait-pourquoi n'avait-il pas pris Linda par le bras pour l'entraîner dehors ?

Don aussi avait laissé entendre qu'il se sentait comme un participant involontaire à un jeu.

Parce qu'ils te connaissent suffisamment pour prévoir ce que tu vas faire. Voilà pourquoi tu es resté assis sans bouger. Parce que tu savais que tu allais agir ainsi.

La légère brise changea, tourna et se rafraîchit. La chienne renifla, se tourna dans la direction d'où venait le vent et accéléra l'allure.

- Flossie ! cria Lewis. (La chienne avait déjà quelque trente mètres d'avance sur lui, et il ne la voyait que par moments. Elle s'immobilisa, la tête tournée vers lui.

Puis, à la stupéfaction de Lewis, elle se mit à gronder.

Une seconde plus tard, elle avait de nouveau disparu.) Devant lui, il ne voyait que les formes hérissées des sapins et, de part en part, le tronc dénudé d'un arbre d'une autre essence, ainsi que le sol gris-brun parsemé

de plaques de neige. Il avait froid aux pieds. Au bout d'un moment, il entendit Flossie aboyer, et se dirigea vers le son.

Lorsqu'il aperçut enfin la chienne, elle se mit à gémir.

Elle était au fond d'une petite auge glaciaire, sur les bords de laquelle Lewis était arrivé. Le fond de la cuvette était jonché de grosses pierres arrondies, ressemblant à des statues de l'île de Pques, à la surface incrustée de quartz brillant. La chienne leva la tête vers lui, gémit de nouveau en se tortillant, puis se coucha à

côté d'une des pierres, la tête entre les pattes de devant.

- Reviens, Flossie, lui dit Lewis.

La chienne s'aplatit sur le sol et remua la queue.

- qu'est-ce que tu as, hein?

Il descendit dans le creux et glissa de quelques mètres sur la boue glacée. La chienne jappa une fois, fit un ou deux tours sur elle-même, puis s'aplatit de nouveau sur le sol, la tête levée vers un bouquet de grands sapins s'élevant de l'autre côté du creux. Au fur et à mesure que Lewis s'avançait, la chienne rampait vers les arbres.

- Non, Flossie, ne va pas là-bas!

La chienne se traîna en gémissant jusqu'au premier sapin, puis disparut sous les branches. Lewis essaya en vain de la rappeler. Aucun bruit ne venait du sombre bosquet aux branches entremêlées. Frustré et exaspéré, Lewis regarda le ciel et vit de lourds nuages arriver du nord. Le faux printemps était terminé: la neige allait bientôt revenir.

- Flossie !

La chienne ne revint pas, mais en regardant le dense rideau que formaient les arbres, il vit une chose étonnante. Les branchages dessinaient la forme d'une porte.

Une touffe d'aiguilles d'un vert presque noir formaient la poignée. C'était la plus parfaite illusion d'optique qu'il eût jamais vue. Même les

gonds étaient parfaitement discernables.

Lewis fit un pas de plus en avant. Il se trouvait juste à

l'endroit où Flossie s'était plaquée contre le sol. Plus il approchait, plus l'illusion devenait parfaite. Les aiguilles suggéraient même le grain du bois; par la façon dont les lumières et les ombres, les aiguilles plus claires et celles plus foncées étaient disposées les unes par rapport aux autres en un tourbillon qui se solidifiait devant ses yeux, elles formaient un large panneau de bois précieux.

C'était la porte de sa chambre.

Lewis traversa lentement la cuvette et monta jusqu'à

la porte; il s'en approcha jusqu'à pouvoir toucher le bois satiné .

La porte voulait qu'il l'ouvre. Debout dans la brise qui fraîchissait, les pieds mouillés, Lewis comprit que tous les événements inexplicables qui s'étaient succédé dans sa vie depuis ce jour de 1929 l'avaient conduit à ceci: au seuil d'une porte à l'existence improbable et d'une expérience imprévisible. S'il lui était arrivé de penser que l'histoire de la mort de Linda-comme Don l'avait dit de l'histoire d'Alma Mobley-n'avait ni fin ni dénouement, ni même un sens, alors, cet élément manquant se trouvait derrière cette porte. Dès ce moment, Lewis savait que la porte ne s'ouvrait pas sur une chambre, mais sur de nombreuses chambres.

Il ne pouvait s'y refuser. Otto se frottant les mains devant un feu de brindilles n'était qu'une partie de son existence trop triviale pour mériter qu'il s'y accroche.

Pour Lewis, dont la décision était déjà prise, son passé, et tout spécialement ces dernières années à Milburn, était un métal terne et sans valeur, une interminable et douloureuse étendue d'ennui et de futilité, à laquelle on lui avait montré une issue.

Lewis tourna la lourde poignée de laiton, et prit sa place dans le puzzle.

Il pénétra, comme il l'avait prévu, dans une chambre à

coucher. Il la reconnut immédiatement au soleil tombant à flots sur les bouquets de fleurs espagnoles, dans l'appartement du rez-de-chaussée que Linda et lui avaient gardé pour leur usage personnel. Un soyeux tapis de Chine s'étendait d'un mur à l'autre; le bouquet assoiffé

de soleil donnait la réplique aux ors, aux rouges et aux bleus du tapis. Il se tourna, vit la porte qui se refermait et sourit. Par la fenêtre, il apercevait la pelouse verte, le garde-fou bordant la falaise et l'amorce de l'escalier descendant jusqu'à la mer, qui scintillait au loin. Lewis alla jusqu'au lit sur lequel était pliée une robe de chambre en velours bleu foncé. En paix avec lui-même, Lewis regarda avec satisfaction le luxe discret qui l'entourait .

Entendant s'ouvrir la porte conduisant au salon, il se tourna en souriant vers sa femme et s'avança vers elle, aveuglé de bonheur, les bras tendus. Il s'arrêta en voyant qu'elle pleurait.

-qu'est-ce qui ne va pas, chérie? qu'est-il arrivé?

Elle leva ses mains, dans lesquelles elle tenait le cadavre d'une petite chienne à poil ras.

- Un client l'a trouvée dans le patio. Ils sortaient tous de déjeuner, et quand je suis arrivée, ils formaient un cercle autour de la pauvre petite bête. C'était horrible, Lewis.

Lewis se pencha vers la chienne et embrassa la joue de sa femme.

- Je vais m'en occuper, Linda. Mais comment se trouvait-elle là?

- Ils disaient que quelqu'un l'avait jetée par la fenêtre... oh, Lewis, qui ferait une horreur pareille?

- Je m'en occupe. Pauvre chérie. Assieds-toi une minute .

Il lui prit le cadavre de la chienne des mains.

- Je vais tout arranger. Ne te fais plus de mauvais sang pour cela.

-que vas-tu en faire ? demanda-t-elle plaintivement.

- Sans doute l'enterrer dans la roseraie à côté de John.

- Bien. C'est une merveilleuse idée.

La chienne dans les bras, il alla jusqu'à la porte du salon, puis s'arrêta:

- Le déjeuner s'est bien passé, à part ça?

- Oui, très bien. Florence de Peyser nous invite à

dîner dans sa suite, ce soir. Cela ne te fatiguera pas trop après tout ce

tennis? N'oublie pas que tu as soixante-cinq ans.

- Certainement pas.

Lewis la regarda avec stupéfaction.

- Tu es ma femme, et j'ai donc cinquante ans. Tu me vieillis prématurément!

- que je peux être étourdie ! C'est impardonnable, je pourrais me gifler.

- J'ai une bien meilleure idée que cela, dit Lewis. Je reviens tout de suite, ne bouge pas.

Lorsqu'il pénétra dans le salon, le poids de la chienne glissa de ses mains, et tout se transforma. Il se trouvait dans le living du presbytère, et son père s'avançait vers lui:

- Et ce n'est pas tout, Lewis. Ta mère mérite un peu plus de respect, tu sais. Tu vis ici comme si c'était un hôtel. Tu rentres à des heures impossibles.

Arrivé au fauteuil derrière lequel se tenait Lewis, son père fit volte-face et, sans cesser de parler, retraversa toute la pièce jusqu'à la cheminée.

- Par ailleurs, je me suis laissé dire qu'il t'arrivait de boire de l'eau-de-vie. J'ai certes des idées assez larges, mais cela, je ne le tolérerai pas. Je sais que tu as soixante-cinq ans...

- Dix-sept, dit Lewis.

- Dix-sept ans. Ne m'interromps pas. Tu penses sans doute que cela fait de toi un adulte. Mais tu ne boiras pas d'eau-de-vie tant que tu vivras sous ce toit, compris? Et je veux que tu prouves ta maturité en commençant à

aider ta mère avec le ménage. Tu seras désormais responsable de l'entretien de cette pièce. Tu devras la laver et essuyer la poussière une fois par semaine. Est-ce bien clair ?

- Oui, père, dit-il.

- Parfait. Ensuite, il y a la question de tes amis.

Mr James et Mr. Hawthorne sont tous deux des hommes respectables, et je crois pouvoir dire que mes relations avec eux sont excellentes. Mais l'âge et les circonstances de la vie nous séparent. Je ne les considère pas comme des amis, et ils ne me considèrent pas comme un ami.

D'abord, ils sont épiscopaliens, autrement dit, à deux doigts du papisme. Par ailleurs, ils possèdent beaucoup d'argent. Mr. James doit être un des hommes les plus riches de l'Etat de New York. Sais-tu ce que cela signifie, en 1928?

- Oui, père.

- Cela signifie que tu ne peux pas te permettre de fréquenter son fils. Et pas davantage le fils de Mr.

Hawthorne. Nous menons une existence pieuse et respectable, mais nous ne sommes pas riches. Si tu poursuis tes relations avec Sears James et Ricky Hawthorne, je prévois des conséquences désastreuses. Ils ont des habitudes de fils de familles riches. Comme tu le sais, j'ai l'intention de t'envoyer à l'université cet automne, mais tu seras l'un des étudiants les plus pauvres de Cornell, et il ne faut pas que tu prennes ce genre d'habitudes, Lewis. Elles ne pourront que causer ta perte. Je regretterai toujours la générosité dont ta mère a fait preuve en te donnant de quoi acheter une voiture automobile.

Il continuait à faire le tour de la pièce.

- Sans compter que les langues vont déjà bon train au sujet de vos réunions avec cette femme italienne qui habite Montgomery Street. Je sais que l'on attribue un tempérament fougueux aux fils de clergyman, mais... les mots me manquent.

Il s'immobilisa à mi-chemin entre la cheminée et le fauteuil, et regarda gravement Lewis dans les yeux.

- J'espère que je me suis fait comprendre.

- Oui, père. Je comprends. Est-ce tout?

- Non. Je ne sais comment expliquer ceci.

Son père leva les bras pour lui présenter le cadavre d'un chien à poil ras.

- Je l'ai trouvé mort dans l'allée menant à la chapelle. Imagine, si l'une

de mes ouailles l'avait vu? Je désire que tu nous en débarrasses immédiatement.

- Je m'en occupe, dit Lewis. Je vais l'enterrer dans la roseraie.

- Je te saurais gré de le faire sans tarder.

Lewis prit le chien et se dirigea vers la porte. Au dernier moment, il se retourna.

- As-tu préparé ton sermon pour dimanche, père?

Personne ne répondit. Il se retrouva dans une chambre inoccupée, au dernier étage de la maison de Montgomery Street. Pour tout mobilier, il y avait un lit.

Le parquet était nu, et l'on avait cloué du papier huilé

sur la fenêtre. Comme la voiture de Lewis avait un pneu crevé, Sears et Ricky étaient allés emprunter la vieille bagnole de Warren Scales, pendant que Warren et sa femme, qui attendait un enfant, faisaient des courses en ville. Une femme était allongée sur le lit, mais elle ne lui répondait pas car elle était morte. Son corps était couvert d'un drap.

Lewis attendait avec impatience que ses amis re-viennent avec la voiture du fermier. Il évitait de regarder la forme recouverte du drap. Il alla vers la fenêtre mais le papier huilé ne laissait passer qu'une lumière orangée.

Il se tourna de nouveau vers le drap.

- Linda, dit-il avec désespoir.

Il se trouvait dans une pièce aux parois de métal grises, éclairée par une ampoule nue pendant au plafond. Sa femme était étendue sous un drap, sur une table de métal. Lewis se pencha au-dessus du corps en sanglotant.

- Je ne te jetterai pas dans la mare, dit-il. Non, je t'enterrerai dans la roseraie.

Il toucha les doigts sans vie de sa femme, sous le drap, et les sentit tressaillir. Il se recula vivement.

Sous son regard horrifié, les mains de Linda remontaient sous le drap.

Des mains blanches saisirent le haut du drap et le rabattirent. Linda s'assit sur la table de la morgue et ses yeux s'ouvrirent.

Tremblant, Lewis se tapit au fond de la petite pièce.

Lorsque Linda posa les pieds par terre, il hurla. Elle était nue; la moitié gauche de son visage était écorchée et déformée. Lewis eut le geste puéril d'avancer les mains pour se protéger. Linda lui sourit et dit:

- que va-t-on faire de ce pauvre chien?

Elle lui montrait le bout de la table de marbre, où une chienne à poil ras était allongée sur le côté, dans une mare de sang.

Il leva de nouveau la tête vers sa femme, mais Stringer Dedham apparut à côté de lui, coiffé avec la raie au milieu, et portant une chemise brune qui cachait ses moignons.

- qu'as-tu vu, Stringer? lui demanda-t-il.

- Toi, répondit Stringer avec un sourire sanguinolent. C'est pour ça que j'ai sauté par la fenêtre. Sois pas idiot.

- Tu m'as vu?

- J'ai dit que je t'avais vu ? «a doit être moi l'idiot. Je ne t'ai pas vu. C'est ta femme qui t'a vu. Moi, j'ai vu ma fiancée. Oui, je l'ai vue par sa fenêtre, le matin du jour où j'ai aidé à la batteuse. Crénom, je deviens complètement imbécile.

- Mais que l'as-tu vue faire ? qu'essayais-tu de dire à tes soeurs?

Stringer rejeta la tête en arrière et se mit à rire, expectorant des flots de sang.

- Sapristi, c'était tellement stupéfiant, mon ami, que j'ai eu du mal à en croire mes yeux. As-tu jamais vu un serpent auquel on a coupé la tête? Il y a sa langue qui sort tout le temps-malgré que sa tête, c'est un petit truc pas plus grand que ton pouce. Et as-tu vu son corps se tordre et battre la poussière?

Stringer rit de nouveau, la bouche emplie d'écume rouge.

- Seigneur Dieu, quel foutu truc ! Honnêtement depuis ce jour-là, j'ai eu du mal à penser clairement, comme si ma cervelle était tout en compote et me sortait par les oreilles, je te jure. C'est comme la fois où j'ai eu mon attaque en 1940, tu te souviens? quand j'avais un côté tout paralysé ? Et tu me nourrissais à la cuiller avec de la bouillie pour bébé. Brrr, quel goût affreux!

- Ce n'était pas toi, dit Lewis. C'était mon père.

- Tu vois ce que je t'avais dit, hein? Je suis tout embrouillé-comme si quelqu'un m'avait coupé la tête, et que ma langue continuait à bouger.

Stringer eut un sourire confus, laissant sourdre quelques filets de sang.

- Dis, tu voulais pas aller jeter ce pauvre chien dans la mare?

- Ah oui, dit Lewis. Je vais le faire dès qu'ils seront revenus. Il nous faut la voiture de Warren Scales. Sa femme est enceinte.

- Pour l'instant, la femme d'un fermier de l'église catholique et romaine n'entre pas dans le cadre de mes préoccupations, dit son père. Cette année d'université

t'a rendu vulgaire, mon fils.

De la cheminée, où il s'était temporairement arrêté, il regarda tristement son fils.

- Oh, je sais, nous vivons dans une ère de vulgarité.

La poix souille qui la touche, Lewis. Et notre époque est de la poix. Nous sommes nés dans la damnation, et pour nos enfants, tout sera ténèbres. Je regrette de n'avoir pu t'éduquer dans un siècle plus stable... Lewis, jadis ce pays était un paradis ! Un paradis ! Des champs à perte de vue! Couverts de la munificence du Seigneur! Mon fils, quand j'étais enfant, je voyais les Ecritures dans une toile d'araignée ! Le Seigneur nous observait alors, Le wis, tu pouvais sentir Sa présence dans les rayons du soleil et dans la pluie. Mais nous sommes devenus des araignées dansant dans le feu.

Il regarda le feu-un vrai feu-qui chauffait ses genoux.

- Tout a commencé par le chemin de fer. J'en ai la certitude, fils. Le chemin de fer a apporté de l'argent à

des hommes qui n'avaient jamais possédé deux dollars de leur vie. Ce

cheval d'acier a pollué la campagne, et maintenant, l'effondrement des finances va s'étendre à

tout le pays, telle une tache noire.

Là-dessus, il regarda Lewis avec les yeux clairs et perspicaces de Sears James.

- J'ai promis de l'enterrer dans la roseraie, dit Lewis. Ils ne vont pas tarder à arriver avec la voiture.

- La voiture.

Son père se détourna avec dégoût.

- Tu n'écoutes jamais quand je te dis des choses importantes. Tu m'as abandonné, mon fils.

- Tu t'énerves trop, dit Lewis. Tu vas finir par avoir une attaque.

- que Sa volonté soit faite.

Lewis regarda le dos rigide de son père.

- Bon, je vais aller m'en occuper.

Son père ne réagit pas.

- Au revoir.

Lui tournant toujours le dos, son père dit alors:

- Tu ne m'as jamais écouté. Mais n'oublie pas ce que je te dis, mon fils, cela reviendra te hanter. Tu as été

séduit par toi-même, Lewis. C'est la chose la plus triste que l'on puisse dire d'un homme. Un visage bien fait, et des plumes dans la tête. Physiquement, tu ressembles à

ton grand-oncle maternel Leo; à l'âge de vingt-cinq ans, il a plongé la main dans le poêle à bois et l'y a laissée jusqu'à ce qu'elle soit entièrement carbonisée.

Lewis passa la porte de la salle à manger. Dans la pièce vide du dernier étage, Linda ôta lentement le drap de son corps nu, et lui sourit avec des dents sanguinolentes .

- Après cela, dit-elle, ton grand-oncle maternel Leo a mené une existence pieuse toute sa vie durant.

Ses yeux étincelèrent, et elle posa les pieds sur le sol.

Lewis recula jusqu'au mur de planches.

- Après cela, il voyait les Ecritures dans des toiles d'araignée, Lewis.

Elle s'avança lentement vers lui, en claudiquant à

cause de sa hanche brisée.

- Tu allais me jeter dans la mare. As-tu vu les Ecritures dans la mare, Lewis ? Ou étais-tu distrait par le reflet de ton joli visage?

- C'est la fin, maintenant, n'est-ce pas?

- Oui.

Elle était suffisamment proche pour qu'il pût percevoir l'odeur marron foncé de la mort.

Lewis se raidit contre le mur rugueux.

- qu'avais-tu vu dans la chambre de la petite fille?

- Toi, Lewis. Ce que tu étais censé voir. Comme ceci.

Tant que Peter restait sous le couvert des broussailles et des sous-bois, il ne risquait rien. Des branches basses entrelacées le cachaient de la route. A une quinzaine de mètres, se dressaient de grands arbres, comme derrière la maison de Lewis. Peter alla dans cette direction, suivant toujours l'autoroute, mais prenant garde de ne pas se faire voir de l'homme dans la voiture. Celui-ci se maintenait dans le couloir de service; Peter apercevait le toit de sa voiture, d'un bleu cru, par-dessus les ronces brunies. Il courait d'un arbre à l'autre, et la voiture le suivait au pas. Ils continuèrent ainsi pendant un certain temps, le " témoin de Jéhovah " s'accrochant à lui comme un requin. Parfois, la voiture le devançait de quelques mètres, ou au contraire restait en arrière. Peter reprit un peu courage: les erreurs du conducteur prouvaient qu'il ne le voyait pas. Il le suivait un peu au hasard, attendant qu'il y ait une clairière.

Peter essaya de se souvenir du paysage entourant la maison de Lewis. Oui, pendant un ou deux kilomètres peut-être, il y avait de la forêt et

des broussailles, mais ensuite, plus rien que des champs, jusqu'aux pompes à

essence et aux drive-in annonçant Milburn. A moins de ramper dans le fossé pendant dix kilomètres, l'homme le verrait dès qu'il sortirait de la forêt.

Sors de là, fiston.

Le témoin de Jéhovah envoyait des messages au hasard, pour l'amadouer et l'inciter à revenir. Essayant de ne pas prêter garde à ces murmures insidieux, Peter se mit à courir dans la forêt. S'il parvenait à maintenir une certaine distance entre lui et le témoin, il retrouverait peut-être la capacité de penser.

Allons, mon garçon, viens. Sors de là! Laisse-moi te conduire à elle.

Se maintenant toujours sous le couvert des arbres et des ronces, Peter ralentit soudain en voyant devant lui une double barrière de barbelés. Et au-delà, il y avait une vaste clairière, encore partiellement enneigée. Peter ne voyait plus la voiture; d'épais fourrés lui cachaient l'autoroute. Il s'arrêta au niveau des derniers arbres et examina la clairière, se demandant s'il pourrait la franchir sans se faire voir. Il savait que, si l'homme le voyait en terrain découvert, il serait sans défense, et alors... il se souvint de ce qui était arrivé à Jim dans la maison de Montgomery Street.

Elle s'intéresse à toi, Peter.

Mais c'était dit presque avec indifférence, simple tentative pour retenir son attention.

Elle te donnera tout ce que tu veux.

Elle te donnera tout ce que tu veux.

Elle te rendra ta mère.

La voiture bleue réapparut et s'arrêta à la hauteur de la clairière. Peter se hâta de reculer de quelques pas. Le témoin de Jéhovah se tourna de côté, le bras sur le dossier, comme pour indiquer qu'il avait tout son temps le regard fixé sur la clairière que Peter finirait bien par traverser.

Allons, viens, nous allons te rendre ta mère.

Oh, il n'y avait pas de doute, ils allaient la lui rendre.

Mais elle serait devenue pareille à Jim Hardie et à

Freddy Robinson, avec des prunelles vides et une conversation d'amnésique, et pas plus de substance qu'un rayon de lune.

Peter s'assit sur le sol humide, essayant de se rappeler s'il n'y avait pas une autre route aux environs. Pour le moment, il n'était évidemment pas question de sortir des bois.

Il passa en revue toutes ses expéditions nocturnes en compagnie de Jim Hardie, ainsi que les randonnées organisées par le lycée pendant les week-ends. Il connaissait le Broome County aussi bien que sa propre chambre, mais la proximité de cet homme l'empêchait de se concentrer.

qu'y avait-il, de l'autre côté du bois ? Un lotissement ?

Une usine? Son esprit se refusait à lui donner le renseignement qu'il devait pourtant posséder, lui présentant à la place des images de maisons abandonnées derrière les volets desquelles se mouvaient des formes ténébreuses. De toute façon, il n'avait d'autre choix que de prendre à travers bois.

Peter se releva sans faire de bruit et s'éloigna un peu plus de la clairière avant de s'enfoncer en courant dans la forêt. quelques secondes plus tard, il se souvint: un peu plus haut, passait la vieille route à deux voies, " la vieille route de Binghamton ", comme on l'appelait à Milburn.

jadis unique voie de communication entre les deux villes, c'était devenu une route dangereuse, à la chaussée dégradée, que bien peu de véhicules empruntaient. Les commerces qui la longeaient-magasins de fruits, un motel, un drugstore... - étaient maintenant fermés voire détruits. Seul subsistait un petit supermarché, le Bay Tree Market, qui avait surtout une clientèle bourgeoise. Sa mère y achetait souvent des fruits et des légumes.

S'il se souvenait bien de la distance, il ne lui faudrait pas plus de vingt minutes pour y arriver. De là, il trouverait s'rement quelqu'un pour le ramener à Milburn, et il pourrait sans risques aller à l'hôtel.

Un quart d'heure plus tard, les pieds mouillés, hors d'haleine, une poche de son veston arrachée par une branche, il devina le tracé de la route. La forêt devenait plus clairsemée, et il franchit prudemment les

trente derniers mètres.

Il ne savait pas de quel côté se trouvait le Bay Tree Market, ni à quelle distance. Il espérait que ce ne serait pas trop loin, et que le parking serait plein.

Allant d'un arbre à l'autre, il essaya de se repérer.

Tu perds ton temps, Pete. Tu n'as donc pas envie de revoir ta mère ?

Il gémit en sentant le frôlement de l'esprit du témoin de Jéhovah, et son estomac se glaça. La voiture bleue était arrêtée au bord de la route, juste devant lui. La lourde masse du conducteur était visible à l'intérieur, attendant patiemment que Peter arrive.

Le Bay Tree Market était visible sur la gauche à

quelque trois ou quatre cents mètres. La voiture était tournée dans l'autre sens. S'il y allait en courant, il faudrait que le témoin de Jéhovah manoeuvre pour faire demi-tour sur l'étroite route...

Non, cela ne lui donnait pas le temps d'atteindre le supermarché.

Peter regarda de nouveau dans cette direction. Il semblait y avoir beaucoup de voitures dans le parking. A coup s'r, au moins une de celles-ci appartenait à une personne de connaissance. Le tout était d'y arriver.

Il se sentait aussi faible et démuni qu'un enfant de cinq ans, tremblant et sans armes, n'ayant aucune chance de vaincre la créature sanguinaire qui l'attendait dans la voiture. Et s'il brisait son pare-brise à coups de pierre, ou bien mettait du sable dans son réservoir... Mais ce n'était qu'une idée ridicule, digne d'un mauvais film. Il ne pouvait pas s'approcher de la voiture sans que l'homme le voie.

La seule solution était donc de s'avancer à découvert et de courir vers le supermarché, il verrait bien ce qui arriverait. L'homme regardait dans l'autre direction, ce qui lui donnerait un moment de répit.

Peter écarta les barbelés fixés aux arbres et sortit de la forêt. Le parking se trouvait juste devant lui, à quatre cents mètres en ligne droite. Peter reprit son souffle et s'engagea dans le champ. Il entendit la voiture manoeuvrer derrière lui, et la vit bientôt du coin de l'oeil.

Sans tourner la tête, il continua à avancer. Centil, brave garçon. Les

gentils garçons ne devraient pas faire de l'auto-stop. C'est dangereux, non ? Peter ferma les yeux sans cesser de courir. Stupide garçon. Il se demanda ce que l'homme allait faire pour tenter de l'arrêter.

Il n'eut pas longtemps à attendre pour le découvrir.

- Peter, il faut que je te parle. Ouvre les yeux, Peter.

Peter ouvrit les yeux et vit Lewis Benedikt à une vingtaine de mètres devant lui. Il était en pantalon de gros velours, chaussures de chasse et veston de treillis kaki .

- Ce n'est pas vrai, vous n'êtes pas là, dit Peter.

- Ne dis pas de bêtises, Peter.

Lewis commença à s'approcher de lui.

- Tu me vois, non ? Tu m'entends parler? Je suis là.

S'il te plaît, écoute-moi. Je veux te parler de ta mère.

- Elle est morte.

Peter s'arrêta de marcher, préférant rester à distance de cette chose qui était Lewis.

- Non, elle n'est pas morte, répondit Lewis, s'arrêtant lui aussi, comme pour éviter de lui faire peur.

Non loin, sur la route, la voiture s'était également immobilisée.

- Les choses ne sont pas aussi simples. Elle n'était pas morte lorsque tu l'as vue dans ma maison, n'est-ce pas ?

- Si, elle l'était.

- Tu ne peux pas en être certain, Peter. Elle s'était évanouie, comme toi. C'est tout.

Lewis lui sourit en écartant les bras.

- Non. Ils ont... ils lui ont ouvert le cou. Ils l'ont tuée. Exactement comme ces animaux égorgés.

Peter referma les yeux.

- Tu te trompes, Peter, et je peux te le prouver.

L'homme qui est dans cette voiture ne nous veut pas de mal. Allons le rejoindre. Viens, allons-y.

Peter rouvrit les yeux.

- Avez-vous réellement couché avec ma mère?

- Il arrive à des gens de notre âge de commettre des erreurs. Ils font des choses qu'ils regrettent par la suite.

Mais cela ne signifiait rien. Tu verras, quand tu seras rentré chez toi. Viens avec nous, et tu la trouveras à la maison, comme d'habitude.

Lewis le regardait avec un sourire à la fois soucieux et rassurant.

- Ne la juge pas mal parce qu'un jour elle a fait une erreur.

Il se remit à avancer vers Peter.

- Fais-moi confiance. J'ai toujours voulu que nous soyons amis.

- Moi aussi, mais nous ne pouvons pas être amis, parce que vous êtes mort.

Peter ramassa une poignée de neige et la pétrit dans ses mains.

- Tu vas me lancer une boule de neige? C'est un geste un peu puéril, ne trouves-tu pas?

- J'ai pitié de vous, dit Peter en lançant la boule de neige, qui fit exploser la chose qui ressemblait à Lewis en une pluie d'étincelles qui retombèrent vers le sol.

Fortement commotionné, Peter se remit à avancer d'un pas mécanique, traversant l'espace où se tenait peu auparavant la forme de Lewis. L'air comme électrisé

picota son visage et, en même temps, il sentit la pensée insidieuse qui s'introduisait de nouveau dans son esprit.

Cette fois, elle ne lui envoya pas de mots, mais une vague d'amertume et de colère dont la force le fit tituber. C'était le même abîme de noirceur qu'il avait ressenti lorsque la créature qui tenait sa mère avait ôté

ses lunettes. Mais sous cette violence terrifiante, se cachait un sentiment de défaite.

Entendant la voiture accélérer, il tourna la tête, surpris, et la vit s'éloigner sur la route.

Son soulagement était tel que ses genoux faillirent céder sous lui. Il ignorait pourquoi, mais il avait gagné.

Peter s'assit maladroitement dans la neige et se mit à pleurer.

Au bout d'un moment, il se releva et continua jusqu'au parking. Incapable de penser ou de ressentir une quelconque émotion, il se forçait à mettre un pied devant l'autre. Un pas, et encore un pas. Il avait très froid aux pieds. Encore un pas. Il était tout près, maintenant.

Un soulagement encore plus intense envahit tout son être. Sa mère courait vers lui dans le parking, les bras déployés comme des ailes, criant et sanglotant à la fois:

- Pete! Oh Pete, Dieu merci te voilà!

Elle atteignit les dernières voitures et continua à

courir dans le champ vers Peter qui, paralysé d'émotion, la regardait venir. Il finit par aller à sa rencontre. Elle avait une énorme ecchymose sur une joue, et était complètement échevelée. Un fichu qu'elle avait noué

autour du cou était traversé par une mince ligne rouge.

- Tu as pu t'échapper... dit-il, hébété de stupéfaction.

- Ils m'ont fait sortir de la maison... cet homme...

Sa mère n'était plus qu'à quelques pas de lui. Elle porta ses mains à son cou.

- Il m'a coupée au cou... je me suis évanouie... je...

Je croyais qu'ils allaient me tuer.

- Je croyais que tu étais morte, dit-il. Oh, maman...

- Mon pauvre Pete... Viens, allons-nous-en d'ici.

On trouvera bien quelqu'un pour nous ramener en ville.

J'ai tout juste la force de revenir au parking, et tu n'as guère l'air en meilleur état.

Il fut de nouveau ému jusqu'aux larmes par cette tentative d'humour, et se cacha le visage dans les mains.

- Tu pleureras plus tard, dit-elle. Essayons avant tout de trouver une voiture. quand je pourrai enfin me reposer, je crois que je vais pleurer pendant une semaine sans m'arrêter.

- Comment leur as-tu échappé? (Il marchait à côté

d'elle, et allait la prendre dans ses bras, lorsqu'elle s'écarta, et il se contenta de la suivre.)

- Ils croyaient sans doute que j'avais trop peur pour réagir. Mais arrivée dehors, l'air froid m'a revigorée.

L'homme m'avait presque lâché le bras; je lui ai envoyé

mon sac dans la figure et je me suis enfuie dans les bois.

Je les entendais me chercher. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Au bout d'un certain temps, ils ont dû

abandonner. Ils étaient peut-être allés à ta recherche?

- Non, dit Peter, sentant la tension le quitter, non. Il y avait quelqu'un d'autre, mais il est parti-il ne m'a pas eu.

- Maintenant que nous ne sommes plus là-bas, ils vont nous laisser en paix, dit-elle.

Il la regarda en face, et elle baissa les yeux.

- Je te dois un tas d'explications, Peter, mais ce n'est pas le moment. Je veux avant tout rentrer et me mettre un pansement. Il va aussi falloir réfléchir à ce que nous allons dire à ton père.

- Tu ne veux pas lui dire ce qui s'est passé?

- Le mieux serait d'oublier tout ça, ne crois-tu pas?

Elle lui jeta un regard suppliant.

- Je vais tout t'expliquer, Peter, mais plus tard, quand nous aurons le temps. Pour le moment, réjouis-sons-nous d'être encore en vie.

Ils arrivèrent enfin au parking.

- Comme tu voudras, dit Peter. Oh, je suis...

Tant d'émotions se bousculaient en lui qu'il était incapable de les exprimer.

- Mais il faudra en parler à quelqu'un. L'homme qui t'a blessée a également tué Jim Hardie.

Elle l'avait précédé de quelques pas entre les nombreuses voitures garées au milieu du parking, et se retourna vers lui:

- Je sais.

- Tu sais?

- Je veux dire que je m'en étais doutée. Viens vite, Pete. Mon cou me fait mal. Je voudrais rentrer.

- Tu as dit que tu savais.

Elle eut un geste d'exaspération:

- Ne m'interroge pas comme ça, Peter.

Peter regarda autour de lui, soudain en alerte, et vit la voiture bleue qui arrivait sur le côté du supermarché.

- Oh, maman ! ils y sont arrivés. Ils y sont arrivés. Tu ne leur as pas échappé...

- Peter. Arrête ces bêtises. Ah, je vois quelqu'un à

qui nous pourrions demander de nous ramener.

Tandis que la voiture bleue s'engageait dans le parking, Peter s'approcha de sa mère.

- C'est bon, je viens.

- Bien. Tu verras, Pete, tout sera comme avant.

Nous avons tous deux eu terriblement peur, mais un bon bain chaud et une nuit de sommeil vont faire des miracles.

- Il va te falloir des points de suture, dit Peter, s'approchant tout près d'elle.

- Mais non, penses-tu.

Elle lui sourit.

- Un pansement suffira. Ce n'est qu'une égratignure. Peter... Mais que fais-tu ! Ne touche pas, tu vas me faire mal. Tu vas le refaire saigner!

La voiture bleue arrivait dans l'allée où ils se trouvaient. Peter avança le bras vers sa mère.

- Peter, non ! Ne me touche pas ! Nous allons tout de suite avoir une voiture...

Il ferma les yeux et releva le bras de toute sa force. Il ne sentit pas le choc; rien que des picotements dans les doigts. Il poussa un hurlement, qui fut immédiatement couvert par un klaxon assourdissant.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, sa mère avait disparu et la voiture bleue fonçait sur lui. Peter eut juste le temps de se faufiler entre deux voitures; la voiture bleue passa, effleurant leurs pare-chocs.

Il regardait la voiture bleue ralentir et continuer à

faire le tour du parking, s'apprêtant à prendre l'allée suivante, lorsqu'il aperçut Irmengard Draeger, la mère de Penny, qui sortait du supermarché avec un sac à

provisions. Zigzaguant entre les voitures, il courut vers elle.

Histoires

A l'hôtel, Mrs. Hardie le regarda d'un air bizarre, mais lui donna le numéro de la chambre de Don Wanderley, puis le regarda monter l'escalier.

Il était conscient qu'il aurait dû lui parler, lui donner une quelconque explication, mais après ce qui s'était passé, et après l'épreuve qu'avait été le retour en compagnie de Mrs. Draeger, il ne se sentait pas le courage d'échanger ne serait-ce que deux mots avec la mère de Jim.

Il trouva la porte de Don et frappa.

- Bonjour, Mr. Wanderley, dit-il lorsque celui-ci eut ouvert .

Pour Don, l'arrivée de cet adolescent visiblement ébranlé équivalait à une certitude. La période où les conséquences, quelles qu'elles fussent, de la dernière histoire de la Chowder Society étaient limitées à ses membres et à quelques-uns de leurs proches, était bel et bien terminée.

- Entrez, Peter. Je pensais que nous n'allions pas tarder à nous revoir.

Le garçon entra comme un aveugle et s'effondra sur le premier fauteuil venu.

- Je suis désolé, commença-t-il. Il faut que... je veux. . .

Il ferma les yeux et se tut, incapable de continuer.

- Attendez un instant, j'ai ce qu'il faut.

Don sortit du placard une bouteille de whisky et en versa une bonne mesure dans un verre.

- Tenez, buvez ceci et reprenez-vous. Ensuite, dites-moi simplement tout ce qui s'est passé. Ne perdez pas de temps à craindre que je ne vous croie pas. Je vous croirai, de même que messieurs Hawthorne et James, quand je le leur dirai.

- Mes vieux amis, dit Peter.

Il avala une gorgée de whisky.

- C'est comme ça qu'il les appelait. Il a dit que vous pensiez qu'il s'appelait Greg Benton.

Peter eut un haut-le-corps en disant ce nom, et Don fut traversé d'une brutale certitude: quel que fût le danger, il devait détruire Greg Benton.

- Vous l'avez rencontré, donc.

- Il a tué ma mère, dit Peter simplement. Son frère me tenait pour me forcer à regarder. Je crois... je crois qu'ils ont bu son sang. Ils l'ont égorgée, comme ces animaux. Et il a tué Jim Hardie. J'étais présent, mais j'ai réussi à m'enfuir.

- Continuez.

- Il a aussi dit que quelqu'un -je ne me souviens plus du nom- l'appellerait un Manitou. Vous savez ce que c'est?

- J'en ai entendu parler.

Peter parut satisfait de cette réponse.

- Il s'est aussi transformé en loup. Je l'ai vu. Je l'ai vu le faire.

Peter posa le verre par terre, le regarda un moment, puis le reprit et but une autre gorgée. Sa main tremblait tellement qu'il en renversa.

- Et ils puent comme des cadavres en putréfaction. J'ai dû me savonner et frotter... là où Fenny m'avait touché...

- Vous avez vu Benton se transformer en loup?

- Oui. Enfin, non, pas exactement. Il avait ôté ses lunettes. Ils ont des yeux tout jaunes. Il m'a permis de le voir. Il est... rien que de la haine et de la mort. Comme un rayon laser.

- Je comprends, dit Don. Je l'ai vu. Mais pas sans ses lunettes .

- quand il les enlève, il peut vous forcer à faire des choses. Il peut aussi s'introduire dans votre esprit, et vous parler. C'est comme des P.E.S. Ils peuvent aussi vous faire voir des gens qui sont morts, des fantômes, mais quand on les touche, ils explosent et disparaissent.

Mais eux, ils n'explosent pas. Ils vous empoignent et ils vous tuent. Ce sont pourtant aussi des morts. Ils ne s'appartiennent pas. Ils sont les créatures de... leur bienfaitrice. Ils font tout ce qu'elle veut.

- Elle ? demanda Don Wanderley, se souvenant d'une jolie femme qui tenait ce même garçon par le menton, au cours d'un dîner.

- Oui, cette Anna Mostyn, dit Peter. Elle était déjà venue ici, d'ailleurs.

- Oui, n'est-ce pas ? Sous la forme d'une jeune actrice.

Peter le regarda avec surprise -et soulagement.

- J'ai fini par comprendre une partie de cette histoire, lui expliqua Don, depuis quelques jours... Mais il semble que vous en ayez compris

bien plus que moi, et en bien moins de temps.

- Il a aussi dit qu'il était moi, dit Peter le visage tordu de dégoût. Il a dit qu'il était moi. Je veux le tuer.

- Nous allons le faire ensemble, lui promet Don.

- Ils sont venus ici parce que je suis arrivé, lui expliqua Don un peu plus tard. Ricky Hawthorne a dit que quand j'étais venu les rejoindre, cela avait en quelque sorte cristallisé ces... ces choses, ces créatures.

Comme si notre présence à tous les avait conjurées. Si j'étais resté en Californie, il y aurait sans doute eu quelques moutons ou vaches égorgés, et les choses en seraient peut-être restées là. Mais tout cela, c'est de la théorie, Peter, Je ne pouvais pas refuser de venir-et ils le savaient. Et maintenant, ils sont libres de faire tout ce qu'ils veulent.

Peter précisa:

- Tout ce qu'elle veut qu'ils fassent.

- Exactement. Mais nous ne sommes pas impuissants contre eux. Nous pouvons nous battre, et nous allons le faire. Nous nous débarrasserons d'eux, par n'importe quel moyen. C'est une promesse.

- Mais ils sont déjà morts, dit Peter. Comment pourrions-nous les tuer? Je sais que ce sont des morts...

rien que leur odeur...

La panique commençait de nouveau à l'envahir. Don approcha et lui prit la main.

- Je sais que nous le pourrons. Je le sais à cause des histoires. Ces créatures ne sont pas des nouveaux venus.

Il y a des siècles, plus que cela sans doute, qu'elles existent. Il y a en tout cas des siècles qu'on en parle et qu'on écrit à leur sujet. Je suppose qu'il s'agit de ce que les gens appellent des vampires et des loups-garous-sujets de milliers d'histoires de fantômes. Et dans ces histoires, les gens trouvent moyen de les tuer une seconde fois; dans le passé, je suppose qu'il en a été de même dans la réalité. Des pieux enfoncés dans le coeur ou des balles d'argent - tu te souviens? Et s'il faut utiliser des balles d'argent, nous le ferons. Mais je ne crois pas que nous en aurons besoin. Nous voulons tous deux nous venger- et nous y

parviendrons.

- Soit, dit Peter en le regardant droit dans les yeux.

«a, c'est peut-être valable pour eux, mais que ferons-nous contre elle?

- Ce sera plus difficile. Elle est le général. Mais l'histoire est remplie de généraux morts.

C'était une réponse facile, mais le garçon semblait un peu calmé.

- Et maintenant, Peter, essayez de tout me raconter en détail. Commencez par la mort de Jim, si c'est cela le commencement. Plus vos souvenirs seront précis, plus vous nous aiderez. Essayez de tout me dire.

- Pourquoi n'en avez-vous parlé à personne d'autre ?

lui demanda Don lorsqu'il eut terminé.

- Parce que je savais que personne ne me croirait.

Sauf vous: vous aviez entendu la musique.

Don fit un signe d'assentiment.

- Et personne ne le croira, n'est-ce pas? Ils mettront ça dans le même sac que Mr. Scales et ses histoires de Martiens.

- Pas tout à fait. La Chowder Society le croira.

J'espère.

- Vous voulez dire Mr. James et Mr. Hawthorne et. . .

- Oui.

Ils se regardèrent un moment, conscients que Lewis était mort.

Mais cela suffira, Peter. Nous serons quatre contre eux.

- quand commençons-nous? qu'allons-nous faire?

- Ce soir, je vais en parler aux autres. Pour vous, le mieux serait de rentrer chez vous. Il faut que vous voyiez votre père.

- Il ne me croira pas. J'en suis sûr. Personne ne me croira, sauf si...

Il ne termina pas sa phrase.

- Veux-tu que je t'accompagne?

Peter secoua la tête.

- Je peux venir, si tu préfères.

- Non. Je ne le lui dirai pas. Cela ne servirait à rien.

Plus tard, mais pas maintenant.

- Cela vaut peut-être mieux. Et le moment venu, je serai là pour t'aider si tu le veux, Peter. Je pense que tu as été extraordinairement courageux. La plupart des adultes se seraient effondrés comme des lavettes. Mais il va nous falloir encore plus de courage pour ce qui nous attend. Peut-être faudra-t-il aussi que tu protèges ton père. N'ouvre ta porte à personne, à moins d'être absolument sûr de savoir qui c'est.

- N'aie crainte, il n'y a pas une chance. Mais pourquoi sont-ils venus ici? Pourquoi est-elle ici?

- C'est ce que je vais essayer de découvrir ce soir.

Peter se leva pour partir, mais en plongeant une main dans sa poche, il toucha le petit journal plié en quatre.

- Ah, j'avais oublié. L'homme de la voiture bleue m'avait donné cela après m'avoir accompagné jusqu'à la maison de Mr. Benedikt.

Il sortit La Tour de Garde, la déplia et la posa sur le bureau de Don. Le titre du premier article, imprimé en gros caractères sur le papier bon marché, était: LE DR.

RABBITFOOT M'A ENTRAÎN...E DANS LE P...CH....

Don déchira le journal.

Harold Sims montait la colline boisée en soufflant, dégoûté de tout, et principalement de Stella Hawthorne et de lui-même. Le bas de son pantalon était trempé; ses chaussures étaient probablement fichues. Mais qu'est-ce qui ne l'était pas? Il avait perdu son travail, et lorsqu'il avait finalement eu le courage de demander à Stella de partir avec lui - après avoir ruminé cela pendant des semaines-, il avait également perdu Stella. Elle croyait peut-être qu'il lui avait demandé cela sur le coup d'une inspiration soudaine ? Elle le connaissait donc tellement

mal? Il grinça des dents.

Oh non, je n'avais pas oublié qu'elle avait soixante ans, se dit-il. J'y avais même longuement réfléchi. " J'ai toujours joué cartes sur table avec cette salope ", dit-il à

voix haute, et ses mots se perdirent dans l'air froid et humide de la forêt. Elle l'avait trahi. Elle l'avait insulté.

Elle ne l'avait jamais-il le voyait bien, maintenant-jamais pris au sérieux.

Et alors? qu'était-elle de plus qu'une vieille traînée sans moralité, servie par un physique hors du commun ?

Mais intellectuellement, elle ne comptait pas.

Et elle n'était même pas adaptable. Des caravanes et des tacos: voilà son image de la Californie ! Elle n'avait pas de substance. Milburn était parfaitement à sa mesure. Avec ce petit mari collet monté, ne parlant que de vieux films.

- Oui ? dit-il d'une voix forte. (Il venait d'entendre, tout près, un bruit, comme un gémissement étouffé.) Vous avez besoin d'aide? (Personne ne répondit. Les mains sur les hanches, Sims regarda autour de lui.) Il était s'r d'avoir entendu quelqu'un, quelqu'un qui avait mal.

- O' êtes-vous ? Je peux vous aider, si vous me dites o' vous êtes.

Il prêta en vain l'oreille et, avec un haussement d'épaules, s'avança vers l'endroit d'o', lui semblait-il, le bruit était venu.

Il s'arrêta net en voyant le corps étendu au pied des sapins .

C'était un homme... ou du moins ce qui en restait.

Sims se força à regarder. C'était une erreur, car il faillit vomir. Il se détourna, tout en sachant qu'il regarderait de nouveau. Les oreilles bourdonnantes, Sims se pencha vers le visage saccagé. C'était, comme il l'avait craint, Lewis Benedikt. Près de lui se trouvait le cadavre d'un chien. Sims l'avait d'abord pris pour un morceau du corps de Lewis.

Sims se redressa en tremblant, prêt à prendre la fuite.

L'animal (quel qu'il f't) qui avait fait cela ne devait pas être loin.

Il entendit des brindilles craquer et resta paralysé de peur. Il s'imagina

une énorme bête qui allait lui bondir dessus - un ours grizzly, peut-être. Sims ouvrit la bouche, mais il était incapable d'émettre un son.

Un homme au visage rouge et boursoufflé émergea des sapins. Il était haletant, et tenait un lourd fusil à double canon pointé sur le ventre de Lewis.

- Pas un geste, lui dit le gros homme.

Certain que cette créature à l'aspect redoutable allait le mettre en miettes, Sims sentit ses intestins se vider.

- Je devrais te tuer sur place, dit encore l'homme.

- Par pitié...

- Mais c'est ton jour de chance, sale tueur. Jawohl.

Je vais t'amener jusqu'à un téléphone, et on va appeler la police. Alors? Pourquoi tu as fait ça à Lewis, hein?

Sims, comprenant seulement que cet horrible paysan n'allait en fin de compte pas le tuer, était incapable de répondre. Otto passa prudemment derrière lui et lui enfonça le fusil dans le dos.

- Allez, Scheisskopf, comme à l'armée. Marche !

Mach schnell!

Histoire ancienne

Assis dans sa voiture devant la maison d'Edward Wanderley, Don attendait que Sears et Ricky arrivent. Il découvrit en lui-même toutes les émotions qu'il avait vues en Peter Barnes peu auparavant-mais en repensant à Peter, il eut honte, et refoula ses craintes. En l'espace de quelques jours, celui-ci avait fait, vu et compris davantage que lui-même et les amis de son oncle en un mois.

Don regarda les deux livres qu'il avait empruntés à la bibliothèque de Milburn peu avant l'arrivée de Peter. Ils confirmaient l'impression qu'il avait eue en discutant avec les trois vieux hommes dans la bibliothèque de Sears. Il croyait savoir contre quoi ils se battaient; Sears et Ricky pourraient lui dire pourquoi. Ensuite, si ce qu'ils avaient à lui dire confirmait sa théorie, il ferait alors ce pour quoi ils lui avaient demandé de venir à

Milburn, en leur fournissant une explication. Et si cette explication

paraissait démente... peut-être l'était-elle, après tout, et peut-être même était-elle erronée. Mais l'histoire de Peter et l'exemplaire truqué de La Tour de Garde prouvaient qu'ils étaient tombés dans une dimension où la folie donnait une image plus exacte de la réalité que la raison. Et si son esprit et celui de Peter Barnes s'étaient fissurés, la ville de Milburn souffrait elle aussi du même mal. Et par ces fissures, étaient arrivés Gregory, Fenny, et leur " bienfaitrice " - et il fallait absolument détruire ces trois-là.

Même si nous devons en mourir, pensa Don. Car nous sommes les seuls qui ayons une chance d'y parvenir.

Des phares apparurent dans un tourbillon de neige.

Don distingua bientôt la silhouette d'une grosse voiture, qui vint se garer en face de la sienne. Les phares s'éteignirent. D'abord, Ricky, puis Sears descendirent de la vieille Buick noire. Don sortit de sa voiture et traversa Haven Lane pour les rejoindre.

- Et maintenant, Lewis, lui dit Ricky en guise de salutation. Le saviez-vous?

- Pas réellement. Mais je m'en doutais.

Sears hocha la tête avec impatience.

- Vous vous en doutiez. Donne-lui les clefs, Ricky.

Pendant qu'il ouvrait la porte, il entendit Sears grommeler derrière lui:

- J'espère que vous nous direz d'où vous teniez ce renseignement. Si Hardesty se prend maintenant pour le crieur public de la ville, je vais m'arranger pour le faire embrocher.

Les trois hommes pénétrèrent dans un sombre couloir. Sears trouva l'interrupteur.

- Peter Barnes est venu me voir cet après-midi, leur expliqua Don. Gregory Bate a tué sa mère sous ses yeux.

Et il a vu ce qui devait être le fantôme de Lewis.

- Mon Dieu, murmura Ricky. Oh mon Dieu... Oh, pauvre Christina!

- Il faudrait peut-être commencer par allumer le chauffage, dit Sears avec fermeté. Même si tout nous explose à la figure, je veux au moins

avoir chaud aux pieds.

Les trois hommes traversèrent lentement les pièces du rez-de-chaussée, ôtant les housses qui recouvraient les meubles .

- Je regretterai beaucoup Lewis, dit Sears. Il m'arrivait souvent de le calomnier sans pitié, mais je l'aimais immensément. Il nous donnait du cran-comme votre oncle, d'ailleurs.

Il laissa tomber une housse par terre.

- Et maintenant, il se trouve à la morgue du Chenn-go County, apparemment victime d'une attaque par un animal féroce. Un ami de Lewis accusait Harold Sims du crime. Dans d'autres circonstances, ce serait comique.

Les traits de Sears s'affaissèrent.

- Allons jeter un coup d'oeil sur le bureau de votre oncle, et ensuite, occupons-nous du chauffage. Je ne peux plus supporter ce froid.

Sears le conduisit dans une vaste pièce donnant sur la cour, tandis que Ricky descendait mettre la chaudière en marche.

- Voilà. Son bureau était ici.

Il abaissa l'interrupteur, et des spots fixés au plafond éclairèrent un vieux sofa en cuir, une table avec une machine à écrire électrique, un classeur métallique et une petite machine à photocopier. Sur une étagère o

étaient rangées des boîtes rectangulaires blanches, se trouvait un magnétophone à bandes, ainsi qu'un petit magnétophone à cassettes.

- Ces boîtes, ce sont les enregistrements qu'il faisait pour ses livres?

- Probablement.

- Ni vous ni Ricky ni les autres n'êtes venus ici depuis sa mort?

- Non, dit Sears, examinant le bureau impeccablement rangé. (Il évoquait l'oncle de Don plus fidèlement que n'importe quelle photographie. Sears y sentit le bonheur d'un homme qui aimait son travail. Cette impression fut en partie responsable de ce qu'il dit ensuite :) Stella vous aura donc dit que nous avons peur de venir ici. Ce n'est peut-être pas entièrement faux, mais je pense que ce qui nous a tenus éloignés, c'est avant tout un sentiment de culpabilité.

- Et c'est une des raisons pour lesquelles vous m'avez invité à Milburn.

- Oui. Je suppose que nous espérions tous... sauf Ricky, que vous alliez.. -il balaya l'air d'un geste large

-. .dissiper cette culpabilité par je ne sais quelle magie.

Surtout John Jaffrey. Voilà tout ce que le malheur lui avait appris.

- Surtout John, parce que c'était sa soirée.

Sears acquiesça sèchement de la tête et ressortit du bureau.

- Il doit rester au moins deux stères de bois, derrière. Aidez-moi à en rentrer, et nous ferons un bon feu !

- Il y a une histoire que nous ne pensions jamais raconter, commença Ricky dix minutes plus tard, en regardant la table poussiéreuse sur laquelle étaient disposés une bouteille de Old Parr et trois verres. C'était une bonne idée d'allumer ce feu, comme cela, Sears et moi saurons o` fixer notre regard pendant que je la raconte. Vous ai-je jamais dit que j'avais tout déclenché

en demandant à John quelle était la pire chose qu'il e`t jamais faite? John répondit qu'il ne la dirait pas, et raconta une histoire de fantômes à la place. J'aurais mieux fait de m'abstenir. Je savais quelle était la pire chose. Nous le savions tous.

- Pourquoi le lui avoir demandé, dans ce cas?

Ricky éternua violemment, et Sears expliqua:

- Cela s'était passé en 1929-en octobre 1929. Il y avait donc bien longtemps; lorsque Ricky a posé cette question à John, nous n'avions que votre oncle Edward en tête: c'était une semaine après sa mort. Eva Galli était alors la dernière de nos préoccupations.

- En tout cas, nous avons bel et bien franchi le Rubicon, reprit Ricky. Jusqu'à ce que tu prononces son nom, je n'étais pas certain que nous allions vraiment raconter cette histoire. Mais maintenant que c'est décidé, allons jusqu'au bout. Ce que Peter Barnes vous a appris peut attendre que nous ayons fini-si vous avez toujours envie de rester en notre compagnie. Je suppose d'ailleurs que ce qui est arrivé à Peter n'est pas sans rapport avec l'affaire Eva Galli. Vous voyez: moi aussi, je l'ai dit.

- Ricky ne voulait absolument pas que nous vous parlions d'Eva Galli, intervint Sears. quand je vous ai écrit cette lettre, il pensait que ce serait une erreur de réveiller cette vieille histoire. Je suppose que nous étions tous d'accord avec lui. Moi, en tout cas, je l'étais.

- Je pensais que cela ne ferait que rendre les choses plus confuses, précisa Ricky d'une voix enrouée. que cela n'avait aucun rapport avec nos problèmes. Des histoires d'épouvante. Des cauchemars. Des prémonitions. Rien de plus que quatre vieux bonshommes qui perdaient la boule. Je croyais vraiment que cela n'avait aucun rapport. Tout cela était d'ailleurs tellement confus... Nous aurions dû être plus circonspects quand cette fille est venue demander du travail. Et maintenant que Lewis n'est plus là...

- Tu sais ce dont je viens de me souvenir? dit soudain Ricky. Nous n'avons jamais donné les boutons de manchettes de John à Lewis.

- C'est vrai, nous avons complètement oublié.

Ricky plongea ses lèvres dans son verre d'Old Parr.

Sears et lui étaient déjà complètement submergés dans leur histoire, au point que Don, pourtant assis à côté

d'eux, se sentit invisible.

- Alors, demanda-t-il, qu'est-il arrivé à Eva Galli ?

Sears et Ricky échangèrent un regard, puis Ricky se replongea dans son verre, et Sears fixa la cheminée où le bois brûlait en crépitant.

- Je pensais que c'était évident, dit Sears. Nous l'avons tuée.

- Vous deux ? demanda Don, pris au dépourvu. (Ce n'était nullement la réponse qu'il avait escomptée.)

- Nous tous, répondit Ricky. La Chowder Society.

Votre oncle, John Jaffrey, Lewis, Sears et moi-même.

En octobre 1929. Trois semaines après le " Lundi Noir "

qui vit l'effondrement des cours de la Bourse. La panique avait même gagné Milburn. Le père de Lou Price, qui était également agent de change, se tira une balle dans la tête dans son bureau. Et nous avons tué une fille nommée Eva Galli-non, ce n'était pas un meurtre, pas vraiment. On ne nous aurait jamais condamnés pour cela

-à la rigueur pour homicide par imprudence. Mais il y aurait eu un beau scandale.

- Et nous ne pouvions pas risquer cela, enchaîna Sears. Ricky et moi étions de tout jeunes avocats au début de leur carrière-nous travaillions dans le cabinet de son père. John exerçait la médecine depuis tout juste un an. Lewis était le fils d'un prêtre... Nous étions tous dans le même pétrin. Cela aurait signifié notre ruine. En tout cas à terme.

- C'est pour cette raison que nous avons décidé

d'agir comme nous l'avons fait, précisa Ricky.

- Oui, reprit Sears. Nous avons commis un acte obscène. Si nous avions eu trente-trois ans, et pas vingt-trois, nous aurions probablement couru le risque d'appeler la police. Mais nous étions si jeunes - Lewis, lui, n'avait même pas vingt ans. Alors, nous avons essayé de cacher ce qui s'était passé. Et en fin de compte...

- En fin de compte, dit Ricky, nous sommes devenus pareils aux personnages de nos histoires. Ou de votre roman. Cela fait deux mois que je revis quotidiennement ces dix dernières minutes. J'entends même nos voix, ce que nous disions en la mettant dans la voiture de Warren Scales. . .

- Commençons plutôt par le commencement, dit Sears.

- C'est cela, commençons par le commencement.

- Bien, fit Ricky. Cela commence par Stringer Dedham. Il allait l'épouser. Eva Galli était à peine arrivée à

Milburn depuis quinze jours qu'il avait fait son choix. Il était plus ,gé que nous, trente ou trente et un ans, je crois, et sa situation lui permettait de se marier. Avec l'aide de ses soeurs, il dirigeait la vieille ferme et les écuries du colonel; c'était un garçon travailleur et qui

avait des idées. Bref, il était prospère, considéré, et aurait représenté un bon parti pour n'importe quelle fille de la région. Bien fait de sa personne, de surcroît. Ma femme dit que c'était le plus bel homme qu'elle ait jamais vu. Toutes les filles de plus de seize ans lui couraient après. Mais, lorsque Eva Galli arriva de New York avec son argent, ses belles manières, sa beauté et son charme, Stringer en fut comme assommé. Ensuite, elle acheta la maison de Montgomery Street...

- quelle maison de Montgomery Street? demanda Don. Celle où vivait Freddy Robinson?

- Bien sûr. Juste en face de la maison de John. La maison de miss Mostyn. Elle acheta donc cette maison, changea tout le mobilier, y mit un piano et un gramophone. Et elle fumait des cigarettes, buvait des cocktails, portait les cheveux coupés court... elle aurait pu sortir d'une revue de Broadway.

- A la fois vrai et pas vrai, intervint Sears. Ce n'était pas une petite écervelée. Elle était cultivée, lisait beaucoup, avec une conversation intelligente. Eva Galli était une femme délicieuse. Comment la décrirais-tu, phy-

siquement, Sears?

- Comme une Claire Bloom des années vingt, répondit Ricky sans hésiter un instant.

- «a, c'est du Ricky Hawthorne tout craché. Demandez-lui de vous décrire quelqu'un, il vous sortira le nom d'une vedette de cinéma. En l'occurrence, je pense d'ailleurs que la description est assez juste. Eva Galli apportait avec elle ce souffle de modernité, ou du moins ce qui pouvait passer pour tel à Milburn; mais ne vous méprenez pas, elle était également très raffinée, avec un charme très personnel.

- C'est juste, dit Ricky, et un air de mystère qui nous attirait terriblement. Comme votre Alma Mobley. Nous ne savions d'elle que ce qu'elle voulait bien nous faire entendre-elle avait vécu à New York, avait tenté sa chance à Hollywood du temps du muet. Elle avait joué

un petit rôle dans un film romantique, China Pear. Un film de Richard Barthelmess.

Don sortit un papier de sa poche et nota le titre du film.

- Elle avait de toute évidence du sang italien dans les veines, encore

qu'elle eût confié à Stringer que ses grands-parents maternels étaient anglais. Son père semblait avoir été un homme fort riche, mais, devenue orpheline alors qu'elle était encore enfant, elle avait été

élevée par des parents éloignés, en Californie. Voilà tout ce que nous savions à son sujet. Elle disait être venue à

Milburn pour y trouver la paix et la solitude.

- Pour les femmes aussi, elle représentait une occasion inespérée, ajouta Sears. Tu te souviens, elles essayaient toutes de l'accaparer. Imaginez, une fille riche qui avait tourné le dos à Hollywood, qui avait des manières raffinées... Toutes celles qui comptaient à

Milburn lui envoyèrent des invitations. Tous les petits cercles féminins qui existaient à l'époque la voulaient. Je pense qu'en réalité, ce qu'elles voulaient, c'était la domestiquer.

- C'est cela, dit Ricky, elles voulaient la rendre identifiable. La domestiquer, comme tu disais. Parce que, en plus de toutes ces qualités, elle avait un côté

égaré, comme une personne qui porte l'empreinte de la mort. Lewis, qui avait une imagination fort romantique dans sa jeunesse, m'avait dit qu'Eva Galli était comme une princesse qui avait quitté la cour pour aller mourir à

la campagne.

- Eh oui, elle était loin de nous laisser indifférents, enchaîna Sears. Bien entendu, elle était hors d'atteinte pour nous. Alors, nous l'idéalisions. Tout de même, nous la voyions de temps en temps...

- Nous la courtisions.

- Précisément. Nous la courtisions. Elle avait poliment refusé toutes les invitations de ces dames, mais ne voyait aucun inconvénient à ce que cinq jeunes gens se présentent chez elle le samedi ou le dimanche. Votre oncle Edward y était allé le premier - il était plus entreprenant que nous autres. Comme tout le monde savait que Stringer Dedham était follement amoureux d'elle, nous la considérions en un sens sous sa protection

- comme si elle était constamment chaperonnée par une duègne invisible. Bref, jonglant avec les conventions, Edward alla lui rendre visite; elle se montra d'un charme éblouissant, et nous prîmes bientôt

l'habitude de lui rendre visite régulièrement. Stringer ne semblait pas s'en soucier. Bien que vivant dans un autre monde, il nous aimait bien.

- Oui, dans un autre monde: le monde des adultes, précisa Ricky. Comme Eva, d'ailleurs. Bien qu'elle n'eût certainement que deux ou trois ans de plus que nous, elle aurait pu avoir la trentaine. Nos visites étaient d'ailleurs d'une parfaite correction, encore que certaines dames parmi les moins jeunes les trouvassent scandaleuses. Le père de Lewis aussi, d'ailleurs. La tolérance sociale était tout juste suffisante pour que nous nous en tirions. Après la première prise de contact d'Edward, nous allions la voir en groupe, tous les quinze jours à peu près. Nous étions bien trop jaloux pour permettre à l'un d'entre nous d'y aller seul. Ces visites étaient des moments extraordinaires, de véritables échappées hors du temps. En fait, il ne se passait rien d'exceptionnel, même la conversation ne sortait pas de l'ordinaire; pourtant, ces quelques heures passées en sa compagnie nous trans-portaient au royaume de la magie. Elle nous donnait des ailes. Et de plus, c'était sans danger, car nous la considérions comme la fiancée de Stringer.

- Les gens n'étaient guère précoces, à l'époque, enchaîna Sears. Tout cela-des jeunes hommes de vingt et quelques années rêvant à une femme de vingt-cinq ou vingt-six ans comme si elle était une prêtresse intou-

chable - doit vous paraître cocasse. Mais c'était bien ainsi que nous la considérions: intouchable, hors d'atteinte. Elle appartenait à Stringer et nous pensions tous qu'après leur mariage, nous serions aussi bien accueillis chez lui que nous l'étions maintenant chez elle.

Les deux vieux hommes restèrent un moment silencieux, regardant les bûches qui flambaient dans la cheminée d'Edward Wanderley en buvant leur whisky à

petites gorgées. Don ne les pressa pas de continuer, conscient que leur histoire avait atteint un tournant décisif, et qu'ils allaient la continuer dès qu'ils s'en sentiraient capables.

Ricky reprit la parole le premier:

- Nous vivions dans une sorte de paradis asexué, préfreudien. C'était un véritable enchantement. Il nous arrivait parfois de danser avec elle, mais même lorsque nous la tenions, lorsque nous regardions ses mouvements, nous ne pensions jamais au sexe. Du moins pas consciemment. Nous n'étions en tout état de cause pas prêts à l'admettre. Eh bien, ce paradis mourut en octobre 1929, peu après la

Bourse et Stringer Dedham.

- Le paradis mourut, répéta Sears, et nous vîmes le diable face à face.

Il se tourna vers la fenêtre.

- Regardez la neige, dit Sears.

Suivant son regard, les deux autres hommes virent les flocons blancs s'écraser contre la vitre, poussés par un vent violent.

- Si sa femme réussit à le trouver, Omar Norris sera au travail dès le petit jour.

Ricky reprit une gorgée de whisky.

- Il faisait une chaleur tropicale, dit-il, faisant contraster la tempête de neige du présent avec la vague de chaleur inhabituelle de ce mois d'octobre d'il y avait cinquante ans. On avait battu le blé très tard, cette année-là. Comme si les gens n'arrivaient pas à se mettre au travail. Par la suite, certains disaient que Stringer était préoccupé par des ennuis d'argent, qu'il était distrait. Non, affirmaient les soeurs Dedham, ce n'était pas cela, mais le matin même il était passé devant la maison de miss Galli, et y avait vu quelque chose.

- Stringer s'était fait happer les bras par la batteuse, résuma Sears, et ses soeurs en rendaient Eva responsable. Pendant qu'il agonisait, enveloppé dans des couvertures sur la table, il avait essayé de parler. Mais ce qu'elles avaient cru l'entendre dire n'avait ni queue ni tête. " Enterrez-la ", par exemple, et aussi: " Décou-peze-la en morceaux ", comme s'il avait vu ce qui allait lui arriver, à lui.

- Ce n'est pas tout. Selon les soeurs Dedham, il avait également crié autre chose, mais c'était tellement mêlé à

ses hurlements qu'elles n'en étaient pas certaines. Il aurait répété plusieurs fois " Ophrys abeille, ophrys abeille ", rien d'autre. Il est évident qu'il délirait. Le choc et la douleur lui avaient fait perdre la tête. En tout cas, il mourut sur cette table, et fut enterré quelques jours plus tard, avec toute la pompe voulue. Eva Galli n'assista pas aux funérailles. La moitié de la ville était venue à Pleasant Hill-mais pas la fiancée du défunt.

Les langues allèrent bon train.

- Toutes ces femmes qu'elle avait ignorées, voire méprisées, se

vençèrent d'elle, disant qu'elle avait causé

la perte de Stringer. Bien sûr, la moitié d'entre elles avaient des filles à marier, et jusqu'à l'arrivée d'Eva, Stringer était considéré comme un bon parti. Elles faisaient d'Eva une vraie Jézabel, disant que Stringer avait découvert quelque chose d'épouvantable, dans le genre d'un mari abandonné ou d'un enfant illégitime.

- Nous étions à bout de ressources, reprit Ricky.

Après la mort de Stringer, nous avions peur d'aller la voir. Peut-être le pleurerait-elle comme une veuve, mais le fait était qu'elle était libre, maintenant. C'était à nos parents de la consoler, pas à nous. Si nous étions allés chez elle, ces dames s'en seraient donné à cœur joie.

Nous étions désespérés et ne savions pas quoi faire. Tout le monde pensait qu'elle allait faire ses valises et regagner New York. Mais nous ne pouvions pas oublier ces après-midi.

- Dans notre souvenir, ils devenaient encore plus magiques, plus déchirants, ajouta Sears. Nous savions maintenant ce que nous avions perdu. Un idéal-et une amitié romantique obéissant aux lois de cet idéal.

- Sears a parfaitement raison. Nous l'idéalisions plus que jamais. Elle devint pour nous le symbole de la douleur inconsolable. Nous lui envoyâmes une lettre de condoléances, mais ce que nous voulions, c'était la voir.

Nous aurions traversé les flammes pour la voir. Ce que nous ne pouvions pas traverser, c'était les conventions sociales, où ne subsistait plus aucune fissure par laquelle nous faufiler.

- Finalement, ce fut elle qui vint nous voir, dit Sears.

Dans l'appartement où vivait votre oncle Edward; il était le seul d'entre nous qui eût un logement indépendant. Nous nous y retrouvions pour bavarder et boire du calvados, pour parler de nos projets.

- Et pour parler d'elle, ajouta Ricky. Vous connaissez le poème d'Ernest Dowson: " Je t'ai été fidèle Cynara! à ma façon... " ? Lewis nous l'avait lu, et les mots nous traversaient comme des coups de couteau:

" Tes p,les lys perdus... Plus folle la musique, et plus fort le vin... " Cela méritait certes une nouvelle rasade de calvados. Ce que nous pouvions être bêtes ! Toujours est-il qu'un soir, elle fit son apparition.

- Elle était déchaînée, ajouta Sears. Vraiment effrayante. Elle entra comme un ouragan.

- Elle se sentait seule, disait-elle. Elle en avait pardessus la tête de cette fichue ville et de ses hypocrites habitants. Elle avait envie de boire et de danser, et tant pis pour ceux que cela offusquait ! En ce qui la concernait, cette petite ville morte et toutes ces petites gens morts qui l'habitaient pouvaient aller au diable. Et si nous étions des hommes, et pas des petits garçons, nous pouvions les envoyer se faire f... nous aussi.

- Nous étions muets de stupeur, poursuivit Sears.

Notre inaccessible déesse, jurant comme un matelot, trépignant comme une furie... se conduisant comme une putain. " Plus folle la musique, et plus fort le vin " ! Et nous y e'mes droit, je vous assure. Edward avait un petit gramophone et quelques disques. Elle mit le jazz le plus bruyant qu'elle p't trouver. Elle était complètement déchaînée ! C'était fou, -c'était incroyable - nous n'avions jamais vu une femme se comporter ainsi, et n'oubliez pas que pour nous, elle était quelque chose comme un croisement entre la statue de la Liberté et Mary Pickford. " Danse avec moi, vil flatteur ", dit-elle à John, avec un regard de braise. Il avait tellement peur qu'il osait à peine la toucher.

- Je pense que ce que nous sentions chez elle, dit Ricky, c'était tout simplement de la haine. Envers nous, envers Stringer, envers toute la ville. Vraiment de la haine. Un ouragan de haine. Alors qu'ils dansaient, elle embrassa Lewis, et il se recula comme si elle l'avait br°lé. Elle le l,cha et entraîna Edward dans la danse.

Elle avait une expression terrible, figée. Edward était plus mondain, plus évolué que nous, mais lui aussi était ébranlé par la furie d'Eva-
notre paradis s'écroulait; à

chaque coup de talon, elle le réduisait en poussière. Elle ressemblait réellement à un démon, à une créature possédée. Vous savez, quand une femme se met en colère, vraiment en colère, elle trouve quelque part en elle suffisamment de rage pour mettre en pièces n'importe quel homme - toute cette émotion accumulée vous frappe de plein fouet, comme un camion qui vous arrive dessus. Eh bien, c'était exactement comme cela.

" Alors, mes petites poules mouillées, vous ne buvez pas? " dit-elle. Et nous b°mes.

- C'était indescriptible, ajouta Sears. Elle nous paraissait gigantesque, deux fois grande comme nous. Je crois même que je me doutais de ce qui allait suivre. Cela ne pouvait pas finir autrement. Mais nous n'étions pas suffisamment m^{rs} pour savoir y faire face.

- Je ne sais plus si je m'en doutais ou pas, dit Ricky, mais en tout cas, cela arriva. Elle essaya de séduire Lewis.

- Elle n'aurait pu faire un plus mauvais choix, enchaîna Sears. Lewis n'était qu'un gosse. Il lui était peut-être déjà arrivé d'embrasser une fille, mais cela s'était certainement arrêté là. Nous étions tous amoureux d'Eva, mais Lewis l'était s^{rement} encore plus que nous- c'était lui qui avait déniché ce poème de Dowson, vous vous souvenez? Il était donc d'autant plus atterré par son comportement, par la haine qui émanait d'elle.

- Elle le savait, dit Ricky. Et elle en était ravie. Cela lui plaisait, de voir Lewis traumatisé au point de ne pouvoir dire un mot. Lorsqu'elle repoussa Edward pour s'emparer de Lewis, celui-ci était pétrifié d'épouvante.

Comme s'il avait vu sa propre mère agir ainsi.

- Sa mère? s'étonna Sears. Peut-être, après tout.

Cela vous montre en tout cas à quel point son engouement avait des racines profondes. Notre engouement, pour être honnête. Il était frappé de stupeur. Eva l'en-

laça langoureusement et l'embrassa. On aurait cru qu'elle lui dévorait le visage. Essayez d'imaginer ces baisers haineux se déversant sur vous, cette rage vous mordant les lèvres... Cela devait être aussi agréable que d'embrasser un rasoir. Lorsqu'elle se recula un moment, nous p^{mes} voir que le visage de Lewis était tout barbouillé de rouge à lèvres. Normalement, cela nous aurait semblé cocasse, mais cela avait un côté horrifiant, comme s'il était couvert de sang.

" Edward se mit devant elle et lui dit: "Calmez-vous, miss Galli", ou quelque chose dans ce genre. Elle lui fit face, et nous sentîmes le torrent de haine qu'elle déversait sur lui. "Tu en veux aussi, Edward, hein? dit-elle.

Attends ton tour. Je veux d'abord mon petit Lewis parce que c'est le plus mignon."

- Ensuite, continua Ricky, elle se tourna vers moi:

" Toi aussi tu y auras droit, Ricky. Et toi aussi, Sears.

Vous y aurez tous droit. Mais je veux Lewis en premier.

Je veux lui montrer ce que cet intolérable Stringer Dedham a vu en m'épiant, par la fenêtre. " Là-dessus, elle commença à ôter son corsage.

- " Je vous en prie, miss Galli, " dit Edward, se souvint Sears, mais elle lui dit de la boucler et continua à

enlever son corsage. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Ses seins étaient petits et fermes, ronds comme des pommes. Elle paraissait d'une lascivité incroyable.

" Alors, mignon petit Lewis, voyons voir ce que tu sais faire. " Et elle se remit à lui dévorer le visage.

Ricky poursuivit:

- Nous pensions tous savoir ce que Stringer avait vu par la fenêtre: Eva faisant l'amour avec un autre homme. Cela, plus sa nudité et ce qu'elle faisait à Lewis, nous choqua terriblement. Nous étions affreusement embarrassés. Finalement, la prenant chacun par une épaule, Sears et moi l'arrachâmes au pauvre Lewis. Là, elle se mit vraiment à jurer, avec une incroyable obscénité: " Et alors, ça vous démange tellement que vous ne pouvez pas attendre, espèces de petits etc., etc., et de petits ceci, et de petits cela... ? " Tout en hurlant, elle avait commencé à déboutonner sa jupe. Edward était presque en larmes: " Non, Eva, s'il vous plaît ", balbutia-t-il. Laissant tomber sa jupe à ses pieds, elle l'assassina du regard: " qu'est-ce qui ne va pas, petit pédé, tu as peur de voir comment je suis faite? "

- Nous ne savions absolument plus que faire, continua Sears. Elle retira son slip, et s'avança en dansant vers Edward. " Je crois bien que je vais te mordre, mon petit Edward ", dit-elle en se penchant vers son cou. Et il la gifla.

- Fort, précisa Ricky. Et elle lui rendit sa gifle, encore plus fort; elle y avait mis tout son poids. Cela fit un bruit comme une détonation de canon. John, Sears et moi étions sur le point de défaillir. Nous étions impuissants, incapables de faire un geste.

- Si nous en avions été capables, nous aurions arrêté

Lewis, reprit Sears. Mais nous nous contentâmes de regarder, figés comme des soldats de plomb. Il démarra comme un bolide - il traversa la pièce en quelques bonds et la plaqua au sol, comme au rugby. Il sanglotait, gémissait et criait à la fois; il avait complètement craqué.

Ils s'écroulèrent ensemble, comme la façade d'une maison qui vient de recevoir une bombe, avec un bruit épouvantable. Eva Galli ne devait jamais se relever.

- Sa tête avait heurté le coin de la cheminée, expliqua Ricky. Lewis était déjà agenouillé au-dessus d'elle, les poings levés dans une fureur aveugle-mais lui aussi vit le sang qui coulait de sa bouche.

Les deux vieux hommes étaient haletants.

- Et voilà, dit Sears pour conclure. Elle était morte.

Nue et morte, tandis que nous formions un cercle autour d'elle, comme cinq fantômes. Lewis vomit par terre, et nous n'en étions pas loin. Nous n'arrivions pas à croire ce qui s'était passé-ce que nous avions fait. Ce n'était bien entendu pas une excuse, mais nous étions vraiment commotionnés. Nous sommes restés un long moment comme cela, à frémir dans le silence.

- Oui, le silence paraissait immense, dit Ricky. Il nous enveloppait entièrement-comme la neige ce soir.

Lewis finit par dire: " Il va falloir avertir la police. "

" Non, rétorqua Edward. Nous irions tous en prison.

Pour meurtre. "

" Sears et moi essayâmes de lui faire comprendre que personne n'avait commis un meurtre, mais Edward insista: "Et que ferez-vous, quand vous serez rayés du barreau ? Parce que cela vous arrivera à coup sûr." John alla voir si elle respirait, lui tâtâ le pouls. Bien entendu en vain. "Je pense que c'est un meurtre, dit-il. Nous sommes fichus."

- Ricky demanda alors ce que nous devions faire, et John lui répondit: " Nous ne pouvons faire qu'une seule chose. Cacher son corps. Le cacher dans un endroit où

on ne le retrouvera jamais. " Nous regardâmes tous son corps, son visage ensanglanté, et nous nous sentîmes vaincus. Vaincus par elle: elle avait gagné. Sa haine nous avait entraînés à un acte qui

ressemblait fort à un meurtre, même s'il n'en constituait pas un légalement.

Et maintenant, nous nous apprêtions à dissimuler ce que nous avions fait-ce qui était accablant, tant du point de vue moral qu'aux yeux de la loi. Finalement, nous tombâmes tous d'accord pour le faire.

- O' aviez-vous décidé de cacher le corps ? demanda Don.

- A huit ou neuf kilomètres de la ville il y avait un petit étang, mais profond. Il n'existe plus, il a été comblé

pour construire un centre commercial. Il devait bien faire six mètres de fond.

- La voiture de Lewis avait un pneu crevé, continua Sears. Après avoir enveloppé le corps dans un drap, nous l'avons laissé avec Lewis et sommes allés en ville pour chercher Warren Scales; nous savions qu'il était venu faire des achats avec sa femme. C'était un brave homme, qui nous aimait bien. Par la suite, nous allions lui dire que nous avions eu un accident et que sa voiture était fichue, mais que nous allions lui en acheter une neuve à la place-Ricky et moi devons payer la part du lion.

- Warren Scales était le père de ce fermier qui parle tout le temps de Martiens? s'enquit Don.

- Elmer était son quatrième enfant, mais son premier fils. A l'époque, il n'existait même pas encore en pensée. Après l'avoir trouvé, nous lui avons promis de lui rendre sa voiture dans une heure. Nous sommes retournés chez Edward et avons essayé de la mettre dans la voiture.

Ricky prit la relève:

- Nous avons encore du mal à croire ce qui était arrivé, et la peur nous rendait maladroits. Nous avons eu beaucoup de mal à la mettre dans la voiture. " Les pieds d'abord ", avait dit l'un de nous, et nous avons voulu glisser le corps sur la banquette arrière, mais le drap restait tout le temps accroché, et ensuite, sa tête ne passait plus, et il fallut la sortir à moitié et recommencer, pendant que John criait qu'elle avait bougé. Edward le traita d'imbécile: en tant que médecin, ne devait-il pas savoir mieux que quiconque qu'elle ne pouvait pas bouger ?

" Finalement, nous avons réussi à la rentrer. Ricky et John devaient s'asseoir derrière avec le corps. La traversée de la ville fut un

cauchemar.

Sears s'interrompit un instant pour fixer les flammes.

- Mon Dieu... Je conduisais. J'en étais encore tout juste capable, mais je ne me souvenais plus comment aller jusqu'à l'étang. J'ai dû faire un détour d'au moins dix kilomètres avant qu'on ne m'indique la bonne route, et je finis par repérer le chemin de terre qui descendait à

l'étang. . .

- Je m'en souviens très bien, dit Ricky. Tout ce que nous voyions avait une telle acuité-la moindre feuille, le moindre caillou avaient des contours aussi nets qu'un dessin à la plume. quand nous sommes descendus de cette voiture, le monde nous a frappés en plein visage comme un coup de fouet. " Faut-il vraiment que nous fassions cela ? " sanglota Lewis, et Edward lui répondit:

" Dieu ! si nous pouvions ne pas le faire ! "

- Edward se rassit au volant, continua Sears. La voiture était à dix ou quinze mètres de l'étang, dont les bords étaient abrupts. Je commençai à pousser la voiture. Il mit le contact, engagea la première, embraya et sauta. La voiture continua à rouler au pas.

Les deux hommes se regardèrent.

- Et alors, commença Ricky, encouragé par un signe de tête de Sears. Je ne sais pas comment décrire cela...

- Et alors, nous avons vu quelque chose, compléta Sears. Sans doute une hallucination, ou je ne sais quoi.

- Vous l'avez vue, elle, dit Don. Vivante. Je sais.

Ricky le regarda avec une surprise mêlée de lassitude.

- On dirait, en effet. Nous avons donc vu son visage par la vitre arrière. Elle nous regardait avec un sourire moqueur et féroce. Nous avons bien failli en tomber raides morts. Une seconde plus tard, la voiture tomba dans l'étang et commença à couler. Nous courûmes tous pour essayer de regarder à l'intérieur. J'avais une peur bleue. Je savais que lorsque nous l'avions examinée dans l'appartement, elle était morte. Je le savais. John sauta à

l'eau juste avant que la voiture ne disparaisse. En ressortant, il nous

dit qu'il avait regardé par la vitre latérale...

- Et qu'il n'avait rien vu dans la voiture. Il n'y avait plus rien sur le siège arrière. C'est du moins ce qu'il a dit.

- En tout cas, ajouta Ricky, la voiture coula au fond de l'étang. Elle s'y trouve certainement toujours, enfouie sous trente mille tonnes de remblais.

- Il ne s'est rien passé d'autre ? demanda Don.

Essayez de vous souvenir de tout, c'est important.

- Si, il s'est passé deux choses, lui dit Ricky. Mais après cela, il me faut quelque chose à boire.

Il emplit son verre et en vida la moitié avant de poursuivre:

- John Jaffrey aperçut un lynx, de l'autre côté de l'étang. Lorsqu'il nous l'a montré, nous l'avons tous vu.

Nous étions prêts à nous enfuir. Le fait d'avoir été vus-f-t-ce même par un animal - redoublait notre sentiment de culpabilité. Le lynx remua la queue, puis disparut dans les bois.

- Y avait-il beaucoup de lynx dans la région, il y a cinquante ans?

- Pas du tout, non. Plus au nord, peut-être. Voilà

pour le premier événement. Le second, c'est l'incendie de la maison d'Eva. En revenant en ville, nous avons vu tous les voisins rassemblés, pendant que les pompiers essayaient de l'éteindre.

- Personne n'avait vu comment il avait éclaté?

Sears secoua la tête, et Ricky poursuivit:

- Sans cause apparente. Nous nous sentions plus coupables que jamais, comme si nous étions également responsables de cela.

- L'un des pompiers avait fait une remarque curieuse, se souvint Sears. Nous devions regarder le feu d'un air tellement hagard qu'il crut sans doute que nous avions peur pour les maisons avoisinantes. Il nous dit que les autres maisons ne risquaient rien, parce que le foyer diminuait. D'après ce qu'il avait vu, il semblait qu'une partie de la maison avait explosé vers l'intérieur

-il ne pouvait expliquer pourquoi, mais c'est ce dont ça avait l'air. Le feu était d'ailleurs limité à cette partie de la maison, au premier étage. Je vis ce qu'il voulait dire.

Les poutres du plafond étaient comme tordues en direction du foyer.

- Sans oublier les fenêtres ! ajouta Ricky. Les vitres étaient brisées, mais il n'y avait pas de débris de verre à

l'extérieur. C'était une explosion vers l'intérieur.

- Une implosion, dit Don.

- Oui, je ne me souvenais pas du terme. Il m'est arrivé de voir une ampoule électrique faire cela. Seul le premier étage fut touché. Le rez-de-chaussée était intact. Une ou deux années plus tard, une famille racheta la maison et la fit réparer. Nous étions alors tous en plein travail, et les gens avaient cessé de s'interroger sur le sort d'Eva Galli.

- Sauf nous, précisa Sears. Mais nous n'en parlions pas. Il y a quinze ou vingt ans, quand ils ont commencé à

comblent l'étang, nous avons passé quelques mauvais moments, mais ils ne trouvèrent pas la voiture. Ils l'enterrèrent sous des tonnes de gravats-elle et son contenu.

- Elle ne contenait plus rien, dit Don. Eva Galli est à

Milburn, maintenant. C'est la seconde fois qu'elle y revient.

- Elle est revenue ? s'exclama Ricky en relevant brusquement la tête.

- Elle est revenue sous l'apparence d'Anna Mostyn.

Elle était déjà venue une fois sous le nom d'Ann-Veronica Moore. Et sous la forme d'Alma Mobley, elle m'a connu en Californie et a tué mon frère à Amsterdam.

- Miss Mostyn ? demanda Sears, incrédule.

- Est-ce... cela qui a tué Edward ? demanda Ricky.

- J'en suis certain. Il avait probablement vu la même chose que Stringer-elle avait fait en sorte qu'il le voie.

- Je me refuse à croire que miss Mostyn ait quoi que ce soit à voir avec

Eva Galli, Edward ou Stringer Dedham, dit Sears. C'est une idée complètement ridicule.

- Mais qu'est-ce que " cela "? demanda Ricky. Et que leur a-t-elle fait voir?

- Elle-même se métamorphosant, changeant de forme, dit Don. Je pense d'ailleurs qu'elle le lui avait fait voir intentionnellement, sachant que cela lui causerait littéralement, une peur mortelle.

Il regarda les deux vieillards.

- Et ce n'est pas tout. Je pense que, selon toute probabilité, elle sait que nous sommes ici ce soir. Car nous représentons, si l'on peut dire, de l'ouvrage inachevé.

Savez-vous ce que cela représente pour miss New Orleans?

-Changeant de forme, répéta Ricky.

- Changeant de forme ! répéta Sears sur un ton proche du sarcasme. Vous prétendez qu'Eva Galli, la petite actrice d'Edward et notre secrétaire sont une seule et même personne?

- Non, pas une personne, mais le même être. Le lynx que vous avez aperçu de l'autre côté de l'étang était probablement cela lui aussi. Non, Sears, pas une personne, pas un être humain. Lorsque vous avez senti la haine d'Eva Galli ce jour-là, dans l'appartement de mon oncle, vous avez probablement perçu la partie la plus réelle d'elle-même. Je suppose qu'elle était venue pour vous entraîner tous les cinq vers je ne sais quelle destruction-pour ruiner votre innocence. Cela semble s'être retourné contre elle, et vous l'avez blessée - ce qui prouve en tout état de cause que c'est possible. Et maintenant, elle est revenue pour vous faire payer cela.

Ainsi que moi, d'ailleurs. Elle s'était éloignée de moi pour avoir mon frère, mais elle savait que je finirais par venir ici, o ̃ elle pourrait nous avoir l'un après l'autre.

- C'était cela, l'idée dont vous nous aviez parlé?

dit Ricky.

Don fit un signe de tête affirmatif.

- Et qu'est-ce qui vous fait croire que c'est autre chose qu'une idée

particulièrement macabre? demanda Sears.

- Peter Barnes, pour commencer. Je pense que cela suffira à vous convaincre, Sears. Sinon, j'ai apporté un livre dont quelques extraits devraient vous faire comprendre ce dont il retourne. Mais commençons par Peter. . .

Il leur raconta tout ce qui était arrivé à Peter Barnes: l'expédition à l'ancienne gare, la mort de Freddy Robinson, la mort de Jim Hardie dans la maison d'Anna Mostyn, et pour finir, les terribles événements de la matinée .

- Il me paraît donc évident qu'Anna Mostyn est la

" bienfaitrice " mentionnée par Gregory Bate. Elle anime, au sens littéral du terme, Gregory et Fenny-Peter dit avoir senti intuitivement que Gregory n'était qu'une créature, une sorte de chien sauvage obéissant à

un maître malfaisant. Ensemble, ils veulent détruire toute la ville. Exactement comme le Dr. Rabbitfoot dans le roman que j'avais commencé.

- Ils essaient de transposer ce roman dans la réalité ?

demanda Ricky.

- J'en ai bien l'impression. Sans oublier qu'ils se sont eux-mêmes appelés " veilleurs de nuit ". Et ils aiment s'amuser. Pensez à ces initiales: Anna Mostyn, Alma Mobley, Ann-Veronica Moore. C'est de l'humour; elle veut que nous remarquions la similitude. Je suis sûr qu'elle a envoyé Gregory et Fenny parce que Sears les avait déjà vus une fois. Ou à l'inverse, ils lui étaient apparus il y a des années parce qu'elle savait qu'elle se servirait d'eux maintenant. Et ce n'est pas un hasard si en rencontrant Gregory en Californie, je l'ai vu sous les traits d'un loup-garou.

- Pourquoi, puisque vous affirmez que c'est ce qu'ils sont? demanda Sears.

- Je n'ai jamais dit cela. Mais des créatures comme Anna Mostyn ou Eva Galli constituent la base de toutes les histoires de fantômes et autres récits surnaturels qui aient jamais été écrits. Elles sont à l'origine de tout l'aspect effrayant du surnaturel. Je pense d'ailleurs que toutes ces histoires ont pour but de les apprivoiser-mais elles nous montrent également qu'elles peuvent être détruites. Gregory Bate n'est

pas davantage un loup-garou qu'Anna Mostyn elle-même. Il est ce que les gens ont décrit comme un loup-garou. Ou un vampire. Il se nourrit de chair vivante. Il s'est vendu à sa bienfaitrice pour obtenir l'immortalité.

Don prit un des livres qu'il avait apportés.

- J'ai ici un ouvrage de référence, le Dictionnaire général du folklore, de la mythologie et de la légende. A

" Métamorphose ", il y a un long article écrit par un certain professeur R. D. Jameson. Ecoutez cela, par exemple: " Bien qu'il n'y ait jamais eu de recensement de ces êtres capables de changer d'aspect, on en trouve une quantité astronomique dans tous les continents. " Il dit qu'on les retrouve dans les folklores de tous les peuples, et continue à donner des détails sur trois colonnes-c'est un des articles les plus longs du dictionnaire. Cela nous apprend que ces êtres figurent depuis des milliers d'années dans les légendes populaires, mais à part cela, je crains que Jameson ne nous soit pas d'une grande utilité, car il ne mentionne pas par quels moyens éventuels ces créatures peuvent être détruites. La fin redevient intéressante: " Bien que des études sérieuses aient été conduites sur les métamorphoses de certains renards, loutres, etc., elles ne s'attaquent pas au problème central de la métamorphose. Celle-ci, telle qu'elle est décrite dans le folklore, a un rapport évident avec les hallucinations étudiées en psychopathologie. En attendant un examen comparatif approfondi de ces phénomènes, nous devons nous en tenir à l'observation vague et générale qu'en fait, aucune chose n'est ce qu'elle paraît être. "

- Amen, dit Ricky.

- Mais oui. Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent être. Ces êtres sont capables de vous persuader que vous devenez fou. C'est arrivé à chacun de nous: nous avons vu et senti des choses que nous avons rationalisées par la suite. Nous nous disons, ça ne peut pas être vrai, des choses pareilles n'existent pas. Mais elles existent, et nous les avons vues. Vous avez vu Eva Galli se redresser sur le siège de la voiture, et vous l'avez vue, un moment plus tard, réapparaître sous la forme d'un lynx.

- Pure hypothèse, bien sûr, mais imaginez que l'un de nous ait eu un fusil ce jour-là, dit Sears, et qu'il ait tiré

sur ce lynx. que se serait-il passé?

- Je suppose que vous auriez vu un spectacle extraordinaire, quant à

savoir exactement quoi... Peut-être serait-il mort. Peut-être aurait-il pris une autre forme.

Peut-être, s'il avait eu très mal, serait-il passé par une succession de métamorphoses. Peut-être aurait-il simplement été à votre merci...

- Cela fait beaucoup de " peut-être ", dit Ricky.

- C'est tout ce que nous avons.

- Si nous acceptons votre théorie.

- Si vous en avez une meilleure, je vous écoute.

Toujours est-il que gr,ce à Peter Barnes, nous savons ce qui est arrivé à Freddy Robinson et à Jim Hardie. Par l'intermédiaire de son imprésario, j'ai également appris quelques faits sur Ann-Veronica Moore. Elle était littéralement sortie du néant. Son nom ne figure nulle part dans les archives de la ville o' elle disait être née.

Ann-Veronica Moore n'existait pas avant le jour o' elle s'est inscrite à un cours de thé,tre. Elle a simplement débarqué, munie de documents plausibles, sachant que le thé,tre était le moyen d'arriver jusqu'à Edward Wanderley.

- Ces... ces choses qui selon vous existent réellement paraissent encore plus dangereuses que je ne le pensais. Elles sont intelligentes, elles ont de l'esprit...

- Certes. Elles adorent la plaisanterie, forment des projets longtemps à l'avance, et, comme le " Manitou "

des Indiens, sont très imbues d'elles-mêmes. Cet autre livre nous en fournira un bon exemple. (Il leur en montra le titre: Tel fut mon chemin, par Robert Mobley.) C'était le peintre dont Alma disait être la fille.

J'aurais d° consulter sa biographie bien plus tôt.

J'ai la très nette impression qu'elle voulait que je la lise, et qu'en prenant le nom de Mobley, elle faisait une sorte de jeu de mots sur une de ses apparitions antérieures. Le quatrième chapitre s'intitule " Nuages menaçants " -

vous verrez, ce n'est pas particulièrement bien écrit mais je voudrais vous lire quelques passages de ce chapitre.

Don ouvrit le livre à une page qu'il avait marquée, et, bien que les deux vieux hommes ne manifestassent aucun intérêt, commença à lire:

- " Même dans une existence en apparence aussi aisée et heureuse que la mienne, certains mois, certaines années ont été marqués par des périodes sombres et douloureuses. L'année 1958 fut une de celles-là, et ce ne fut sans doute qu'en me consacrant entièrement à mon travail que je pus garder ma raison au cours de cette année. Connaissant les aquarelles lumineuses et les huiles d'une abstraction rigide et expérimentale qui caractérisaient mon oeuvre des cinq années précédentes, les gens m'ont souvent interrogé sur cette transformation stylistique dont le résultat fut ce qu'il est convenu d'appeler ma période surnaturelle. La seule réponse que je puisse donner maintenant est que mon esprit était sans doute fort déséquilibré et que le violent désordre de mes émotions trouva un exutoire dans ce travail que je me forçais à faire.

" Le premier événement douloureux de cette année 1958 fut la mort de ma mère, Jessica Osgood Mobley, dont l'affection et les sages conseils...

"-Attendez, je saute une ou deux pages... Nous y voilà.

" Le second événement malheureux, qui me frappa encore plus douloureusement, fut le suicide, à l'âge de dix-huit ans, de mon fils aîné Shelby. Je me contenterai de mentionner ici ce qui, dans ce tragique événement, eut un rapport direct avec ma période surnaturelle, car ce livre traite avant tout de ma vie de peintre; je me dois pourtant de dire ici que Shelby était un garçon plein de gaieté, d'innocence et de vitalité; j'ai la conviction que seul un violent choc moral, la crainte d'un mal jusqu'alors insoupçonné ont pu l'inciter à se prendre la vie.

" Peu après la mort de ma mère, une vaste maison proche de la nôtre fut achetée par une femme de quelque quarante et quelques années, jolie et de toute évidence aisée; elle n'était accompagnée que d'une nièce de quatorze ans, dont elle avait la charge depuis la mort de ses parents. Mrs. Florence de Peyser était une femme aimable et réservée, aux manières charmantes, qui passait régulièrement l'hiver en Europe - comme mes parents avaient coutume de le faire. Tout en elle était d'ailleurs d'un autre siècle; pendant quelque temps, je jouai avec l'idée de faire son portrait à l'huile. Elle collectionnait des tableaux, comme je pus m'en rendre compte lorsque je fus invité chez elle, et connaissait même mon oeuvre-bien que mes toiles abstraites de cette époque eussent fait mauvais ménage avec les sym-bolistes de l'école

française ! quel que fût le charme de Mrs. de Peyser, la principale attraction de sa maison ne tarda toutefois pas à être sa nièce. Amy Monckton était d'une beauté éthérée, presque surnaturelle, l'incarnation même de la féminité. Le moindre de ses gestes, entrer dans une pièce, verser une tasse de thé, était empreint d'une grâce naturelle dont je n'ai jamais vu la pareille. Cette enfant était un véritable enchantement; calme et modeste, elle était aussi raffinée (mais peut-

être plus intelligente) que la Pansy Osmond pour laquelle l'Isobel Archer de Henry James se sacrifie avec tant de joie. Amy était la bienvenue chez nous-mes deux fils étaient fortement attirés par elle. "

Don s'arrêta de lire:

- Et la voilà, une Alma Mobley de quatorze ans, guidée par la Mrs. de Peyser que nous connaissons déjà.

Le pauvre Mobley ne savait pas à qui il ouvrait sa porte !

" Bien qu'Amy eût le même âge que Whitney, mon fils cadet, continue-t-il, Shelby-mon sensible Shelby

-se rapprocha davantage de la jeune fille. Au début, je crus que c'était une preuve de la politesse innée de Shelby que de consacrer tant de temps à une fille de quatre ans plus jeune que lui. Et, même lorsque je finis par remarquer d'évidents signes d'affection (le pauvre Shelby rougissait dès que l'on prononçait le nom de la jeune fille), je n'aurais jamais imaginé qu'ils se fussent laissés aller à un comportement de type morbide, dégra-dant ou précoc. En fait, cela faisait mes délices de voir le grand et beau Shelby se promener dans le jardin en compagnie de la ravissante enfant. Et je ne fus pas surpris, bien qu'un peu amusé au fond de moi-même, lorsque Shelby me confia que, lorsqu'elle aurait dix-huit ans et lui-même vingt-deux, il allait épouser Amy Monckton.

" Au bout de quelques mois, je remarquai que Shelby se repliait de plus en plus sur lui-même. Il ne fréquentait plus guère ses amis, et dans les derniers mois de sa vie, s'intéressait exclusivement à la maison de Mrs. de Peyser et à miss Monckton. Depuis peu, était venu les rejoindre un serviteur de type latin et d'apparence sinistre, un certain Gregorio. Il ne me disait rien de bon, et je voulus mettre Mrs. de Peyser en garde contre lui, mais elle m'apprit qu'elle le connaissait depuis des années ainsi que sa famille, et qu'il était excellent chauffeur. Il m'était impossible d'insister.

" Pour résumer, je dirai simplement qu'au cours des deux dernières semaines de sa vie, mon fils était hagard et avait un comportement dissimulé. Pour la première fois de ma vie, j'usai de mon autorité paternelle pour lui interdire de communiquer avec les de Peyser. Son attitude me donnait à croire que, sous l'influence de Gregorio, lui et l'enfant faisaient des expériences illicites -

avec la drogue, peut-être aussi avec la sensualité. Dans les bas-quartiers de La Nouvelle-Orléans, on trouvait déjà à l'époque cette herbe nocive et avilissante qu'est la marijuana. Je craignais aussi qu'ils ne jouent avec quelque forme bizarre de mysticisme créole. C'est fréquent dans le milieu des drogués.

" Toujours est-il que les résultats furent tragiques.

Désobéissant à mes ordres, Shelby continuait à voir les de Peyser en secret. Et le dernier jour d'août, il revint à

la maison, prit le pistolet de service que je gardais dans un tiroir de ma chambre et se tira une balle dans la tête.

J'étais en train de peindre dans mon atelier lorsque j'entendis le coup de feu. Ce fut moi qui découvris le corps.

" J'attribue ce qui suivit à l'effet du choc. Sans même penser à appeler la police ou une ambulance, je sortis, m'imaginant je ne sais pourquoi que les secours allaient arriver. Je me retrouvai sur la route, regardant la résidence de Mrs. de Peyser. Ce que j'y vis faillit me faire perdre conscience.

" Je vis (ou crus voir) le chauffeur Gregorio à une fenêtre du premier étage, qui me fixait avec un sourire sarcastique. Son regard était exultant et mauvais. J'aurais voulu hurler, mais j'en étais incapable. En baissant les yeux, je vis un spectacle encore plus effroyable. Amy Monckton se tenait sur le côté de la maison; elle aussi me fixait, mais avec un regard calme et dénué d'expression, et un visage grave. Ses pieds ne touchaient pas le sol ! Amy semblait flotter à une vingtaine de centimètres au-dessus du gazon. Pris entre ces deux regards, je fus envahi par une terreur indescriptible et me pris le visage dans les mains. Lorsque je les ôtai, Gregorio et Amy avaient disparu.

" Elles envoyèrent des fleurs pour l'enterrement de Shelby-de Californie, où elles étaient allées peu après.

Bien que je fusse convaincu (et je le suis toujours) que je n'avais fait qu'imaginer cette dernière vision du chauffeur et de l'enfant, je brôlais

les fleurs plutôt que de les voir orner le cercueil de mon fils. C'est de cette expérience que découlent mes toiles de la période dite surnaturelle, qui vont faire l'objet du chapitre suivant... "

Don regarda les deux hommes qui lui faisaient face.

- Je l'ai lu pour la première fois aujourd'hui. Vous voyez ce que je voulais dire en parlant de leur besoin de s'afficher? Elles veulent que leurs victimes sachent ce qui leur est arrivé, ou du moins le soupçonnent. Robert Mobley reçut un choc qui faillit lui faire perdre la raison, et lui fit peindre ses meilleures toiles; Alma voulait que je lise cela pour apprendre qu'elle avait vécu à La Nouvelle-Orléans sous un autre nom et qu'elle y avait tué un garçon de dix-huit ans aussi sûrement qu'elle avait tué mon frère.

- Pourquoi Anna Mostyn ne nous a-t-elle pas déjà

tués ? demanda Sears. Les occasions ne lui ont pas manqué. Je ne prétendrai pas que ce que vous avez dit ne m'a pas convaincu, mais pourquoi a-t-elle tant attendu ! Pourquoi ne sommes-nous pas déjà morts, comme les autres?

Ricky s'éclaircit la gorge.

- La petite actrice d'Edward avait dit à Stella que je ferais un bon ennemi. Je pense qu'elle attendait que nous sachions exactement contre quoi nous luttons.

- Maintenant, nous le savons, fit remarquer Sears.

- Avez-vous un plan, Don? demanda Ricky.

- Non, juste quelques idées. Je vais aller prendre mes affaires à l'hôtel et m'installer ici. Peut-être y a-t-il des informations utiles dans les enregistrements qu'elle avait faits avec mon oncle. Je veux aussi m'introduire dans la maison d'Anna Mostyn. J'espère que vous m'accompagnerez. Nous y trouverons peut-être quelque chose ?

- Vous y trouverez le plus court chemin pour vous pendre, dit Sears.

- Non, je ne crois pas qu'ils y soient encore; ils doivent se douter que nous essaierons de les y trouver, et ont dû trouver à se loger ailleurs.

Don regarda Sears et Ricky.

- Je pense qu'il ne reste plus qu'une chose à dire.

Comme l'avait demandé Sears, que se serait-il passé si vous aviez tiré sur le lynx? C'est ce que nous devons découvrir. Cette fois, il va falloir tuer le lynx, quelles qu'en soient les conséquences.

Il leur sourit.

- «a va être un rude hiver.

Sears James marmonna un vague assentiment, et Ricky Hawthorne demanda:

- quelles sont à votre avis les chances pour que Peter Barnes et nous trois voyions jamais le bout de cette histoire ?

- quasi nulles, répliqua Sears. Mais il est certain que notre ami Don a fait ce pour quoi nous lui avons demandé de venir.

- Faut-il en parler? demanda Ricky. Allons-nous essayer de convaincre Hardesty?

- Idée stupide, ronchonna Sears. Nous finirions tous au cabanon.

- Laissons-les continuer à croire qu'ils se battent contre des Martiens, dit Don. Sears a raison. Mais si vous aimez les paris, j'en ai un excellent à vous proposer.

- Ah oui?

- Je parie que votre parfaite secrétaire ne viendra pas travailler demain.

Resté seul dans la maison de son oncle, Don remit une bûche dans le feu et s'installa à la place de Ricky, la plus proche de la cheminée. Tandis que la neige s'accumulait sur le toit et cherchait à s'infiltrer par les portes et les fenêtres, il se souvint d'une autre nuit à la fois délicieusement chaude et fraîche, d'une odeur de feuilles mortes brûlées, d'un moineau se posant sur une balustrade et d'un visage pâle et déjà aimé le regardant avec des yeux lumineux. Et d'une jeune fille nue debout à une fenêtre obscure et lui disant des mots qu'il ne comprenait que maintenant: " Tu es un fantôme. " Toi, Donald. Toi.

Cette triste perception qui se trouvait au coeur de toute histoire de fantômes.

LA VILLE ASSI...G...E

Décembre à Milburn: Milburn s'acheminant vers la Noël. La mémoire

de la ville remonte loin, et cette période de l'année a toujours été liée à certaines traditions: bonbons d'érable, patinage sur la rivière gelée, arbres de Noël et lumières dans les magasins, ski sur les collines proches...

En décembre, sous la neige, Milburn a toujours un air de fête, une atmosphère presque magique. Eleanor Hardie donne la réplique au grand sapin dressé au milieu de la place en décorant la façade de l'hôtel Archer. Au grand magasin Young Brothers, les enfants font la queue devant un Père Noël barbu et lui confient leurs exigences non négociables; seuls les plus âgés remarquent que ce Père Noël a un peu la même allure et la même odeur qu'Omar Norris. (En décembre, Omar se réconcilie non seulement avec sa femme, mais apparemment avec lui-même: il boit deux fois moins et semble heureux d'avoir pour quelques jours un second métier.) Comme son père le faisait avant lui, Norbert Clyde sortait son vieux traîneau tiré par des chevaux et faisait faire des tours aux gosses pour qu'ils sachent ce qu'était un vrai traîneau avec de vraies clochettes, fendant l'air parfumé de résine derrière deux bons chevaux. Et, comme le faisait son père, Elmer Scales ouvre la clôture d'un de ses pâturages pour que les gens de la ville puissent faire de la luge sur une colline proche de sa ferme; il y a toujours six ou sept voitures arrêtées le long de la clôture, et une demi-douzaine de jeunes pères tirant des luges emplies d'enfants enthousiastes jusqu'en haut de la colline d'Elmer. Certaines familles font des caramels, d'autres font griller des marrons dans la cheminée. Humphrey Stalladge accroche des lampes vertes et rouges au-dessus du bar et commence à servir des Tom and Jerry.

Les ménagères de Milburn échangent des recettes de pâtisserie; les bouchers prennent des commandes de dindes de vingt livres et donnent des recettes pour la sauce.

Les enfants de l'école primaire découpent des sapins dans du papier de couleur et les collent sur les vitres des classes.

À la high school, on s'intéresse davantage au hockey qu'à

l'histoire ou aux mathématiques, et les élèves pensent aux disques qu'ils vont acheter. Les Kiwanis, le Rotary et le Kaycee donnent une grande réception dans la salle de danse de l'hôtel Archer, avec trois barmen venus de Binghamton, et recueillent plusieurs milliers de dollars pour la caisse des vieux; après cette soirée, et toutes les cocktail-parties données par les nouveaux résidents de Milburn -ceux dont les visages ne sont pas tout à fait familiers à Sears et à Ricky, bien que certains d'entre eux soient installés à Milburn depuis des

années-les gens retournent au travail avec la migraine et l'estomac barbouillé.

Cette année, il y eut encore quelques cocktail-parties, et les femmes continuèrent à faire de la p,tisserie, mais ce mois de décembre à Milburn n'était pas comme d'habitude.

Les gens qui allaient faire leurs achats chez Young Brothers ne se saluaient pas par: " C'est beau, un vrai Noël sous la neige, non ? " mais se lamentaient: " Pourvu que cette neige ne dure pas. " Omar Norris passait inlassablement le chasse-neige municipal du matin jusqu'au soir, et les vendeurs disaient en guise de plaisanterie qu'ils ne toucheraient pas à son costume de père Noël avant qu'il ne soit désinfecté. Le maire et les assistants d'Hardesty érigèrent un immense arbre de Noël sur la place, mais Eleanor Hardie n'eut pas le coeur de décorer son hôtel-en fait, elle paraissait tellement éperdue qu'un couple de New-Yorkais en vacances quitta l'hôtel et décida d'aller à

la recherche d'un motel aux environs. Et, pour la première fois, Norbert Clyde ne sortit pas son traîneau pour en graisser les patins-depuis le jour o' il avait vu cette

" chose " sur ses terres, il avait bien descendu la pente; on pouvait l'entendre, chez Humphrey ou dans d'autres bars des environs, dire à qui voulait l'entendre que l'inspecteur agricole n'avait pas les yeux en face des trous, et que si les gens avaient un grain de bon sens, ils prêteraient une oreille plus attentive à Elmer Scales... qui, de son côté, n'ouvrit pas sa clôture aux amateurs de luge, il sautait des repas, griffonnait des poèmes de plus en plus bizarres, et montait la garde toute la nuit, son fusil calibre douze sur les genoux; sa tribu d'enfants faisaient de la luge tout seuls sur la colline, se sentant au ban de la société. La neige tomba toute la journée et toute la nuit; les clôtures disparurent sous les congères, qui finirent par atteindre le toit des maisons. Dans la seconde quinzaine de décembre, les écoles fermèrent: le chauffage de la high school était tombé en panne, et le conseil décida la suspension des cours, qui ne reprirent qu'à la mijanvier, lorsqu'un répara-teur put enfin venir de Binghamton; quelques jours plus tard, l'école primaire fermait à son tour: les routes étaient dangereuses, et le car de ramassage scolaire alla dans le fossé à deux reprises au cours de la même matinée; les parents auraient de toute façon gardé leurs enfants à la maison. Les gens de l',ge de Sears et de Ricky-ceux qui constituaient la mémoire de la petite ville-se souvinrent des hivers de 1947 et de 1926, lorsque Milburn était restée coupée de l'extérieur des semaines durant, que le combus-tible en était venu à manquer, et que bien des vieux (pas plus ,gés, d'ailleurs, que

Sears et Ricky ne l'étaient maintenant) étaient, tout comme Viola Frederickson aux cheveux auburn et aux traits exotiques, morts de froid.

En ce mois de décembre, Milburn ne ressemblait pas tant à un village sur une carte de vœux qu'à un gros bourg en état de siège. Les chevaux des soeurs Dedham, oubliés même par Nettie, crevaient de faim dans leur écurie. Et ce mois de décembre, les habitants de Milburn ne sortaient guère de chez eux, et leurs nerfs étaient soumis à rude épreuve-parfois même, ils craquaient. Philip Kneighler,

" Milburnite " de fraîche date, mis de mauvaise humeur parce que son petit chasse-neige était tombé en panne dans l'allée, fila une raclée à sa femme. Ronnie Byrum, un Marine qui était venu passer sa permission de fin d'année chez son oncle Harlan Bautz, ne trouva pas à son goût une remarque pourtant anodine d'un homme se trouvant à

côté de lui dans un bar, et lui brisa le nez; il lui aurait également fracturé la mâchoire si deux anciens camarades d'école ne l'avaient retenu. Deux gosses de seize ans, Billy Byrum (le frère de Ronnie) et Anthony " Spacemaker "

Ortega firent taire un garçon plus jeune qui ne cessait de bavarder pendant la séance de 8 h 25 de La Nuit des morts-vivants au cinéma de Clark Mulligan; le garçon se retrouva à l'hôpital avec une commotion cérébrale. D'un bout à l'autre de Milburn, des couples enfermés chez eux se querellaient - à propos des enfants, de questions d'argent, de programmes de télévision. Deux semaines avant Noël, un diacre de l'église presbytérienne du Saint-Esprit (église dont le père de Lewis avait été pasteur) s'enferma une nuit entière dans l'église pas chauffée, pleura, gémit, jura et pria parce qu'il pensait devenir fou: il avait cru voir par une fenêtre l'enfant Jésus tout nu sur une congère, le suppliant de venir le rejoindre.

Et au supermarché Bay Tree, Rhoda Flagler arracha une touffe de cheveux blonds du crâne de Bitsy Underwood, parce que cette dernière prétendait s'approprier les trois dernières boîtes de purée de potiron; comme les camions de livraison ne passaient plus, les stocks commen-

çaient à s'épuiser. Dans le quartier mal famé du " Creux ", un barman en chômage, Jim Blazek, tua à coups de couteau un cuisinier mulâtre du nom de Washington de Souza, parce qu'un grand homme au crâne rasé, habillé en marin, lui avait dit que de Souza courait après sa femme.

En l'espace de soixante-deux jours, du 1er décembre au 31 janvier, dix citoyens de Milburn moururent de mort naturelle: George Fleischner (62 ans), crise cardiaque; Whitey Rudd (70 ans), dénutrition; Gabriel Fisch (58 ans), exposition au froid; Omar Norris (61 ans) exposition au froid consécutive à une commotion cérébrale; Marion Le Sage (73 ans), congestion cérébrale; Ethel Birt (76 ans), maladie de Hodgkin; Dylan Griffen (5 mois), hypothermie; Harlan Bautz (55 ans), crise cardiaque; Nettie Dedham (81 ans), congestion cérébrale; Penny Draeger (18 ans), commotion. La plupart d'entre eux trouvèrent la mort alors que les routes étaient bloquées par la neige; leurs corps, ainsi que celui de Washington de Souza et plusieurs autres, durent être entreposés, couverts d'un simple drap, dans les cellules de la prison de Walter Hardesty, la voiture de la morgue ne pouvant arriver jusqu'à Milburn.

La petite ville se referma sur elle-même; on ne patinait même plus sur la rivière. Au début, c'était comme les autres années: à toute heure du jour, vingt ou trente collégiens ainsi que quelques enfants plus jeunes patinaient en tous sens, s'essayant parfois à des figures difficiles: un tableau des plaisirs de l'hiver. Toutefois, si ces adolescents tout aux joies de la glace purent ignorer en toute sérénité la mort des trois vieilles femmes et de quatre vieux hommes, et ne furent que peu touchés par la disparition de leur dentiste, un autre décès les frappait de plein fouet dès qu'ils s'aventuraient sur la rivière gelée. Jim Hardie était en effet le meilleur patineur que Milburn eût jamais connu, et il avait mis au point avec Penny Draeger quelques numéros à deux qui leur paraissaient dignes des jeux Olympiques d'hiver. Peter Barnes patinait presque aussi bien que lui, mais on ne le vit pas une seule fois à la rivière; Peter préférait rester chez lui. Mais c'était surtout l'absence de Jim qu'ils regrettaient-même s'il arrivait, le matin, pas rasé et les yeux injectés de sang, sa présence changeait toute l'atmosphère. On ne pouvait le regarder patiner sans éprouver le désir d'améliorer ses propres performances. Même Penny ne venait plus. Comme Peter Barnes, elle s'était repliée sur elle-même. Peu à peu, la plupart des autres les imitèrent. Chaque jour, il y avait davantage de neige à déblayer, et, tout en maniant la pelle, plus d'un se disait que Jim Hardie n'était peut-être pas allé

à New York, en fin de compte; ils avaient l'impression qu'il lui était arrivé quelque chose-et ils n'avaient pas tellement envie de se demander quoi. Bien des jours avant que ce ne fût prouvé de façon certaine, ils savaient que Jim Hardy était mort.

Un après-midi, Bill Webb prit ses vieux patins dans le vestiaire du restaurant; arrivé à la rivière, il regarda d'un air morose les cinquante

centimètres de neige vierge qui recouvraient la glace. Pour cet hiver, le patinage était bel et bien fini.

Clark Mulligan ne prit même pas la peine de commander le film de Walt Disney qu'il passait toujours pendant les fêtes, mais continua à programmer des films d'épouvante. Certains soirs, il y avait sept ou huit spectateurs dans la salle; d'autres soirs, il n'y en avait que deux ou trois; parfois même, il commençait à projeter la première bobine de La Nuit des morts-vivants en sachant qu'il était le seul à regarder l'écran. Le samedi après-midi, il y avait généralement une douzaine de gosses qui avaient déjà vu le film, mais qui n'avaient rien trouvé de mieux à faire. Il finit par les laisser entrer sans payer. Chaque jour, il perdait un peu plus d'argent, mais au moins le Rialto le faisait sortir de chez lui; tant qu'il y avait de l'électricité, cela lui donnait quelque chose à faire, et il y était au chaud

-il n'en demandait pas davantage. Un soir, il descendit dans la salle pour vérifier si personne ne s'était introduit par la sortie de secours, et vit Penny Draeger assise à côté

d'un homme au visage de loup portant des lunettes de soleil; Clark se hâta de regagner la cabine de projection, mais il était sûr qu'au dernier moment l'homme lui avait souri. Sans qu'il sût au juste pourquoi, cela lui avait fait peur. Très peur.

Pour la première fois de leurs vies, la plupart des habitants de Milburn en vinrent à considérer l'hiver comme une force mauvaise et hostile, qui pouvait les tuer s'ils ne se défendaient pas. Il fallait monter sur le toit pour ôter la neige, sinon les poutres risquaient de céder sous le poids, et leur maison serait devenue une coquille glaciale, inhabitable jusqu'au printemps. Lorsque le vent se levait, la température descendait parfois jusqu'à moins vingt, et si l'on restait dehors plus longtemps qu'il ne fallait pour courir de la voiture à la maison, on entendait le vent ricaner à l'intérieur de sa tête, conscient d'être arrivé à ses fins. C'était là le pire ennemi des gens de Milburn. Mais, lorsque Walt Hardesty et l'un de ses assistants eurent découvert les cadavres de Jim Hardie et de Christina Barnes, et que, de bouche à oreille, les gens de Milburn apprirent dans quel état se trouvaient les corps, ils fer-

mèrent soigneusement les doubles rideaux et allumèrent la télévision au lieu d'aller dîner chez les voisins, et se demandèrent si c'était vraiment un ours qui avait massacré

le beau Lewis Benedikt. Et lorsque, comme Milly Sheehan, ils remarquèrent que la neige s'était insinuée par les doubles fenêtres, comme par défi, ils commencèrent à se demander quelle autre chose pourrait s'introduire dans leurs foyers. Comme la ville, ils se replièrent sur eux-mêmes, portes et fenêtres verrouillées et ne pensèrent plus qu'à survivre. quelques-uns se souvinrent d'Elmer Scales brandissant son fusil devant la statue en parlant de Martiens. Seules quatre personnes connaissaient l'identité d'un ennemi encore plus implacable que cet hiver meurtrier.

Voyage sentimental

- J'ai vu au journal télévisé que c'est encore pire à

Buffalo, fit remarquer Ricky, plus pour dire quelque chose que parce qu'il pensait que cela intéresserait réellement ses deux compagnons.

Sears conduisait la Lincoln avec un style bien à lui.

Pendant tout le trajet (ils étaient allés chercher Don à la maison d'Edward) il avait roulé à la vitesse constante de vingt-cinq kilomètres à l'heure, penché sur le volant, et klaxonnant à chaque croisement afin d'avertir les éventuels piétons ou voitures qu'il n'avait pas l'intention de s'arrêter.

- Cesse de bavarder, Ricky, dit-il, tout en traversant Wheat Row sans cesser de klaxonner.

- Tu n'avais pas besoin de klaxonner, le feu était au vert, lui fit observer Ricky.

- Hum. Ils roulent tous trop vite pour s'arrêter.

Sur la banquette arrière, Don retint son souffle, priant pour que les feux passent au vert à l'autre bout de la place avant que Sears n'arrive à leur hauteur. Ils passaient devant l'hôtel lorsqu'il les vit passer à l'orange-puis au vert juste au moment où, la paume appuyée sur le bouton, Sears engageait la longue Lincoln dans Main Street.

Même avec les phares, on ne voyait guère que les feux réglant la circulation et les lumières rouges et vertes ornant le grand arbre de Noël. Tout le reste se fondait dans une blancheur tourbillonnante. Les rares voitures venant en sens inverse n'étaient que des cônes de lumière diffuse, suivis par des masses informes semblables à d'énormes animaux. Don ne pouvait distinguer leur couleur qu'au moment où elles arrivaient à leur hauteur, proximité

dangereuse à laquelle Sears réagissait par un impérieux coup de klaxon.

- qu'allons-nous faire quand nous serons arrivés-si jamais nous y arrivons vraiment? demanda Sears.

- Juste jeter un coup d'oeil. «a ne sera peut-être pas inutile.

Comme Ricky lui jetait un regard plus éloquent que des mots, Don ajouta:

- Non, je ne crois pas qu'elle sera là. Ni elle, ni Gregory.

- Etes-vous armé?

- Je ne possède aucune arme. Et vous?

Ricky sortit de sa poche un long couteau de cuisine.

- Je sais que c'est absurde, mais...

Don ne trouvait pas cela tellement stupide. Un moment, il regretta de ne pas avoir lui aussi un couteau-à défaut d'un lance-flammes ou d'une grenade.

- Dites-moi, par simple curiosité, à quoi pensez-vous en ce moment même?

- Moi? demanda Don.

La voiture se déportait lentement vers la gauche, et Sears tourna précautionneusement le volant pour la ramener dans la ligne droite.

- Oui.

- Je me souvenais de ce qui se passait quand j'étais en terminale dans le Midwest. Lorsque nous devions choisir notre futur college, les professeurs nous faisaient tout un discours sur " l'Est ". Ils voulaient que nous allions sur la côte Est. Simple snobisme, d'ailleurs un peu dépassé; mais pour la réputation de notre high school, il était bon qu'un grand nombre de ses élèves aillent à Harvard, à Princeton ou à Cornell -ou même dans une université d'Etat, à

condition qu'elle soit sur la côte Est. Ils en parlaient comme un Musulman parle de La Mecque. Et l'Est... nous y sommes, maintenant.

- Vous avez fait vos études sur la côte Est? demanda Ricky. Je n'ai pas

l'impression qu'Edward nous en ait parlé.

- Non. Je suis allé en Californie, où ils croient au mysticisme. Ils ne noient pas les sorcières, mais leur font donner des conférences.

- Tiens, Omar n'est pas arrivé jusqu'à Montgomery Street, dit Sears.

Surpris, Don regarda par la vitre et vit qu'ils étaient arrivés au début de la rue d'Anna Mostyn. Sears disait vrai. La rue où ils se trouvaient-Mapple Street-offrait deux voies de neige durcie portant les traces des chenilles du chasse-neige: comme le lit d'une rivière gelée, prise entre de hautes berges blanches. Montgomery Street, par contre, était uniformément recouverte d'un bon mètre de neige. quelques indentations déjà en partie comblées témoignaient que deux ou trois aventureux s'étaient frayé

un chemin jusqu'à Mapple Street.

Sears arrêta le moteur, mais laissa les feux de position allumés.

- Si nous voulons vraiment y aller, inutile de perdre du temps dans cette voiture.

Les trois hommes descendirent sur la chaussée glissante.

Sears remonta son col de fourrure et soupira:

- Et dire que j'avais hésité à marcher dans les quelques centimètres de neige qui couvraient le champ de Notre Virgile.

- Cela ne me dit vraiment rien de retourner dans cette maison, dit Ricky.

Ils distinguaient la maison à travers la neige qui tombait inlassablement .

- C'est la première fois que je m'introduis par effraction dans une maison, dit Sears. Comment comptez-vous vous y prendre ?

- Peter m'a dit que Jim Hardie avait cassé un carreau de la porte de service. Il suffit de passer le bras et de tourner la poignée.

- Et s'ils nous attendent?

- Dans ce cas, il faudra essayer de se battre mieux que le sergent York, non ? dit Ricky. Vous vous souvenez du sergent York, Don?

- Non. Je ne me souviens même pas d'Audie Murphy.

Allons-y.

Il commença à escalader le mur de neige rabattu par le chasse-neige. Son front était déjà tellement froid qu'il avait l'impression qu'une plaque de métal était collée à sa peau.

Lorsque Ricky l'eut rejoint, ils aidèrent Sears, qui tendait les bras vers eux comme un petit enfant. Soufflant comme une baleine, il arriva lui aussi au sommet, et ils redescendirent vers la neige profonde de Montgomery Street.

Ils s'y enfoncèrent jusqu'aux genoux. Se rendant compte que ses compagnons attendaient qu'il aille de l'avant, Don se mit à avancer en direction de la maison d'Anna Mostyn, utilisant au mieux les creux laissés par ceux qui les avaient précédés, Ricky le suivit, profitant de ses traces, mais Sears partit sur le côté, dans la neige vierge, balançant les bras et traînant derrière lui les basques de son pardessus noir.

Il leur fallut vingt minutes pour atteindre la maison. Don s'arrêta et vit que les deux hommes attendaient de nouveau qu'il prenne l'initiative.

- En tout cas, il fera moins froid à l'intérieur, dit-il.

- Cela ne me dit vraiment rien de retourner dans cette maison, dit Ricky.

- Tu l'as déjà dit, lui rappela Sears. Nous entrons par l'arrière, Don?

- Par l'arrière.

De nouveau, il les précéda. Parfois, ils enfonçaient jusqu'aux hanches; derrière lui, il entendit Ricky éternuer.

Comme Jim Hardie et Peter Barnes, ils s'arrêtèrent devant la fenêtre se trouvant sur le côté de la maison et regardèrent à l'intérieur; ils ne virent qu'une pièce sombre et vide.

- C'est désert, commenta Don avant de continuer.

Il trouva la vitre que Jim Hardie avait brisée et, au moment où Ricky le rejoignait, passa la main à l'intérieur.

Il tourna la poignée et ouvrit la porte de la cuisine. Sears arriva à son tour, la respiration bruyante.

- Dépêchons-nous d'entrer, dit-il. Je gèle.

Don avait rarement entendu une déclaration aussi courageuse et se devait de manifester un courage au moins égal. Il poussa la porte et entra dans la cuisine de la maison d'Anna Mostyn. Sears et Ricky le suivirent de près.

- Nous y voilà donc, dit Ricky. Dire qu'il y a cinquante ans, ou presque... qu'est-ce qu'on fait? On se divise la besogne ?

- En aurais-tu peur, Ricky? dit Sears en secouant impatiemment son pardessus pour faire tomber la neige.

Je croirai en l'existence de ces vampires quand je les verrai.

Toi et Don pouvez monter aux étages. Je me charge du rez-de-chaussée et du sous-sol.

Don comprit que ce n'était plus, cette fois, un acte de courage, mais une preuve d'amitié; aucun d'entre eux n'avait envie de se retrouver seul dans cette maison.

- D'accord, dit-il. Cela m'étonnerait d'ailleurs que nous trouvions quelque chose. Allons-y.

Sears les précéda dans le couloir.

- Allez, montez, dit-il, et c'était presque un ordre. Je me débrouillerai très bien tout seul. Cela nous fera gagner du temps, et plus vite nous aurons terminé, mieux cela vaudra.

Don s'engagea dans l'escalier; avant de le rejoindre, Ricky se retourna vers Sears:

- Si tu vois quelque chose, tu n'auras qu'à crier pour nous avertir.

Don Wanderley et Ricky Hawthorne se retrouvèrent seuls dans l'escalier.

- Ce n'était pas comme ça, dans le temps, dit Ricky.

Pas du tout. C'était une maison luxueuse, merveilleuse-

ment meublée. Les pièces du bas, et sa chambre aussi, là en face.

- Chez Alma, c'était pareil.

Don et Ricky pouvaient entendre les pas de Sears au rez-de-chaussée.
Ce bruit dut rappeler un autre souvenir à

Ricky, car son expression changea.

- qu'y a-t-il ?

- Rien.

- Si, je le vois à votre visage.

Ricky rougit.

- C'est la maison de nos rêves. Nos cauchemars se déroulent ici. Ces sols nus, ces pièces vides... et le bruit de quelqu'un qui marche dans la maison, comme Sears en ce moment. C'est ainsi que le cauchemar commence. Nous sommes dans une chambre à coucher, tout en haut.

Il continua à monter de quelques marches.

- Il faut que j'y aille. Il faut que je voie cette chambre.

Cela pourrait nous aider... à mettre fin à ce cauchemar.

- Je vous accompagne.

Arrivé sur le palier, Ricky s'arrêta net.

- Peter ne vous avait-il pas dit que c'était ici... ?

Il montra une tache sombre sur le mur.

- que Bate a tué Jim Hardie, oui.

Don avala sa salive.

- Venez, ne nous attardons pas ici plus que nécessaire.

- Cela m'est égal que nous nous séparions, se hâta de dire Ricky.
Regardez dans l'ancienne chambre d'Eva et dans les pièces voisines, pendant que je vais jeter un coup d'oeil au second? Cela ira plus vite ainsi. Si je trouve quelque chose, je vous appelle aussitôt. Moi aussi, je voudrais sortir d'ici le plus vite possible. J'ai horreur de ce lieu .

- Et moi donc, acquiesça Don chaleureusement.

Ricky continua à monter l'escalier, tandis que Don s'avançait de deux pas et ouvrait la porte de la chambre d'Eva Galli.

Nue, désolée. Mais il perçut bientôt la rumeur d'une foule invisible: pas feutrés, murmures étouffés, froissements de tissus et de papiers. Don fit un pas hésitant dans la pièce vide; derrière lui, la porte se referma avec bruit.

- Ricky? dit-il, conscient que sa voix ne portait pas davantage que les murmures qui l'entouraient.

La pénombre s'épaissit, au point qu'il ne distinguait même plus les murs. Don eut alors l'impression de se trouver dans une pièce infiniment plus vaste-les murs et le plafond s'étaient écartés, le laissant dans un espace psychique dilaté dont il ne savait comment sortir. Une bouche glacée se pressa contre son oreille et dit- ou pensa- le mot " Bienvenue ". Il pivota vivement vers l'origine du son, tout en se disant un peu tardivement que la bouche, de même que la salutation, n'avait été qu'une pensée. Son poing ne rencontra que le vide.

Comme pour le punir espièglement, quelqu'un lui fit un croc-enjambe et il tomba sur les mains et les genoux, se faisant mal. Sous ses mains, il sentit un tapis, qui prit graduellement de la couleur-bleu foncé-et il se rendit compte qu'il avait retrouvé l'usage de ses yeux. En levant la tête, il vit un homme aux cheveux blancs, portant un blazer de la même couleur que le tapis, un pantalon de flanelle grise et des mocassins impeccablement cirés; le blazer dissimulait mal un petit ventre prospère. Avec un sourire amer, l'homme lui tendit une main secourable; derrière lui, Don devinait d'autres présences. Il l'avait d'ailleurs immédiatement reconnu.

- Vous avez eu un petit accident, Don? demanda l'homme. Tenez, laissez-moi vous aider. Voilà. Ravi que vous ayez pu venir. Nous vous attendions.

- Je sais qui vous êtes. Votre nom est Robert Mobley.

- Cela va sans dire. Et vous avez lu mes mémoires. Je trouve que vous avez été un peu dur pour mon style. Mais peu importe, mon garçon, peu importe. Inutile de vous excuser.

Don s'aperçut qu'il se trouvait dans une longue salle au plancher légèrement incliné se terminant par une petite scène. Il n'y avait apparemment pas de portes, et les murs d'une teinte claire indéfinissable se dressaient comme ceux d'une cathédrale, jusqu'à un plafond invisible où scintillaient de petites lumières. Sous ce faux ciel,

se trouvaient une cinquantaine de personnes, allant et venant doucement, formant de petits groupes comme lors d'une soirée.

A l'extrémité supérieure de la salle, où un petit bar avait été installé, Don aperçut Lewis Benedikt, vêtu d'une veste kaki, une bouteille de bière à la main. Il parlait avec un vieil homme en complet gris, aux joues creuses et aux yeux brillants à l'expression tragique, qui était probablement le Dr. John Jaffrey.

- Votre fils doit être là? hasarda Don.

- Shelby? Bien s^r. Tenez, le voilà.

Il fit un signe de tête à un grand adolescent, qui leur adressa un sourire.

- Nous sommes tous venus pour le spectacle, qui promet d'être très intéressant.

- Et vous m'attendiez.

- Et comment, Donald. Sans vous, tout ceci n'aurait pu être organisé.

- Je pars.

- Partir? Mais c'est impossible, mon ami ! Allons, laissez le spectacle suivre son cours; je crains d'ailleurs que vous n'ayez pas le choix. Vous aurez sans doute remarqué

qu'il n'y a pas de portes. Mais vous n'avez rien à craindre

- personne ne vous fera de mal ici. C'est un simple divertissement. Des ombres et des images, rien de plus.

- Allez au diable ! C'est s^orement elle qui a organisé

cette espèce de charade.

- Vous voulez sans doute parler d'Amy Monckton?

Ce n'est qu'une enfant, qu'allez-vous imaginer...

Don se dirigeait déjà vers le côté du théâtre.

- Cela ne sert à rien, cher ami, lui cria Mobley. Il faut que vous restiez avec nous jusqu'à la fin.

Don appuya ses mains sur le mur, conscient que tous les regards étaient fixés sur lui. Les murs étaient tendus d'une sorte de repo, mais sous le tissu, ils étaient durs et froids comme de l'acier. Il leva les yeux vers les lumières cligno-tantes, puis tapa sur le mur avec le plat de la main-aucun creux, aucune porte cachée, rien qu'une surface plane et égale.

La lumière faiblit-même les fausses étoiles perdirent leur éclat artificiel. Deux hommes le saisirent, l'un par un bras et l'autre par une épaule, et le forcèrent à faire face à

la scène, qui était éclairée par un unique projecteur, au centre duquel se trouvait un tréteau supportant des affiches. La première de celles-ci disait:

LES PRODUCTIONS RABBITFOOT-DE PEYSER

SONT FIERES DE

VOUS PR...SENTER

Une main apparut dans le cercle de lumière et ôta la première pancarte.

UNE R...ALISATION DE NOTRE BIENFAITRICE

Le rideau se leva, révélant un grand poste de télévision.

Don crut d'abord que l'écran était vide, puis commença à

distinguer des détails - le rouge d'une cheminée de briques, le blanc de la neige...

C'était une vue plongeante de Montgomery Street, apparemment prise d'un peu plus haut que le toit de la maison d'Anna Mostyn. Dès qu'il eut reconnu le cadre, les personnages se dessinèrent: Sears James, Ricky Hawthorne et lui-même se frayant un chemin dans la neige.

Ricky et lui avaient les yeux fixés sur leur but, tandis que Sears, comme pour donner un contraste voulu, regardait à

ses pieds. Il n'y avait pas de son, et Don ne se souvenait plus de leur conversation. Trois gros plans se succédèrent rapidement: les sourcils encro^otés de neige, ils ressemblaient à des soldats effectuant une opération de ratissage dans l'Arctique. Les traits de Ricky étaient particulièrement tirés; on sentait que sa bronchite le faisait souffrir.

Le plan suivant montrait Don lui-même passant le bras par le carreau cassé. Une autre caméra suivit les trois hommes dans la maison: la cuisine, le couloir, leur conci-liabule muet, Don et Ricky s'engageant dans l'escalier, Ricky montrant la tache de sang; sur le visage policé de Ricky, l'expression douloureuse que Don avait vue. Ils se séparèrent, et la caméra abandonna Don après qu'il eut ouvert la porte de la chambre d'Eva Galli.

Don regarda avec inquiétude Ricky gravir les marches, puis en une succession de plans rapides, s'arrêtant un instant sur le palier intermédiaire, arrivant au dernier étage, tournant la poignée d'une porte et pénétrant dans une pièce.

Ricky vu de face, par une caméra tapie dans la pièce comme un assaillant. Ricky respirant avec peine, la bouche ouverte, regardant avec des yeux exorbités la chambre de son cauchemar, qu'il reconnaissait visiblement. La caméra, ou la créature qu'elle représentait, s'avança lentement sur lui, et soudain, bondit en avant.

Deux mains enserrèrent le cou de Ricky, qui se débattit, essayant en vain de se dégager. Les mains se resserrèrent et Ricky commença à mourir-pas proprement, comme dans les émissions publicitaires que ce " film ", imitait, mais avec un réalisme de mauvais go^t, les yeux lar-moyants et tirant une langue sanguinolente. Ricky se cambrait désespérément, ses yeux et son nez coulaient, son visage virait du pourpre au noir.

Peter Barnes a dit qu'ils peuvent vous faire voir des choses, pensa Don, c'est ce qu'ils font maintenant, rien de plus.

Ricky Hawthorne mourut devant ses yeux, en couleurs et sur un écran de soixante-dix-huit centimètres.

Ricky se força à ouvrir la porte de la première chambre du dernier étage. Il aurait voulu être chez lui avec Stella.

Bien qu'ignorant le récit de Peter Barnes, elle avait été très ébranlée par la mort de Lewis.

C'est peut-être ici que tout ça finira, pensa-t-il en entrant dans la chambre.

Il dut se faire violence pour regarder. C'était bien la chambre de ses rêves, et elle semblait totalement imprégnée de l'atmosphère de détresse de la Chowder Society. Ici, ils avaient eu des sueurs froides et tremblé de peur; sur ce lit - matelas nu que couvrait maintenant une

unique couverture grise -ils s'étaient débattus en vain pour se libérer. Dans la prison de ce lit maudit, chacun d'eux avait attendu la mort. Ce lieu triste et gris et froid était le symbole de la mort.

Il se souvint que Sears allait bientôt descendre-s'il n'y était pas déjà-dans la cave. Mais il n'y trouverait pas de bête immonde, pas plus qu'il n'y avait de Ricky Hawthorne en sueur attaché à ce lit. Ses yeux firent lentement le tour de la pièce, examinant le moindre détail.

Il y avait une seule anomalie: un petit miroir accroché
au mur.

(Miroir, miroir sur le mur... qui d'entre eux a le plus peur ?)

(Pas moi, dit la petite poule rouge.)

Ricky contourna le lit pour aller vers le miroir. Placé

face à la fenêtre, il reflétait une section du ciel, sur un fond noir, des flocons blancs traversaient sa surface en biais pour disparaître lorsqu'ils atteignaient le bas du cadre.

Lorsque Ricky s'approcha, un souffle de vent lui caressa le visage. Il se pencha en avant et quelques flocons de neige vinrent se coller à sa joue.

Il commit l'erreur de regarder directement dans ce qu'il prenait maintenant, de façon confuse, pour une petite lucarne donnant sur l'extérieur.

Un visage apparut devant lui, un visage qu'il connaissait, à l'expression égarée. Il vit ensuite Elmer Scales avancer lourdement dans la neige, son fusil à la main. Comme la première apparition, le visage du fermier était éclaboussé

de sang; son visage aux oreilles décollées était totalement émacié, mais quelque chose dans son expression contraignit Ricky à penser il a vu quelque chose de beau-Elmer avait toujours cherché une vision de beauté; cette pensée ne dura qu'un instant, puis creva comme une bulle. Hurlant dans la tempête de neige, Elmer leva son fusil et tira sur une petite forme qui s'écroula dans une fontaine de sang...

Elmer et sa victime disparurent pour être remplacés par Lewis, vu de dos. Une femme nue se tenait devant lui, formant silencieusement des mots avec ses lèvres. Ricky put lire: Ecritures, puis lire les Ecritures

dans l'étang, Lewis ? Cette femme n'était pas vivante, elle n'était même pas belle, mais Ricky discerna les linéaments du désir dans le visage mort, et comprit qu'il voyait la femme de Lewis.

Il voulut se reculer pour fuir cette vision, mais s'aperçut qu'il était dans l'incapacité de bouger.

Au moment où la femme arriva assez près de Lewis pour le toucher, tous deux se fondirent en des formes imprécises, et à leur place apparut Peter Barnes accroupi dans la tempête-non, dans un b,iment, un b,iment que Ricky connaissait sans parvenir à l'identifier. Un coin familial de longue date, un tapis usé, un mur brun,tre formant une courbe, une applique diffusant une faible lumière... Un homme pareil à un loup se penchait vers le garçon terrorisé en lui souriant de ses dents blanches et proéminentes. Cette fois, l'image ne se brouilla pas miséri-cordieusement pour cacher la suite à Ricky: la créature se pencha vers Peter Barnes, le releva et, comme un lion tuant une gazelle, lui brisa le dos. Et comme un lion, elle enfonça ses dents dans sa chair et commença à se nourrir.

Sears James avait visité les pièces du rez-de-chaussée, sans rien trouver-de même, pensait-il, qu'ils n'allaient rien trouver dans le reste de la maison. Une valise vide...

pas de quoi mettre le nez dehors, par un temps pareil. Il regagna le couloir, entendit Don marcher dans une chambre du premier, et alla regarder la cuisine, qu'ils n'avaient fait que traverser. Des empreintes de pas mouillées, les leurs; sur une tablette poussiéreuse, un unique verre crasseux. Rien dans l'évier, rien dans les placards.

Sears frotta ses mains engourdis par le froid et reprit le couloir.

En haut, Don tapait maintenant sur les murs-sans doute cherchait-il un compartiment secret. Tous trois étaient encore en vie, et fouillaient la maison: cela prouvait bien qu'Eva était partie sans rien laisser derrière elle.

Il ouvrit la porte de la cave. Des marches en bois se perdaient dans une obscurité totale. Sears trouva l'interrupteur, et une ampoule s'alluma en haut de l'escalier, éclairant les marches, et, en bas, un sol de béton. C'était apparemment la seule lampe; les Robinson n'avaient pas aménagé le sous-sol.

Il descendit quelques marches et attendit que ses yeux se fussent accoutumés à la pénombre. Cela ressemblait à

n'importe quelle cave de Milburn: s'étendant sous toute la maison, avec une hauteur de deux mètres sous plafond, et des murs en parpaings grossièrement peints. A l'autre extrémité, une vieille chaudière dont l'ombre prolongée par de longs bras se fondait doucement dans l'obscurité.

Sur le côté, un long réservoir pour l'eau chaude et deux vieux éviers métalliques.

Sears sursauta en entendant un bruit au-dessus de lui; il avait bien plus peur qu'il ne voulait se l'avouer. Il prêta l'oreille, mais n'entendit rien d'autre: sans doute une porte qui avait claqué.

Descends jouer dans le noir, Sears.

Sears descendit une marche de plus et vit son ombre s'allonger démesurément sur le sol de béton. Allez, viens, Sears.

Il n'entendit même pas ces mots dans son esprit et ne vit pas davantage d'images, mais il avait reçu un ordre, et continua à avancer vers son ombre déformée.

Viens voir les jouets que je t'ai laissés.

En posant le pied sur le béton, il ressentit une vague de plaisir morbide qui ne venait pas de lui.

Sears se retourna brusquement, craignant que quelque chose ne le guette sous l'escalier en bois. La lumière passant entre les marches dessinait des raies sur le sol, mais l'endroit était vide. Il devait maintenant s'éloigner de la lumière et fouiller les recoins de la cave.

Il s'avança dans le noir, regrettant amèrement de ne pas avoir lui aussi pris un couteau.

- Oh mon Dieu, murmura-t-il soudain.

John Jaffrey était apparu à côté de la chaudière.

- Mon vieux Sears, dit-il d'une voix atone. Dieu merci, tu es là. Ils m'avaient dit que tu viendrais, mais je ne savais pas... je veux dire... (Il secoua la tête.) Tout ça est tellement confus.

- N'approche pas de moi, dit Sears.

- J'ai vu Milly, reprit John. Sais-tu qu'elle ne veut pas me laisser entrer

dans la maison ? Mais je l'ai prévenue.. . je veux dire que je lui ai demandé de vous mettre en garde, toi et les autres. Mais... mais je ne sais plus contre quoi.

Il leva son visage h,ve et tordit la bouche en un affreux sourire.

- Je suis allé là-bas. N'est-ce pas cela que Benny disait dans ton histoire? C'est exactement cela. Je suis là-bas, et maintenant Milly ne veut pas... pas m'ouvrir... oh...

Il porta la main à son front.

- Oh, Sears, c'est épouvantable. Ne peux-tu pas m'ai-

der ?

Incapable de dire un mot, Sears reculait lentement.

- S'il te plaît. C'est drôle. Se retrouver dans cette maison. Ils m'ont fait venir ici... pour t'attendre. Je t'en prie, Sears, aide-moi. Dieu merci, tu es là.

Jaffrey s'avança dans la lumière et Sears vit que son visage et ses mains tendues, ses pieds nus aussi, étaient couverts d'une fine poussière grise. Jaffrey tournait en rond, faisant de petits pas séniles; ses yeux aussi semblaient couverts d'un mélange de poussière et de larmes séchées - cela en disait plus long sur ce qu'il devait souffrir que ses mots creux et embrouillés, et Sears, qui se souvenait de ce que Peter Barnes avait dit au sujet de Lewis, finit par ressentir davantage de pitié que de peur.

- Oui, John, dit-il, et le Dr. Jaffrey, apparemment incapable de voir malgré la lumière venant de l'ampoule nue, se tourna vers le son de sa voix.

Sears s'avança pour toucher la main tendue de John Jaffrey. Au dernier instant, il ferma les yeux. Un picotement électrique traversa ses doigts et remonta jusqu'au coude. Lorsqu'il rouvrit les yeux, le Dr. Jaffrey avait disparu.

Sears eut un mouvement de recul et se cogna douloureusement contre l'escalier. Des jouets. Sears frotta automatiquement sa main contre son pardessus. Allait-il découvrir d'autres créatures hébétées et vacillantes, pareilles à John?

Non, ce n'était pas cela. Il ne mit pas longtemps à

découvrir la raison de ce pluriel. Il s'avança vers la chaudière et vit un tas de vieux vêtements contre le mur du fond. Une pile de chiffons et de chaussures, formant un monticule; cela lui rappela étrangement les cadavres des moutons sous la neige, dans le pré d'Elmer Scales. Il aurait voulu s'en aller; tout avait commencé à mal tourner ce jour-là, quand Ricky et lui frissonnaient sur la colline enneigée. Sears distingua une main flasque, une mèche de cheveux blonds. Il reconnut aussi l'une de ces hardes: le manteau de Christina Barnes. Un de ses pans recouvrait un autre corps aplati et comme vidé, et il enveloppait une coquille grise et vide se terminant par une chevelure blonde, qui était le cadavre de Christina Barnes.

Instinctivement, un cri lui échappa: le nom de ses deux amis. Sears réussit à se contrôler, gagna le bas des escaliers; et d'une voix forte, méthodiquement, sans fausse honte, il les appela, répétant inlassablement leurs noms.

-Alors, c'est vous qui les avez trouvés? dit Hardesty.

Vous avez l'air pas mal ébranlé, je dois dire.

Sears et Ricky étaient assis côte à côte sur un divan de la maison de John Jaffrey, et Don sur un fauteuil, juste à côté

d'eux. Le shérif, qui n'avait ôté ni son pardessus ni son chapeau, s'était accoudé à la cheminée et essayait de cacher la colère qui l'habitait. Les traces de ses chaussures mouillées, source d'irritation pour Milly Sheehan jusqu'à

ce que Hardesty lui dise de sortir, dessinaient un cercle sur le tapis, avec les empreintes des talons bien marquées.

- Vous aussi, lui fit observer Sears.

- Ouais, peut-être bien. J'ai jamais vu des cadavres dans cet état-là. Même Freddy Robinson n'était pas aussi terrible. Vous avez déjà vu des corps dans cet état, Sears?

Hein ?

Sears secoua la tête.

- Non, hein ? Personne n'a jamais vu ça. Et il va falloir que je les garde à la prison en attendant que la voiture de la morgue puisse venir. De

plus, je vais être obligé d'appeler Mrs. Hardie et Mr. Barnes pour les identifier, vous vous rendez compte? A moins que vous ne me rendiez ce service, Mr. James?

- C'est votre travail, Walt, dit Sears.

- Mon travail? Merde, alors! Mon travail, c'est de découvrir qui a fait ça- et vous, vous resterez à vous tourner les pouces. Vous les avez trouvés par hasard, je suppose ? Comme ça, en passant, vous vous êtes introduits dans cette maison? Vous faisiez sans doute une petite promenade dans le quartier, par ce beau temps? Et puis, vous avez soudain eu envie de faire un petit cambriolage ?

Cré nom, je devrais vous enfermer tous les trois avec eux, dans la même cellule. Sans oublier Lewis Benedikt, éven-tré comme il l'est, et ce négro de Souza et le petit Griffin qui est mort de froid parce que ses hippies de parents étaient trop avares pour chauffer sa chambre. Parfaitement, voilà ce que je devrais faire !

Incapable de cacher plus longtemps sa rage, Hardesty cracha dans la cheminée et donna un coup de pied dans les chenets.

- Bon Dieu, je vis dans cette foutue prison, moi ! Je devrais vraiment vous y traîner par la peau des fesses pour voir si vous vous y plaisez !

- Allons, Walt, dit Sears, calmez-vous.

- Bien s'r. Mais je vous le dis, si vous n'étiez pas deux vieux avocats centenaires avec des dentiers, je le ferais.

Vrai de vrai.

- Walt, dit Sears calmement, si vous cessiez un instant de nous insulter, nous pourrions vous dire qui a tué Jim Hardie et Mrs. Barnes. Ainsi que Lewis.

- Vraiment, vous allez me le dire ? Nom de nom ! Je ne serai peut-être pas obligé de sortir les tuyaux d'arrosage, après tout.

Comme les avocats gardaient le silence, Hardesty ajouta:

- Alors? Je suis toujours là.

- C'est la femme qui se fait appeler Anna Mostyn.

- Merveilleux. Superbe. J'adore. Anna Mostyn. D'accord. Anna Mostyn.

C'était sa maison, donc c'est elle.

Bravo, bien travaillé. Dites-moi plutôt ce qu'elle leur a fait, hein ? Elle leur a sucé le sang et la moelle, comme on gobe un oeuf ? Et qui les a tenus pendant ce temps-là, parce qu'aucune femme n'aurait été capable de maîtriser ce dingue de Hardie. Alors ?

- Elle a été aidée, dit Sears. Par un homme qui se fait appeler Gregory Bate ou Benton. Et maintenant, ne vous énervez pas, Walt, parce que c'est là que ça devient difficile. Bate est mort depuis près de cinquante ans, et Anna Mostyn...

Il se tut. Hardesty avait fermé les yeux et posé une main sur son front.

Ricky prit la relève :

- Dans un sens, shérif, vous aviez raison depuis le début. Vous vous souvenez, quand nous sommes allés voir les moutons d'Elmer, et que vous nous avez parlé des incidents similaires qui s'étaient produits dans les années soixante ?

Hardesty rouvrit ses yeux injectés de sang.

- C'est la même chose, dit Ricky. Du moins, nous pensons que c'est la même chose. Sauf qu'ici, ils s'attaquent à des hommes.

- C'est quoi, alors, cette Anna Mostyn ? demanda Hardesty, devenu rigide. Un fantôme ? Un vampire ?

- quelque chose dans ce genre, dit Sears. Pas exactement, mais ces mots font l'affaire.

- O' est-elle maintenant ?

- C'est pour cela que nous étions allés dans sa maison.

Pour voir si nous trouverions quelque chose.

- Et c'est là tout ce que vous allez me dire, hein ? Rien de plus ?

- Il n'y a rien de plus, dit Sears.

- Pour mentir, il n'y a pas moyen de battre un avocat centenaire ! (Hardesty cracha de nouveau dans la cheminée.) Soit. Je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais faire diffuser un avis de recherche pour essayer de retrouver cette Anna Mostyn. Et c'est tout. Vous pouvez continuer à

chasser le fantôme pendant tout l'hiver si ça vous amuse.

Je m'en fous. Vous êtes mabouls-complètement givrés, si vous voulez mon avis. Cette fois, ça y est, vous déraillez complètement. Et si jamais je mets mes pattes sur un foutu tueur qui boit de la bière et mange des hamburgers, et emmène ses gosses faire un tour en voiture le dimanche, je vous ferai appeler pour avoir le plaisir de vous rire au nez.

Et je veillerai à ce que toute la ville ne cesse jamais d'éclater de rire rien qu'en entendant vos noms. Vous m'avez compris?

- Ne criez pas tant, Walt, dit Sears. Je suis certain que nous avons tous compris ce que vous avez dit. Et nous comprenons aussi une dernière chose.

- Ah ouais? Et qu'est-ce que c'est?

- que vous avez peur, shérif. Mais vous êtes en bonne compagnie.

Conversation avec G

-Dis, G, tu es vraiment un marin?

- Mmm.

- Tu as vu un tas de pays?

- Oui.

- Comment ça se fait que tu restes si longtemps à

Milburn? T'as pas un bateau à regagner?

- Sortie à terre.

- Pourquoi tu n'as jamais envie de faire autre chose que d'aller au cinéma?

- Comme ça.

- En tout cas, j'aime bien être avec toi.

- Mmm.

- Pourquoi tu n'ôtes jamais tes lunettes de soleil?

- Comme ça.
- Un jour, je te les ôterai.
- Plus tard.
- Promis ?
- Promis.

Conversation avec Stella

que nous arrive-t-il, Ricky? qu'arrive-t-il à Milburn?

Une chose terrible. Je ne peux pas t'en parler maintenant. Il sera temps de le faire lorsque tout cela sera fini.

- Tu me fais peur.
- J'ai peur, moi aussi.
- Alors, j'ai peur parce que tu as peur.

Ils restèrent un moment enlacés, sans se parler.

- Tu sais ce qui a tué Lewis, n'est-ce pas?
 - Je crois, OUI.
 - Je me suis aperçue d'un fait surprenant. Il m'arrive d'être l,che. Alors, ne me le dis pas, s'il te plaît. Je sais que c'est moi qui te l'ai demandé, mais ne me dis rien. Je veux seulement savoir que cela finira.
 - Sears et moi allons y mettre fin. Avec l'aide du jeune Wanderley.
 - Il peut vous aider, lui?
 - Il l'a déjà fait.
 - Si seulement cette terrible neige pouvait s'arrêter.
 - Oui. Mais elle ne s'arrêtera pas.
 - Ricky, je t'ai vraiment rendu très malheureux?
- Elle se souleva sur un coude pour le regarder.
- S°rement davantage que la plupart des femmes ne l'auraient fait.

Mais j'ai rarement désiré d'autres femmes.

- Je regrette vraiment d'avoir dû te faire souffrir.

Aucun homme n'a jamais été aussi important pour moi, Ricky. Malgré mes aventures. Tu sais que tout cela est terminé, n'est-ce pas?

- Je m'en doutais.

- C'était un type effroyable. Il était dans ma voiture, et je me suis soudain rendu compte à quel point tu valais mieux que lui. Et je l'ai fait descendre.

Elle sourit.

- Il s'est mis à crier. Il paraît que je suis une garce.

- Parfois, tu l'es vraiment.

- Parfois. Et sais-tu, il a dû trouver le corps de Lewis peu après cela.

- Ah bon. Je m'étais demandé ce qu'il fabriquait dans ce bois.

Silence. Ricky tenait Stella par une épaule, conscient de la proximité de son profil sans .ge. Si elle avait été moins belle, l'aurait-il supportée aussi longtemps? Spéculation absurde: si elle n'avait pas été aussi belle, elle n'aurait pas été Stella.

- Dis-moi, trésor, dit-elle dans un souffle. qui était cette autre femme dont tu étais amoureux?

Ricky éclata de rire, et, pendant un moment tout au moins, ils furent heureux.

Journées immobiles: Milburn ensevelie sous la neige.

Les garagistes laissaient le téléphone décroché, sachant qu'ils n'arrivaient même pas à débayer les allées de leurs clients réguliers. Une bouteille dans chacune des profondes poches de son pardessus, Omar Norris cabossait deux fois plus de voitures que son quota habituel- il travaillait double, passant souvent le chasse-neige deux ou trois fois par jour dans la même rue; en regagnant le garage municipal le soir, il était parfois tellement soûl qu'il s'écroulait sur la couchette du gardien au lieu de rentrer chez lui A l'imprimerie de l'Urbanite, les piles de journaux s'accumulaient, faute de pouvoir les livrer Ned Rowles finit par fermer le journal pour une semaine et renvoya tous

les collaborateurs chez eux avec une prime de fin d'année .

- Par ce temps, leur dit-il, il ne se passera rien de nouveau, sinon la neige qui continue. Rentrez bien et passez un joyeux Noël.

Pourtant, même dans une ville paralysée, il se passe des choses. Des dizaines de voitures quittèrent la route et restèrent pendant de longs jours ensevelies sous les congères. Walter Barnes passait ses journées dans le salon-télévision, un verre toujours plein à la main, à

regarder une interminable succession de jeux télévisés-muets, car il avait coupé le son. Peter s'occupait des repas.

- Je suis capable de comprendre bien des choses, disait-il à son fils, mais vraiment pas ça.

Et il continuait à boire, méthodiquement. Vendredi soir, Clark Mulligan mit la première bobine de La Nuit des morts-vivants dans le projecteur en prévision de la matinée du samedi, ferma toutes les lumières, soupira en voyant la serrure brisée de la sortie de secours, décida une fois de plus de ne pas s'en préoccuper et sortit dans le blizzard, pour découvrir le corps de Penny Draeger, déjà à moitié

enseveli sous la neige, à côté d'une voiture abandonnée. Il la gifla, frictionna ses poignets, mais rien ne pouvait la réveiller ni changer l'expression de son visage - G lui avait enfin permis de retirer ses lunettes noires.

Et Elmer Scales finit par rencontrer l'homme de Mars.

Cela se passa la veille de Noël, mais pour Elmer, cette date n'avait pas de signification particulière. Depuis des semaines, il vaquait à ses diverses corvées avec une rage aveugle, talochant ses gosses s'ils approchaient trop, et laissant sa femme s'occuper des préparatifs de Noël-elle avait acheté les cadeaux; elle avait installé et orné le sapin, ne comptant plus sur Elmer jusqu'au jour où il réaliserait que ce qu'il guettait toutes les nuits n'existait pas. La veille de Noël, donc, Mrs. Scales et les enfants se couchèrent tôt, laissant Elmer assis avec le fusil sur ses genoux, un crayon et du papier à portée de la main.

Le fauteuil d'Elmer faisait face à la baie vitrée; une fois la lumière éteinte, il pouvait voir jusqu'à la grange. Sauf les endroits qu'il avait dégagés à la pelle, il y avait un mètre de neige: suffisamment pour ralentir la créature qui en voulait à son bétail, si elle revenait. Elmer n'avait pas besoin de lumière pour griffonner les pensées qui lui

passaient par l'esprit. Il n'avait même plus besoin de regarder le papier: il était capable d'écrire sans cesser de regarder par la fenêtre.

il savait que ces lignes n'étaient pas de la poésie, qu'elles ne menaient à rien et ne voulaient rien dire, mais il fallait qu'il les note parce qu'elles lui venaient à l'esprit. Parfois, d'autres phrases venaient s'y ajouter, des fragments d'une conversation entre un inconnu et son père, et cela aussi, il en prenait note: Est-ce que nous pouvons emprunter ta voiture, Warren? On te la ramène bientôt, c'est promis.

Très bientôt. On a quelque chose d'urgent à faire.

Certains soirs, il lui semblait que son père était avec lui dans la pièce obscure, lui parlant de façon confuse des vieux chevaux de labour qu'il avait fini par remplacer par un tracteur, essayant de lui expliquer que c'était de bons chevaux, il faut s'occuper d'eux mon garçon, ils nous ont rendu bien des services, et tes cinq gosses, je suis sûr qu'ils s'amuseront bien avec de braves chevaux comme ceux-là

(des chevaux morts depuis vingt-cinq ans!) et essayant aussi de lui parler de cette voiture. Méfie-toi de ces deux avocats, fiston, ils m'ont cassé la voiture et l'ont perdue dans un marais où je ne sais où, m'ont remboursé cash, sûr, mais on ne peut pas se fier à des gars comme ça, même si leurs papas ont des millions - sa vieille voix grinçant à ses oreilles, juste comme du temps de son vivant. Elmer notait tout cela, le mélangeant à la poésie qui n'était pas de la poésie.

Et il vit une forme s'avancer vers la fenêtre, glissant dans la neige et dans la nuit avec des yeux phosphorescents.

Elmer laissa tomber le crayon et leva son arme, et faillit bien décharger les deux canons à travers la vitre avant de se rendre compte que la créature ne s'enfuyait pas-au contraire, elle savait qu'il était là et venait vers lui.

Elmer repoussa le fauteuil et se leva. Il tâtait ses poches pour s'assurer qu'il avait d'autres cartouches, puis leva le fusil, attendant que la créature fût assez près pour qu'il pût voir ce que c'était réellement.

Il commençait à avoir des doutes. Si elle savait qu'il était là, prêt à la mettre en miettes avec son arme, pourquoi ne s'enfuyait-elle pas? Il arma son fusil. La chose suivait l'allée, entre deux murs de neige. Elmer se rendit compte qu'elle était bien plus petite que ce qu'il avait vu la première fois.

Elle quitta l'allée traversa la neige profonde pour venir coller son

visage à la vitre, et Elmer vit que c'était un enfant.

Paralysé de surprise, Elmer abaissa le fusil. Il ne pouvait pas tirer sur un enfant. Le visage le fixait avec une expression suppliante, qui semblait incarner toutes les misères humaines. Ses yeux jaunes le suppliaient de sortir, de venir à son aide.

Elmer se dirigea vers la porte; derrière lui, il entendit la voix de son père. Il s'arrêta un instant, la main sur la poignée, puis, tenant toujours le fusil de l'autre main, il ouvrit la porte.

Une rafale d'air glacé chargé de neige poudreuse l'accueillit. L'enfant était dans l'allée, la tête tournée de côté.

" Merci, Mr. Scales ", dit une voix. Elmer tourna vivement la tête et vit un grand homme debout sur le haut mur de neige, à sa gauche. Bien en équilibre sur la neige, léger comme une plume, il regardait le fermier avec un sourire bienveillant. Son visage était ivoire et dans ses yeux vibrant d'énergie accumulée chatoyaient -ce fut du moins ce qu'il sembla à Elmer-cent nuances d'or.

C'était le plus bel homme qu'Elmer eût jamais vu, et il savait qu'il ne le tuerait jamais, même s'il restait dix ans devant lui avec un fusil chargé entre les mains.

- Vous... je... euh..., articula Elmer.

- Précisément, Mr. Scales, dit le bel homme en descendant sans effort du haut banc de neige.

Lorsqu'il arriva face à Elmer, ses yeux semblaient scintiller de sagesse.

- Vous n'êtes pas un Martien, dit Elmer, qui ne sentait même plus le froid.

- Evidemment pas, Elmer. Je fais partie de toi. Tu le vois bien, n'est-ce pas?

Elmer hocha affirmativement la tête.

La chose qui était si belle posa une main sur l'épaule d'Elmer.

- Je suis venu te parler de ta famille. Tu aimerais venir avec nous, n'est-ce pas, Elmer?

Elmer inclina de nouveau la tête.

- Dans ce cas, tu devras t'occuper de quelques détails préalables. Ces temps-ci, tu es assez... encombré? Tu ne peux imaginer le mal que te font ceux qui t'entourent, Elmer. Il faudra, je crains, que tu apprennes certains faits les concernant.

- Dites-moi, murmura Elmer.

- Avec plaisir. Et ensuite, tu sauras ce qui te reste à

faire ?

Elmer fit battre ses paupières à deux reprises.

Cette même veille de Noël, quelques heures plus tard, Walt Hardesty se réveilla dans son bureau et remarqua qu'il y avait une tache de plus sur le large bord de son chapeau-en dormant, la tête sur son bureau, il avait renversé son verre, dans lequel il restait un fond de bourbon. " quels cons, " dit-il, pensant à ses assistants avant de se souvenir que lesdits assistants étaient partis depuis des heures et n'allaient pas revenir avant deux jours. Il redressa le verre et regarda, en clignant des yeux, son bureau, où régnait le plus grand désordre. La lumière lui faisait mal, bien qu'inhabituellement pâle, et légèrement rosée, comme en ce matin de printemps au Kansas, il y avait quarante ans. Hardesty toussa et se frotta les yeux, se sentant un peu comme ce personnage d'une vieille histoire qui alla se coucher un soir et se réveilla avec des cheveux blancs et une longue barbe, quelque chose comme cent ans plus tard. " Rip van Foututemps, " marmonna-t-il, avant de passer une bonne minute à s'éclaircir la gorge. Ensuite, il frotta le bord de son chapeau avec sa manche, mais la tache, bien qu'encore humide, refusa de partir. Oh puis zut, se dit-il, et il se mit à sucer la tache, aspirant, mêlés à sa salive, des brins de tissu, de la poussière et un infime reste de bourbon, mêlés au goût désagréable du feutre mouillé.

Hardesty alla se rincer la bouche au lavabo, et se regarda dans le miroir. Rip van Fichtre, oui, le célèbre suceur de chapeaux, dont l'image ne lui procurait plus aucun plaisir; il allait se détourner lorsqu'il s'aperçut que, derrière lui et sur sa gauche, la porte menant aux cellules était grande ouverte.

C'était impossible. Il ne déverrouillait cette porte que quand Leon Churchill ou un des autres assistants amenait un nouveau corps attendant d'être transporté à la morgue

-le dernier avait été celui de Penny Draeger, ses longs cheveux noirs et soyeux tout maculés de boue et de neige.

Hardesty avait un peu perdu la notion du temps depuis la découverte des corps de Jim Hardie et de Mrs. Barnes, et depuis que la neige avait redoublé, mais il pensait qu'il y avait au moins deux jours qu'on avait amené Penny Draeger - et depuis, la porte était restée verrouillée.

Pourtant, elle était ouverte-grande ouverte-comme si l'un des cadavres avait été faire un petit tour, l'avait vu endormi dans son bureau, et avait regagné sa cellule et son drap. . .

Il contourna son bureau, passa devant les classeurs, et, arrivé à la porte, la fit songeusement jouer sur ses gonds, puis fit quelques pas dans le couloir menant aux cellules.

La deuxième porte-une lourde porte métallique, qu'il n'avait pas davantage touchée depuis l'arrivée du corps de Penny Draeger-était elle aussi ouverte.

- Bon Dieu! s'exclama Hardesty.

Ses assistants avaient des clefs ouvrant la première porte, mais lui seul possédait la clef de celle-ci, et il y avait au moins deux jours qu'il ne s'en était approché. Il prit la grosse clef, qu'il portait accrochée à la ceinture, à côté de son pistolet, l'inséra dans la serrure et fit jouer le mécanisme du verrou. Il regarda un moment la serrure, s'atten-

dant presque à la voir se rouvrir toute seule, puis tira lentement la porte, comme s'il avait peur de voir les cellules.

Il se souvint de l'histoire de fous que Sears James et Ricky Hawthorne avaient essayé de lui faire avaler-une histoire qui sortait tout droit des films d'épouvante de Clark Mulligan. Un écran de fumée pour cacher ce qu'ils savaient réellement, des balivernes incroyables... S'ils avaient été plus jeunes, il leur aurait fait voir!

Ils cachaient quelque chose, ils se moquaient de lui. Si seulement ce n'étaient pas des avocats...

Hardesty entendit un bruit venir des cellules.

Il ouvrit la porte d'un geste décidé et entra dans l'étroit couloir cimenté passant entre les cellules. Même ici, la faible lumière semblait avoir cette couleur gris-rosé. Les cadavres étaient alignés sous leurs draps, comme des momies dans un musée. Il était impossible-impossible

- qu'il eût entendu un bruit; un craquement dans la maçonnerie, peut-être.

Il se rendit compte qu'il avait peur, et se maudit pour cela. Il ne savait même plus qui c'était; il y en avait tellement, sous leurs draps blancs... mais dans la première cellule de droite, il était certain que c'était Jim Hardie et Mrs. Barnes, et ceux-là ne risquaient certainement pas de faire du bruit.

Il regarda à travers les barreaux de la cellule. Les deux corps blancs et immobiles étaient allongés sur le sol de ciment, à côté de la couchette. Rien d'anormal. Eh, un instant, se dit-il, essayant de se souvenir du jour où il les avait mis dans la cellule. N'avait-il pas allongé Mrs. Barnes sur la couchette ? Il en était presque certain. . . Il les regarda de plus près. Eh, doucement, qu'est-ce que c'est que ça, se dit-il, se mettant à transpirer, bien que la petite prison fût glaciale. Sur la couchette, se trouvait un petit paquet blanc qui ne pouvait être que le bébé des Griffin, mort de froid dans son berceau. " Doucement, dit-il, ne nous affolons pas. C'est impossible, ça ne peut pas être vrai. " Il avait mis le petit Griffin avec de Souza, dans une cellule située de l'autre côté du couloir.

Il aurait voulu refermer ces satanées portes derrière lui et ouvrir une nouvelle bouteille - décamper d'ici en vitesse; pourtant, il ouvrit la porte de la cellule et entra. Il devait y avoir une explication: un de ses assistants était revenu et avait disposé les corps autrement, pour faire de la place... mais c'était impossible, ils ne venaient jamais ici sans lui... il vit la chevelure blonde de Christina Barnes dépasser du drap. Un instant auparavant, elle était complètement cachée.

Il sortit à reculons, incapable de supporter plus longtemps la proximité de Christina Barnes. Arrivé à la porte, il tourna la tête pour jeter un coup d'oeil sur les autres cadavres. Tout paraissait subtilement différent, comme si chaque corps avait bougé de quelques centimètres, s'était tourné de côté ou avait croisé les jambes pendant qu'il ne regardait pas. Il se tenait immobile à l'entrée de la cellule, avec la sensation désagréable de tourner le dos à tous ces morts, mais il était incapable de détacher son regard de Christina Barnes. Il avait l'impression que ses cheveux se voyaient de plus en plus.

Lorsqu'il regarda de nouveau la petite forme allongée sur la couchette, il sentit son estomac lui remonter à la gorge. Comme si le bébé mort avait commencé à s'extirper du drap dans lequel il était enveloppé, le sommet de son crâne rond et lisse apparaissait par une ouverture du linge, dans une grotesque parodie de la naissance.

Hardesty fit un bond en arrière et se retrouva dans le sombre couloir. Bien qu'il ne pût pas les voir, il avait la sensation terrifiante que tous les corps s'étaient mis à

bouger, et que s'il restait ici une seconde de plus, ils allaient s'orienter vers lui comme des aiguilles attirées par un aimant.

D'une des cellules se trouvant au fond du couloir, une de celles qui étaient encore vides, vint un son grinçant, un gloussement ou un rire peut-être, sec et sans voix. Cette gaieté désincarnée se déploya dans son esprit, davantage une pensée qu'un son. Hardesty recula dans le couloir, les jambes en coton, et heurta le bord de la porte métallique; il fit alors volte-face et la claqua derrière lui.

Les enregistrements d'Edward Appuyé contre la fenêtre, Don regardait anxieusement l'étendue de Haven Lane-ils auraient dû arriver depuis au moins un quart d'heure. Evidemment, si Sears avait insisté pour conduire, il était impossible de dire combien de temps ils allaient mettre depuis la maison de Ricky. Se traînant à dix ou quinze kilomètres à l'heure, risquant une collision à chaque croisement et à chaque feu... Au moins, à cette allure ils ne risquaient pas de se tuer. Ils pouvaient toutefois se trouver isolés, loin de la sécurité, d'ailleurs relative, de la maison de Ricky ou de celle de son oncle. Si leur voiture était bloquée par la neige, et qu'ils se trouvaient dans les rues, à pied, Gregory pourrait en profiter...

Don se détourna de la fenêtre et dit à Peter Barnes:

- Tu veux un café?

-Non, ça va. Tu les vois venir?

-Pas encore. Mais ils vont arriver.

- C'est une nuit terrible. Il n'a jamais fait aussi mauvais.

- Je suis sûr qu'ils ne vont pas tarder. ça n'a pas ennuyé ton père que tu sortes la veille de Noël?

- Non, dit Peter d'une petite voix malheureuse. Il .. oh, il pleure sans doute la mort de sa femme. Il ne m'a même pas demandé où j'allais.

Peter se contrôlait, maintenant, mais Don sentit que les larmes n'étaient pas loin.

Don se pencha de nouveau vers la fenêtre, s'appuyant contre une vitre

glacée.

- Attends... je vois quelque chose venir.

Peter le rejoignit à la fenêtre.

- Oui, ils ralentissent. C'est eux.

- Mr. James habite maintenant chez Mr. Hawthorne ?

- C'était leur idée. On se sent tous plus en sécurité

comme ça.

Il regarda Sears et Ricky descendre de voiture et monter l'allée enneigée en prenant garde de ne pas glisser.

- Je voulais te dire..., commença Peter derrière lui, et Don se retourna vers le grand adolescent. Je suis vraiment content que tu sois là.

- Si nous réussissons à détruire ces créatures avant qu'elles ne nous tuent, ce sera en grande partie grâce à toi, Peter.

- Nous y arriverons, dit Peter calmement, et Don alla ouvrir, conscient que chacun d'eux était rasséréné par la présence de l'autre.

- Entrez, entrez, dit-il aux deux vieux avocats. Peter est déjà là. Comment va votre rhume, Ricky?

Ricky Hawthorne hocha la tête:

- Toujours pareil, Don. Vous vouliez nous faire écouter quelque chose?

- Oui, c'est dans les bandes magnétiques de mon oncle. Attendez, donnez-moi vos pardessus.

Un instant plus tard, il les précédait vers le bureau.

- J'ai eu beaucoup de mal à trouver ce que je cherchais. Mon oncle ne marquait jamais les boîtes dans lesquelles il conservait les bandes. Cela explique le désordre.

Il ouvrit la porte et les laissa passer. Le plancher était jonché de cartons vides et de bobines. Il y en avait également sur la table de travail.

Sears s'installa dans un fauteuil après avoir repoussé les cartons qui

encombraient le siège. Ricky et Peter prirent place sur des chaises pliantes, dos à la bibliothèque.

Don alla s'asseoir derrière la table.

- Mon oncle avait sans doute un système de classement, mais je n'ai pas réussi à en découvrir la nature. Il a fallu que je passe tout en revue pour trouver les bandes consacrées à Ann-Veronica Moore... Si j'étais un écrivain à sensation, j'aurais de quoi écrire pour le restant de mes jours. Mon oncle a recueilli davantage de confidences salées que Woodward et Bernstein.

- En tout cas, vous les avez trouvées, dit Sears en allongeant délibérément les jambes pour repousser une pile de cartons. Et vous voulez nous faire écouter quelque chose. Allons-y.

- Il y a à boire sur la table, dit Don. Servez-vous, vous en aurez besoin.

Pendant que Sears et Ricky se servaient en whisky et que Peter prenait un Coca-Cola, Don leur décrivit la technique d'enregistrement de son oncle:

- Il laissait tout le temps le magnétophone branché-il voulait enregistrer tout ce que disait son sujet. Non seulement pendant les séances de travail à proprement parler, mais aussi pendant les repas, en regardant la télé, etc. Il arrivait donc que le sujet se retrouve seul avec l'appareil en marche. En ce qui concerne miss Moore, ce sont ces moments-là qui nous intéressent.

Don fit pivoter son siège et brancha l'ampli du magnétophone placé derrière lui.

- «a doit commencer à peu près au bon endroit. Vous verrez, je n'aurai pas besoin de vous dire quand ça y sera.

Il appuya sur le bouton " play ", et la voix d'Edward Wanderley surgit des grosses enceintes placées derrière le bureau:

- Ils vous battaient parce que vous dépensiez trop d'argent pour vos cours de théâtre?

- Oh, ils me battaient parce que j'existais, répondit une voix de jeune fille.

- quand vous y repensez maintenant, quel effet cela vous fait-il?

Un moment de silence, puis:

- Est-ce que je pourrais avoir quelque chose à boire ?

«a m'est un peu pénible de parler de cela.

- Je vous comprends. A boire? Un Campari-soda?

- Vous vous en êtes souvenu. Ce sera parfait.

- Je reviens dans un instant.

Bruits d'une chaise que l'on bouge, pas, porte qui s'ouvre et se referme, puis un moment de silence.

Don regarda Sears et Ricky du coin de l'oeil: ils avaient les yeux fixés sur la bande magnétique qui défilait lentement dans l'appareil. " Mes vieux amis m'écoutent-ils? "

C'était une autre voix, plus m^ore, plus sèche. " Cela me fait plaisir de vous saluer tous. "

- C'est Eva, murmura Sears. C'est la voix d'Eva Galli.

Son expression ne dénotait toutefois pas de la peur, mais de la colère. A regarder Ricky Hawthorne, on aurait pu croire que son rhume venait brusquement de s'aggraver.

" Lors de notre dernière rencontre, nous nous étions séparés dans des circonstances tellement déplaisantes que je tiens à vous dire que je me souviens parfaitement de vous. Vous, cher Ricky, et vous Sears - quel homme imposant vous êtes devenu ! Et vous aussi, beau Lewis.

que vous avez de la chance de pouvoir m'écouter aujourd'hui ! Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui serait arrivé si vous aviez répondu à l'appel de cette petite fille, au lieu de laisser votre femme aller dans sa chambre? Et vous, pauvre et laid John - permettez-moi de vous remercier à l'avance pour cette merveilleuse soirée. Je m'amuserai énormément à votre soirée, John, et je vous laisserai même un cadeau avant de partir-signe avant-coureur des cadeaux que je compte bien vous faire à

tous... "

Don arrêta l'appareil et ôta la bobine.

- Ne dites rien, attendez d'avoir écouté le suivant.

Il inséra une autre bobine et la fit défiler jusqu'à un numéro qu'il avait noté sur un carnet, puis remit sur

" play ".

Edward Wanderley:

- Voulez-vous que nous arrêtions un moment? C'est bientôt l'heure du déjeuner, je peux nous préparer quelque chose.

- Avec plaisir. Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais jeter un coup d'oeil sur vos livres en attendant que ce soit prêt.

Lorsque Edward eut quitté la pièce, la voix d'Eva Galli se fit de nouveau entendre:

" Bonjour, mes vieux amis. Un jeune ami est-il venu se joindre à vous?
"

- Pas toi, Peter, interjeta Don. Elle veut parler de moi.

" Don Wanderley est-il là? poursuivit la voix. Je me réjouis de te revoir bientôt, Don. Je n'y manquerai pas, tu sais. Je rendrai visite à chacun d'entre vous pour le remercier en personne de la façon dont vous m'avez traitée. J'espère que vous êtes impatients de connaître les choses extraordinaires que je vous réserve. " Elle s'interrompt un instant, puis continua en espaçant bien ses phrases:

" Je vous emmènerai dans des lieux que vous n'avez jamais visités.

" Et je verrai la vie s'écouler de vos corps.

" Et je vous verrai mourir comme des insectes. Des insectes. "

Don arrêta l'appareil.

- Je voudrais vous passer un dernier extrait, mais vous comprenez pourquoi je tenais à vous les faire écouter.

Ricky paraissait fort ébranlé.

- Elle savait. Elle savait que nous allions nous réunir ici, pour écouter ses... ses menaces.

- Mais elle a aussi parlé à Lewis et à John, fit remarquer Sears. C'est assez curieux, ne trouvez-vous pas?

- Exactement. Vous voyez ce que cela signifie. Elle est capable de faire de bonnes déductions, mais ne sait pas prédire l'avenir. Elle escomptait que vous écouteriez ces enregistrements peu après le décès de mon oncle. Et elle vous aurait laissés mijoter pendant un an, en attendant de célébrer l'anniversaire de la mort d'Edward en tuant John Jaffrey. Il est évident qu'elle pensait que vous m'écrieriez et que je viendrais prendre possession de la maison. Ma venue ici a toujours figuré dans ses projets.

- Même sans cela, ce fut assez pénible, fit observer Ricky .

- Elle était probablement à l'origine de vos cauchemars. En tout cas, elle nous voulait tous réunis ici, pour nous cueillir un à un. Je vous fais donc entendre le troisième et dernier passage.

Il changea de nouveau de bobine et remit le magnétophone en marche.

Une voix de femme à l'accent traînant du Sud se fit entendre.

" Don. Nous avons passé des mois merveilleux ensemble, n'est-ce pas. Nous nous aimions, n'est-ce pas, Don? Je ne voulais pas te quitter - réellement, j'étais désespérée en quittant Berkeley. Te souviens-tu de l'odeur du feu de feuilles mortes, quand tu m'as raccompagnée chez moi, et du chien qui aboyait au loin ? C'était tellement beau, Don. Et ce que tu en as fait était merveilleux, aussi !

J'étais si fière de toi. Tu ne cessais de réfléchir à moi et tu étais si près de la vérité. Je voulais que tu comprennes. Je voulais que tu voies tout et que ton esprit s'ouvre à toutes les possibilités que nous représentons - que tu comprennes ce qui se cachait derrière ces histoires de Tasker Martin et de l'X.X.X... "

Don coupa le son.

- C'était Alma Mobley. Je ne pense pas qu'il soit utile que vous entendiez la suite.

- qu'essaie-t-elle de faire, au juste? demanda Peter Barnes.

- Elle veut nous convaincre de son omnipotence.

Nous paralyser de peur pour que nous nous avouions vaincus. Mais... mais ces enregistrements prouvent précisément qu'elle n'est pas omnipotente. Elle commet des erreurs. Et ses vampires en commettent aussi. Ils peuvent donc être vaincus.

-Il se peut, mais vous n'êtes pas un héros, et ceci n'est pas le grand jeu, dit Sears. Je rentre chez moi. Ou, plus précisément, chez Ricky. A moins que vous n'ayez d'autres fantômes à nous faire écouter?

A la surprise générale, ce fut Peter qui lui répondit:

- Excusez-moi, Mr. James, mais je pense que vous vous trompez. C'est le grand jeu-le terme est stupide, et je sais pourquoi vous l'avez utilisé -mais nous débarrasser de ces horribles choses est ce que nous aurons fait de plus important dans notre vie. Je suis heureux que nous ayons découvert qu'elles peuvent se tromper. Et je ne pense pas qu'il faille être sarcastique à ce sujet. Vous n'agiriez pas ainsi si vous les aviez vues-si vous les aviez vues tuer quelqu'un.

Don attendit avec résignation la réplique fracassante de l'avocat, mais Sears vida calmement son verre et se pencha amicalement vers Peter:

- Vous oubliez que je les ai vues. Je connaissais Eva Galli, et je l'ai vue se redresser alors qu'elle était morte. Et je connais la bête qui a tué votre mère, ainsi que son pathétique petit frère -celui qui vous tenait pour vous obliger à regarder. quand je n'étais encore qu'une sorte d'écolier plutôt retardé, j'avais voulu le sauver de Gregory, exactement comme vous avez d° essayer de sauver votre mère-et comme vous, j'ai échoué. Et comme vous, je suis moralement choqué d'entendre la voix de cette créature, sous ses divers déguisements. Je suis outré d'entendre cette voix vaniteuse nous accabler de sarcasmes, après tout ce qu'elle a fait. C'est inqualifiable. Je voulais surtout dire, je pense, qu'une action spécifique me mettrait davantage à mon aise. (Sears se leva.) Je suis un vieil homme, et j'ai l'habitude de m'exprimer comme il me plaît. Je crains qu'il ne m'arrive parfois d'être fort impoli.

(Il sourit à Peter.) Cela peut sans doute être choquant.

Mais j'espère que vous vivrez assez longtemps pour découvrir combien c'est agréable.

Si jamais j'ai besoin d'un avocat, pensa Don, c'est lui que je veux.

Peter semblait lui aussi avoir été sensible au discours du vieil homme. Il lui rendit son sourire, et dit:

- Je me demande si j'aurai autant de style que vous.

Ainsi donc, songea Don lorsque tous furent partis, ces voix enregistrées avaient manqué leur but: après les avoir écoutées, ils étaient tous quatre plus unis que jamais.

Même Peter et Sears étaient parvenus à se rapprocher.

Don retourna vers le magnétophone: Alma Mobley était là, prisonnière de quelques mètres de film plastique ambré.

Après une brève hésitation, il appuya sur le bouton. La voix soyeuse et ensoleillée poursuivit son monologue:

" ... ou d'Alan McKechnie et toutes les autres histoires qui me servaient à te cacher la vérité. Réellement, je voulais que tu la voies par toi-même: ton intuition était bien supérieure à celle de tous les autres. Même Florence de Peyser en fut intriguée. Mais à quoi cela aurait-il servi ?

Comme ta "Rachel Varney", nous vivons depuis les temps où ton continent était une vaste forêt abritant quelques feux la nuit, et où les Américains se vêtaient de plumes et de peaux de bêtes; mais déjà, nos deux espèces se haïssaient. En surface, vous êtes si débonnaires et suffisants, mais au fond de vous, vous êtes tellement névrosés et angoissés. Mais nous vous abhorrons surtout parce que nous vous trouvons terriblement ennuyeux. Nous aurions pu empoisonner votre civilisation depuis des millénaires, mais nous nous sommes volontairement tenus à l'écart, ne provoquant que des catastrophes et des paniques localisées. Nous préférons vivre dans vos rêves et dans votre imagination, car c'est uniquement là que vous devenez intéressants.

" Tu commettrais une grave erreur en nous sous estimant, Don. Peut-on vaincre un nuage, un rêve, un poème? Tu es prisonnier de ton imagination humaine; lorsque tu nous cherches, tu devrais toujours regarder dans les lieux de ton imagination. Dans les lieux de tes rêves.

Toutefois, en dépit de cet aspect imaginaire, onirique, nous sommes implacablement réels, aussi réels que des balles et des couteaux-ne sont-ils pas eux aussi des outils de l'imagination ? Et si nous voulons vous faire peur, c'est jusqu'à vous en faire mourir. Car tu vas mourir, Donald.

D'abord ton oncle, puis le docteur, puis Lewis. Et ensuite, Sears, et

après lui, Ricky. Et enfin, toi, et ceux à l'aide desquels tu auras pu faire appel. En fait, Donald, tu es d'ores et déjà mort. Terminé. Et tout Milburn sera liquidé

avec toi. Je vais mettre Milburn en pièces, Donald. Mes amis et moi allons arracher son ,me à cette pathétique petite ville, et broyer ses os dénudés entre nos dents. " La voix se tut, cédant la place à un silence chuintant.

Don arrêta la machine, en retira la bande et la fourra dans une boîte. Vingt minutes plus tard, il avait remis toutes les bobines dans leurs cartons. Il empila ces derniers et les porta jusqu'au living. Il jeta méthodiquement tous les enregistrements de son oncle dans la cheminée, o' ils fumèrent, se gondolèrent, puèrent, fondirent et finirent par n'être plus que des cloques noir,tres collées aux b°ches. Si Alma pouvait me voir, pensa-t-il, elle éclaterait de rire.

Tu es d'ores et déjà mort, Donald.

- C'est ce qu'on va voir!- dit-il à voix haute.

Il se souvint du visage hagard d'Eleanor Hardie, brutalement marqué par les ans; depuis des décennies, Alma riait de lui et de la Chowder Society, rabaissant toutes leurs réalisations et mettant en scène toutes leurs tragédies, se cachant dans le noir derrière un masque en attendant le moment de sauter sur eux en criant " Hou ! "

Et Milburn sera liquidé avec toi.

- Pas si nous arrivons à t'avoir avant, dit-il, s'adressant aux flammes. Pas si cette fois nous parvenons à tuer le lynx.

LA FIN DE LA CHOWDER

SOCIETY

Peut-on vaincre un nuage, un rêve, un poème?

Alma Mobley.

- Et qu'est-ce que l'innocence? demanda Narcisse à son ami.

- C'est d'imaginer que la vie est un secret, répondit l'ami. C'est surtout de s'imaginer que c'est un secret partagé entre toi et un miroir.

- Je vois, dit Narcisse. C'est la maladie dont on guérit en se regardant dans un miroir.

Peu avant sept heures du matin, Ricky se retourna dans son lit en gémissant, empli d'une panique fiévreuse. Il fallait absolument qu'il se lève, qu'il passe à l'action pour éviter il ne savait quelle terrible tragédie. " Ricky? "

murmura la voix ensommeillée de Stella. " «a va, lui dit-il, ça va. " Les rideaux n'étaient pas tirés, et la fenêtre était un rectangle gris foncé traversé de flocons paresseux-des flocons énormes, gros comme des balles de tennis. Les battements oppressés de son coeur l'emplissaient d'un funèbre pressentiment. quelqu'un courait un grave danger. Juste avant de se réveiller brutalement, il avait entrevu une image fugitive et déchirante, et avait su de quoi il s'agissait. Maintenant, il savait seulement qu'il lui était impossible de rester au lit.

- C'était de nouveau ton cauchemar, chéri? lui demanda Stella sans ouvrir les yeux.

- Non, c'est autre chose. Ne t'inquiète pas, Stella, ça va aller.

Il lui caressa brièvement l'épaule et se leva. La panique était toujours là. Ricky glissa ses pieds dans ses chaussons, passa une robe de chambre et alla à la fenêtre.

- Mon pauvre chéri, qu'est-ce qui ne va pas? Reviens te coucher.

- Je ne peux pas.

Il se frotta le visage, toujours prisonnier de cette sensation déchirante que quelqu'un qu'il connaissait était en danger de mort. Dans la cour, la neige accumulée formait des creux et des vallonnements.

La neige ranima le souvenir d'une autre neige, poussée par le vent, sortant d'un miroir dans la maison d'Eva Galli, et de l'image d'Elmer Scales, le visage déformé, esclave d'une beauté cruelle et impérieuse, courant et trébuchant dans les congères; levant son fusil; faisant jaillir une fontaine de sang. Ricky eut une telle crampe d'estomac qu'il se plia en deux. Il enfonça ses doigts dans son ventre, sous le nombril, et gémit de nouveau. La ferme d'Elmer Scales. Là o' avait commencé le stade ultime de l'agonie de la Chowder Society.

- qu'est-ce qui ne va pas, Ricky?

- J'ai vu quelque chose dans un miroir, dit-il, se redressant,

maintenant que la crampe avait passé; conscient que cela ne voulait rien dire pour Stella, il ajouta: Il s'agit d'Elmer Scales. Il faut que j'aille le voir à la ferme.

- Mais Ricky, il est sept heures du matin, le jour de Noël.

- Cela n'y change rien.

- Tu ne peux pas y aller comme ça. Téléphone-lui d'abord.

Le visage de Stella était pâle et effaré.

- Oui, dit-il, se dirigeant déjà vers la porte, oui, je vais essayer.

Il s'arrêta sur le palier, le coeur battant, hésitant entre s'habiller à toute vitesse pour être prêt à partir et descendre téléphoner.

Un bruit venu du rez-de-chaussée le décida. Se tenant à la rampe, il descendit rapidement.

Sears, déjà habillé, son pardessus à col de fourrure sur le bras, sortait de la cuisine. L'expression d'agressivité miel-leuse qu'il avait arborée toute sa vie durant avait disparu; son visage était dur et tendu, comme, sans doute, celui de Ricky lui-même.

- Ah, toi aussi, constata Sears. Je suis désolé pour toi.

- Je viens de me réveiller, dit Ricky. Je sais ce que tu ressens. Je tiens à t'accompagner.

- Non, ne t'en mêle pas. Je vais seulement aller jeter un coup d'oeil là-bas pour m'assurer que tout va bien. Je me sens comme un chat sur des braises.

- Stella m'a donné une bonne idée. Essayons d'abord de lui téléphoner. Ensuite, nous pourrions y aller ensemble.

Sears secoua la tête:

- Tu vas me retarder, Ricky. Ce sera moins dangereux si j'y vais seul.

- Allons.

Ricky prit doucement Sears par le coude et le ramena vers le divan.

- Avant tout, il faut essayer de lui téléphoner. Ensuite, nous discuterons de ce qu'il convient de faire.

- Il n'y a rien à discuter, dit Sears, qui s'assit néanmoins. Tu connais son numéro?

- Bien sûr, dit Ricky, qui avait déjà décroché.

Il composa le numéro et attendit.

Le signal d'appel résonnait au rythme menaçant de son pouls.

- Je laisse sonner encore un moment...

- «a ne sert à rien, dit Sears. Il vaut mieux que j'y aille. Il n'est d'ailleurs pas du tout sûr que j'y arrive, sur ces routes.

- Il est encore très tôt, dit Ricky en raccrochant. Ils n'ont peut-être pas entendu la sonnerie.

Sears consulta sa montre. " A sept heures dix, le matin de Noël ? Dans une maison où il y a cinq enfants? Cela me paraît peu probable. Je suis sûr qu'il se passe quelque chose là-bas; si j'y vais, je pourrai peut-être éviter le pire; et je n'ai pas l'intention d'attendre que tu sois habillé. " Il se leva et commença à mettre son pardessus.

- Il vaudrait quand même mieux appeler Hardesty pour que ce soit lui qui y aille. Tu sais ce que j'ai vu, l'autre jour dans cette maison.

- Tu veux plaisanter, Ricky? Hardesty? Elmer ne va pas me tirer dessus. Tu le sais aussi bien que moi.

- Oui, je le sais, mais je suis vraiment inquiet. C'est Eva à l'oeuvre, j'en suis certain; c'est ce qu'elle a dû faire à

John. Il ne faut pas jouer son jeu, Sears, il faut rester ensemble. Au moins, appelons Don pour qu'il vienne avec nous. Si nous nous éparpillons dans toutes les directions, elle pourra nous atteindre-et nous détruire. Oh, je sais qu'il se passe quelque chose de terrible là-bas, j'en suis convaincu, mais en y allant seul, tu inviteras des événements bien plus terribles encore.

Devant l'expression suppliante de Ricky, Sears se ra-doucit:

- Stella ne me pardonnerait jamais de t'entraîner dehors avec le rhume que tu as. Et Don mettra au moins une heure à arriver. Tu ne me feras pas attendre tout ce temps.

- Je n'ai jamais pu te faire faire quelque chose contre ta volonté.
- Exact, dit Sears en boutonnant son pardessus.
- Tu n'es pas remplaçable, Sears.
- qui l'est? Cite-moi un seul nom, si tu le peux. J'ai déjà perdu trop de temps, alors, ne m'en fais pas perdre davantage en me citant des noms comme Adolf Hitler, Albert de Salvio ou Richard Speck...
- qu'est-ce que c'est que cette conversation?

Stella était apparue à la porte du living, se lissant les cheveux avec les doigts.

- Remettez votre mari au lit et abreuvez-le de whisky chaud en attendant mon retour, dit Sears.
- Ne le laisse pas partir, Stella. Il ne faut pas qu'il y aille seul.
- Est-ce réellement si important? demanda-t-elle.
- Oh mon Dieu ! soupira Sears, et Ricky fit un signe d'assentiment.
- Dans ce cas, il vaut sans doute mieux qu'il y aille.

Sears s'avança vers la porte, et Stella se poussa pour le laisser passer.

- Il vaut en effet mieux que je parte, dit-il. J'espère que la voiture va démarrer.

Au moment de sortir, il ajouta:

- Je reviendrai. Ne te fais pas de bile pour moi, Ricky.
- Tu sais qu'il est sans doute déjà trop tard...
- Cela fait probablement cinquante ans qu'il est trop tard.

Sears leur tourna le dos et partit d'un pas décidé.

Après avoir mis son chapeau, Sears sortit. Il n'avait encore jamais fait aussi froid. Ses oreilles et le bout de son nez se mirent immédiatement à picoter. Au bout d'un moment, son front entier était cuisant. Il descendit prudemment l'allée glissante, remarquant qu'il avait très peu neigé durant la nuit-il n'y avait guère qu'une dizaine de centimètres de

neige fraîche. Il avait donc de bonnes chances d'arriver jusqu'à l'autoroute avec la Lincoln.

Il n'arriva pas à enfoncer la clef dans la serrure; mau-gréant d'impatience, Sears ôta un gant pour prendre le briquet dans sa poche. Le froid rendait ses doigts gourds et douloureux, mais il réussit à allumer le briquet; il passa plusieurs fois la flamme sur la clef, puis l'enfonça immédiatement dans la serrure. Il ouvrit la portière et se glissa sur le siège en cuir.

Maintenant, il fallait la faire démarrer; ce fut interminable, mais il s'obstina, au risque de vider la batterie; grinçant des dents, il tendait toute sa volonté, comme pour forcer le moteur à démarrer. Il revit le visage décomposé

d'Elmer Scales, le fixant avec un regard vide et disant: Faut que vous veniez vite, Mr. James, j'sais pas ce qui m'a pris, mais dépêchez-vous, nom de Dieu... Le moteur grin-

çait et crachotait; au douzième ou quinzième essai, il finit par tourner. Sears accéléra par petits coups, le faisant rugir, puis, passant plusieurs fois en première puis en marche arrière, il réussit à dépêtrer la Lincoln de la neige qui s'était accumulée autour des roues; ensuite, il mit le frein à main et descendit après avoir pris la raclette en plastique.

Il balaya la neige couvrant le pare-brise, faisant voltiger une fine poussière blanche tout autour de lui, puis gratta la glace sur une vingtaine de centimètres au-dessus du volant; le chauffage ferait le reste.

" Il y a des choses qu'il vaut mieux que tu ignores, Ricky ", se dit-il, pensant aux traces de pas d'enfant qu'il avait vues par sa fenêtre, trois matins d'affilée. Le premier jour, il avait refermé ses rideaux pour le cas où Stella viendrait faire le ménage dans la chambre d'amis; le jour suivant, il comprit que Stella était très capricieuse à ce sujet, et que rien n'aurait pu l'inciter à venir faire le ménage dans la chambre d'amis-elle attendait que la femme de ménage p^t venir du Creux. Les deux premiers jours, les empreintes de ces pieds nus s'étaient approchées de plus en plus de la maison-la chambre de Don donnait sur l'arrière -et ce matin, après que le visage hébété

d'Elmer l'eut sans cérémonie tiré du sommeil, il y en avait jusque sur l'appui de sa fenêtre. Combien de temps faudrait-il encore pour que Fenny fasse irruption dans la maison des Hawthorne, trottant avec une joie mauvaise dans les escaliers? Encore une nuit?

Si je parviens à l'entraîner loin d'ici, se dit Sears, cela fera peut-être gagner un peu de temps à Ricky et à Stella.

En attendant, il devait aller chez Elmer Scales, mais dépêchez-vous, nom de Dieu... Ricky avait lui aussi capté

ce signal, cet appel à l'aide; heureusement, Stella semblait bel et bien l'avoir dissuadé de sortir.

La Lincoln s'engagea dans la rue et commença à cahoter sur la neige. Heureusement encore, se dit Sears, qu'il n'y aura s'rement personne dans les rues en dehors d'Omar Norris, de si bonne heure le matin de Noël.

Sears repoussa l'image et la voix de Norris, et ne pensa plus qu'à conduire. Omar devait de nouveau avoir travaillé

toute la nuit, car presque toutes les rues du centre avaient été déblayées. On roulait donc sur une couche de neige tassée, et le seul danger était de glisser sur une plaque de verglas et d'entrer en collision avec une voiture enfouie sous la neige... il imagina Fenny Bate debout sur l'appui de sa fenêtre, essayant d'ouvrir celle-ci, se glissant dans la maison, reniflant l'odeur des vivants... mais non, c'était impossible; les doubles fenêtres étaient mises et il était certain d'avoir bien fermé.

Peut-être faisait-il une bêtise; il serait sans doute préférable de rentrer chez Ricky...

Il se rendit compte que c'était impossible. Au bout de la place, il passa au rouge, levant le pied et laissant la voiture glisser seule, tenant à peine le volant. Il passa devant l'hôtel. Il ne pouvait pas retourner. Impossible. La voix d'Elmer, emplie de douleur et de confusion, se faisait plus pressante (Mon Dieu, Sears, je comprends vraiment pas ce qui se passe ici) . Il redressa doucement la voiture qui s'était déportée sur la gauche; le plus dur, ç'allait être l'autoroute, ces quelques kilomètres de collines traîtresses, avec des voitures dans tous les sens sur les bas-côtés... il serait peut-être obligé de faire une partie du chemin à pied.

Jésus! Sears je ne comprends pas, tout ce sang... faut croire que ces voleurs de bétail ont fini par revenir, et maintenant, j'ai vraiment peur Sears vraiment vraiment peur. . .

Sears enfonça un tout petit peu plus l'accélérateur.

Arrivé en haut d'Underhill Road, il s'arrêta: c'était encore bien pire qu'il ne l'avait craint. A travers la neige et l'air gris, tre du petit matin, il apercevait les feux arrière du chasse-neige d'Omar, avançant en direction de l'autoroute avec une lenteur désespérante. La partie non encore dégagée d'Underhill Road était recouverte d'une immense congère de trois mètres de haut, à laquelle le vent avait donné la forme d'une gigantesque vague, qui aurait fait le bonheur du surfer le plus difficile. S'il essayait de contourner le chasse-neige d'Omar, il ne ferait qu'ensevelir la Lincoln dans cette masse de neige.

Un instant, une envie folle le prit: accélérer à fond, foncer jusqu'en bas de la rue, cinquante mètres plus bas, et, évitant de justesse le chasse-neige, continuer sur cette lancée et resurgir dans une explosion de neige de l'autre côté de la congère, presque sur l'autoroute - c'était comme si Elmer lui soufflait de le faire. Allez, avancez, Mr. James, j'ai terriblement besoin de vous...

Sears appuya de toutes ses forces sur le klaxon. Omar se retourna, stupéfait; Sears le vit faire des signes incohérents derrière la vitre crasseuse du chasse-neige. Un instant plus tard, Sears comprit simultanément deux choses: Omar était so'l et à demi mort d'épuisement, et il lui criait de faire demi-tour et de ne pas s'engager dans la descente.

Les pneus de la Lincoln ne trouveraient certainement pas assez d'adhérence.

La voix obstinée et insidieuse d'Elmer l'avait empêché de s'en rendre compte plus tôt.

La Lincoln avança paresseusement de quelques centimètres. Omar arrêta le chasse-neige et émergea à moitié

de la cabine, se tenant à la longue lame. Il leva la main comme un agent de la circulation. Sears écrasa le frein et la Lincoln frémit sur la surface glissante. Omar faisait maintenant un geste circulaire, pour lui dire de faire demi-tour, de remonter en marche arrière.

La voiture de Sears glissa encore sur quelque dizaines de centimètres, et il s'agrippa au frein à main, ne réfléchissant même plus à la meilleure manière de maîtriser le véhicule, mais essayant de l'arrêter n'importe comment. Il entendit Elmer dire Sears-besoin-besoin-, cette voix aiguë

poussant la voiture en avant.

Il vit alors Lewis Benedikt monter la rue en courant vers lui, agitant les bras pour l'arrêter, sa veste kaki flottant dans le vent, les cheveux fous.

- besoin-besoin-

Sears relâcha le frein à main et appuya à fond sur l'accélérateur. La Lincoln glissa en avant dans un hurlement de pneus, puis se précipita dans une course folle vers le bas de la rue, faisant embardée sur embardée. Derrière la silhouette de Lewis, courant toujours vers lui, Sears entrevit la forme rigide d'Omar Norris, debout sur le chasse-neige.

La Lincoln traversa l'image de Lewis Benedikt à cent vingt à l'heure; Sears ouvrit la bouche pour crier, tournant sauvagement le volant à gauche. La Lincoln fit un tête-à-queue et heurta l'arrière du chasse-neige avant de plonger dans le mur de neige.

Les yeux fermés, Sears entendit l'impact hideux d'un objet lourd sur son pare-brise; une fraction de seconde plus tard, il sentit l'atmosphère s'épaissir autour de lui, et, un interminable instant après, la voiture s'immobilisa comme si elle avait heurté un mur.

Il rouvrit les yeux et vit qu'il se trouvait dans l'obscurité.

Sa tête avait heurté quelque chose et lui faisait mal; il porta une main à sa tempe et sentit un liquide épais de l'autre main, il alluma le plafonnier. Le visage d'Omar Norris, masqué par un passe-montagne, était collé contre le pare-brise et fixait le siège du conducteur d'un regard éteint. Deux mètres de neige emprisonnaient la voiture aussi sûrement que du béton.

- Maintenant, petit frère, dit une voix profonde à

l'arrière de la voiture.

Une petite main aux ongles encroûtés de terre vint frôler la joue de Sears.

La violence de sa propre réaction prit Sears par surprise.

Sans réfléchir à ce qu'il allait faire, il se laissa tomber de côté, se dégageant du volant, pour fuir ce contact immonde. Il avait l'impression que sa joue était égratignée là

o la petite main l'avait touchée. Et déjà, dans l'espace clos de la voiture, il sentait leur odeur de corruption.

Ils se penchèrent vers lui, la bouche ouverte de stupeur et de rage; eux aussi avaient été pris par surprise.

Le dégoût pour ces êtres obscènes ranima toute la vigueur de Sears. Il n'allait pas se laisser tuer passivement.

Avec un grondement féroce, Sears se redressa et son poing se détendit - c'était le premier coup de poing qu'il donnait depuis soixante ans; il toucha Gregory à la pommette, et, déchirant la peau, glissa dans une chair molle, humide et puante, qui laissa suinter un liquide luisant.

- Ah, on peut donc vous faire mal, dit Sears. Par Dieu, vous n'êtes pas intouchables!

Ils se précipitèrent sur lui avec des grognements de bêtes fauves.

Midi, le jour de Noël Dès que Walt Hardesty eut dit deux mots dans le téléphone, Ricky comprit que le shérif était de nouveau complètement soûl. Et, dès qu'il eut dit deux phrases, il sut que la ville se trouvait sans shérif.

- Vous savez ce que vous pouvez en faire, de ce boulot ! (Hardesty s'interrompit pour roter.) Ouais, vous savez o vous pouvez vous le mettre ! Hein? Vous m'entendez, Hawthorne?

- Je vous entends, Walt.

Ricky se radossa sur le divan et regarda Stella, qui s'était caché le visage dans les mains. Pleurant déjà, pensa-t-il, portant déjà le deuil parce qu'elle l'avait laissé partir seul, parce qu'elle l'avait congédié sans un mot d'encouragement, sans même un remerciement. Don Wanderley s'accroupit à côté du fauteuil de Stella et la prit par les épaules.

- Vous m'entendez? Ecoutez, j'ai été dans les Marines, vous m'entendez, monsieur l'avocat ? En Corée.

J'avais trois galons, parfaitement.

Il y eut un bruit assourdissant dans l'écouteur: Hardesty était tombé de sa chaise ou bien avait renversé une lampe.

Ricky garda le silence.

- Trois foutus galons, parfaitement. Dans les Marines.

Un foutu héros, si vous voulez, j'en ai rien à fiche. Vous m'écoutez, hein ? J'ai pas eu besoin de vos conseils pour aller voir à la ferme. Un voisin y est passé vers les onze heures, et il les a tous trouvés. Scales les a tués, toute la famille. Avec son fusil. Et après, il s'est allongé sous son foutu arbre et s'est tiré une décharge en pleine bouche. La police de l'Etat est venue chercher les corps en hélicoptère.

Et maintenant, avocat, expliquez-moi donc pourquoi il a fait ça, hein ? Et expliquez-moi comment vous saviez qu'il s'était passé quelque chose là-bas!

- Parce que, dans le temps, j'avais emprunté la voiture de son père, dit Ricky. Je suis désolé, Walt, je sais que cela paraît absurde.

Don leva la tête, mais Stella ne fit qu'enfouir encore davantage son visage dans ses mains.

- Paraît absurde... merde alors! Ah, c'est chouette!

En tout cas, vous pouvez vous chercher un nouveau shérif.

Moi, je les mets dès que les routes auront été dégagées.

Avec mes certificats, je retrouverai du boulot n'importe où. N'importe où ! Non, pas à cause de ce qui s'est passé

là-bas-pas à cause du petit massacre de Scales. Vous et vos rupins d'amis, vous me cachez quelque chose depuis le début-depuis le début!-et je sais pas ce que c'est, mais quand ça s'y met, c'est pire qu'un porc en colère. Et le résultat est pas beau à voir. Vrai, ou non ? Et ça peut faire n'importe quoi. C'est bien allé chez Scales, non ? Et c'est entré dans sa tête. «a peut entrer partout, aller n'importe où, exact ? Et puis qui est-ce qui nous a valu ça, monsieur l'avocat, hein? C'est vous. Alors?

Ricky ne dit rien.

- Vous pouvez toujours appeler ça Anna Mostyn, mais c'est que des foutaises d'avocat. Merde, Hawthorne, je vous avais toujours pris pour un con. Mais je vous le dis tout de suite, si quelqu'un arrive ici avec l'idée de m'en déloger, je le mets en pièces. Vous et vos potes avec vos belles idées - s'il vous reste encore des potes - vous aurez qu'à vous occuper de ce qui se passe dans le coin.

Moi, je bouge pas d'ici avant que les routes soient déga-gees , 'ai renvoyé mes assistants chez eux, et si quelqu'un se ramène, je tire d'abord et je pose des questions ensuite.

Et après ça, je me casse.

- Et Sears? demanda Ricky, conscient que Hardesty ne lui en parlerait jamais s'il ne lui posait pas la question directement. A-t-on vu Sears quelque part?

- Ah, Sears James. Ouais. Rigolo, c't'histoire. Les flics de l'...tat l'ont trouvé à moitié enterré sous une congère, en bas d'Underhill Road, le chasse-neige complètement foutu... vous pouvez l'enterrer quand le coeurvous en dira, mon petit vieux. Bon Dieu, si tout le monde dans c'te foutue putain de merde de ville finit par être coupé en rondelles ou bien sucé jusqu'à la moelle ou encore avec une balle dans la peau à bout portant... (Il rota de nouveau.) Eh, l'avocat, je suis bourré comme un cochon.

Et je compte bien le rester. Et après, je mets les bouts !

Vous autres et tout le reste, vous pouvez aller vous faire voir. Il raccrocha.

Ricky raccrocha lentement.

- Hardesty est devenu fou, annonça-t-il, et Sears est mort.

Stella se mit à pleurer. Bientôt, Ricky, Don et Stella se tinrent tous trois enlacés, essayant de trouver du réconfort dans ce simple geste humain.

- Il ne reste plus que moi, dit Ricky, les lèvres sur l'épaule de sa femme. Mon Dieu, Stella, je suis le dernier.

Tard dans la nuit, chacun d'eux-Ricky et Stella dans leur chambre, Don dans la chambre d'amis-entendit la musique qui déferlait sur la ville, trompettes triomphales et saxophones rauques, musique arcadienne de l'me de la nuit, musique liquide de la face cachée de l'Amérique empreinte cette fois d'un sentiment de délivrance et de détente. L'orchestre du Dr. Rabbitfoot célébrait la victoire.

Après Noël, les gens ne se voyaient même plus entre voisins, et les rares optimistes qui avaient fait des projets pour le jour de l'An les laissèrent tomber dans l'oubli.

Presque tout était fermé: les services publics, le grand magasin et la bibliothèque, les drugstores, les églises et les bureaux. Sur Wheat Row, les congères venaient lécher les façades jusqu'aux fenêtres. Même les bars étaient fermés et le gros Humphrey Stalladge ne sortait plus de sa maison préfabriquée, derrière l'auberge, écoutant le bruit du vent et jouant à la belote avec sa femme, tout en se disant que dès que les routes seraient dégagées, il allait gagner des fortunes-rien de tel que le mauvais temps pour que les gens viennent boire un verre. " Arrête de parler comme un fossoyeur ", lui dit sa femme, ce qui pour un temps mit fin à la conversation et même à la belote; tout le monde était au courant de ce qui était arrivé à Sears James et à

Omar Norris, et, pire, de ce qu'Elmer Scales avait fait. Il semblait qu'en écoutant pendant suffisamment longtemps le sifflement du vent et de la neige, on ne percevait pas seulement une menace, mais aussi un terrifiant secret-un secret capable de noircir votre vie entière. quelques habitants de Milburn se réveillaient brutalement aux petites heures du matin, et croyaient voir au pied du lit un des pauvres petits gosses de Scales, tout souriant, et ils ne le reconnaissaient pas très bien, mais c'était forcément Davey, Butch ou Mitchell, et après ça, on prenait un comprimé pour pouvoir se rendormir et oublier le petit Davey, ou Butch ou qui encore, les côtes toutes luisantes sous la peau et le visage émacié tout luisant aussi.

La ville finit également par apprendre où en était son shérif, Hardesty: enfermé à double tour dans son bureau, avec pour seule compagnie les cadavres dont les cellules étaient pleines. Deux des fils Pegram avaient des snow-

mobiles, et ils allèrent faire un tour par là pour voir si le shérif était vraiment aussi maboul qu'on le disait. Un visage empourpré par le whisky se montra à la fenêtre alors qu'ils mettaient pied à terre; Hardesty leva alors son pistolet pour qu'ils pussent le voir et leur cria à travers la vitre que s'ils n'ôtaient pas ces fichus passe-montagne pour qu'il voie leur visage, il n'en resterait bientôt plus grand-chose. La plupart des gens connaissaient quelqu'un qui avait un ami qui avait pour une raison ou une autre d'

passer devant le bureau du shérif, et qui jurait qu'il avait entendu Hardesty crier et hurler tout seul-peut-être à

l'intention de cette chose mystérieuse qui se déplaçait librement dans Milburn, nullement gênée par la neige, et qui se glissait dans leurs rêves, et était peut-être à l'origine de cette musique que certains

avaient entendue aux alentours de minuit, la nuit de Noël-une musique inexplicable, apparemment joyeuse, mais qui recelait en fait les émotions les plus noires qu'ils eussent jamais connues.

Enfonçant la tête sous l'oreiller, ils se disaient que ce devait être la radio ou bien un bizarre phénomène acoustique d'où au vent-cherchant n'importe quelle explication plutôt que de croire qu'il pouvait y avoir dans ces rues enneigées quelque chose ou quelqu'un capable de produire une musique aussi terrifiante.

Cette même nuit, Peter Barnes s'était levé en entendant la musique, s'imaginant que cette fois les frères Bate, Anna Mostyn et le Dr. Rabbitfoot de Don avaient monté

une explication exprès pour venir le chercher. (Mais il pressentait qu'il y avait une autre raison.) Il ferma sa porte à clef, se remit au lit et se couvrit les oreilles de ses mains, mais la musique sauvage ne fit qu'augmenter et arriva dans sa rue, plus forte que jamais.

Elle s'arrêta juste devant sa maison, et cessa brusquement au beau milieu d'une mesure, comme si quelqu'un avait tourné le bouton d'un électrophone. Le silence qui s'ensuivit était encore plus lourd de possibilités mena-

çantes que la musique ne l'avait été. Finalement, incapable de supporter la tension plus longtemps, Peter se releva et alla sur la pointe des pieds regarder par la fenêtre.

En bas, là où il se souvenait avoir vu son père partir à

pied pour la banque, affublé comme un Russe, une longue file de gens attendait à la lumière de la lune. Rien n'aurait pu l'empêcher de reconnaître ceux qui attendaient ainsi alignés sur la neige fraîche qui ensevelissait toute la rue. La bouche ouverte et les yeux creux, ils le regardaient, tous les morts de la ville, et il lui serait à jamais impossible de savoir s'ils n'existaient que dans son esprit ou si Gregory Bate et sa bienfaitrice avaient trouvé moyen d'animer leurs images... ou si la prison de Hardesty et une demi-douzaine de tombes récentes avaient libéré leurs habitants. Il vit Jim Hardie fixer sa fenêtre, et l'agent d'assurances Freddy Robinson, le vieux Dr. Jaffrey et Lewis Benedikt, le dentiste Harlan Bautz aussi, qui était mort en pelletant de la neige. Omar Norris et Sears James se tenaient à côté de lui. Le cœur de Peter se serra en voyant Sears-il savait que c'était pour lui que la musique s'était de nouveau fait entendre. Une jeune fille cachée par Sears fit un pas de côté, et Peter fut surpris de voir Penny Draeger,

dont le visage jadis si vivant était maintenant aussi vide et aussi mort que celui des autres. A côté d'un immense épouvan-tail tenant un fusil, un groupe de petits enfants se tenaient tête baissée, et Peter forma silencieusement le nom

" Scales ": il ne le savait pas encore. A ce moment, la foule se sépara pour laisser avancer sa mère.

Ce n'était plus le fantôme ayant toutes les apparences de la vie qu'il avait vu sur le parking du Bay Tree Market: comme les autres, sa mère était vidée de toute vie, au-delà

même du désespoir. Elle ne paraissait animée que par un besoin au-delà de toute émotion. Christina s'avança dans la propriété, les bras levés vers lui, et ses lèvres bougèrent.

Il savait qu'aucune parole humaine ne pouvait sortir de cette bouche, de ce corps actionné par une force étrangère, rien d'autre qu'un gémissement ou qu'un cri. Elle-et eux tous-le suppliaient de sortir, d'aller les rejoindre; ou bien priaient-ils pour qu'on leur accorde le sommeil de l'oubli ? Peter se mit à pleurer. Ils étaient d'une étrangeté

surnaturelle, mais nullement effrayants. Leurs corps pitoyables et drainés semblaient faits de l'étoffe des rêves.

Les Bate et leur bienfaitrice les avaient envoyés, mais c'était lui, Peter, qu'ils voulaient. Les larmes déjà refroidies sur ses joues, il se détourna de la fenêtre; ils étaient si nombreux, si nombreux.

Il se recoucha, et, les yeux grands ouverts, fixa le plafond. Il savait qu'ils finiraient par partir-ou bien les retrouverait-il au matin, figés sur place comme des bonshommes de neige? Brutalement, la musique reprit, avec une violence d'un rouge impitoyable; s'rement, ils allaient repartir, glissant insubstantiellement sur le temoo raoide du Dr. Rabbitfoot.

Lorsque la musique se fut évanouie au loin, Peter se leva et alla de nouveau regarder par la fenêtre. Oui, ils avaient disparu. De leur passage, il ne restait même pas des traces sur la neige.

Sans allumer, il descendit au rez-de-chaussée; arrivé au pied de l'escalier, il vit un rai de lumière sous la porte du salon-télévision. Peter l'ouvrit doucement.

Sur l'écran de la télévision, un motif de points et de croix était

lentement balayé de haut en bas par une ligne noire éternellement renouvelée. L'odeur forte et chaude du whisky emplissait la pièce. Son père s'était endormi dans le fauteuil, bouche ouverte, cravate défaits, le cou et le visage gris, tristes et comme desséchés. Sur la table, une bouteille presque vide et un verre dans lequel les glaçons avaient fondu. Peter alla fermer le poste, puis secoua doucement son père par le bras.

- Mmmm...

Son père ouvrit des yeux troubles et stupéfaits: " Ah, Pete. Entendu de la musique. "

- Tu devais rêver.

- quelle heure?

- Presque une heure.

- Je pensais à ta mère. Tu lui ressembles, Pete. Tu as mes cheveux et son visage. Tu as de la chance-tu aurais pu me ressembler.

- Moi aussi, je pensais à elle.

Son père se leva lentement, se frotta le visage, et fit face à son fils avec un regard d'une clarté inattendue.

- Tu as grandi, Pete. C'est drôle que je m'en aperçoive juste maintenant. Tu es devenu un homme.

Embarrassé, Peter ne répondit pas.

- Je ne voulais pas te le dire tout de suite, mais Ed Venuti a téléphoné cet après-midi. Il a appris ça par la police de l'...tat. Tu sais qui est Elmer Scales, un fermier des environs? Il a un prêt hypothécaire chez nous. Tu connais ses gosses, trois ou quatre, je crois? Eh bien, Ed les a tous tués. A coups de fusil; d'abord les gosses, puis sa femme, et pour finir, il s'est suicidé. Cette ville devient dingue, Pete. Complètement folle et malade.

- Viens, dit Peter. Montons nous coucher.

Plusieurs jours durant, la vie de Milburn resta en suspens, comme la partie de cartes d'Humphrey Stalladge après que sa femme eut prononcé un mot obscène: les fossoyeurs et les tombes constituaient un sujet tabou, maintenant que tous les habitants de la ville avaient au

moins un parent ou un ami à la prison faisant office de morgue. Les gens s'installaient devant leur télévision, mangeaient des pizzas surgelées, priaient pour qu'il n'y ait pas de panne d'électricité, et s'évitaient mutuellement.

qui voyait son voisin se frayer péniblement un chemin à

travers sa pelouse pour atteindre la porte de sa maison, voyait un être harassé venu d'un autre monde, retrouvant les instincts du pionnier, prêt à défendre chèrement son stock de nourriture qui baissait de jour en jour. Lui aussi avait été affecté par cette musique sauvage que vous aviez essayé de fuir, et s'il vous regardait à travers votre baie vitrée en Thermopane ses yeux étaient à peine humains.

Et lorsque le bon vieux Sam (sous-directeur de la Sté

Horn, rechapage de pneus, et redoutable adversaire au poker) ou le brave vieil Ace (contremaître en retraite d'une fabrique de chaussures d'Endicott, et un raseur fini, mais qui avait envoyé son fils à la fac de médecine) n'étaient pas dehors, répondant à votre regard par un regard affamé qui signifiait ne me lorgne pas comme ça, espèce de salaud, c'était encore pire, parce que les rues n'étaient pas alors dangereuses, mais mortes. On ne pouvait y circuler qu'à pied: des congères de trois à quatre mètres, un ciel couleur de plomb, des tourbillons de neige emplissant l'air. Les maisons de Haven Lane et de Melrose Avenue paraissaient inhabitées, portes condamnées, rideaux tirés pour cacher ce paysage désolé. La neige couvrait les toits, les rues, s'accrochait aux façades; les fenêtres ne reflétaient qu'un vide glacial. A regarder Milburn, on aurait pu croire que tous ses habitants étaient allongés sous un drap dans la prison de Hardesty; et lorsqu'un Clark Mulligan ou un Rollon Draeger, qui avaient passé toute leur vie à Milburn, voyaient ce spectacle, un vent glacial passait sur leur cœur.

Cela, c'était pendant le jour. Entre Noël et le jour de l'An, les gens " ordinaires " (ceux qui n'avaient jamais entendu parler d'Eva Galli ou de Stringer Dedham, et qui considéraient la Chowder Society - si même il leur arrivait d'y penser-comme une collection de pièces de musée) prirent l'habitude de se coucher de plus en plus tôt, à dix heures, puis à neuf heures et demie, parce que la simple idée de cette nuit noire et glaciale leur donnait envie de fermer les yeux et de ne pas les rouvrir avant la levée du jour. Si les journées étaient menaçantes, les nuits étaient féroces. Le vent s'acharnait contre les maisons, secouant fenêtres et volets, frappant parfois les façades avec une violence inouïe qui faisait trembler les meubles et les lampes. Et

il semblait parfois à ces gens ordinaires qu'au vacarme de la tempête se mêlaient des voix, des voix qui avaient du mal à cacher leur joie mauvaise. Les fils Pegram entendirent frapper à la fenêtre de leur chambre, et découvrirent le matin venu des empreintes de pieds nus sur la neige accumulée. Walter Barnes n'était pas le seul à

Milburn qui pensait que la ville entière perdait la tête.

Le dernier jour de l'année, le maire réussit à joindre les trois assistants du shérif et leur dit d'aller sortir Hardesty du bureau où il s'était enfermé et de l'emmener à l'hôpital.

Le maire avait peur que, si les rues n'étaient pas bientôt dégagées, on ne commence à piller les magasins. Après avoir nommé Leon Churchill shérif par intérim (c'était le plus grand et le plus bête des trois, le plus apte à suivre les ordres à la lettre)-il lui annonça que s'il ne réparait pas lui-même le chasse-neige d'Omar Norris, et ne se mettait pas immédiatement à dégager les rues, il le fichait à la porte et veillerait à ce qu'il ne retrouve jamais du travail.

Le jour du Nouvel An, Leon se rendit donc au garage municipal et examina le chasse-neige, qui n'était pas en tellement mauvais état que cela. La lourde Lincoln de Sears James avait pas mal tordu les tôles, mais en fait, tout fonctionnait. Il sortit le chasse-neige le matin même, et se mit au travail; en l'espace d'une heure, il acquit davantage de respect pour Omar Norris qu'il n'en avait jamais eu pour le maire en personne.

Lorsque les assistants se rendirent au bureau du shérif, ils ne trouvèrent toutefois qu'une pièce vide et une couchette malodorante. A un moment donné au cours des quatre jours précédents, Walt Hardesty avait disparu, laissant derrière lui six bouteilles de bourbon vides mais pas de lettre ni d'adresse-rien en tout cas qui pût donner une idée de la panique qui l'avait pris aux tripes une nuit lorsque, levant la tête du bureau sur lequel il s'était assoupi pour se verser à boire, il avait entendu de nouveaux bruits venir des cellules. Au début, il crut entendre une conversation, puis le bruit que fait un boucher lorsqu'il aplatit un steak sur un comptoir en bois. Sans attendre que ce qui le guettait là-bas se rapproche, il avait enfilé son blouson, mis son chapeau et était sorti dans le blizzard. Il était arrivé à la hauteur du collège lorsqu'une main le saisit par le coude, tandis qu'une voix calme lui disait à l'oreille: " Il était temps que nous fassions connaissance, n'est-ce pas, shérif ? " Lorsque le chasse-neige conduit par Leon le dégagea de la neige qui le recouvrait, Walter Hardesty était pareil à

de l'ivoire sculpté: une statue en ivoire, grandeur nature, d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

Bien que la météo eût prédit de la neige pour toute la première semaine de janvier, il y eut deux jours de répit, qui permirent à Humphrey Stalladge de rouvrir son bar.

Annie et Anni étant toujours bloquées par la neige dans leur campagne, il était seul à faire le service, travaillant seize à dix-sept heures d'affilée, et lorsque sa femme arriva pour préparer des hamburgers, il lui dit:

- Bon, ils ont fini par dégager les routes suffisamment pour que les gars puissent prendre leur voiture, et où

vont-ils ? Dans un bar. Et ils y restent toute la journée. Tu comprends ça, toi?

- Comme tu dis, fut tout ce qu'elle consentit à dire.

- De toute façon, conclut Humphrey, c'est un temps idéal pour se soûler la gueule.

Un temps idéal pour se soûler? Plus que cela: en allant chez les Hawthorne en compagnie de Peter, Don eut le sentiment que cette journée sombre et glaciale devrait être pareille au temps qu'il faisait dans le crâne d'un ivrogne. Il n'y avait plus ces surprenantes taches de couleurs du début de l'hiver, plus de ces curieux effets d'optique: tout ce qui n'était pas blanc se fondait de façon indécise dans l'air gris qui semblait s'insinuer partout. Dans ce monde sans ombres, tout ressemblait à une ombre obscure.

Il jeta un rapide coup d'oeil sur le ballot posé sur la banquette arrière. Ses pauvres armes, trouvées dans la maison d'Edward; primitives au point d'être puériles.

Maintenant qu'il avait un plan et qu'ils allaient tous les trois se battre, ce temps déprimant semblait lui annoncer la défaite. Lui-même, un garçon de dix-sept ans nerveux et tendu, et un vieil homme traînant un mauvais rhume...

cela paraissait ridicule et sans espoir. Pourtant, ils représentaient le seul espoir.

- Leon Churchill travaille moins bien que ne le faisait Omar Norris, fit remarquer Peter, surtout pour rompre le silence.

Don hocha la tête: Peter avait raison. Leon avait du mal à maintenir la lame du chasse-neige au même niveau, et les rues étaient une succession de marches sur lesquelles la voiture cahotait comme une vieille carriole sans suspension. Leon semblait également avoir accroché les boîtes aux lettres avec l'extrémité de la lame: elles étaient penchées dans tous les sens.

- Cette fois, nous allons agir, dit Peter sur un ton à demi interrogateur.

- Nous allons essayer, précisa Don en jetant un coup d'oeil sur son jeune voisin.

Peter ressemblait à un jeune soldat qui avait subi l'épreuve du feu une douzaine de fois en quinze jours.

Rien qu'à le regarder, on pouvait voir les traces amères laissées par l'adrénaline.

- Je suis prêt, dit-il, et sous la fermeté de son ton, Don perçut également des nerfs prêts à craquer, et se demanda si l'adolescent, qui en avait déjà fait tellement plus que Ricky et lui-même, pourrait en supporter davantage.

- Attends de savoir en quoi consiste mon plan, lui dit Don. Tu ne voudras peut-être pas y participer. Cela ne ferait rien, Peter, je comprendrais parfaitement.

- Je suis prêt, répéta Peter avec un imperceptible frémissement dans la voix. qu'allons-nous faire?

- Retourner dans la maison d'Anna Mostyn. J'ex-pliquerai tout chez Ricky.

Peter retint un instant son souffle, puis exhala lentement.

- Je suis toujours prêt.

-Cela fait partie du message contenu dans l'enregistrement d'Alma Mobley, commença Don.

Ricky, penché en avant sur son fauteuil, regardait, non pas Don, mais la boîte de Kleenex placée devant lui. Peter Barnes le regarda un instant, puis tourna de nouveau la tête de côté, un bras sur le dossier du divan. Stella Hawthorne était montée au premier, non sans

adresser à

Don un regard de mise en garde.

- Ce message m'était destiné, poursuivit Don, et je ne voulais pas l'infliger à qui que ce soit d'autre, surtout pas à

toi, Peter. Vous pouvez imaginer quelle était sa nature.

- La guerre psychologique, dit Ricky.

- Oui. Mais j'ai repensé à une chose qu'elle a dite, et qui pourrait nous aider à la trouver. C'était intentionnel de sa part, une sorte d'indication, je pense, comme si elle voulait nous donner une piste.

- Mmm, fit Ricky.

- Elle disait que nous, les êtres humains, sommes à la merci de notre imagination, et que si nous voulions la trouver, elle ou l'un des siens, nous devons chercher dans les lieux de nos rêves.

- Dans les lieux de nos rêves répéta Ricky. Je vois.

Elle veut parler de Montgomery Street. Oui... j'aurais dû

me douter que nous n'en avons pas fini avec cette maison.

Peter se cala plus profondément dans le divan: un geste de fuite, de refus.

- Nous ne vous avons intentionnellement pas emmené la première fois que nous y sommes allés, lui expliqua Ricky. Vous avez évidemment plus que jamais des raisons pour refuser d'y aller. qu'en dites-vous, Peter?

- Il faut que j'y aille.

- Il est presque certain que c'est cela, poursuivit Ricky, sans cesser de sonder avec douceur le visage de Peter.

Sears, Lewis John et moi avons tous rêvé de cette maison.

Nous en avons rêvé presque toutes les nuits pendant une année entière. Et quand j'y suis allé avec Sears et Don, le jour où nous avons trouvé ta mère et Jim, elle ne nous a pas attaqués physiquement, mais s'est attaquée à notre imagination. Si cela peut vous consoler, l'idée de retourner là-bas me fiche une frousse terrible.

- Cela ne m'étonne pas, dit Peter; se penchant en avant, comme si le fait que Ricky avouait avoir peur lui redonnait courage, il demanda: "

qu'y a-t-il dans ce paquet, Don ? "

Don se pencha pour prendre le paquet enroulé d'une couverture qu'il avait posé au pied de son fauteuil.

- Simplement deux objets que j'ai trouvés dans la maison de mon oncle. Ils nous seront peut-être utiles.

Il alla, posa le ballot sur la table et déroula la couverture. Tous trois regardaient les deux armes étalées sur la table.

- J'ai passé la matinée à les aiguiser et à les huiler. La hache était très rouillée-Edward s'en servait pour fendre des bûches. Le couteau était un cadeau; un acteur qui s'en était servi dans un film le lui avait donné lors de la publication du livre le concernant. C'est un beau couteau de chasse.

Peter se pencha en avant et prit le couteau. " Il est lourd. " Il le fit tourner entre ses mains: une lame de vingt centimètres cruellement recourbée à son extrémité, avec une profonde rainure sur toute sa longueur, et une poignée sculptée à la main; le tout avait un aspect redoutablement fonctionnel. C'était un instrument fait pour tuer. Don se dit qu'en fait, ce n'était qu'une apparence: il était fait pour la main d'un acteur, pour être photogénique. En comparaison, la hache paraissait brutale et sans grâces. " Ricky a son propre couteau, dit-il. Tu peux prendre le couteau, Peter. Je garde la hache.

- On y va tout de suite?

- A quoi servirait-il d'attendre?

- Un instant, dit Ricky. Je monte dire à Stella que nous sortons. Si nous ne sommes pas de retour d'ici une heure, elle devra appeler le bureau du shérif-je ne sais pas trop qui elle y trouvera, d'ailleurs - pour qu'ils envoient une voiture à la maison de Robinson.

Il se leva et se dirigea vers l'escalier.

Peter passa le doigt sur le tranchant de la lame.

- Nous ne mettrons pas une heure, dit-il.

-Nous allons de nouveau entrer par-derrière, murmura Don à l'oreille de Ricky alors qu'ils arrivaient devant la maison. (Ricky fit un signe d'assentiment.) Essayons de ne pas faire de bruit.

- Ne vous en faites pas pour moi, dit Ricky d'une voix ténue-jamais encore Don ne l'avait trouvé aussi vieilli

-, vous savez, j'ai vu le film pour lequel ce couteau a servi. Une grande scène montrait comment il avait été

forgé-l'homme s'était servi d'un morceau d'astéroïde ou de météorite...

Ricky s'arrêta un moment pour souffler, et aussi pour s'assurer que Peter l'écoutait.

- Une substance dotée de propriétés particulières plus dure que le diamant. Une sorte de magie, venue de l'espace. (Ricky sourit.) Le genre de bêtises typiques de certains films. Mais c'est tout de même un magnifique couteau.

Peter le sortit de la poche de son duffle-coat, et tous trois le regardèrent un moment-presque embarrassés de se montrer aussi puérils.

Revenant à la réalité-la bonne magie réside uniquement dans l'effort des hommes, tandis que la magie noire peut surgir de n'importe où - Peter rempocha le couteau; il leva les yeux vers la maison d'Eva Galli et sentit sa gorge se serrer.

- Allons-y, dit Don, après avoir longuement regardé

Peter pour s'assurer qu'il allait tenir le coup.

Avec leurs mains, ils ôtèrent la neige qui bloquait la porte, et entrèrent doucement, l'un après l'autre. Il sembla à Peter que la maison était aussi sombre que la nuit où Jim Hardie et lui s'y étaient introduits. Jusqu'au moment où

Don les précéda dans la cuisine, il n'était pas certain de pouvoir franchir ce seuil. Et lorsqu'il se retrouva dans cette pénombre bruisante, il craignit un moment de s'évanouir ou de se mettre à hurler.

Dans le couloir, Don désigna la porte de la cave. Tandis qu'il l'ouvrait, les deux autres sortirent leurs couteaux. Ils s'engagèrent sans faire de bruit sur l'escalier en bois.

Peter savait que pour lui, le pire allait être le sous-sol et le palier. Il suivit Don vers la chaudière aux bras de poulpe, pendant que Ricky se

dirigeait vers l'autre côté du sous-sol. Le couteau calmait Peter, et lui donnait de l'assurance; il savait que bientôt, il allait voir l'endroit où

Sears avait découvert les corps de sa mère et de Jim Hardie, mais il était sûr de pouvoir tenir le coup.

Don passa sans hésiter derrière la chaudière, où régnait une ombre opaque, et Peter le suivit, se cramponnant à la poignée du couteau. Il se souvint de ce qu'il avait lu dans un vieux récit d'aventures: il faut toujours frapper de bas en haut, comme ça, il est beaucoup plus difficile de te prendre le poignard. Il vit Ricky revenir vers eux, haussant déjà les épaules d'un air désabusé.

Don abaissa sa hache, et les deux hommes regardèrent sous l'établi fixé au mur. Peter frissonna. C'était là qu'on les avait trouvés. Mais il n'y avait plus rien, bien sûr: Peter vit à la façon dont Ricky et Don se redressèrent qu'aucun Gregory Bate n'était caché là, qu'il n'y avait même pas de taches de sang... Peter sentit qu'ils attendaient qu'il regarde à son tour; il se pencha un instant, vit un mur en béton, un sol cimenté et grisâtre, et se releva.

- Le dernier étage, maintenant, murmura Don, et Ricky fit un signe d'assentiment.

En voyant la tache brune sur le mur, au niveau du palier, Peter serra encore plus fort son couteau, et, la gorge sèche, se retourna brièvement pour bien s'assurer que Gregory Bate ne se tenait pas derrière eux, avec sa perruque à la Harpo Marx, ses lunettes noires et son sourire. Ricky, qui avait déjà continué à monter, lui lança un regard interrogateur; Peter fit signe que tout allait bien, et commença à les suivre.

Ricky s'arrêta devant la porte de la première chambre.

Peter leva le couteau; c'était peut-être la chambre dont ces vieux hommes avaient rêvé, mais c'était aussi là qu'il avait vu Freddy Robinson, là où il avait failli mourir. Passant devant Ricky, Don tourna la poignée sans hésiter, et, sur un signe affirmatif de Ricky, poussa la porte. Peter vit que Ricky serrait les dents, et qu'un filet de sueur coulait sur le visage de Don. Celui-ci passa rapidement le seuil, la hache levée. Peter s'avança également, l'esprit vide et les jambes molles, comme tiré en avant par une corde invisible.

Peter prit conscience de ce qui l'entourait par une succession d'instantanés: à sa gauche, Don, accroupi, la hache levée sur le côté;

un lit vide; un plancher poussiéreux; un mur nu; la fenêtre qu'il avait réussi à ouvrir dans une autre vie; à sa droite, Ricky Hawthorne, très droit, la bouche ouverte, tenant le couteau comme pour le donner à quelqu'un; un autre mur avec un petit miroir: une chambre à coucher vide.

Don abaissa la hache en exhaling lentement: Ricky Hawthorne fit le tour de la petite chambre, comme pour être absolument s'r qu'Anna Mostyn et les frères Bate n'étaient pas cachés quelque part. Peter se rendit compte que la tension l'avait quitté, et que son bras pendait à son côté, tenant à peine le couteau. Il n'y avait pas de danger dans cette chambre, et s'il en était ainsi, il n'y en avait pas dans toute la maison. Il regarda Don, et ils échangèrent un sourire.

Se sentant stupide de rester ainsi les bras ballants, il s'avança dans la chambre, vérifiant de nouveau tous les endroits que Ricky avait examinés. Rien sous le lit. Rien dans l'armoire; il sentit un muscle se décriper dans son dos et alla jusqu'au fond de la chambre. Le mur était froid au toucher, et laissa sur ses doigts des traces de crasse collante. Il jeta un coup d'oeil dans le miroir.

Ricky Hawthorne se mit à crier de toute sa voix, le faisant sursauter:

- Pas le miroir, Peter!

Mais il était déjà trop tard. Un souffle de vent issu des profondeurs du miroir l'avait frappé au visage, et il y avait plongé son regard. Son visage n'était plus qu'une silhouette décolorée, derrière laquelle se profilait un visage de femme, de plus en plus distinct. Il ne la connaissait pas, mais la détailla comme s'il en était amoureux: légères taches de rousseur, cheveux châtains avec des reflets blonds, un doux regard, une bouche d'un dessin extraordinairement tendre et délicat. Elle envahit toutes ses sensations, tous ses sentiments, et il lut dans son visage des choses qui dépassaient ses facultés de compréhension, des promesses, des chansons et des trahisons qu'il était encore trop jeune pour connaître. Il ressentit douloureusement l'aspect superficiel de ses relations avec les filles qu'il avait embrassées et caressées, et comprit qu'il n'y avait jamais engagé qu'une minuscule partie de sa personnalité. Et, dans une vague d'émotion et de tendresse qui l'enveloppa entièrement, elle lui parla: O mon beau Peter. Tu veux être l'un de nous. Tu es déjà l'un de nous. Immobile, et sans ouvrir la bouche, il acquiesça à ce qu'elle disait. Et tes amis aussi, Peter. Vous vivrez par tous les temps, chantant une seule et même chanson, ma chanson -tu seras à jamais avec eux et avec moi, léger comme une chanson. Il suffit que tu te serves de ton couteau, Peter. Tu sais

comment t'en servir. Tu feras cela merveilleusement. Lève le couteau, Peter, lève le couteau et tourne-toi...

Il levait déjà le couteau lorsque le miroir tomba, sans cesser de parler d'une voix musicale, qu'il n'entendait plus très bien à cause du bruit et d'une voix juste derrière lui.

Le miroir heurta le sol.

- C'était une ruse, disait Ricky. J'aurais dû vous mettre en garde plus tôt, mais j'avais peur d'élever la voix.

Son visage et ses yeux emplis d'expérience étaient si proches que Peter les vit comme un gros plan démesurément grossi. " Rien qu'une ruse, un tour de passe-passe.

Peter tomba dans les bras de Ricky.

Lorsqu'ils se furent séparés, Peter se baissa vers le miroir brisé en deux et prit un des morceaux. Une brise délicieuse s'en élevait (une seule chanson, ma chanson) gaiement. Il sentit Ricky se raidir; entre ses doigts tenant l' bout de miroir, la moitié d'une tendre bouche se dessina. Il laissa tomber le fragment de miroir et l'écrasa du talon, tapant et tapant jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les petits morceaux éparpillés d'un puzzle étincelant.

Un quart d'heure plus tard, ils roulaient lentement vers le centre de la ville, suivant l'itinéraire capricieux des rues déjà dégagées.

- Elle veut nous rendre pareils à Gregory et Fenny, dit Peter. Oui... pour que nous " vivions par tous les temps ", transformés en ces espèces de choses.

- Nous ne nous laisserons pas faire, dit Don énergiquement.

Peter secoua la tête:

- Tu parles avec tant d'assurance, des fois. Elle a dit que j'étais déjà l'un d'eux. Et quand j'ai vu Gregory se transformer-tu te souviens-il m'a dit qu'il était moi. Il était juste comme Jim, toujours en train de foncer de l'avant, sans jamais se poser de question.

- Tu aimais ce côté de Jim Hardie, lui fit remarquer Don, et Peter, le visage maculé de larmes, acquiesça. Je te comprends, tu sais. Moi aussi, cela m'attirerait. L'énergie est une qualité très séduisante.

Peter se prit le visage dans les mains.

- Mais elle sait que je suis le maillon le plus faible. Elle a essayé de se servir de moi, et ça a bien failli marcher. Elle veut se servir de moi pour vous avoir, toi et Ricky.

- Peut-être, dit Don, mais il y a une grande différence entre toi-entre nous tous-et Gregory Bate. Gregory voulait qu'elle se serve de lui. Il l'avait choisi.

- Oui, mais elle a bien failli me faire choisir, moi aussi.

Mon Dieu, que je la hais!

- Nous les haÛssons tous, renchérit Ricky, qui s'était installé à l'arrière de la voiture. Ils ont pris votre mère, la plupart de nos amis et le frère de Don. Ce qu'elle vous a fait lorsque vous avez regardé dans le miroir aurait aussi bien pu arriver à l'un de nous.

Tandis que Ricky continuait à reconforter Peter, Don conduisait, prenant à peine garde à l'aspect désolé de la ville enfouie sous la neige: d'ici quelques heures, d'ici un ou deux jours tout au plus, ce serait bien pire, et Milburn, isolée du monde extérieur, ne serait plus qu'un immense piège. La prochaine tempête de neige allait entraîner une vague de destruction entraînant la moitié de la ville dans la mort.

- Arrête ! s'écria soudain Peter. Arrête la voiture ! (Il se mit à rire.) Je sais où ils sont ! Dans le lieu des rêves !

(Son rire devint aigu et incontrôlable; lorsqu'il eut réussi à

calmer un peu son hystérie, il ajouta :) Elle avait bien dit le lieu de nos rêves ? Et il n'y en a qu'un dans la ville, non, qui est resté ouvert malgré la neige?

- Au nom du ciel, de quoi parles-tu?

Don se retourna et vit que Peter avait retrouvé toute son assurance.

- Regardez, dit Peter.

Ils suivirent la direction indiquée par son doigt tendu et virent, de l'autre côté de la rue, en lettres lumineuses géantes:

RIALTO

Et au-dessous, en grosses lettres noires, une ultime preuve de l'humour

d'Anna Mostyn:

LA NUIT DES MORTS-VIVANTS

Stella consulta sa montre pour la cinquantième fois, puis se leva pour voir si l'horloge de la cheminée indiquait bien la même heure. L'horloge avançait de trois minutes, comme d'habitude. Il y avait donc entre trente et trente-trois minutes que Ricky et les deux autres étaient partis.

Elle comprenait maintenant ce que Ricky avait ressenti le matin de Noël: que s'il ne sortait pas et n'agissait pas immédiatement, des événements terribles allaient se produire. Stella avait la certitude que Ricky courait un danger épouvantable si elle ne se précipitait pas à la maison de Robinson. Il lui avait dit de leur accorder une heure, mais c'était sûrement beaucoup trop. Cette chose mystérieuse qui avait épouvanté Ricky et la Chowder Society se trouvait dans cette maison, attendant le moment de frapper de nouveau. Stella ne se considérait certes pas comme une féministe, mais elle avait remarqué depuis longtemps que les hommes avaient toujours la notion erronée qu'ils devaient tout faire seuls. Evidemment, des femmes comme Milly Sheehan s'enfermaient chez elles et devenaient à moitié folles, ou avaient des hallucinations, lorsque leurs hommes mouraient ou les quittaient. Elles se réfugiaient derrière leur passivité féminine et attendaient que le notaire ouvre le testament.

Ricky n'avait même pas songé qu'elle aurait fort bien pu les accompagner, et lui avait préféré même un gosse de dix-sept ans. Elle regarda de nouveau sa montre. Encore une minute s'était écoulée.

Stella descendit dans l'entrée et mit son manteau. Puis l'ôta, pensant qu'après tout, elle ne lui serait peut-être d'aucune utilité. " Oh, puis zut ! " s'exclama-t-elle à voix haute en remettant le manteau.

Au moins, il ne neigeait pas, et Leon Churchill, qui n'avait cessé de la regarder bouche bée depuis qu'il avait eu ses douze ans, avait dégagé une partie des rues. Len Shaw, de la station-service (une autre conquête télé-commandée) était venu débayer leur allée dès qu'il avait pu venir jusque chez eux avec son petit chasse-neige. Dans ce monde empli d'injustice, Stella n'avait aucun scrupule à

profiter de sa beauté. La voiture démarra sans difficulté

(faute de pouvoir accéder à Stella, Len soignait le moteur de la Volvo avec une passion presque érotique), et Stella s'engagea dans la rue.

Maintenant qu'elle avait décidé d'aller là-bas, elle bouillait d'impatience d'arriver à Montgomery Street. L'itinéraire direct étant encore bloqué par la neige, elle dut suivre le labyrinthe des rues dégagées par Leon, et gémit inté-

rieurement en voyant que cela l'obligeait à remonter jusqu'à la high school. Il lui fallait redescendre School Road jusqu'à Harding Lane, en suivant des rues parallèles à celles qu'elle venait de prendre, puis s'engager dans Candlemaker Street et passer devant le Rialto. Ne pensant qu'au plan de la ville, Stella roulait presque à son allure habituelle. Bien que la voiture fût rudement secouée, elle ralentit à peine pour prendre un tournant, sans voir dans la lumière grise et cotonneuse que le niveau de la chaussée s'abaissait d'une vingtaine de centimètres; lorsque l'avant de la voiture crissa sur la neige tassée, Stella enfonça l'accélérateur, réfléchissant toujours au meilleur itinéraire pour arriver à Montgomery Street.

La voiture dérapa et heurta une clôture métallique, puis se mit en travers de la rue; prise de panique, Stella tourna violemment le volant au moment même où la voiture descendait une autre marche taillée par le chasse-neige de Leon Churchill. La voiture amorça un tonneau, et, deux roues tournant dans le vide, retomba sur la clôture.

Les mains crispées sur le volant, Stella se força à respirer régulièrement pour calmer le tremblement qui agitait tout son corps. Elle ouvrit la portière et regarda sous elle. En s'asseyant sur le plancher de la voiture et en laissant pendre les jambes, elle n'aurait qu'un bon mètre à sauter.

De toute façon, il faudrait une dépanneuse pour tirer la voiture de là. Stella inhala profondément, et, prenant appui sur le siège, sauta.

Elle atterrit assez rudement mais parvint à conserver son équilibre. Sans un regard pour la voiture accrochée à la clôture, comme un jouet cassé, elle se mit en marche vers la high school, masse brune tout juste visible au bout de la rue. Il fallait absolument qu'elle rejoigne Ricky.

Elle venait de se dire qu'il faudrait qu'elle essaie de faire de l'auto-stop lorsqu'une voiture bleue apparut derrière elle dans la grisaille. Pour la première fois de sa vie, Stella leva le pouce au bord d'une route.

La voiture freina doucement et s'arrêta à sa hauteur. En se baissant vers la portière, elle vit un homme au visage bouffi se pencher vers elle avec un timide sourire de bienvenue. Il ouvrit la portière côté

passager en disant:

- C'est contraire à mes principes, mais vous semblez réellement en difficulté.

Sa voix était aussi polie et timide que son apparence.

Stella monta, oubliant un instant que le serviable petit homme ne pouvait pas lire dans son esprit. Au moment où

il démarrait, elle eut un sursaut et expliqua:

- Oh, je suis désolée. Je viens d'avoir un accident et mes pensées sont un peu confuses. Il faut absolument que je. . .

- Je vous en prie, Mrs. Hawthorne, dit l'homme en se tournant vers elle avec un sourire. Inutile de vous excuser.

Je suppose que vous aviez l'intention d'aller à Montgomery Street. Ce n'est pas nécessaire. C'était une simple erreur.

- Vous me connaissez ? Mais comment avez-vous su. . .

L'homme la fit taire en détendant le bras d'un geste rapide de boxeur et en enserrant ses cheveux dans sa main.

" Doux ", dit-il; jamais Stella n'avait entendu une voix aussi calme.

Don fut le premier à voir le corps de Clark Mulligan. Le corps du propriétaire du cinéma était couché en chien de fusil derrière la caisse-encore un qui portait les traces des appétits des frères Bate. Il se détourna du cadavre.

- Tu avais raison, Peter. Ils sont ici.

- C'est Mr. Mulligan? demanda Peter à mi-voix.

Ricky contourna la caisse et baissa les yeux.

- Oh non ! s'exclama-t-il, tout en sortant son couteau.

Et nous ne sommes même pas certains que ce que nous essayons de faire est possible, n'est-ce pas? qui sait, il nous faudrait peut-être des pieux en bois ou des balles en argent ou du feu ou...

- Non, dit Peter. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

Il était très pâle, et évitait de regarder le corps de Mulligan, mais son visage emplí de détermination exprimait un sentiment que Don n'avait encore jamais vu se refléter sur un visage humain: la négation de toute peur.

- Traditionnellement, c'était ainsi que l'on tuait les vampires et les loups-garous (ou du moins ce que l'on prenait pour des vampires ou des loups-garous) mais n'importe quelle arme aurait fait l'affaire. N'est-ce pas Don? C'est bien ce que tu penses?

- Oui, répondit celui-ci, s'abstenant d'ajouter que c'était bien beau d'échafauder des théories dans un salon confortable mais que c'était tout autre chose de les mettre en pratique au péril de sa vie.

- Je le crois aussi, dit Peter, qui tenait son couteau si fort, la lame levée, que l'on sentait le frémissement de ses muscles. Je sais qu'ils sont dans la salle. Allons-y.

Ricky fit alors une observation qui était l'évidence même:

- Nous n'avons pas le choix.

Don leva la hache, la lame appuyée contre sa poitrine et ouvrit silencieusement la porte de la salle. Il se faufila à

l'intérieur, et les autres le suivirent.

Il s'aplatit contre le mur de la salle obscure; il ne lui était même pas venu à l'idée qu'ils arriveraient peut-être en pleine projection. Des formes géantes se mouvaient sur l'écran, gesticulant et vociférant. Les frères Bate avaient dû tuer Clark Mulligan moins d'une heure avant leur arrivée. Clark avait monté les bobines et mis le projecteur en marche, comme il le faisait quotidiennement depuis l'arrivée du mauvais temps, et était redescendu dans le hall d'entrée, où Gregory et Fenny l'attendaient. Don se glissa lentement le long du mur du fond, guettant un éventuel mouvement dans la salle.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, il distingua les rangées de fauteuils, mais rien d'autre. La lourde hache pesait sur sa poitrine. La bande son du film emplissait son esprit de cris et de hurlements. Il n'y avait pas un seul spectateur. De tous les spectacles que leur ennemi leur avait imposés, il sembla à Don que celui-ci était le plus étrange-ce mélange d'images horribles, de cris et de musique se déversant dans l'obscurité sur cette salle de cinéma vide. Tournant un instant la tête, il vit malgré la pénombre que le visage de Peter était toujours aussi déterminé. Il lui fit signe d'aller de l'autre côté de la

salle, puis se pencha vers Ricky, lui montrant l'allée centrale. Peter gagna rapidement la position qui lui avait été désignée, tandis que Ricky s'avançait plus lentement vers le centre de la salle; il s'assura que Don et Peter étaient arrivés en haut des allées latérales, puis se pencha pour voir si personne n'était caché dans l'ombre de l'allée.

Et si Ricky les trouvais? se demanda Don. Arriverions-nous à temps pour le sauver ? Il est très exposé, au milieu de la salle.

Mais Ricky, tenant fermement le couteau, s'avança calmement dans l'allée, vérifiant méthodiquement chaque rangée de fauteuils en se penchant comme pour chercher un billet perdu.

Tous trois avançaient au même rythme. Don aussi vérifiait scrupuleusement chaque rangée, essayant de percer l'obscurité qui régnait entre les fauteuils. Des papiers de confiseries, quelques tracts déchirés, la poussière accumulée d'un hiver, des rangées de fauteuils parfois lacerés, parfois réparés avec du ruban adhésif, et dans chaque rangée, deux ou trois bras qui manquaient; au centre, une obscurité impénétrable dans laquelle il avait l'impression de se noyer. Devant lui, sur l'écran, il percevait une succession d'images décousues chaque fois qu'il relevait la tête. Des images horribles: cadavres sortant de leurs tombeaux, voitures prenant des virages à une allure folle, le visage atterré d'une jeune femme... Don eut un moment l'impression de voir un film le montrant lui-même dans la cave d'Anna Mostyn.

Non, c'était évidemment faux, c'était simplement une scène du film, un homme ne lui ressemblant pas dans une cave qui n'était pas celle d'Anna. La famille dont il était question dans le film se barricadait dans un sous-sol, et le bruit de portes se répercutait dans cet espace clos. Peut-

être est-ce ainsi qu'il faut les combattre: en se terrant jusqu'à

ce qu'ils s'en aillent... On serre les dents et on ferme les yeux, en espérant qu'ils auront votre frère, votre ami, n'importe qui, avant que ce ne soit à votre tour. . . Il se rendit compte que c'était précisément ce que les veilleurs de nuit avaient fait. Dans son imagination, il vit les rangées de sièges occupées par les victimes de Gregory, puis s'aperçut que Ricky et Peter le regardaient d'un air interrogateur. Ils étaient déjà en avance sur lui de deux rangées. Don se pencha de nouveau, regarda stupidement une boîte de pop-corn écrasée, et se hâta d'avancer pour rattraper ses compagnons.

Lorsqu'ils furent arrivés au premier rang sans avoir rien trouvé, Don et

Peter rejoignirent Ricky en bas de l'allée centrale.

- Rien, constata Don.

- Ils sont pourtant ici, murmura Peter. C'est s'r.

- Il y a encore la cabine de projection. Les toilettes. Et Mulligan doit avoir un bureau quelque part.

Sur l'écran, une porte se ferma avec fracas: bruit de la vie que l'on emprisonne en compagnie de la mort.

- Et aussi le balcon, dit Peter. Et derrière l'écran, qu'est-ce qu'il y a? Comment y accède-t-on?

Une autre porte se referma avec bruit. Des haut-parleurs, jaillissaient des voix inhumaines, démesurément grossies, enflées d'émotions artificielles.

Une porte - la même ? - s'ouvrit avec le déclic métallique d'une serrure qui s'ouvre, puis se referma.

- Bien s'r, commença Ricky, c'est sans doute là qu'ils doivent... (Mais les deux autres ne l'écoutaient pas. Ils avaient reconnu ce bruit familier, et leurs yeux étaient fixés sur le couloir faiblement éclairé s'ouvrant à droite de l'écran, surmonté du signe: SORTIE.)

Sur l'écran, des silhouettes géantes s'agitaient en une pantomime romanesque, et les haut-parleurs déversaient une musique appropriée, mais ils n'avaient d'oreille que pour une succession de petits claquements secs, comme si quelqu'un applaudissait du bout des doigts: le bruit de pieds nus sur le plancher.

Un enfant apparut à l'entrée du couloir et s'arrêta à la limite de la lumière et de l'ombre. Il les regarda, apparition surgie d'un roman réaliste des années trente: un petit garçon aux flancs tremblants, aux côtes proéminentes, avec un petit visage tiré et crasseux, que la pensée n'avait jamais marqué. Un filet de salive apparut sur sa lèvre inférieure, et il leva ses mains jointes, faisant le geste d'enfoncer une barre de fer, puis rejeta la tête en arrière et ricana, avant de mimer le geste de fermer une lourde porte.

- Mon frère vous explique que les portes sont fermées, dit une voix puissante au-dessus d'eux. (Ils firent volte-face, et virent Gregory Bate debout sur la scène, à côté du rideau rouge.) Je suppose toutefois que

cela convient parfaitement à trois courageux aventuriers tels que vous.

Vous êtes venus pour cela, n'est-ce pas? Tout spécialement vous, Mr. Wanderley, qui êtes venu de si loin ! Fenny et moi avons toujours regretté de ne pas vous avoir été

présentés dans les règles, en Californie. (Il gagna le centre de la scène, et les images du film passèrent sur son corps.) Croyez-vous réellement pouvoir nous nuire avec ces objets médiévaux dont vous vous êtes munis? Voyons, Messieurs... (Il écarta largement les bras, et ses yeux flam-boyèrent. Sur son corps, apparurent des détails gigantesques; une main ouverte, une lampe en train de tomber, une porte dont le bois se fendait...)

Sous ces apparences, Don vit ce que Gregory Bate avait révélé à Peter; ce langage ch,tié et ces gestes thé,traux n'étaient qu'un déguisement insubstantiel cachant une concentration terrifiante, une force aussi implacable qu'une machine. Bate se pencha légèrement vers eux et sourit. " Maintenant ", dit-il, sur le ton d'un dieu conjurant la lumière.

Don se rejeta de côté, sentit quelque chose le frôler, et vit le petit corps délirant de Fenny se jeter sur Peter Barnes. Aucun d'entre eux ne l'avait vu bouger-et il était déjà accroché au dos de Peter, le forçant à se baisser tout en immobilisant le bras tenant le couteau, grognant et glapissant à la fois.

Don leva sa hache et sentit une main puissante se refermer autour de son poignet. (Immortel, dit un murmure remontant son bras, ne veux-tu pas l'être?)

- N'aimeriez-vous pas vivre pour toujours ? lui dit Gregory Bate à l'oreille. Même s'il faut mourir d'abord?

C'est un honnête marché chrétien, après tout?

Son haleine empestait la corruption.

La main le fit aisément tourner sur lui-même, et Don sentit ses forces l'abandonner, comme si cette main le vidait de son énergie. De l'autre main, Bate lui releva le menton et le força à le regarder dans les yeux. Il se souvint de la mort de Jim Hardie telle que Peter la lui avait décrite, comment Bate avait vu sa substance vitale avec ses yeux avant de l'écraser contre le mur, mais il lui était impossible de ne pas regarder; ses jambes se liquéfiaient, et il avait l'impression de flotter au-dessus du sol. En surface, l'or brillant des yeux de Gregory

paraissait empreint d'une sagesse omnisciente, mais sous cela, se cachait une violence à l'état pur, un vent de glace tuant tout sur son passage.

Il entendit vaguement Ricky dire: " Prends garde, espèce d'ordure ! " et Bate porta son attention ailleurs. Les jambes de Don devinrent de plomb, et il vit le visage du loup-garou passer devant lui avec une lenteur de rêve.

quelque chose faisait un tintamarre épouvantable, et le profil de Bate (teint de marbre et oreille parfaite comme celle d'une statue) continua à s'éloigner.

- Tiens, immondice ! criait Ricky, et Don, qui se retrouva à plat ventre sur sa hache, coincé entre deux rangées de sièges, leva des yeux rêveurs et vit Ricky Hawthorne taillader la nuque de Fenny Bate.

- Mauvais, pas comme ça, murmura-t-il, se demandant si ce qu'il voyait était réel ou bien faisait partie du film projeté sur l'écran, et il vit Gregory donner au vieil homme un coup qui le projeta sur le corps inerte de Peter Barnes.

- Inutile de faire des histoires, n'est-ce pas, Mrs.

Hawthorne ? dit l'homme, qui l'agrippait toujours par les cheveux. Vous m'entendez, oui? (Il lui tira très fort les cheveux .)

Stella fit un signe d'assentiment.

- Vous avez compris ce que je vous disais? Inutile d'aller à la maison de Montgomery Street-absolument inutile. Votre mari n'y est plus. N'y ayant pas trouvé ce qu'il cherchait, il est allé ailleurs.

- qui êtes-vous?

- Un ami d'une amie. Un bon ami d'une bonne amie.

(Sans l,cher ses cheveux, l'homme enclencha le levier de la boîte automatique et démarra lentement.) Et mon amie est très impatiente de faire votre connaissance.

- L,chez-moi, dit Stella.

Il l'attira contre lui. " Cela suffit, Mrs. Hawthorne. Des moments passionnants vous attendent. Alors, inutile de résister. Sinon, je vous tue sur-le-champ. Ce serait terriblement dommage. Promettez-moi de

vous tenir tranquille.

Nous n'allons pas plus loin que le Creux. D'accord ? Vous resterez calme? "

Terrifiée, et craignant qu'il ne lui arrache une poignée de cheveux, Stella répondit: " Oui. "

- Très sensé.

Il l'cha ses cheveux et posa sa paume sur la joue de Stella: " Vous êtes une très jolie femme, Stella. "

Elle se recula.

- Vous ne ferez pas d'histoires?

- Pas d'histoires, murmura-t-elle, et le conducteur accéléra légèrement en direction du collège. (Elle se retourna: aucune voiture ne les suivait, et la sienne devenait de plus en plus petite au loin.)

- Vous allez me tuer, dit-elle.

- Seulement si vous m'y contraignez, Mrs. Hawthorne. Dans mon existence actuelle, je suis une personne fort religieuse, et il me déplairait fort de prendre une vie.

Nous sommes des pacifistes, vous savez.

- Vous ?

Avec un sourire ironique, il lui désigna la banquette arrière. Stella tourna la tête et y vit une douzaine d'exemplaires de La Tour de Garde.

- Dans ce cas, c'est votre amie qui va me tuer. Comme Sears, Lewis et les autres.

- Pas tout à fait, Mrs. Hawthorne. Enfin, peut-être un peu comme Mr. Benedikt, le seul dont notre amie se soit chargée personnellement. Je puis toutefois vous assurer que Mr. Benedikt a vu nombre de choses rares et intéressantes avant de rendre l'âme. (Ils arrivaient au collège, et Stella entendit un bruit grinçant et familier, mais mit un moment à l'identifier; regardant de tous côtés, elle finit par apercevoir le chasse-neige s'attaquant à un énorme amas de neige.)

- En fait, continua l'homme, il a sans doute vécu là les instants les plus passionnants de sa vie. Quant à vous, Mrs.

Hawthorne, vous bénéficiez d'une expérience que bien des gens vous envieraient-vous allez voir se dévoiler un mystère que votre culture connaît depuis des siècles.

D'aucuns diraient même que cette vision vaut bien de perdre la vie. Surtout si l'alternative est de mourir ici même d'une façon peu rago^otante.

Le chasse-neige était déjà à une centaine de mètres derrière eux. Un peu plus loin, ils allaient s'engager dans Harding Lane, qui était la seule rue dégagée devant eux.

Stella sentait qu'elle était entraînée de plus en plus loin vers un danger effroyable, prisonnière passive de ce témoin de Jéhovah maniaque.

- En fait, puisque vous êtes tellement coopérative, Mrs. Hawthorne... commença l'homme.

Stella lui donna un violent coup de pied dans la cheville.

Poussant un cri de douleur, l'homme se tourna vers elle.

Elle se jeta sur le volant, tandis que l'homme la frappait à

la tête, et dirigea la voiture vers le mur de neige laissé par le chasse-neige, priant pour que Leon Churchill regarde dans leur direction.

Presque sans bruit, l'avant de la voiture s'enfonça dans la neige molle.

L'homme la plaqua contre la portière, immobilisant ses jambes sous lui. Stella le frappa au visage, mais l'homme s'appuya de tout son poids sur elle et écarta ses mains. Elle entendit hurler dans son esprit: Reste tranquille! Stupide, stupide femme., et faillit perdre connaissance.

Elle rouvrit les yeux et vit, tout contre elle, ce visage rougeaud et enflé, au gros nez plein de pores dilatés et de points noirs, au front luisant de sueur grasse, aux yeux ternes et injectés de sang; le visage d'un petit homme compassé disant aux auto-stoppeurs qu'il était contraire à

ses principes de les prendre. Il la frappait toujours à la tête, ponctuant chaque coup d'un jet de salive. Femme stupide!

Avec un grognement, il leva un genou entre ses jambes; et, se laissant tomber sur elle de tout son poids, la saisit à la gorge.

Stella lui martela le dos, et parvint à le saisir par le menton, enfonçant ses ongles dans la chair. Mais cela ne suffisait pas: il continuait à la serrer à la gorge, tandis que sa voix répétait dans son esprit: .stupide stupide stupide. . .

Alors, elle se souvint.

Stella le lâcha, et, portant la main droite au revers de son manteau, trouva la tête de l'épingle à chapeau. Il lui fallut toute sa force pour l'enfoncer dans la tempe de l'homme.

Ses yeux au regard humble sortirent de leurs orbites, et le mot sans cesse répété dans son esprit fit place à un mélange confus de voix: quoi quoi (elle) pas cette (épée) Jemme quoi. Les mains de l'homme se relâchèrent et tombèrent de leur propre poids, et il s'affaissa sur elle comme un roc.

Alors seulement, elle fut capable de hurler.

Stella ouvrit la portière et tomba sur le dos. Elle resta un moment allongée sur la neige tassée, haletante, la bouche pleine de sang et de neige sale. Elle se releva en gémissant, vit la tête aux cheveux rares pendre de la voiture, et se détourna avec un frisson de dégoût.

Elle courut jusqu'en haut de la rue, où Leon Churchill se tenait maintenant à côté du chasse-neige, regardant une forme noire qu'il venait apparemment de découvrir sous la neige. Elle cria son nom et ralentit le pas, tandis que Churchill se tournait dans sa direction.

Après un dernier regard à la forme noire, il vint à la rencontre de Stella, qui était trop éperdue pour se rendre compte que Leon l'était presque autant qu'elle. Il la prit par le bras pour l'empêcher d'aller plus loin.

- Allons, Mrs. Hawthorne, n'allez pas regarder. que se passe-t-il, vous avez eu un accident?

- Je viens de tuer un homme, dit-elle en haletant. Il m'avait prise en stop. Il m'avait attaquée. Je lui ai enfoncé

une épingle à chapeau dans la tête. Je l'ai tué.

- Il vous a attaquée? demanda Leon. (il regarda de nouveau en direction du chasse-neige, puis scruta le visage de Stella.) C'est arrivé là-bas? ajouta-t-il en montrant la voiture bleue. Allons voir. Vous avez en tout cas eu un accident.

Tout en marchant, elle essaya de s'expliquer.

- Oui, j'ai eu un accident, mais avec ma voiture, et il s'est arrêté pour me prendre; ensuite, il m'a attaquée, il m'a d'ailleurs fait mal. J'avais une longue épingle à chapeau sur moi...

- En tout cas, vous ne l'avez pas tué, dit Leon avec une pointe de condescendance.

- Ne prenez pas ce ton avec moi.

- Il n'est pas dans la voiture. Regardez vous-même.

La prenant par les épaules, il la fit pivoter sur elle-même. La portière était toujours ouverte, mais il n'y avait personne sur le siège.

Stella faillit s'évanouir.

Tout en la soutenant, Leon essaya d'expliquer: " Ce qui a dû se passer, c'est que vous étiez sous le choc de l'accident, et que ce type est parti chercher de l'aide; vous êtes sans doute restée évanouie un moment: peut-être un coup à la tête quand la voiture a heurté la neige. Et si je vous raccompagnais chez vous avec le chasse-neige. Mrs.

Hawthorne? "

- il n'est pas là, constata Stella, incrédule.

Un grand chien blanc apparut en haut de la congère et sauta dans la rue dans un éclaboussement de neige.

- Oui, raccompagnez-moi, Leon.

Leon jeta un regard anxieux vers le collège.

- Bien. Il faut de toute façon que je repasse au bureau.

Restez où vous êtes. Je reviens dans une minute avec le chasse-neige.

- Très bien.

Leon lui sourit: " «a ne sera pas très confortable, je vous préviens. "

-Voilà, Mr. Wanderley, dit Gregory Bate. Revenons à l'objet de notre conversation.

Il s'avança vers lui.

Des cris, des gémissements et des bruits de tempête emplissaient la salle.

- vivre éternellement

- vivre éternellement

Hébété, Don regarda les corps entremêlés. Le visage livide du vieil homme était tourné vers lui; il était affalé sur un gosse aux pieds nus. Peter Barnes, allongé à plat ventre sous les deux autres, bougeait faiblement les mains.

- Il y a deux ans que nous aurions dû régler cette affaire, susurra Bate. Cela nous aurait évité bien des ennuis. Vous vous souvenez, n'est-ce pas?

Don entendit la voix d'Alma Mobley lui dire: il s'appelle Greg. Nous nous connaissions à La Nouvelle-Orléans, et se souvint avec une netteté extraordinaire de ce moment, à Berkeley, où il avait avec stupéfaction et désarroi reconnu Alma devant un bar nommé " Le Dernier Récif ".

- Bien des ennuis, répéta Bate. Mais le moment venu, ce n'en est que plus doux, ne trouvez-vous pas?

Peter Barnes, dont une joue saignait, commença à se dégager.

Don parvint à articuler: " Alma. "

Un tic agita le visage ivoirin de Bate.

- Oui. Votre Alma. Et l'Alma de votre frère. Il ne faut tout de même pas oublier David, bien qu'il fût beaucoup moins amusant que vous.

- Amusant...

- Bien sûr! Nous adorons nous amuser. Ce n'est que justice après avoir tant fait pour amuser les autres. Allons, Donald, regardez-moi.

Avec un sourire glacial, il se baissa pour relever Don.

Gémissant, Peter parvint à s'extraire des corps qui l'immobilisaient. Don vit vaguement que Fenny bougeait lui aussi, les traits tordus en un hurlement muet.

" Fenny est blessé ", murmura Don, tout en voyant la main de Bate s'approcher de lui. Prenant de l'élan en donnant un coup de pied dans les fauteuils, il roula sur lui-même et se releva prestement; le tout n'avait pris que deux ou trois secondes, il n'avait jamais été aussi rapide de sa vie. Il se retrouva à mi-chemin entre Gregory et Peter, qui était

- vivre éternellement

lui aussi debout, les yeux mi-clos, fixant Fenny Bate qui grimaçait et se tortillait. " Fenny est blessé", murmura de nouveau Don, prenant conscience de ce que l'agonie de Fenny signifiait pour eux. Comme si ses oreilles s'étaient soudain débouchées, il entendit de nouveau les sons démesurément amplifiés du film.

- Ce n'est pas vrai, dit-il à Bate tout en cherchant sa hache du regard; elle était trop loin.

- quoi ?

- Vous ne vivez pas éternellement.

- Nous vivons beaucoup plus longtemps que vous, répondit Bate, et le vernis civilisé de sa voix craqua pour révéler l'ouragan de violence qui l'habitait; Don se recula vers Peter, sans quitter Bate des yeux-mais en regardant sa bouche, non ses yeux.

- Et vous, reprit Bate, vous ne vivrez pas une minute de plus.

Il fit un pas vers lui.

- Peter.., dit Don, en regardant par-dessus son épaule.

Le jeune garçon avait levé son couteau au-dessus de Fenny, qui continuait à se tortiller sur le sol.

- Vas-y, cria Don, et Peter abattit le couteau sur la poitrine de Fenny. (Une matière blanche et putride jaillit de la cage thoracique de Fenny Bate.)

Gregory se jeta sur Peter en rugissant, écartant sauvagement Don de son passage.

Ricky Hawthorne crut d'abord qu'il était mort ou mourant, tellement la douleur lancinante qui lui vrillait le dos était intolérable. Puis, il vit la moquette élimée sur laquelle il était allongé, sa trame effilochée grossie comme s'il la regardait à la loupe, et entendit Don crier: il vivait donc encore. Il se souvenait avoir tailladé la nuque de Fenny Bate-ensuite, un trou noir, comme si une locomotive lui était entrée dedans.

A côté de lui, quelque chose bougea: le torse de Fenny s'ouvrit, se gonfla, jaillit à un mètre en l'air. Des petits asticots grouillaient sur la peau blanche. Ricky se recula d'horreur et, bien qu'il eût l'impression d'avoir le dos brisé, parvint à se redresser.

A côté de lui, Gregory Bate soulevait Peter tout en hurlant et en rugissant comme si une tempête faisait rage dans ses poumons. Le faisceau du projecteur illumina le corps de Peter, que Gregory tenait à bout de bras, y dessinant un instant des formes blanches et noires, et, avec un dernier rugissement, Bate jeta Peter sur l'écran.

Ne voyant plus son couteau, Ricky se mit à genoux pour le chercher à tâtons. Ses doigts se refermèrent autour d'un manche en os, et la longue lame refléta une lumière grise.

A côté de lui, Fenny se tordait en exhalant une haleine de mort avec un petit sifflement aigu. Tenant à la main le couteau couvert d'une matière gluante, Ricky se força à se lever malgré la douleur qui le faisait grincer des dents.

Il vit Gregory Bate monter sur la scène, dans l'intention de sauter par la déchirure de l'écran, à la poursuite de Peter. Automatiquement, Ricky avança le bras et agrippa Bate par le col de sa vareuse. Bate s'immobilisa instantanément, avec des réflexes de félin. Ricky, terrorisé, sut qu'il allait le tuer, qu'il allait pivoter sur lui-même, les mains et les dents prêtes au massacre, s'il ne faisait pas l'unique geste susceptible de le sauver.

Avant que Bate ne pût bouger, Ricky lui enfonça le poignard dans le dos.

Il n'entendait plus rien: ni le vacarme de la bande-son du film, ni le cri que Bate avait dû pousser. Il resta comme pétrifié, la main toujours crispée sur la poignée en os, abasourdi par l'énormité de son geste.

Bate tomba à la renverse, montrant à Ricky Hawthorne un visage propre à

annihiler toute vie: des yeux emplis d'ouragans et tempêtes, une bouche semblable à l'orifice d'une caverne ténébreuse.

- Ordure, marmonna Ricky en un sanglot.

Bate s'écroula.

Don enjambait les rangées de fauteuils avec une hâte frénétique, craignant d'arriver trop tard pour empêcher Gregory Bate d'égorger Ricky, lorsqu'il vit soudain ce grand corps muscle s'écrouler comme une masse sur Ricky, qui le repoussa en ahanant. Bate se retrouva à genoux, la tête penchée en avant, un liquide visqueux coulant de sa bouche.

- Poussez-vous, Ricky, dit-il, mais le vieil avocat était comme pétrifié; Bate se mit à ramper vers lui.

Don se mit à côté de Ricky, et Bate releva la tête, le regardant droit dans les yeux.

- vivre éternellement

Fermant tous ses sens, Don leva la hache et l'abattit sur la nuque de Gregory; la lame aiguisée s'enfonça jusqu'à la poitrine. D'un second coup de hache, il lui trancha la tête.

Peter Barnes retraversa l'écran à quatre pattes, aveuglé

autant par la douleur que par la lumière du projecteur. Il avait entendu des bruits et des hurlements, et s'était dit que s'il pouvait retrouver le couteau de chasse avant que Bate ne le voie, il pourrait peut-être sauver Don. quant à

Ricky... vu la force du coup qu'il avait reçu, il était certainement mort. Lorsqu'il sortit du cône de lumière, il vit ce qui se passait réellement: Don s'acharnant avec la hache sur le corps sans tête de Gregory, qui continuait à

être agité de mouvements convulsifs, tandis qu'à côté de lui, Fenny se roulait en tous sens, couvert d'une écume blanche.

- Laissez-moi faire, dit-il, à la surprise des deux hommes, qui levèrent vers lui des visages d'une peur extrême.

Peter sauta de la scène sur le plancher de la salle et prit la hache des mains de Don. Son premier coup fut faible et mal calculé, mais, surmontant son hystérie et son dégoût, il se sentit soudain fort comme un bœcheron, rempli d'une énergie lumineuse; ne sentant plus son corps, il leva la hache sans effort et l'abattit d'un coup franc, puis la releva et l'abattit de nouveau, et encore, et encore. Ensuite, il passa à Fenny.

Lorsqu'il ne resta plus que des lambeaux de peau et des débris d'os, un vent glacial jaillit des corps massacrés avec une force telle que Peter en tomba à la renverse.

Ricky murmura: " Mon Dieu ", et alla en titubant s'asseoir sur un des fauteuils.

Avant de se relever, Peter fouilla dans les débris de chair et reprit le couteau.

Ils sortirent de la salle, les jambes en coton, l'esprit comme anesthésié, accompagnés par un vent vif et impatient, un vent qui semblait tourbillonner dans cet espace clos, soulevant des papiers et des sachets vides, cherchant une issue - et lorsqu'ils ouvrirent la porte, ils furent entraînés jusqu'à la rue par un ouragan qui alla se fondre dans le pire blizzard de tout l'hiver.

Ils regagnèrent la maison des Hawthorne dans la tempête. Don et Peter soutenaient Ricky, qui était très affaibli.

La maison abritait maintenant deux convalescents. Peter téléphona à son père pour lui expliquer la situation:

- Papa? Je reste chez Mr. et Mrs. Hawthorne, je ne peux vraiment pas les laisser. Don Wanderley et moi avons pratiquement dû porter Mr. Hawthorne jusque chez lui. Il est alité, et sa femme aussi; elle a eu un petit accident de voiture et ne se sent pas très bien...

- il va y avoir beaucoup d'accidents sur les routes aujourd'hui, fit observer son père.

-Finalement, le docteur est venu et a administré un calmant à Mrs. Hawthorne; quant à son mari, il a un très fort rhume qui risque de devenir une pneumonie s'il ne se repose pas. Alors, Don Wanderley et moi restons pour les soigner.

- Si je t'ai bien compris, Pete, tu étais avec Mr.

Hawthorne et avec ce Wanderley?

- Bien s'r, dit Peter.

- Tu aurais vraiment pu me le dire plus tôt. J'étais fou d'inquiétude, ne sachant pas o' tu étais. Je n'ai plus que toi, tu sais.

- Excuse-moi, papa.

- En tout cas, tu es avec des gens en qui j'ai confiance.

Essaie de revenir à la maison dès que tu le pourras, mais fais très attention dans la tempête.

- D'accord, papa. Au revoir.

Peter raccrocha, rassuré parce que son père ne semblait pas avoir bu, et surtout parce qu'il n'avait pas posé trop de questions.

Don et Peter préparèrent un potage pour Ricky, et allèrent le lui porter dans la chambre d'amis o' il s'était installé, tandis que Stella dormait dans leur chambre.

- Je ne sais pas ce qui m'a pris, dit Ricky. J'aurais été

incapable de faire un pas de plus. Si j'avais été seul, je serais mort de froid dans la neige.

- Si n'importe lequel d'entre nous avait été seul...

Don n'eut pas besoin d'achever sa phrase.

- Et même s'il n'y avait eu que nous deux, dit Peter. Il nous aurait certainement tués.

- En tout cas, il ne l'a pas fait, dit Ricky avec vivacité.

Don avait raison au sujet de leur vulnérabilité. Nous avons donc accompli les deux tiers de ce que nous avions à faire.

- Il nous reste à la trouver, elle, c'est cela? Vous croyez que nous y arriverons?

- Nous y arriverons, dit Don avec assurance. Stella pourra peut-être nous mettre sur la piste. Peut-être a-t-elle vu ou entendu quelque chose. L'homme dans la voiture bleue était sans nul doute le même qui s'était attaqué à toi, Peter. Ce soir, nous en parlerons à Stella.

- Toutes les rues sont de nouveau bloquées par la neige, dit Peter. Même si Mrs. Hawthorne nous donne une indication, nous ne pourrions pas sortir la voiture.

- Dans ce cas, nous irons à pied.

- Oui, acquiesça Ricky. S'il le faut, nous irons à pied.

Il se recoucha sur les oreillers.

- Vous savez, la Chowder Society, c'est nous, maintenant. Nous trois. Lorsqu'on a retrouvé le corps de Sears, je pensais que j'étais le dernier-je l'ai même dit à Stella. Je me sentais totalement isolé, et terriblement triste. Sears était mon meilleur ami, comme un frère. Je le regretterai tant que je vivrai. Et je sais que lorsqu'il s'est trouvé face à

Gregory Bate, Sears a chèrement défendu sa peau. Il y a de longues années, il avait fait tout son possible pour sauver Fenny, et, le moment venu, il a fait tout ce qu'il pouvait contre eux. Je suis certain qu'il s'est défendu mieux qu'aucun de nous n'aurait pu le faire.

Ricky posa l'assiette vide sur la table de chevet.

- Mais c'est une autre Chowder Society, maintenant.

Plus de whisky, plus de Havane, et nous nous habillons n'importe comment... Ciel ! regardez-moi: je ne porte même pas de cravate ! Et aussi... plus d'histoires macabres, plus de cauchemars. Dieu merci !

- En ce qui concerne les cauchemars, je me demande..., dit Peter songeusement.

Après que Peter Barnes fut allé se reposer dans sa chambre, Ricky se redressa et regarda Don ouvertement.

- Vous vous êtes certainement rendu compte, Don, qu'au début, je ne vous appréciais pas particulièrement. Je n'étais déjà pas d'accord avec votre présence ici, et, jusqu'à

ce que j'ai retrouvé en vous certaines qualités de votre oncle, vous m'étiez personnellement très indifférent. Inutile de vous dire que tout cela a changé, n'est-ce pas? Ciel, ce que je peux être bavard ! Qu'est-ce qu'il y avait au juste, dans cette pique que le docteur m'a faite?

- Une forte dose de vitamines.

- En tout cas, je me sens bien mieux. Plein de vitalité.

Ce sale rhume est toujours là, bien s'êr, mais je l'ai depuis si longtemps que c'est presque devenu un ami. Mais vraiment, Don, après ce que nous avons vécu ensemble, je me sens réellement très proche de vous. Sears était comme un frère, mais vous êtes comme un fils. Plus proche que mon vrai fils, en fait. Robert et moi ne communiquons absolument pas; il en a été ainsi depuis qu'il a eu quatorze ans.

Par conséquent, si vous n'y voyez pas d'objection, j'aimerais vous adopter spirituellement.

- Cela me rend bien trop fier pour soulever une objection, répondit Don en prenant les mains de Ricky.

- Vous êtes certain qu'il n'y avait que des vitamines dans cette piqûre?

- A vrai dire...

- Si c'est cela l'effet que produit la drogue, je comprends que cela ait attiré John. (Il se rallongea et ferma les yeux.) quand tout cela sera terminé, si toutefois nous en sortons vivants, gardons le contact. Je vais emmener Stella faire un voyage en Europe, et je vous inonderai de cartes postales.

Don allait répondre, lorsqu'il s'aperçut que Ricky s'était endormi .

Peu après dix heures, Peter et Don, qui avaient mangé

en bas, montèrent un steak grillé, une salade et une bouteille de bourgogne à Ricky. Sur le plateau, il y avait également un steak pour Stella. Don frappa et entra avec le plateau lourdement chargé.

Stella était assise à côté de son mari. " J'étais réveillée depuis une heure et demie et je commençais à m'ennuyer, expliqua-t-elle. Alors je suis venue tenir compagnie à

Ricky. Oh, vous nous apportez à manger? Vous êtes vraiment adorables, tous les deux. " Elle sourit à Peter, qui se tenait timidement sur le seuil de la porte.

- Pendant que vous étiez en train de piller nos provisions, dit Ricky, j'ai eu une petite conversation avec Stella.

Il prit une assiette sur le plateau que Stella avait posé sur ses genoux. " Mmm, quel luxe. Stella, il y a des années que nous devrions avoir une bonne. "

- Si ma mémoire est bonne, je l'avais déjà suggéré, dit Stella.

Bien qu'encre très éprouvée, elle était déjà en bien meilleure forme. Elle n'avait certes plus l'air d'une femme de quarante et quelques années, et ne l'aurait peut-être plus jamais, mais elle était plus détendue et son regard s'était éclairci.

Ricky versa du vin à Stella et à lui-même et commença à

couper son steak...

- Il est certain que l'homme qui a pris Stella dans sa voiture est le même qui vous avait poursuivi, Peter. Il lui a même dit qu'il était témoin de Jéhovah.

- Mais il était mort, dit Stella, et l'épouvante de ces moments se refléta de nouveau sur son visage. (Elle s'empara de la main de Ricky et la serra très fort.) Il était mort.

- Je le sais, dit Ricky; se tournant vers Don et Peter, il expliqua: Elle était allée chercher de l'aide, et lorsqu'elle est revenue, le cadavre avait disparu.

- quelqu'un pourrait-il m'expliquer tout cela ? demanda Stella, au bord des larmes.

- Je le ferai, dit Ricky, mais pas tout de suite. Ce n'est pas encore terminé. Je t'expliquerai tout cet été. quand nous serons partis de Milburn.

- Partis de Milburn?

- Je t'emmène en France. Nous irons à Antibes, à

Saint-Tropez et à Arles, et dans un tas d'autres endroits.

Nous ferons un drôle de couple de vieux touristes. Mais d'abord, il faut que tu nous aides. Tu veux bien?

Le bon sens de Stella lui vint en aide:

- Oui, si c'est une vraie promesse, et pas une sorte de chantage.

Don lui demanda alors:

- Lorsque vous êtes revenue à la voiture avec Leon Churchill, avez-vous vu quelque chose aux alentours?

- Non, je n'ai vu personne, répondit Stella, un peu calmée. Pas que je me souviens. Je me sentais... pas vraiment réelle, comment dire... Non, je n'ai rien vu.

- Vous êtes certaine? Essayez de vous souvenir de tous les détails-la voiture, la portière ouverte, le talus de neige. . .

- Ah oui !

Stella s'immobilisa, la fourchette levée. - Vous avez raison. J'ai vu quelque chose. Un chien. Un chien blanc.

Vous croyez que cela a une signification? Il devait venir d'un jardin, et a sauté sur le mur de neige, puis dans la rue.

Je l'ai remarqué parce qu'il était très beau. Tout blanc.

- Nous y voilà, dit Don. C'est donc cela.

Peter regardait tour à tour Don et Ricky, sans comprendre.

- Vous ne voulez pas un peu de vin ? Et vous, Don ?

demanda Ricky.

Don secoua la tête, mais Peter dit: " Oui, merci, " et Ricky lui tendit son verre.

- Vous souvenez-vous de ce que cet homme vous a dit ?

- C'était tellement horrible... j'ai cru devenir folle.

Apparemment, il me connaissait, parce qu'il m'a appelée par mon nom, et il a aussi dit qu'il était inutile d'aller à

Montgomery Street parce que tu n'y étais plus... O

étais-tu, alors?

- Je te raconterai tout cela devant un Pernod, ce printemps.

- C'est tout ce dont vous vous souvenez? insista Don.

Il ne vous a pas dit où il vous emmenait?

- Chez une amie... Stella frémit en prononçant ce mot. Il a ajouté qu'un mystère me serait révélé. Il a aussi parlé de Lewis.

- Aucune indication sur l'endroit où se trouvait cette

" amie " ?

- Non. Attendez... Non!

Elle regarda son assiette, et repoussa le plateau vers le pied du lit. -
Pauvre Lewis... Ne me posez plus de questions. S'il vous plaît.

- Oui, dit Ricky. Laissez-nous nous reposer, maintenant.

Peter et Don étaient déjà à la porte lorsque Stella dit soudain:-Je m'en souviens. Il a dit qu'il m'emmenait au Creux. Je suis sûre que c'est ce qu'il a dit.

- Cela suffit pour le moment, dit Ricky. A demain matin, mes amis.

En descendant à la cuisine le lendemain matin, Don et Peter furent surpris de constater que Ricky s'y trouvait déjà, préparant des oeufs brouillés tout en s'interrompant fréquemment pour se moucher.

- Bonjour. Voulez-vous m'aider à réfléchir au Creux et à ce que nous allons faire?

- Vous devriez être au lit, lui dit Don.

- Vous voulez rire ? Vous ne sentez pas que nous approchons du dénouement?

- Je sens surtout ces oeufs en train de frire. Peter, pourrais-tu sortir des assiettes, s'il te plaît?

- Combien de maisons y a-t-il dans le Creux? Cinquante ou soixante, tout au plus. Et elle est dans une de ces maisons.

- Sûrement, oui, et elle nous y attend. Sans compter qu'il a dû tomber cinquante centimètres de neige la nuit dernière. Et il continue à neiger. Ce n'est plus vraiment un blizzard, mais dans l'après-midi, cela peut fort bien recommencer. L'état d'urgence a été décrété dans tout l'État. Vous avez vraiment l'intention d'aller à pied jusqu'au Creux et de frapper à une cinquantaine de portes?

- Non, mais je voudrais que nous y réfléchissions.

Ricky prit la poêle et commença à servir les oeufs dans les assiettes que Peter avait disposées sur la table.

Dans sa robe de chambre bleue, il paraissait très jeune, et il était vibrant, presque enthousiaste. Lorsque tout fut prêt, y compris le jus d'oranges et les toasts, il se mit à table et les autres l'imitèrent.

- C'est le seul quartier de la ville que nous ne connaissions pas très bien. (Ricky avait visiblement beaucoup réfléchi au Creux et à Anna Mostyn.) Voilà probablement pourquoi elle s'y est installée. Elle ne veut pas que nous la trouvions, pas encore. Elle doit savoir que ses créatures sont mortes. Pour le moment, ses plans sont en attente. Il lui faudra des renforts, soit des choses dans le genre des Bate, soit des créatures semblables à elle-même. Stella nous a débarrassés de la seule qui se trouvait ici à l'aide d'une simple épingle à chapeau.

- Comment pouvez-vous être sûr que c'était la seule ?

- S'il y en avait d'autres, nous les aurions rencontrées.

Ils mangèrent un moment sans parler.

- Je pense par conséquent qu'elle s'est retranchée, probablement dans une maison inhabitée, en attendant leur arrivée. Il s'ensuit qu'elle ne nous attend pas. Elle pense certainement que nous ne pourrions pas nous déplacer avec toute cette neige.

- Elle doit être assoiffée de vengeance, fit observer Don.

- Peut-être aussi a-t-elle peur.

Peter releva brusquement la tête.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Parce que j'ai déjà une fois, dans le passé, aidé à la tuer. Et je vais vous dire autre chose. Si nous ne la trouvons pas rapidement, tous nos efforts auront été vains.

Grâce à Stella et à nous trois, la ville a droit à un répit, mais dès que les communications avec l'extérieur seront rétablies... (Ricky mordit dans son toast beurré.) Cela deviendra encore bien pire. Elle sera non seulement assoiffée de vengeance, mais pareille à une chienne enragée.

Nous lui avons déjà fait échec à deux reprises. Je propose que nous mettions en commun tout ce que nous savons sur le Creux. Il n'y a pas une minute à perdre.

- N'Était-ce pas à l'origine le quartier des serviteurs, des gens de maison? demanda Peter. Du temps où la plupart des gens en avaient.

- Effectivement, dit Ricky, mais je cherche quelque chose de plus spécifique. Je repense à cet enregistrement où elle a dit " dans les lieux de vos rêves ". Nous avons trouvé un de ces endroits, mais il doit en exister un autre, un lieu où nous aurions été attirés si nous n'avions pas découvert Fenny et Gregory au Rialto. Mais je ne vois vraiment pas...

- Connaissez-vous quelqu'un qui habite ce quartier?

demanda Don.

- Bien sûr. J'ai vécu toute ma vie dans cette ville. Mais je ne vois réellement pas de rapport...

- Comment était le Creux, dans le temps? demanda Peter.

- Dans le temps, comme vous dites? quand j'étais jeune ? Oh. . . c'était très différent, bien mieux que maintenant. Beaucoup plus propre, pour commencer, Avec un côté canaille, ou plutôt bohème. Un peintre vivait à

Milburn à l'époque-il faisait des couvertures pour les magazines. Il vivait dans le Creux. Il avait une magnifique barbe blanche et portait toujours une cape - le type même du peintre tel que nous l'imaginions. Nous y passions pas mal de temps. Il y avait un bar avec un orchestre de jazz. Lewis aimait y aller-il y avait une petite piste de danse. Un peu comme chez Humphrey, mais plus petit et avec plus de style.

- Un orchestre? demanda Peter, devançant Don.

- Bien sûr, poursuivit Ricky sans remarquer leur émoi. Juste un petit orchestre de six ou sept musiciens, pas mal dans le genre... (il prit les assiettes et alla les laver dans l'évier.) Milburn était bien plus agréable en ce temps-là. Nous faisions des kilomètres à pied-jusqu'au Creux et retour. On écoutait un peu de musique, on buvait un ou deux verres de bière, parfois on allait se promener aux environs...

Les mains plongées dans l'eau savonneuse, Ricky s'immobilisa brusquement.

- Seigneur Dieu... Je sais. Je sais!

Il se tourna vers eux, une assiette couverte de bulles à la main.-C'était

Edward. Edward, oui. Nous allons voir Edward dans le Creux. C'est là qu'il s'était installé quand il a voulu avoir un appartement à lui. J'étais partisan de l'intégration-mon père avait d'ailleurs horreur de ça-et le propriétaire de cet appartement était l'un de nos premiers clients de couleur. L'immeuble existe toujours!

(Sans même s'en apercevoir, Ricky laissa échapper l'assiette, qui se brisa en morceaux.) Au printemps dernier, il a été condamné à la démolition par le conseil municipal, mais il ne sera abattu que l'année prochaine. Nous lui avons trouvé cet appartement, Sears et moi ! (il s'essuya les mains à sa robe de chambre.) C'est ça ! Je suis s'r que c'est ça. L'appartement d'Edward. Le lieu de nos rêves.

- Parce que l'appartement d'Edward... commença Don, comprenant que le vieil homme devait avoir raison.

- Parce que c'est là qu'Eva Galli est morte et là que nos rêves ont commencé. Par Dieu, nous la tenons...

Ils mirent tous les vêtements chauds que Ricky put trouver. Chacun avait sur lui plusieurs couches de sous-vêtements, deux chemises- ils ne purent pas les boutonner, mais cela faisait une épaisseur supplémentaire-deux ou trois pulls, deux paires de chaussettes. Don parvint même à mettre une paire de vieilles chaussures montantes. Pour une fois, Ricky ne regretta pas d'avoir conservé toutes ces vieilleries. " Si nous mourions de froid en route, tout cela ne servirait à rien ", dit-il en triant de vieilles écharpes rangées dans un carton. " Nous allons aussi nous enrouler autour du visage. Il y a plus d'un kilomètre jusqu'au Creux. Heureusement encore que la ville n'est pas trop grande. quand nous avons vingt et quelques années, nous faisons l'aller-retour deux ou trois fois dans la même journée.

- Etes-vous s'r de pouvoir retrouver la maison ? demanda Peter.

- Oh, presque s'r, répondit Ricky. Voyons si nous avons tout ce qu'il nous faut... (Avec tous ces vêtements sur eux, ils ressemblaient à d'énormes bonshommes de neige.) Ah, des chapeaux. Ce n'est pas ce qui manque.

(Peter eut droit à un bonnet de fourrure, tandis que Ricky lui-même mettait un chapeau de chasse rouge qui devait avoir un demi-siècle, et tendit à Don un chapeau en feutre vert:) il a toujours été un peu grand pour moi, et devrait vous aller parfaitement. Je l'avais acheté pour aller à la pêche avec John Jaffrey, mais je ne l'ai porté qu'une seule fois. Je détestais aller à la pêche.

Au début, les vêtements de Ricky les protégèrent suffisamment; il neigeait un petit peu, et le ciel diffusait une lumière crue. Au passage, ils virent quelques voisins tentant de dégager leur entrée à la pelle, et des enfants, taches de couleur toujours en mouvement, s'amuser dans la neige. Il faisait tout de même moins quinze, et le froid brôlait les parties exposées de leurs visages. Malgré leur accoutrement, ils auraient pu être trois hommes parfaitement ordinaires poursuivant un but non moins ordinaire, par exemple trouver un magasin ouvert.

Pourtant, leur progression était harassante. Le froid pénétra bientôt leurs chaussures, et ils avaient mal aux jambes à force de marcher dans la neige profonde. Ils cessèrent de parler: cela exigeait trop d'énergie. Leur haleine se condensait sur les écharpes de laine, qui furent bientôt recouvertes d'une croûte de glace. Et soudain, le temps changea. Don n'avait jamais vu la température baisser aussi rapidement, tandis que la neige se mettait à

tomber plus dru. Ses jambes aussi étaient gelées maintenant, et il sentait des picotements dans les doigts.

Parfois, en découvrant une rue entièrement ensevelie sous des congères atteignant cinq mètres de haut, il lui arrivait de penser qu'ils ressemblaient à trois explorateurs polaires-des hommes aux lèvres noircies et à la peau craquelée, perdus dans une immensité blanche.

Ils avaient à peine parcouru la moitié du chemin, et Don était certain que la température avait baissé d'au moins cinq degrés. L'écharpe couvrant son visage n'était plus qu'un masque rigide, de plus en plus lourd. Ses pieds et ses mains étaient douloureux. Chaque pas lui coûtait un nouvel effort. Ils passèrent devant la place, où il ne restait plus du grand sapin de Noël que quelques branches noires, très dépassant d'une montagne de neige, sous laquelle Omar Norris l'avait enseveli en dégageant Main Street et Wheat Row.

Le ciel s'était assombri, et la neige, encore scintillante il y avait quelques minutes, était devenue du même gris opaque que l'atmosphère. Don leva les yeux et ne vit que des milliers de flocons de neige tourbillonnants. Ils étaient seuls. Le long de Main Street, les toits de quelques voitures dépassaient des congères. Tous les magasins étaient fermés; dans les maisons, tous les rideaux étaient tirés. La lumière baissait rapidement, comme si la nuit allait tomber.

- Ricky? demanda-t-il, sentant sur sa langue le goût poussiéreux de la neige.

- Ici, dit Ricky, haletant. Continuez, ça va.

- Et toi, Peter?

Peter lui lança un regard sous son bonnet de fourrure tout encroûté de neige: " Tu as entendu ce qu'a dit le patron: continuez, ça va. "

Leurs pieds n'étaient plus que des blocs de glace qu'ils avaient de la peine à soulever. De plus, le vent se levait, et par moments, des rafales cinglantes les aveuglaient. Une véritable tempête de neige s'annonçait. Surpris par un coup de vent, Ricky tomba à la renverse et se retrouva dans la neige jusqu'à la poitrine. Don se retourna pour voir ce qui se passait.

- Ricky ?

- Attendez... faut que je me repose... une minute.

Sa respiration était bruyante, et Don s'imagina combien l'air glacial devait lui faire mal aux poumons.

- Mais ce n'est plus loin, ajouta Ricky. Mon Dieu, mes pieds. . .

- Je viens d'avoir une drôle d'idée. Et si elle n'était pas là?

Ricky prit la main que Peter lui offrait et se remit debout.

- Si, si, elle est là. Et ce n'est plus loin. Au bout de la rue.

Lorsque Don se tourna de nouveau face au vent, il ne vit que des milliers de lignes blanches convergeant vers son visage. Des pans de blancheur mouvante le séparaient de Peter et de Ricky. Il entrevit vaguement ce dernier, à un ou deux pas sur sa droite, qui lui faisait signe d'avancer.

Peut-être étaient-ils déjà dans le Creux? Dans la tempête, rien ne le différenciait du reste de Milburn. Peut-être les maisons étaient-elles un peu moins hautes ? Et y avait-il moins de lumières aux fenêtres, si faibles qu'elles semblaient être à des kilomètres? Il avait jadis écrit dans son journal que ce quartier avait un " charme rétro, comme une vieille photographie sépia ". Ce n'était que de la littérature: en fait, il n'entrevoyait que de la brique grise, des fenêtres closes, quelques lumières vacillantes derrière des rideaux. Don se souvint d'une autre remarque facile qu'il avait faite dans son journal: si jamais Milburn connaît des ennuis, ils ne viendront pas du Creux. Milburn connaissait

des ennuis et c'était ici, dans le Creux, qu'ils avaient commencé par une journée ensoleillée d'octobre, il y avait cinquante ans.

Ils s'arrêtèrent sous un réverbère diffusant une lumière jaunâtre. Ricky, vacillant, regardait tour à tour trois fa-

çades de brique identiques. Malgré le vent, Don entendait sa respiration sifflante. " C'est là ", dit Ricky d'une voix rauque.

- Laquelle ?

Ricky secoua la tête, faisant voltiger la neige autour de son feutre rouge. " Sais pas. Impossible à dire. " il leva le visage comme un chien de chasse flairant le vent; fixa la maison de droite, revint à celle du milieu... puis leva la main tenant le couteau vers les fenêtres du second étage.

Aucune n'avait de rideaux, et l'une d'elles était entrouverte. " C'est là. L'appartement d'Edward. Juste en face. "

Le réverbère s'éteignit, et la pénombre les enveloppa.

Don continua à fixer les fenêtres, s'attendant presque à

y voir apparaître un visage, une main leur faisant signe. Il était paralysé par une peur glaciale, pire que la neige et le blizzard.

- «a devait arriver, dit Ricky. La tempête a fini par casser les lignes. Vous avez peur de l'obscurité?

Les trois hommes traversèrent la rue dans la neige profonde.

Don poussa la porte de la maison, et ses deux compagnons le suivirent dans le vestibule. Ils ôtèrent les écharpes couvertes de glace et tapèrent sur leurs vêtements pour faire tomber la neige. Ricky s'était appuyé contre un mur; il semblait trop épuisé pour pouvoir monter les escaliers. Il faisait presque aussi froid que dehors. Au plafond de la petite entrée, pendait une ampoule éteinte.

Don eut une idée: " Otons nos pardessus, ils vont nous encombrer. " il posa sa hache et commença à déboutonner le lourd vêtement. Peter fit de même, et aida Ricky.

Les épais pull-overs les gênaient encore un peu, mais ils n'avaient plus ce poids sur les épaules.

En regardant les taches blanches de leurs visages, Don se demanda si c'était vraiment le dernier acte, et comment il allait se terminer- ils avaient sur eux les armes qui étaient venues à bout des frères Bate, mais après cette marche forcée, ils étaient complètement exténués. Ricky Hawthorne avait fermé les yeux, et son visage affaissé

ressemblait à un masque mortuaire.

- Ricky? murmura-t-il.

- Une minute.

Ricky souffla dans ses mains pour les réchauffer; elles tremblaient. Il prit une profonde inspiration, retint l'air un moment, puis exhala. " Allons-y. Passez les premiers. Je fermerai la marche. "

Don se baissa pour reprendre la hache. Derrière lui, Peter essuyait la lame du couteau de chasse sur sa manche. A t,tons, Don trouva la première marche et commença à

monter. Il se retourna et vit que Ricky, se tenant à la rampe, avait de nouveau fermé les yeux.

- Vous préférez rester en bas, Mr. Hawthorne ? murmura Peter.

- Pour rien au monde.

Don continua à monter, en prenant garde à ne pas faire de bruit. Jadis, trois jeunes gens de bonne famille, commençant juste à exercer le droit et la médecine, et un jeune homme de dix-sept ans dont le père était prêtre, avaient monté et descendu ces mêmes marches comme l'avait fait la jeune femme dont ils étaient tous amoureux, de même qu'il avait été amoureux d'Alma Mobley. Arrivé

au second palier, il s'arrêta un moment, les yeux levés vers le dernier escalier qu'il leur restait à monter. Une partie de lui-même espérait ne trouver là-haut qu'une porte ouverte sur une pièce vide balayée par le vent...

Mais il vit tout autre chose, et eut un mouvement instinctif de recul. Peter regarda par-dessus son épaule et hocha la tête d'un air entendu. Finalement, Ricky les rejoignit et regarda lui aussi la porte qui se trouvait en haut de l'escalier.

Elle était fermée, et une lumière phosphorescente s'en échappait, répandant une lueur verte sur tout l'escalier et sur les murs.

Silencieusement, ils montèrent vers la source de cette lumière.

- A trois, murmura Don en prenant appui sur la rampe de l'escalier.

Peter et Ricky firent un signe d'assentiment.

- Un, deux...

Don raffermi sa prise. " Trois! ".

Ensemble, ils se jetèrent sur la porte, qui céda sous leur poids.

Chacun d'eux entendit très distinctement un seul mot, mais pour chacun, il était prononcé par une voix différente. Ce mot était Bonjour.

Secoué par une gigantesque dislocation, Don Wanderley se retourna en entendant la voix de son frère. Il était plongé dans une lumière chaude, agressé par le vacarme de la circulation. Ses mains et ses pieds étaient gelés, et pourtant, c'était l'été. L'été à New York. Il reconnut presque immédiatement la rue.

C'était vers la Cinquantième rue Est, et l'endroit lui était familier, parce que près de là quelque part tout près-se trouvait un café avec une terrasse où son frère et lui avaient coutume de se retrouver lorsqu'il était de passage à New York.

Ce n'était pas une hallucination -c'était plus qu'une hallucination. Il était à New York et c'était l'été. Sentant un poids au bout de son bras gauche, Don baissa les yeux et vit qu'il portait une hache. Une hache ? Mais comment. . . Il la laissa tomber comme si elle lui brûlait la main. " Don !

Par ici ! " lui cria son frère.

Oui... il avait une hache... ils avaient vu une lumière verte... il avait tourné très vite...

- Don?

Il leva les yeux et vit David de l'autre côté de la rue, à

côté d'une des tables du café; il paraissait en pleine forme et portait un élégant costume léger de couleur bleue; des lunettes de soleil cachaient entièrement ses yeux, leurs branches disparaissant dans des cheveux blonds par le soleil. " Alors, réveille-toi! " lui cria David.

Don se frotta le visage avec ses mains gelées. Il ne voulait pas paraître confus en présence de David, qui l'avait invité à déjeuner. Il avait quelque chose à lui dire.

New York?

Mais oui, il se trouvait à New York, et c'était bien David qui le regardait avec amusement, content de le voir et plein de choses à raconter. Don baissa les yeux vers le trottoir.

La hache avait disparu. Il traversa en zigzaguant entre les voitures et serra son frère dans ses bras; il sentait le cigare, le shampooing, l'eau de toilette Aramis. Il était bien là, et David était vivant.

- Comment te sens-tu? lui demanda David.

- Je ne suis pas là et tu es mort, s'entendit-il répondre.

David prit un air embarrassé, qu'il dissimula aussitôt par un autre sourire. " Tu ferais mieux de t'asseoir, petit frère.

Tu sais bien que tu ne devrais plus parler comme cela. " Le prenant par le coude, David le guida vers une table abritée par un parasol. Il vit un Martini on the rocks dans un verre couvert de buée.

- Je ne devrais pas... commença Don. (il s'assit lourdement sur la chaise. La rue était jolie; une circulation assez dense s'écoulait vers le centre de Manhattan. Sur le trottoir opposé, il lut le nom d'un restaurant français, en lettres dorées sur fond noir. Malgré ses pieds glacés, il sentait que le trottoir était brulant.)

- Ah ça, s'rement pas, dit David. Je t'ai commandé

un steak, pensant que tu ne voudrais pas quelque chose de trop lourd. «a ira? (Il le regarda avec ses lunettes noires cachant entièrement ses yeux, mais son sourire était chaleureux, et toute son expression, rayonnante.) A propos, comment trouves-tu mon complet ? Il me va ? Je l'ai trouvé

dans ton armoire. Maintenant que tu es sorti de l'hôpital, il va falloir que tu t'achètes de nouveaux vêtements. J'ai un compte chez Brooks, tu pourras l'utiliser, si tu veux.

Don regarda ce qu'il avait sur lui. Un complet d'été brun clair, une cravate rayée marron et vert, des mocassins marron. Le tout était un peu démodé et miteux, comparé à

l'élégance de David.

- Regarde-moi bien, et dis-moi si je suis mort!

- Non, tu n'es pas mort.

- Bien, fit David, bien. Tu m'avais fait peur, mon vieux. Dis-moi -te souviens-tu de ce qui s'est passé?

- Non. J'étais à l'hôpital?

- Tu as eu la pire dépression nerveuse que personne ait jamais vue. C'était vraiment à deux doigts, tu sais. «a t'a pris juste après que tu as terminé ce livre.

- Le Veilleur de Nuit ?

- Evidemment. Tu ne te souvenais plus de rien-et quand tu parlais, c'était pour dire des histoires délirantes, comme quoi j'étais mort et qu'Alma était une créature mystérieuse et épouvantable. Tu n'étais plus sur terre. Et si tu ne te souviens plus de tout cela, c'est à cause des traitements de choc. Il va falloir te réinstaller dans la vie, Don. J'ai parlé avec le professeur Lieberman, et il a dit qu'il te reverrait à l'automne -il t'aimait bien, Don.

- Lieberman? Non, il disait que j'étais...

- C'était avant qu'il ne se rende compte à quel point tu étais malade. De toute façon, j'ai réussi à te faire sortir du Mexique et je t'ai mis dans une clinique privée de River-dale. J'ai payé toutes les factures, pendant tout le temps qu'il fallait. Ton steak va arriver dans un moment. Tu devrais boire ton Martini avant. Le barman les fait assez bien, ici.

Don porta docilement le verre à ses lèvres, et retrouva la saveur familière et revigorante.

- Pourquoi est-ce que j'ai si froid, David? Je suis gelé.

- C'est une séquelle du traitement. Ils m'ont prévenu que tu te sentirais comme ça les premiers jours, glacé et pas très s'r de toi-mais cela passera, Don, je te le promets.

Une serveuse apporta leur commande et ôta le verre de Martini.

- Tu avais toutes ces idées invraisemblables, poursuivit son frère.

Maintenant que tu es guéri, tu les trouveras s'rement choquantes. Tu croyais que ma femme était une sorte de monstre et qu'elle m'avait tué à Amsterdam-tu ne voulais pas en démordre. Le docteur disait que tu te refusais à accepter que tu l'avais perdue; c'est d'ailleurs pour cela que tu n'es pas venu en discuter. Tu as fini par t'imaginer que ce que tu écrivais dans ton roman était la réalité. Après avoir envoyé le manuscrit à ton agent, tu es resté dans ta chambre d'hôtel, dans un état de complète prostration: tu ne mangeais pas, tu ne te lavais pas, tu ne te levais même pas pour aller pisser. Il a fallu que j'aille moi-même te chercher à Mexico City.

- que faisais-je il y a une heure? demanda Don.

- il y a une heure ? On te faisait une piqûre calmante; ensuite, ils t'ont mis dans un taxi et t'ont envoyé ici. Je m'étais dit que cela te ferait plaisir de revoir ce café. Un lieu familier.

- Je suis resté un an entier à l'hôpital?

- Presque deux ans. Il a fallu longtemps pour que les traitements agissent, mais les derniers mois, tu as fait d'énormes progrès.

- Pourquoi est-ce que je ne m'en souviens pas?

- C'est très simple: parce que tu ne le veux pas. A toutes fins utiles, tu es né il y a cinq minutes. Mais cela reviendra, petit à petit. Tu pourras récupérer dans notre maison de Long Island. Du soleil, du sable, quelques femmes. «a te dit?

Don avait du mal à garder les yeux ouverts tant le soleil était éblouissant, mais tout son corps était anormalement froid. Il regarda autour de lui. Une femme de grande taille venait dans leur direction, tenant un énorme chien de berger en laisse-elle était mince et bronzée, portait des lunettes de soleil relevées sur le front; un moment, elle devint pour lui le symbole de toute réalité, le contraire de toute imagination, de toute hallucination. C'était une inconnue, une personne sans importance, mais si ce que Daniel (?) lui disait était vrai, elle incarnait la vie et la santé.

- Tu en verras des tas, s'esclaffa David en suivant son regard. Inutile de dévorer du regard la première qui croise ton chemin.

- Tu es le mari d'Alma, maintenant, dit Don.

- Bien s'r. Elle meurt d'envie de te voir. Sais-tu, d'ailleurs... (il lui sourit, un morceau de viande rouge nettement découpé au bout de sa

fourchette levée:) Alma est plutôt flattée du rôle qu'elle joue dans ton livre. Elle a l'impression d'avoir apporté sa contribution à la littérature mondiale ! Mais sérieusement, Don. (David se rapprocha de son frère.) Si tout ce que tu as écrit dans ton livre était vrai, as-tu pensé à ce que cela impliquerait ? Si ce genre de créatures existait réellement-et tu le croyais vraiment, tu sais.

- Je sais. Je croyais que...

- Attends, laisse-moi terminer. Tu t'imagines comme nous paraîtrions minables à côté d'elles? Nous vivons...

quoi, soixante, à la rigueur soixante-dix misérables années.

Elles vivent des siècles-des millénaires ! En changeant de forme à volonté. Nos vies sont le fruit d'une série d'accidents, de coïncidences, d'une aveugle combinaison de gènes - tandis qu'elles sont issues de leur propre volonté. Elles nous haïraient et nous mépriseraient. Et elles auraient raison. Comparés à elles, nous serions grotesques et haïssables.

- Non, ce n'est pas vrai, dit Don. Elles sont sauvages et cruelles, elles se nourrissent de la mort... (il sentit la nausée l'envahir.) Tu ne peux pas en parler ainsi.

- Ton problème, c'est que tu es encore sous l'influence de cette histoire que tu te racontais à toi-même; tu en es sorti, en fait, mais elle doit encore traîner quelque part dans ta mémoire. Tu sais, ton docteur m'a dit qu'il n'avait jamais vu un cas pareil. quand tu as perdu pied, rompu le contact avec la réalité, c'était pour t'enfoncer dans une histoire. En te promenant dans les couloirs de l'hôpital, tu étais en grande conversation avec des gens qui n'étaient pas là, et tout cela, dans le cadre d'une intrigue romanesque apparemment cohérente, et dans laquelle tu jouais un rôle. Les médecins étaient vivement impressionnés, je t'assure. Ils te parlaient et tu leur répondais, mais tu t'adressais alors à un type du nom de Sears, ou à un autre qui s'appelait Ricky...

David secoua la tête en souriant.

- Comment se terminait l'histoire? lui demanda Don.

- Hein ?

- Comment se terminait l'histoire?

Don posa sa fourchette et se pencha vers le visage affable de David, le regardant dans les yeux.

- Ils n'ont pas voulu te laisser partir. Ils étaient sûrs que si tu y allais, tu te ferais tuer. Tu vois, cela faisait partie de ton problème. Après avoir inventé ces créatures belles et fantastiques, tu t'es mis dans ton histoire, en t'attribuant le rôle du justicier. Mais personne ne pourrait vaincre de telles créatures. quoi que tu fasses, elles finiraient toujours par gagner.

- Non, ce n'est pas... commença Don.

Son frère se trompait. Il ne se souvenait que vaguement de l'histoire "à laquelle il faisait allusion, mais il était certain qu'elle se terminait autrement.

- Tes médecins m'ont même dit que c'était à leur connaissance la façon la plus intéressante de se suicider pour un romancier. Ils ne pouvaient pas te laisser continuer, tu comprends? Il fallait qu'ils te sortent de là.

Don avait l'impression d'être enveloppé d'un vent glacial.

- Bonjour, je suis heureux que tu sois revenu, dit Sears. Nous avons tous fait ce rêve, mais je suppose que tu es le premier à le faire pendant une de nos réunions.

- Hein? fit Ricky, ouvrant soudain les yeux et voyant devant lui la bibliothèque de Sears: les armoires-bibliothèques vitrées, les fauteuils de cuir disposés en cercle, les fenêtres assombries.

Face à lui, Sears fumait son cigare en le considérant avec un soupçon de contrariété. Lewis et John, leurs verres de whisky à la main et vêtus, comme Sears, de smoking noirs, paraissaient quant à eux davantage embarrassés que contrariés.

- quel rêve ? demanda Ricky en écarquillant les yeux.

Lui aussi était en smoking; à la qualité de la lumière, aux cigares, à mille petits détails, il sut que cette réunion de la Chowder Society approchait de sa fin.

- Après avoir terminé ton histoire, tu t'es assoupi, lui dit John.

- quelle histoire?

- Et en te réveillant, ajouta Sears, tu m'as regardé

droit dans les yeux et tu m'as dit: " Tu es mort. "

- Ah, le cauchemar, dit Ricky. Oui, oui. J'ai réellement dit cela? Mon Dieu, que j'ai froid.

- A nos ,ges, la circulation..., dit le Dr. Jaffrey.

- quel jour sommes-nous?

Sears leva les sourcils:

- Tu étais vraiment loin. Nous sommes le neuf octo-

bre.

- Don est là? O' est Don?

Ricky regarda avec affolement tout autour de la vaste pièce, comme si le neveu d'Edward avait pu se cacher derrière un fauteuil.

- Voyons, Ricky, ronchonna Sears. Nous venons juste de décider de lui écrire, si tu te souviens. Il est fort peu probable qu'il arrive avant même que la lettre ne soit écrite.

- il faudra lui parler d'Eva Galli, dit Ricky, se souvenant qu'ils avaient effectivement voté. C'est très important.

John eut un sourire pincé tandis que Lewis s'enfonçait encore davantage dans son fauteuil, regardant Ricky comme s'il le croyait devenu fou.

- Tes revirements sont impressionnants, dit Sears.

Messieurs, comme notre ami a de toute évidence besoin d'une bonne nuit de sommeil, je propose de clore cette réunion.

- Sears! s'exclama Ricky, soudain galvanisé par un autre souvenir.

- Oui, Ricky?

- Lors de notre prochaine réunion, chez John, ne racontez pas l'histoire à laquelle vous pensez. Cela aurait des conséquences épouvantables.

- Reste un moment, Ricky, lui intima Sears en rac-compagnant les deux autres hommes à la porte.

Il revint avec un cigare fraîchement allumé et une bouteille.

- Un verre d'alcool te fera du bien. «a a d° être un sacré rêve.

- Je suis resté endormi longtemps?

Dans la rue, Lewis essayait de faire démarrer la Morgan.

- Dix minutes, guère plus. qu'est-ce que tu disais à

propos de l'histoire que je dois raconter la prochaine fois?

Ricky ouvrit la bouche, essayant de se souvenir de ce qui lui avait paru tellement important quelques minutes auparavant, et se rendit compte qu'il devait paraître stupide.

- Je ne sais plus. quelque chose au sujet d'Eva Galli.

- Je peux t'assurer que ce n'est pas de cela que j'avais l'intention de parler. Je pense d'ailleurs qu'aucun de nous ne le fera jamais, et il me semble que c'est bien préférable.

Pas toi ?

- Non. Non. Il faut... (Ricky rougit, se rendant compte qu'il allait de nouveau mentionner Don Wanderley.) Cela faisait sans doute partie de mon rêve. La fenêtre est ouverte, Sears? Je suis littéralement gelé. Et je me sens tellement fatigué... Je me demande vraiment ce qui me...

- C'est l',ge, Ricky, simplement l',ge. Nous arrivons tous au bout de notre rouleau. Mais nous avons vécu suffisamment longtemps, non?

Ricky secoua la tête en signe de dénégation.

- John est pratiquement mourant. Cela se voit sur son visage, ne trouves-tu pas?

- En effet, j'ai cru voir..., commença Ricky, pensant au début de cette réunion-un pan de ténèbres s'abaissant devant le visage de John Jaffrey-et il lui sembla qu'il y avait déjà des années de cela.

- La mort. Voilà ce que tu as cru voir. Et c'était vrai, mon vieil ami. (Sears lui sourit avec bienveillance.) J'ai beaucoup réfléchi à tout cela, et puis le fait que tu aies parlé d'Eva Galli... Cela remue un tas de choses. Je vais te dire ce que je pense. (Sears tira sur son cigare et appuya sa lourde masse sur le dossier du fauteuil.) Je pense qu'Edward

n'est pas mort d'une cause naturelle. Je pense qu'il a été gratifié d'une vision d'une beauté si terrible que son pauvre organisme mortel n'a pu supporter le choc. Et je pense que depuis une année, nous côtoyons les frontières de cette beauté.

- Non, dit Ricky, ce n'est pas de la beauté. C'est obscène, c'est affreux.

- Doucement, Ricky. Essaie de considérer la possibilité de l'existence d'une autre race-des êtres puissants, omniscients, magnifiques. S'ils existaient, ils nous bat-raient. Comparés à eux, nous ne serions que du bétail. Ils vivraient des siècles, des millénaires, et pour eux, nous ne serions que de méprisables enfants. Ils ne seraient pas limités par des coïncidences accidentelles, par une aveugle combinaison de gènes. Et ils auraient raison de nous haïr: nous serions haïssables, à côté d'eux. (Sears se redressa, posa son verre, et se mit à faire les cent pas.)
Eva Galli.

C'est là que nous avons raté l'occasion. Je t'assure, Ricky, nous aurions vu des choses qui valent bien nos pathétiques existences.

- Ils sont encore plus vaniteux que nous, dit Ricky.

Ah... je me souviens, maintenant. Les Bate. C'est cela, l'histoire qu'il ne faut pas raconter.

- C'est terminé, tout ça. Tout est terminé, maintenant. (il alla s'accouder au dossier du fauteuil de Ricky, et le regarda.) Je crains bien que nous ne soyons tous dorénavant... hors commerce, ou faut-il dire. hors de combat? "

- Dans ton cas, c'est certainement hors de combat. dit Ricky, retrouvant le sens de la réplique.

Il frissonnait et se sentait très mal; le début du rhume ou de la grippe la plus énorme de sa vie emplissait ses poumons de fumée, et alourdissait ses membres de la neige de tout un hiver.

Sears se pencha encore davantage vers lui.

- C'est vrai de nous tous, Ricky. Mais tout de même, le voyage en valait la peine, n'est-ce pas? (Plantant le cigare dans sa bouche, Sears avança les mains pour palper le cou de Ricky.) Je pensais bien avoir vu des ganglions enflés. Tu auras de la chance si tu ne meurs pas d'une pneumonie. (Sa main massive enserra le cou de Ricky.) Réduit à l'impuissance, Ricky éternua.

- Ecoute-moi attentivement, disait David. Rends-toi compte que c'est important. Tu te mets dans une situation dont la seule issue logique serait ta mort. Et, bien que tu aies consciemment imaginé que ces êtres étaient mauvais, tu voyais inconsciemment qu'ils étaient d'une nature supérieure. Voilà pourquoi, selon le docteur, ton histoire était tellement dangereuse. Inconsciemment, tu savais qu'ils allaient te tuer. Tu avais inventé des êtres qui t'étaient tellement supérieurs que tu voulais leur offrir ta vie.

Dangereux, ça, petit frère.

Don secoua la tête.

David posa son couteau et sa fourchette.

- Essayons de faire une expérience, si tu veux. Je vais te prouver que tu veux vivre.

- Je sais que je veux vivre.

Don regarda la rue indubitablement réelle et vit la femme non moins indubitablement réelle marcher sur le trottoir opposé, tenant toujours en laisse son énorme chien. Un détail curieux le frappa: elle marchait dans le même sens que tout à l'heure de leur côté. C'était comme un film, où l'on voit le même figurant dans diverses scènes, voire dans des rôles différents, vous rappelant par sa présence excédante que tout cela n'est que de la fiction.

Elle était bien là, pourtant, marchant d'un pas vif, entraînée par ce beau chien; elle faisait réellement partie de la rue; non, sa présence ne devait rien à l'imagination.

- Je vais te le prouver. Je vais mettre mes mains autour de ta gorge et t'étrangler. quand tu voudras que je m'arrête, tu n'auras qu'à dire " stop ".

- C'est une idée ridicule.

D'un geste prompt, David le saisit à la gorge. " Stop ", dit-il aussitôt. David serra plus fort, et se leva, faisant tomber sa chaise et la table. Aucun des autres clients ne parut s'en apercevoir; ils continuaient à manger et à parler d'une façon indubitablement réelle, devant des assiettes pleines d'aliments non moins réels. " Arrête ", voulut-il dire, mais les mains de David le serraient trop fort pour qu'il pût parler. David avait l'expression indifférente d'un homme rédigeant un rapport.

Et soudain, le visage de David ne fut plus son visage, mais une tête de cerf surmontée de bois redoutables, ou une énorme tête de hibou, ou les deux.

Tout contre son oreille, un homme éternua violemment.

- Salut, Peter. Alors, tu as envie de connaître l'envers du décor?

Clark Mulligan se recula pour le laisser entrer dans la cabine de projection.

- C'est gentil à vous de me l'amener, Mrs. Barnes. Je n'ai guère de compagnie, ici. que se passe-t-il, Pete ? Vous avez l'air tout confus.

Peter ouvrit la bouche, puis la referma.

- Je..., parvint-il à dire.

- Tu pourrais au moins le remercier, Peter, dit sa mère sèchement.

- Le hlm l'aura sans doute secoué, dit Mulligan. Cela arrive à beaucoup de gens. Je l'ai moi-même vu des centaines de fois, mais je m'y laisse toujours prendre.

C'était simplement un film, Peter, rien de plus.

- Un hlm. .. ? Non. Nous avons monté les escaliers...

Il leva le bras pour montrer le couteau qu'il tenait à la main.

- Ah oui, c'est la scène-juste à la fin de la bobine.

Madame votre mère m'a dit que cela vous intéresserait de voir comment cela se passe, ici. Comme vous étiez les seuls spectateurs dans la salle, cela ne gênera personne, n'est-ce pas ?

- Peter ! s'exclama sa mère. que fais-tu avec ce couteau? Donne-moi ça immédiatement!

- Non, il faut que je... ah... je dois...

S'écartant de sa mère, Peter examina confusément la petite cabine de projection: un pardessus de velours côtelé

pendu à un crochet, un calendrier, un texte ronéotypé

épinglé au mur. Il faisait aussi froid que dans la rue.

- Allons, Peter, calmez-vous, dit Mulligan. Vous voyez, là, ce sont les projecteurs; la dernière bobine est déjà montée sur celui-là. Tout est préparé à l'avance, et quand je vois un repère apparaître vers la fin de la bobine précédente, je sais que j'ai tant de secondes pour mettre en . .

- Comment cela finit-il? demanda Peter. Je n'arrive pas très bien à voir au juste ce qui ..

- Oh, ils meurent tous, bien s'r, dit Mulligan. Cela ne peut pas finir autrement, n'est-ce pas? Ils sont plutôt pathétiques, non, comparés à ce contre quoi ils se battent ?

Après tout, ce sont des gens quelconques, tandis que leurs ennemis sont - oui, ils sont fantastiques, splendides, après tout. Vous pouvez rester dans la cabine et regarder la fin d'ici. Vous voulez bien, Mrs. Barnes?

- il a intérêt à rester ici, dit-elle en se rapprochant doucement. Dans la salle, il a eu une sorte de crise...

Donne-moi ce couteau, Peter!

Peter cacha l'arme derrière son dos.

- Oh, il ne tardera pas à voir la fin, Mrs. Barnes, dit Mulligan en allumant le second appareil de projection.

- A voir quoi? demanda Peter. Je meurs de froid.

- La chaudière est en panne. Je vais finir par attraper des engelures, ici. Voir quoi ? Eh bien, les deux hommes se font tuer en premier, bien s'r, et ensuite... Mais je ne vais pas vous g,cher la fin; regardez plutôt.

Peter se baissa pour regarder par la fente de projection, et aperçut la salle du Rialto, sans un spectateur, et le cône de lumière s'élargissant jusqu'à l'écran...

A côté de lui, un Ricky Hawthorne invisible éternua bruyamment, et soudain, tout se décala de nouveau; les murs de la cabine de projection semblaient vibrer, et il vit quelque chose grimacer de dégoût, et cette chose avait une énorme tête d'animal, qui se reculait comme si Ricky lui avait craché dessus, et puis Clark Mulligan se stabilisa de nouveau, disant: " Ce passage de la copie est mauvais, mais ça ne dure pas longtemps, ça va s'arranger, maintenant ", mais sa voix était toute tremblante, et sa mère répéta: " Donne-moi ce couteau,

Peter! "

- C'est encore un de leurs sales tours de passe-passe, dit Peter, un de leurs trucs dégueulasses.

- Veux-tu être poli, Peter, dit sa mère.

Clark Mulligan s'avança vers lui, son visage exprimant la surprise et l'inquiétude, et Peter, se souvenant de ce qu'il avait lu dans un vieux récit d'aventures, leva la lame du couteau et l'enfonça dans le ventre bedonnant de Clark Mulligan. Sa mère poussa un hurlement, tout en commen-

çant à disparaître, comme tout ce qui l'entourait, et Peter saisit la poignée du couteau à deux mains et força la lame vers le haut, tout en pleurant de désespoir et de douleur, et Mulligan tomba en arrière, renversant les projecteurs dans sa chute.

-Oh, Sears..., gémit Ricky, la gorge en feu. Oh, mes pauvres amis!

Un moment, ils s'étaient tous retrouvés vivants, et leur fragile petit univers avait été intact. Il avait de nouveau perdu tout cela, et des larmes amères lui brûlaient les yeux.

- Regarde, Ricky!

C'était la voix de Don, et quelque chose dans son ton lui fit tourner la tête. Lorsqu'il vit ce qui se passait devant lui, sur le plancher de l'appartement, il se redressa. " Peter y est arrivé ", entendit-il Don dire à côté de lui.

Peter se tenait à deux ou trois pas d'eux, le regard fixé

sur le corps d'une femme étendu un peu plus loin. Don, agenouillé, se massait le cou. Leurs regards épouvantés se croisèrent un instant, avant de revenir se fixer sur Anna Mostyn.

En apparence, c'était bien la jeune secrétaire de Wheat Row, avec son joli visage ovale de chat ou de renard, où se lisaient même maintenant son intelligence et sa fausse humanité. Ses mains étaient crispées sur la poignée en os, juste sous son sternum; un sang noir coulait déjà de la longue plaie. Soudain, ses paupières frémirent, son visage se convulsa, ses jambes battirent le plancher. Par la fenêtre ouverte, quelques flocons de neige entrèrent en tourbillonnant.

Les yeux d'Anna Mostyn s'ouvrirent, et Ricky se raidit pensant qu'elle

allait dire quelque chose, mais son regard nébuleux ne fit qu'effleurer les trois hommes, sans sembler les reconnaître. Un flot de sang jaillit de sa blessure; puis un second flot de sang se répandit sur son corps, coulant sur le sol, touchant les genoux des trois hommes; un troisième flot vint inonder la pièce.

Pendant un court moment, comme si le corps d'Anna Mostyn était fait d'une substance translucide sur laquelle venaient se projeter des images, les trois hommes virent la vie grouillante qui l'habitait-non pas simplement un cerf ou un hibou, ni un être humain ou un animal, mais une bouche s'ouvrant sous celle d'Anna Mostyn, un corps enfermé dans ses vêtements ensanglantés, et ce corps animé d'une vie féroce, aux formes sans cesse changeantes, et pendant le bref instant où elle demeura visible, cette forme sembla darder sur eux un regard chargé de haine et de rage. Et il ne resta plus que le corps inerte de la morte.

En l'espace de quelques secondes, son visage devint d'un blanc crayeux et ses membres se replièrent comme ceux d'un fœtus, implacablement forcés dans cette position par un vent qu'aucun des hommes ne pouvait sentir. Le corps entier de la morte se recroquevilla comme une feuille de papier que l'on froisse, et se mit à rétrécir devant leurs yeux, lambeau de chair torturé qui n'avait plus rien d'humain, devenant de plus en plus petit, de plus en plus minuscule, jusqu'à disparaître dans le tourbillon d'un vent inaccessible aux sens humains.

Alors qu'elle avait déjà presque entièrement disparu, elle exhala un soupir qui semblait venir de la chambre elle-même, et une fulgurante lumière verte fusa de l'ultime reste d'Anna Mostyn, avant que cela aussi ne disparaisse dans un dernier frémissement. Ricky, accroupi sur les mains et les genoux, continua à fixer le centre du tourbillon, où quelques flocons de neige vinrent mourir à leur tour.

À l'autre extrémité de la ville, la maison faisant face à

celle de John Jaffrey, dans Montgomery Street, s'écroula sur elle-même. Attirée par le vacarme de l'explosion, Milly Sheehan se précipita à la fenêtre, et arriva juste à temps pour voir la façade de la maison d'Eva Galli s'effondrer comme un panneau de carton, dans une explosion de briques, qui toutes retombèrent vers l'incendie qui faisait déjà rage au centre de la maison.

" Le lynx ", murmura Ricky dans un souffle. Levant les yeux de l'endroit, au centre de la pièce, où Anna Mostyn s'était volatilisée, il vit un moineau perché sur l'appui de la fenêtre. Le petit oiseau leva la

tête d'un geste vif, semblant les regarder tous trois tour à tour - Don et Ricky se rapprochaient déjà de la fenêtre, tandis que Peter fixait toujours le plancher-puis s'envola.

- «a y est, hein? dit Peter. On y est arrivés! C'est terminé, maintenant.

- Oui, Peter, dit Ricky. C'est terminé.

Les deux hommes restèrent à se regarder, tandis que Don allait voir à la fenêtre, mais il ne vit rien, sinon que la tempête paraissait s'atténuer. Puis, il revint dans la pièce et serra Peter dans ses bras.

- Comment vous sentez-vous? demanda Don.

- il demande comment je me sens, répondit Ricky, dont la tête était surélevée par trois oreillers dans son lit de l'hôpital de Binghamton. Une pneumonie, je vous assure que ce n'est pas drôle. «a met tout le système dans un sale état. Je vous conseille formellement d'essayer de ne pas l'attraper.

- Je ferai de mon mieux. Vous avez failli mourir, savez-vous. L'autoroute a été dégagée juste à temps pour que l'ambulance vienne vous chercher. Si vous ne vous en étiez pas tiré, c'est moi qui aurais dû emmener votre femme en France au printemps.

- Ne le dites surtout pas à Stella. Elle s'empresserait de venir arracher tous ces petits tubes qui me maintiennent en vie. Elle a tellement envie d'aller en France qu'elle irait même avec un bébé comme vous.

- Combien de temps allez-vous rester ici?

- Ils me gardent encore deux semaines. Je suis vraiment dans un sale état, mais à part cela, ce n'est pas trop mal. Stella a tellement terrorisé les infirmières qu'elles sont aux petits soins pour moi. Merci pour les fleurs, d'ailleurs.

- Vous nous avez manqué, à Peter et à moi.

- Oui, dit Ricky avec simplicité.

- C'est curieux, toute cette histoire. Depuis Alma Mobley, je ne me suis jamais senti aussi proche de quelqu'un que de vous et de Peter-et il faudrait sans doute ajouter Sears.

- Vous savez ce que j'en pense, depuis que j'ai dévoilé

mes pensées les plus intimes lorsque ce jeune docteur m'avait dopé

avec je ne sais trop quoi. La Chowder Society est morte, vive la Chowder Society ! Sears m'a dit une fois qu'il regrettait d'être si vieux. Sur le coup, cela m'avait un peu déconcerté, mais maintenant, je comprends ce qu'il voulait dire. J'aimerais voir Peter grandir, et pouvoir l'aider. Vous devez le faire à ma place. N'oubliez pas que nous lui devons la vie.

- Je ne l'oublie pas. Et n'oubliez pas à quoi vous devez votre pneumonie.

- J'étais complètement abasourdi, dans cette maison.

- Moi aussi.

- Heureusement que Peter a réagi. Je suis heureux que vous ne lui ayez pas tout dit.

- Oui. Il en a assez vu comme ça. Mais il reste encore un lynx à tuer.

- Je sais.

- Si nous ne le faisons pas, poursuit Ricky, elle va revenir. Et continuer à revenir, chaque fois, jusqu'à ce qu'elle ait tué tous nos parents et tous nos amis. Je me suis occupé de mes enfants pendant trop d'années pour avoir envie de les voir mourir de cette façon. Et... Je regrette de dire cela, mais il semble bien que ce soit à vous de le faire.

- De toute façon, acquiesça Don. C'est vous, en fait, qui avez détruit Gregory et Fenny. Et Peter a tué leur

" bienfaitrice ". C'est à moi de m'occuper du reste.

- Je ne vous envie pas. Mais j'ai confiance en vous.

Vous avez le couteau?

- Oui, je l'avais pris avant de quitter cette maison.

- Excellent. J'aurais beaucoup regretté que nous le perdions. Par ailleurs, savez-vous qu'au cours de ces horribles instants, je crois avoir vu la solution d'une énigme dont nous parlions souvent avec Sears et les autres. L'origine de la crise cardiaque de votre oncle.

- Je pense l'avoir entrevue moi aussi. Juste une seconde .

- Pauvre Edward. Il était monté dans la chambre d'amis de John

s'attendant, au pis, à trouver sa petite actrice au lit avec Freddy Robinson. Mais elle était seule, et elle a... comment dire? Oté le masque.

Voyant que Ricky était très fatigué, Don se leva pour partir. Il posa une pile de livres de poche et un sac d'oranges sur la table de chevet.

- Don? fit Ricky d'une voix à peine perceptible.

- Oui ?

- Ne me g,tez pas, voulez-vous? Mais si vous voulez me faire plaisir, allez tuer un lynx.

Trois semaines plus tard, lorsque Ricky put enfin sortir de l'hôpital, la tempête de neige s'était définitivement apaisée, et Milburn, qui n'était plus en état de siège, se remettait lentement de ses blessures, tout comme le vieil avocat. Les épiceries et les supermarchés étaient de nouveau approvisionnés, et lorsque Rhoda Flagger rencontra Bitsy Underwood, elle s'excusa de l'incident de la boîte de potiron, et elles finirent par en rire ensemble.

Les écoles rouvrirent; les hommes d'affaires et les banquiers regagnèrent leurs bureaux encombrés de dossiers en retard. Peu à peu, les rues retrouvèrent leur animation. Anni et Annie, les deux jolies barmaids d'Humphrey Stallage, portèrent un moment le deuil de Lewis Benedikt, puis épousèrent les hommes avec lesquels elles vivaient; toutes deux s'aperçurent à une semaine d'intervalle qu'elles étaient enceintes. Si c'était des gar-

çons, elles se jurèrent de les appeler Lewis.

quelques magasins ne rouvrirent jamais: il faut continuer à payer les impôts et les traites, même sous trois mètres de neige, et il arrive que l'on fasse faillite. D'autres fermèrent pour des raisons moins transparentes. Leota Mulligan songea d'abord à faire marcher le Rialto toute seule, mais finit par le vendre à une chaîne, et épousa le frère de Clark six mois plus tard. Larry Mulligan était moins porté au rêve que Clark, mais c'était un compagnon agréable, un homme en qui l'on pouvait avoir confiance, et de surcroît, il aimait sa façon de cuisiner. Ricky Hawthorne mit fin aux activités de son cabinet juridique, mais un jeune avocat put le convaincre de lui vendre sa raison sociale et sa clientèle. Il garda Florence quast et fit poser une nouvelle plaque à la porte. Hawthorne & James devint Hawthorne, James & Whittacker. " Dommage qu'il ne s'appelle pas Poe, " fit remarquer Ricky à Stella, mais elle ne trouva pas cela amusant.

quant à Don, il attendait. Lorsqu'il voyait Ricky et Stella, ils compulsaient ensemble les prospectus d'agences de voyage qui couvraient la table; lorsqu'il voyait Peter, ils parlaient de ses futures études à Cornell, des livres qu'il lisait, de la façon dont son père s'habitua à la vie sans Christina. A deux reprises, Don et Ricky montèrent à

Pleasant Hill pour fleurir les tombes encore fraîches qui suivaient celle de John Jaffrey: Lewis, Sears, Clark Mulligan, Freddy Robinson, Harlan Bautz, Penny Draeger, Jim Hardie-monticules glaiseux qui attendaient encore leur pierres tombales. Christina Barnes était enterrée un peu à

l'écart, dans le double caveau dont Walter Barnes avait fait l'acquisition. La famille d'Elmer Scales reposait tout en haut de la colline, dans le caveau de famille acheté par le grand-père d'Elmer; un ange de pierre usé par le temps veillait sur eux. Eux aussi eurent droit à des fleurs.

- Toujours aucune trace du lynx, dit Ricky alors qu'ils regagnaient la ville.

- Toujours pas de lynx, confirma Don.

Ils savaient que, lorsqu'il ferait son apparition, ce ne serait pas sous la forme d'un lynx, et qu'il leur faudrait peut-être attendre des mois, sinon des années.

Don passait son temps à lire, regardait des films entiers à

la télévision (Clark Gable en aventurier, Dan Duryea en gangster, Fred Astaire en smoking de la Chowder Society), essayait en vain d'écrire, attendait. Ses meilleurs moments étaient les dîners avec Ricky et Stella. Souvent, il se réveillait en larmes au milieu de la nuit. Lui aussi avait des plaies à guérir.

*

Vers le milieu du mois de mars, une camionnette de livraison lui apporta un lourd paquet envoyé par une société new-yorkaise de locations de films. Il lui avait fallu deux mois pour dénicher une copie de Perle de Chine.

Il installa le projecteur de son oncle, et déroula l'écran avec des mains qui tremblaient tellement qu'il lui aurait fallu trois essais pour

parvenir à allumer une cigarette. Le simple geste d'engager dans l'appareil l'unique film d'Eva Galli avait fait remonter à sa mémoire l'apparition de Gregory Bate au Rialto, où ils avaient tous failli mourir. Il s'aperçut également qu'il avait peur qu'Eva Galli eût le visage d'Alma Mobley.

Il avait à tout hasard branché les haut-parleurs; Perle de Chine était un film muet de 1925, mais il s'agissait peut-

être d'une version sonorisée. Don mit le projecteur en marche et s'installa dans un fauteuil, un verre à la main pour calmer ses nerfs. Il s'aperçut que Perle de Chine était devenu le numéro trente-huit d'une série intitulée " Classiques du Muet ", avec non seulement une musique sura-joutée, mais également un commentaire; cela signifiait probablement que le film avait en outre subi des coupures.

" Richard Barthelmess était une des plus grandes stars du muet, " commença le commentateur d'une voix terne, tandis que sur l'écran apparaissait une reconstitution en carton-pâte d'une rue de Singapour. L'acteur était entouré

de Philippins de Hollywood et de Japonais habillés en Malais qui étaient censés être de Chinois. Après avoir résumé la carrière de Barthelmess, le commentateur résuma l'intrigue, où il était question d'un testament, d'une perle volée et d'une fausse accusation de meurtre: le premier tiers du film avait été coupé. Barthelmess était à

Singapour pour retrouver le véritable assassin, qui avait volé " la plus célèbre Perle de l'Orient. " Il était aidé en cela par Vilma Banky, propriétaire d'un bar fréquenté par

" la pègre du port ", mais cette " fille de Boston avait un coeur grand comme le monde... "

Don coupa le son. Pendant dix minutes, il regarda le petit acteur trop maquillé faire les yeux doux à Vilma Banky, mettre à mal divers personnages patibulaires, courir sur des ponts de bateaux... Si Eva Galli apparaissait vraiment dans cette version massacrée, il espérait pouvoir la reconnaître. Le bar de Vilma Banky était fréquenté par nombre de femmes qui se jetaient au cou des clients ou sirotaient langoureusement des cocktails. Certaines de ces prostituées étaient tout juste jolies, d'autres étaient d'une beauté stupéfiante, n'importe laquelle aurait pu être Eva Galli .

Soudain, une fille apparut à la porte du bar, sur un fond de brouillard

synthétique; en voyant ses yeux immenses, la moue sensuelle de ses lèvres, Don sentit son coeur se serrer. Il se hâta de remettre le son.

" ... La célèbre Sal de Singapour. Réussira-t-elle à faire la conquête de notre héros? " Don eut la certitude que cette " Sal de Singapour ", ou quel que fût son nom, était en réalité Eva Galli. Elle s'approcha lentement de Barthelmess et lui caressa la joue. Lorsqu'il rejeta sa main, elle s'assit sur ses genoux, une jambe levée. L'acteur se débarrassa d'elle sans façons, la faisant tomber par terre, tandis que le commentateur stupide annonçait sur un ton triomphal: " Et voilà pour Singapour Sal ! "

Don arracha la prise du haut-parleur, arrêta l'appareil et rembobina le film jusqu'à l'entrée en scène d'Eva Galli, puis repassa la séquence.

Contrairement à sa première impression, elle n'était pas réellement belle; jolie, certes, comme bien des filles, mais rien de comparable à Alma Mobley. Jouer le rôle d'une fille ambitieuse jouant un rôle l'amusait visiblement; elle aurait sûrement adoré devenir une star. Sous l'apparence d'Ann-Veronica Moore, elle avait de nouveau flirté avec le monde du spectacle; Alma Mobley aurait elle aussi pu faire du cinéma. Son beau visage passif aurait pu s'adapter à des centaines de personnages. Mais en 1925, c'était une erreur de calcul: les caméras et la pellicule de l'époque étaient trop révélatrices, et l'Eva Galli que l'on voyait sur l'écran n'était pas un personnage que l'on pouvait aimer.

En fait, il en allait de même d'Alma, et Anna Mostyn, quand on la voyait dans son vrai personnage - par exemple lors de la soirée chez les Barnes -se révélait perverse et froidement calculatrice. Elles étaient momentanément capables d'éveiller l'amour humain, mais rien en elles n'était capable de le rendre. Ce qui dominait, en fin de compte, c'était une impression de vide. Elles parvenaient à déguiser cette infirmité au début, mais jamais très longtemps, et c'était cela qui les perdait. Mais cette erreur tenait à leur nature même. Don pensait maintenant être capable de reconnaître immédiatement ce manque d'humanité dans tout " veilleur de nuit ", qu'il se fît passer pour un homme ou pour une femme.

Au début d'avril, Peter Barnes vint lui rendre visite. Le jeune homme, qui semblait mal remis de ce terrible hiver, se laissa tomber dans un fauteuil et se passa les mains sur le visage.

- Je suis désolé d'arriver ainsi sans prévenir. Si je dérange, je peux revenir une autre fois.

- Tu ne me déranges jamais, Peter, et tu peux sans aucun scrupule venir me voir n'importe quand. Cela me fait toujours plaisir de te voir. Et j'ai bien dit: toujours.

D'accord, Peter?

- Merci, j'espérais que tu dirais cela. Ricky part d'ici une ou deux semaines, je crois?

- Oui. Je les conduis à l'aéroport vendredi prochain.

Ils se réjouissent énormément de leur voyage. Mais si tu veux voir Ricky, rien de plus facile: je lui donne un coup de fil et il viendra.

- Non, non, surtout pas, dit Peter. C'est déjà assez que je vienne t'embêter...

- Mais enfin, Peter, qu'est-ce qui te prend?

- Eh bien... ça ne va pas du tout, ces derniers temps.

C'est pour ça que je voulais te voir.

- Je suis heureux que tu sois venu. qu'est-ce qui ne va pas, exactement?

- Je revois sans cesse ma mère. Je veux dire, dans mes rêves. C'est comme si je me retrouvais dans la maison de Lewis, et je vois ce Gregory Bate s'emparer d'elle; et je revois aussi Gregory au Rialto, tous ces lambeaux de chair qui ne cessaient de bouger, qui refusaient de mourir.

- As-tu parlé de cela à ton père?

- J'ai essayé. Je voulais tout lui dire, mais il ne m'écoute pas vraiment. Dès que j'aborde ce sujet, il me regarde comme si j'étais un gosse de cinq ans racontant je ne sais quelles absurdités. Alors, je m'arrête avant d'avoir vraiment commencé.

- Tu ne peux pas vraiment l'en blâmer, Peter. Ceux qui n'ont pas vécu cela ne peuvent pas le croire. C'est déjà

bien s'il t'écoute un peu sans te traiter tout de suite de fou.

Une partie de lui t'écoute, et peut-être même te croit. Tu sais, une partie de ton problème, c'est peut-être que tu crains, en tournant le

dos à toute cette épouvante et à toute cette peur, de tourner également le dos à ta mère. Comme si tu la trahissais. Ta mère t'aimait. Et maintenant elle est morte de cette façon horrible, mais pendant dix-sept ou dix-huit ans, elle t'a donné son amour, et il en reste quelque chose. Il faut continuer à vivre, et cela t'aidera.

Peter inclina la tête.

- J'ai connu une fille qui disait qu'elle avait un ami qui la protégeait de toutes les turpitudes. J'ignore ce qu'elle a fait de sa vie, mais je sais que personne ne peut vous protéger contre le mal ou contre la douleur. Il faut essayer de ne pas se laisser détruire, et de continuer jusqu'à ce qu'on découvre l'autre côté de la vie.

- Je sais, dit Peter. Je sais que c'est vrai, mais cela me semble tellement dur.

- Et pourtant, c'est ce que tu fais en ce moment même. Venir me parler, cela fait déjà partie du côté positif des choses. L'université jouera elle aussi un rôle important dans ce sens. Tu auras tant de travail que tu n'auras pas le temps de ressasser ces sombres souvenirs.

- Je pourrai toujours venir te voir? Même quand je serai à Cornell?

- Je te l'ai déjà dit: tu viens me voir quand tu veux. Et si je pars de Milburn, je t'écirai pour te dire o' je suis.

- C'est bien, dit Peter.

Ricky lui envoyait des cartes postales de France. Peter continuait à lui rendre visite, et Don voyait avec plaisir que les frères Bate et Anna Mostyn occupaient une place de plus en plus réduite dans sa vie psychique. Avec la belle saison, et une petite amie qui étudiait également à Cornell, Peter recommençait à prendre plaisir à la vie.

Pour Don toutefois, cette paix n'était qu'illusoire. Il attendait toujours. Il cachait soigneusement à Peter la tension qui l'habitait, mais en fait, celle-ci ne faisait que s'accroître au fur et à mesure que le temps passait.

Il avait vu tous les nouveaux arrivants à Milburn, s'était arrangé pour jeter au moins un coup d'oeil sur tous les touristes descendant à l'hôtel Archer, mais aucun ne l'avait alarmé comme ces images d'Eva Galli vieilles de cinquante ans. A plusieurs reprises, après avoir trop bu le soir, Don composa le numéro de Florence de Peyser et dit dans l'appareil: " Don Wanderley à l'appareil. Anna Mostyn est morte. " La

première fois, on raccrocha immédiatement. La seconde fois, une voix de femme dit: " C'était Mr. Williams, de la banque ? Je pense qu'en fin de compte, votre prêt va bientôt être annulé. " Et la troisième fois, une voix enregistrée lui annonça que ce numéro n'était pas attribué.

Il avait également un autre sujet d'inquiétude: il restait à

peine trois cents dollars sur son compte bancaire; maintenant qu'il s'était remis à boire, cela ne lui ferait guère plus de deux mois. Ensuite, il faudrait qu'il cherche du travail à

Milburn, et n'importe quel genre de travail l'empêcherait de parcourir les rues et les magasins, guettant la créature dont Florence de Peyser avait promis l'arrivée.

Depuis qu'il faisait doux, il passait quotidiennement deux ou trois heures sur un banc, près du terrain de jeux, de l'unique parc de Milburn. Il ne fallait pas oublier ce que le temps représentait pour eux: Eva Galli s'était donné

cinquante années pour rattraper la Chowder Society. Un enfant grandissant en ce moment même à Milburn pouvait lui accorder, ainsi qu'à Peter Barnes, quinze ou vingt ans d'une sécurité trompeuse, avant de commencer à jouer avec eux. Et cet enfant serait alors devenu une personne connue de tous, qui aurait sa place dans la société de Milburn, que rien ne marquerait plus comme un étranger.

Cette fois, le veilleur de nuit allait prendre davantage de précautions. La seule limite qui lui était imposée tenait au fait qu'il voudrait certainement passer à l'attaque avant que Ricky ne meure de mort naturelle... Dans ce cas, il lui faudrait être prêt dans dix ans.

quel ,ge cela lui donnerait-il, maintenant? Huit ou neuf ans. Dix, peut-être.

si.. .

Ce fut ainsi qu'il la trouva.

Au début, lorsqu'il la vit apparaître sur le terrain de jeu, un après-midi. il n'en était nullement certain. Elle n'était pas belle, ni même jolie-brune. avec un regard intense et des vêtements pas très propres. Les autres enfants l'évitaient, mais ce fait en soi n'avait rien d'exceptionnel; et l'attitude de la petite fille, jouant toute seule à la balan-

çoire sans paraître se soucier des autres, pouvait être une réaction naturelle contre l'ostracisme dont elle faisait l'objet.

D'un autre côté, les enfants étaient peut-être plus prompts que les adultes à sentir qu'elle était différente.

Il ne pouvait tarder à prendre une décision: il n'y avait plus que cent vingt-cinq dollars sur son compte. Mais s'il enlevait la fillette et si elle n'était pas ce qu'il croyait, qu'est-ce que cela faisait de lui: un maniaque sexuel?

Il venait maintenant au parc armé du couteau de chasse, qu'il dissimulait sous sa chemise.

De plus, même s'il avait raison et que la petite fille était bien le " lynx " de Ricky, elle pouvait jouer son rôle jusqu'au bout, et lui causer un tort irréparable, simplement en ne révélant pas sa véritable nature et en attendant que la police les retrouve. D'autre part, le veilleur de nuit voulait leur mort, et l'entrée en scène de la police et du système judiciaire risquerait de le frustrer de sa vengeance. . .

La petite fille ne semblait pas s'apercevoir de sa présence; par contre, elle figurait dans ses rêves, où elle l'observait avec un regard dénué d'expression, et il commença à s'imaginer qu'en fait, alors qu'elle semblait tout absorbée par ses jeux solitaires, elle ne cessait de le surveiller.

En fait, Don possédait un seul indice tendant à prouver qu'elle n'était pas une petite fille comme les autres, et il s'y accrochait avec opini,treté: la première fois qu'il l'avait vue, il avait senti son sang se glacer.

Don ne tarda pas à faire partie du décor du parc, au même titre que les bancs ou les balançoires: un homme qui restait des heures assis à la même place, qui ne se faisait jamais couper les cheveux et qui se rasait rarement.

Comme Ned Rowles avait écrit un court article sur lui dans The Urbanite, sa présence était en quelque sorte re-connue; personne ne venait le molester, et la police ne le chassait pas. C'était un écrivain, après tout; sans doute préparait-il un nouveau livre. De plus, il possédait une propriété à Milburn. Les gens le trouvaient peut-être bizarre, mais la présence de ce personnage excentrique ne leur déplaisait pas, il donnait un peu de couleur locale; l'on savait également qu'il était ami des Hawthorne.

Don alla à la banque, retira ce qui lui restait en liquide et clôtura son compte. Il n'arrivait plus à dormir, même quand il avait beaucoup bu; il était conscient qu'il s'ache-minait vers la dépression, comme après la mort de David.

Chaque matin, avant d'aller au parc, il fixait le grand couteau sous sa chemise.

S'il n'agissait pas bientôt, il allait finir par ne plus se lever le matin. Son indécision allait se répandre dans tout son organisme et le paralyser. Mais cette fois, il ne pourrait pas s'en tirer en écrivant un livre.

Un matin, il fit signe à un petit garçon, qui s'approcha timidement de lui.

- Comment s'appelle cette petite fille? lui demanda-t-il en la désignant.

Mal à l'aise, le petit garçon baissa les yeux et murmura:

- Angie.

- Angie comment?

- Je sais pas.

- Pourquoi aucun des autres ne joue-t-il avec elle?

Le petit garçon le regarda avec méfiance, puis, trouvant sans doute Don digne de confiance, se pencha vers lui, et, mettant ses mains en cornet comme pour révéler un grave secret, lui souffla à l'oreille: " Parce qu'elle est affreuse.

Là-dessus, il alla rejoindre ses camarades de jeux tandis que, indifférente, la petite fille continuait à se balancer.

Angie. Malgré le chaud soleil de onze heures du matin, Don frissonna de froid dans ses vêtements trempés de sueur.

Cette nuit-là, en se débattant contre un cauchemar tenace, Don tomba du lit et se releva en se tenant la tête, qui lui faisait mal comme si elle était fendue en deux. Il alla dans la cuisine prendre une aspirine et un verre d'eau, et vit, ou crut voir, Sears James assis dans le salon, faisant une réussite. L'apparition le regarda d'un air de profond dégoût, dit: " il serait temps de réagir, non? " et se replongea dans ses cartes.

De retour dans sa chambre, Don jeta quelques vêtements dans une valise - sans oublier le couteau, qu'il enroula dans une chemise.

A sept heures du matin, incapable de supporter l'attente, il prit sa voiture jusqu'au parc, s'assit sur son banc habituel et attendit.

A neuf heures, la petite fille apparut, traversant la pelouse encore humide de rosée. Elle portait une misérable robe rose qu'il lui avait déjà vue plusieurs fois. Elle marchait rapidement, repliée sur elle-même, sans contacts avec l'extérieur. Pour la première fois depuis qu'il surveillait le terrain de jeux, Don se trouvait seule avec elle. Il toussotta, et elle le regarda droit dans les yeux.

Il crut comprendre que toutes ces semaines où il était resté comme vissé à son banc, craignant pour son équilibre mental, et où elle avait joué toute seule, apparemment indifférente, faisaient partie du jeu. Elle l'avait affaibli et tourmenté, aussi sûrement qu'elle avait tourmenté John Jaffrey avant de le convaincre de se jeter dans l'eau glaciale de la rivière... S'il ne se trompait pas.

- Eh, toi, dit-il.

Assise sans bouger sur la balançoire, la petite fille continuait à le fixer.

- Toi!

- qu'est-ce que tu veux?

- Viens ici.

Elle descendit de la balançoire et vint vers Don. Il avait peur: c'était plus fort que lui. Elle s'arrêta à un pas, le fixant toujours de ses yeux noirs et impénétrables.

- Comment t'appelles-tu?

- Angie. Personne ne me parle jamais.

- Angie comment?

- Angie Messina.

- Où habites-tu?

- Ici. A Milburn.

- Mais où?

Elle leva le bras vers l'est: c'était la direction du Creux.

- Tu vis avec tes parents?
- Mes parents sont morts.
- Chez qui vis-tu, alors?
- Chez des gens.
- Tu as entendu parler d'une dame qui s'appelle Florence de Peyser?

Elle secoua la tête. Peut-être était-ce vrai d'ailleurs, et n'en avait-elle jamais entendu parler.

Don regarda le soleil; il était en sueur, incapable de parler.

- qu'est-ce que tu veux? lui demanda la petite fille.
- Je veux que tu viennes avec moi.
- O`?
- Faire un tour en voiture.
- Je veux bien, dit-elle.

Il se leva en tremblant. Et voilà. C'était aussi simple que cela. Aussi simple que cela. Personne ne les vit partir.

quelle est la pire chose que tu aies jamais faite? Kidnapper une petite fille sans amis, et conduire sans dormir, en mangeant à peine, en volant de l'argent quand le tien s'est épuisé... as-tu menacé d'un couteau sa maigre poitrine ?

quelle est la pire chose? Ce n'est pas l'acte, mais les idées que l'on se fait au sujet de l'acte: le film aux couleurs criardes qui se déroule dans ton esprit.

...PILOGUE

PAPILLON DE NUIT DANS UN

BOCAL

- L,che ce couteau, dit la voix de son frère. Tu m'entends, Don ? L,che-le. Il ne t'est plus d'aucune utilité.

Don ouvrit les yeux: la terrasse du restaurant de New York, l'enseigne dorée de l'autre côté de la rue, David assis en face de lui, toujours aussi éclatant de santé et aussi soucieux, mais son élégant complet n'était plus qu'un sac informe, les revers gris de poussière, des fils blancs sortant des coutures, les manches couvertes de moisissures.

Devant Don, un verre à moitié plein de vin et son steak; de la main gauche, il tenait une fourchette, et de la droite, un couteau de chasse à poignée en os.

- J'en ai assez de ces supercheries, dit-il. Tu n'es pas mon frère, et nous ne sommes pas à New York. Nous sommes dans une chambre de motel, en Floride.

- Et tu m'as l'air d'avoir beaucoup de sommeil à rattraper, dit son frère. Tu es dans un état terrible.

David mit un coude sur la table et ôta ses lunettes à verres fumés.

- Mais peut-être as-tu raison, après tout. Cela ne te fait plus tellement d'effet, hein? Tu ne sembles guère désarçonné.

Don secoua la tête. C'était exactement les yeux de son frère. Il lui parut indécent qu'elle eût réussi à les copier de façon aussi parfaite.

- Cela prouve que j'avais raison, dit-il.

- Tu veux dire au sujet de la petite fille du parc? Bien sûr. Il était prévu que tu la trouves-je suppose quand même que tu as fini par t'en rendre compte?

- Oui.

- Mais d'ici quelques heures, Angie la pauvre orpheline sera de retour dans le parc de Milburn. Dans dix ou douze ans, elle aura juste le bon âge pour Peter Barnes, ne crois-tu pas? Bien sûr, le pauvre Ricky se sera suicidé bien avant cela.

- Suicidé?

- Rien de plus facile à arranger, cher frère.

- Ne m'appelle pas frère.

- Oh, mais nous sommes frères.

David sourit et fit claquer ses doigts.

Dans la chambre de motel, un homme de couleur à

l'expression très lasse s'installa dans un fauteuil, en face de lui. tout en retenant le saxophone ténor qu'il portait autour du COU.

- Moi, vous savez..., dit-il en posant le saxophone sur la table de chevet.

- Le Dr. Rabbitfoot.

- Le célèbre. En personne.

Le musicien avait des traits lourds et autoritaires. Au lieu des vêtements voyants et pittoresques que Don avait imaginés, il portait un complet marron entretissé de fils brillants d'un brun plus clair, presque rosé; le complet était tout chiffonné, ainsi d'ailleurs que le visage du Dr.

Rabbitfoot comme s'il était usé après toute une vie passée sur les routes. Ses yeux étaient tout autant dénués d'expression que ceux de la petite fille, mais le blanc était devenu de la couleur des vieilles touches de piano.

- Je ne vous avais pas vraiment imaginé ainsi.

- Sans importance. Je ne me formalise pas aisément.

On ne peut pas penser à tout. En fait, il y a un tas de choses auxquelles vous n'avez pas pensé. (Sa voix à la fois douce et rauque avait le timbre de son saxophone.) quelques victoires faciles ne signifient pas que vous ayez gagné la guerre. J'ai l'impression de passer mon temps à rappeler ça aux gens. Vous m'avez amené ici, soit, mais vous, o

êtes-vous Voilà un exemple de ce que vous auriez tort d'oublier. Don.

- Je suis face à face avec vous, rétorqua Don.

Le Dr. Rahhitfoot se mit à rire en relevant le menton et son rire, qui était dur et explosif, avec un rythme régulier, transporta Don dans le luxueux appartement d'Alma Mobley, o chaque objet précieux était à sa place habituelle, et Alma elle-même était assise devant lui sur un

coussin .

- Et alors, ça n'a rien de bien nouveau demanda-t-elle sans cesser de rire. Face à face... c'est une position que nous avons maintes fois expérimentée, si mes souvenirs sont bons. Tête à queue aussi, d'ailleurs.

- Tu es méprisable, dit Don, que ces transformations commençaient à fatiguer; ses tempes étaient douloureuses, et il avait des brûlures d'estomac.

- Je te croyais au-dessus de ça, dit-elle de sa voix claire et ensoleillée. Après tout, personne sur cette planète n'en sait autant à notre sujet que toi. Si tu n'aimes pas notre caractère, tu devrais au moins respecter nos capacités.

- Pas davantage que je ne respecte les tours douteux d'un magicien de boîtes de nuit.

- il va donc falloir que je t'apprenne à les respecter.

Elle se pencha vers lui et devint David, le crâne enfoncé, la mâchoire brisée, la peau éclatée, saignant en dix endroits différents.

" Don... Oh Don, pour l'amour de Dieu... Don, aide-moi. Oh mon Dieu... " Se débattant sur le tapis de Boukhara, David vagissait de douleur. " Mais fais quelque chose, pour l'amour de Dieu... "

C'était intolérable; Don contourna rapidement son corps, conscient que s'il se penchait pour aider David, ils allaient le tuer. Il ouvrit la porte de l'appartement d'Alma en hurlant Non ! et se retrouva dans une pièce enfumée et sentant la sueur, une sorte de boîte de nuit sans doute (et il pensa: c'est seulement parce que j'ai dit boîte de nuit, et elle m'a pris au mot) où des gens, blancs et de couleur, étaient assis à de petites tables, faisant face à une plate-forme légèrement surélevée.

Le Dr. Rabbitfoot était assis au bord de celle-ci, et le regardait en hochant la tête. Le saxophone était de nouveau autour de son cou, et il en caressait les clefs tout en parlant.

- Comprenez, mon garçon, il faut que vous nous respectiez. Nous sommes capables de prendre votre cervelle et de la transformer en bouillie de maïs. (il se leva en s'aidant du bras gauche et s'avança vers Don.) Bientôt, très bientôt... (il parlait maintenant avec la voix d'Alma.)

... vous ne saurez pas où vous êtes ni ce que vous faites, tout se mélange dans votre tête et vous ne savez plus ce qui est mensonge et ce qui ne l'est pas. (il sourit et ajouta, reprenant sa propre voix et levant le saxophone vers Don :) Prenez ce saxo, par exemple. Gr,ce à lui, je peux dire aux petites filles que je les aime, et c'est probablement un mensonge. Ou bien je peux dire que j'ai faim, et ça, c'est bigrement sûr que c'est vrai. Ou encore, je peux dire quelque chose de beau, et qui dira si c'est un mensonge ou la vérité? Compliqué, tout ça, pas vrai?

- il fait trop chaud ici, dit Don.

Ses jambes tremblaient et il avait l'impression que sa tête oscillait, décrivant d'immenses arcs de cercle. Plusieurs musiciens accordaient leurs instruments, tandis que le pianiste leur donnait le la; d'autres faisaient des gammes. Il craignait que, lorsqu'ils allaient se mettre à jouer, leur musique ne le mette en pièces.

- On y va?

- Vous avez compris, dit le Dr. Rabbitfoot, les yeux jaunes et brillants.

Le batteur donna un coup de cymbale, et la contrebasse émit une note profonde et vibrante qui frémit dans l'air humide, tel un oiseau, lui soulevant l'estomac, et tous les musiciens entonnèrent un chorus qui le frappa de front comme une énorme vague et il se retrouva sur une plage du Pacifique avec son frère David; tous deux marchaient pieds nus, et il évitait de regarder David, qui portait cet horrible costume moisi sorti de la tombe, mais regardait la mer, couverte de flaques de pétrole iridescentes.

- Ils ont tout compris, disait David. Ils nous ont observés depuis si longtemps qu'ils nous connaissent de la tête aux pieds, sais-tu ? C'est pour cela que nous ne pouvons pas vaincre, c'est pour cela que je suis dans cet état. Tu peux avoir quelques coups de chance comme à

Milburn, mais crois-moi, cette fois ils ne te laisseront pas échapper. Et ce n'est pas si terrible.

- Non murmura Don, presque prêt à le croire.

Se détournant du visage massacré de David, il vit derrière les dunes, sur une colline, le " cottage " où il avait passé quelques jours avec Alma, il y avait mille ans de cela.

- C'est comme quand je débute dans le droit, expliqua David. Je me croyais vachement fort, et j'étais prêt à

tout chambouler. Mais les vieux avocats de l'étude, Sears et Ricky, ils connaissaient tous les trucs, ils étaient malins comme des renards, je te dis que ça. Et pour finir, c'est moi qui ai été tout chamboulé. Alors, petit frère, je me suis calmé et j'ai commencé à apprendre. Je suis devenu leur apprenti, et j'ai compris que si je voulais devenir quelqu'un, ce serait en faisant exactement comme eux. Voilà

comment j'ai réussi dans ma branche.

- Sears et Ricky?

- Bien sûr ! Hawthorne, James et Wanderley. Ce n'était pas cela?

- Oui, dans un sens, ce l'était, dit Don, clignant des yeux sous le soleil rouge.

- Dans un sens important. Et c'est exactement ce que tu dois faire, Don. Tu dois apprendre à respecter tes supérieurs. A les honorer, si tu préfères. A apprendre l'humilité. Tu comprends, ces gars, ils vivent éternellement, et ils nous connaissent par coeur; quand tu crois que tu les as coincés, ils s'en sortent, frais comme des roses-exactement comme les vieux avocats de ma première boîte. Mais j'ai appris, tu vois, et tout ceci est à moi. (il eut un geste large englobant la mer, le soleil, la maison sur la colline.)

- Tout ceci, dit Alma, soudain apparue à ses côtés, vêtue d'une robe blanche, et moi avec. Comme l'a dit ton saxophoniste, c'est compliqué, tout ça.

Les taches d'huile sur l'eau s'étendirent, et leurs coloris mouvants s'enroulèrent autour de ses jambes.

- Ce qu'il te faut, mon garçon-c'était le Dr. Rabbitfoot,-c'est une issue. Tu as un glaçon dans le ventre et un poignard dans la tête, et tu es fatigué comme la Georgie après trois mois d'été. Il faut que tu trouves l'accord final.

Ce dont tu as besoin, mon garçon, c'est d'une porte.

- Une porte, répéta Don, prêt à s'écrouler, et il se trouva face à une grande porte en bois plantée dans le sable. Une feuille de papier y était fixée à hauteur de regard. Don approcha d'un pas lourd et lut le

texte dactylographié:

- 1 . La direction demande aux clients de bien vouloir partir avant midi, sinon la journée suivante leur sera comptée en entier.
2. Nous respectons ce qui est à vous-respectez ce qui est à nous.
3. Il est interdit de faire de la cuisine dans les chalets.
4. La Direction vous souhaite la bienvenue, un séjour agréable et un bon voyage.

- Tu vois? dit la voix derrière lui. Un bon VOyage. Il faut faire ce que la Direction te dit. C'est de cela que je parlais; ouvre-la, Don.

Don ouvrit la porte et franchit le seuil. Il fut assailli par le soleil aveuglant de Floride, reflété par le revêtement du parking. Angie était devant lui, tenant ouverte la portière de sa voiture. Don trébucha et se retint à l'aile br'lante d'une camionnette Chevrolet rouge. Emmuré dans sa cabine de béton, l'homme qui ressemblait à

tourna la tête et le regarda fixement; la lumière éblouissante se réfléchissait sur ses lunettes cerclées d'or.

Don monta en voiture.

- Vas-y, démarre, dit le Dr. Rabbitfoot à côté de lui.

Tu as trouvé la porte qu'il te fallait, hein ? Tout va marcher au poil, maintenant.

Don roula jusqu'à la sortie du parking.

- Dans quelle direction ? demanda-t-il.

- Tu demandes dans quelle direction, mon garçon?

(Le musicien noir pouffa, puis eut son rire explosif.) Dans notre direction, bien s^or. Il n'y en a pas d'autre pour toi.

On va juste faire un petit tour à la campagne, tous les deux, tu vois?

Il vit, en effet: en s'engageant dans l'autoroute à la sortie de Panama City, il vit, non la chaussée à quatre voies, mais un vaste champ, une prairie, une nappe à

carreaux sur l'herbe, un moulin à vent tournant dans une brise

parfumée.

- Non, dit-il, pas cela.

- Bien, mon garçon. Conduis, c'est tout.

Don vit la chaussée, la ligne jaune. Il avait du mal à respirer. Il était si fatigué qu'il risquait de s'endormir au volant .

- Tu pues comme un bouc, mon garçon. Tu aurais besoin d'une douche.

Dès que la voix musicale se fut tue, une averse tropicale s'abattit sur le pare-brise. Il mit les essuie-glaces, et entrevit des torrents d'eau rebondir sur la chaussée, sous un ciel presque noir. Don hurla, et, sans savoir ce qu'il allait faire, appuya à fond sur l'accélérateur. La voiture bondit en avant dans un hurlement de pneus, et, tandis que la pluie s'engouffrait par la fenêtre ouverte, ils sortirent de la chaussée, montant sur le talus, et retombèrent brutalement sur l'autre versant.

Sa tête heurta le volant. Il se rendait compte que la voiture faisait des tonneaux, le soulevant, puis le plaquant brutalement contre le siège; finalement, elle se retrouva sur ses quatre roues, descendant à une allure folle vers les voies ferrées et les eaux du Golfe.

Alma Mobley apparut entre les rails, avançant les bras comme pour les arrêter; lorsqu'ils arrivèrent sur elle, elle s'évanouit comme une lampe qui s'éteint, tandis que la voiture fonçait de plus en plus vite vers la route et le quai

-Sale blanc, sale paumé, criait le Dr. Rabbitfoot, que les cahots précipitaient violemment sur Don, puis contre la portière.

Don ressentit une violente douleur au côté, y porta la main et découvrit le couteau. Il arracha sa chemise hurlant des sons qui n'étaient pas des mots, et, lorsque le Dr. Rabbitfoot se jeta sur lui, il s'empala sur la lame.

- Sale... paumé..., haleta le musicien.

Le couteau fut arrêté par une côte; les yeux exorbités, le musicien saisit le poignet de Don, mais celui-ci continua à

enfoncer la lame, avec une volonté acharnée; le couteau crissa contre la côte, et trouva le coeur.

Le visage d'Alma Mobley apparut devant le pare-brise, hurlant des mots incompréhensibles, échevelée comme une vieille sorcière. La tête de Don était coincée contre la nuque du Dr. Rabbitfoot; il sentit du sang couler sur sa main.

La voiture plana un moment au-dessus du sol, soulevée par un vent de tempête qui plaqua Don contre la portière et lui rabattit sa chemise contre le visage. Ils franchirent la route et bondirent dans les eaux du golfe, soulevés par la mort du Veilleur de Nuit.

La voiture retomba lourdement dans l'eau et s'embour-ba non loin du bord, tandis que Don regardait le corps de l'homme, secoué de soubresauts, se ratatiner à côté de lui, comme l'avait fait celui d'Anna Mostyn. Il sentit une vive chaleur sur la nuque et comprit que l'averse avait cessé

avant même de voir le soleil éclairer cruellement la forme de moins en moins humaine qui s'agitait désespérément sur le siège. Des jets d'eau entraient sous les portières, formant des tourbillons qui se mêlèrent bientôt à la der-

nière danse du Dr. Rabbitfoot. L'eau continuait à monter, entraînant des cartes et des crayons qui tournoyaient à sa surface.

Le hurlement de mille voix l'entourait.

- Alors, salaud, murmura-t-il entre ses dents, guettant le gémissement de l'esprit qui habitait cette forme en voie de désintégration.

Un crayon disparut dans le tourbillon; un éclair de lumière verte et vibrante transperça l'eau boueuse. Paumé, siffla une voix venue de nulle part, et la voiture s'inclina brutalement, tandis qu'un prisme de couleurs aveuglantes jaillissait de l'eau tourbillonnante.

Visant le centre du tourbillon, Don détendit le bras, au moment même où son oreille enregistrait que la voix sifflante s'était transformée en un bourdonnement rageur.

Sa main se referma sur une forme si petite qu'il crut d'abord l'avoir manquée. Entraîné par son élan, il glissa de son siège et se retrouva assis dans l'eau.

La chose qu'il tenait entre ses mains le piqua.

LAISSE-MOI PARTIR!

Elle le piqua de nouveau, et il sentit ses mains gonfler, devenir énormes. Frottant ses paumes l'une contre l'autre, il l'emprisonna dans sa main gauche.

LIBERE-MOI ! LACHE-MOI !

Il essaya de l'écraser entre ses doigts, et fut piqué de nouveau, avant que la voix puissante qui emplissait son crâne ne s'atténue pour devenir un cri modulé, aigu et frêle.

Il pleurait maintenant, en partie à cause de la douleur, mais surtout parce qu'il se sentait sauvagement, triomphalement victorieux; il se sentait ardent comme le soleil, éclatant de lumière. De la main droite, il reprit le couteau sur le siège submergé, et ouvrit la portière, luttant contre la pression de l'eau.

Dans son esprit, la voix aiguë s'amplifia, et la guêpe le piqua à deux reprises, très vite, au bout des doigts.

Sanglotant, Don entra jusqu'à la taille dans l'eau du Golfe du Mexique. Voir ce qui se passera quand tu auras tué le lynx. Il leva les yeux et vit un petit groupe d'hommes assemblés devant les hangars, à une cinquantaine de mètres de lui. Ils regardaient tous dans sa direction. Un gros homme en uniforme courait vers lui.

Temps de voir ce qui arrivera. Il est temps. Faisant signe au garde de le laisser tranquille, il plongea la main gauche dans l'eau pour tuer, ou du moins étourdir, la guêpe.

Voyant qu'il était armé d'un couteau, le garde s'immobilisa, et, mettant ses mains en porte-voix, lui cria:

- «a va? Vous n'êtes pas blessé?

- Allez-vous-en !

- Ecoute, mon gars...

LACHE-MOI !

Le garde se recula de quelques pas, plus stupéfait que courroucé.

- Pas une chance, marmonna Don entre les dents.

Il sortit de l'eau et s'agenouilla sur le sable vaseux.

- il est temps de tuer le lynx.

Il leva le couteau au-dessus de sa main enflammée, et desserra progressivement les doigts. Lorsque l'abdomen gonflé et frémissant de la guêpe apparut, il abattit le couteau, s'ouvrant la paume.

NON! TU NE PEUX PAS FAIRE CELA!

Il inclina la main pour faire tomber le fragment section-né, et, levant de nouveau le couteau, coupa en deux ce qui restait de la guêpe.

NON! NON! NON! PEUX PAS!

- Faites attention, vous allez vous couper la main, dit le garde en s'approchant lentement.

- il fallait.

Don laissa tomber le couteau à côté des segments de la guêpe. Dans son esprit, il ne subsistait plus qu'un piaille-

ment tenu. Le garde-visage rouge, yeux exorbités -

regarda les morceaux jaunes et noirs qui se tortillaient inlassablement sur le sable.

- Une grosse guêpe, constata-t-il. J'avais cru que cet orage bizarre vous avait fait perdre... euh... (il se frotta la bouche.) «a doit être à ce moment-là qu'elle vous a piqué, hein ? Sacré nom, ce qu'elle s'agite, j'ai jamais vu ça, une fois qu'on les a... mmm...

Don enveloppa sa main d'un lambeau de chemise mouillé, et la trempa dans l'eau salée pour activer la cicatrisation.

- Vous vouliez vous venger de cette petite saleté, hein ?

- Oui, c'est ça. (Don rencontra le regard stupéfait de l'homme, et éclata de rire.) C'est exactement ça, je voulais me venger!

- En tout cas, vous l'avez eue. (Les deux hommes restèrent un moment à regarder s'agiter les segments de la guêpe.) Elle veut pas rendre l',me, hein?

- On dirait pas.

Du bout de sa chaussure, Don écrasa les morceaux et les enfouit dans le sable humide, qui continua à se soulever par endroits, tandis que de grosses bulles crevaient à sa surface: la chose continuait à se débattre.

- La marée va l'emporter, dit le garde.

Montrant les curieux toujours assemblés devant le hangar, il ajouta:

- On peut faire quelque chose pour vous? On pourrait faire venir un camion de l'usine, pour tirer votre bagnole de là?

- Oui, ce serait parfait. Merci.

- Vous êtes pressé d'arriver quelque part?

- Non, pas très pressé, répondit Don, soudain conscient de ce qui lui restait à faire. Je dois aller voir une femme à San Francisco, mais cela peut attendre.

Ils se dirigèrent vers le hangar. Don se retourna une fois, mais ne vit que du sable, sans pouvoir repérer l'endroit où

il l'avait enterrée.

- La marée et les courants vont l'emporter jusqu'à

mi-chemin de la Bolivie, dit le gros garde au visage rougeaud. Vous faites plus de bile pour ça, l'ami. Dans deux ou trois heures, les poissons auront mangé ce qui en reste.

Don glissa le couteau dans sa ceinture, soudain submergé par une vague d'amour pour tout ce qui était mortel, pour tout ce qui n'avait qu'une vie brève, d'une durée limitée, définie-une tendresse pour tout ce qui pouvait donner la vie tout en étant promis à la mort, comme ces hommes qui le regardaient calmement approcher sous le soleil. Il savait que ce n'était que le soulagement et l'adrénaline, mais en même temps, c'était une émotion mystique, peut-être même sacrée. Cher Sears.

Cher Lewis. Cher David. Cher John que je n'ai pas connu.

Oui, et chers Ricky et Stella, et cher Peter aussi. Frères bien-aimés, chère humanité bien-aimée.

- Pour un gars dont la voiture est en train de rouiller dans l'eau de mer, vous paraissez bigrement joyeux, lui dit le garde.

- Oui, répondit Don. Oui, je le suis. Mais ne me demandez pas de vous expliquer pourquoi.

